

Comment j’ai retrouvé Livingstone (Stanley, 1884)

Henry Morton Stanley

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

01

Le 16 octobre de l'an du Seigneur 1869, j'étais à Madrid, calle de la Cruz ; j'arrivais du carnage de Valence. À dix heures du matin, Jacopo m'apporte une dépêche ; j'y trouve les mots suivants : « Rendez-vous à Paris ; affaire importante. » Le télégramme est de James Gordon Bennett junior, directeur du New-York Herald.

Mes tableaux sont décrochés de la muraille ; mes livres, mes souvenirs vont dans mes caisses ; mes effets sont réunis : ceux-ci à demi lavés ; ceux-là, pris sur la corde, à moitié secs. Deux heures de travail en toute hâte, et mes porte-manteaux sont bouclés et étiquetés.

L'express ne part qu'à trois heures ; j'ai le temps d'aller prendre congé des amis. J'en ai un rue de Goya, 6, au quatrième ; un correspondant de diverses feuilles quotidiennes de Londres. Il a plusieurs enfants auxquels je me suis tendrement attaché, Willie et Charlie sont de mes amis intimes. Ils aimaient le récit de mes aventures, et j'avais du plaisir à les leur raconter ; il ne me reste plus à leur dire que le mot adieu.

J'ai, à la légation des États-Unis, des compatriotes dont l'entretien me charmait — la fin de tout cela est arrivée.

« Vous écrirez, j'espère ; nous serons toujours heureux d'avoir de vos nouvelles. » Que de fois dans ma vie errante et fiévreuse j'ai entendu les mêmes paroles ! Que de fois j'ai subi la même angoisse, en quittant des amis non moins chers que ces derniers !

Mais un reporter volant doit savoir souffrir. Comme le gladiateur dans l'arène, il doit être prêt au combat ; un moment de faiblesse ou d'hésitation, et il est perdu. Le gladiateur va à la rencontre du fer qui est aiguisé pour sa poitrine ; le reporter court au devant de l'ordre qui peut l'envoyer à la mort. Festin ou bataille, c'est toujours la même formule : « Préparez-vous et partez. »

Àtrois heures j'étais en route. Obligé de m'arrêter à Bayonne, je n'arrivai à Paris que dans la nuit suivante. J'allai directement au Grand-Hôtel, et frappai à la porte de M. Bennett.

« Entrez, » dit une voix.

Je trouvai M. Bennett au lit.

« Qui êtes-vous ? demanda-t-il.

— Stanley.

— Ah ! oui. Prenez un siège ; j'ai pour vous une mission importante. »

Il se jeta sa robe de chambre sur les épaules, et me dit vivement :

« Où pensez-vous que soit Livingstone ?

— Je n'en sais vraiment rien, monsieur.

— Croyez-vous qu'il soit mort ?

— Possible que oui, possible que non.

— Moi, je pense qu'il est vivant, qu'on peut le trouver, et je vous envoie à sa recherche.

— À la recherche de Livingstone ! Mais c'est aller au centre de l'Afrique ! Est-ce là ce que vous entendez ?

— J'entends que vous partiez, que vous le retrouviez, n'importe où il soit, que vous rapportiez de lui toutes les nouvelles possibles ; et qui sait !... le vieux voyageur est peut-être dans le besoin. Prenez avec vous tout ce qui pourra lui être utile. Naturellement vous suivrez vos propres idées ; faites comme bon vous semblera ; mais retrouvez Livingstone. »

Très-surpris de cet ordre qui m'envoyait froidement n'importe où, chercher un homme que presque tout le monde croyait mort, je posai cette question :

« Avez-vous réfléchi, monsieur, à la dépense qu'occasionnera ce voyage ?

— Combien coûtera-t-il ? demanda M. Bennett.

— Burton et Speke ont dépensé de trois mille à cinq mille livres, et je crains qu'il ne faille pas moins de deux mille cinq cents livres ; (soixante-deux mille cinq cents francs).

— Eh bien ! vous prendrez d'abord mille livres ; quand elles seront épuisées, vous ferez une traite d'un nouveau mille, puis d'un troisième, et ainsi de suite ; mais retrouvez Livingstone. »

James Gordon Bsnnett, esq.

Je savais que lorsque M. Bennett a pris une résolution, il n'est pas facile de l'en détourner. Je crus néanmoins qu'il n'avait pas suffisamment envisagé le pour et le contre de ce projet dispendieux, et que je devais l'amener à en peser les conséquences. « J'ai entendu dire, repris-je, que si monsieur votre père venait à mourir, vous vendriez l'Herald, et que vous vous retireriez des affaires.

— Ceux qui ont dit cela étaient dans l'erreur ; il n'y a pas assez d'argent à New-York pour acheter l'Herald. Mon père en a fait un grand journal ; je veux l'agrandir encore. J'entends que ce soit un news-paper (papier-nouvelles) dans toute la force du terme. Je veux lui faire publier tout ce qui, à n'importe quel titre, peut intéresser le monde ; et cela à n'importe quel prix.

— Dès lors, je n'ai plus rien à dire. Dois-je aller directement à la recherche de Livingstone ?

— Non ; vous assisterez à l'inauguration du canal de Suez. De là, vous remonterez le Nil ; j'ai entendu dire que Baker allait partir pour la Haute-Égypte ; informez-vous le plus possible de son expédition. En remontant le fleuve, vous décrirez tout ce qu'il y a d'intéressant pour les touristes, et vous nous ferez un guide, — un guide pratique ; — vous direz tout ce qui mérite d'être vu et de quelle manière on peut le voir.

« Vous ferez bien, après cela, d'aller à Jérusalem ; le capitaine Warren fait, dit-on, là-bas des découvertes importantes ; puis à Constantinople, où vous vous renseignerez sur les dissentiments qui existent entre le khédive et le sultan.

« Après — voyons un peu. — vous passerez par la Crimée et vous visiterez ses champs de bataille ; puis vous suivrez le Caucase jusqu'à la mer Caspienne ; on dit qu'il y a là une expédition russe en partance pour Khiva. Ensuite vous gagnerez l'Inde, en traversant la Perse ; vous pourrez écrire de Persépolis une lettre intéressante. Bagdad sera sur votre passage ; adressez-nous quelque

chose sur le chemin de fer de la vallée de l'Euphrate ; et quand vous serez dans l'Inde, embarquez-vous pour rejoindre Livingstone. À cette époque vous apprendrez probablement qu'il est en route pour Zanzibar ; sinon, allez dans l'intérieur, et cherchez-le jusqu'à ce que vous l'ayez trouvé. Informez-vous de ses découvertes. Enfin, s'il est mort, rapportez-en des preuves certaines. Maintenant bonsoir ; et que Dieu soit avec vous.

— Bonsoir, monsieur. Tout ce que l'humaine nature a le pouvoir de faire, je le ferai, ajoutai-je ; et, dans la mission que je vais accomplir, que Dieu soit avec moi. »

Je demeurai avec Édouard King, celui qui, maintenant, se fait un si beau nom dans la Nouvelle-Angleterre. C'était justement l'homme qui aurait appris avec le plus de joie l'action de M. Bennett, et le mandat que j'avais reçu, ravi qu'il aurait été d'en instruire le journal dont il était le correspondant. Moi-même j'aurais été heureux de lui parler de mon voyage et d'en discuter avec lui les éventualités ; mais je n'osais pas le faire. Bien qu'oppréssé par l'énorme tâche qui se dressait devant moi, je devais paraître n'avoir d'autre but que celui de me rendre en Égypte.

King m'accompagna jusqu'à la gare du chemin de fer de Marseille ; puis nous nous séparâmes ; lui, pour aller lire les journaux chez Bowles ; moi, pour gagner la côte d'Afrique ; et après cela — qui pouvait le savoir ?

Je remontai le Nil, et vis à Philæ M. Higginbotham, mécanicien en chef de l'expédition de Baker. Pendant que j'étais là, un Français, un jeune fou, blessé d'avoir été pris pour un Égyptien par M. Higginbotham, en raison du fez dont il était coiffé, résolut de se battre au pistolet, afin de laver cette injure. Je parvins à empêcher ce duel, et je continuai ma route.

À Jérusalem, j'eus un entretien avec le capitaine Warren ; je descendis dans l'une des fosses qu'il a fait creuser, et j'y vis les marques des ouvriers de Tyr sur les fondations du temple de Salomon.

Je visitai les mosquées de Stamboul avec le ministre résident et le consul des États-Unis. Je parcourus la Crimée et ses champs de bataille, tenant à la main l'excellent ouvrage de Kinglake. Je vis Palgrave à Trébizonde ; à Tiflis, le baron Nicolay, gouverneur civil du Caucase. Je logeai à Téhéran chez l'ambassadeur russe ; et, après avoir reçu, dans toute la Perse, le meilleur accueil des gentlemen de la Compagnie du télégraphe indo-européen, après avoir écrit mon nom sur l'un des monuments de Persépolis, j'arrivai dans l'Inde au mois d'août 1870.

Le 12 octobre, je m'embarquai à Bombay sur la Polly, mauvaise voilière, qui mit trente-sept jours à gagner l'île Maurice. La Polly avait pour contre-maître un Écossais, natif de Leith, appelé William Lawrence Farquhar. C'était un excellent marin ; et, pensant qu'il pourrait m'être utile, je l'engageai pour toute la durée de l'expédition. Il ne devait recevoir d'émoluments qu'à partir du jour où nous prendrions terre sur la côte d'Afrique.

De Maurice à Zanzibar, il n'existe pas de communication directe ; il fallut aller aux Seychelles. Quatre jours après mon arrivée à Mahé, la plus importante des îles de ce groupe, j'eus la chance de trouver passage sur un baleinier américain ; et le 6 janvier 1871, j'abordai à Zanzibar avec Farquhar et Sélim, jeune Arabe chrétien que j'avais pris à Jérusalem en qualité d'interprète.

Je ne dis rien de ce long itinéraire, le livre qu'on va lire n'étant que le récit de ma recherche de Livingstone. C'est, je l'avoue, un simple compte rendu, fait à vol d'oiseau. Quelques-uns l'ont traité de roman ; je repousse dès maintenant cette accusation, qui tombera d'elle-même, avant que le lecteur soit à la fin du volume.

On trouvera dans les pages suivantes le mot « soldats » qui a besoin d'être expliqué. C'est la traduction littérale d'askari, nom hindou que se donnent à eux-mêmes les natifs de Zanzibar, ou du continent, qui forment l'escorte des voyageurs. Les askaris sont aux gages de ceux qui les emploient ; ils n'ont rien de commun avec l'armée, et ne prennent ce titre que parce qu'ils ont l'équipement militaire.

J'ai fait usage de la première personne du singulier peut-être plus souvent que la modestie n'aurait dû le permettre. Mais il faut se rappeler que ce sont mes propres aventures qui font le sujet du récit, et que jusqu'au moment où je rencontre Livingstone, mes impressions, mes actes, les difficultés que j'éprouve sont la partie la plus intéressante de ce que je peux avoir à dire.

Il est possible que j'aie écrit : mon entreprise ou ma caravane ; mais il n'en résulte pas que j'aie eu l'intention de me les approprier. On doit toujours comprendre que cette expédition est celle du New-York Herald ; et que j'ai simplement été chargé de la conduire par M. James Gordon Bennett, dont je ne suis que le mandataire.

02

Zanzibar est l'une des îles les plus riches de l'océan Indien. Je m'en faisais une idée toute différente ; je me la représentais comme un banc de sable, moucheté d'une ou deux petites oasis ; comme un lambeau du Sahara entouré d'eau de mer, couvant la fièvre, le choléra, des maux sans nombre et sans nom, peuplé d'hommes noirs, ignorants et lippus, dont l'aspect rappelait le gorille, et gouvernés par un Arabe despotique et brutal.

Comment l'avais-je ainsi défigurée dans mon esprit ? Je ne puis le comprendre. J'avais lu sur cette île des articles et des livres qui ne lui étaient nullement défavorables ; cependant elle flottait dans mon cerveau comme un point du globe, dont la disparition eût été pour le monde un bénéfice réel. Je n'en suis pas sûr, mais je crois avoir puisé cette impression, ainsi que beaucoup d'autres idées bizarres, dans le Voyage aux grands lacs du capitaine Burton.

Bien que parfaitement fait et très-véridique, ce livre est empreint d'une certaine amertume ; et je pense qu'il y eut en moi un rejaillissement de la bile qu'il renferme ; car, en le lisant, je me vis entraîné par un courant funeste vers la région des fièvres éternelles, région qu'un pressentiment sinistre me disait être sans retour. Mais salut à l'aurore qui dissipe l'effroi d'une nuit de cauchemar ! Salut au doux message, qui apporte de bonnes nouvelles ! Salut au rivage fertile qui me dit : « Espère : les choses sont rarement aussi mauvaises qu'on les dépeint.

Nous traversions le canal qui sépare l'île du continent ; c'était au point du jour. Les hautes terres de la côte africaine apparaissaient, dans l'aube grisâtre, comme une ombre allongée. Zanzibar, que nous avions à notre gauche, à un mille de distance, sortit peu à peu de son voile de brume, et finit par se montrer clairement à nos yeux, aussi belle que la plus belle des perles océanes. Une terre basse, mais non plate. Çà et là des collines, aux doux contours, s'élevant au-dessus du panache des cocotiers qui bordent la rive ; et à d'heureux intervalles, des plis ombreux indiquant où ceux qui fuient le soleil peuvent trouver de la fraîcheur. Excepté la bande de sable, où l'eau d'un vert jaunâtre se roule en murmurant, l'île entière paraît ensevelie sous un manteau de verdure.

Plusieurs daous, les voiles gonflées, vont et viennent dans le canal. Au-dessus de l'horizon, vers le sud, apparaissent les mâts de quelques vaisseaux ; tandis qu'au levant se groupent des maisons blanches, au toit plat. C'est la capitale de l'île ; cité compacté et assez grande, offrant tous les caractères de l'architecture arabe.

Sur quelques-unes des plus grandes maisons du quai, flottent le drapeau rouge du sultan, et ceux des divers consulats. Dans le port se trouvent cinq vaisseaux de guerre : un anglais et quatre zanzibarites. Il y a en outre huit bâtiments de commerce : deux américains, un français, un portugais, deux anglais et deux allemands. Enfin de nombreuses daous, venant de Johanna, de Mayotte, de Mascate et du Cotch, barques arabes servant de transports entre l'Inde, le golfe Persique et Zanzibar.

Le capitaine Francis R. Webb, officier de marine et consul des États-Unis, me fit l'accueil le plus cordial et m'offrit une hospitalité des plus complètes. S'il ne m'avait pas rendu cet éminent service, il m'aurait fallu consentir à prendre la table et le gîte dans la maison Charlet, ainsi nommée de son propriétaire, un Français à nez corbin et fort original, très-connu dans l'île pour héberger les allants et les venants qui n'ont pas le sou ; homme excentrique, dont l'active bonté se manifeste sans cesse, tout en se dissimulant sous un front très-rude. Autrement, j'en aurais été réduit à planter ma tente sur la grève de cette île tropicale, ce qui n'était nullement à désirer.

Douze heures de séjour à Zanzibar me firent voir l'entière ignorance où j'étais des hommes et des choses du monde africain. J'avais lu Burton et Speke d'un bout à l'autre, je me figurais les avoir compris, et par suite m'être pénétré de la grandeur et des difficultés de l'œuvre que j'allais entreprendre. Mais tout ce que j'avais conçu d'après les livres était simplement ridicule. Idées fantaisistes, plaisirs rêvés, attractions africaines, furent bientôt évanouis, et le réel m'apparut dans toute sa crudité.

Vues de Zanzibar.

Je me promenai dans la ville, et j'en rapportai une impression générale d'allées tortueuses, de maisons blanches, de rues crépies au mortier, dans le quartier propre ; d'alcôves, avec des retraites profondes, ayant un premier plan d'hommes enturbannés de rouge et un fond de piètres cotonnades : calicots blancs, calicots écrus, étoffes unies, rayées, quadrillées ; des planchers encombrés de dents énormes ; des coins obscurs remplis de coton brut, de poterie, de clous, d'outils, de marchandises communes et de tout genre, dans le quartier des Banians.

Un souvenir de têtes laineuses, avec des corps fumants, noirs ou jaunes, assis aux portes de misérables huttes, et riant, babillant, marchandant, se querellant, dans une atmosphère affreusement odorante : un composé d'effluves de cuir, de goudron, de crasse, de débris de végétaux et autres, d'immondices de toute sorte, dans le quartier des nègres.

Je me rappelais de grandes demeures à l'air solide, aux toits plats, avec de grandes portes sculptées, à grands marteaux d'airain, et des créatures assises, les jambes croisées, guettant la sombre entrée de la maison du maître ; un bras de mer peu profond, avec des canots, des barques, des daous, un étrange remorqueur à vapeur, couché dans la vase que la marée avait laissée derrière elle ; une place nommée Nazi-Moya, où les Européens se traînent le soir d'un pas languissant, pour respirer la brise ; quelques tombes de marins, qui sont venus mourir là ; un grand logis habité par le docteur Tozer, évêque de l'Afrique centrale ; son école et mille autres choses ; — images confuses

et mouvantes, où je distinguais à peine les Arabes des Africains, les Africains des Banians, les Banians des Hindis, les Hindis des Européens.

Zanzibar est le Bagdad, l'Ispahan, le Stamboul de l'Afrique orientale. C'est le grand marché qui attire l'ivoire et le copal, l'orseille, les peaux, les bois précieux, les esclaves de cette région. C'est là qu'on amène, pour y être vendues au dehors, les noires beautés de l'Ouhiyou, de l'Ougindo, de l'Ougogo, de la Terre de la Lune et du pays des Gallas.

Tout le commerce est entre les mains de trois sortes d'individus : Arabes de Mascate, Banians, et Hindous sectateurs de Mahomet. Il se fait ici comme dans tous les pays musulmans, que dis-je ! comme il se faisait longtemps avant que Moïse fût né. L'Arabe ne change rien ; il garde partout les usages de ses pères. Il n'est pas moins Arabe à Zanzibar qu'à Mascate ou à Bagdad. Quel que soit l'endroit où il aille vivre, il y porte son harem, sa religion, sa longue robe, sa tunique, ses babouches et son yatagan. Toutes les railleries des indigènes n'ont pu le faire changer de coutumes. À son tour, il a peu influé sur le milieu où je le rencontre ; le pays n'est pas devenu oriental, ainsi que nous l'entendons ; l'aspect en est à demi africain, la ville n'est qu'à moitié arabe.

Pour le nouveau débarqué, les Omanis qu'il trouve à Zanzibar forment un sujet digne d'étude. Il y a dans leurs actes un certain empressement que j'admire. Presque tous sont voyageurs ; ce sont eux qui vont à la recherche de l'ivoire. On ferait, avec leurs aventures, de gros volumes de récits palpitants ; et ils doivent aux obstacles vaincus, aux périls surmontés, un air de résolution et de confiance en eux-mêmes qui n'est pas dépourvu de grandeur, quelque chose de fier et de hardi qui inspire le respect.

Quant à leurs métis, je n'ai pour eux que du mépris. Ils ne sont ni blancs ni noirs, ni bons ni mauvais. Gens sans caractère, ne méritant ni l'admiration, ni la haine ; gens à double face, rampant devant ceux qui les dominent, cruels pour les malheureux qu'ils tiennent sous leur joug. Chaque fois que j'ai vu un misérable nègre, à demi mort de faim, on m'a toujours dit que c'était l'esclave d'un métis. Souple et hypocrite, lâche et bas, fourbé et servile, cet homme, toujours prêt à tomber à genoux devant un riche, est sans pitié pour le pauvre. Plus son serment est solennel, plus il vous fait de mensonges ; et cette race d'Arabes africanisés, race d'avortons syphilitiques, aux yeux chassieux, au teint pâle, est fort nombreuse.

Le Banian est trafiquant de naissance ; c'est le bénef incarné ; l'argent afflue dans ses poches aussi naturellement que l'eau suit une pente rapide. Nulle conscience, nul remords ne l'empêcha de tromper son semblable ; il surpasse le Juif et n'a de rival que le Parsi ; auprès de lui, l'Arabe est un enfant.

Il faut le voir travailler de toutes ses forces, de tout son corps, de toute son âme pour extorquer à un indigène la plus petite fraction d'une piécette. La dent qui lui est offerte semble peser deux frasilahs (trente-cinq kiles), c'est au moins ce qu'indique la balance. Le vendeur déclare qu'elle pèse davantage ; notre Banian affirme que l'autre n'y entend rien, et jure que la balance est fausse. Il fait appel à toute son énergie, et soulève la défense : « Mais c'est une plume ! à peine une frasilah ! » L'indigène se récrie : « Voyons ! dit le Banian, il faut en finir ; prends ton

argent et sauve-toi. » Si l'indigène hésite, le Banian s'emporte, devient furieux, met l'autre dehors, repousse l'ivoire d'un air méprisant. Jamais tant de bruit ne s'est fait pour rien ; car s'il ren-

voie son homme, l'aigrefin n'entend pas laisser partir l'ivoire.

De tous les trafiquants de cette région, c'est le Banian qui possède le plus d'influence. À l'exception d'un très-petit nombre d'Arabes, tous les autres sont obligés de subir les pénalités de l'usure, et c'est lui qui les impose. Un traitant, par exemple, veut-il se rendre dans l'intérieur pour y acheter de l'ivoire ou des esclaves, de l'orseille ou du copal ; il demande à un Banian de lui avancer les fonds nécessaires et les obtient à 50, 60 ou 70 pour 100. Quel que soit le résultat de la spéculation, le préteur est sûr de retrouver sa mise. Il est rare qu'un homme expérimenté ne réussisse pas dans ce genre de commerce. A-t-il été malheureux, sans qu'il y ait eu de sa faute, le Banian le remet à flot et se dédommage amplement.

Citons des chiffres. Un Arabe est parti avec une cargaison de cinq mille dollars, qu'il emprunte. Arrivées dans l'Ounyanyembé, ses marchandises ont doublé de prix, soit dix mille dollars ; à Oujiji, elles en valent quinze mille. La frasilah d'ivoire s'y achète vingt dollars ; notre marchand la revendra soixante. Pour ses frais de route, aller et retour, il lui faut quinze cents dollars ; avec les trois mille cinq cents qui lui restent, il rapporte donc cent soixante-quinze frasilahs d'ivoire, qui, à raison de quarante dollars de bénéfice, lui en font empocher sept mille, sur quoi le Banian est remboursé..

Si l'affaire a lieu en esclaves, elle est encore meilleure. Dans l'Oujiji, pour vingt mètres de cotonnade, représentant là-bas sept dollars et demi, notre Arabe peut avoir un homme qui lui sera payé trente dollars. Avec les trois mille cinq cents qui lui restent, défalcation faite de ses dépenses, il achète quatre cent soixante-quatre esclaves, qu'il revend treize mille neuf cent vingt dollars, bénéfice net dix mille quatre cent vingt, plus de cinquante-deux mille francs. Les Arabes font souvent mieux que cela.

Comme puissance, les Hindis viennent après les Banians, mais je ne suis pas certain qu'en fait de ruse et de rapacité maligne ils ne soient pas égaux. Je me suis demandé bien des fois qui d'entre eux l'emportait ; et, avant de donner la palme aux Banians, j'ai beaucoup hésité. C'est par vingtaines que cette tribu hindostane produit les plus francs gredins. Cependant Tarya Topan, un homme loyal entre les plus loyaux de toute couleur, blancs ou noirs, jaunes ou rouges, est un Hindi. Son nom, parmi les Européens de Zanzibar, est synonyme de bonne foi, d'intégrité, de délicatesse. Il est puissamment riche ; il possède des daous, plusieurs navires, et occupe l'une des premières places dans le conseil du sultan. Sa famille est nombreuse ; deux de ses fils, parvenus à l'âge d'homme, ont été élevés dans les mêmes sentiments d'honneur ; mais Tarya Topan ne représente qu'une infime minorité.

Ces Arabes, les Banians et les Hindis constituent la classe supérieure et la classe moyenne de l'île. C'est à eux qu'appartiennent les terres, les magasins, les navires, la fortune et le pouvoir. C'est devant eux que s'inclinent les métis et le gros du peuple. Celui-ci est composé de nègres indigènes, auxquels s'ajoutent des natifs du Sahouahil, du Somal, des Comores, de l'Ounyamouézi, et des représentants d'une foule d'autres peuplades africaines.

Parcourir le quartier des Vouanyamouézi et des gens du Sahouahil est, pour le blanc qui se dispose à pénétrer en Afrique, une promenade des plus instructives. Il y reconnaît la nécessité d'admettre que les nègres, en dépit de la différence de couleur, sont des êtres comme lui ; qu'ils ont les passions, les sympathies, les préjugés, les goûts, les sentiments communs à tous les hommes. Plus vite il s'aperçoit du fait, et y conforme son esprit, plus aisé lui deviendra son voyage parmi les noires tribus avec lesquelles il va être en contact. Plus il est disposé, par nature, à se plier au milieu qui l'entoure, plus le voyageur a de chances de réussir…

Bien que j'aie vécu dans les États du Sud, mon éducation a été celle des gens du Nord ; et, en Amérique, il y a plus d'un nègre que je suis fier d'appeler mon ami. J'étais donc prêt à donner mon estime à n'importe quel noir ayant les vertus qui font l'honnête homme, à le reconnaitre pour frère, et, comme tel, à le respecter ni plus ni moins que s'il avait été de ma propre race. Ni sa couleur, ni les traits de son visage, ne pouvaient à mes yeux lui enlever les droits auxquels il devait prétendre. « Ces noirs Africains, me demandais-je en visitant leur quartier et en observant leurs actes, ces noirs ont-ils les qualités qui nous font aimer de nos semblables ? Savent-ils rendre un service ? Peuvent-ils, comme moi, être touchés d'un bienfait et ressentir une injure ? Je n'ai pas besoin de dire que l'observation la plus attentive ne m'a
Servantes de Zanzibar. fait découvrir, à ce sujet, aucune différence entre leur nature et la mienne.

Les nègres forment probablement les deux tiers de la population de Zanzibar, dont ils composent la classe laborieuse, soit en qualité d'hommes libres, soit comme esclaves. Ces derniers cultivent les plantations, les jardins, les domaines des propriétaires du sol, ou bien font le métier de portefaix. Dans la campagne on les voit aller et venir, chargés d'énormes fardeaux qu'ils portent sur la tête. Leur figure est joyeuse ; non pas qu'ils soient bien traités ou que leur tâche soit légère, mais parce qu'il est dans leur nature d'être gais et insouciants ; parce qu'ils n'ont jamais rêvé d'autres joies que celles qu'ils pouvaient avoir, jamais caressé d'ambition qu'ils n'auraient pu satisfaire, et qu'ils ignorent l'amertume des espérances trompées.

Dans la ville, vous les voyez par couples, transportant les sacs de girofle, les caisses, les ballots de marchandises de tel magasin à tel autre, où de celui-ci au rivage ; allant pieds nus, et chantant quelque phrase monotone pour s'encourager mutuellement et pour se marquer le pas. La constance avec laquelle ils répètent le refrain qu'ils ont adopté vous les fait bientôt reconnaître. J'entendais passer plusieurs fois par jour le même couple sous les fenêtres du consulat : ni les paroles, ni la musique n'ont jamais varié. Il est possible que d'autres personnes eussent trouvé ces chants stupides ; pour moi ils n'étaient pas sans charme ; ils me semblaient d'ailleurs atteindre parfaitement le but auquel ils étaient destinés.

La ville de Zanzibar renferme près de cent mille âmes. J'estime que l'île entière n'a pas plus de deux cent mille habitants, y compris toutes les races.

Des bâtiments de commerce qui visitent le port, le plus grand nombre arrivent des États-Unis, surtout de New-York et de Salem (État du Massachussets). Après les américains viennent les allemands ; ensuite les français, puis les anglais. Ils apportent des cotonnades, de l'eau-de-vie, des mousquets, de la poudre, des grains de verre, du fil de laiton, de la porcelaine et d'autres menus articles. Ils s'en vont chargés d'ivoire, de copal, de clous de girofle, de cuirs bruts, de cauris, de sésame, de poivre et d'huile de coco.

La valeur des exportations est estimée à quinze millions de francs ; celle des importations à dix-sept millions et demi.

Les Européens et les Américains, résidant à Zanzibar, sont des agents officiels de leurs gouvernements, des négociants, trafiquant pour leur compte, ou les représentants de quelques grandes maisons de commerce d'Europe et d'Amérique.

Parmi les consulats, le plus important est celui de la Grande-Bretagne. À l'époque de mon voyage, il était occupé par le docteur John Kirk. J'avais le plus vif désir de voir ce gentleman ; il

avait été le compagnon de Livingstone, et je me figurais que si quelqu'un pouvait me donner des renseignements sur l'illustre voyageur, ce devait être son consul et son ami.

Le deuxième matin qui suivit mon arrivée, obéissant aux exigences de l'étiquette zanzibarite, je sortis avec M. Webb, consul des États-Unis. Peu d'instants après, je me vis en face d'un homme assez mince, simplement mis, légèrement voûté, ayant la figure un peu maigre, les cheveux et la barbe noirs, et auquel M. Webb adressa ces paroles : « Docteur Kirk, permettez que je vous présente M. Stanley, du New-York Herald. »

M. Kirk souleva ses paupières et me regarda avec étonnement. Pendant l'entretien, qui roula sur divers sujets, sa figure, — je ne la quittais pas des yeux, — ne s'anima que lorsqu'il vint à parler de ses exploits de chasse. Il ne fut pas dit un mot de ce qui me tenait au cœur, et je dus attendre une nouvelle occasion pour interroger le consul.

Les Zanzibarites sont informés que « le docteur Kirk et mistress Kirk restent chez eux tous les mardis soir. » Les civilisés du pays ignorent, en général, les plaisirs de ces réunions ; mais la colonie européenne visite le consulat. Ce soir-là, précisément, le salon fut émaillé des plus hauts personnages.

Arrivé de bonne heure, avec le groupe américain, je pus entendre comment tout ce beau monde entamait la conversation. Chacun, après les saluts d'usage, demanda avec un profond intérêt aux maîtres de la maison s'ils avaient été à Nazi-Moya, et reçut une réponse négative ; car, ce jour-là, le consul anglais et sa femme n'avaient pas poussé leur promenade jusqu'à ce terrain classique.

« Oh ! reprit chacun, d'un air ravi et triomphant, je pensais bien ne pas vous y avoir vus.

— Qu'est-ce que c'est que Nazi-Moya ? demandai-je à M. Webb.

— Nazi-Moya, me dit cet aimable railleur, signifie Le Cocotier. On appelle ainsi un endroit situé derrière le Ras Thangani ; c'est un lieu de rendez-vous où nous allons tous jouir de la brise de mer. « Êtes-vous allé à Nazi-Moya ? » est notre manière habituelle d'ouvrir la conversation, vu l'extrême pénurie où nous sommes de sujets d'entretien. »

Le capitaine disait vrai ; la pénurie était effroyable ; et j'eus bientôt la preuve, qu'en l'absence de matière légitime, les Européens de Zanzibar saisissaient le plus petit brin de médisance pour le faire servir au divertissement de leurs soirées.

Il nous fut présenté, en guise de rafraîchissements, des cigares et une espèce de vin affaibli. Non pas que le thé et les gâteaux manquassent dans la maison, mais parce que, je suppose, c'est l'habitude d'un Européen zanzibarisé de mettre dans son vin un peu d'eau de Seltz, comme stimulant aux fins caquetages que, sous cette piquante influence, il débite à ses auditeurs.

Tout cela était fort distingué, j'en conviens. Cependant jamais soirée ne m'avait paru plus triste, lorsque ayant pitié de moi, le docteur Kirk m'appela pour me faire admirer une superbe carabine à éléphant que lui avait donnée le gouverneur de Bombay. J'eus alors à écouter l'éloge de cette arme précieuse, de sa justesse, de sa puissance ; enfin des récits de chasse, et divers épisodes du voyage au Zambèse, fait avec Livingstone.

« À propos de ce dernier, dis-je à M. Kirk, où pensez-vous qu'il soit maintenant ?

— Difficile de vous répondre. Il est peut-être mort ; vous savez qu'on l'a dit ; mais à cet égard on n'a rien de positif. Tout ce que je peux affirmer, c'est qu'il y a plus de deux ans qu'on n'a eu de ses

nouvelles. Je crois cependant qu'il vit toujours. Nous lui envoyons continuellement différentes choses ; une petite caravane est même pour lui en ce moment à Bagamoyo. Il devrait bien revenir ; le voilà qui vieillit, et s'il mourait, ses découvertes seraient perdues. Il ne tient pas de journal, ne prend pas d'observations, ou très-rarement ; il se borne à mettre sur une carte une note ou un signe que personne ne connaît. Assurément, s'il vit encore, il devrait bien revenir, et céder la place à quelqu'un de plus jeune.

« Quel homme est-il ? demandai-je, profondément intéressé.

— En général très-difficile à vivre. Je n'ai jamais eu à me plaindre de lui ; mais que de fois je l'ai vu s'emporter contre les autres ! Cela vient, je présume, de ce qu'il déteste avoir des compagnons.

— J'ai oui dire qu'il était fort modeste, repris-je. Est-ce vrai ?

— Oh ! il sait parfaitement ce que valent ses découvertes ; personne ne le sait mieux que lui. Ce n'est pas un ange, pas tout à fait, ajouta le consul en riant.

— Mais supposez que je le rencontre dans mes voyages, ce qui, après tout, ne serait pas impossible, quelle pourrait être sa conduite à mon égard ?

— À vous dira vrai, — si vous la rencontriez, je doute qu'il en fût content. Je sais bien que si Burton, ou Grant, ou Baker allaient le rejoindre, et qu'il en eût connaissance, il mettrait bien vite une centaine de milles impraticables, marais et fondrières, entre eux et lui ; quant à cela j'en suis certain. »

Le consul passait pour bien connaître celui dont il parlait ; je devais croire ses renseignements exacts ; et ils n'étaient pas de nature à augmenter mon zèle. Ai-je besoin de dire l'effet qu'ils produisirent sur moi ? Je me sentais abattu ; j'aurais volontiers résigné ma commission, n'était l'ordre formel qui m'avait été donné.

Mais lorsque j'avais consenti à chercher Livingstone, je savais bien que le sentier que j'aurais à suivre n'était pas jonché de roses. L'ordre était péremptoire ; je l'avais accepté. Qu'importait que je fusse repoussé comme un intrus, comme un rival interlope, un homme qui se mêle de ce qui ne le regarde pas, et dont on fuit la présence ? Je n'en devais pas moins chercher le docteur, le trouver s'il était encore vivant, ou rapporter la preuve qu'il avait cessé de vivre. Mon devoir était là, ma volonté avec lui.

M. Kirk me dit obligeamment qu'il m'aiderait de tout son pouvoir et de toute l'expérience qu'il avait acquise ; mais je ne trouve ni dans mes notes, ni dans mes souvenirs, qu'il m'ait aidé en aucune manière. Disons qu'il ignorait le motif de mon voyage ; sans quoi je ne doute pas que sa promesse ne se fût réalisée. Il croyait que je n'avais d'autre intention que de remonter le Roufidji. Mais quel journal eût imaginé d'envoyer un de ses correspondants à la découverte des sources de cette rivière si peu intéressante ?

Peut-être faut-il en accuser le climat, qui, à Zanzibar, n'est pas le plus agréable du monde. Gens d'Europe et d'Amérique s'en plaignaient de tout leur cœur, et non sans motif : j'ai vu la moitié de la colonie blanche prise de maladie le même jour. Aux émanations putrides d'une lagune peu profonde, se joignent les ordures de toute sorte, abats d'animaux, débris de cuisine, poissons et mollusques, chats et chiens morts, restes humains non enterrés, charognes de toute espèce, qui font de cette ville l'endroit le plus insalubre. Quand on pense qu'il serait aisé de l'assainir, la nature en

fournissant elle-même les moyens, on ne peut comprendre que le chef de l'État n'obéisse pas aux conseils de la raison.

Zanzibar est placée à l'extrémité sud-ouest d'une baie, qui forme un croissant ; elle est bornée à l'est par le canal pestilentiel que nous avons cité plus haut. Cette lagune méphitique, appelée Malagash, se termine au sud de la pointe Thangani, à deux cent trente mètres du rivage. Si l'on ouvrait un fossé de dix pieds dans ces deux cent trente mètres, et qu'on donnât au Malagash un peu plus de profondeur, Zanzibar deviendrait une île ; quels merveilleux effets sur la salubrité !

Les consuls, du moins à ce qu'il me semblait, auraient pu suggérer cette œuvre au sultan, et acquérir ainsi le mérite d'avoir concouru à faire de cette ville mortelle l'une des plus saines de la zone équatoriale. Mais, lorsque, peu de jours après mon arrivée, j'exprimai à M. Webb ma surprise de voir des hommes doués d'initiative, imbus des idées de progrès qui caractérisent la race blanche, n'opposer au fléau qu'inertie, le tenir pour incurable et s'abandonner jusqu'à n'être plus que des malades hypocondres, de pâles fantômes, conservant à peine un vestige de cet esprit d'audace qui régit les éléments, voici quelle fut sa réponse :

« Il vous est facile de parler de la sorte ; mais quatre ou cinq ans de séjour dans cette île, parmi ceux qui l'habitent, vous feraient sentir qu'on ne résiste pas à l'influence d'un pareil milieu, et qu'un peu plus tôt, un peu plus tard, les plus forts la subissent. Nous étions tous terriblement énergiques en arrivant ici ; chacun de nous voulait faire marcher les choses comme au pays natal, et s'y est bravement évertué, mais sans rien obtenir : c'était se frapper le front contra un mur. Parlez, expliquez, suppliez, maudissez, vous n'arriverez à rien. Tous ces hommes — Arabes, Banians et Hindis — n'en iront pas plus vite, et vous verrez bientôt que c'est folie de tenter l'impossible. Restez tranquille, ne vous tourmentez pas ; tel est mon conseil, ou vous ne vivrez pas longtemps ici. »

Il y avait malgré cela, dans la ville, trois ou quatre hommes excessivement actifs, qui allaient et venaient à toutes les heures du jour. L'un d'eux était Américain, et n'avait rien perdu de son énergie. Je crois encore entendre claquer son pas rapide sur le pavé qui bordait le consulat, et retentir les yambo qu'il jetait d'une voix vibrante à tous ceux qu'il rencontrait. Il habitait cependant Zanzibar depuis au moins douze ans.

J'en connaissais un autre, un robuste Écossais, aux manières pleines de charmes, simple et loyal en actions comme en paroles, il était là depuis des années, avait eu à subir les dégoûts d'affaires infructueuses, en surcroît de la malaria, et n'en luttait pas moins aussi fortement que jamais contre l'apathie des indigènes.

Le capitaine Fraser, qui avait été dans la marine de l'Inde, n'aurait pu également être accusé d'inertie ; et je trouverais sans peine d'autres exemples d'un travail actif et soutenu.

Mais, si éprouvés qu'ils fussent par le climat, tous étaient mes amis, et tous pleins de courtoisie et de bonté. Américains, Anglais, Allemands et Français m'ont traité avec une bienveillance dont je ne perdrai pas le souvenir. Somme toute, on rencontrerait difficilement, dans n'importe quelle partie du globe, une réunion d'hommes plus généreux et plus hospitaliers.

Sur la pointe Thangani, se trouvait un édifice qui devait à son étendue quelque chose d'imposant, et que surmontait le plus bizarre de tous les clochers. Le révérend Tozer avait là une demeure excellente, où logeaient également ses disciples, ses choristes et ses ouailles. Il se donnait à lui-même le titre d'évêque-missionnaire de l'Afrique centrale, je n'ai jamais pu savoir pourquoi.

C'était l'un des hommes les plus polis que j'eusse jamais rencontrés ; ce qui n'empêchait pas qu'on l'eût surnommé le Pasteur Combattant ; — un plagiat, car Livingstone avait été qualifié de la sorte avant lui, par le duc de Wellington. Mais cette fois le mot combattant n'était pas pris au figuré. On racontait que le révérend Tozer ayant trouvé, sur le chemin de l'Église, un groupe de clabaudeurs qui lui barraient le passage, avait tombé le chef de ces insolents dans une lutte à coups de poing. Il avait offert aux compagnons du vaincu de les traiter de la même façon les uns après les autres, ce qui lui avait été refusé. C'était ce haut fait de pugiliste, qui, disait-on, après avoir changé ces loups en agneaux, avait gagné au révérend le titre d'évêque, et la douce sinécure où il se reposait alors.

Paré de ce titre et de la robe de pourpre, l'évêque de l'Afrique centrale n'ambitionnait plus rien, et jouissait d'une ineffable quiétude. Mais ce dignitaire de la Haute-Église, promenant dans les rues sa robe rouge et son bonnet de papier, ou débattant le prix d'un pot d'étain dans une échoppe, avec ce costume solennel, était bien ce que j'ai vu de plus grotesque, hors des tréteaux de la foire. Coiffé de ce bonnet drôlatique, et en habit sacerdotal dans le magasin d'un chaudronnier, c'était le roi de Dahomey, torse et jambes nus, se pavanant sous un chapeau à galons d'or.

Quelle que fût l'idée qu'il pût avoir de l'effet produit par sa toilette sur l'esprit des païens, je dois dire eu prélat-missionnaire qu'Arabes et Vouangouana le trouvaient d'un suprême ridicule.

Pauvre cher évêque ! Je l'aurais aimé volontiers sans cette exhibition de robe épiscopale dans les rues de Zanzibar.

Les missionnaires français, par contre, témoignaient d'un esprit éminemment pratique. Ils ne se bornaient pas à inculquer les dogmes religieux à de nombreux convertis ; ils leur enseignaient les métiers utiles, et formaient des agriculteurs, des forgerons, des charpentiers, des mécaniciens, des constructeurs de bateaux. Ils avaient pour tout cela des professeurs à la fois intelligents et laborieux ; et les magasins qu'ils avaient organisés dans la ville méritaient la visite d'un étranger.

Leur établissement, situé à Bagamoyo, était d'une grande importance. Le nombre des fidèles qu'ils avaient là, écoliers et néophytes, s'élevait à plus de deux cents. À la mission était joint un domaine, cultivé par les élèves, et qui était un modèle d'industrie agricole. Non-seulement il fournissait de quoi vivre à l'institution tout entière ; mais il donnait encore un excédant de produits.

(Note du traducteur.)

03

Je ne connaissais nullement l'intérieur de l'Afrique, et ne me doutais pas de ce qu'il fallait pour y pénétrer. Le temps était précieux ; je n'en avais guère à dépenser en investigations. Quelle bonne fortune, si l'un des trois gentlemen qui avaient pris la route que j'allais suivre eût traité cette matière importante ! J'écris donc ce chapitre pour que les voyageurs qui viendront après moi profitent de mon expérience.

Je n'en dormais pas ; et me retournant dans mon lit, j'agitais le problème, qui se résumait de la sorte :

Combien faut-il d'argent ?

Combien de porteurs ?

Combien de soldats ?

Combien de cotonnade ?

Combien de verroterie et de fil de laiton ?

Quels genres d'étoffe dois-je prendre ?

Autant de questions qui ne trouvaient pas de réponse. Je couvris des mains de papier de chiffres sans nombre, estimant, énumérant, calculant, et me posant toujours cette inconnue :

Combien l'entretien de cent hommes coûte-t-il par an, à tant de mètres d'étoffe de différente espèce ?

J'étudiai Burton, Speke et Grant ; j'y trouvai beaucoup de géographie, d'ethnographie, beaucoup de détails sur le voyage ; mais rien sur l'organisation de la caravane qui devait tout précéder. Je jetai les livres avec dégoût. Les Européens que je voyais n'en savaient pas plus que moi, ce qui leur importait peu. Mais que devais-je faire ? C'était la grande question.

Je me décidai à chercher un Arabe, ancien trafiquant d'ivoire, ou nouvellement arrivé d'Afrique,

Le cheik Hashid était l'un des hommes les plus riches et les mieux posés de Zanzibar ; il avait lancé maintes caravanes, et se trouvait en relations avec les premiers négociants de la ville. En outre, propriétaire de la maison qu'habitait M. Webb, et notre voisin : la porte en face de la nôtre. De tous les Zanzibarites, c'était le meilleur à consulter ; il fut donc prié de venir me voir.

Le vénérable Haschid, dans cette entrevue, m'en apprit davantage sur tout ce qu'il me fallait connaître : objets d'échange, manière de procéder, etc., que ne l'avaient fait tous les livres que j'étudiais depuis trois mois. Il voulut bien, ensuite, me présenter à divers Arabes, gens d'expérience, qui me donnèrent d'excellents avis, grâce auxquels je pus m'organiser.

Une chose qu'il faut savoir et ne jamais perdre de vue, c'est que pour le voyage en question vous ne devez prendre que le nécessaire. Trop de marchandises vous serait nuisible, presque autant que d'en manquer. Il résulte de là que c'est à connaître le chiffre exact des objets dont il doit se munir que le voyageur doit s'appliquer d'abord.

Par les renseignements qui m'étaient donnés, j'appris que, pour nourrir cent hommes, il suffisait par jour de dix dotis, ou quarante mètres d'étoffe ; ce qui, pour l'année, faisait trois mille six cent cinquante dotis, à choisir de la manière suivante, selon toute apparence la plus convenable :

Deux mille dotis de calicot américain, de celui qu'on appelle sheeting (calicot blanc d'une largeur d'un mètre).

Mille de kaniki (cotonnade bleue, de provenance hindoue), et six cent cinquante d'étoffes dites de couleur, telles que le barsati, cotonnade d'un bleu foncé avec une large bande rouge, très en faveur dans la Terre de la Lune ; le sohari, cotonnade de l'Oman, à bordure rouge, à carreaux blancs et bleus, rayés de jaune, de bleu et de rouge, qui se place dans l'Ougogo ; l'ismahili ; le taujiri, cotonnade bleue à bordure d'un rouge garance ou d'un jaune orangé ; le réhani ; le shash, mousseline pour turban ; le jamdani ou koungourou, du Cotch, à carreaux bleus et roses ; enfin le drap rouge qu'on appelle joho.

Àce compte, il me fallait pour deux ans :

Seize mille mètres de sheeting,

Huit mille de kaniki,

Cinq mille deux cents d'étoffes de couleur.

Je n'avais plus qu'à m'instruire de la qualité de ces divers tissus ; chose indispensable.

Venait ensuite la verroterie, qui est la monnaie courante dans plusieurs provinces, ou malheureusement les goûts ne sont pas les mêmes. Telle peuplade veut des perles blanches ; telle autre préfère les jaunes ou les vertes. Dans l'Ounyamouézi, par exemple, les rouges étaient avidement recherchées, à l'exclusion des autres. Dans l'Ougogo, c'étaient les noires, qui partout ailleurs se refusaient positivement. La grosse perle, du volume d'un œuf de pigeon, valuable dans l'Oujiji et dans l'Ougouhha, n'était pas reçue dans les autres contrées ; la perle blanche américaine, appréciée dans l'Oufipa et dans quelques parties de l'Ousagara et de l'Ougogo, était méprisée dans l'Oukonongo et dans l'Ouségouhha. Burton en avait été réduit à jeter, comme inutiles, plusieurs milliers de rangs de perles, dont personne ne voulait à aucun prix, « même en cadeau. »

Il fallait donc étudier la question, l'étudier de près, et faire l'estime du temps probable que l'on passerait dans chaque endroit, afin d'être sûr d'emporter suffisamment de chaque espèce et de ne prendre que la quantité voulue.

Supposez qu'en Europe il n'y ait pas de change de monnaie, et qu'un voyageur veuille en traverser à pied les différents États. Avant de partir, il lui faudra calculer combien de temps il devra mettre pour aller d'une frontière à l'autre ; combien pour franchir la Prusse, l'Autriche, la Russie, et quelle sera sa dépense dans chacune de ces contrées. Si, en France, il doit avoir besoin d'un napoléon par jour, et qu'il lui faille un mois pour traverser le pays, il ne prendra qu'une soixantaine de ces pièces d'or pour l'aller et le retour, puisque cette monnaie lui sera inutile chez les peuples voisins.

Mon anxiété, à ce propos, était des plus vives ; j'étudiais constamment ces noms d'objets et de mesure, dans l'espoir d'arriver si les comprendre. Je retournais dans mon esprit ces mots barbares : moukongourou, soungomazzi, kadoundougourou, moutanda, goulabio, lakhio, boubou, mérikani, hafdé, lounghio-réga, samé-samé, jusqu'à en être hors de moi-même. Finalement, j'en vins à cette conclusion qu'il me fallait par jour cinq foundos, c'est-à-dire cinquante khétés, ou rangs de perles d'une coudée chacun, soit trente-sept mille pour deux ans ; je pensai en outre que onze variétés pourraient me suffire. L'acquisition eut lieu d'après ce calcul, et vingt-deux sacs de verroterie des meilleures espèces, bien et dûment emballés, me furent envoyés au consulat.

Après la rassade, le fil métallique. Dans la zône où j'allais entrer, les grains de verre remplacent la monnaie de cuivre ; l'étoffe, la monnaie d'argent ; et au delà du Tanganika, le fil de laiton représente la monnaie d'or.

Je finis par découvrir, non sans peine, que les numéros 5 et 6, à peu près de la grosseur des fils télégraphiques, étaient les plus convenables ; et qu'avec dix frasilahs (trois cent cinquante livres de ce précieux fil, j'aurais amplement ce qui m'était nécessaire.

Ces achats terminés, ce ne fut pas sans un certain orgueil que j'inspectai mes ballots, rangés et empilés dans le vaste magasin du capitaine Webb. Ma tâche cependant n'était que commencée ; il

me fallait encore des provisions de bouche, des ustensiles de cuisine, des sacs, des tentes, de la corde, des ânes et leur équipement, de la toile, du goudron, des aiguilles, des outils, des armes, des munitions, des médicaments, des couvertures : un millier de choses à se procurer.

Le marchandage avec les Banians, les Arabes, les Hindis, les métis, ces traitants sans cœur, était pour moi une cruelle épreuve.

Ainsi les ânes, — et j'en achetai vingt-deux, — qu'on m'avait faits deux cents et deux cent cinquante francs pièce, me furent livrés à

soixante-quinze et à cent francs ; mais après quelle dépense d'arguments dignes d'une plus noble cause !

Il en était de même pour chaque objet ; pas un rang d'épingles dont il ne fallût débattre le prix ; ce qui entraînait forcément une grande perte de temps et de patience.

Les ânes rassemblés, j'appris qu'il n'y avait pas dans toute la ville un seul bât qui fût à vendre. Il fallut en fabriquer ; ce que nous fîmes avec de la corde, de la toile et du coton, d'après le souvenir que j'avais gardé de la selle Otago, dont j'avais vu l'armée anglaise faire usage en Abyssinie. Dès que le premier bât fut terminé, on le mit sur un âne ; j'y fis attacher cent quarante livres pesant ; et malgré les bonds et les ruades fantastiques de l'animal, — une bête sauvage de l'Ounyamouézi, — pas un fil ne bougea. Après cette expérience, Farquhar se mit à l'œuvre, et confectionna vingt et un autres bâts, sur ce modèle que j'avais fait moi-même. Il y fut employé dix pièces de toile et à peu près quatre frasilahs de coton.

Àcette époque, John William Shaw, natif de Londres, et troisième contre-maître sur un navire américain, vint m'offrir ses services. Bien que son départ de la Névada fût un peu suspect, je ne vis pas de raison pour le refuser. Il avait de l'adresse, savait manier l'aiguille et les ciseaux, était assez habile navigateur, plein de bon vouloir, actif et complaisant ; toutes qualités dont j'avais besoin ; bref, je l'engageai à raison de trois cents dollars par an, comme second maître d'équipage, Farquhar étant le premier.

Celui-ci était un excellent marin, très-fort en mathématiques ; un homme vigoureux, énergique et d'un bon naturel. Malheureusement il était ivrogne, et la vie dissolue qu'il menait à Zanzibar devait lui être funeste.

Il me restait à enrôler vingt hommes d'escorte, à les armer, à les équiper. Johari, le premier interprète du consulat, savait, disait-il, où trouver quelques-uns des compagnons de Speke. Avoir auprès de moi des gens familiarisés avec les manières européennes, et qui, peut-être, décideraient quelques braves camarades à les suivre, me paraissait une bonne fortune. J'y avais déjà songé, surtout à Bombay, le factotum de l'expédition aux sources du Nil.

Aidé par Johari, je m'assurai en quelques heures des services d'Oulédi, ancien domestique de Grant, d'Oulimengo, de Barati, de Mabrouki, le serviteur de Burton, et d'Ambari, qui tous les cinq avaient été de la suite de Speke. Quand je leur demandai s'ils consentaient à faire partie de la caravane d'un autre homme blanc ; ils me répondirent qu'ils accompagneraient volontiers un frère de leur ancien maître. Mister Kirk, présent à l'entrevue, leur dit que je n'étais pas le frère de Speke, mais que néanmoins je parlais la même langue. Ils se montrèrent fort peu touchés de l'observation,

et je les vis avec bonheur déclarer de nouveau qu'ils me suivraient n'importe où, et se conformeraient à mes désirs.

Bombay se trouvait alors à Pemba, île féconde, située au nord de Zanzibar. Oulédi m'assura que la perspective d'une nouvelle expédition le ferait sauter de joie. Je priai donc Johari de lui écrire immédiatement et de lui annoncer la bonne fortune qui l'attendait.

Le quatrième jour après l'envoi de la lettre, arriva Bombay, suivi de ses anciens compagnons, chacun à son rang, d'après le grade qu'il avait eu jadis. Je cherchai vainement la « tête grotesque et les dents d'alligator » qu'avait attribuées à Bombay son premier maître. J'étais en face d'un petit homme mince, ayant la cinquantaine, ou à peu près, les cheveux gris, le front étroit et d'une hauteur peu commune, la bouche très-grande, les dents irrégulières et largement séparées, montrant à la mâchoire supérieure une vilaine brèche qu'y avait faite le poing du capitaine Speke, un jour où celui-ci avait perdu patience. Que le capitaine eut gâté son factotum par trop de bonté, ressortait évidemment de l'audace qu'avait eue le coupable d'accepter la partie de boxe ; mais je ne vis et ne compris tout cela que plus tard, lorsque moi même je fus obligé d'en venir aux grands moyens. Tout d'abord, malgré sa figure ridée, sa grande bouche, ses petits yeux, son nez aplati, Bombay me causa une impression favorable.

« Salaam aléikam, me dit-il en entrant.

— Aléikam salaam ! répliquai-je avec toute la gravité qu'il me fut possible de prendre. Puis je demandai à l'arrivant s'il consentirait à être le chef de mon escorte, et à venir avec moi dans l'Oujiji. Sa réponse fut qu'il était prêt à faire tout ce que je voudrais, prêt à me suivre partout ; bref, à être le modèle des serviteurs et des soldats.

Il espérait seulement avoir un uniforme et un bon fusil, deux choses qui lui furent promises.

Bombay et Mabrouki.

Je lui parlai ensuite des autres fidèles du capitaine Speke. Il n'y en avait plus que six dans la ville. Ferajji, Mektab, Sadik, Sangourou, Manyou, Matadjari, Mkata et Almas étaient morts. Oulédi et Mtamani se trouvaient dans l'Ounyanyembé ; Hassan à Quiloa, et Férahan dans l'Oujiji, du moins on le présumait.

Des six que je pouvais avoir, et qui chacun avaient gardé la médaille attestant qu'ils avaient pris part à la découverte des sources du Nil, Mabrouki était devenu infirme, par suite d'une horrible aventure.

Il possédait une maison, avec jardin y attenant, ce dont il était fier. À côté de lui demeurait un soldat de Sa Hautesse possesseur d'un pareil domaine. Mabrouki n'est pas d'humeur facile ; les deux voisins étaient mal ensemble ; et après une querelle assez vive, le soldat résolut d'infliger à son ennemi intime un traitement qu'un Africain pouvait seul concevoir. Il alla chercher trois camarades ; à eux quatre, ils s'emparèrent du voisin et l'attachèrent par les deux poignets à une branche, où, après l'avoir torturé à loisir, ils le laissèrent pendu. Vers la fin du second jour, le malheureux fut découvert par hasard, dans l'état le plus pitoyable ; ses mains étaient gonflées d'une horrible façon : les veines en avaient éclaté. Inutile de dire que, l'affaire étant venue aux oreilles du sultan, les coupables furent sévèrement punis. Le docteur Kirk dont l'infortuné, avait reçu les soins, était parvenu à rendre à l'une des mains quelque chose de sa forme primitive ; mais l'autre, un affreux moignon, ne pouvait plus servir.

Malgré son impotence, malgré sa laideur et sa vanité, malgré tout ce qu'en avait dit Burton, j'engageai Mabrouki, par cela seul qu'il avait accompagné Speke, et lui avait été fidèle. Qu'il mit sa langue à mon service, qu'il en fit usage à propos et eût l'œil ouvert, cela suffisait pour qu'il pût m'être utile.

Bombay, capitaine de l'escorte, me procura en outre dix-huit volontaires, qui, disait-il, ne déserteraient pas, et dont il se portait garant. C'étaient de fort beaux hommes, paraissant avoir beaucoup plus d'intelligence que je n'en aurais supposé à de sauvages Africains. La plupart étaient de l'Ouhihyou ; les autres de l'Ounyamouézi ; quelques-uns de l'Ouségouhha et de l'Ougindo.

Leur solde fut convenue à trois dollars par mois. Chacun d'eux reçut un mousquet, une poire à poudre, un sac à balles, une hache, un couteau et des munitions pour deux cents coups.

Bombay, eu égard à son titre de capitaine, et aux loyaux services qu'il avait rendus à Burton, à Speke et à Grant, fut loué à raison de quatre-vingts dollars par an, dont moitié lui fut payée d'avance. Il eut en outre une bonne carabine, un pistolet, un couteau et une hache.

Ambari, Mabrouki, Oulimengo, Barati et Oulédi, les cinq autres fidèles, reçurent de même une paye un peu plus forte que celle de leurs camarades. Leur solde, en faveur de leur passé, fut portée à quarante dollars, auxquels s'ajouta l'équipement nécessaire.

Je n'ignorais aucune des difficultés de la recherche que j'allais entreprendre. Obvier à toutes celles que l'on pouvait prévoir était ma pensée constante, le but de toutes mes actions.

Lorsqu'au bord du Tanganîka, j'en regarderais l'autre rive, devrais-je être arrêté par l'insolence d'un Kannéna, ou le caprice d'un Ben-Soulayyam ? Afin d'échapper à cette occurrence, j'achetai deux bateaux. L'un, qui pouvait contenir vingt personnes, avec les marchandises nécessaires pour les défrayer, me fut cédé par M. Webb, au prix de quatre-vingts dollars. Le second, dans lequel six hommes et leurs bagages devaient être à l'aise, fut payé quarante dollars à un autre Américain.

Il n'était pas possible d'emporter ces bateaux intégralement ; il fallait les démonter et n'en prendre que la charpente. Je me chargeai de l'opération, qui dura cinq jours. Ainsi démembrées, les traverses et les couples furent divisées par lots, qui, tout emballés, n'excédèrent pas soixante-huit livres. Quant au bordage, il fut remplacé par une enveloppe, composée de deux toiles fortement goudronnées. Ce fut l'œuvre de Shaw, qui déploya dans ce travail une extrême habileté. Six pièces de toile y passèrent, toile de chanvre anglaise, n 3, qui sortait des magasins du sultan et qui nous fut procurée par Ladha Damji.

Le grand obstacle à la rapidité des voyages, dans cette partie de l'Afrique, vient de la nature des moyens de transport. Les pays les moins favorisés à cet égard, voire l'Arabie et le Turkestan, ont des routes royales comparativement à cette région. Le numéraire y est connu, et vous met dans la poche tout ce qu'il faut pour vous tirer d'affaire. Ici, au lieu d'un florin ou d'un demi-dollar, il vous faut deux mètres d'étoffe ; un collier à la place d'un sou, un rouleau de fil de métal en guise de pièce d'or ; et pour transporter cette monnaie encombrante, vous n'avez pas de wagon, pas de chameau, pas de cheval, pas de mulet ; rien que des hommes tout nus, qui prennent, au minimum, et pour la moitié du chemin, quinze dollars par soixante-dix livres, sans compter leur nourriture. En outre, il est difficile de les avoir ; les réunir demande beaucoup de temps ; et j'étais pressé. Je pensai, dès lors, qu'une petite charrette, proportionnée aux sentiers de chèvre du pays, ne serait pas sans avantage. Si un âne portait cent quarante livres, il était probable qu'il en traînerait le double, ce qui remplacerait quatre hommes. Je fis donc construire une petite voiture de cinq pieds de long, sur

dix-huit pouces de large, à laquelle furent adaptées les roues de devant d'un petit chariot américain. Elle devait servir pour les caisses de munitions, à la fois lourdes et étroites. On verra si la pratique justifia ma théorie.

Quand j'eus achevé mes préparatifs, et que je vis ces longues files de ballots, ces rangées de caisses, ces porte-manteaux, ces tentes, ces masses d'objets de toute nature empilés les uns au-dessus des autres, je me sentis confus de ma témérité. Il y avait là un matériel pesant au moins six tonnes ; comment lui faire traverser le désert, qui, du rivage, s'étend jusqu'aux grands lacs ? Bah ! me dis-je en moi-même ; chasse tous les doutes, camarade, et à l'œuvre ! À chaque jour suffit sa peine ; n'empruntons pas au lendemain. La charge étant de soixante-dix livres, il faut, pour en convoyer onze mille, près de cent soixante porteurs ; voyons à nous les procurer.

Une chose que mes prédécesseurs ont oublié de dire, et que j'allais oublier moi-même, c'est qu'il ne faut venir à Zanzibar qu'avec du numéraire. Lettres de crédit, lettres de change, billets à ordre, effets de commerce et autres sont d'un siècle en avant des Zanzibarites. Votre portefeuille est rempli, votre signature vaut de l'or ; vous avez des traites, des bank-notes, des mandats, carte blanche pour n'importe quelle somme ; vous montrez cela, vous expliquez, vous priez, on ne vous en rogne pas moins chaque dollar de vingt à trente pour cent. C'est l'un des souvenirs les plus irritants qui me soient restés, sinon le plus désagréable de tous.

J'avais eu l'intention de passer incognito sur la terre ferme ; niais la nouvelle qu'un blanc, voire un Américain, se rendait en Afrique, fut bientôt connue de tout Zanzibar. Elle se répéta un millier de fois dans les rues, dans les boutiques, dans les salles de la douane. Le bazar s'empara du fait, et le commenta jour et nuit, jusqu'à l'heure de mon départ. La colonie blanche, elle-même, cherchait à savoir ce qui m'avait fait venir, et vers quel point je me dirigeais.

Àtoutes les questions, discrètes ou non, je répondais : « Je vais en Afrique. » Sur ma carte, on lisait bien :

HENRY M. STANLEY.
NEW YORK HERALD.

Mais l'idée d'associer mon nom et celui de l'Herald à la recherche de Livingstone vint, je crois, à fort peu de monde.

Ayant tiré à vue sur M. James Bennett, pour un chiffre de plusieurs milliers de dollars, ayant soldé mes comptes, payé d'avance à mes engagés, blancs et noirs, une partie de leur traitement, agacé les nerfs de mes hôtes, plus que de raison, par le brouhaha dont j'avais rempli leur demeure, il ne me restait plus qu'à faire mes adieux à la colonie blanche, à remercier tous ceux dont j'avais reçu l'appui, enfin à prendre congé de Sa Hautesse, qui m'avait fait présent d'un beau cheval arabe et qui m'avait donné maintes preuves de bienveillance.

La veille de mon départ le consul américain revêtit son habit noir, prit un chapeau d'un noir extra, afin d'être en grande tenue, et se rendit avec moi au palais du sultan.

Ce palais est une vaste maison carrée, située prés du fort, construite avec des coraux, et revêtue d'un épais crépissage, faite chaux et à ciment. L'aspect en est à demi arabe, à demi italien ; des jalousies, d'un vert très-vif, se détachent crûment sur la muraille, qui est d'une blancheur éclatante.

De chaque côté du portail, à la fois très-élevé et très-large, étaient rangés en demi-cercle des Persans et des Béloutchis, armés de sabres courbes et de boucliers en peau de rhinocéros. Une longue tunique, d'un blanc douteux, leur tombait jusqu'à la cheville ; une ceinture de cuir, embossée d'argent, leur serrait la taille.

Dès qu'on nous vit apparaître, un signal fut transmis à quelqu'un de l'intérieur. Lorsqu'entre nous et la porte il ne se trouva plus qu'une vingtaine de pas, Sa Hautesse, qui nous attendait sur le perron, en descendit les marches, et vint à notre rencontre, la main tendue, la figure souriante. Nous saluâmes ; les poignées de mains s'échangèrent ; puis le sultan nous fit passer devant lui, et nous montâmes le perron.

Sur un second signe d'avancer, nous franchîmes la porte, après nous être inclinés devant Sa Hautesse. Arrivés au bas d'un étroit escalier, dénué de peinture, nous nous arrêtâmes de nouveau. « Montez », dit le sultan ; ce que je fis à ma grande confusion ; car le prince, venant derrière moi, me semblait dans une situation tout à fait indigne d'un souverain. J'observai que le capitaine Webb montait de côté, afin de concilier la déférence à l'invitation qui nous était faite, avec le respect dû au rang de celui que nous précédions ; et je l'imitai tant bien que mal, sans que ma position cessât de me paraître singulière.

En haut de l'escalier, nous nous retournâmes. Le prince nous fit encore signe d'avancer ; devant nous se trouvait la salle du trône. C'était une grande pièce, haute d'étage, et peinte dans le style arabe. Je remarquai, en la traversant, que le tapis — un tapis de Perse — était moelleux, et que douze fauteuils dorés et un lustre en composaient le mobilier.

Quand nous fûmes assis, Ladha Damji, un vieux Banian, à figure intelligente et rusée, qui était receveur des douanes, prit un siége à côté de Sa Hautesse. Près de lui se plaça le noble Hindou, Tarya Topan, qui se trouvait là, non-seulement en qualité de membre du conseil, mais parce qu'il s'intéressait vivement à notre expédition.

Devant le sultan, qui était placé entre nous et ses conseillers, se tenait debout Johari, l'interprète du consulat, attendant ce que nous avions à dire.

D'après son costume, on eut pris le souverain pour un homme distingué de la Mingrélie ; toutefois à l'exception du turban, dont l'ampleur formait de grands plis, alternativement rouges, jaunes, bruns et blancs. Un riche ceinturon, auquel pendait un cimeterre à poignée d'or, contenu dans un fourreau également enrichi d'or, serrait la jupe de sa longue robe de drap, d'une couleur sombre.

Ses pieds et ses jambes étaient nus et d'énormes proportions, affecté qu'il était d'éléphantiasis, ce fléau du pays. Pour chaussures, il avait des babouches, à semelle épaisse, et retenues sur le coude-pied par une forte lanière de cuir.

Son teint, de nuance claire, ses traits réguliers et intelligents annonçaient l'Arabe de haute naissance, mais ne révélaient que sa noble origine : le caractère ne se reflétait nullement sur son visage, qui ne laissait voir que des traces d'affabilité et un parfait contentement de soi-même, ainsi que des personnes présentes.

Tel parut à nos yeux Saïd Bargash, sultan de Zanzibar, de Pemba et de toute la côte africaine depuis le Somal jusqu'à la province de Mozambique.

Le café nous fut servi dans de petites tasses posées sur des supports dorés ; on nous offrit en outre du lait de coco et d'excellents sorbets.

L'entretien débuta par ces paroles, adressées au consul :

« Comment vous portez-vous ?

— Fort bien, je vous remercie. Comment se porte Sa Hautesse ?

— À merveille. »

Je reçus la même question et fis la même réplique. M. Webb parla ensuite d'affaires, puis Sa Hautesse m'interrogea sur mes voyages :

« Aimez-vous la Perse ? Avez-vous vu Kerbéla, Damas, Bagdad, Stamboul ? L'armée turque est-elle nombreuse ? Combien la Perse a-t-elle de soldats ? Est-ce un pays fertile ? Comment trouvez-vous Zanzibar ? »

Ces demandes ayant eu leurs réponses, Saïd me donna des lettres de recommandation pour ses djémadars de Bagamoyo et de Kaolé, ainsi qu'un firman protecteur, adressé à tous les Arabes que je rencontrerais sur ma route ; puis il termina en m'exprimant l'espoir que mon voyage, quel que pût en être le but, serait parfaitement heureux.

Après un échange de saluts, nous nous retirâmes avec le même cérémonial, nous inclinant à chaque palier, et précédant toujours Sa Hautesse, qui nous reconduisit jusqu'à la grand'porte.

De là, je me rendis chez M. Goodhue, négociant américain, fixé depuis longtemps à Zanzibar, et qui, au moment des adieux, m'offrit gracieusement un cheval bai, venu du Cap, cheval de race qui valait au moins deux mille cinq cents francs.

Vingt-huit jours s'étaient écoulés depuis mon entrée dans le port, vingt-huit jours de rude labeur.

04

L'île de Zanzibar avec ses plantations de cocotiers et de manguiers, sa ville aux maisons blanches, ses bois de girofliers et de cannelliers, avec son port et ses navires, ses deux îlots placés en sentinelles, s'effaça peu à peu ; tandis que grandissait au couchant le rivage africain, banc de verdure pareil à celui qui, reculant toujours, n'était plus qu'une ligne sinueuse, prenant à l'horizon le noble aspect des montagnes.

Bien que de Zanzibar à Bagamoyo la distance ne fût guère que de vingt-cinq milles, nos daous paresseuses ne mirent pas moins de dix heures pour faire la traversée. Elles jetèrent l'ancre au sommet d'un récif de corail situé à cent mètres de la côte, et dont la roche se voyait distinctement à quelques pieds au-dessous de la surface de l'eau.

Mes soldats, amoureux de vacarme et prompts à s'en exalter, saluèrent d'une vive mousquetade le mélange d'Arabes, de Banians et de Vousahouahili qui se pressaient sur la plage, et qui nous accueillirent par des Yambo bana ? (Comment vous portez-vous, maître ?) accompagnés de regards ébahis.

Dans mon pays natal, la rencontre d'une foule qui s'est rassemblée à votre intention est chose assez fatigante, l'amour-propre de nos concitoyens réclamant un échange de poignées de main vi-

goureuses, auquel chacun met de l'insistance. Mais ici, un Yambo bana, en réponse à tous ceux qu'on vous adresse, paraît suffire. Tout le monde s'en contenta, excepté l'homme important du pays, qui, en sa qualité de personnage, voulait une attention particulière, et qui s'avança pour recevoir un Yambo individuel et pour me serrer la main.

Ce notable, coiffé d'un turban à longue traîne, était le djémadar Esaü,
Vue de Bagamoyo. commandant les Béloutchis que Sa Hautesse entretient à Bagamoyo, et qui sont à la fois soldats, agents de police et gendarmes. Le djémadar avait accompagné Speke et Grant assez loin dans l'intérieur de l'Afrique, ce dont ces messieurs l'avaient amplement récompensé. Bien disposé, dès lors, en faveur des Vouasoungou (hommes de race blanche), il aida lui-même au débarquement de l'expédition ; et, quelque peu engageant qu'il paraisse, quelque désagréables que soient sa malpropreté et sa figure poilue, je le recommande à tous les voyageurs qui auraient à venir à Bagamoyo : il a sur la populace une influence précieuse.

Parmi la foule qui nous attendait, se tenait au premier rang un membre de la Société du Saint-Esprit, attaché à la mission que les jésuites ont fondée sur la côte, et dont nous avons déjà parié. Le révérend Père nous invita de la façon la plus courtoise à loger dans leur maison, à y prendre nos repas, et même, si cela pouvait nous être agréable, à établir notre camp sur leur terrain. Mais je suis de ceux qui, toutes les fois qu'elle est possible, préfèrent l'indépendance à tout autre avantage. Puis, la délicatesse avec laquelle mon hôte de Zanzibar avait supporté l'énorme embarras que je lui avais causé me faisait sentir plus que jamais le poids des obligations que vous contractez en pareil cas. Si pressante et si cordiale que fût l'invitation des bons Pères, je ne l'acceptai donc que pour moi seul, et pour la première nuit.

Je louai à l'extrémité de la ville, du côté de l'ouest, une maison donnant sur un grand espace, auquel aboutissait la route que nous devions prendre. Eussé-je été à Bagamoyo depuis un mois que je n'aurais pas pu mieux choisir. Dressées en face du bâtiment, nos tentes formèrent avec lui l'enceinte d'une petite cour, où pouvaient se traiter les affaires à l'abri des importuns.

Un enclos, attenant à la maison, reçut nos vingt-sept bêtes. Les caisses, les ballots furent emmagasinés ; une ligne de soldats fut placée à l'entour ; et laissant notre camp sous la garde de Farquhar, de Shaw et de Bombay, je me rendis chez mes hôtes, qui m'attendaient pour souper.

La Mission est au nord de la ville, à une distance d'au moins huit cents mètres. C'est tout un village : quinze ou seize corps de logis. Dix révérends frères et autant de sœurs forment le personnel de l'établissement, et s'y appliquent à faire jaillir l'intelligence du crâne des indigènes. La vérité m'oblige à reconnaître que leurs efforts sont couronnés de succès. Ils ont là, comme je l'ai dit précédemment, plus de deux cents élèves, filles et garçons ; et tous, du premier au dernier, portent l'empreinte de l'utile enseignement qu'ils reçoivent.

Le repas qui nous fut servi eut le même nombre de plats que le diner d'un hôtel parisien de première classe, et fut accommodé avec presque autant d'art, en dépit de l'infériorité des ressources. Il me fut prouvé, en outre, que les bons Pères n'étaient pas seulement de fins dégustateurs de potages et d'entrées, mais qu'ils ne se laissaient point abrutir par l'absence du liquide vivifiant qu'ont chanté Horace, Hafiz et Byron. Le Champagne — songez-y : du Cliquot dans un trou du Zanguetur ; — le Bourgogne, le Bordeaux Château-Laffite, Château-la-Rose, étaient de premier ordre ; et les yeux baissés des pieux gourmets ne brillaient pas faiblement sous cette chaleureuse influence. Ah ! ces bons Pères entendent la vie, et en apprécient la durée. Leur table, où ils sont en fête, chasse la moukoungourou, la lièvre des jungles, et diminue le saisissement qu'on éprouve, lorsqu'au sortir de la

salle lumineuse, on plonge dans les ténèbres d'une nuit dont le cri des sauterelles, la voix des grenouilles, le hurlement des hyènes font
Camp de Bagamayo. seuls vibrer les profondeurs. Sans le secours du rouge-bord, il faudrait un pouvoir surhumain pour garder intactes cette politesse, cette suavité de manières, au milieu des horreurs africaines.

Après le repas, qui rétablit mes forces défaillantes et qui m'inspira une extrême gratitude, vingt élèves des plus avancés entrèrent avec des instruments de cuivre, formant ainsi un orchestre complet. J'avoue ma surprise. Voir ces jeunes têtes laineuses produire une pareille harmonie ; écouter, dans ce pays sauvage, les airs connus de France, entendre ces négrillons chanter la gloire et la vaillance françaises avec l'aplomb de gamins du faubourg Saint-Antoine, c'était bien fait pour étonner.

Je passai une nuit excellente ; et dès l'aurore je me rendis au camp, tout disposé à jouir de ma nouvelle existence.

Je comptai mes ânes, il en manquait deux ; je pris note de mes valeurs : un rouleau de fil de laiton avait disparu. Évidemment chacun avait dormi, oubliant les rôdeurs nocturnes. Le djémadar, l'homme au turban à queue, à la peau crasseuse, fut averti et eut la promesse d'une récompense. Avant le soir l'un des ânes fut découvert dans un champ de manioc, dont il broutait les feuilles ; mais l'autre ne fut jamais retrouvé, non plus que le fil de cuivre.

Dans la journée je reçus la visite d'Ali-Ben-Sélim, qui me prodigua les salaams. Son frère, l'ancien chef des caravanes de Burton et de Speke, devait être mon agent dans l'Ounyanyembé ; je pouvais donc croire à ses politesses, et j'acceptai sans hésitation l'offre qu'il me faisait de son concours. Hélas ! malheur aux natures trop confiantes ! Ce Ben-Sélim m'invita à venir chez lui, prendre le café. Je me rendis à sa demeure, un logis confortable. Le café était bon, bien que sans sucre, et la parole flatteuse.

« Que puis-je faire pour votre service ? je suis votre ami, j'ai hâte de vous le prouver.

— J'ai grand besoin, répondis-je, d'un homme dévoué qui me procure des porteurs et qui me les envoie promptement. Votre frère connaît les Vouasoungou, il sait ce que valent leurs promesses. Trouvez-moi cent quarante pagazis, et je vous payerai ce que vous voudrez.

— Me payer pour ce léger service ! s'écria le reptile d'une voix onctueuse. Je ne vous demande rien, mon ami ; et soyez tranquille, vous ne serez pas ici dans quinze jours. Demain matin j'irai visiter vos bagages et verrai le nombre d'hommes qui vous est nécessaire. »

Je le quittai en me félicitant de l'avoir connu, et me croyant déjà sur la route de l'Ounyanyembé.

Deux raisons puissantes me faisaient souhaiter un prompt départ : l'opinion que j'avais conçue de Livingstone, et l'époque où nous étions alors. S'il était vrai que l'illustre voyageur, ainsi qu'on me l'avait fait craindre, fût homme à fuir ma présence, il importait que j'atteignisse l'Oujiji avant que le bruit de mon arrivée pût y parvenir. Or, la masika, ou saison pluvieuse, était proche ; si elle me surprenait à Bagamoyo, je ne pourrais partir que lorsqu'elle serait finie ; et d'après tous ceux qui m'en parlaient, sa durée était de quarante jours. Six semaines de pluie sans interruption ; du moins on l'affirmait. Je savais trop bien ce que j'avais en perspective ; je gardais le souvenir de tous les genres d'ennuis que l'eau du ciel peut causer. Je connaissais la pluie de Virginie et tout ce qui l'accompagne ; avaries, moisissures, fièvres et rhumatismes ; la pluie d'Angleterre, bruine misé-

rable qui vous donne le spleen ; les averses d'Abyssinie, pour lesquelles le firmament ouvre ses cataractes, nouveau déluge qui submerge tout le pays en quelques heures ; enfin la mousson des Indes, pluie violente et continue, qui vous claquemure pendant longtemps. À laquelle de ces pluies la masika devait-elle être comparée ? Burton, en décrivant l'Ouzaramo avait beaucoup parlé de fange. Une contrée dont le sol était qualifié de boue noire pendant la belle saison, comment l'appelait-on lorsqu'une pluie de quarante jours l'avait détrempée et qu'elle avait été piétinée par toute une caravane, pagazis et baudets ? Ces réflexions, nées des circonstances, me revenaient sans cesse et me créaient d'assez vives inquiétudes.

Fidèle à sa promesse, Ali vint me trouver le lendemain, et, d'un air d'importance examina ma cargaison. Après avoir regardé la pile d'étoffes, il me dit que tous ces ballots devaient être mis dans des sacs en natte appelés makandas ; qu'il enverrait un homme en prendre mesure, et me recommanda surtout de ne pas parler du prix, il en faisait son affaire.

Pour la façon de mes ballots, je m'en étais remis à l'expérience d'un nommé Djetta, commissionnaire à Zanzibar. Celui-ci, prenant toutes les étoffes, calicot, indiennes, soie-et-coton, lainages et autres, les avait empaquetées pêle-mêle, sans s'inquiéter du poids. Un jour se présentent deux pagazis (c'est le nom des porteurs) ; ils viennent pour se louer et demandent à voir leur charge ; ils la soulèvent, font la moue et se retirent. La dite charge est pesée : trois frasilahs ; une de plus qu'il ne faudrait.

Ainsi de tous les ballots ; ils dépassaient le maximum d'une trentaine de livres en moyenne. Il fallut tout défaire et tout réempaqueter ; opération fastidieuse, qui se pratique de la manière suivante : quatre mètres de mérikani très-commun, valant à Zanzibar environ 50 centimes le mètre, sont étendus par terre, vous prenez une pièce de mérikani, cette fois de bonne qualité ; l'étoffe qui la compose a été pliée en deux chez le fabricant ; vous la pliez en trois, de façon à lui donner trente pouces de large. Cette pièce est posée sur l'enveloppe et constitue la première couche ; la seconde est formée de six pièces de kaniki, cotonnade bleue pareille à l'étoffe des blouses françaises. Vient ensuite une autre pièce de mérikani ; puis un sixain de kaniki ; puis une couche de mérikani, puis du kaniki, puis du mérikani ; total : quatre pièces de celui-ci, dix-huit de l'autre, en sept couches alternatives, chacune d'un poids égal, formant un ensemble pesant soixante-douze livres. L'enveloppe est relevée sur le tout et nouée aux deux extrémités par les coins. On prend de la corde faite avec des fibres de noix de coco ; et deux hommes, pourvus d'un maillet qui leur sert à battre et à serrer l'étoffe, se mettent à la ficeler, près à près, avec la recherche qu'apportent les marins dans le gréement d'un navire.

Une fois terminé, le ballot est un corps solide de trois pieds et demi de long sur un pied de diamètre dans tous les sens. J'avais à transporter quatre-vingt-deux de ces balles d'étoffe, dont quarante de calicot et de cotonnade bleue, et les autres de tissus de différentes couleurs et de matières diverses, placées entre des pièces de mérikani. Ce dernier devait servir plus tard à l'engagement de nouveaux porteurs, ceux que j'allais prendre sur la côte ne se louant que jusqu'à l'Ounyanyembé. Quant aux étoffes dites de couleur, elles étaient destinées à payer le tribut qu'on exige dans certaines provinces.

D'autres points défectueux de notre équipement nous furent encore révélés. Ainsi, j'avais dans une tente pour quinze cents dollars de cotonnade, réservée au payement des hommes que j'attendais. Survint une rafale, accompagnée d'une pluie furieuse ; c'était pendant la nuit. Dès le matin j'allai voir quel en était le résultat.

Hélas ! cette tente qui me servait de magasin, et qui était pareille à celles de l'armée, avait laissé filtrer l'eau comme un tamis ; pas un mètre de cotonnade qui ne fût trempé. Il fallut deux jours pour faire sécher l'étoffe et la replier. La fameuse tente fut mise au rebut, et remplacée par une autre, dont la toile de chanvre, n 5, défiait la masika,

Nous avions achevé ces différentes besognes ; les quinze jours que m'avait demandés Ben-Sélim étaient écoulés, et pas l'ombre d'un porteur. J'envoyai Mabrouki, l'un des gens de Burton, présenter mes salaams à l'officieux personnage et lui rappeler que je comptais sur les hommes qu'il devait me procurer. « Dans quelques jours vous les aurez tous, » répondit le traître à mon émissaire. « Mais je n'en crois rien, » ajouta Mabrouki, en me rapportant cette réponse. Je l'ai entendu se parler à lui-même et se dire tout haut, croyant être seul : « Pourquoi m'occuperais-je de ce mousoungou ? C'est au djémadar que le sultan l'a recommandé ; je n'ai pas à m'inquiéter de ses affaires. Que Saïd Bargash m'écrive à son sujet, et il aura ses pagazis le lendemain. »

Je montai à cheval, et me rendis chez Ben-Sélim pour lui demander compte de ces paroles. Il m'affirma n'avoir jamais rien dit de pareil ; Mabrouki m'avait fait, disait-il, un mensonge aussi noir que son visage. Jamais homme ne m'avait été plus dévoué ; il se ferait volontiers mon esclave, deviendrait mon pagazi, accepterait sans murmure… J'arrêtai le flot de ses protestations en lui disant que je n'avais besoin de lui ni pour esclave, ni pour autre chose, n'étant pas d'humeur à être servi par qui m'avait trompé ; qu'il ferait bien de ne pas approcher de mon camp, et d'en oublier la route pour lui et pour ceux qui le représenteraient.

Les fonctionnaires de Kaolé ne s'étaient pas montrés plus serviables. Le djémadar s'était borné à me faire une visite après la réception de la lettre du sultan ; et Karandji, employé de la douane audit village, n'avait répondu à la requête de son chef en ma faveur que par des signes de tête, des clignements d'yeux et des promesses de la même nature que celles d'Ali-Ben-Sélim. Bref, la quinzaine était perdue.

Dans cette extrémité, je me rappelai que Tarya Topan, le noble Hindi, m'avait proposé d'écrire pour moi à un certain Hadji Pallou, qui, disait-il, bien que très-jeune, n'avait pas son pareil pour former une caravane. J'envoyai Sélim, mon interprète, à Zanzibar avec une lettre pressante pour le capitaine Webb, lettre dans laquelle je priais celui-ci d'obtenir de Tarya Topan la recommandation qu'il m'avait offerte. C'était ma dernière carte.

Sélim revint le troisième jour avec une lettre de l'Hindi et une masse de bonnes choses que m'envoyait le consul.

Peu de temps après j'avais la visite de Sour Hadji Pallou. Cet éminent jeune homme était prié, me dit-il, par Tarya Topan, de me procurer cent quarante pagazis dans le plus bref délai. Malheureusement les porteurs étaient fort chers ; des quantités d'Arabes se tenaient aux aguets pour les saisir au passage, et payaient chaque homme vingt dotis (quatre-vingts mètres d'étoffe) ; mais ceux qui n'offraient que cela, attendaient jusqu'à six mois. « Voulez-vous partir promptement ? continua Hadji Pallou, donnez vingt-cinq dotis ; vous serez en route dans trois semaines.

— j'y consens, » répondis-je, en lui montrant que j'avais assez d'étoffe pour payer largement ; « et vous aurez, ajoutai-je, un présent dont votre cœur sera réjoui.

— Un présent ! oh ! non. » Il me priait seulement de dire à mes pareils « quel bon jeune homme il était. » Puis, à ma grande surprise, il me confia qu'il avait chez lui dix porteurs, et que si je voulais bien lui envoyer tout de suite quatre balles d'étoffe, deux sacs de perles et vingt rouleaux de fil,

les pagazis partiraient le lendemain avec trois de mes soldats ; « car de petites caravanes étaient bien préférables aux grandes : celles-ci éveillaient la cupidité des chefs et provoquaient les attaques, tandis que les autres passaient inaperçues. »

J'organisai le départ de mes trois soldats ; j'envoyai l'étoffe, la rassade, les rouleaux, tout ce qu'avait réclamé Hadji Pallou ; et, me félicitant d'avoir rencontré ce bon jeune homme, je fis dans mon journal un superbe éloge de sa capacité, de sa complaisance, de son désintéressement ; je me promis de le recommander à tous ceux que je verrais, et je pensai au magnifique cadeau que je serais heureux de lui faire.

La préparation de ma première caravane m'apprit différentes choses qui semblent avoir échappé à mes prédécesseurs, et dont la connaissance m'aurait été bien utile lors de mes achats d'étoffe.

On trouvera à la fin de ce volume le détail des frais occasionnés par cette première bande, et celui des objets qui formaient sa cargaison. Je me bornerai à dire ici que le chargement représentait cent cinquante-six dollars, et que le transport en coûta cent quatre-vingt-cinq.

Ces préparatifs m'éclairèrent également sur la question du tribut, question importante, comme on le verra plus tard. Les étoffes destinées à cet usage doivent être emballées séparément, et de qualité supérieure, car les chefs qui les réclament ne sont pas moins difficiles que rapaces. Ils n'accepteraient pas les tissus légers dont se contentent les pagazis ; il leur faut des étoffes royales, du dabouani, de l'ismahili, du rehani, du sohari, ou du drap rouge ; et tout cela est fort cher. Pour cette première bande, composée de dix porteurs, le honga, ou tribut, fut estimé à vingt-cinq dollars. Ce n'était pas la quatorzième partie des hommes que j'avais à expédier. À ce chiffre-là, cent quarante pagazis devaient me coûter, en numéraire, trois cent cinquante dollars, avec retenue de vingt-cinq pour cent à mon préjudice. Méditez bien ces chiffres, ô voyageurs ! c'est à votre intention que je les expose.

Ma première caravane allait donc me quitter, et j'en bénissais Hadji Pallou, digne jeune homme ! lorsque le matin du départ, celui-ci vint me trouver « pour l'arrangement définitif, » et me présenta son compte avec tout le calme de l'innocence : « tant… pour avoir fourni à chaque porteur vingt-cinq dotis, prix de leur salaire, » dont il demandait le payement immédiat et en espèces.

Les paroles manquent pour exprimer mon étonnement. Je rappelai à ce bon jeune homme, qu'en lui montrant la veille les trois mille dotis qui se trouvaient dans ma tente, il avait été bien entendu que je payerais mes porteurs moi-même. Il en convint, et me dit, pour se justifier de la rupture du contrat, qu'il désirait vendre son étoffe et non la mienne ; qu'en outre il ne faisait pas d'échange, et que pour sa cotonnade, il voulait du numéraire. Je répondis à mon tour qu'il ne recevrait d'autre argent que celui que je trouverais convenable de lui donner pour le prix de ses services.

L'altercation fut vive et dura plus d'une heure. Le bon jeune homme supplia, se fâcha, versa des larmes, fit vœu de ne plus se mêler de mes affaires, si je ne prenais pas son étoffe. Je ne cédai pas un doti ; et finalement Hadji Pallou, satisfait de la commission qui devait lui revenir, me quitta d'un air radieux, emmenant les trois soldats, et prenant les denrées et le tribut nécessaires à la caravane.

C'était un habile homme que cet Hadji Pallou ; retors en affaire, énergique, prompt au calcul mental, né pour réussir dans le commerce. Ses yeux n'étaient jamais oisifs ; ils erraient sans cesse, explorant toutes les parties de mon corps, expertisant la tente, les armes, la literie, les vêtements ;

quand la ronde était faite, ils la recommençaient, et toujours et toujours. Ses doigts non plus ne connaissaient pas le repos ; ils avaient des inquiétudes, des mouvements fébriles qui les obligeaient à palper constamment. Tout en me parlant, ce bon jeune homme se penchait, et tâtait mon pantalon, mon habit, mes souliers, mes chaussettes ; puis la mousseline ouvrée de sa légère chemise, l'étoffe à carreaux blancs et bleus de sa ceinture, jusqu'au moment où ses yeux, s'arrêtant par hasard sur quelque nouveauté, son corps se repenchait, les bras tendus, les mains ouvertes. Ses mâchoires elles-mêmes s'agitaient perpétuellement, par suite de l'habitude qu'il avait de mastiquer du bétel, assaisonné de chaux, remplaçant quelquefois le bétel par du tabac, sans supprimer la chaux, et produisant le même bruit qu'un jeune animal qui tète.

Bon mahométan, du reste ; un pieux jeune homme, fidèle observateur des pratiques et de l'étiquette musulmanes. Il saluait d'un air affable, se déchaussait, entrait dans ma tente, assurait qu'il était indigne de s'asseoir en ma présence, s'asseyait néanmoins, et entamait son tortueux discours.

Quant à la pratique de l'honnêteté, ce fidèle croyant ne s'en doutait pas. L'habitude du mensonge avait banni de son regard toute franchise, enlevé à ses traits toute candeur, et fait de cet adolescent le fripon le plus éhonté, l'homme le plus expert en gredinerie.

Pendant les six semaines que j'ai passées là, ce garçon de vingt ans m'a donné plus de fil à retordre que tous les escrocs de New-York n'en donnent à la police. Dix fois par jour on le prenait la main dans le sac ; il n'en était pas même troublé. Quand on lui rendit son étoffe, au lieu des vingt-cinq dotis par homme qu'il me comptait, il se trouva que les porteurs en avaient reçu vingt au maximum, quelques-uns n'en avaient eu que douze ; et cette cotonnade qu'il me vendait comme première qualité, quatre fois plus cher que le tissu habituel, était de la dernière sorte, valant, à Zanzibar, moins de dix sous le mètre.

Sur les rations qu'il avait fournies aux mêmes porteurs, et que j'avais amplement payées, il manquait de cinq à trente livres par tête. Même escroquerie à propos de l'argent qu'il fallait donner au bac du Kingani. Tous les jours c'étaient de nouvelles ruses ; il en inventait par douzaines et semblait ne penser qu'aux moyens de me piller davantage. Je ne travaillais qu'à déjouer ses fraudes ; et j'étais à bout de ressources. Le dénoncer devant tous ses camarades, ne faisait monter nulle rougeur à sa figure terreuse ; il en haussait les épaules, et voilà tout ; me laissant commenter le fait comme je l'entendais. Le menacer de réduire sa commission ne le touchait pas davantage ; pour lui un bon tiens, valait mieux que deux tu l'auras ; et dix dollars pris aujourd'hui, lui semblaient meilleurs que la promesse d'en avoir vingt dans quelques jours.

Il en prit tant et si bien, malgré ma surveillance, que les trois mille cinq cents dotis qui devaient suffire à payer cent quarante porteurs, étaient dépensés. Or, je n'avais que cent trente hommes et Hadji Pallou, digne garçon ! m'apportait son mémoire dont le total s'élevait à quatorze cents dollars.

On se demandera pourquoi je n'avais pas rompu avec ce coquin, dès la première affaire ? C'est parce que, sans lui, je serais resté à Bagamoyo plus de six mois, et qu'un prompt départ était indispensable. À tout prix, il fallait se mettre en marche ; et l'affreux Hadji, ou ses pareils, pouvaient seuls m'en fournir les moyens. Je n'ai jamais dépendu de personne comme de cet Hadji Pallou.

Àla vue de ce mémoire de quatorze cents dollars, j'entrai dans une vive colère ; et je signifiai à mon jeune homme qu'il ne recevrait pas un picé avant d'avoir réduit sa facture à un chiffre acceptable. Mais tout ce que je pus lui dire fut sans effet ; déclarations, menaces, promesses pleuvaient

sur sa tête et passaient inaperçues. Il me fallut recourir à Tarya Topan. Ce dernier m'envoya un appelé Kandji ; le mémoire fut révisé et tomba à sept cent trente-huit dollars. Notez bien que, sauf le respect dû au noble Hindi, son envoyé ne valait pas mieux que le jeune Pallou. Entre Kandji et mon aigrefin, il n'y avait pas l'épaisseur d'un fétu. Mais que la paix soit avec eux ; et puissent leurs têtes rasées ne jamais recevoir la couronne d'épines qu'ils m'ont fait porter à Bagamoyo.

Si dans ce chapitre, et dans quelques autres, je rapporte de ces menus détails qui vous semblent insignifiants, ne croyez pas, si peu importants qu'ils vous paraissent, que j'aurais dû les passer sous silence. Chacun d'eux est un fait, et connaître des faits c'est augmenter son savoir. Comment d'ailleurs vous raconter mon voyage sans vous parler des misères qu'il m'a fait subir, et qui sont désespérantes pour celui qui les éprouve ? De ces misères, en outre, dépendait l'expédition.

Les averses se multipliaient, annonçant la masika, et nous démontraient l'urgence de remplacer nos tentes ; Shaw et Farquhar y travaillaient activement. J'y reviens, parce que c'est là un point capital. Si j'ai pu résister à la fièvre, qui m'a saisi vingt-cinq fois dans l'espace d'une année, cela tient d'abord à la miséricorde divine ; ensuite à l'enthousiasme que m'inspirait l'œuvre que j'avais entreprise ; à la bonté de ma constitution, que j'ai eu soin de ne pas ruiner, en me refusant toute débauche ; à l'énergie qui est dans ma nature, à une disposition native qui me fait voir le bon côté des choses, et que rien n'a pu détruire ; enfin, à la précaution que j'avais eue de me procurer un abri imperméable.

Je conseillerai donc au voyageur de profiter de mon expérience et, au lieu d'accepter l'avis d'un fabricant de tentes, qui tiendrait à lui placer un de ses élégants produits, nullement faits pour tous les climats, de ne s'en rapporter qu'à lui-même, et d'acheter ce qu'il y a de plus fort et de plus cher en toile de chanvre, une bonne toile, n 5, à l'épreuve de l'eau. C'est encore le meilleur marché, et cela peut être un moyen de salut.

Un autre point que je signale aux novices, afin de leur épargner une erreur, qui a beaucoup nui à mes plaisirs, et qui, en temps de disette, a de graves résultats, c'est le choix des armes. Le voyageur doit y apporter les plus grands soins. Il lui faut au minimum trois genres de fusil : un pour la plume, un pour la grosse bête, un autre pour la défense.

Pour la plume, je conseillerais des canons d'au moins quatre pieds de longueur et du calibre 12. Pour la grosse bête, sauf les égards dus à l'opinion des vieux sportsmen, je recommande les carabines d'O'Reilly et de Lancaster. Pour le combat, on ne saurait trouver mieux que le sixteen-shooter américain, raïfle de Winchester, à seize coups, chargé avec les munitions d'Eley, armurier de Londres.

Quand je me sers du mot combat, je ne veux pas dire que le voyageur doive déclarer la guerre ; mais il peut avoir besoin de repousser l'ennemi. L'attaque est toujours imminente ; et il lui faut des moyens de défense capables de le protéger.

Pour ce qui est de la chasse, un jeune homme que j'ai rencontré à Zanzibar, m'a déclaré qu'il n'existait pas d'arme plus parfaite que le raïfle désigné sous le nom d'Express. Il est possible qu'il ait raison ; je n'ai pas expérimenté son raïfle et je n'en conteste pas la valeur ; mais ce jeune homme, lui-même, ne l'avait pas essayée sur la grosse bête d'Afrique, et je peux dire qu'avec des armes qui n'étaient pas moins précises, pas moins fortes que l'Express, mes balles traversaient la bête, sans la faire tomber du premier coup. Celle-ci m'échappait souvent, presque toujours malgré ses blessures ; tandis qu'avec le pesant O'Reilly de Livingstone, il était rare que l'animal ne fût pas

abattu. J'ajouterai que la balle explosive de Fraser tient parfaitement ce qu'elle promet. Les exploits de Baker et de Speke n'étonnent plus le jeune chasseur, quand il a en main un Lancaster ou un O'-Reilly. Après quelques jours d'essai, il peut imiter ces Nemrods, pourvu, toutefois, que sa main ne tremble pas.

Toute carabine, je le répète, a une force suffisante pour faire pénétrer la balle ; mais non la puissance nécessaire pour être utile au chasseur africain. Il faut, pour la grosse bête d'Afrique, une arme fracassante, une force qui broie les os.

Peu de jours après mon arrivée à Bagamoyo, j'étais allé au camp de Massoudi, voir la caravane que l'on envoyait à Livingstone, et qui était là depuis le 2 novembre 1870. Le nombre des ballots n'était que de trente-cinq ; il ne fallait donc que trente-cinq hommes pour les porter. Ces ballots étaient sous la garde de sept Anjouhannais et Vouahiyou, dont quatre esclaves, qui tous vivaient dans l'abondance, sans s'inquiéter du résultat de leur inaction. Je n'ai jamais pu deviner ce que ces gens faisaient là depuis trois mois, sinon donner carrière à tous leurs vices. Impossible de prétexter du manque de pagazis ; depuis le 15 décembre, époque de la fin du ramadan, quinze caravanes au moins s'étaient formées ; et il aurait suffi de deux jours à l'influence consulaire pour réunir trente-cinq porteurs. Si j'avais été l'agent officiel d'un gouvernement, surtout d'une grande puissance, je n'aurais eu qu'à faire un signe, et les cent quarante hommes qu'il me fallait m'auraient été fournis en une semaine.

Le consul anglais dit avoir ignoré que les provisions qu'attendait Livingstone, n'étaient pas parties. C'est au moins preuve de négligence ; le jour même de mon arrivée à Zanzibar, on m'apprenait que ces marchandises n'avaient point quitté la côte. J'ignorais alors quelle était l'importance de la cargaison, et par quel moyen elle pouvait être expédiée. La surprise que j'éprouvai est donc plus facile à comprendre qu'à décrire, lorsque je vis qu'avec trente-cinq hommes on eût envoyé ces ballots, qui étaient là depuis cent jours.

Toutefois, vers la mi-février, le bruit courut dans les bazars, et se répandit au loin, que le belyouz, littéralement l'ambassadeur, allait venir à Bagamoyo pour voir où en était sa caravane ; sur quoi celle-ci, prise de frayeur, partit le lendemain, avec seulement quatre hommes d'escorte.

Deux jours après, le Columbine, vaisseau de la marine anglaise, commandé par le capitaine Tucker, déposait à Bagamoyo le consul de la Grande-Bretagne. Le soir, je me rendis à la Mission, où le docteur Kirk, le capitaine et son lieutenant, accompagnés de M. de Vienne, consul de France, étaient descendus. Je les trouvai à table ; l'entretien roula sur une grande chasse, qui venait d'être organisée, et dont on se promettait beaucoup de plaisir.

Le lendemain, à six heures, ces messieurs étaient en route, et ne revinrent que le vendredi suivant. Ce jour-là, je dînai avec eux. Dans la soirée, le docteur Kirk m'apprit que « les officiers du Columbine, avec leurs petits raïfles du calibre d'un pois, n'avaient rien tué. » Les seules bêtes que l'on eût abattues, l'avaient été par lui ; et pour jouir de la chasse, il avait dû quitter les autres et aller seul dans la forêt. « Ils savent maintenant, ajouta le consul, en parlant des officiers, quel degré de confiance on doit mettre dans la carabine Sniders, quand il s'agit des grands animaux d'Afrique. »

Vers neuf heures du matin, le jour suivant, le docteur Kirk et le père Horner, chef de la mission, vinrent me faire une visite. Le docteur ne voulut prendre qu'une tasse de thé, pressé qu'il était d'aller voir ce qui advenait de la caravane de Livingstone. Il ignorait qu'elle était partie, et qu'il avait suffi pour cela du bruit de son arrivée.

Àonze heures, j'appris que Mister Kirk était à bord du Columbine

Bagamoyo a le climat le plus agréable ; une différence énorme avec celui de Zanzibar. Après une nuit passée à la belle étoile, on se réveillait, dispos et vigoureux, pour se jeter à la mer ; on sortait du bain ; et, le soleil levé, nous étions à l'ouvrage. Si les ennuis abondaient, les distractions ne manquaient pas. Nous avions dans le camp, des scènes risibles, parfois une cour martiale pour les indisciplinés ; un tour de boxe entre Shaw et Farquhar, lutte que j'arrêtais prudemment quand elle devenait trop sérieuse ; de temps à autre une partie de chasse au bord du Kingani, ou dans la plaine voisine ; la causette avec le vieux djémadar, ou avec ses Béloutchis, qui ne se lassaient pas de me répéter « que la masika approchait et que je ferais bien de décamper en toute hâte. » Enfin des Arabes, comme nous occupés de leur départ, venaient nous voir, ce qui était pour Shaw l'occasion de témoigner toute sa mauvaise humeur. Suivant l'usage du pays, j'offrais le café à mes Arabes, auxquels la politesse voulait que le plateau fut présenté d'abord. Cette formalité indignait mon compagnon ; il ne supportait pas que ces gens-là, « des nègres » ainsi qu'il les appelait, fussent servis avant lui, un homme de race blanche.

Pauvre Shaw ! ignorant comme un bébé des maux que lui réservait l'avenir. S'il avait pu savoir que cette injure à la couleur de sa peau était la moindre des calamités qu'il subirait en Afrique ! Mais il montrait pleinement l'inaptitude que l'Anglo-Saxon peu éduqué a pour les voyages, et pour tout rapport avec les gens d'une autre race. Je vis même qu'il était nécessaire de le séparer de Farquhar. Rien de sociable chez lui, pas le moindre grain d'humour ; un fond de vanité qui s'alarmait aisément, et une ambition qui, dans son essor, atteignait l'empyrée et planait au delà de tout ce qu'on peut imaginer. Pour un homme de l'intelligence et du caractère de l'autre, c'était bien le camarade le plus irritant qu'il fût possible d'avoir.

Je choisis donc Farquhar pour chef de la troisième bande, réservant à Shaw un emploi dans la mienne. Sur l'annonce de cette résolution, les hostilités cessèrent immédiatement.

Parmi les membres de la caravane, se trouvaient deux Goanais et deux Hindis. Ils s'étaient figuré l'intérieur de l'Afrique comme un Eldorado, un pays jonché d'ivoire ; et dans un jour de surexcitation, ils avaient associé leurs épargnes pour une petite affaire qui devait les enrichir. On les appelait Jako, Abdoul-Kader, Bander Salaam et Aransélar. Furent-ils dégrisés par les renseignements qu'on leur donna, ou la vision disparut-elle devant les dangers de l'entreprise ? Je ne saurais le dire. Toujours est-il qu'Aransélar, qui était notre sommelier, s'ingénia, pendant qu'il en était temps encore, à chercher le moyen de rompre son engagement. Il demanda la permission d'aller voir ses amis, l'obtint, et partit pour Zanzibar. J'appris le surlendemain, qu'il s'était fait sauter l'œil droit, ce qui me fut confirmé par le docteur Christie, chirurgien de Sa Hautesse. Il est probable que les autres avaient le même dessein ; mais l'ordre formel qu'ils reçurent de s'abstenir d'une pareille folie, les empêcha d'exécuter leur projet.

La fuite d'un palefrenier, qui, surpris la main dans un ballot d'étoffe, se sauva, fut poursuivi et disparut dans les jungles, compléta la série des distractions qui remplirent les instants que nous laissaient nos préparatifs.

J'avais alors expédié quatre bandes dans l'intérieur. La cinquième devait porter les bateaux, les caisses, notre bagage personnel et quelques charges d'étoffe et de verroterie ; c'était moi qui devais la conduire.

Les départs avaient eu lieu dans l'ordre suivant :

Le 18 février 1871, douze jours après notre arrivée à Bagamoyo, première caravane, formée de vingt-quatre porteurs et de trois soldats.

Le 21 février, seconde caravane, ayant vingt-huit porteurs, deux chefs et deux soldats.

Le 25 février, troisième caravane, comptant vingt-deux porteurs, dix ânes, un cuisinier, trois soldats, et un chef de race blanche, qui était Farquhar.

Le 11 mars, quatrième caravane : cinquante-cinq porteurs, deux chefs et trois soldats.

Enfin le 21 mars, partait la cinquième bande, ainsi composée : vingt-huit porteurs, douze soldats, un tailleur, un interprète, un cuisinier, un servant d'armes, deux hommes de race blanche (Shaw et moi), deux chevaux, dix-sept ânes et un chien.

Total des cinq groupes formant l'Expédition du New-York Herald : cent quatre-vingt-douze hommes.

05

Avant d'aller plus loin, encore un mot d'excuse pour cet emploi de la première personne auquel je suis condamné. Ego est toujours en avant dans ce volume ; obligé de le mettre en évidence, j'exhibe celui qu'il représente tel qu'il était alors, non tel qui aurait dû être ; je dis ce qu'il a fait, non ce qu'il aurait dû faire. Je rapporte les choses comme elles se sont passées ; et, le faisant de mon mieux, je raconte littéralement ce qui est arrivé à l'Expédition. Quelle que soit du reste, à l'égard de ce livre, l'opinion des gens casaniers, amis de leur fauteuil et de leur coin du feu, les voyageurs qui me succéderont dans l'est de l'Afrique, donneront avec gratitude leurs éloges à ce fidèle récit de mes aventures, parce qu'il sera pour eux d'un utile enseignement.

Le 21 mars 1871, soixante-treize jours après mon arrivée à Zanzibar, ma cinquième caravane sortit de Bagamoyo, et se dirigea vers l'ouest avec ce mot d'ordre : Forward ! c'est-à-dire En avant !

Le drapeau fut déployé, celui des États-Unis. Les porteurs, les soldats, les animaux étaient en ligne ; le Kirangozi, comme on appelle le guide, se mit à leur tête. Je dis un long adieu à la vie civilisée, à ses loisirs ; adieu à l'Océan, à sa route largement ouverte, qui mène chez moi, adieu à la foule de bruns spectateurs qui saluaient notre départ de coups de feu répétés.

Quarante-six personnes composaient la bande ; on y comptait vingt-huit pagazis ou porte-balles, douze askaris ou soldats. Ces derniers étaient responsables de nos dix-sept ânes et de leurs charges ; Sélim conduisait la petite charrette, qui portait les munitions. Shaw, coiffé d'un liège en forme de barque renversée, chaussé de bottes fortes, et monté sur un âne, fermait la marche ; tandis que sur le beau cheval que lui avait donné M. Goodhue, le Bana Mkouba, c'est-à-dire le Grand-Maître, comme on l'appelait, moi enfin, reporter et chef de l'Expédition, j'étais à l'avant-garde.

Je les connaissais tous ; leur choix avait été l'objet de mes soins ; et je n'avais rien à leur reprocher. Toutefois il serait prématuré de décrire leurs caractères. Je me bornerai donc, quant à présent, à nommer les principaux d'entre eux, d'après le rang qu'ils occupaient. En voici la liste avec leurs qualités.

Au total, l'Expédition, avons-nous dit, comptait cent quatre-vingt-douze membres, dont trois hommes de race blanche, vingt-trois soldats, quatre surnuméraires, quatre chefs de couleur, et cent cinquante-trois pagazis. Son chargement, réparti entre ces derniers, vingt-cinq ânes et une petite charrette, se composait de tous les objets d'échange qui formaient nos valeurs, du matériel de voyage : tentes et couvertures, munitions, bateaux, instruments, ustensiles de cuisine et autres ; enfin, des provisions nécessaires à celui qui s'embarque pour une longue traversée, tels que médicaments, savon, bougies, sucre, thé, café, pemmican, extrait de viande, épices, conserves, etc.

Notre armement était ainsi composé : deux raïfles à seize coups, l'un de Winchester, l'autre d'Henry ; trois carabines se chargeant par la culasse : deux de Starr, une de Jocelyn ; un raïfle pour éléphant, portant des balles de huit à la livre ; deux révolvers ; vingt-quatre mousquets à pierre ; six pistolets, une hache d'armes, deux sabres, deux poignards, (kammers persans, achetés par moi à Chiraz) ; un épieu, deux haches américaines de quatre livres chacune, deux douzaines de haches ordinaires, et vingt-quatre couteaux de boucher.

L'Expédition était en bonne voie ; rien ne lui manquait, rien n'avait été épargné. Si elle devait être arrêtée dans sa marche, ce serait par accident ou par des circonstances que nous ne pouvions pas prévoir.

Notre sortie de Bagamoyo fut très-brillante. La foule, avons nous dit, se pressait sur notre passage, et des salves de mousqueterie célébraient notre départ. Chacun de nous était plein d'ardeur ; les soldats chantaient, le Kirangozi poussait des rugissements sonores, et agitait le drapeau étoilé qui disait à tous les spectateurs : c'est la caravane d'un Mousoungou !

Je crois que mon cœur battait trop vite pour que mes traits eussent l'impassibilité qui convient à ceux d'un chef ; mais c'était plus fort que moi : l'enthousiasme de la jeunesse me possède toujours, en dépit de mes voyages. Mon sang courait dans mes veines avec toute l'ardeur d'une santé parfaite. Les soucis qui m'accablaient depuis deux mois étaient passés ; j'avais dit mon dernier mot à Sour Hadji Pallou, jeté mon dernier regard à la masse beuglante des métis, des Banians et des Béloutchis, fait mes adieux aux jésuites de la mission française. Devant moi s'ouvrait l'espace ; et l'horizon ensoleillé était plein de promesses.

Autour de nous, un pays charmant : des arbres étrangers, des champs fertiles, une végétation riante. J'écoulais la voix du grillon, celle du tringa, le sibilement des insectes ; tous semblaient me dire : « Enfin vous êtes parti ! » Que pouvais-je faire, sinon lever les yeux vers le ciel ; et jeter ce cri du fond de l'âme : Dieu soit loué !

Après une marche de trois milles et quart, nous nous arrêtâmes à Chamba Gonéra, il était alors une heure et demie. En somme, vu les circonstances, comme disent les Irlandais, tout s'était bien passé ; la petite charrette n'avait pas versé plus de trois fois ; l'âne de Zaïdé, qui portait une caisse de munitions et un sac renfermant une partie de mes effets, n'avait cédé qu'une fois à l'envie de se rouler, mais dans une flaque d'eau noire, ce qui nécessitait le blanchissage des vêtements ; quant à la caisse, elle était imperméable et n'avait pas d'avarie. Kamma, dans la joie du départ, avait oublié les difficultés qu'une pauvre bête d'espèce asinine peut avoir à combattre, telles qu'ignorance de la route, tentation irrésistible de s'égarer dans le manioc et d'y rester. Il avait fallu chercher le baudet, qui, à la vue d'un gourdin s'agitant devant lui, au lieu de comprendre ses torts, avait pris la fuite et galopé en sens contraire, jusqu'au moment où son fardeau, perdant l'équilibre, l'avait entraîné dans sa chute. Mais tout cela était peu de chose, et naturel à une première marche.

Si les ânes n'étaient pas parfaits, les bâts étaient d'une qualité au delà de toute espérance. Leur toile portait ses cent cinquante livres avec la force d'un cuir de bœuf, et leur agencement permettait de charger et de décharger telle ou telle partie du bagage, avec autant d'ordre que de prestesse.

Déjà les caractères commençaient à se révéler ; Bombay, bien que toujours sûr, paraissait avoir du penchant pour les haltes ; Oulédi faisait plus de bruit que de besogne ; tandis que Férajji, l'ancien déserteur, et Mabrouki le manchot, se montraient pleins de courage, portant des charges dont la vue aurait effrayé un porte-faix de Stamboul.

Les trois jours suivants furent employés à compléter nos préparatifs de départ, et à nous précautionner contre la masika, dont les signes précurseurs étaient de plus en plus marqués. Soldats et pagazis profitèrent de cette relâche pour aller retrouver leurs connaissances féminines ; mais je me suis interdit la chronique scandaleuse.

Chamba Gonéra, signifie Champ de Gonéra ; ce dernier mot est le nom d'une veuve hindoue, fort bien disposée à l'égard des blancs. C'est une femme riche, qui fait un commerce important avec les provinces lointaines du centre de l'Afrique, où elle envoie beaucoup de marchandises et d'où elle tire une grande quantité d'ivoire. Sa demeure, faite sur le plan des maisons de Bagamoyo, est un carré long, à grande toiture inclinée, dont le bord dépasse la muraille, de manière à couvrir une véranda, sous laquelle les porteurs ont du plaisir à paresser.

Devant la maison, qui est au midi, ainsi qu'à l'Orient, s'étendent de grandes cultures de sorgho, denrée fondamentale de cette partie de l'Afrique. Sur la gauche, c'est-à-dire à l'ouest, les champs sont remplis de maïs et de mouhogo, plante dont la racine blanchâtre, qui ressemble à l'igname, est quelquefois appelée manioc. Quand cette racine est sèche, elle est mise en poudre et convertie en galettes pareilles aux slap-jacks de notre armée.

Au nord, juste derrière les bâtiments, serpente une noire fondrière, domicile fangeux de l'hippopotame qui aime les rives fourrées de grandes herbes. Ce canal, plus ou moins profond, et qui, dans ses creux, a toujours de l'eau, est également fréquenté par une foule d'oiseaux aquatiques, pélicans et autres, auxquels ses bords couverts de mimosas, de palmiers nains et d'énormes roseaux, fournissent des retraites ombreuses. Après s'être dirigé au nord-est, le noir bourbier rejoint le Kingani, dont l'embouchure est à quatre milles de Gonéra.

En allant à l'ouest, vous traversez pendant un mille, des champs cultivés, puis vous rencontrez de longues ondulations couvertes de plantes de marais, d'herbe épaisse, de bois touffus, et couronnées de boababs, de manguiers et d'ébéniers. Ces grandes lignes parallèles, formées par les anciennes dunes, marquent les différentes places où fut autrefois la côte.

« Safari, safari leo ! Pakia, pakia ! » Voyage, jour de voyage ! En marche, en marche ! crie fortement le Kirangozi, dont la voix joyeuse a pour écho celle du bon Sélim, mon tambour-major, mon serviteur, mon interprète, mon utile auxiliaire. Je presse le travail de mes hommes, je donne un coup de main énergique à ceux qui abattent les tentes, et je me dis en moi-même que si mes caravanes, parties d'avance, ne m'arrêtent pas, nous serons, avant trois mois dans l'Ounyanyembè.

Àsix heures, nous avions déjeuné ; les pagazis, les soldats et les ânes sortaient du camp de Gonéra. Même à cette heure matinale, et dans ces champs, il y avait des curieux accourus pour nous voir, tout un rassemblement, auquel nous envoyâmes le quahary (parole d'adieu), en toute sincérité.

Mon cheval bai était d'un prix inestimable pour un quartier-maître ayant à surveiller un convoi, ce qui réellement était ma fonction. Monté de la sorte, je pus voir partir le dernier âne, et avec un temps de galop, me mettre à la tête de la bande, laissant maître Shaw à l'arrière-garde.

La route, un simple sentier, se déroulait sur une terre qui, bien que sableuse, était d'une fertilité surprenante : cent pour un de la semence, et les légumes en proportion ; le tout semé et planté de la façon la moins habile. Hommes et femmes travaillaient dans les champs sans s'inquiéter de bien faire, et dans un costume auprès duquel Adam et Ève, avec leur feuille de figuier, auraient été en grande tenue. À notre approche, ils quittèrent leur ouvrage ; ces Vouasoungou vêtus de flanelle, chaussés de grandes bottes, coiffés de chapeaux brevetés contre le soleil, étaient pour eux de tels hybrides ! Mais quelle occasion pour les Vouasoungou d'étudier l'anatomie et la physiologie, s'ils en avaient eu le désir ! Nous passâmes devant eux d'un air grave, tandis qu'ils riaient et gambadaient en se montrant du doigt tout ce qu'il y avait de bizarre dans ces gens empaquetés.

Une demi-heure après, nous avions quitté le sorgho, le manioc, les pastèques, les concombres ; et, traversant un bourbier couvert de roseaux, nous entrions dans une forêt d'ébéniers et de boababs entièrement dénuée de broussailles. Le fauve abonde dans ses profondeurs, et les hippopotames y viennent pendant la nuit savourer l'herbe qui la tapisse.

Une heure de marche nous fit sortir du bois. La vallée du Kingani s'offrit alors à nos regards, et tellement différente de ce que je m'étais figuré, que j'en éprouvai un soulagement réel. J'avais sous les yeux une étendue de quatre milles de l'est à l'ouest, et de huit milles environ du nord au sud ; la terre la plus féconde, abandonnée aux herbes folles, et dont on ferait le meilleur pâturage pour l'élève du bétail ; large vallée, couverte au loin de forêts épaisses qui, de tous côtés, assombrissaient l'horizon. Au bruit de la caravane, des antilopes d'une teinte rutilante s'enfuirent à droite et à gauche, et les grenouilles cessèrent leurs coassements. Nous étions à découvert ; le soleil, qui brillait dans toute sa gloire, nous fit sentir son ardeur réellement africaine.

Vers la moitié du chemin, nous rencontrâmes une eau stagnante, qui s'extravasait en une mare fangeuse, précisément au milieu du sentier. Un pont jeté à la hâte, à une époque lointaine, par quelques Vouashenzi secourables, nous aida à franchir cette bourbe. Non pas qu'il fût commode : des branches tortues et noueuses posées sur des fourches branlantes et qui, évidemment, avaient mis à l'épreuve la patience et l'adresse d'un grand nombre de pagazis, comme elles faisaient des nôtres. Les ânes furent déchargés, leurs fardeaux portés par les hommes, et sans nous causer beaucoup de retard. Chacun travailla lestement, sous l'active surveillance de Shaw.

Peu de temps après nous atteignions le Kingani, célèbre par ses hippopotames, et nous entrions dans la jungle qui borde sa rive droite. Tout à coup nous fûmes arrêtés par un canal rempli de fange noire et d'une profondeur inconnue. Bien que cette fondrière n'eût que huit pieds de large, cette fois la chose était grave ; les ânes, encore moins les chevaux, ne pouvaient pas franchir ce canal sur deux perches, comme nos bipèdes, ni entrer dans cette fange qui les aurait engloutis. Le seul moyen était de faire un pont, qui, dans ce pays conservateur, rappellerait aux générations futures l'œuvre des Vouasoungou.

Avec des haches américaines, les premières dont les coups eussent retenti dans cette partie du globe, construire un pont n'était pas difficile. Croyez bien que ce fut vite fait ; où se rencontre le blanc civilisé, l'obstacle doit s'évanouir. Six gros arbres furent jetés d'une rive à l'autre, quinze bâts de nos ânes, mis en travers sur cette charpente, furent revêtus d'une forte couche d'herbe, et le passage eut lieu sans accident. C'était le troisième canal que nous franchissions depuis le matin.

Nous nous trouvâmes sur la rive droite du Kingani, qui, à cette place coule vers le nord. Un millier de pas dans cette direction, au milieu d'un fourré d'herbes gigantesques et de lianes extravagantes, nous conduisit à l'endroit où l'on passe la rivière.

Quand je vis cette eau profonde et bourbeuse, je souhaitai vivement de posséder la baguette de Moïse, ou mieux encore, l'anneau d'Aladin, qui nous eût mis sans peine sur l'autre rive ; mais n'ayant aucun de ces talismans, je fis décharger les ânes, et donnai les ordres nécessaires pour une traversée immédiate ; car il est mal de souhaiter des choses hors de notre atteinte en face des réalités de ce monde.

Kingouéré, le passeur, nous guettait de l'autre côté de l'eau ; il répondit civilement à notre appel ; et manœuvrant avec adresse l'énorme tronc d'arbre qui lui servait de bac, il le fit glisser au milieu des tourbillons et des remous, et arriva à la place où nous l'attendions.

Pendant que les uns mettaient les bagages dans la pirogue, les autres préparaient une longue corde, qui attachée au cou des ânes, devait permettre de les diriger et de leur faire gagner l'autre bord.

Après avoir mis la chose en train, j'allai m'asseoir sur un vieux canot, et je m'amusai à cingler le crâne épais des hippopotames avec mon fusil n 12. Le raïfle de Winchester, calibre 44, un présent de l'honorable Edward Joy Morris, notre ministre à Constantinople, ne leur fit qu'une légère écorchure, pas beaucoup plus de mal que la fronde d'un gamin n'en ferait à un bœuf L'arme était d'une précision parfaite, car dix fois de suite, je frappai les têtes au sommet, juste entre les deux oreilles

Un vieux mâle, qui avait l'air d'un sage, fut touché près de l'oreille droite. Au lieu de plonger, comme avaient fait les autres, il tourna froidement les yeux vers moi, et parut me dire : « Pourquoi gaspiller de la sorte des cartouches précieuses ? » Je répondis à cette question pleine de sens, par une balle d'une once et quart, balle qui arracha au vieux sage un rugissement de douleur. Il disparut, revint sur l'eau, voulut se dresser et retomba en se débattant dans une horrible agonie. Ses gémissements étaient si douloureux, que je m'abstins d'un nouveau sacrifice ; et je laissai la horde tranquille.

Pendant les quelques minutes passées dans l'attente du bac, j'acquis sur ces lourds habitants des eaux d'Afrique de légères connaissances. Lorsque pas un bruit étranger ne les inquiète, ils se rassemblent dans une eau peu profonde, sur quelque banc de sable, où ils ont la moitié du corps exposée au soleil. Calmes et somnolents, ils ressemblent ainsi à une bande d'énormes cochons. Au moindre bruit qui révèle un intrus, ils plongent brusquement, fouettant l'eau jusqu'à la rendre écumeuse, et s'éparpillent dans la rivière. Puis quelques têtes reparaissent, chassent l'eau des narines par un souffle sonore, respirent largement, et jettent des regards prudents et scrutateurs autour d'eux. Vous n'apercevez que leurs oreilles, leur front, leurs yeux, leurs narines, et comme ils replongent rapidement, il faut avoir la main prompte et sure pour les atteindre.

Des Arabes m'avaient dit, qu'à la nage, ces animaux avaient l'air de troncs d'arbres morts emportés par le courant ; d'autres personnes, qui avaient vu nager des cochons, les comparaient à ces derniers ; pour moi, je trouve qu'ils ressemblent beaucoup plus à des chevaux : leur encolure faisant la courbe, leurs oreilles pointues, leurs yeux largement ouverts, leurs naseaux dilatés font naître cette comparaison.

Le soir ils gagnent le rivage et vont, souvent à de grandes distances, se repaître des herbes luxuriantes dont le sol est chargé. On rencontre leurs empreintes à quatre milles de Bagamoyo, qui est à

huit milles du Kingani. Si la voix humaine ne vient pas les repousser, ils entrent dans les champs de maïs, et y font, en quelques minutes, des ravages effrayants. Aussi ne fus-je pas étonné, pendant que le bac allait et venait, d'entendre les noirs propriétaires du pays jeter les mêmes clameurs, qu'en Angleterre, les enfants blancs et roses des fermiers adressent aux corneilles, à l'époque où le blé commence à poindre.

La caravane, pendant ce temps-là, avait passé la rivière : bêtes et gens, armes et bagages étaient sains et saufs. J'aurais voulu m'arrêter au bord de l'eau, y camper et chasser l'antilope, autant par nécessité que par plaisir, afin d'épargner mes chèvres qui constituaient mon fonds de réserve, mais la terreur que les hippopotames inspiraient à mes hommes, me força de gagner un petit village appelé Kikoka, situé à quatre milles du Kingani, et où la garnison de Bagamoyo a son dernier poste.

La rive occidentale, sur laquelle nous nous trouvions alors, était bien meilleure que l'autre. Plus de noires fondrières, plus de torrents de vase ni de grandes herbes, plus de fourrés pestilentiels ; un terrain uni comme une plage, allant par une montée insensible, rejoindre une côte au sommet arrondi, qui s'élevait en pente douce, à une distance d'un mille. Bref, la scénerie d'un parc anglais : une immense pelouse avec des bouquets d'arbres en quantité suffisante, et agréablement distribués,

Le chemin quitta cette pelouse, et nous fit entrer dans un petit bois de jeunes ébéniers, où je vis des pintades et des caamas. Puis avec tout le caprice d'un sentier de chèvre, il serpenta sur une série d'ondulations, couronnées par le sombre feuillage du manguier, et par celui du boabab, à la fois moins épais et d'une teinte plus claire. Dans le fond de ces grandes vagues, se trouvaient des jungles, plus ou moins serrées, avec çà et là des éclaircies, rendues ombreuses, même au milieu du jour, par de minces bouquets d'arbres à haute tige.

Ànotre approche, des bandes de pigeons verts, des ibis, des tourterelles, des geais, des tétras, des cailles, des corneilles, des oiseaux de proie, des poules d'eau, s'enfuyaient avec terreur. De temps à autre un pélican prenait son vol ; des couples d'antilopes animaient la perspective, et des singes s'éloignaient en bondissant à la manière des kangourous ; ils étaient de belle taille, avaient la tête ronde comme une boule, la poitrine blanche et une grande queue, terminée par un bouquet de poils.

Vers cinq heures, après une marche de onze milles, pendant laquelle nous avions déchargé et rechargé quatre fois nos ânes, traversé un canal fangeux, une mare profonde, et une rivière, nous atteignions Kikoka. C'est une collection de maisonnettes, couvertes en chaume, et de cette forme bâtarde inventée par les colons de Zanzibar et de la Mrima, pour exclure le plus de soleil possible de leurs demeures. Un canal et quelques fontaines fournissent aux habitants une eau, qui, sans être désagréable au goût, n'est pas positivement salubre ni très-appétissante, en raison de la masse de détritus qu'y entraînent les pluies, et qu'on y laisse se corrompre.

Un faible effort a été fait pour mettre en culture un coin du voisinage ; mais au lieu d'arracher le bois et de défricher le fourré, les settlers ont mieux aimé prendre une clairière, qu'ils ont piochée à deux ou trois pouces de profondeur, après en avoir incendié l'herbe, et où ils jettent leurs graines sans plus de travail, sûrs du rendement qu'ils en obtiendront.

Afin d'engager le lecteur à jeter les yeux sur la carte que j'ai dressée, et qui accompagne ce volume, je lui ferai observer que la route que j'ai prise ne l'avait jamais été avant moi par aucun

homme de race blanche. S'il veut bien regarder celles qu'ont suivies Burton et Speke, et plus tard Speke et Grant, il verra la différence qu'elles offrent avec la mienne.

Sur la carte de Burton, dans les cinq degrés qui sont à l'ouest de Bagamoyo, il ne se trouve pas un village, pas un établissement ; sur la mienne, ce vide est rempli ; c'est ainsi que, peu à peu, l'Afrique se fait connaître.

Si minime que soit ma part de découvertes sur cette route, jusque-là ignorée des blancs, qu'on me permette de la réclamer. J'adresse cette requête, parce qu'un certain gentleman, ancien voyageur, qui est à Zanzibar depuis quelques années, a essayé de me faire prendre une autre voie, m'assurant que celle-ci n'offrait nul intérêt par la raison que tout le pays qu'elle traverse était connu. Je dois dire que le motif de son insistance était des plus généreux : il aurait désiré que je remontasse le Roufidji ; et cela pour que je me fisse un nom parmi les géographes. Moi aussi, je l'aurais souhaité, et de grand cœur ; mais les circonstances me le défendaient.

Une mission m'était confiée, qui n'était pas celle des découvertes ; et le moyen le plus rapide et le plus sûr d'accomplir mon devoir devait être ma seule étude. Si la route, qui, pour cela, me paraissait la meilleure était connue, c'était néanmoins celle que je devais choisir. Mais il s'est trouvé que personne encore n'avait décrit cette ligne, que pour les géographes, le pays était neuf, et j'en suis d'autant plus heureux.

J'ai donc pris la route qui traverse l'Oukouéré, l'Oukami, l'Oudoé, l'Ouségouhha, l'Ousagara et le nord de l'Ougogo ; le résultat et la durée de la marche ont prouvé que je ne pouvais pas mieux faire, cette ligne étant la plus directe.

Le lendemain de notre arrivée à Kikoka fut un jour de halte. J'y trouvai ma quatrième bande, composée uniquement de Vouanyamouézi, et qui devait être un obstacle à la rapidité du voyage. Son chef, Maganga, ne sut qu'inventer pour m'extorquer de nouvelle cotonnade, bien qu'il m'eût déjà coûté à lui seul plus que trois autres chefs réunis ; mais ses efforts n'obtinrent que la promesse d'une récompense, s'il arrivait avant moi dans l'Ounyanyembé, et de manière à nous laisser le chemin libre.

Il partit le 27, au point du jour, et nous levâmes le camp à sept heures du matin.

Toujours la même contrée : un parc superbe, attrayant dans tous ses détails. Je pris l'avance, afin de nous procurer de la viande, si l'occasion s'en présentait ; mais pas l'ombre de gibier ; ni poil, ni plume. Devant nous se déroulait une série de montées et de descentes, formant de grandes lignes parallèles, comme les sillons d'une terre labourée ; énormes vagues, ayant chacune à leur sommet une rangée d'arbres touffus, ou des carrés de broussailles. Puis les sillons se brisèrent en mamelons indépendants, revêtus d'une jungle épaisse.

Sur un de ces tertres, au milieu d'un fourré d'épines, fouillis impénétrable, est situé Rosako. Un autre village, également défendu par un hallier de mimosas, est à peu de distance, dans la direction du nord. Entre les deux bourgades, s'enfonce une vallée des plus fertiles, que traverse un ruisseau.

Kikoka est a l'extrémité nord-ouest de l'Ouzaramo ; Rosako est le village frontière de l'Oukéréhoué. Nous y entrâmes et notre camp fut installé au centre de l'établissement.

Une kitanda, légère couchette sans rideau ni frange, et qui pour être dépourvue de ces superfluités, n'en était pas moins confortable, me fut envoyée par le chef de l'endroit. Nos bêtes furent immédiatement déchargées, conduites au pâturage ; et tous nos hommes, du premier au dernier,

s'employèrent à remiser les ballots, de peur de la pluie, qui, dans cette saison, est toujours imminente.

Au nombre des choses que je voulais expérimenter dans ce voyage étaient les services d'un bon chien de garde, destiné à me protéger contre les indiscrets, non moins que contre les voleurs. Je désirais surtout essayer l'effet de ses aboiements sur les Vouagogo, gens effrontés, qui, d'après ce que m'avaient dit les Arabes, entreraient dans ma tente, que je le voulusse ou non, riraient de la frayeur ou de l'ennui qu'ils pourraient me causer, et me diraient brutalement : « Hi, Hi ! Mousoungou, d'où viens-tu ? Je n'ai jamais vu ton pareil. Y en a-t-il beaucoup d'autres comme toi ? » Gens curieux, qui vous prennent votre montre, et vous demandent : « À quoi bon cette petite affaire ? Vous répondez naturellement que la petite affaire marque les heures et les minutes ; ce qui vous attire cette réplique indignée : « Oh ! l'imbécile ! ou bien : l'affreux menteur ! » J'avais donc un beau chien de garde, que je m'étais procuré à Bombay, non-seulement comme fidèle compagnon, mais pour tenir à distance les susdits gentlemen. Or, à peine installé, j'appelai Omar, — ce nom lui avait été donné à cause de son origine turque. — Omar ne vint pas ; il avait quitté les soldats pendant une averse, et on ne l'avait pas revu. J'envoyai Mabrouki à sa recherche ; le brave serviteur ne reparut que le lendemain, au moment où nous allions quitter Rosako ; mais il ramenait mon chien, qu'il avait retrouvé à Kikoka.

Le jour suivant, à l'heure du départ, Maganga vint m'annoncer que trois de ses pagazis étaient malades. Je n'étais pas médecin et n'avais aucun rapport avec cette profession. Je possédais néanmoins une pharmacie bien montée, sans laquelle pas un blanc, voyageant en Afrique, ne pourrait vivre.

J'allai voir les trois hommes de Maganga ; l'un était pris de la moukongouru, (fièvre intermittente de cette région), le second avait une pneumonite, l'autre une maladie vénérienne. Ils se croyaient tous les trois à l'article de la mort, et appelaient leur mama ! mama ! comme des enfants, bien qu'ils fussent adultes. Évidemment la quatrième bande ne pouvait partir ; je la laissai à Rosako ; et après avoir dit à Maganga de nous suivre le plus tôt possible, je donnai des ordres pour que ma caravane se mit en marche.

Excepté aux environs des bourgades, il n'y avait pas trace de culture. Le pays, d'une station à l'autre, n'était qu'un désert non moins sauvage, non moins abandonné que le Sahara, mais d'un aspect bien autrement agréable. Notre premier père, s'éveillant dans cette partie de l'Afrique, et en découvrant les beautés, n'aurait pas eu de sujet de plainte. Les bosquets ombreux, semés comme des îles sur un océan de verdure, lui auraient donné un frais abri pendant la chaleur du jour, et un asile assuré à l'heure des ténèbres. Le matin, une promenade au sommet de la pente herbue l'eût fait jouir de la fraîcheur, et il aurait eu pour ses ablutions l'un des nombreux ruisseaux qui fuient au pied de la colline. La forêt lui eût fourni un verger suffisant, et, dans ses profondeurs, tous les animaux qu'il eût désirés. Parcourez ce pays dans toutes les directions, au nord, au sud au levant et au couchant, pendant des jours et des jours, et vous ne cesserez pas de contempler la même scène.

Si pressé que je fusse d'atteindre l'Ounyanyembé, j'avais une telle inquiétude au sujet de ma quatrième bande, que je m'arrêtai avant d'avoir fait neuf milles, et que je donnai l'ordre de camper. L'endroit choisi pour cela était au bord d'un lit de torrent, qui, pendant les pluies recueille les eaux de deux larges côtes, et où s'égrènent, en d'autres saisons, des mares plus ou moins longues. À peine eut-on fini de décharger, et d'entourer le camp d'une forte palissade, que nous nous aper-

çûmes de la prodigieuse quantité d'insectes qui nous entouraient, insectes qui devinrent pour moi une nouvelle source d'anxiété.

Le docteur Kirk, avec tout le dogmatisme d'un homme huché sur un dada, m'avait prédit que mes chevaux seraient tués par la tsétsé, qui, d'après lui, était commune à l'ouest de Bagamoyo. Depuis deux mois que j'étais en Afrique, je n'avais pas encore vu cette mouche terrible ; mes deux chevaux, loin de maigrir, ce qui est un symptôme de la fatale piqûre, étaient en bien meilleure condition que précédemment.

Mais parmi les insectes qui nous assiégeaient, se remarquaient trois espèces de mouches, dont quelques-unes avaient cherché un abri dans ma tente, où elles bourdonnaient en chœur, et sans repos ni trêve. L'une avait une basse-taille, l'autre un ténor, la troisième un faible contralte.

La frayeur que m'inspirait l'assertion de mister Kirk me fit organiser une chasse active, dans le but de me procurer plusieurs de ces mouches, afin de reconnaître si la tsétsé de Livingstone et de Cumming, la glossita morsitans des savants était parmi elles. La première que j'examinai fut la basse-taille. Je lui permis de s'arrêter sur le pantalon de flanelle que je portais au camp. Aussitôt qu'elle fut posée, elle releva l'abdomen, baissa la tête, fit sortir de leur gaine les armes que renfermait sa trompe, et qui étaient formées de quatre stylets, fins comme des cheveux. Immédiatement je sentis la même douleur que si j'avais reçu un coup de lancette, ou la piqûre profonde d'une aiguille.

Bien que ma patience fût cruellement éprouvée, l'intérêt l'emporta ; je laissai la mouche se gorger à son aise, distendre son abdomen, à mesure que le repas devenait plus copieux, et finalement tripler de volume. Ainsi repue, la mouche s'envola d'elle-même. Je relevai ma flanelle et découvris un peu au-dessus du genou gauche, une perle rouge posée sur l'incision. La perle essuyée, je vis la blessure ; elle était pareille à celle qu'aurait produite une fine aiguille, profondément enfoncée ; quant à la douleur, elle avait cessé ; avec le départ de l'insecte.,

Je pris alors une mouche de même espèce, afin de la comparer à la description de la tsétsé, telle que l'a donnée Livingstone. D'après le docteur, celle-ci « n'est pas beaucoup plus grande que la mouche domestique ; elle est à peu près de la même couleur que l'abeille, avec des raies jaunes sur les derniers anneaux. Elle a un bourdonnement particulier, qu'on n'oublie pas, et sa piqûre, mortelle pour le cheval, le bœuf, le mouton et le chien, est inoffensive pour les animaux sauvages, ainsi que pour l'homme. Posée sur la main, sa trompe se divise en trois filets ; celui du milieu s'insère dans la peau, se retire un peu, et rougit pendant que les mandibules, qui se sont mises à l'œuvre, agissent vivement. Il reste après la blessure une légère démangeaison »

La mouche que j'étudiais alors est appelée mabounga par les indigènes. Elle est beaucoup plus grande que la mouche commune, sa taille (deux centimètres et demi) est d'un grand tiers plus forte que celle de l'abeille, et sa couleur est plus tranchée ; elle a la tête noire, à reflets verdâtres. Sur l'abdomen est une raie blanche, longitudinale, ayant de chaque côté deux autres raies, l'une d'un rouge cramoisi, l'autre d'un brun clair. Quant au bourdonnement, qui est celui d'une abeille, il n'a rien de particulier. Lorsque la mabounga est saisie, elle fait des efforts désespérés pour s'enfuir, mais ne cherche pas à vous piquer.

Cette mouche, ainsi que beaucoup d'autres, avait attaqué mon cheval gris aux jambes avec tant de cruauté que le malheureux paraissait avoir pris un bain de sang. Il est possible que voyant cela, j'aie apporté dans l'examen des lancettes du petit vampire un peu plus de rudesse que ne l'exigeait

le besoin de la cause. Toujours est-il que j'ai longuement examiné l'appareil, et tout ce qui l'environne.

Je dirai donc que la tête du mabounga est une miniature de celle de l'éléphant, la trompe qui la termine et qui est noire, s'allongeant au milieu d'une paire d'antennes cornées, dont la couleur et la courbe reproduisent les défenses du colosse. Néanmoins la trompe est simplement un étui, dans lequel sont renfermées quatre lancettes rougeâtres. Vus au microscope, ces quatre fils n'ont pas la même grosseur. Il y en a deux relativement très-épais ; le troisième est beaucoup plus mince, et le quatrième d'une couleur d'opale et presque transparent, est d'une extrême finesse ; ce dernier doit être le suçoir. Au moment où la piqûre va se produire, les antennes cornées embrassent la partie qui recevra l'aiguillon, les quatre filets sortent du fourreau et le coup est porté. Je considère cette mouche comme le taon africain.

La seconde de ces mouches sanguinaires, celle qui avait le ténor, répondait mieux à la description de la tsétsé. Elle était si alerte qu'il fallut près d'une heure à trois de mes hommes pour m'en procurer un échantillon. Dès qu'on l'eut prise, elle piqua la main avec rage et ne cessa ses attaques que lorsqu'elle fut embrochée avec une épingle. Elle avait sur l'abdomen trois ou quatre lignes blanches traversâtes, qui disparurent après la mort.

Ici, l'appareil buccal était différent ; il se composait de deux antennes noires, et d'un stylet, de nuance opaline, replié sous la gorge. Pour fonctionner, l'aiguillon se relevait et les deux antennes l'embrassaient fortement. Je n'ai trouvé dans notre camp, ce jour-là, qu'une seule mouche de cette espèce.

La troisième, qui dans le pays s'appelle tchoufoua, donnait un son faible et grave, allant crescendo. Elle était plus grosse d'un tiers que la mouche domestique, avait de grandes ailes, faisait moins de bruit que les autres, mais plus de besogne ; c'était assurément la plus terrible. Les chevaux et les ânes ruaient et se cabraient sous sa piqûre, qui faisait ruisseler le sang. Vorace au point de se laisser prendre plutôt que de fuir avant d'être gorgée, elle était facilement détruite ; mais on avait beau en écraser, le nombre allait toujours croissant. J'ai reconnu plus tard que cette dernière était la tsétsé.

D'après les indigènes, les trois espèces que nous venons de décrire seraient fatales aux bêtes bovines ; ce qui expliquerait l'absence de gros bétail dans ce pays si riche en pâturages, et ou les habitants n'ont que des chèvres.

Le lendemain, au lieu de partir, je crus devoir attendre ma quatrième caravane. Burton, qui, sur la promesse qu'on lui avait faite d'un envoi à bref délai, avait quitté Kaolé et n'avait reçu qu'au bout de onze mois les articles promis, devait me servir d'exemple. Être retenu dans l'Ounyanyembé un pareil laps de temps, aurait été pour l'Expédition une véritable ruine. Ma quatrième bande devait marcher devant nous, la prudence l'exigeait.

En attendant, je songeai aux plaisirs de la chasse. Bien que j'eusse abattu quelque peu de gibier en Amérique et en Perse, j'étais novice, je l'avoue, dans cette partie du sport. Je me regardais néanmoins comme bon tireur ; et dans un pays giboyeux, à belle portée de l'animal, je ne doutais pas d'un certain succès.

Après avoir fait un mille dans les grandes herbes de la plaine, je gagnai une série de clairières, placées entre des jungles.

Tous les coins avaient été fouillés, les remises battues les unes après les autres ; je n'avais rien aperçu, lorsque je tombai sur une piste, où les empreintes d'une petite antilope se mêlaient à celles du caama. Ces traces, que je suivis naturellement, entrèrent dans un fourré, et me conduisirent au bord d'un ruisseau qui traversait la jungle. Pendant une heure les empreintes furent plus ou moins visibles ; puis elles s'effacèrent ; je voulus retourner sur mes pas, et je m'égarai.

Avec ma boussole, je n'avais rien à craindre ; j'étais certain de débucher dans la plaine à peu de distance du camp. Mais c'est un travail terriblement rude que de sortir de ces halliers d'Afrique, ruineux pour les habits, cruel pour l'épiderme. Afin de marcher plus lestement, j'avais gardé mon pantalon de flanelle et mes souliers de toile. À peine étais-je plongé dans le fouillis épineux, qu'une branche d'acacia horrida, l'une des cent espèces de grappins que j'allais rencontrer, saisit ma jambière droite au genou, et arracha le morceau presqu'entièrement ; vint ensuite le tronc d'un kolqual, un grand euphorbe hérissé d'aiguilles, qui me prit à l'épaule, d'où résulta une nouvelle déchirure. Puis un aloès accrocha mon autre jambière et la fendit du haut en bas ; pendant ce temps-là un convolvulus, fort comme un câble, m'empêtra dans ses replis, et je fus lancé tout de mon long sur un lit d'épines.

C'était à quatre pattes, le nez à terre, comme un limier flairant la piste, que j'étais forcé de marcher ; mon pauvre casque, breveté contre le soleil, devenant à chaque minute moins sortable, moins solide, et mes vêtements de plus en plus déguenillés. En outre, il y avait là une plante aux émanations fortes et âcres, dont les brins me fouettaient le visage et y produisaient une brûlure analogue à celle que le piment fait dans la bouche. Enfin l'air étouffé de cette jungle, un air moite et chaud, me suffoquait ; la sueur me coulait de tous les pores, trempant mes lambeaux de flanelle autant qu'aurait pu le faire une averse. Quand je fus dehors et que j'eus largement respiré, je me fis le serment de ne jamais retraverser le mur de ces fouillis d'épines, à moins de nécessité absolue.

Toutefois en regardant la scène qui se déployait devant moi, une vaste plaine, aux ondulations charmantes sous leur tapis de verdure, parsemée de bosquets, et entourée de bois majestueux, je ne pus m'empêcher, malgré mes plaies et mes haillons, de lui accorder le tribut d'éloges qu'elle méritait.

Chaque jour le pays grandissait dans mon estime. Tout d'abord je ne faisais qu'obéir à un ordre. Si désolante que fut la perspective, mon devoir était d'avancer ; j'avais la ferme intention de le remplir, mais sans regarder la route, persuadé que j'étais de n'y trouver qu'horreur et misères. À l'impression maladive que j'avais reçue du Voyage aux Grands Lacs, s'étaient joints les rapports de la colonie de Zanzibar ; et, pour moi, l'intérieur de l'Afrique n'était qu'un immense marécage, hanté par la fièvre, une sorte de fièvre jaune, qui, si elle ne me tuait pas, m'affaiblirait d'esprit et de corps jusqu'à l'idiotisme. Dans cette fondrière, que je voyais se dérouler sur un espace de deux cents milles, s'ébattaient des crocodiles et des hippopotames, des tortues, des lézards, des crapauds sans nombre. De ce chaos bourbeux, sortaient des miasmes empoisonnés, formant dans l'air un voile aussi lourd, aussi lugubre que le triste brouillard de Londres, inspirateur du suicide. Et au premier plan de ce sombre tableau, je voyais sans cesse Burton et Speke, en proie à la moukoungourou. Mais depuis que je marchais sur la terre africaine, le suaire dont je l'avais couverte avait disparu, l'horizon devenait de plus en plus brillant. Loin d'avoir à nous plaindre, mes compagnons et moi nous étions mieux en chair qu'au départ, et notre appétit continuait à être de premier ordre.

Le troisième jour, n'ayant pas de nouvelles de ma quatrième bande, j'envoyai Shaw et Bombay la chercher, avec mission de la presser le plus possible. Ils revinrent le lendemain, suivis des retarda-

taires. Maganga me donna pour excuse la faiblesse de ses trois malades ; il ajouta qu'il leur fallait encore un jour de repos, que je ferais bien de partir et de l'attendre à la station voisine. D'après ce conseil, je levai le camp et me dirigeai vers Kingarou, qui n'était pas à plus de cinq milles.

Ce fut dans cette marche que la caravane rencontra la première jungle qu'il lui fallut traverser ; malgré le sentier que nous y trouvâmes, on eut beaucoup de peine à en faire sortir la charrette.

Le pays était plus accidenté. Un calcaire pisolithique, se montrant par blocs détachés et par nappes, me fit présumer que nous approchions des highlands, où l'air serait plus salubre. Cette pensée m'était confirmée par les cônes bleuis d'Oudoé, qui s'apercevaient au nord et au nord-ouest, et que dominait le pic Dilima, dont la hauteur est d'environ quinze cents pieds au-dessus de l'Océan. Mais bientôt, plongeant dans un bassin où verdoyait le maïs, la route dévia légèrement à l'ouest et n'offrit plus à nos regards que les ondulations habituelles.

Kingarou est situé dans le creux de l'un de ces plis de terrain, et a des environs qui me firent songer à la fièvre. Peut-être le ciel pesamment couvert, les crêtes surplombantes, chargées d'épaisses forêts assombries par les nuées, le rendaient-ils plus maussade que l'ordinaire ; mais l'impression que me produisit ce trou fangeux, entouré de bois lugubres, et contenant un fossé où dormaient des flaques d'eau putride, ne me fut nullement agréable.

Les tentes n'étaient pas encore dressées que l'avant-coureur de la masika fondait sur nous en averse suffisante pour éteindre l'amour naissant que je ressentais pour l'Afrique. Le camp lut achevé en toute hâte, les ballots furent mis à couvert et nous pûmes regarder avec résignation les énormes gouttes d'eau qui, battant le sol, en faisaient une boue singulièrement tenace, et nous entouraient de lacs et de rivières.

Dans la soirée, après avoir atteint le comble du désagrément, la pluie cessa ; et les indigènes, sortant des hameaux cachés dans les bois, accoururent pour nous vendre des provisions. À leur tête le chef de Kingarou, celui du district, portait pompeusement trois mesures de sorgho et une demi-mesure de riz, qu'avec de paternels sourires, il me pria d'accepter. Mais derrière ce masque patelin, au front ridé, aux paupières chassieuses, perçait un fourbe de la pire espèce.

« Le chef de Kingarou m'appelle un riche sultan, lui dis-je, avec le même sourire, pourquoi ne vient-il pas avec un présent digne de ma richesse, et qui lui en vaudrait un d'égale valeur ?

— Il n'y a pas de sorgho dans le village, répondit l'affreux homme, toujours souriant ; Kingarou est pauvre.

— Dans ce cas-là, repris-je, voici une demi-choukka (un mètre de cotonnade) ; c'est le prix de ce que vous m'apportez. Si vous aimez mieux designer votre petite corbeillée de grain sous le nom de présent, j'appellerai mon étoffe un cadeau. »

Ma logique parut le satisfaire, et il prit volontiers le mètre d'étoffe.

Le même soir mon cheval arabe me parut souffrant ; le lendemain il était mort. J'en fis l'autopsie : nous lui trouvâmes dans l'estomac, en surplus d'une masse d'herbe et de sorgho non digérés, vingt-cinq vers blancs gros et courts, attachés comme des sangsues aux parois de l'organe, et dans les intestins une quantité prodigieuse de lombrics. Il n'y a pas de créature, homme ou bête, qui puisse résister à un semblable parasitisme.

Pour ne pas rendre pire le mauvais air de l'endroit, je fis enterrer le pauvre animal à vingt mètres du camp. Là-dessus grand courroux du chef qui réunit ses collègues des bourgades voisines ; — chacun de ces hameaux pouvait bien avoir deux douzaines de huttes en clayonnage.

Le conseil délibère, et finit par déclarer que le fait d'avoir enterré un cheval mort sur le territoire de Kingarou, et de l'avoir fait sans permission, est une injure grave, passible d'une amende.

Paraissant donc fort indigné de cette injure impardonnable, Kingarou m'envoya quatre de ses sujets, porteurs du message suivant : « Vous avez mis votre cheval dans ma terre ; je veux bien qu'il y reste ; mais pour cela vous me payerez deux dotis (huit mètres) de mérikani. »

Je répondis aux messagers que cette affaire ayant besoin d'explication, je tenais à la traiter avec le chef lui-même ; et que je priais celui-ci de vouloir bien venir me trouver. Comme le village n'était qu'à un jet de pierre, le chef arriva quelques minutes après, suivi de la moitié de son peuple.

Le dialogue qui s'établit entre nous, et qu'on va lire, montrera la nature des gens auxquels j'allais avoir affaire pendant près d'une année.

« Êtes-vous le grand chef du Kingarou ?

— Heuh-euh... Oui.

— Le chef suprême ?

— Heuh-euh... Oui.

— Combien avez-vous de soldats ?

— Comment ?

— Combien avez-vous de guerriers ?

— Aucun.

— Oh ! je pensais que vous en aviez mille, pour oser mettre à l'amende un Mousoungou, un homme qui a des masses de fusils et de soldats.

— (D'un air légèrement perplexe.) Non, je n'ai pas de soldats ; j'ai seulement quelques jeunes gens.

— Pourquoi alors venez-vous faire tout ce tapage ?

— Ce n'est pas moi ; ce sont mes frères qui m'ont dit : « Allons, Kingarou, allons ! Voyez ce qu'a fait l'homme blanc ! Il a pris possession de votre terre en y mettant son cheval, sans que vous l'ayez permis. » Allez le trouver ; et demandez-lui de quel droit il a fait cela. Je suis donc venu, et je demande qui vous a permis de prendre mon terrain pour un cimetière ?

— Je n'ai pas besoin de permission pour faire une chose qui est bonne, répondis-je. Mon cheval est mort ; si je l'avais laissé à découvert, la maladie se serait abattue dans le village, les eaux seraient devenues malsaines. Au lieu de s'arrêter chez vous, les caravanes se seraient détournées, en disant : l'endroit est mauvais. Mais assez de paroles ; je croyais bien faire, je vous ai déplu ; l'erreur est facile à réparer. Bombay ! m'écriai-je, appeler des soldats et faites leur prendre des houes ; qu'ils aillent tout de suite déterrer le cheval. Quand ils l'auront sorti de la fosse, ils le traîneront à la

place où il est mort ; j'entends qu'il y reste. Puis vous annoncerez la marche : nous partons demain matin.

— Akouna, akouna, Bana ! Non, non, maître, cria bien plus fort que moi le vieux Kingarou, dont la tête branlait d'émotion. Ne vous fâchez pas, Mousoungou ; le cheval est mort ; il est enterré ; c'est bien ; qu'on n'y touche pas, et soyons bons amis ! »

Nous échangeâmes un « quahary » amical, et je restai seul à ruminer sur la perte que j'avais faite.

Il n'y avait pas une demi-heure que le chef m'avait quitté, lorsqu'au milieu du silence — il était neuf heures du soir — j'entendis se plaindre profondément. C'était mon second cheval que la douleur faisait gémir. Je pris une lanterne et j'allai le voir.

Quelle pouvait être sa maladie ? L'estomac semblait en être le siège ; il avait une diarrhée abondante, mais dont la couleur n'offrait rien de particulier. Évidemment il souffrait d'une manière cruelle. Ses plaintes faisaient mal à entendre, et il se débattait avec une extrême violence. Je restai debout toute la nuit, espérant que ce n'était qu'une indigestion, l'effet temporaire de quelque plante nuisible ; mais il mourut dès le matin, juste quinze heures après son compagnon.

Àl'autopsie, nous vîmes que la mort avait été causée par la rupture d'un cancer, qui affectait plus de la moitié de la paroi interne de l'estomac, et qui s'étendait jusque dans le pharynx. Un flux jaune et visqueux, échappé de la tumeur, inondait l'estomac et les intestins.

Quelque lumière que, dans les deux cas, l'autopsie ait jetée sur la nature du mal, je n'ose pas, avec mon peu de savoir, contredire l'assertion du docteur Kirk, et prétendre que les chevaux peuvent gagner l'Ounyanyembé, ou voyager aisément dans cette partie de l'Afrique. Mais si jamais je devais y revenir, je n'hésiterais pas à emmener quatre chevaux, après m'être assuré qu'ils sont parfaitement sains ; et je dis au voyageur qui aurait à prendre cette route : essayez d'un bon cheval ; et que mon exemple ne vous décourage pas.

Àcette double perte, s'ajoutait l'ennui que me donnait ma quatrième caravane. Le I, le 2, le 3 avril s'étaient écoulés depuis l'époque où elle devait me rejoindre, et je l'attendais toujours. Un porteur en avait profité pour s'enfuir avec sa charge : une partie de la charpente de l'un des bateaux.

Outre le temps perdu, cette halte nous était funeste. La fièvre avait d'abord attaqué Sélim ; puis le cuisinier, puis le tailleur, puis un autre. Bombay était pris de rhumatismes, Oulédi avait la gorge enflée : Zaïdé avait la dysenterie ; Khamisi une faiblesse dans les reins : Farjalla une fièvre bilieuse ; bref, sur vingt-cinq hommes, il y avait dix malades. Mon pressentiment des calamités que nous vaudrait Kingarou s'était réalisé.

Enfin, le 4 avril, les sons d'une trompe, joints au bruit des mousquets, nous annoncèrent l'arrivée d'une caravane, et Maganga apparut, suivi de toute la bande. Ses malades allaient beaucoup mieux ; cependant un jour de repos leur était nécessaire. Dans l'après-midi, Maganga fit le siège de ma générosité en me racontant les filouteries dont Sour Hadji Pallou, digne jeune homme ! l'avait rendu victime. Je lui donnai à mon tour cette information que, depuis notre départ de Bagamoyo, je n'avais plus le moyen d'être généreux ; que nous étions maintenant dans un pays où la cotonnade avait une grande valeur, que je n'en possédais que la quantité nécessaire pour défrayer mes hommes, que lui et sa bande m'avaient déjà coûté le prix de trois caravanes, ce qui était réel, et ce

qui lui ferma la bouche. Mais je lui promis, en même temps, que s'il atteignait rapidement l'Ounyanyembé, il aurait lieu d'être satisfait.

Il se remit en marche le 5 avril, prenant cette fois l'avance, et m'affirmant que je ne le rejoindrais pas, quelle que fût la hâte que je pourrais déployer.

Le lendemain matin, voulant tirer mes gens de leur torpeur, je battis un joyeux rappel sur la poêle avec une cuiller de fer, et j'annonçai le départ. L'appel fut d'un excellent effet, car on y répondit avec empressement. Au lever du soleil nous étions en route ; et les gens du village se précipitaient dans le camp avec une activité de vautours pour recueillir tous les restes, haillons et débris, que nous avions pu laisser.

Quinze milles nous séparaient d'Imbiki. Cette longue marche prouva combien le séjour de Kingarou avait affaibli et démoralisé ma bande, soldats et porteurs. Quelques-uns d'entre eux seulement eurent la force de gagner la station avant la nuit. Les autres n'arrivèrent que le lendemain, et dans un état pitoyable d'esprit et de corps. Khamisi, l'homme qui se plaignait d'une faiblesse dans les reins, avait déserté emmenant deux chèvres, emportant la toile de ma tente, et la fortune personnelle d'Oulédi, composée de dix livres de perles, de plusieurs coupons de fine étoffe, et de son habit d'apparat : une longue tunique, à la mode arabe. Dans un accès de bonté, Oulédi, touché des plaintes de cet indigne, lui avait pris son fardeau, et en échange lui avait confié son avoir, beaucoup moins lourd. Une pareille action n'était pas tolérable ; il fallait saisir le voleur, au moins l'essayer. J'envoyai donc Oulédi et Férajji à sa poursuite, la bande devant séjourner à Imhiki, afin de réparer ses forces.

Nous partîmes le 8 pour Msouhoua ; une marche de dix milles, tout simplement, mais qui est restée dans notre souvenir comme l'une des plus pénibles que nous ayons jamais faites : tout entière dans une jungle, n'ayant que trois éclaircies où l'on put reprendre haleine.

Quel travail, et quel endroit ! Les miasmes, les effluves des plantes en décomposition étaient d'une âcreté si pénétrante, que je m'attendais à chaque instant à nous voir foudroyés par la fièvre. Heureusement qu'il n'en fut rien ; mais on ne se figure pas ce que c'est que de faire passer dix-sept ânes chargés, conduits par sept hommes seulement, dans un sentier d'un pied de large, qui serpente au milieu d'un fourré inextricable, entre deux murs épineux, dont les grappins s'avancent et accrochent tout ce qui est à plus de quatre pieds du sol ; juste la hauteur à laquelle se trouvent les ballots, qu'il faut sans cesse décharger et recharger. Les hommes n'en pouvaient plus, et dans leur découragement, ne reprenaient leur tâche qu'après avoir essuyé des flots de paroles acerbes.

Lorsque j'atteignis Msouhoua, qui est à la sortie du hallier, j'étais seul avec les dix ânes dont j'avais pris la conduite, et avec le petit Mabrouk, qui passait pour un être stupide, et qui avait agi en homme de cœur.

Oulédi et Bombay étaient bien loin derrière nous. Shaw, qui menait la voiture, n'arriva qu'à deux heures du matin, après avoir épuisé toutes les imprécations du vocabulaire des matelots, augmenté de celles qu'il improvisa. Y a-t-il un saint, — je ne le crois pas, — qui ayant à subir ce travail de Sisyphe, dans un pareil milieu, puisse ne pas maudire la folie qui l'a poussé là ? Comme alors je regrettais mon ancienne vie, le doux repos de Madrid, et mon trop doux fauteuil ! L'homme qui, le premier, a dit que voyager était le paradis des fous, a certainement jeté ce cri sous le coup d'une pareille journée.

Il fallut s'arrêter à Msouhoua ; bêtes et gens étaient exténués. Le chef du village, un vrai blanc, sauf la couleur, m'envoya le plus gras de ses moutons, et cinq mesures de sorgho. Ce mouton à large queue était parfait, incomparable. Jamais présent ne fut plus opportun. Je le reconnus par huit mètres d'étoffe et j'amusai le bon chef en lui montrant mes revolvers, et l'étonnant mécanisme du raïfle à seize coups. Très-intelligent, ainsi que les hommes de sa suite, il comprit fort bien la puissance de pareilles armes ; et, avec une pantomime significative, il exprima l'avantage qu'elles donneraient à un seul individu sur tout un peuple n'ayant que des flèches.

« Que les Vouasoungou sont donc savants ! s'écriait-il. Quelle tête que la leur ! Quelles merveilleuses choses ils font ! Voyez leurs tentes, leurs armes, leurs étoffes, leurs montres ; et cette petite machine roulante qui porte plus que cinq hommes. »

Remis de l'extrême fatigue de la dernière marche, nous quittâmes Msouhoua le 10 avril, escortés des gens du village, qui nous accompagnèrent jusqu'à leur estocade, en nous adressant des quaharys unanimes.

La route promettait d'être moins rude que la précédente. Elle nous fit passer d'abord dans une charmante plaine que traverse un mtoni, canal torrentiel, qui se trouvait alors à sec, puis entre des champs, dont les cultivateurs nous regardèrent bouche béante et les yeux fixes, comme des gens fascinés.

Peu de temps après, nous rencontrâmes — chose commune dans cette partie du monde — une bande d'esclaves qu'on dirigeait vers la côte. Les pauvres gens n'avaient pas l'air abattu, au contraire ; ils semblaient imbus de la gaieté philosophique du serviteur de Martin Chuzzlewit. Sans les fers dont ils étaient chargés, il eût été difficile de les distinguer de leurs maîtres ; visages et physionomies étaient les mêmes, et nous fûmes regardés par tous avec une égale bénignité. Leurs chaînes étaient lourdes à entraver des éléphants ; mais ils ne portaient pas autre chose, et il était possible que leur fardeau n'excédât pas celui des pagazis.

Après une marche de onze milles, nous nous arrêtâmes à Kisémo, bourgade située dans un district populeux. Pas moins de cinq villages aux alentours, ayant chacun leur estacade, fortifiée par un abattis d'épines ; villages aussi jaloux de leur indépendance, que si leurs petits seigneurs avaient été des Percys et des Douglas ; tous bravement perchés sur un tertre, ou à la crête d'un sillon, avec cet air de défi que prend un coq sur son propre tas de fumier.

Entre ces humbles éminences, serpentent d'étroites vallées où l'on cultive le sorgho et le maïs. Derrière Kisémo passe l'Oungérengéri, petite rivière limpide, profondément encaissée, qui, pendant la saison pluvieuse, n'en couvre pas moins ses bords, et qui est le principal affluent du Kingani. En cet endroit, l'Oungérengéri coule au sud-ouest, puis il se dirige à l'orient.

Les belles Kisémènes sont citées pour leur élégance, pour la variété de leurs coiffures et pour la quantité de fil de cuivre dont elles décorent leurs poignets et leurs chevilles ; folies de toilette, auxquelles les merveilleuses ajoutent de longues rivières de perles de différentes couleurs, ruisselant sur leur peau noire. Par contre, les maris n'ont pour ornements qu'un sale guenillon d'étoffe, et les oreilles fendues, montrant par là combien est vaste l'empire d'Asmodée sur notre planète.

Mais ce qui surtout à nos yeux distingue les beautés de Kisémo, c'est leur énorme développement postérieur. Il est rare de voir rien de plus risible que ces élégantes broyant le grain de la famille. L'appareil qui leur sert de moulin est composé de deux parties : un mortier en bois de trois pieds de hauteur, et un gros pilon, d'un bois très-dur, énorme perche qui peut avoir six pieds et qui

est très-lourde. À chaque effort de la travailleuse, les exhubérances postérieures et pectorales se lèvent et s'abaissent, alternant avec le pilon en un rhythme très-drôle, et si vigoureusement que je craignais pour la muraille près de laquelle je voyais faire ce travail.

Comme il finissait de planter sa tente, Shaw détourna une petite pierre plate qui se trouvait à l'endroit où il voulait mettre un piquet. Le chef du village, qui était là, se précipita avec tous les signes de la plus vive émotion ; il replaça la dalle et mit le pied dessus, en témoignant, par son attitude, de l'extrême importance qu'il y avait à ce que cette pierre ne fût pas dérangée. Explication du fait ayant été demandée, le chef montra du doigt le point en question, et d'un ton solennel répondit : « Ouganga ! » Je le priai de me laisser voir ce qu'il y avait sous la pierre. Il y consentit de bonne grâce, ôtant lui-même la dalle, et je vis un insecte, cloué dans une petite fosse par une épingle de bois, méchante bestiole qui avait causé l'avortement d'une jeune femme du village.

Dans le courant de la journée, Oulédi et Férajji, les hommes que j'avais envoyés à la recherche de Khamisi, revinrent avec le fugitif et avec tous les objets manquants.

Àpeine noire déserteur avait-il eu gagné la jungle, que des brigands indigènes, à l'affût des
Femme kisémène broyant le grain. trainards, l'avaient mené dans leur village et lié fortement à un arbre,

« pourquoi m'attachez-vous ? leur avait demandé Khamisi.

— Pour te faire mourir, lui avait-on répondu ; tu es un Mgouana, et c'est notre coutume de tuer tes pareils, dès que nous les avons pris. »

Arrivés sur ces entrefaites, Oulédi et Férajji avaient réclamé le prisonnier et la totalité de sa charge, comme appartenant à la caravane du Mousoungou.

Les voyant tous les deux bien armés, les brigands avaient admis la réclamation, rendu le fugitif, les deux chèvres et le reste ; mais déclaré qu'ils méritaient une récompense pour avoir pris le déserteur. La demande ayant paru juste, un présent de huit mètres d'étoffe et de dix rangs de perles avait été fait à ces honnêtes gens.

Pour Khamisi, qui avait déserté avec armes et bagages, les choses ne pouvaient pas en rester là. Il avait demandé une avance de cinq dollars en espèces, et l'avait obtenue ; sa charge n'avait que le poids réglementaire, il était donc sans excuse.

De peur d'outre-passer la règle, je formai un tribunal composé de huit pagazis et de quatre soldats. Immédiatement, et à l'unanimité, le déserteur fut déclaré coupable d'un crime pour ainsi dire inconnu cihez les Vouanyamouézi ; crime d'autant plus grave qu'il pouvait discréditer les pagazis de cette nation. En conséquence le dit coupable devait être fouetté « avec le fouet du Grand-Maître, celui que ce dernier employait pour les ânes. »

Je fis attacher Khamisi ; et considérant que, par sa faute, il avait nui ans porteurs dans leur réputation, aux soldats et à mister Shaw dans l'estime du maître, qui les avait taxés de négligence, il fut résolu que chacun des susnommés lui donnerait un coup de fouet, correction qu'il reçut en pleurant de chagrin.

Un instant après arrivèrent des Vouangouana, qui m'apportaient une longue et bonne lettre de mister Webb, et un paquet de journaux, dont le plus récent était du 4 février. Parmi les nouvelles que je trouvai dans l'Hérald : actes du Congrès et de la chambre du New-York, faits divers, récits de

crimes effroyables, était le compte rendu de la deuxième soirée du président ; un long rapport, dans lequel mon ami Jenkins avait décrit, avec une savante prolixité, les toilettes qui se remarquaient à cette réunion ; comment une plume d'autruche, d'un lilas bleuâtre, ondulait parmi les cheveux gris, aux boucles si gracieuses, de missis D... comment l'élégance de missis K... était complétée par des diamants comment la jupe de telle autre avait pour bordure des ruches de satin cramoisi ; comment à chacun de ses gestes, à chacun de ses mouvements, une autre belle, en traîne de velours pourpre, faisait jaillir mille feux de ses pierreries ; comment le président, avec sa voix mâle et vibrante, ses yeux gris et scrutateurs, s'était sacrifié, en cette occasion, au peuple souverain, etc., etc., de la même forme adulatrice.

Détachant mes yeux de cette chronique intéressante, je vis à ma porte les sombres filles du village, qui se perdaient en conjectures à l'égard de ces immenses feuilles de papier, sur lesquelles je m'étais penché si longtemps. Absorbé par la description de Jenkins et frappé du tableau qui était devant moi, il me fallut un violent effort pour me rappeler quelles étaient ces femmes en grande toilette, et pour comprendre où était la différence entre « une blonde à la chevelure opulente où brillent des reflets d'or, blonde aux yeux limpides, dont l'éclat rivalise avec ceux des diamants, » et cette noire beauté de douze ou treize ans, jeune fille en train de s'épanouir, ayant, au sommet de la tête, une crête de frisons laineux, derrière elle une redondance voilée de deux mètres de calicot, trois livres pesant de fil de laiton à chaque membre, et des flots de perles autour du cou ; celle-là entre tant d'autres, qui se pressaient à ma réception, dans toute la gloire de leur nudité. Mais j'en conviens, la différence était énorme entre ma cour et celle du président Grant, une cour ayant pour reporter un homme aussi capable que mon ami Jenkins.

Le 12 nous atteignîmes Moussoudi, qui est au bord de la rivière.

La route, ce jour-là, fut excellente ; pas un paquet dérangé, pas une cause d'impatience. Une fois chargés, les ânes n'eurent plus qu'à marcher devant eux. Si le chemin de l'Ounyanyembé était partout comme cela, on irait aussi aisément que de New-York à Staten-Island, par un beau jour de fête. Ôtez lui ses allées sablées, ses lacs, ses bassins, les musées qu'il renferme, ses arbres treillagés, son kiosque, ses policemen, ses promeneurs, tout ce qui rappelle la civilisation, et le Park-Central, avec ses fraîches pelouses, ses vallonnements, ses rampes couvertes de massifs, présentera aux New-Yorkais, s'ils peuvent se le figurer de la sorte, une image assez fidèle du pays que l'on rencontre en sortant de Kisémo.

Ce parc magnifique, splendide dans sa sauvagerie, plein d'arbustes odorants, parmi lesquels je reconnus la sauge et l'indigotier, s'étend jusqu'aux montagnes qui séparent l'Oudoé de l'Oukami, à vingt milles de l'endroit où nous étions ; montagnes, dont les cônes lointains et le pic de Kira forment à cette charmante scène un fond qui en complète la beauté.

Lorsqu'on approche de la vallée de l'Oungérengéri, on voit le granit et un quartz étincelant saillir au-dessus de la terre rougeâtre. Nous descendîmes une côte rocailleuse, où prédominaient ces roches ; nous nous trouvâmes alors sur un alluvion sableux, déposé par la rivière, et nous traversâmes des champs de sorgho, de canne à sucre, de maïs, de manioc ; des jardins où l'on cultive l'aubergine, le concombre et le cari.

Sur les rives de l'Oungérengéri prospèrent le bananier et le mparamousi (taxus elongatus), qui le dépasse de vingt-cinq à trente mètres, et qui, pour la beauté rivalise avec te tchiran de la Perse et le platane d'Abyssinie. Assez droite, assez élégante pour faire le grand mât d'une frégate de première classe, sa tige sans nœud est couronnée d'une large cime au feuillage épais et d'un vert plein de fraî-

cheur. On voit là des arbres d'une vingtaine d'espèces dont les branches étendues s'enlacent d'une rive à l'autre. Chaque dépression du terrain, ainsi que le bord de l'eau, est encombrée d'herbes et de joncs énormes.

Moussoudi est situé au-dessus du niveau moyen de la vallée, et domine, par conséquent, les villages voisins qui sont au nombre de plus d'une centaine. Il occupe l'extrémité occidentale de l'Oukéréhoué ; de l'autre côté de la rivière, commence le territoire des Vouakami.

Nous fûmes retenus à Moussoudi par la difficulté de réunir la quantité de grain qui nous était nécessaire. Cette pénurie, dans une contrée si fertile et si populeuse, tenait au grand nombre de caravanes qui nous avaient précédés, et qui avaient fait là des approvisionnements considérables.

Le 14 nous passâmes l'Oungérengéri, qui, en cet endroit, est guéable en toute saison, et qui n'avait pas alors plus de vingt mètres de large.

Nous fîmes encore un mille dans la vallée, sur un terrain excessivement humide, et couvert de grandes herbes, d'une végétation luxuriante.

Puis la route s'éleva graduellement et traversa un bois composé de mparamousis, de tamariniers, de tamaris et de mimosas de différente espèce. Deux heures de montée nous conduisirent au sommet d'une crête, d'où nous pûmes, en nous retournant, voir jusqu'aux rampes lointaines de Kisémo.

Une descente d'environ trente mètres s'arrêta dans un lit de torrent desséché, à fond sableux, dont l'autre rive nous fit regagner l'élévation perdue. Nous nous retrouvâmes alors sur un terrain pareil à celui que nous venions de quitter, et nous le suivîmes jusqu'à un étang près duquel se voyait un boma dont les huttes, récemment faites et bien construites, furent occupées immédiatement par mes hommes. La petite charrette nous avait causé énormément d'embarras ; le plus vigoureux de nos ânes, bien qu'il portât facilement cent quatre-vingt-seize livres, ne pouvait pas en traîner avec elle plus de deux cent vingt-cinq.

Le lendemain nous partîmes de bonne heure pour Mikiseh. À huit heures et demie nous gravissions la pente méridionale du pic de Kira. Lorsque nous arrivâmes à deux cents pieds au-dessus de la contrée environnante, nous eûmes sous les yeux la vue magnifique d'une terre qui ne prend jamais de repos, et qui, s'il l'avait connue, aurait empêché Malthus d'écrire ces pages insensées où il déraisonne à propos de l'excès de population, et de la ruine qui en résultera pour son pays. S'il arrive que les fils de John Bull soient trop multipliés sur un point quelconque, je n'ai pas moins de foi en eux qu'en ceux de Frère Jonathan ; ils sauront se frayer passage et arriver où ils auront les coudées franches, laissant derrière eux la misère et la richesse se distribuer au hasard. Il y a toujours, chez les Anglo-Saxons, des Hengists et des Horsas, des capitaines Smiths, des Pères Pèlerins ; quand l'Amérique deviendra trop étroite pour leurs descendants, qui peut dire que ceux-ci ne prendront pas l'Afrique pour demeure, et tout d'abord cette région si féconde ?

Nous quittâmes la pente méridionale du Kira pour suivre l'arête d'un chaînon qui s'y rattache, et nous descendîmes dans la vallée de Kiourima, où l'on trouve en toute saison une eau pure et abondante. Kiourima est le premier établissement que nous ayons rencontré dans l'Oudoé. À deux milles de ce village, du côté de l'ouest, est Mikiseh.

Le 16, après deux heures de marche, nous atteignions l'Oulagalla. Ce nom est celui d'un district ou d'une portion de district, placée entre les montagnes d'Ourougourou qui la bornent au midi, et

celles de l'Oudoé qui sont au nord.

L'Oulagalla forme la partie principale du bassin compris entre ces deux chaînes parallèles, bassin qui n'a pas une largeur de plus de dix milles.

L'étape se termina à Mouhalleh ; nous étions alors sur le territoire des Vouaségouhha ; la marche avait eu lieu tout entière dans le bassin d'Oulagalla, entre les deux chaînes qui l'enferment ; à notre gauche celle de l'Ourougourou, à droite les montagnes de l'Ouségouhha et de l'Oudoé.

Après tous les milles que nous avions faits dans la plaine, aux ondulations monotones, ce changement de scène était le bienvenu. Quand nos regards étaient fatigués des bois qui couraient à la rive du sentier, tantôt sur un bord, tantôt sur l'autre, nous les tournions vers la montagne, dont la base nous offrait des arbres étranges, des fleurs aux nuances diverses. Nos yeux remontaient le versant jusqu'au faîte ; notre mémoire prenait note de ses beautés ; et nous en décrivions mentalement les saillies, les retraits, les éperons, les ravins, les profondes déchirures, surtout la forêt d'un vert sombre qui le drapait jusqu'à la cime.

Lorsque la tâche de veiller sur les ballots des ânes, ou sur la marche trop lente des pagazis n'absorbait pas notre attention, nous prenions plaisir à voir les traînées de vapeurs jouer autour des sommets, y former des couronnes floconneuses, des groupes fantastiques, se désunir pour se condenser en large nappe, qui, près de se résoudre en pluie, se dissipait devant un éclat de soleil.

Je retrouvai à Mouhalleh notre quatrième bande avec trois nouveaux malades, dont les yeux avides se tournaient vers moi, « le dispensateur de la médecine. » Des coups de feu avaient salué mon approche ; des épis ne maïs et du riz attendaient que je voulusse bien les accepter ; mais je le dis à Maganga, j'aurais préféré qu'il fût en avance de huit ou dix étapes.

Il y avait là Sélim Ben Raschid qui revenait de l'intérieur avec trois cents dents d'éléphant. Outre la bienvenue qu'il me souhaita et du riz dont il me fit présent, j'eus des nouvelles de Livingstone. Ce bon Arabe l'avait laissé à Oujiji, où pendant quinze jours ils avaient habité les deux huttes voisines. « Il venait d'être fort malade, me dit Ben Raschid en me parlant du docteur, et avait l'air d'un vieillard : la figure défaite et la barbe grise. Son intention, quand il serait rétabli, était de se rendre dans le Manyéma par la voie du Maroungou. »

La vallée de l'Oungérengéri, ainsi que le territoire de Mouhalleh, est d'une fertilité merveilleuse ; le sorgho y atteint sa plus grande hauteur, et le maïs y égale les plus belles récoltes qu'ait jamais données l'Arkansas.

De nombreux cours d'eau qui descendent des montagnes arrosent profondément cette riche vallée dont ils détrempent l'humus, et y répandent une humidité qui fut pour nous la cause de certains ennuis, tels que le mouillage des étoffes, la moisissure du thé, la fonte du sucre, la rouille des outils ; mais le soin qu'on prit de ces objets, dès que nous fûmes arrivés au camp, nous sauva d'une perte considérable.

Il y a entre les manières des Vouaségouhha et celles des Vouadoé, des Vouakami, des Vouakouaré, avec lesquels nous avions été en rapport, une différence qui nous parut sensible. Chez eux, rien de cette politesse que nous avions rencontrée jusque-là ; ce n'était pas, comme ailleurs, une offre courtoise des produits qu'ils désiraient nous vendre, mais une intimation insolente de les acheter au prix qu'ils en réclamaient. Voulait-on marchander, ils répondaient brutalement ; si vous persistiez, ils devenaient furieux et ne ménageaient pas les menaces. Cette conduite, si opposée à celle

des Vouakouéré pleins de calme et de douceur, peut se comparer aux emportements des Grecs à tête chaude, mis en regard de la froide réserve des Germains. La nécessité nous obligea d'acheter des vivres à ces gens peu aimables ; nous dirons, à l'honneur du pays, que leur miel avait la saveur particulière à celui du Mont-Hymette.

Le lendemain, en suivant la vallée, nous passâmes sous les murs de Simbamouenni, capitale de l'Ouségouhha. J'étais loin de m'attendre à pareille rencontre. En Perse, dans le Mazandéran, elle ne m'aurait pas étonné ; mais ici elle était complètement imprévue.

Située au pied des montagnes de l'Ourougourou, dans une vallée magnifique, arrosée par deux rivières et par plusieurs ruisseaux limpides, cette ville pouvait avoir près de cinq mille habitants. Ses maisons, au nombre d'un millier, étaient d'architecture indigène, mais du meilleur style, et ses fortifications arabo-persiques réunissaient les avantages des deux genres.

Àpart dans les grandes cités, je n'ai pas rencontré en Perse, sur un trajet de neuf cent cinquante milles, des fortifications valant mieux que celles de Simbamouenni. Là-bas les murailles sont en pisé, même celles de Kasvin, de Téhéran, d'Ispahan et de Chiraz La ville africaine avait des murs en pierre, défendus aux quatre angles par une tour, également en pierre, et bien construite. L'enceinte, à double rang de meurtrières, pour la mousqueterie, enceinte qui renfermait un espace de huit cents mètres carrés, était percée de quatre ouvertures, regardant les quatre points cardinaux, et situées à égale distance des tours. D'énormes portes, en bois de tek du pays, fermaient ces ouvertures ; elles étaient couvertes des arabesques les plus fines et les plus compliquées.

J'en augurai d'abord que ces portes étaient venues de Zanzibar, d'où on les avait envoyées en détail ; mais comme les grandes maisons de la ville en avaient d'analogues, il est possible qu'elles étaient été faites et ciselées par des artistes indigènes.

Pareille aux maisons de la côte, la demeure royale était un long bâtiment carré, avec une grande toiture à pente rapide, dépassant de beaucoup la muraille, et abritant une véranda.

Ce palais était alors celui d'une sultane, la fille d'un nommé Kisabengo, célèbre chasseur d'hommes, qui fut la terreur de six provinces. D'une humble origine, mais doué d'une force remarquable, d'une parole éloquente, d'un esprit souple et amusant, ce Théodoros au petit pied acquit aisément de l'influence sur les esclaves marrons qui le reconnurent pour chef. La justice s'en mêla ; Kisabengo prit la fuite, et arriva dans l'Oukami ; province qui, à cette époque, s'étendait de l'Oukouéré à l'Ousagara. Le bandit commença alors une vie de rapine et de conquête, dont le résultat fut d'obliger les Vouakami à lui céder un immense terrain dans leur superbe vallée. Il sut y choisir le plus admirable site, et fonda sa capitale qu'il appela Simbamouenni, la Cité-Lion, c'est-à-dire la plus forte.

Dans sa vieillesse, l'heureux voleur d'hommes changea son nom pour celui qu'il avait donné à sa ville ; et, en mourant, il voulut que sa fille, à laquelle il laissait le pouvoir, prît également ce nom royal.

Pendant que nous traversions l'eau rapide, qui passe sous les murs de Simbamouenni, les habitants de la ville eurent une belle occasion de contempler le Grand Mousoungou qu'avaient précédé trois de ses caravanes, et dont celles-ci, par une faute impardonnable, avaient vanté la richesse et la puissance. L'occasion fut avidement saisie. Il y eut certes à la fois, sur les deux rives, plus de mille indigènes exhibant tous les genres de regard, avec toutes les nuances que chacun de ces genres peut

offrir ; genre impérieux, arrogant, timide, insolent, rusé, ébaubi, furtif, ardent, modeste, effronté et autres.

Les guerriers de la sultane, armés d'une lance et d'un arc, ou d'un mousquet, et pouvant servir de modèles à autant de groupes
Simbamouenni.de Nisus et Euryale, de Thésée et Pirithoüs, de Damon et Pythias, d'Achille et Patrocle, se tenaient embrassés deux à deux, et se confiaient mutuellement leurs opinions sur notre couleur et sur nos habits.

Tous ces gens étaient sortis de leurs murailles au cri de mkouba Mousoungou ! — le grand Mousoungou, — paroles qui semblaient avoir sur eux la même influence que la musique de l'homme aux deux flûtes sur les rats d'Hamelen. Ils avaient passé la rivière, et je commençais à craindre que la catastrophe de la légende ne dût se répéter, lorsque, heureusement pour le repos de mon esprit, la foule trouva le soleil un peu vif, la marche un peu longue et s'en alla.

Notre camp fut dressé au bord de l'Oungérengéri, qui est à quatre milles de la Cité-Lion. Il nous fallait visiter les bagages, réparer l'équipement des ânes, et soigner plusieurs de nos bêtes, dont l'échine était gravement endommagée. Par tous ces motifs, je résolus de passer là deux jours, d'autant mieux que les provisions abondaient à Simbamouenni.

Tous les ballots enveloppés de makanda, c'est-à-dire recouverts de nattes, furent trouvés en bien meilleure condition que je ne l'espérais, vu l'énorme quantité d'eau qu'ils avaient reçue. Nous étions alors en pleine masika. Mais différents objets, pour nous d'une grande valeur, tels que les armes, le thé, les munitions, qui se trouvaient dans des caisses, avaient souffert ; ce que j'attribuai à la négligence de Shaw. Celui-ci avait fait passer les ânes, porteurs de ces caisses, au milieu d'eaux profondes, sans décharger aucune de ses bêtes, ainsi que le moindre bon sens l'aurait voulu. Appelé dans ma tente, où je lui montrai le résultat de sa conduite, mon homme entra dans une vive colère. Il se plaignit d'avoir trop d'ouvrage, m'accusa d'être impossible à contenter, et finit par me dire qu'il n'attendait que le passage d'une caravane descendante pour me quitter et pour s'en aller avec elle. Je lui répondis que s'étant montré peu soigneux, et préférant le repos au travail, il pouvait partir quand il voudrait, que je n'y mettais pas obstacle ; mais que je retiendrais ses bagages pour me remplir de la somme qu'il avait touchée à Zanzibar, et qu'il avait reçue à titre d'avances.

Cette déclaration fit rentrer Shaw en lui-même ; une heure après il avait repris son service et la paix était faite.

Je m'aperçus le lendemain, pour la première fois, que mon acclimatation aux marais de l'Arkansas ne me servirait pas en Afrique.

Il était dix heures du matin lorsque les symptômes précurseurs de la moukoungourou m'envahirent. C'est d'abord une lassitude générale accompagnée de somnolence ; puis un malaise pénible, qui part des lombes, remonte la colonne vertébrale, s'étend dans les côtes gagne les épaules, s'y arrête et devient une douleur fatigante. Le froid vous saisit, tout le corps est glacé. La tête s'alourdit, les tempes ont des battements rapides, le regard se trouble ; vous êtes pris de vertige, et dans le vague où ils apparaissent, tous les objets sont déformés.

L'accès me quitta à dix heures du soir, me laissant une extrême faiblesse.

J'eus recours au traitement, qui, d'après l'expérience que j'avais acquise dans l'Arkansas, avait le plus d'efficacité ; savoir : quinze grains de sulfate de quinine, en trois doses de cinq grains chacune,

avalées d'heure en heure, à partir du premier effet d'une médecine qu'on a prise la veille au soir. Cette médication, appliquée pendant les trois jours qui suivirent l'accès, prévint le retour de la fièvre, au moins pendant quelque temps, et m'a donné le même résultat, chaque fois que je l'ai employée, soit pour moi, soit pour mes hommes.

Le troisième jour de notre halte, je vis arriver des notables de Simbamouenni, qui venaient de la part de leur souveraine chercher le tribut que Sa Hautesse croit pouvoir exiger. Mais comme il est d'usage de n'imposer qu'un tribut au propriétaire d'une caravane, si divisée qu'elle soit, et que Farquhar avait acquitté ma dette, — les ambassadeurs le reconnaissaient eux-mêmes, — je répondis à ces derniers qu'il ne serait pas loyal de me faire payer deux fois. Les notables répliquèrent par un : Ngema (très-bien) ; et me promirent de porter ma réponse à leur souveraine. On verra dans le chapitre suivant ce qui advint de l'approbation des notables, et de quelle manière leur maîtresse en agit avec moi.

06

La distance de Bagamoyo à Simbamouenni est de cent dix-neuf milles. Pour la franchir il nous avait fallu quatorze marches, qui, avec les haltes, nous avaient pris vingt-neuf jours. Quatre milles par jour en moyenne : c'était loin d'être une allure rapide. La masika y entrait bien pour quelque chose ; mais cette lenteur provenait surtout de Maganga, dont la paresse égalait l'avidité, et dont la bande, composée d'hommes faibles et syphilitiques, avait continuellement des malades. En temps sec, et avec des gens valides, je n'aurais pas mis plus d'une quinzaine pour gagner l'Oungérengéri ; des cinq ou six Arabes qui m'avaient précédé sur cette ligne, deux au moins avaient fait le trajet en huit jours. Dans tous les cas ce n'étaient pas les ânes qui avaient trompé ma confiance ; les pauvres bêtes, portant chacune cent cinquante livres, étaient arrivées à Simbamouenni en parfaite condition.

La contrée que nous venions de franchir, et qui forme la région maritime, est ainsi qu'on a pu le voir, d'une grande fertilité. Sous ce rapport, comme à l'égard de ses contours, de ses forêts, de ses prairies entourées de grands bois, de ses longues ondulations drapées de verdure, de ses cônes, de ses crêtes, je ne peux mieux la comparer qu'à l'État du Missouri. L'ayant traversée pendant la saison pluvieuse, nous l'avons naturellement vue sous son plus mauvais jour ; et malgré cela, malgré ses boues profondes, ses pluies désolantes, ses grandes herbes distillant une rosée glaciale, malgré ses jungles épaisses où vous attend la fièvre, je me la rappelle avec plaisir, à cause des richesses qu'elle promet au peuple civilisé qui en prendra possession.

Un chemin de fer de Bagamoyo à Simbamouenni serait bien moins coûteux, bien moins difficile à établir, que celui du Far-West ; et, après en avoir aménagé les eaux on habiterait cette région sans plus de danger que tout autre pays neuf. Je n'y ai pas vu, dans le jour, le thermomètre s'élever à plus de vingt-neuf degrés et demi, degrés centigrades. Les nuits, assez fraîches pour exiger deux couvertures, étaient agréables, et, jusqu'à Simbamouenni, sans un moustique, ce fléau des prairies du Kansas et de la Nébraska. La seule chose à redouter pour le colon serait la férocité des mouches que nous avons décrites, et qui rendrait difficile l'élève du bétail, jusqu'au moment où l'on aurait défriché les jungles et une portion des forêts.

Il nous fut impossible de repartir le troisième jour, ainsi que je l'avais résolu. L'Oungérengéri, peu important dans la saison sèche, acquiert un volume énorme pendant la masika. Il reçoit les eaux d'une vingtaine de pics et de deux longues chaînes de montagnes, dont il contourne la base, et dont les flancs rocailleux lui, versent tous les torrents qui les ravinent, toutes les cascades qui les font étinceler dès que le soleil brille. C'est alors un grave obstacle pour les caravanes qui ne sont pas outillées de manière à établir des ponts.

Ajoutez à cette rivière furieuse une pluie incessante, une de ces pluies qui empêchent de sortir et qui rendent les gens maussades, une pluie de Londres, bruine éternelle accompagnée de brouillard. Quand le soleil apparaissait, pâle image de lui-même, les vieux pagazis secouaient la tête, en disant que la pluie durerait encore trois semaines.

L'endroit que nous occupions, en deçà de la rivière, était un foyer de pestilence, affreux à la vue, odieux à la mémoire. Les ordures accumulées par des générations de porteurs, avaient réuni là des myriades d'êtres grouillants et rampants : fourmis noires, rouges et blanches qui infestaient le sol ; vers et centipèdes de toute couleur qui grimpaient sur toutes les tiges, se traînaient sur toutes les herbes ; guêpes à tête jaune, aussi venimeuses que le scorpion, et dont les nids pendaient à chaque broussaille ; énormes scarabées, de la taille d'une souris, qui faisaient et qui roulaient des boules de fumier ; vermine de toute grosseur, de toute nuance et de tout genre. Pas de collection d'entomologie qui, pour le nombre et pour la variété, pût rivaliser avec les parois de ma tente.

Le 23 avril, nous profitâmes d'une éclaircie pour franchir le bourbier qui nous séparait de la rivière ; et à cinq heures du matin on commença à transporter les bagages sur l'autre bord, au moyen d'un pont des plus rustiques. Il n'y a que des nègres, ou un acrobate de profession, pour se contenter de pareille chose, et pour s'en servir au-dessus d'une eau rapide et profonde. Nos Vouanyamouézi, au pied léger, n'étaient eux-mêmes rien moins qu'à l'aise en y passant.

Pour faire usage d'un pont africain, il faut d'abord sauter de la rive sur l'une des branches de l'arbre qui le constitue, branche qui est souvent dans l'eau., et toujours éloignée de vous ; puis, arrivé à l'extrémité, faire un nouveau bond pour regagner la terre. Avec soixante-dix livres sur les épaules, ce n'est pas toujours facile. Quelquefois on a pensé à tendre une liane d'un arbre à l'autre, en guise de parapet, ce qui vous est d'un grand secours ; mais il est rare que cette précaution ait été prise, les Vouashenzi la trouvant superflue.

Nos ânes déchargés, cela va sans dire, furent mis à l'eau et halés à travers le torrent, ce qui nécessita de vigoureux efforts. Le passage toutefois, eut lieu sans accident ; mais il exigea cinq grandes heures et une dépense d'énergie, de colère et de gros mots à défrayer toute une armée.

Les ânes rechargés, et nos habits tordus, nous nous dirigeâmes vers le nord, en laissant à notre gauche deux montagnes, qui nous cachèrent bientôt l'affreuse vallée, et le bord fangeux et fumant de la rivière.

Je me suis toujours trouvé plus à l'aise, plus léger de corps et d'esprit lorsque j'étais en marche que pendant ces interminables jours de balte, où, rongé d'impatience, je me révoltais contre des retards que nul effort ne pouvait éluder. Il serait donc possible que la joie d'être en route m'eût fait voir le pays sous des couleurs plus riantes que de raison. Dans tous les cas, la perspective qui s'offrait à nos regards me parut beaucoup plus agréable que la vallée de Simbamouenni, avec toute sa fertilité. C'était une série de clairières, séparant des bouquets de jeunes arbres, bornée au loin par des pics détachés. De temps à autre, quand nous avions gravi quelque hauteur, nous apercevions la

ligne bleue des montagnes de l'Ousagara, qui fermait l'horizon à l'ouest et au nord, et qui dominait une vaste plaine.

Au pied d'un long coteau, sillonné d'eaux murmurantes, nous trouvâmes un Khambi, dont les huttes étaient bien faites, et que les indigènes appellent Simbo. Ce camp est à deux heures juste, au nord-ouest, c'est-à-dire à cinq milles du fameux pont de l'Oungérengéri. En cet endroit, le terrain se compose de débris quartzeux, charriés par des cours d'eau permanents. Au bord de ces derniers est une végétation puissante, où, parmi des bambous de deux pouces et demi de diamètre, on remarque le myombo, grand et bel arbre à l'écorce non moins unie que celle du frêne ; l'imbité aux feuilles charnues, le figuier-sycomore, le tamaris, une espèce de prunier, le bombax et le mgoungou, dont les branches, largement étalées, portent de petites feuilles réunies en bouquets.

Bien que de Simbo on n'aperçût pas de villages, il y en avait plusieurs dans les plis de la montagne. Ces bourgades étaient habitées par des Vouaségouhha, restés enclins au vol et au meurtre.

Comme nous allions partir, il se produisit un fait n'ayant d'abord nulle importance, et dont les suites nous causèrent de vives inquiétudes. Bander Salaam, mon cuisinier, un natif du Malabar, fut surpris pour la cinquième fois, détournant des vivres destinés à ma table. Je lui avais toujours pardonné ; mais ce jour-là, Shaw reçut l'ordre de lui administrer une douzaine de coups de fouet, sans trop de rigueur, et par-dessus ses vêtements, ce qui n'avait rien de bien sévère. J'ajoutai, il est vrai, que ne voulant pas avoir sous les yeux un voleur endurci, je le mettais à la porte du camp. Non pas que j'eusse l'intention de le renvoyer, et d'en faire la proie des bandits, toujours à l'affût des traînards ; je voulais seulement lui faire peur. Mais il prit la chose au sérieux ; et dès que ses mains furent déliées, oubliant son chapeau, son âne, ses effets, il courut vers la montagne. En vain Abdoul Kader et Bombay lui crièrent-ils de revenir, Bander ne voulut rien entendre. Pensant néanmoins qu'il se raviserait, je fis attacher sa bête à un arbre ; on mit ses bagages sur l'animal, et nous partîmes.

La grande plaine que nous avions vue des hauteurs était maintenant en face de nous ; cette plaine, qu'on nomme Vallée de la Makata, nous a laissé d'affreux souvenirs. Ce furent d'abord de larges ondulations, couvertes de bambous, de chamérops, de mgoungous, et de majestueux palmyras (Borassus flabelliformis). Bientôt ces ondulations se brisèrent, déchirées par des ravins, qui, à cette époque, étaient remplis d'eau, et où croissaient en épais fourrés d'énormes roseaux, et des plantes à larges feuilles. Vinrent ensuite de grandes savanes, encombrées de hautes herbes, dont, çà et là, un arbre isolé rompait la monotonie.

Dans toute cette étendue, il n'y avait qu'un seul village, qu'habitaient des Vouaségouhha, d'où résultait une grande abondance de gibier. Dès le point du jour, des zèbres, des caamas, des coudous et d'autres antilopes, sortaient des fourrés, et venaient pâturer en lieu découvert. Le soir la cynhyène quittait sa retraite, jetait ses hideuses clameurs et se mettait à la recherche d'une proie endormie, homme ou bête.

Le sol fangeux de ces savanes, d'une ténacité singulière, rendait la marche horriblement fatigante : dix heures pour faire dix milles.

Un khambi fut établi dans ce désert. Il était près de minuit quand la charrette, accompagnée de quatre hommes exténués, y arriva. Bombay était avec eux et me raconta qu'ayant déposé sa charge, pour aider à retirer la voiture d'un bourbier, on la lui avait prise. Outre ses deux uniformes, ses chemises, sa cognée, son pistolet, ses munitions, sa charge contenait de l'étoffe, des grains de verre,

une de nos tentes et une forte hache américaine. L'annonce de cette perte, en pleine nuit, après une journée pénible, m'exaspéra. Dans ma colère, je reprochai à Bombay toutes ses fautes : la chèvre qu'il avait perdue à Mouhalleh, la désertion de Khamisi, qui n'aurait pas eu lieu s'il avait été plus actif, sa négligence à l'égard des ânes, que souvent il laissait enfermer sans qu'on les eût fait boire ; son amour pour le feu, ses grasses matinées, et cette charge perdue : l'étoffe, la poudre, le pistolet, son oubli de mon cuisinier, pauvre garçon qu'il aurait dû ramener, sachant bien que je ne voulais pas que le malheureux allât se faire tuer par les Vouashenzi. Enfin je lui déclarai, que, puisqu'il n'était pas capable de les remplir, ses fonctions de capitaine seraient données à Mabrouki-Burton, qui valait à lui seul une douzaine de Bombays. Sur ce, je le congédiai, en lui ordonnant de se mettre, dès le lever du soleil, en quête des objets perdus.

Le lendemain était jour de halte. Tandis que Bombay allait à la recherche de son ballot, j'envoyai trois soldats à Simbamouenni avec ordre de s'informer du cuisinier, de le ramener s'ils le retrouvaient, et d'acheter pour trois dotis de grain, achat qui, dans cette solitude, nous était indispensable.

Trois jours s'écoulèrent sans que mes hommes revinssent ; c'étaient Kingarou et les deux Mabrouki. Les provisions baissaient ; la chasse était mauvaise ; le gibier se tenait trop loin : en deux fois je n'avais tué qu'un tétras, une caille et quelques pigeons.

Enfin reparut Bombay ; il n'avait rien retrouvé. Je lui enlevai son grade, et j'envoyai Shaw voir ce que devenaient les autres. Il revint le soir avec une forte fièvre, un accès de moukoungourou ; mais il ramenait les trois soldats, qu'il avait rencontrés & moitié chemin, et qui me firent le rapport suivant :

Arrivés à Simbo vers deux heures du matin, ils en avaient battu les environs, cherchant partout les pas du cuisinier, ainsi que les traces de l'âne. Ne trouvant rien, ils s'étaient rendus à l'Oungérengéri, et avaient demandé aux propriétaires du pont quels étaient les gens qui l'avaient traversé depuis le passage du Mousoungou. On leur avait répondu qu'un âne blanc, chargé de telle et telle façon, et qui effectivement faisait partie de ma caravane, avait repassé la rivière, conduit par deux indigènes, mais qu'on n'avait pas vu l'homme dont ils parlaient.

Ne doutant pas que Bander n'eût été assassiné, mes trois soldats avaient gagné Simbamouenni en toute hâte ; et, sans reprendre haleine, avaient dit aux guerriers de la porte de l'ouest, que deux Vouashenzi devaient avoir traversé leur ville avec un âne blanc, dont ils avaient tué le maître, un homme vêtu en Hindi, et appartenant au Mousoungou.

Conduits devant la souveraine, mes soldats avaient répété leur histoire ; et comme effectivement les gens du guet avaient vu passer les deux Vouashenzi, la dame avait expédié vingt de ses mousquetaires à la poursuite des voleurs, qu'on lui avait ramenés avec l'âne et avec les bagages.

Aux questions que leur avait adressées la sultane, les deux hommes avaient répondu qu'ils avaient trouvé l'âne attaché à un arbre avec sa charge ; que la bête se trouvait seule et qu'ils l'avaient prise, croyant y avoir droit, puisque personne n'était là pour la réclamer.

« Reconnaissez-vous la bête ? » avait demandé la sultane à mes hommes. Ceux-ci avaient non-seulement reconnu l'âne et les effets, mais en avaient réclamé le propriétaire comme étant à mon service. Sur quoi la sultane avait accusé les voleurs d'avoir tué le maître de l'âne. Les Vouashenzi avaient affirmé n'avoir jamais vu l'homme en question, ajoutant qu'ils en feraient serment si la sultane le désirait.

La souveraine ne voulant pas d'un faux serment, car elle était persuadée qu'ils mentaient, avaient dit aux coupables qu'elle les enverrait à Zanzibar, pour que le sultan se chargeât de les punir. Puis cette femme, qui, évidemment, possédait l'énergie et la cupidité de son père, avait demandé à mes hommes pourquoi je n'avais pas payé le tribut qu'elle avait envoyé chercher. Mes hommes, ne sachant rien de mes affaires, n'avaient pas pu répondre. La fille de Kisabengo leur avait alors signifié qu'elle se payerait elle-même, non-seulement en gardant l'âne et sa charge, mais en leur prenant leurs armes, qui formeraient sa part ; — les effets de l'Hindi seraient pour ses gens ; — qu'en outre ils seraient mis aux fers, eux, mes soldats, jusqu'à ce que leur maître vint les délivrer.

L'exécution avait suivi les paroles ; et mes trois hommes étaient enchaînés depuis seize heures sur la place du marché, exposés à tous les quolibets de la foule, quand un Arabe que j'avais rencontré à Kingarou, le cheik Thani, les avait reconnus. Après avoir écouté leur histoire, il s'était rendu près de la sultane et lui avait démontré son imprudence.

« Le Mousoungou, avait dit l'excellent homme, exagérant sans scrupule, le Mousoungou a deux fusils qui peuvent tirer quarante coups sans s'arrêter, et qui envoient leur plomb à une demi-heure de marche. Je ne parle pas d'autres fusils, dont la charge est effrayante. Il a des balles qui éclatent et qui mettent un homme en pièces. Du haut de la montagne, il exterminerait tous les gens de la ville, hommes, femmes, enfants et guerriers, avant que pas un de vos soldats ne pût arriver au sommet. Il viendra ; ce sera la guerre ; la route sera fermée. Le sultan de Zanzibar marchera contre vous ; les Vouadoé, les Vouakami prendront leur revanche ; et de la cité de votre père il ne restera rien. Délivrez les soldats du Mousoungou ; faites-leur donner le grain qu'ils demandent, et laissez-les partir avec tout ce qu'ils réclament ; car peut-être l'homme blanc est-il déjà en route pour vous attaquer. »

Ce tableau de ma puissance avait produit un bon effet, puisque mes soldats avaient été relâchés, et qu'on leur avait fourni assez de grain pour nourrir tous mes hommes pendant quatre jours ; mais des objets qu'on leur avait pris, ou qui appartenaient au cuisinier, on ne leur avait rendu, avec le baudet, qu'un fusil, le quart de leurs munitions, une paire de lunettes, un livre imprimé en caractères du Malabar, et un vieux chapeau, dont personne ne croyait plus revoir le propriétaire.

Dès que mes hommes avaient été libres, Thani, le bon Arabe, les avait emmenés à Simbo ; et c'était dans son camp, où ils étaient comblés de riz et de beurre fondu, que Shaw les avait retrouvés.

En écoutant cette longue histoire, je me sentis agité des émotions les plus diverses. D'abord je comptais sur le retour de Bander, n'imaginant pas qu'en si peu de temps il lui fût arrivé malheur ; et j'étais aux regrets de l'avoir puni. Quel que fût, à l'avenir, le vol dont je serais victime, je faisais vœu de ne pas exposer le voleur à être assassiné. Venait ensuite mon étonnement du procédé royal. Percevoir deux tributs du même chef était contraire à l'usage ; et, en supposant que notre amazone fût » au-dessus de la coutume, les quatre jours que nous avions passés au bord de l'Oungérengéri lui avaient donné le temps de faire rectifier l'erreur que j'avais commise, en n'accédant pas à sa demande. Il est certain que si elle avait insisté, j'aurais payé deux fois, plutôt que de compromettre la sûreté de la caravane.

En somme trois fusils m'étaient volés, et d'une façon odieuse, sans parler du reste.

Mon indignation n'avait pas de borne ; si j'avais été près de la dame, je m'en serais vengé sur ses faubourgs. Mais ces quatre jours d'attente m'avaient paru si longs, que dans ma joie de revoir mes

trois soldats, ma colère ne put se soutenir ; et je me félicitai bientôt de ce que le mal n'avait pas été plus grand. Enfin le discours de l'Arabe était chose désopilante.

Le soir même j'écrivis le récit du fait à l'adresse du consul des États-Unis, afin que le sultan pût connaître les deux côtés de l'aventure, qui se rattachait à la disparition du cuisinier.

Pressé de quitter un endroit où nous avions eu tant d'inquiétude, nous levâmes le camp malgré une pluie torrentielle, qui en toute autre circonstance nous eût empêchés de partir.

La route se fit d'abord sur une terre rougeâtre et boisée que drainait une double pente, inclinée d'une part au levant, de l'autre au couchant, et où la marche n'avait rien de pénible ; mais au bout d'un mille nous rentrâmes dans la savane, dont le sol était alors mou et tenace comme du mortier ; au point de nous faire craindre le sort de ce voyageur, qui, en traversant un marais de l'Arkansas, en vint à n'avoir plus de visible que le fourneau de sa pipe.

Shaw était malade ; j'étais seul pour tout conduire. Les ânes plongeaient dans la vase et y prenaient racine. Quand à force de coups l'un était sorti, l'autre enfonçait, puis un autre, puis un autre, et toujours et toujours.

Deux heures de ce travail de Sisyphe, travail affolant avec des aides tels que Bombay et Oulédi, qui, pour sauver leur peau, n'auraient affronté ni l'orage ni la peine, deux heures de ce travail, sous une pluie battante, nous avaient fait avancer d'un mille et demi, ce dont je me réjouissais, lorsqu'un ravin, transformé en rivière, nous arrêta. Il fallut décharger les ânes, les traîner dans le torrent, les recharger sur l'autre bord ; une heure y fut employée.

Un bois est traversé, chacun s'y attardant. Ensuite nouvelle rivière, plus large et plus profonde. Le pont ayant disparu, nous passons à la nage, en faisant flotter les ballots ; ce qui demande une couple d'heures. Puis dans l'eau jusqu'à mi-jambe, parfois jusqu'au menton ; et pateaugeant, barbotant, ou chancelant dans la vase, au milieu des tiges de sorgho et des herbes trempées, nous suivons la rive gauche de la Makata proprement dite, jusqu'au moment où l'un de ses coudes nous empêche d'aller plus loin. Dix heures de route ; nous avions fait six milles.

Àdemi mort de fatigue, je n'en éprouvais pas moins une vive satisfaction : personne n'avait la fièvre ; c'était miraculeux. Si jamais endroit fut destiné à la faire naître, c'était ce désert maudit. Rien que la vue de ces bois ruisselants, enveloppés de brume, de ces rangées d'herbes couchées par l'inondation limoneuse, de ces monceaux d'arbres pourrissant dans des amas de roseaux, de cette rivière gonflée, de ce ciel en pleurs, suffisait pour donner la fièvre ; et le Khambi, avec ses tas d'ordures, pour créer le choléra.

La Makata, dont la largeur n'excède pas quarante pieds en temps de sécheresse, prend dans la saison pluvieuse l'étendue, la profondeur et l'impétuosité d'une rivière importante. Si la masika est exceptionelle, le ruisseau couvre la plaine d'un bord à l'autre, et se transforme en lac

Àdix milles à peu près, et au nord-est, du point où nous étions, la Grande et la Petite-Makata, la Roudéhoua, ainsi qu'un petit cours d'eau innommé, se réunissent et forment le Vouami, qui se jette dans la mer entre Saddani et Vhouindé ; c'est le fleuve qui, dans tout l'Ousagara, porte le nom de Moukondokoua. Trois des rivières qui le composent, et dont la Makata est la plus forte, prennent leur source dans le croissant que les monts d'Ousagara décrivent au sud et au sud-ouest, tandis que laRoudéhoua descend de la partie nord de la même chaîne.

Si rapide était alors le courant de la Makata, si dangereux le pont vacillant et à demi submergé, que le transport des bagages d'une rive à l'autre demanda cinq grandes heures. À peine avions-nous déposé sur le bord tous ces ballots, dont pas un n'avait été mouillé, grâce à des soins excessifs, qu'une pluie torrentielle les trempa, comme s'ils fussent tombés dans la rivière.

Essayer de franchir le marais qu'avait formé ce déluge, était hors de question ; et il fallut camper dans un lieu où chaque heure apporta sa part d'ennuis.

Kingarou, l'un de nos soldats, profita de l'occasion pour s'enfuir avec l'équipement d'un camarade. Oulédi et Sarmian, tous deux armés de carabines se chargeant par la culasse, furent envoyés à sa poursuite, et partirent avec une célérité de bon augure. Effectivement, ils revinrent une heure après avec le fugitif. Ils l'avaient trouvé chez Kigondo, un chef de village qui demeurait de l'autre côté de la rivière, à une distance d'un mille, et qui arrivait avec mes trois hommes pour recevoir sa récompense.

Quand il fut assis, Kigondo raconta le fait de la manière suivante : « Nous étions, ma femme et moi, à veiller sur notre maïs, du haut de la petite hutte que nous avons établie dans notre champ pour y faire le guet. Je vis de loin un homme, qui était chargé d'un ballot et qui courait très-vite, d'où je reconnus que c'était un déserteur. Comme le sentier longe notre cabane, l'homme était obligé de passer prés de nous. Dès qu'il approcha : « Maître, que je lui criai, où allez-vous si vite ? Ne quittez-vous pas le Mousoungou ? car vous lui appartenez, je vous reconnais ; c'est vous qui nous avez acheté de la viande pour deux dotis. — Oui, dit-il, je me sauve ; je m'en vais à Simbamouenni ; si vous voulez me conduire, je vous donnerai deux choukkas. — Venez chez nous, que je lui dis ; nous causerons de cela tranquillement. »

« Quand il fut à la maison, dans une chambre intérieure, je fermai la porte ; et ma femme et moi nous retournâmes à notre maïs, mais non pas sans avoir recommandé aux voisines de veiller sur notre homme. Je savais que s'il vous plaisait de le ravoir vous enverriez des soldats après lui.

« Nous n'avions pas allumé notre pipe, ma femme et moi, que nous voyons deux hommes avec de petits fusils et pas de fardeau, qui venaient par la route, et qui de temps en temps regardaient la terre, comme des gens qui observent une piste.

C'étaient ceux que nous attendions. « Maîtres, que je leur criai donc, après les avoir hélés, qu'est-ce que vous cherchez comme cela ? — Nous cherchons, qu'ils me dirent, un homme qui a déserté notre maître ; voilà ses pas ; s'il y a longtemps que vous êtes là, vous avez dû le voir. Pourriez-vous nous dire où il est ? — Oui, que nous leur répondons ; il est chez nous ; si vous voulez venir, nous vous le rendrons ; mais votre maître nous récompensera pour l'avoir pris. »

Oulédi et Sarmian n'avaient eu dès lors qu'à suivre le couple, qui lui avait rendu le fugitif et les avait accompagnés. Mon déserteur fut mis aux fers, après avoir reçu vingt-quatre coups de fouet. Quant au bon chef, je lui donnai quatre mètres d'étoffe, et à sa femme cinq rangs de perles rouges, dites de corail ou samé samé.

L'averse que nous venions de subir devait clore la saison. La première avait eu lieu le 23 mars, nous étions au 30 avril. Ainsi la masika avait duré trente-neuf jours. C'était le chiffre que nous avaient annoncé les voyants de Bagamoyo. « Pendant quarante jours, nous avaient dit solennellement ces prophètes, l'eau tombera d'une manière incessante. »

En somme, il n'y avait eu que dix-huit jours de pluie. Néanmoins nous fûmes enchantés d'en être quittes. Nous étions las d'être obligés tous les soirs de sécher les bagages, de graisser les outils, les armes, tout ce qui était en fer, et de voir malgré cela tout se gâter rapidement.

Le 1 mai nous rebarbotions dans l'eau et dans la fange ; tous plus ou moins malades, plus ou moins exténués. Shaw avait toujours la fièvre ; et, de plus en plus maussade, il exprimait les vœux les moins flatteurs à portée agaçante de notre oreille. Il devenait hypocondre, caractère qui, peu aimable en tout pays, est positivement odieux sous la pluie et dans les marais d'Afrique.

Zaïdé avait la petite vérole ; Bombay était pris de kichouma-chouma, littéralement les petits fers, qui lui tenaillaient la poitrine, et le rendaient le plus inutile des inutiles. Mabrak, jeune et robuste gars, imitant Bombay, se couchait dans la vase en simulant des envies de vomir que de violents coups de longe firent disparaître. Abdoul Kader, un Hindi plein de mollesse, tailleur et aventurier, se plaignait de manquer de « force », comme il disait en français ; toujours malade pour l'ouvrage, et toujours affamé. « Si tous les autres lui ressemblaient, m'écriai-je, je n'aurais plus, ô mon Dieu ! qu'à rebrousser chemin, mais non sans en tirer vengeance. »

Ce jour-là mon tailleur sentit ce que valaient des coups de fouet ; et — puisse-t-il le dire à tous ses pareils ! — on peut être sûr qu'il ne fera plus partie de la caravane d'un blanc. Salomon avait sans doute la sagesse infuse ; à moi, elle vint par expérience, et me fit reconnaître qu'un bon fouet de chasse, solidement appliqué, rendait aux gens dont l'humidité a détruit l'énergie, une vigueur et une activité normales, parfois même extravagantes.

Sur un espace de trente milles, à partir du camp, la vallée n'était qu'un affreux marais : un pied d'eau en moyenne, avec çà et là des trous de quatre à cinq pieds de profondeur. Splache, splache, splache, splache était la seule chose qu'on entendit, depuis le moment du départ jusqu'à l'arrivée aux bomas, qui sont établis aux seuls endroits secs de la route.

Deux jours de ce barbotage, et nous atteignîmes la Roudéhoua, autre rivière puissante qui coulait à pleins bords. Comme nous sortions du fourré qui couvre la rive droite de l'une de ses branches, nous nous trouvâmes en face d'une immense nappe d'eau, où s'apercevaient les cimes d'arbres épars, de touffes d'herbes largement disséminées, et que bornaient les montagnes de l'Ousagara, éloignées de dix ou douze milles. Ce fut le comble de nos misères. Quand, avec les ânes et les soldats qui les conduisaient, nous rejoignîmes les porteurs, ceux-ci étaient groupés sur un tertre.

« Êtes-vous au camp ? leur demandai-je.

— Non.
Passage de la Makata.

— Pourquoi alors vous arrêtez-vous ?

— L'eau est trop grande, »

L'un d'eux pour en indiquer la profondeur tira une ligne idéale autour de ses hanches ; un autre se mit la main en travers de la poitrine, un troisième à la gorge, un quatrième au-dessus de la tête, voulant dire qu'il faudrait nager.

Faire à la nage cinq milles dans un marais plein d'herbe, ce n'était pas possible ; mais il ne l'était pas davantage qu'une pareille divergence d'opinions exprimât la vérité. Je fis donc avancer les sol-

dats et les ânes, que suivirent les pagazis ; et, après trois heures de barbotage dans quatre pieds d'eau, nous abordâmes sur une terre sèche.

De marais était franchi ; mais les horreurs de cette marche nous avaient laissé une impression durable. Personne ne pouvait en oublier les fatigues, ni les nausées. Impression douloureuse que la suite rendit encore plus vive. À dater de cette époque, nos ânes moururent par deux et trois chaque jour ; il n'en resta plus que cinq, entièrement épuisés. Soldats et pagazis eurent des maux sans nombre ; moi-même je fus mis aux portes du tombeau par une dyssenterie aiguë. Peut-être en aurais-je souffert moins longtemps, sans la confiance que m'inspirait la chlorodyne de Collis Brown, et qui retarda l'emploi judicieux de la poudre de Dover. Cette chlorodyne qui a reçu tant d'éloges, et dont j'ai usé trois flacons, ne m'a jamais donné aucun résultat, ni dans la dyssenterie, ni dans la diarrhée ; elle n'a même pas amoindri l'effet du mal.

Combien je regrettais d'être parti pendant la mauvaise saison ! Toutefois il n'y eut dans notre bande que deux victimes de cet affreux marais ; un pagazi et mon chien, mon pauvre Omar, qui m'accompagnait depuis mon départ de l'Inde.

Le seul arbre important de la vallée de la Makata est le palmyra (borassus flabelliformis) ; il y croit, à certaines places, en nombre suffisant pour former des massifs qu'on peut appeler des bois. Au moment de notre passage, le fruit n'en était pas mûr, nous l'avons regretté ; c'eût été pour nous du fruit nouveau dans toute la force du terme. On ne voit ensuite, dans cette plaine, que des arbres épineux d'espèces diverses, arbres très-secondaires, et un mimosa parasol, dont la cime gracieuse est toujours verte.

Le 4 mai, après avoir monté une faible pente, nous nous arrêtâmes à Réhennéko, premier village de l'Ousagara, où nous avons campé. C'est un gros bourg, placé au pied de la montagne, bien situé, en bel et bon air, et qui nous promettait à la fois santé et confort. D'épaisses murailles, bâties en argile et formant un carré, enferment ses huttes coniques, peuplées d'un millier d'âmes. Aux environs sont d'autres villages riches et populeux, dont les habitants ont dans les manières une certaine indépendance qui n'a rien de désagréable. Des ruisseaux limpides, babillant sur du gravier et sur des cailloux, y font une musique délicieuse à l'oreille du voyageur.

Le bambou atteint dans le voisinage assez de volume pour qu'on en fasse des perches solides, à l'usage des tentes et des camps, et en assez grand nombre pour approvisionner toute une armée. Enfin les montagnes sont garnies de beaux arbres qui fourniraient d'excellent bois de charpente.

Nous passâmes quatre jours dans cet agréable endroit pour nous remettre un peu, avant de tenter l'escalade des monts de l'Ousagara ; puis malgré leur faiblesse, bêtes et gens gravirent les flancs abrupts des premiers degrés de la chaîne.

Arrivés au sommet, nous vîmes se déployer, comme en un tableau de maître, la vallée de la Makata, avec ses cours d'eau, semblables à des câbles d'argent que le soleil faisait étinceler ; avec ses bois de palmiers, qui lui prêtaient leurs charmes ; avec ses grandes lignes allant jusqu'aux monts de l'Ourougouru et de l'Ousouapanga, qui bleuissaient au loin et formaient un dernier plan, digne de cette vaste étendue. Toutes ses misères étaient effacées, nous ne voyions plus que sa grandeur.

Nos visages se tournèrent à l'ouest ; et nous nous trouvâmes dans un océan de cônes, de crêtes, de pics surgissant les uns derrière les autres, se heurtant et se dépassant à l'envi. Au nord, au sud, au couchant roulaient des flots de cimes, comme autant de vagues énormes. Pas un point dénudé, une place aride : sur toutes les pentes, dans tous les fonds, à tous les faîtes, partout la forêt et son

manteau de verdure. Le diorama n'a pas de changements plus soudains, de contrastes plus frappants.

Après tant de plaines inondées, tant de fondrières, ce tableau nous ravissait ; mais pour nos ânes affaiblis et chargés, l'escalade fut une cruelle épreuve : À la halte du soir, il nous en manquait deux, morts dans le trajet, qui cependant n'avait été que de sept milles ; c'était le premier à-compte de ce que nous devions à la Makata.

Dans les gorges des montagnes, une eau abondante et limpide coulait, tantôt sur un fond granitique, tantôt sur un lit de grès
Mont Kiboué et vallée de la Moukondokoua.quartzeux, rouge et fertile, dont la substance perméable se laissait délayer, et qui, entraînée par le courant, allait enrichir les terrains inférieurs. En d'autres endroits, l'eau bondissait de rocher en rocher, sur des blocs de quartz et de granit, et par ses grondements emplissait le ravin d'un tonnerre en miniature.

Le 9, après une succession de montées et de descentes, qui, de la croupe d'un mont, nous faisait passer à des profondeurs crépusculaires, nous retrouvâmes brusquement la Moukondokoua (notre Grande-Makata) dans une étroite vallée couverte de roseaux et de buissons épineux. Parmi les broussailles le tamaris luttait contre d'énormes convolvulus, dont les replis l'étreignaient avec tant de force qu'il ne semblait vivre que pour être leur support.

D'une largeur d'un mille au maximum, cette vallée, qui n'offrait par endroit que le quart de cette étendue, suivait toutes les inflexions de la rivière, et déroulait ses courbes, aussi variées que celles d'un serpent, entre des flancs à pic, revêtus de mimosas, d'acacias et de tamaris.

Peu de temps après nous atteignions la route que Burton et Speke ont suivie en 1857, et nous la croisions entre Mboumi et Kadétamaré ; ce dernier point doit être appelé Misonghi, Kadétatamaré n'étant que le nom d'un chef. Nous longeâmes pendant une heure la rive gauche de la Moukondokoua, route onduleuse, qui nous fit aller au sud-est, à l'ouest, au nord et au nord-est, pour arriver à l'endroit où l'on passe la rivière.

Une demi-heure de marche, à partir du gué, nous conduisit à Kiora, sale bourgade, pavée de crottes de chèvre, ayant un nombre extraordinaire d'enfants pour un hameau de vingt maisons, un soleil qui l'inondait avec une furie de cinquante-trois degrés, et des légions de mouches et de tous les insectes connus et inconnus.

Je devais retrouver là, ainsi qu'on me l'avait annoncé, ma troisième bande qui, sous la conduite de Farquhar, était partie de Bagamoyo si bien équipée, si largement pourvue de toutes choses.

Pendant ma dyssenterie, j'avais prié Shaw d'écrire à Farquhar pour lui demander des nouvelles de sa caravane, qui, d'après les renseignements qu'on m'avait donnés, se trouvait dans une situation déplorable ; et Shaw s'était mis en frais de l'épître suivante :

« À la requête de M. Stanley, je vous écrit pour assavoir ce qu'il en ait de vos infortunes ; quel quantitée d'étorfe vous avez dépensé et combien il vous en reste. Combien d'ânes est mort et en un mot tout le détail de vos afaire. Combien vous avé renvoyé de pagazis et combien vous en avé toujour. Qu'est-ce que vous avé fait de tout le bagage que les âne avait en premier ; et qui est à c'te heure votre karangazery. Comment est-ce que vous allé ? comment va Jacko ainsi que les ânes comment est-ce qu'ils von tous. Quel sorte de bagage est-ce que vous avez. Renvoyez Jarmian de-

main matin en retour avec Willimingo et Baricka et la réponce tout au long aux question ci-dessus. Dans deux jour nous seron avec vous, »

Si étonnante que fut cette lettre par sa forme et par son orthographe, elle me surprit beaucoup moins que celle de Farquhar, dont la réponse était ainsi conçue :

« Tout va bien ; mais il m'a fallu pas mal de cotonnade pour solder les pagazis ; un ballot y a complétement passé. Le kirangozi était un gredin, je lui ai pris son étoffe et l'ai chassé ; il m'a dit qu'il vous porterait ses plaintes. Je l'ai remplacé par Kiranga, auquel j'ai donné, à cette occasion, dix dotis.

Ici les denrées sont très-chères : une choukka pour deux poulets, cinq dotis pour une chèvre, et je ne peux pas m'en aller.

« J'ai loué hier six porteurs que j'ai fait partir avec Ourédi. Jouma disait qu'il mourait de faim ; je lui ai donné deux ballots de mérikani ; il vous attendra dans l'Ougogo. Jacko a été malade, je ne sais pas de quelle affection ; mais il ne m'a rendu aucun service. Willymingoe est maintenant mon cuisinier. Pouvez-vous m'envoyer du sucre ? Si vous avez besoin de secours, je vous enverrai mes pagazis ; ils pourront vous être utiles ; car c'est entre Réhennéko et Kiora que j'ai perdu neuf ânes ; il ne m'en reste plus qu'un. Tout le kaniki est dépensé ; mais j'ai encore un peu de mérikani.

« W.-L. Farqurar, »

Telle était la réponse qui m'était faite, et que je ne pouvais comprendre. Plus de kaniki, plus de guide, plus qu'un âne, et tout allait bien ! Sur la demande d'un simple soldat, il avait envoyé deux charges de mérikani, valant cent cinquante dollars en numéraire ; six cents mètres d'étoffe ! de quoi nourrir cinquante hommes de Bagamoyo à l'Ounyanyembé. Évidemment il était fou. J'allais le savoir, d'ailleurs, en arrivant à Kiora, où je vis de loin sa tente, perchée sur un tas de fumier.

Dès qu'il entendit ma voix, Farquhar se traina hors de sa demeure, ce qu'il n'avait pas fait depuis quinze jours. Je n'aurais jamais reconnu mon joyeux marin dans cet homme pâle et bouffi, aux jambes éléphantines ; il était parti de Bagamoyo si alerte et si pimpant !

Une colline aérée dominait le village ; j'y fis établir notre boma ; et, lorsque ma tente fut dressée, j'y fis porter le malade.

Interrogé sur son état, Farquhar me dit qu'il ne savait pas d'où cela lui était venu et qu'il n'éprouvait aucune douleur.

« Vous ne souffrez pas dans le côté droit ? lui demandai-je.

— Si, du moins je le crois ; mais je n'en sais rien.

— Il ne vous arrive pas quelquefois de sentir au-dessus de la mamelle gauche un élancement, accompagné de suffocation.

— Oui ; quelquefois j'ai l'haleine courte. »

Toujours des réponses ambiguës. La seule chose qu'il accusât nettement, c'était le mauvais état de ses jambes, horriblement gonflées, « Il avait un appétit de cheval, et n'en était pas moins faible. »

Àl'aide de ce peu d'informations je découvris dans mon petit livre de médecine, « que l'enflure des jambes, et celle du corps, pouvaient résulter d'une maladie du foie, du cœur ou des reins. » Mais tous les symptômes ne s'accordaient pas. Ainsi nulle paresse des intestins ; bien au contraire. Quel était ce genre d'hydropisie ? À moins que ce ne fût l'éléphantiasis, si fréquent à Zanzibar. Comment d'ailleurs traiter un homme qui ne peut pas vous dire s'il a mal dans la tête ou dans le dos, aux pieds ou à la poitrine ?

Ne sachant que faire, et la maladie n'exigeant pas des soins immédiats, je m'occupai de résoudre le problème contenu dans la lettre que j'avais reçue à Réhennéko. Mais si peu intelligible que fut cette dernière, les informations verbales que me donna son auteur furent dix fois plus énigmatiques. Pas un fil de cette histoire qui pût se démêler de façon à satisfaire un esprit droit. Ce qu'il avait fait et ce qu'il n'avait pas fait, ce qu'il n'avait plus et ce qu'il avait encore, s'embrouillaient tellement, qu'à vouloir mettre de l'ordre dans ce chaos, je sentais ma raison m'échapper. La seule manière d'en finir était d'examiner ce qui restait, de prendre mes comptes et de faire la soustraction.

On se rappelle qu'avant de partir, chacune de mes caravanes avait reçu la cotonnade et la verroterie nécessaires pour se nourrir pendant quatre mois, indépendamment de l'étoffe qui devait servir à payer le tribut, et de celle qui était due aux pagazis.

La bande de Farquhar n'avait pas reçu moins que les autres ; au contraire : elle avait été favorisée, en considération de l'Européen qui la commandait. Elle se composait, au départ, de vingt-trois hommes et de dix ânes, qui, pour les frais de nourriture, emportaient cent vingt dotis de cotonnade et trente-cinq livres de perles diverses. Comme il y a deux cent quarante choukkas dans cent vingt dotis, et que pour une choukka on a vingt-cinq koubabas de grain, dont chacune forme la ration quotidienne d'un homme, les deux cent quarante choukkas devaient fournir du grain à la caravane pendant huit mois. Mais le voyage, jusqu'à l'Ounyanyembé n'étant pas de cent vingt jours, plus de la moitié des choukkas était laissée au chef, ainsi que les trente-cinq livres de rassade, afin qu'il pût se donner quelques douceurs, telles que de la volaille et des œufs, voire une chèvre de temps en temps.

Ce compte une fois établi, je me fis représenter l'actif de la caravane.

Déballer, peser et réempaqueter, ce fut l'affaire d'une heure ; après quoi le chiffre des pertes causées à l'Expédition par

cet homme d'un esprit faible et d'une panse avide, me fut exactement connu.

En soixante-treize jours, il avait consommé les deux cent quarante choukkas, douze dotis d'étoffes de couleur, réservées au tribut, et quatre-vingt-deux autres, pris dans les bagages. De l'étoffe qui lui avait été confiée, il ne restait que deux ballots. Tout le surplus, à l'exception de ce qu'il avait payé à de nouveaux pagazis, les bêtes de somme étant mortes, axait été dépensé en mangeaille pour sa table, ou follement gaspillé : achetant les complaisances de ses hommes par le don quotidien d'une chèvre, alors que les chèvres coûtaient cinq dotis ; et variant ses générosités par des présents de volaille.

Je fis ensuite le relevé des frais de ma caravane, dont le personnel était de quarante-trois individus ; et je trouvai que, pour cinquante jours, nous avions dépensé quatre-vingt-six choukkas ; d'où il résultait que le chef de la troisième bande n'avait pas d'excuse. « Mettez un mendiant à cheval, dit le proverbe, et il courra au diable. » Farquhar en était la preuve. Je lui avais acheté un âne de Zanzibar, âne de selle de premier ordre ; il l'avait surmené, écorché par une équitation d'homme

ivre, une navette qui avait scié le dos de la pauvre bête ; il l'avait monté quand même, sans jamais descendre, quelle que fût l'étape ; et l'âne n'avait pas tardé à mourir.

Si Farquhar fût allé jusqu'à l'Ounyanyembé, il ne m'aurait laissé ni une choukka, ni une perle. Il était fort heureux que je l'eusse trouvé en route ; mais qu'en faire ? Je ne pouvais pas le laisser à Kiora ; il y serait mort avant peu ; et comment l'emmener ? Depuis notre épreuve de la Makata, la petite charrette n'allait plus : les ânes manquaient. Je lui donnai le mien et nous partîmes.

Le 11 mai, la troisième et la cinquième bandes, actuellement réunies, suivaient la rive droite de la Moukondakoua, à travers des champs de sorgho, et voyaient s'élever les montagnes de plus en plus, à mesure que nous avancions vers l'ouest.

Nous laissâmes Mounyi Ousagara à notre droite. Peu de temps après nous trouvâmes le chemin barré par des éperons de la chaîne qu'il nous fallut gravir.

Une marche de huit milles, à partir du gué de Misonghi, nous fit gagner un autre gué de la Moukondakoua, où nous dîmes un long adieu à la route de Burton, route qui franchit la passe de Goma, et qui gravit les escarpements du Roubého. La nôtre se déroula dans un milieu absolument contraire à celui que nous venions de quitter. Plus de végétation exubérante, aux effluves suffocants ; plus de vallées fécondes ; un sol aride et la flore du désert ; aloès, cactus, euphorbes arborescents, arbustes épineux. Plus de forêts sur les hauteurs : des roches pelées, blanchies par le soleil.

Pendant que nous montions la côte prolongée, et d'un gris brunâtre, qui se trouve sur la gauche après la Moukondokoua, nous avions à notre droite le pic de Ngourou, le plus élevé des cônes de l'Ousagara.

Àdeux milles de notre dernier gué, nous trouvâmes un khambi fait avec soin, et placé près de la rivière, qui, en cet endroit, se brise en un rapide furieux, le premier qu'elle ait offert à nos regards.

Le lendemain, comme nous allions partir, j'appris que le Petit-maître, ainsi qu'on appelait Shaw, et les hommes qui étaient chargés de la voiture n'étaient pas arrivés. La veille, au soir, j'avais envoyé deux ânes à maître Shaw : un pour lui, qui se disait malade, et un autre pour le fardeau qui était dans la charrette ; puis j'étais allé me coucher, pensant que les retardataires seraient bientôt rendus. Le matin, en apprenant leur absence, je supposai que mon contre-maître ignorait que nous avions à faire cinq étapes dans une contrée déserte ; je lui envoyai donc Choupéreh, un de mes soldats, avec le billet suivant :

« À la réception de cet ordre, jetez dans la rivière, dans un fossé, dans le ravin le plus proche, la voiture, ainsi que les bâts que vous avez de trop, et, pour l'amour de Dieu, mettez-vous en route. Si nous restons ici, nous mourrons de faim. »

Quatre heures s'écoulèrent ; à bout de patience — nous avions en perspective une longue marche — j'allai au-devant des traînards. À un quart de mille, — ô charrons, écoutez bien — je vis Choupéreh, ayant la voiture sur la tête, y compris les roues, les brancards, les essieux. Il avait trouvé plus commode de la porter que de la traîner.

Ce transport, en contradiction formelle avec l'ordre que j'avais donné, m'exaspéra ; et la charrette alla rouler dans les grandes herbes, où elle fut enfin laissée.

Au milieu de la bande, était John Shaw, monté sur son âne ; il me serait impossible de dire qui, de la monture ou du cavalier, était le plus endormi.

« Vite donc ! m'écriai-je, il y a longtemps que je devrais être en route. »

Sur ce, d'une voix particulière qu'il prenait quand il était de
Marche de Shaw.mauvaise humeur, Shaw me répondit qu'il était venu en toute hâte. Je ne l'en priai pas moins de changer d'allure, ou, s'il ne le pouvait pas, de mettre pied à terre, afin qu'on prît son âne pour le charger. Ce fut l'occasion d'une petite scène ; mais le voyageur, quoi qu'il arrive, doit souper avec le compagnon qu'il s'est choisi.

Nous arrivâmes à quatre heures à Madété ; deux ânes étaient morts pendant le trajet.

Une heure avant nous avions repassé la Moukondokoua. En relevant la direction, j'avais acquis la certitude que cette rivière prend sa source dans un groupe de montagnes situé à peu près à quarante milles au nord-ouest du pic de Ngourou. La route que nous suivions courait à l'ouest-nord-ouest ; à Madété, elle s'éloigna définitivement de la rivière.

Le 14, la marche eut lieu tout entière sur des collines, où, çà et là surgissaient le grès et le granit, et dont l'aspect rigide semblait se refléter dans chaque buisson, dans chaque plante. Cette marche de sept milles nous fit arriver à une hauteur d'environ deux cent cinquante mètres au-dessus de la Moukondokoua. Nous vîmes alors à nos pieds une nappe d'eau de couleur grise. La vue n'en était pas belle, mais rafraîchissante ; elle reposait de l'aridité voisine.

Rien dans les alentours qui pût éveiller l'enthousiasme : ni sommets pittoresques, ni riants paysages. À l'extrémité occidentale, un pic d'un brun sombre, pic de trois cents mètre de hauteur, qui s'appelle l'Ougombo, et qui donne son nom au lac. Une petite chaîne, irrégulière et basse, du même brun foncé, courait au nord, à un mille de distance, parallèlement à la rive ; enfin, au couchant, une grande plaine allait se perdre au loin vers les montagnes de Mpouapoua et vers le Marenga Mkhali ; et nos yeux, se détournant de cette brune étendue, s'arrêtaient avec plaisir sur l'eau grise et tranquille.

La forme du lac ressemblait, pour moi, à celle qu'aurait une carte d'Angleterre, dont on aurait retranché le pays de Galles. L'extrémité du côté de l'ouest, où des hippopotames jouaient en grand nombre, me représentait le Northumberland d'une façon très-exacte. Le rivage anglais, qui regarde la mer du Nord, avec ses grandes courbes et ses larges estuaires, m'était rappelé, en miniature, paf la rive septentrionale ; tandis que le bord très-allongé du côté de l'est, me paraissait copié sur la grande ligne qui va du Kent à la Cornouailles.

Quittant le haut du chaînon, qui, à l'orient, borne la nappe d'eau sur une longueur de quatre cents pieds, je suivis le côté nord du lac. Pour aller d'une extrémité à l'autre, il me fallut une heure et demie ; d'où je conclus, cette ligne étant la plus grande, que l'Ougombo a trois milles de long sur deux de large, à l'endroit où il est le plus développé.

Sa rive, jusqu'à seize mètres au moins du bord de l'eau, est un marais infranchissable, rempli de joncs et de grandes herbes, où l'hippopotame s'ouvre un passage et creuse des canaux qui sont les traces de ses excursions nocturnes. Ici viennent s'abreuver la girafe, le buffle, le zèbre, le sanglier, l'hyrax et de nombreuses antilopes. Des myriades d'oiseaux, d'une variété surprenante, tels qu'ibis, canards, cygnes noirs, grues et pélicans, animent la surface de l'onde. Des rapaces, aigles-pêcheurs et autres, planent au-dessus d'eux, choisissant leur proie, tandis qu'aux alentours retentissent le cri de la pintade, celui du toucan, la plainte du pigeon, le houloulement du hibou, et, dans les herbes voisines, l'appel du florican, de la bécasse et du tétras.

Je restai là pendant deux jours ; un de mes hommes, un Hindi, appelé Jako, tonnelier de son état, avait déserté avec l'une de mes carabines ; j'avais envoyé à sa recherche ; il fallait bien l'attendre. J'en profitai pour explorer les bords du lac. Au pied rocheux d'une colline arrondie et peu élevée, située sur la rive nord, à quinze pieds environ au-dessus du niveau actuel de l'eau, se voyait distinctement l'action des vagues ; et de la base de cette colline, jusqu'à la lisière du marais, des lignes étroites de coquilles brisées étaient marquées aussi nettement que celles qu'on trouve sur la plage à marée basse. Il n'est pas douteux qu'un géologue habile n'eût suivi beaucoup plus haut les traces des vagues sur le grès. Pour moi, les marques les plus apparentes devaient seules être visibles ; toutefois elles m'ont frappé ; et l'examen des environs, surtout de la plaine occidentale, m'a persuadé que l'Ougombo n'est que le reste d'un lac dont l'étendue fut jadis celle du Tanganika. Une crue de douze pieds lui donnerait, encore aujourd'hui, trente milles de long sur dix de large ; une de trente pieds porterait sa longueur à cent milles, et sa largeur à cinquante. L'exploration que je fis, pendant ces deux jours, de la grande plaine déprimée qui se développe au couchant ne me laisse aucun doute à cet égard. Enfin les eaux du lac partagent quelque peu la nature saumâtre du Matamombo, noullah, dont elles se trouvent maintenant à une quinzaine de milles, et rappellent, bien qu'à un faible degré, celle du Marenga Mkhali, situé à quarante milles de distance.

Jako me fut ramené vers la fin du second jour ; il expliqua sa disparition en disant qu'un excès de fatigue l'avait fait s'endormir dans les broussailles, à quelques pas de la route. Mais cette halte en pays de famine, halte forcée dont il
Lac et pic d'Ougombo. était cause, ne m'avait pas disposé à la clémence ; et pour prévenir chez lui toute velléité de récidive, je fis ajouter Jako à la chaîne des déserteurs.

Nous perdîmes encore deux ânes, dont l'un fut tué par le poids énorme et par le balancement continu de Farquhar. Celui-ci devenait la risée de la caravane par son complet abandon de lui-même et par ses exigences. Il voulait toujours avoir près de lui cinq ou six personnes qu'il invoquait sans cesse en pleurant, comme un enfant malade. S'il n'était pas compris, ce qui lui arrivait presque toujours, car il ne parlait qu'anglais, il lançait aux malheureux nègres une volée d'injures profanes, très-blessantes pour l'oreille d'un chrétien. Jako avait été son cuisinier ; il l'avait rendu stupide à force de le battre ; et mes soldats craignaient tellement sa violence, qu'ils n'osaient pas approcher de lui. Il en résultait que sa voix, qui n'avait jamais été harmonieuse, s'entendait nuit et jour, montée au diapason le plus aigu de la plainte discordante.

Je supportai cette musique pendant une semaine. Si les ânes ne m'avaient pas manqué, je l'aurais supportée plus longtemps ; mais avec le petit nombre de mes baudets, avec leur affaiblissement et un pareil cavalier, c'eut été la ruine de l'Expédition que de continuer ainsi. Je pensai donc qu'il valait mieux pour nous tous, et pour lui-même, que Farquhar fût laissé à quelque bon chef de village avec de l'étoffe et des grains de verre pour six mois, pendant lesquels il se remettrait plus facilement qu'en route.

En attendant, il mangeait à ma table ainsi que maître Shaw. Le 15 mai, lorsque mes deux convives furent appelés pour déjeuner, ils arrivèrent avec des figures qui ne présageaient rien de bon. Ni l'un ni l'autre ne répondit au « Good morning » que je leur adressai, et leurs visages se détournèrent pour éviter mon regard. L'idée me vint que la conversation qu'ils venaient d'avoir entre eux, et dont j'avais entendu le bruit, avait roulé sur moi.

Néanmoins je les priai de s'asseoir, et je dis à Sélim d'apporter le déjeuner. Le menu se composait d'un quartier de chèvre rôti, d'un foie à l'étuvée, d'une demi-douzaine de patates, d'une assiet-

tée de crêpes et d'une tasse de café.

« Veuillez découper le rôti et servir Farquhar, dis-je à maitre Shaw.

— Cette viande là ? bonne pour les chiens ! s'écria celui-ci, avec la dernière insolence.

— Que dites-vous ? lui demandai-je.

— Je dis que c'est une honte, monsieur, répondit-il en se tournant vers moi, une véritable honte que la manière dont vous nous traitez. Je dis que vous m'écrasez de fatigue, que nous pensions avoir des ânes et des serviteurs, et qu'au lieu de cela vous me faites marcher tous les jours, en plein soleil, jusqu'à me faire sentir que j'aimerais mieux être en enfer que dans cette expédition damnée ; et je voudrais que tous ceux qui en font partie, fussent au diable. Voilà ce que je dis, monsieur.

— Écoutez-moi Shaw, et vous aussi, Farquhar. Depuis notre départ jusqu'au moment où nous les avons perdus, vous avez eu des ânes. Les serviteurs ne vous ont pas manqué : on a dressé vos tentes, fait votre cuisine, porté vos bagages. Mes repas ont été les vôtres ; à cet égard, pas de différence entre vous et moi. Aujourd'hui, les ânes nous manquent ; tous ceux de Farquhar sont morts ; j'en ai perdu sept, et les autres faiblissent. Il m'a fallu jeter divers objets qui faisaient partie de leur charge. Bientôt il ne m'en restera plus ; il faudra les remplacer, louer de nouveaux pagazis — une dépense énorme. Et c'est en face d'un pareil état de choses que vous osez vous plaindre, vous emporter, me maudire à ma propre table ! Rappelez-vous donc le pays où vous êtes, et votre qualité de serviteur ; je ne suis pas votre compagnon.

— Au diable le… »

Avant qu'il eût fini sa phrase, maître Shaw était par terre.

« Faut-il continuer la leçon ? lui demandai-je.

— Monsieur, répondit Shaw en se relevant, permettez-moi de vous dire : le mieux est que je m'en aille. J'en ai assez et je n'irai pas plus loin. Veuillez me donner mon congé.

— Oh ! certainement. »

J'appelai Bombay :

« Cet homme veut partir, lui dis-je. Pliez sa tente, apportez-moi ses armes ; prenez ses effets, et conduisez-le à deux cents mètres du camp, où vous le laisserez avec ses bagages. »

Peu de temps après, Bombay avait exécuté mes ordres et revenait avec quatre soldats.

« Maintenant, monsieur, dis-je à mon contre-maître, vous pouvez partir ; vous êtes libre. »

Il se leva et sortit avec l'escorte.

Après le déjeuner, je démontrai à Farquhar la nécessité d'une marche rapide, et le besoin, pour moi, de n'avoir pas d'entraves. Nous allions franchir un désert où l'on ne fait pas de halte ; que deviendrait-il, si je n'avais pas de monture à lui donner ? Sa maladie pouvait durer longtemps. Ne serait-il pas plus sage de le laisser dans un endroit paisible, sous la protection d'un bon chef, qui, moyennant un prix quelconque, veillerait sur lui jusqu'au moment où il pourrait regagner la côte, avec les gens d'un Arabe ? Il en convint et approuva cette résolution.

L'entretien n'était pas fini, lorsque Bombay reparut en me disant que maître Shaw désirait me parler.

Je me rendis à l'entrée du camp, où je trouvai Shaw, qui, d'un air confus et plein de repentir, me demanda pardon et me supplia de le reprendre, en m'assurant que désormais je n'aurais aucun reproche à lui faire.

Je lui tendis la main. « Cher camarade, lui dis-je, ne parlons plus de tout cela. Il n'est pas de famille qui n'ait ses querelles ; dès que vous m'offrez vos excuses, tout est fini ; soyez-en convaincu. »

Le soir, au moment où je commençais à dormir, j'entendis un coup de feu, et le sifflement d'une balle qui traversait ma tente à quelques pouces de moi. Je saisis mes revolvers et me précipitai au dehors.

« Qui vient de tirer ? » demandai-je aux sentinelles.

Tout le monde était debout, chacun plus ou moins ému. L'un des hommes répondit : « C'est Bana Mdogo, le Petit-Maître. »

J'allumai une bougie et me dirigeai vers la tente du Bana.

« Est-ce vous qui avez tiré, Shaw ? »

Pas de réponse ; il paraissait dormir et affectait de ronfler.

« Shaw ! Shaw ! Est-ce vous qui avez tiré ce coup de feu ?

— Moi ? dit-il en s'éveillant ; moi ? Un coup de feu ? Je dormais. »

Mes yeux tombèrent sur son fusil qui était à côté de lui. Je pris cette arme : le canon était chaud ; j'y introduisis le petit doigt et l'en retirai noirci par la poudre.

« Qu'est-ce que c'est que cela ? demandai-je au dormeur. Le fusil est chaud, et les hommes disent que c'est vous qui avez tiré.

— Ah !... oui, répondit-il. Je me rappelle ; j'ai rêvé qu'un voleur passait ma porte ; et j'ai tiré ; c'est vrai, je l'avais oublié. J'ai tiré, mais après ? De quoi s'agit-il ?

— De rien, répliquai-je. Seulement, je vous conseille à l'avenir, pour éviter les soupçons, de ne pas tirer dans ma tente ou dans mon voisinage ; je pourrais être blessé ; dans ce cas-là, de mauvais rapports ne manqueraient pas de se faire ; et vous en devinez les conséquences. Bonsoir. »

Il ne fut plus question de l'incident ; la première fois que j'en ouvris la bouche, ce fut pour le raconter à Livingstone. « Il voulait vous tuer ! » s'écria celui-ci, donnant un corps à mes soupçons.

Mais quelle stupidité que ce meurtre ! Assurément, s'il m'avait tué, mes hommes l'en auraient puni à l'instant même ; et s'il voulait se défaire de moi, il en aurait eu, pendant la marche, des occasions cent fois meilleures. Je ne peux m'expliquer le fait que par un accès de folie.

Le 16 nous traversions la plaine qui est à l'ouest de l'Ougombo, rasant de temps à autre une chaîne rocailleuse et basse, formée de trapp, dont une violente secousse avait déplacé d'énormes blocs. Des baobabs, des tamariniers gigantesques et une variété d'arbres épineux, croissaient dans cette plaine. Au flanc des rochers se trouvaient des euphorbes arborescents, d'une taille que je n'avais pas vue à ceux d'Abyssinie.

Nous marchions depuis cinq heures, lorsque nous vîmes les montagnes s'infléchir au nord-est.

La ligne que nous suivions se dirigeait au nord-ouest et nous faisait de la sorte éviter le Roubého, que nous laissions à notre gauche, où il s'élevait jusqu'aux nues. Au lieu de cette passe « terrible, » ainsi que l'a qualifiée Burton, nous n'avions à rencontrer qu'une vaste plaine, dont la pente s'inclinait doucement vers l'Ougogo.

Après une marche de quinze milles nous nous arrêtâmes au bord du Matamombo, dont le lit desséché est connu pour renfermer des étangs d'une eau amère et de couleur rouge. Les singes et les rhinocéros étaient nombreux dans le voisinage, ainsi que différentes antilopes parmi lesquelles se remarquaient les steinboks et les coudous. C'est là que je perdis mon pauvre Omar, presque à l'entrée de l'Ougogo, où sa vigilance m'eût été si précieuse. Il mourut d'une inflammation d'entrailles, contractée dans le marais de la Makata.

La marche suivante fut également de quinze milles, et dans une interminable jungle, formée de bois épineux. Vers la fin du trajet — un peu moins de deux milles avant d'atteindre le camp — la route suivit le fond d'une petite rivière, alors à sec ; et, large comme une avenue, elle arriva au camp de Mpouapoua, qui a dans ses environs une quantité de ruisseaux des plus limpides.

Exténués par ces longues marches, nous étions parfaitement disposés à jouir des produits du Mpouapoua, comme le sont d'ailleurs toutes les caravanes qui sortent de l'Ouségounha et de l'Oudoé, ces terres infestées par les mouches. Là nous trouvâmes le cheik Thani, le bon Arabe dont l'éloquence nous avait rendu si grand service. Il était campé sous un énorme figuier, où, depuis deux jours, il se régalait de mouton gras, de laitage, de bosse de bœuf ; et il comptait bien prolonger cette bombance quelque temps encore, avant d'affronter les privations et les tirikézas du Marenga Mkhali.

« Non, me dit-il vivement, ne partez pas ; donnez à vos gens et à vos bêtes deux ou trois jours de repos. Engagez de nouveaux porteurs, rassasiez-vous de toutes les bonnes choses que vous trouverez ici ; puis nous ferons route ensemble, et sans nous arrêter. L'Ougogo est riche en laitage et en miel, en farine, en légumes, en denrées de toute espèce ; et Inch Allah ! nous y serons avant huit jours. »

D'après tout ce qu'on m'en avait dit, l'Ougogo m'apparaissait comme une terre promise, et j'avais hâte d'y arriver pour guérir mon estomac de ses défaillances. Mais quand je sus que l'endroit où je me trouvais n'était pas moins riche en denrées de toute sorte, je cédai aux conseils de mon vénérable ami.

Toute la matinée suivante fut occupée à obtenir des naturels les vivres qu'ils ne se pressaient pas de m'accorder ; et lorsqu'enfin j'eus des œufs, du mouton, du lait, du miel, de la farine, des haricots, du beurre fondu en quantité suffisante pour un repas respectable, je mis tous mes soins et tout mon art à transformer ces aliments en un déjeuner qui pût satisfaire un estomac comme le mien, à la fois délicat et affamé.

La bonne digestion qui suivit ce régal prouva que mes efforts avaient pleinement réussi ; je trouve dans mes notes, à cette date mémorable : « Dieu soit loué ! après avoir vécu pendant cinquante-sept jours de bouillie de sorgho et de chèvre coriace, j'ai savouré avec une onctueuse satisfaction un déjeuner réel, et un véritable dîner. »

Ce fut dans l'un des nombreux villages de cet heureux district que je trouvai un asile pour Farquhar. La nourriture n'y était pas moins variée qu'abondante et s'y vendait beaucoup moins cher que les mauvaises denrées que nous achetions depuis longtemps. Le chef, qui se nommait Leucolé, un petit vieillard dont l'œil était doux, la figure agréable, ne demandait pas mieux que de veiller sur le malade ; mais il exigeait que celui-ci eût un de mes hommes pour le servir.

Tout d'abord je m'étais dit qu'on m'imposerait cette charge ; puis j'avais espéré qu'il n'en serait rien, et, que moyennant une gratification, le malade serait pris tout seul. Mais la persistance que mettait Farquhar à demander en anglais jusqu'aux moindres choses, et la fureur qu'il éprouvait de n'être pas compris, fureur d'où il ne sortait que pour se plonger dans un farouche silence, tirent que rien au monde ne put décider Leucolé à le garder sans interprète.

Déplorer la faute que j'avais commise en grevant l'expédition d'un pareil homme, ne servait à rien. Il était malade, et « quelle que fût son humeur, le devoir m'imposait de le faire soigner. J'appelai donc Bombay et lui demandai quel était celui de nos soldats que nous pouvions laisser à Farquhar avec le moins de désavantage pour nous. Mais Bombay de s'écrier : « Oh ! maître, est-ce pour nous jeter sur la route que vous nous avez conduits en Afrique ? Nous n'avons pas signé de contrat pour rester en arrière. C'est à vous suivre que nous nous sommes engagés, à vous suivre partout ; nous n'avons pas d'autre devoir. Le soldat que vous désignerez, fera semblant de vous obéir et s'enfuira dès que vous serez parti. Non maître, non, c'est impossible. »

Malgré l'assertion de Bombay, je demandai à chaque homme en particulier s'il voulait rester avec le malade. Chacun me répondit négativement et de la manière la plus formelle, donnant pour raison la violence du Mousoungou, et le traitement qu'il avait infligé aux soldats de sa caravane. Tous en avaient peur ; Oulimengo, répétant ses jurons, l'imitait de la façon la plus risible ; et je comprenais que personne ne voulût supporter ces malédictions perpétuelles. Cependant comme il fallait en finir, j'usai d'autorité ; Jako, le seul de la bande qui, avec Bombay et Sélim, parlât anglais, Jako fut désigné, malgré ses prières, et Leucolé fut satisfait.

Des perles blanches, du kaniki et du merikani pour vivre largement pendant six mois ; plus huit mètres de drap de qualité supérieure, qui devaient être offerts au chef après la guérison du malade, furent portés à celui-ci, auquel je fis remettre en même temps une carabine de Starr, des munitions pour trois cents coups, des ustensiles de cuisine et trois livres de thé.

Abdallah ben Nasib était alors campé dans notre voisinage avec cinq cents porteurs et une suite nombreuse, composée d'Arabes et de Vouasahouahili, qui gravitaient dans le cercle où les retenait son importance. Il vint me trouver — c'était un homme de grande taille, d'une cinquantaine d'années, et plein de vigueur — il vint me trouver, dis-je, accompagné de ses satellites, et me demanda si, par hasard, je n'avais pas besoin d'acheter des ânes. Tous les miens étaient malades ou moribonds ; je répondis affirmativement. Il me dit alors avec la plus grande affabilité qu'il me vendrait tous ceux qui pourraient m'être nécessaires, et qu'il recevrait en payement une traite sur Zanzibar.

Enchanté de ce noble Arabe, trouvant qu'il justifiait complètement les éloges que lui avait donnés Burton, j'eus pour lui tous les égards dus à un homme d'un si haut rang et d'une si touchante bonté. Le lendemain matin, sans me prévenir, sans m'envoyer le moindre mot d'adieu, Abdallah ben Nasib ou Kisésa, ainsi que l'appellent les Vouanyamouézi, prenait la route de Bagamoyo avec ses satellites, ses pagazis et tous ses ânes, me traitant à peu près comme Ben Soulayyam avait traité le capitaine Speke.

On rencontre ici généralement de dix à trente porteurs disposés à suivre les caravanes remontantes. Je fus assez heureux pour louer une douzaine de ces braves gens, qui, arrivés dans l'Ounyanyembé, se réengagèrent tous et m'accompagnèrent jusqu'à Oujiji. En face des tirikézas qui nous attendaient, je me félicitai d'autant plus de cette bonne fortune, qu'il ne me restait que dix ânes dont quatre pouvaient à peine se traîner.

Le Mpouapoua, ainsi que prononcent les Arabes, est le Mbamboua des Vousagara. C'est une chaîne de montagnes, s'élevant à plus de six mille pieds au-dessus du niveau de la mer. Elle limite au nord, ainsi que nous l'avons dit, la grande plaine située à l'ouest de l'Ougombo, et celle du Marenga Mkhali, qui s'étend au delà des frontières de l'Ouhoumba. En face du Mpouapoua, à une distance d'environ trente milles, se dresse l'Anak, grand pic du Roubého, ainsi que d'autres monts ambitieux, dont les sommets forment une crête aux longues rangées d'escarpements, qui surgissent de la plaine, escarpements rectilignes, non moins réguliers que si les matériaux en avaient été façonnés et disposés de main d'homme.

Séduit par la vue de ses pentes admirablement boisées, par la pureté de ses ruisseaux, bordés de massifs buissonnants, de gracieux mimosas, d'énormes sycomores, par ses grands cônes, derrière lesquels je me représentais de riantes perspectives, je bravai la fatigue d'une escalade.

Mon amour du pittoresque ne fut pas désappointé. Du sommet, j'eus sous les yeux une étendue de plaines et de montagnes, allant du pic d'Ougombo à l'Ougogo, et du Roubébo jusqu'aux terrains des féroces Vouahoumba : une aire de plusieurs centaines de milles carrés. Dans la plaine, des collines que la nature semblait avoir semées au hasard, en un jour de hâte, apparaissaient comme autant d'îles sur un océan tigré de vert et de brun. Où le sol était dénudé, se montraient de larges espaces d'un roux blanchâtre, que, de temps à autre, assombrissaient les nuages.

Pour le chasseur, il y avait un paradis dans cette plaine, dont les retraites abritent une venaison abondante ; pour moi, qui savais ne trouver dans ses plis qu'une eau amère, l'aspect m'en était moins agréable ; c'était le triste côté du tableau. Mais au pied des monts, la jungle avait des éclaircies, les bois se déchiraient, et l'on apercevait des champs de maïs, de sorgho, de millet, avec çà et là quelque tembé. Puis, toujours plus près de moi, couraient des bandes étroites d'herbe nouvelle, et se déployait une prairie alluviale entourée de grands arbres.

Des filets d'eau, contenus dans un grand lit de rivière, distribuaient à ces champs altérés l'élément vivifiant, si rare et si précieux dans cette partie de l'Ousagara. Sur la pente qui rejoignait ce ruisseau, gisaient de gros blocs de basalte, et des quartiers de roche tombés d'un escarpement supérieur ; énorme rocaille portant de grands euphorbes, solidement fixés à la pierre, et qui trouvaient à se nourrir où pas une autre plante n'aurait pu végéter. Ailleurs, le versant était paré d'un manteau de mimosas atteignant presque au sommet. Enfin, doux spectacle pour moi qui en étais privé depuis si longtemps, des troupeaux de vaches paissaient dans les plis de la montagne, dont ils animaient la solitude, et m'offraient en perspective des flots de lait, des masses de beurre.

Mais où l'on avait la plus belle vue, c'était au nord, du côté du massif montagneux qui arc-boute la chaîne, en face du Roubého ; massif compact, d'où les vents, dont il est le séjour, roulent du faîte des pentes abruptes et des pics solitaires, se grossissent dans le Marenga Mkhali, hurlent à travers l'Ougogo, et s'abattent dans l'Ounyamouézi avec la puissance de l'ouragan. C'est aussi la demeure des nuées, sources des eaux cristallines qui vont égayer de leurs murmures les vallons feuillus, et enrichir le district populeux du Mpouapoua.

On se sent renaître sur ces hauteurs rafraîchies par la brise ; on redevient fort en buvant cet air pur, en se repaissant de la vue de ces plateaux, non moins verts que des pelouses, de ces sommets arrondis, de ces vallées dont les retraites séduiraient un ermite ; de ces ravins profonds, de ces gorges imposantes, où règne une lueur crépusculaire, de ces abîmes aux parois déchirées, de ces roches pittoresques, de cet ensemble dont les grandes lignes enserrent tout ce que la nature a de sauvage et de poétique.

Je rapportai de ma course une faim dévorante, et je fus heureux de trouver les bonnes choses que produit la localité. Néanmoins, si le laitage du Mpouapoua reste dans notre souvenir reconnaissant, il ne nous fait pas oublier que ce district est odieusement infesté de perce-oreilles. C'étaient par milliers qu'ils se comptaient dans ma tente ; mon lit en renfermait des centaines, mes vêtements des cinquantaines, et ils étaient par vingtaines sur ma tête et sur mon cou. La plaie des sauterelles, celle des poux et des puces, ne sont rien en comparaison de ces perce-oreilles maudits. Non pas qu'ils mordent ou qu'ils irritent la peau ; mais leur aspect et leur nombre est quelque chose de si horrible que c'est à devenir fou, rien que d'y penser. Qui ne se rappelle l'affreuse aventure de Speke ? Une vigilance continue m'a seule préservé, je le crois, d'une pareille calamité.

Après les perce-oreilles, venaient comme importance, et comme nombre, les fourmis blanches, dont le pouvoir destructeur est tout simplement terrifiant. Porte-manteaux, nattes, vêtements, étoffe ; bref, tout ce que j'avais semblait devoir disparaître ; je craignais que ma tente ne fût dévorée pendant mon sommeil. Jusque-là cette engeance n'avait pas été un sujet d'inquiétude ; ailleurs, c'étaient les fourmis noires et les fourmis rouges qui avaient absorbé notre attention ; mais ici les noires étaient rares et je n'en vis pas une rouge.

Après trois jours de halte, je me décidai à reprendre la marche, qui devait continuer sans interruption jusqu'à Mvoumi, village de l'Ougogo, où je serais initié à l'art de débattre le honga.

La première étape, de Mpouapoua à Kisokoueh, fut très-brève : quatre mille seulement, afin que le Cheik Thani, le Cheik Hamed, et cinq ou six caravanes de Vouasahouahili, pussent me rejoindre ainsi qu'il était convenu, et se rendre avec moi à Kounyo, sur les confins du Marenga Mkhali.

07

Le 22 mai toutes nos caravanes, celle de Thani, celle d'Hamed, les cinq ou six autres et la mienne, se réunissaient à Kounyo, station qui est à trois heures et demie de celle de Mpouapoua. Nous avions, pendant cette marche, côtoyé les montagnes, et franchi trois ou quatre éperons de la chaîne, qui s'avancent en travers de la route. La dernière de ces projections est rejointe par un chaînon transversal d'une assez grande hauteur. Bâti en cet endroit, et protégé par ce double abri, le village de Kounyo ne sent rien des rafales qui tombent des pentes voisines ; mais l'eau y est exécrable ; c'est à elle que la plaine déserte, qui sépare l'Ousagara de l'Ougogo, doit le nom de Marenga Mkhali, c'est-à-dire eau amère.

Malgré son horrible goût, les Arabes, ainsi que les indigènes, boivent sans crainte ce liquide nitreux et n'en souffrent pas ; mais ils le redoutent pour leurs ânes qu'ils ont grand soin d'en éloigner. Ne sachant pas cela, ignorant même où commençait exactement la plaine de l'eau mauvaise, je laissai conduire mes bêtes à l'abreuvoir, comme on faisait toujours à la fin d'une marche, et le résultat

fut désastreux : celles qu'avait épargnées l'affreux marais de la Makata furent tuées par les citernes de Kounyo.

Peu de jours après, j'avais perdu cinq de mes ânes, les cinq meilleurs ; il ne m'en restait plus que quatre, dont pas un bien portant.

L'eau de cet endroit parait causer une rétention d'urine ; ce fut du moins cette maladie qui enleva trois de nos pauvres bêtes.

Notre caravane, à la sortie de Kounyo, était réellement imposante : près de quatre cents hommes, beaucoup de fusils, des drapeaux, des tambours, des trompes, des cris et des chants, un bruit effroyable.

La bande était conduite par le Cheik Hamed, qui avait reçu de Thani et de moi-même, la mission de la commander ; un choix malheureux, ainsi qu'on le verra plus tard.

De Kounyo à l'Ougogo, la distance est de trente milles, et doit être franchie en trente-six heures, ce qui fait plus que doubler la fatigue ordinaire. Entre ces deux points s'étend le Marenga Mkhali, où vous ne trouvez pas une goutte d'eau. Comme une caravane de plus de deux cents hommes, ne fait généralement qu'un mille trois quarts par heure, ce trajet de trente mille exige dix-sept heures de marche effective, par un soleil dévorant, et avec peu de repos.

En général l'eau est commune dans l'est de l'Afrique, d'où il résulte que dans cette région les caravanes n'ont pas été forcée
Camp à Kounya. de recourir à la confection des outres, comme en Egypte et dans certaines parties de l'Inde. Pouvant traverser en deux jours les districts arides, chacun n'emporte qu'une petite gourde, et se contente de rêver à la quantité d'eau qu'il absorbera en arrivant.

Ce désert est monotone ; la marche s'en aggrave. En surcroît de la fatigue, la fièvre me prit et me dévora jusqu'à la moelle. Les bandes d'antilopes, de zèbres, de girafes, ces merveilles de l'Afrique galopant dans la plaine, étaient pour moi sans charme, et n'attiraient plus mon attention. Impossible de me tenir à âne ; il fallut me porter dans un hamac, où je tombai dans une léthargie profonde. Toutefois la fièvre cessa pendant la nuit ; et à trois heures du matin quand on sonna le rappel, j'étais botté, éperonné comme à l'ordinaire, remonté sur ma bête, et dirigeant mes hommes.

Àhuit heures nous avions fait nos trente-deux milles. Le désert était franchi ; nous entrions dans l'Ougogo, cette province qui pour mes gens était un sujet de crainte, pour moi une Terre Promise.

Les jungles furent longtemps à s'éclaircir, les défrichements à paraître. Ils se montrèrent enfin : rien encore, le sol était nu. La marche continua ; l'herbe revêtit des collines situées à notre droite, parallèlement à la route. Puis des bois sur les pentes, enfin la vue des cultures. Une grande vague de terre rouge, couverte de plantes sauvages, graminées et autres, fut escaladée, et les champs de grain s'ouvrirent devant nous.

Ce n'était pas là ce que j'attendais. Je m'étais figuré un plateau escarpé, dominant le désert de quelque cent mètres, et révélant tout à coup son étendue et sa richesse. Au lieu de cela une transition insensible ; au sortir d'herbes folles, un horizon borné par des tiges de sorgho, dans les limites les plus étroites ; des collines entrevues par hasard, un sol toujours aride.

Cependant, aux environs du premier village apparurent quelques traits particuliers. Il y avait là une grande étendue, tantôt plane, tantôt soulevée, ici unie comme une table, ailleurs présentant

des mamelons, hérissés d'énormes quartiers de roche, posés les uns sur les autres comme si des enfants de race titanique s'étaient amusés à en faire des bâtisses ; et malgré leur amoncellement, chacun des matériaux de ces piles, éclat anguleux ou bloc arrondi, semblait avoir été projeté violemment par une force souterraine. L'un d'eux, situé près de Mvoumi, attira surtout mon attention ; vu à travers les branches d'un vieux baobab, il ressemblait si bien à ces tours carrées des anciennes forteresses, que pendant un instant je me flattai d'avoir fait une découverte extraordinaire. Un regard jeté de plus près dissipa l'illusion ; c'était simplement un cube rocheux, de quarante pieds sur chaque face.

Les baobabs jouaient également dans la scène un grand rôle ; pas d'autres arbres dans toutes les parties cultivées. Il y avait à cela probablement deux raisons : le manque d'outils nécessaires pour abattre une pareille masse, et la farine, qu'en temps de disette, peut fournir le fruit du colosse, farine qui est mangeable à défaut d'autre chose.

Les premières paroles qui frappèrent mon oreille dans cette province sortirent de la bouche d'un homme d'un certain âge, aux formes robustes, qui soignait des vaches avec indolence, mais qui, à mon approche, témoigna vivement de l'intérêt qu'avait pour lui cet étranger vêtu de flanelle blanche et coiffé d'un liège, breveté contre le soleil. Dès qu'il m'aperçut : « Yambo, Mousoungou ; Yambo, bana, bana, » s'écria-t-il d'une voix qu'on put attendre d'un mille.

L'effet produit fut électrique ; à peine ce nom de Mousoungou eut-il été proféré que tout le village fut en rumeur. L'émotion gagna de proche en proche ; toutes les bourgades, échelonnées près de la route, furent en proie à la même frénésie. Une foule ardente, hommes, femmes et enfants, tous presqu'aussi nus qu'Adam et Ève à leur premier matin, suivirent le Mousoungou en se poussant, en se battant, en se bousculant pour le mieux voir. C'était la première fois qu'un blanc était vu dans cette partie de l'Ougogo. Des cris de surprise, tels que : Haï li-i-i ! » éclataient au milieu du tumulte, et frappaient mon oreille, qui les trouvait impertinents. Un respectueux silence, tout au moins de la réserve, eût gagné mon estime. Mais vous, ô pouvoirs qui faites observer l'étiquette dans le pays des Vouasoungou, respect, réserve, estime, dignité personnelle, vos noms même sont inconnus dans ce lieu sauvage.

Jusque là je m'étais comparé à un marchand de Bagdad arrivant chez les Kourdes, et leur vendant ses soieries de Damas, ses Kéfiehs et autres objets de luxe ; il fallait maintenant en rabattre et me placer au niveau des singes d'un jardin zoologique.

Un de mes hommes les pria de crier moins fort ; on lui ferma la bouche comme à un être indigne de parler à des Vouagogo. Je me tournai vers mes Arabes et leur demandai conseil. « Laissez-les faire, me dit le vieux Thani, toujours sage. Ce sont des chiens qui ne font pas qu'aboyer, ils mordent. »

Àneuf heures nous étions dans notre camp, près du village de Mvoumi. Les curieux arrivaient toujours ; malgré la palissade épineuse ils se pressaient pour entrevoir le Mousoungou, dont la présence était maintenant connue dans tout le canton. Mais bientôt j'oubliais les curieux et leurs efforts ; car en dépit de la quinine, la fièvre m'avait ressaisi.

Le lendemain nous franchîmes les huit milles qui nous séparaient du Mvoumi-Occidental, village qu'habitait le chef du district. L'abondance et la variété des provisions qui affluèrent dans notre boma justifièrent pleinement tout ce que l'on m'avait dit de la richesse de ce territoire. Du lait doux et caillé, du maïs, du sorgho, du millet, du miel, des haricots, du beurre fondu, des arachides,

une espèce de fève, ressemblant à une grosse pistache ou à une amande, des pastèques, des melons musqués, des citrouilles, des concombres nous furent apportés, et cédés pour du merikani, du kaniki, des perles blanches américaines, et des perles rouges dites de corail ou samé samé.

Ce marché, qui dura depuis le matin jusqu'au soir, me rappela les coutumes commerciales des Abyssiniens et des Gallas. Jusqu'ici, à partir de la côte, les chefs de caravane sont obligés d'envoyer dans les villages et d'y faire acheter les vivres dont ils ont besoin. Dans l'Ougogo ce sont les naturels qui viennent trouver les caravanes et qui leur présentent tout ce qu'ils ont d'échangeable. Nos vendeurs y mirent un extrême empressement ; les moindres bribes de cotonnade, bleue ou blanche, furent acceptées par eux avec joie, voire une vieille ceinture usée jusqu'à la corde.

Le lendemain fut un jour de halte ; nous avions à payer le tribut, dont l'omission eût allumé la guerre. Dès le matin, le prudent Thani et l'actif Hamed s'occupèrent de cette affaire importante. Deux de leurs esclaves, doués d'une parole facile, rompus au trafic, connaissant bien les chefs et les usages du pays, portèrent pour nous au sultan vingt-quatre mètres d'étoffes diverses : huit mètres de kaniki au nom du cheik Hamed, huit de mérikani satiné, envoyé par le cheik Thani ; enfin quatre de barsati et autant de dabouani oulyah de la part du Mousoungou. Ce n'était là qu'un à-compte.

Au bout d'une heure les esclaves revinrent, ayant dépensé leur éloquence en pure perte : l'envoi, trouvé insuffisant, n'avait pas même été reçu.

« Mauvais homme, me dit le vieux Thani en me rendant compte du résultat de la démarche ; mauvais homme que ce sultan, mauvais, mauvais ! Le Mousoungou, a-t-il répondu à nos émissaires, est un haut personnage ; c'est un grand chef, il est très-riche ; j'ai vu passer plusieurs caravanes qui lui appartenaient. Il paiera donc quarante dotis (cent vingt mètres) et les Arabes chacun douze dotis ; car eux-mêmes ont un grand nombre de porteurs. Ne me répétez pas que vous ne formez à vous tous qu'une seule caravane. S'il en était ainsi, pourquoi auriez-vous des drapeaux et des tentes en pareille quantité ? Allez-vous-en, et rapportez-moi soixante-quatre dotis ; je ne recevrai pas moins.

— Si j'avais seulement vingt hommes de ma race, m'écriai-je en apprenant cette demande exorbitante, vingt hommes blancs armés de carabines à répétition, ce serait à nous que ce chef paierait tribut. » Mais Thani me supplia de modérer mes paroles, de peur que ma colère n'irritât le sultan, et ne nous fit réclamer double honga, ce dont le vilain homme était capable.

— Il faut céder, continua le vieil Arabe ; si vous refusiez ce serait la guerre ; vos porteurs déserteraient et vous laisseraient, vous et vos bagages » à la merci des Vouagogo. »

Je me hâtai de calmer ses craintes en lui disant que j'avais mis de côté cent vingt dotis d'étoffe à honga, ce qui me permettait d'en donner quarante, sans trop de peine. Sur ce, j'ordonnai à Bombay d'ouvrir le ballot et je priai Thani de vouloir bien prendre l'étoffe qui pourrait convenir au sultan.

Toute réflexion faite, et sur l'avis du Cheik Hamed, ainsi que des deux esclaves, le bon Arabe me conseilla d'envoyer seulement douze dotis, dont trois d'Oulyah ; laissant à nos mandataires le soin de persuader au sultan que le Mousoungou n'avait tant de bagages que parce qu'il emportait deux bateaux, qui ne pouvaient être d'aucune utilité au chef d'un pays sans rivière et sans lac. Pas besoin de dire que cet avis plein de sagesse eut mon approbation.

Les esclaves repartirent cette fois avec trente dotis, et accompagnés de tous nos vœux pour le succès de leur message. Une heure après ils revinrent les mains vides, mais sans avoir terminé. Le

chef réclamait encore au Mousoungou six dotis de calicot, plus dix rangs de perles noires, et douze dotis aux Arabes, On les lui envoya. Il les prit ; puis ajouta que l'étoffe du Mousoungou étant de courte mesure, et celle des Arabes de piètre qualité, il redemandait au Mousoungou trois grands dotis, et aux autres cinq dotis de kaniki.

Je fis mesurer mes douze mètres par celui de mes hommes qui avait les bras les plus longs, et je les envoyai par Bombay.

Quant aux Arabes ils se récrièrent : c'était les ruiner, disaient-ils ; et des vingt mètres qu'on leur réclamait, ils n'en donnèrent que huit, suppliant le chef de considérer que l'étoffe qu'il avait déjà reçue formait un honga très-honorable. Mais nullement disposé à reconnaître cette vérité, le chef profita de l'occasion pour exiger que le reste lui fût payé en étoffe plus précieuse : huit mètres en oulyah, quatre en barsati kitambi. Il fallut en passer par là, et le tyranneau eut son étoffe, accompagnée des soupirs de Thani et des malédictions d'Hamed.

Très-agréable le poste de chef de district dans cette contrée : une sinécure et fort rénumératrice. D'un seul boma, notre homme venait de tirer cent quatre-vingt-huit mètres de cotonnade : mérikani, barsati, kaniki et dabouana ; vingt-huit d'étoffes supérieures, telles que réhani, sohari, dabouaui oulyah, et dix rangs de perles noires ; en somme, près de cinquante dollars ; ce qui est une bonne journée pour un Mgogo.

Le lendemain, 27 mai, nous quittâmes cette résidence royale, en secouant avec joie la poussière de nos pieds ; et nous continuâmes à marcher vers l'occident.

Cinq de mes ânes étaient morts la veille, des suites de l'eau nitreuse du Marenga Mkhali. Avant de partir, j'allai voir ce qu'ils étaient devenus ; il n'en restait que les os complètement nettoyés par les hyènes, et dont une armée de corneilles à cravate blanche avait pris possession.

Tout le pays n'était qu'un vaste champ de grain. Partout des villages ; de Mvoumi, à la station suivante, je n'en vis pas moins de vingt-cinq, dispersés dans la plaine rougeâtre, qui, malgré sa nature inhospitalière, était bien mieux cultivée que pas une des provinces que nous avions traversées jusque-là.

En comptant par vingtaines les gens qui se groupaient sur la route pour voir le Mousoungou, je ne m'étonnai plus des exigences de leur chef. Il était évident qu'ils n'auraient eu qu'à étendre la main pour s'emparer de tout ce que nous possédions : et je commençai à prendre meilleure opinion d'un peuple, qui, ayant le sentiment de sa force, s'abstenait d'en user ; d'un peuple assez intelligent pour comprendre que son intérêt, quelle que fût la tentation, était de laisser passer les caravanes, sans leur imposer autre chose qu'un droit de transit.

Arrivés à Matambourou, nous y trouvâmes la même affluence de curieux, la même ardeur à nous voir, les mêmes éclats de rire, les mêmes cris d'étonnement provoqués par notre extérieur ou par nos manières. Mes Arabes, dont les pareils se voyaient tous les jours, étaient à l'abri de ces vexations.

Le chef, un homme à tête massive, bien attachée sur de fortes épaules — celles d'un Milon de Crotone — se montra raisonnable. Moins puissant que l'autre, bien qu'il eût quarante villages et des forces suffisantes pour nous opprimer s'il l'avait voulu, il accepta les quatre dotis que nous lui envoyâmes comme préliminaire, et déclara qu'il serait satisfait si le Mousoungou et les Arabes lui en envoyaient encore autant.

L'affaire lestement terminée, à la satisfaction de tout le monde, le départ fut annoncé pour le lendemain. Dans la soirée, d'après l'ordre du cheik Hamed, le premier guide réunit toute la bande et lui tint le discours suivant :

« Paroles, paroles du maître, s'écria-t-il. Prêtez l'oreille, kirangozis ! Écoutez, fils de l'Ounyamouézi ! Le voyage est pour demain. Le sentier est tortueux, le sentier est mauvais. Il a des jungles, où plus d'un homme sera caché. Les Vouagogo frappent les pagazis à coups de lance ; ils égorgent ceux qui portent l'étoffe et les perles. Les Vouagogo sont venus dans notre camp ; ils ont vu nos richesses ; ce soir ils iront dans la jungle. Soyez sur vos gardes, ô Vouanyamouézi ! Tenez-vous près les uns des autres. Ne vous attardez pas ; ne restez point en arrière. Kirangozis, marchez lentement pour que les faibles, les enfants, les malades puissent être avec les forts. Reposez-vous deux fois pendant la route. Telles sont les paroles du maître. Les avez-vous entendues, fils de l'Ounyamouézi ? »

Un cri unanime répondit affirmativement.

« Les avez-vous comprises ? »

Nouveaux cris affirmatifs.

« C'est bien ! »

La nuit était close ; l'orateur se retira dans sa hutte.

De Matambourou à Bihahouana, où se trouvait le premier camp, la route fut longue et pénible. D'abord, à travers un fourré de gommiers et d'acacias épineux, qui revêtaient des collines escarpées ; ensuite dans une plaine ardente où le soleil devint de plus en plus dévorant, jusqu'à tarir toutes les sources de la vie, transformant l'air en un voile embrasé, répandant partout un éclat douloureux pour la vue, qui cherchait vainement où se reposer de cette blancheur étincelante. Nous traversâmes plusieurs noullahs desséchés, dont le fond sableux portait les empreintes de nombreux éléphants, et dont la pente s'inclinait au sud-est et au sud.

Ce fut au milieu de cette fournaise que nous trouvâmes les villages de Bihahouana, presque invisibles, en raison du peu de hauteur de leurs cases, moins élevées que les grandes herbes qui fumaient autour d'elles, séchées et blanchies par l'air en feu. Nous nous arrêtâmes dans un vaste boma, situé à un quart de mille du tembé du chef. À peine étions-nous installés, que j'eus la visite de trois indigènes qui me demandèrent si je n'avais pas vu sur la route une femme et un enfant. J'allais répondre innocemment par l'affirmative, lorsque Mabrouki, toujours attentif aux intérêts du maître, m'avertit de ne rien dire, ces trois hommes n'attendant ma réponse que pour m'accuser d'avoir fait évader les fugitifs, et pour m'en réclamer la valeur, suivant la coutume du pays.

Indigné du complot, je saisis mon fouet pour en châtier les perfides ; mais d'une voix tonnante : « Prenez garde, maître ! s'écria mon fidèle ; autant de coups, autant de fois trois ou quatre dotis de bonne étoffe. » Ne me souciant pas d'épancher ma bite à si grands frais, j'étouffai ma colère, et mes visiteurs s'éloignèrent impunis.

On se reposa le lendemain, ce qui fut pour moi un grand soulagement ; la fièvre, que j'eus cette fois pendant quinze jours, me faisait horriblement souffrir, et m'empêchait de mettre tous les soirs mes notes au courant, ainsi que j'en avais l'habitude.

Bien que ses sujets fussent d'avides gredins, toujours prêts au vol et au meurtre, le chef de Bihahouana se montra modéré et n'exigea qu'un tribut de douze mètres. J'eus par lui des nouvelles de ma quatrième caravane, qui s'était distinguée dans un combat avec quelques-uns de ses bandits. Au moment où ces derniers entraînaient deux de mes porteurs, mes soldats étaient arrivés et avaient frustré les brigands de leur espoir. « Si toutes les caravanes étaient défendues de la sorte, me dit le chef, il y aurait moins de danger sur la route. » Vérité que je reconnus avec lui.

À Kididimo, où nous arrivâmes le 30 mai, et qui n'était pas à plus de quatre milles de Bihahouana, demeurait un autre sultan. La marche avait eu lieu dans une plaine étroite, flanquée sur les deux rives d'une chaîne de collines, semées de nombreux baobabs.

Rien de moins attrayant que l'aspect de Kididimo : tout chauffé à blanc par le soleil, jusqu'aux visages des habitants qui paraissaient blafards, sous le reflet de cette blancheur générale. L'eau des citernes, la seule du voisinage, ressemblait à de l'urine de cheval surchauffée. Elle rendit les ânes malades ; deux d'entre eux en moururent au bout d'une heure. Chez l'homme, elle produisit des douleurs d'entrailles, des nausées et une irritation de tous les organes qui se traduisit par les malédictions les plus vives, adressées au pays et à son chef imbécile ; irritation qui arriva au comble, lorsque après avoir débattu le honga, Bombay vint nous dire que le sultan exigeait dix dotis, et n'en voulait pas démordre. Toutefois, affaibli par la fièvre, je n'étais pas d'humeur à contester la somme, et le sultan fut payé. Les Arabes continuèrent les négociations ; ils en eurent jusqu'au soir ; mais ne donnèrent que huit dotis chacun.

Entre Kididimo et Nyamboua, district du sultan Pembira Péreh, se trouvait une grande forêt, futaie et jungle, habitée par l'éléphant, le rhinocéros, le zèbre, le daim, l'antilope et la girafe.

Partis au point du jour, nous entrâmes dans le fourré, dont les lisières de grands arbres et les sombres lignes se distinguent parfaitement du boma de Kididimo. Après deux heures de marche, nous nous arrêtâmes pour déjeuner au bord d'un chapelet de petits étangs d'eau douce, entourés d'espaces verdoyants, ou les bêtes sauvages se réunissaient en grand nombre, à en juger par les traces multipliées et récentes qui se voyaient aux alentours. Un étroit noullah, abrité par une épaisse feuillée, nous fournit un excellent refuge contre l'éclat du soleil.

Àmidi, notre soif étant apaisée, notre faim satisfaite, nos gourdes remplies, nous sortîmes de l'ombre pour rentrer dans l'air éblouissant. Tantôt dans la jungle, tantôt hors du fourré, ou dans un bois très-clair, puis au milieu de grandes herbes pâles, de gommiers et d'épines, répandant une odeur aussi forte que celle d'une écurie ; puis à travers des bouquets de mimosas, et des colonies de baobabs, dans un pays giboyeux, mais dont le gibier qui se montrait fréquemment n'avait pas plus à craindre nos armes que si nous fussions restés sur la côte.

Une tirikéza — c'était ainsi que nous marchions — n'admet aucun délai, aucun détour. Nous avions quitté l'eau à midi, pour ne la retrouver qu'au bout de vingt-quatre heures ; et pour cela il fallait marcher vite et longtemps.

On ne s'arrêta qu'à la fin du jour ; nous étions encore à deux heures du camp de Nyamboua. Ce soir-là nos gens bivaquèrent sous les arbres, au milieu d'une épaisse forêt, jouissant de la fraîcheur, et n'ayant pas même l'abri d'un chapeau, tandis, qu'au fond de ma tente, je gémissais et me débattais contre la fièvre.

Le soleil venait de paraître lorsque nos caravanes reprirent le sentier, où elles se déroulèrent en longue file indienne. C'était toujours la forêt : à droite et à gauche, de sombres profondeurs : au-

dessus de nos têtes un ruban de ciel lumineux, où flottaient de légers nuages. Aucun bruit, à l'exception de quelques notes jetées au vol par un oiseau, le chant de quelque porteur, le bourdonnement d'une conversation, ou un cri de joie à la pensée qu'on approchait de l'eau. Un de mes pagazis, qui était malade, tomba pour ne plus se relever. Le dernier de la bande passa près de lui avant qu'il eût rendu le dernier soupir ; fort heureusement, car sans cela nous aurions eu la barbarie de le laisser sans sépulture, sachant qu'il était mort ».

Àsept heures nous étions au camp de Nyamboua, où l'eau est excellente, et nous buvions tous en chameaux altérés. De vastes champs de grain avaient annoncé les villages et fait presser le pas à nos hommes. Lorsque nous approchâmes de l'aire populeuse, nous vîmes accourir la multitude ; et bientôt jeunes et vieux des deux sexes formèrent sur notre passage une foule compacte et hurlante. Cet excès d'humeur démonstrative fit dire à maître Shaw : « Ceux-ci doivent être les vrais Ougogiens. Quels regards ! oh ! mon Dieu ! quels regards ! C'est à les souffleter. » Le fait est que la conduite de ces gens-là était l'exagération de celle des autres Vouagogo. Jusque-là on s'était contenté de regarder et de crier ; mais ici l'audace n'avait plus de bornes.

Ma colère grandissant avec leur insolence, je pris à la gorge le plus bruyant de ces clabaudeurs, et lui administrai une volée de coups de fouet qui n'était pas faite pour lui être agréable. Ce procédé fit jaillir de la foule un torrent d'injures, exprimées d'une façon particulière. Approchant à l'instar des chats irrités, ils lançaient leurs paroles d'une voix qui tenait du sifflet et de l'aboiement ; quelque chose comme le mot hahcht ! proféré sur une note aiguë, allant crescendo. « Les Vouagogo seront-ils battus comme des esclaves par ce Mousoungou ? » criaient-ils en avançant et en reculant tour à tour. « Un Mgogo est un homme libre, hahcht ! Il n'est pas habitué à être battu ; — hahcht ! »

Mais dès que le Mousoungou levait le bras, ces rodomonts jugeaient prudent de se tenir à distance respectueuse. Voyant donc qu'un peu de fermeté suffisait pour les remettre à leur place, j'eus recours à mon fouet, dont la grande lanière claquait avec le bruit d'un pistolet. Tant qu'ils se bornaient à me regarder et à se communiquer leurs opinions sur ma couleur et sur mon costume, je me résignais philosophiquement à les divertir ; mais quand ils m'approchaient au point de me laisser à peine la place de me mouvoir, un vigoureux claquement à droite et à gauche rendait bientôt le chemin libre.

Pembira Péreh est un vieux petit bonhomme, très-petit, et qui serait très-insignifiant s'il n'était pas le plus grand chef de l'Ougogo, ayant même une sorte de suzeraineté sur beaucoup d'autres peuplades. Malgré sa puissance, il est fort mal vêtu, plus misérablement que pas un de ses sujets ; et toujours crasseux, toujours gras, toujours la bouche sale ; mais par excentricité, non pas par idiotisme. C'est un homme extrêmement fin ; il a toujours en réserve un biais pour rançonner les Arabes qui passent ; et comme juge, il est sans pareil, expédiant avec aisance une tâche judiciaire qui accablerait le commun des martyrs.

Le Cheik Hamed notre commandant, était encore plus minime que le sale vieillard. Un tout petit personnage, petit et mince, qui compensait l'exiguité de ses proportions par une activité dévorante. Jamais de repos. Même dans les haltes, on voyait ce Petit-Poucet toujours allant, venant, furetant, s'agaçant, dérangeant tout, et troublant tout le monde.

Nos ballots ne devaient pas être mêlés, ni déposés trop près des siens, ni rangés de telle ou telle manière. Il avait une façon à lui d'empiler ses bagages, et restait là pour les faire entasser. Du premier coup d'œil il choisissait le meilleur endroit pour y planter sa tente, et ne souffrait pas qu'on empiétât sur son terrain. À le voir si frêle, on se serait imaginé qu'après une marche de dix à quinze

milles il eût été heureux d'abandonner ces menus détails à ses gens ; mais non ; rien ne pouvait être bien fait s'il n'était là ; d'ailleurs infatigable : le mot lassitude n'existait pas pour lui.

Une autre particularité de son caractère, mais celle-ci plus commune, était d'être fort intéressé. Il n'était pas riche, voulait le devenir, et se donnait beaucoup de mal pour tirer d'une choukka ou d'un rang de perles tout ce qu'on pouvait en extraire ; chaque nouvelle dépense semblait lui arracher le cœur ; il était près de verser des larmes, il le disait lui-même, chaque fois qu'il pensait à la cherté des vivres, et aux exagérations du tribut. Double motif qui nous assurait que nous resterions le moins possible dans l'Ougogo, où la vie était fort chère.

Nous étions donc campés à Nyamboua, dont le souvenir restera dans la mémoire d'Hamed, gravé à jamais par une douleur poignante. Tandis que le petit homme se trémoussait dans le camp, absorbé par son tatillonnage, deux de ses ânes s'égarèrent dans le sorgho de Pembira. Dès qu'il s'aperçut de leur disparition, Hamed courut avec ses gens à la recherche des deux bêtes. Il revint le soir sans avoir rien trouvé, et se lamentant comme seul peut le faire un Oriental qui vient de perdre deux ânes de Mascate, d'une valeur de cent dollars. Le cheik Thani qui avait plus d'années, d'expérience et de sagesse, lui conseilla d'avertir le sultan de la perte qu'il avait faite. Jugeant que l'avis était bon, Hamed envoya deux de ses esclaves à Pembira pour lui expliquer l'affaire, et reçut en échange cette information que lui rapportèrent ses messagers. Les serviteurs de Pembira ayant trouvé les deux ânes mangeant le sorgho, de leur chef, les avait amenés à celui-ci, qui les gardait pour s'indemniser du dégât commis par les dites bêtes, à moins que leur propriétaire ne lui envoyât, à lui, Pembira Péreh, neuf dotis d'étoffe de première classe.

Hamed fut au désespoir. Neuf dotis d'étoffe précieuse, soixante-douze coudées qui, dans l'Ounyanyembé, vaudraient vingt-cinq dollars ! neuf dotis pour une poignée de grain, valant à peine une demi choukka ; c'était absurde. Mais s'il ne payait pas, on lui prenait cent dollars, que représentaient les ânes.

Il résolut d'aller trouver Pembira pour lui démontrer l'absurdité de la réclamation, et pour lui offrir un demi doti, en lui prouvant que c'était plus du double de la valeur du grain mangé par les deux bêtes.

Quand il arriva, le sultan qui buvait depuis l'aurore, était dans un état d'ivresse — je suppose que c'est son état normal — état qui ne lui permettait pas d'entendre la cause.

La plupart des chefs de l'Ougogo ont auprès d'eux un Mnyamouézi qui est leur conseiller, leur ministre, leur bras droit, leur homme à tout faire, excepté le bien ; une sorte d'arlequin, formé d'une telle dose d'intrigue, de cupidité, de fourberie et d'audace, qu'on a toujours envie de traiter ce personnage comme on traite les bêtes nuisibles.

Ce fut le Mnyamouézi de Pembira qui reçut le cheik Hamed. Impossible d'en rien obtenir : pas moins de neuf dotis, ou le sultan garderait les ânes.

Hamed s'en alla comme il était venu. La journée s'écoula ; pas de nouvelles de l'affaire ; d'où il résulta que la nuit suivante Hamed ne put fermer l'œil. Heureuse inquiétude, qui le préserva d'une perte plus grande que celle qui l'empêchait de dormir. Vers minuit un voleur s'introduisit dans le camp, et enlevait à notre Hamed une charge de cotonnade, lorsque le petit homme fit siffler à l'oreille du pillard une balle qui le mit en fuite.

Le Mnyamouézi avait touché comme tribut, au nom de son maître, cinquante et un dotis de nos trois caravanes et de celles qui nous accompagnaient ; il n'en fut pas moins inflexible à l'égard du chef de cette bande productive ; et le pauvre Hamed paya les neuf dotis pour ravoir ses deux ânes.

Sortis des champs de maïs de Pembira, nous nous trouvâmes dans une grande plaine, aussi unie que la surface d'un lac paisible et qui fournit du sel aux Youagogo. Cette immense saline, qui s'étend de Kanyényi, sur la route du sud, jusqu'au delà des frontières de l'Ouhoumba et de l'Oubanarama, contient de nombreux étangs, remplis d'une eau amère, dont les bords peu élevés sont revêtus d'une efflorescence nitreuse. Deux jours après, étant arrivé sur la crête qui sépare l'Ougogo de l'Ouyanzi, j'embrassai du regard cette vaste plaine d'une étendue de plus de cent milles carrés. Il est possible que ce fût une illusion ; mais je crus voir de larges nappes d'eau, d'un bleu grisâtre, qui me firent présumer que cette plaine n'était qu'une portion d'un ancien lac salé. Les Vouahoumba, qu'on trouve en grand nombre depuis Nyamboua jusqu'à l'Ouyanzi, ont dit à mes hommes qu'il y avait au nord un Madji Kouba c'est-à-dire une grande eau.

Mizanza, où notre camp fut établi, est situé dans un bois de palmiers, à peu près à treize milles de Nyamboua. Dès que ma tente fut dressée, je m'ensevelis sous mes couvertures, repris que j'étais de la fièvre, qui me revenait périodiquement depuis la traversée du Marenga Mkhali. Certain qu'un jour de halte, en me permettant de prendre ma quinine d'une façon régulière, suffirait à me guérir, je priai le bon Thani de demander à Hamed de ne pas voyager le lendemain, afin que je pusse me délivrer de ces accès violents, qui m'avaient réduit à l'état de squelette, et qui m'enlevaient toutes mes forces.

Dans son désir de gagner l'Ounyanyembé avant les autres, afin d'y placer son étoffe plus avantageusement, le petit cheik répondit qu'il ne pouvait pas s'arrêter pour le Mousoungou. Lorsque Thani m'eut rapporté ces paroles, je fis dire à Hamed que le Mousoungou n'entendait nullement l'arrêter dans sa marche, qu'il avait assez d'hommes et de fusils pour achever seul la traversée de l'Ougogo, et qu'il espérait que le cheik Hamed ne l'attendrait pas.

J'ignore par quel motif le petit Arabe changea de résolution ; mais sa trompe ne donna pas le signal du départ, et le lendemain il campait avec nous.

Je commençai au point du jour à prendre ma quinine ; à six heures, une seconde dose ; puis une troisième. Bref, avant midi j'en avais pris quatre ; au total cinquante grains. L'effet se manifesta par une transpiration qui mouilla mes flanelles, mon linge, mes couvertures comme si on les eût trempés dans l'eau. Je me levai ensuite, plein de reconnaissance pour le précieux médicament qui me débarrassait des tortures que j'éprouvais depuis une quinzaine.

Ce jour-là, ma tente, sur laquelle flottait le drapeau des États-Unis, attira les regards du sultan de Mizanza et me valut la visite de ce puissant personnage. Comme il était célèbre parmi les Arabes pour avoir secondé Manoua Séra dans la guerre que celui-ci avait faite à Snay Ben Amir, dont Burton et Speke ont parlé avec tant d'éloges, et qu'en outre c'était, après celui de Nyamboua, le chef le plus considérable de l'Ougogo, j'étais très-curieux de le voir.

En entrant dans ma tente, dont la portière était levée à son intention, le vieux gentleman fut tellement surpris de la hauteur et de l'arrangement de cette maison de toile, qu'il laissa tomber la cotonnade crasseuse qui le protégeait seule contre le froid de la nuit et contre les feux du jour, exposant ainsi au regard profane du Mousoungou les tristes ruines d'un corps dont les proportions avaient dû être majestueuses. Son fils, un jeune homme de quinze ans, se hâta de l'avertir avec res-

pect de sa nudité ; sur quoi il replaça le mince appareil en ricanant de l'aventure ; puis il alla s'asseoir et donna cours à son admiration. Un soldat varègue introduit au milieu des splendeurs du palais de Byzance, n'aurait pas été plus ébloui que ne le fut le chef de Mizanza en face des objets qui se trouvaient dans ma tente. Après avoir regardé avec stupéfaction la table sur laquelle étaient quelques poteries, et le peu de livres que j'avais avec moi, après avoir béé devant le hamac, dont la suspension lui parut être l'effet d'un procédé magique, examiné les porte-manteaux qui contenaient mes vêtements, il s'écria : « Haï li-i-i ! le Mousoungou est un grand chef, qui vient de son pays pour voir l'Ougogo. » Me prenant alors pour point de mire, il s'émerveilla de mon teint pâle, de mes cheveux lisses, et me posa cette question : « Comment, sur la terre, se fait-il que vous soyez blanc, quand le soleil a brûlé la peau de nous autres jusqu'à la rendre noire ? »

Voyant ensuite mon casque de liège, il en coiffa sa tête laineuse, ce qui l'amusa beaucoup, ainsi que moi-même. Je pris mes armes et déchargeai le raïfle à répétition, dont je tirai vivement les seize coups pour lui en faire comprendre la force meurtrière. Il resta confondu. « Les Vouagogo, dit-il enfin, ne pourraient jamais tenir en bataille devant le Mousoungou ; car n'importe où serait l'un d'eux, avec un pareil fusil il ne tarderait pas à être tué. »

Après cela, je lui montrai les carabines et les revolvers dont je lui expliquai le mécanisme, jusqu'au moment où, dans un élan d'enthousiasme pour mes richesses et pour ma puissance, il me dit qu'il m'enverrait une chèvre ou un mouton, car il voulait être mon frère. Je le remerciai de l'honneur, et lui promis de faire bon accueil à ce qu'il lui plairait de m'offrir.

Thani, qui me servait d'interprète, me souffla qu'un chef de l'Ougogo ne devait jamais partir les mains vides. Je coupai deux mètres de kaniki et les donnai à mon visiteur. Après avoir examiné et mesuré l'étoffe, le chef me la rendit, ajoutant que le Mousoungou était trop riche pour s'avilir en ne lui donnant qu'une choukka. Cette exigence, succédant à la perception d'un tribut de douze dotis, me sembla raide ; toutefois, comme le solliciteur devait me faire un présent, la seconde choukka lui fut accordée.

Fidèle à sa promesse, le chef m'envoya en effet un gros mouton, dont l'énorme queue était une pelotte de graisse ; mais l'envoi était accompagné de ce message : « Maintenant que vous êtes mon frère, vous allez me donner trois dotis de belle étoffe. »

Un mouton ne se vendant qu'un doti et demi, je refusai la bête ainsi que l'honneur fraternel, et je rappelai au chef qu'en surplus du honga, il avait reçu de moi un doti qui me paraissait un cadeau suffisant, tous les dons ne pouvant pas être du même côté. L'affaire n'eut pas d'autre suite.

Un de nos ânes mourut dans l'après-midi. Le soir les hyènes vinrent en grand nombre pour dévorer le cadavre. Oulimengo, notre chasseur, et, parmi nos soldats, ceux qui tiraient le mieux, prirent leurs fusils, et tuèrent deux des convives, qui se trouvèrent de la plus grande taille. L'une de ces hyènes ne mesurait pas moins de six pieds du bout du museau à l'extrémité de la queue ; elle avait trois pieds de tour.

Le 4 juin nous levâmes le camp. Après avoir fait, à l'ouest, environ trois milles, où nous rencontrâmes plusieurs nappes d'eau salée, nous primes au nord-ouest, en suivant le pied des collines qui séparent l'Ougogo de l'Ouyanzi.

Trois heures de marche nous firent gagner le Petit-Moukondokou, territoire administré par le frère du sultan du Moukondokou proprement dit. Nous nous arrêtâmes pour payer le tribut. Douze

mètres parurent suffisants au chef de ce petit canton, où il ne se trouve que deux villages, peuplés en majeure partie de Vouahoumba et de Vouahéhé qui ont abandonné leur tribu.

Les Vouahoumba sont des pasteurs ; ils habitent des cases revêtues d'un crépissage en bouse de vache, et dont la forme conique, est pareille à celle des tentes du Turkestan.

D'après ce que j'en ai vu, les Vouahoumba forment une race remarquable. Ils sont grands et bien faits, ont la tête petite, avec la partie postérieure extrêmement saillante ; mais le visage est d'une beauté réelle. Vous chercheriez vainement parmi eux de grosses lèvres ou un nez épaté. Au contraire, leur bouche est à la fois petite, délicate et d'une excellente coupe ; leur nez est droit, celui des anciennes statues ; c'est chez eux un trait si général que, tout d'abord, je les ai surnommés les Grecs d'Afrique. Loin d'avoir les membres lourds, comme ceux des Vouagogo et d'autres peuplades de cette région, ils ont la jambe longue et bien formée, nette comme celle d'une antilope ; les attaches fines, un cou mince et long, sur lequel la tête, bien posée, se balance avec grâce. Habiles dès le jeune âge à tous les exercices du corps, n'ayant d'autre labeur que le soin de leur bétail, ne se mariant qu'entre eux, ils conservent la pureté de leur race, et il n'est pas un de ceux que j'ai vus qui n'eût pu servir de modèle à un sculpteur pour une statue d'Hylas, d'Antinoüs, de Daphnis ou d'Apollon.

Aussi belles que les hommes, les femmes ont la peau très-fine, très-unie, — le grain et la netteté de l'ébène, — et d'un noir absolu, non pas la teinte du charbon, mais le noir de l'encre.

Des spirales de fil de laiton en pendants d'oreille, en collier, en bracelets, en ceinture constituent leurs ornements. Celle-ci retient une peau de chèvre, ou de veau, qui, placée en écharpe et attachée sur l'épaule, leur retombe jusqu'aux genoux.

Quant aux Vouahéhé, nous pouvons dire que ce sont les Romains de cette partie du monde.

Remis en marche au bout d'une heure, il nous en fallut quatre autres pour arriver au Moukondokou proprement dit. Cette extrémité de l'Ougogo est excessivement populeuse. Trente-six villages entourent le tembé de Souarourou, chef du district. Les gens qui accoururent de ces bourgades pour voir les hommes merveilleux dont la figure était blanche, dont le corps était couvert de choses Homme et femme de l'Ougogo.si étonnantes, et qui avaient des armes surnaturelles, « faisant boum-boum aussi vite que l'on peut compter ses doigts, » les gens qui accoururent formèrent une foule si nombreuse qu'il me parut impossible que la curiosité fût le seul but de leur réunion. Je m'arrêtai pour demander ce qu'il y avait et pourquoi on faisait tant de bruit. Un gros homme, prenant mes paroles pour une injure, tendit immédiatement son arc. Il n'avait pas fini, que mon Winchester, avec toutes ses balles en magasin, était à l'épaule, et n'attendait que le départ de la flèche pour envoyer ses messagers de mort à la foule. Mais cette dernière s'enfuit aussi vite qu'elle était venue, laissant mon agresseur et deux ou trois autres à une portée de pistolet de mon raïfle.

La dispersion instantanée de la multitude, me fit éclater de rire et baisser ma carabine. Les Arabes, non-moins alarmés par cette fuite qu'ils ne l'avaient été des excès précédents, s'employèrent comme médiateurs, démarche qui fut couronnée de succès.

Quelques mots d'explication ramenèrent les curieux en plus grand nombre ; et le noir Thersite, qui avait été la cause du trouble, se retira honteux et confus sous la pression de l'opinion publique.

Il vint alors un homme important, qui chapitra la foule : j'appris plus tard que ce personnage était le second du district.

« Vouagogo, s'écria-t-il, ne savez-vous pas que ce Mousoungou est un Mtémi ? (chef du rang le plus élevé.) Il ne vient pas ici comme les Arabes pour acheter de l'ivoire, mais pour nous visiter et pour nous faire des présents. Pourquoi le tourmentez-vous, pourquoi troublez-vous son peuple ? Laissez-les passer en paix, lui et sa caravane. Si vous désirez le voir, approchez-le, mais sans vous moquer de lui. Le premier d'entre vous, écoutez-bien, le premier qui fera du désordre, sera dénoncé à notre grand-chef, qui saura comment ses amis sont traités. »

Nous arrivâmes au Khambi, qui, dans l'Ougogo, est toujours situé sous un grand baobab, à un millier de pas de la résidence du chef.

Les curieux nous entouraient en si grand nombre et nous serraient de si près, que le bon Thani résolut de faire une démarche pour nous délivrer de cette invasion, ou pour la rendre moins gênante. Il mit son plus beau costume et alla chez le sultan pour lui demander protection. Complètement ivre, le sultan l'accueillit par ces mots : « Que me voulez-vous, gredin que vous êtes ? Vous venez me dérober mon ivoire ou mon étoffe. Allez-vous-en, vieux voleur ! » Mais son ministre, l'homme sensé qui déjà avait réprimandé la foule, l'appela d'un signe, et vint nous retrouver avec lui.

Tout le camp était en rumeur. On ne pouvait plus s'y retourner, encore moins s'y entendre. Les pagazis se querellaient à propos des bagages, les soldats à propos des effets de leurs maîtres, et criaient qu'on allait renverser les tentes. J'étais au fond de la mienne, à écrire mon journal, sans m'inquiéter du tumulte qui se passait entre Vouagogo, Vouanyamouézi et Vouangouana.

Tout à coup il se fit un silence tellement profond que je sortis pour voir quelle en était la cause. Thani et le ministre venaient d'arriver. « À vos tembés, Vouagogo ! à vos tembés, cria celui-ci. Pourquoi troubler ces voyageurs ? Qu'avez-vous à faire avec eux ? À vos tembés, vous dis-je, à vos tembés ! Tout Mgogo qui sera, trouvé dans le camp sans avoir rien à vendre, ni bétail, ni farine, ni denrée quelconque, paiera au mtémi soit de l'étoffe, soit des vaches. »

Il prit un bâton et chassa la foule devant lui. Les Vouagogo étaient là par centaines ; chacun lui obéit comme un enfant ; et pendant les deux jours que nous restâmes dans cet endroit, pas un curieux ne vint nous déranger.

La question du tribut fut de même réglée en peu de mots, grâce au ministre, avec laquelle elle fut traitée. Cet homme, plein de raison, accepta tout d'abord les six dotis qui forment le tribut ordinaire ; il se contenta d'un seul doti d'étoffe de première classe, et parut joyeux des quatre mètres d'oulyah dont je lui fis présent.

Pour aller du Moukondokou à l'Ouyanzi trois routes s'offrent au voyageur. La veille du départ, les Arabes vinrent dans ma tente afin de discuter sur le chemin qu'il fallait prendre. Les Kirangozis et les vétérans de la caravane furent appelés au conseil. La première route que les guides nous proposèrent fut celle du midi, qui est la plus fréquentée ; mais elle passe par Kiouhyeb, dont le chef a une réputation détestable, et Hamed se récria :

« Le sultan est mauvais, dit-il ; on lui a vu demander jusqu'à vingt dotis par caravane ; la nôtre devrait lui en donner soixante. Ne pensons pas à cette route. D'ailleurs il nous faudrait faire une tirikéza, et nous ne serions à Kiouhyeh qu'après demain. »

La seconde route, celle du centre, nous faisait arriver le lendemain à Mouniéka ; le jour suivant il y aurait tirikéza pour atteindre le camp d'Ounyambogi. Là nous ne serions plus qu'à deux heures

de Kiti, où l'on trouve en abondance de l'eau et des vivres. Mais ni les Arabes, ni les guides ne connaissaient le chemin ; le seul membre du conseil qui l'eut suivi était l'un de mes porteurs ; et Hamed ne se souciait pas de confier la direction de la caravane à un simple pagazi.

La troisième route, qui passe au nord, traverse pendant les deux premières heures, un grand nombre de villages, ensuite une jungle ; et après trois heures de marche elle arrive à Simbo, où l'on trouve de l'eau, mais pas de bourgade. Le lendemain, une étape de six heures vous conduit au bord d'un étang. Après une brève halte, la route est reprise, et une nouvelle marche de cinq heures vous mène à un khambi, situé à moins de trois heures d'un lieu habité. Ce chemin étant connu de nos deux cheiks et de nos guides, Hamed pria Thani de m'informer que c'était à cette dernière route qu'il donnait la préférence. Je répondis qu'ayant accompagné les Arabes depuis le Mpouapoua, j'étais disposé à les suivre, et que s'ils choisissaient la route de Simbo, je la prendrais avec eux.

La question décidée, non sans beaucoup de paroles, je me mis à relever différents points. On se rappelle, qu'à partir de Mizanza, nous avions marché directement à l'ouest pendant trois heures ; ensuite, pendant quatre heures et quart au nord-ouest, en rasant le pied d'une chaîne qui s'étend dans cette direction, depuis le voisinage de Kanyényi, jusqu'aux frontières de l'Ouhoumba, et qui sépare l'Ougogo du territoire des Vouahyanzi. Moukondokou n'est qu'à deux milles de cette chaîne du côté de l'est. Kiouhyeh se trouve au sud-sud-ouest de Moukondokou, d'où il y a sept jours de marche pour gagner Kousouri. Simbo est au nord-nord-ouest, et à six étapes de ce dernier endroit. Il était donc évident que le chemin le plus court était celui de Kiti, auquel on n'avait à reprocher que l'ignorance de nos guides à son égard.

La route du sud, rejetée par Hamed, l'est également par tous les chefs de caravane, qui préfèrent les fatigues et les privations d'une longue marche, en pays désert, aux exigences du chef de Kiouhyeh. Mais les pagazis, qui n'ont d'autre obligation que de porter leur charge, et auxquels le tribut est indifférent, préfèrent de beaucoup la rançon du maître aux fatigues et à la soif qu'imposent les tirikézas ; d'où il résulte, qu'en dépit de la volonté des chefs, la route de Kiouhyeh est plus fréquentée que les autres.

Àpeine la décision du conseil fut-elle connue des gens de nos caravanes, que les clameurs s'élevèrent contre la route de Simbo, où, sur une grande étendue, manquaient l'eau et les vivres. Ce fut à qui raconterait les horreurs du désert, en les exagérant ; bref les pagazis d'Hamed signifièrent à leur maître que si la décision était maintenue, ils s'en iraient, et lui laisseraient porter ses bagages.

Hamed alla trouver immédiatement Thani, et lui déclara qu'il fallait prendre la route de Kiouhyeh, sans quoi nos porteurs déserteraient. « Toutes les routes me sont égales, répondit le bon Arabe ; prenez celles que vous voudrez ; la vôtre sera la mienne. » Ils se rendirent alors dans ma tente et m'informèrent de cette nouvelle détermination.

Je fis appeler mon vétéran, celui qui avait indiqué la route centrale, et je lui demandai de nouveaux détails. Le rapport fut si avantageux, que, sans hésiter, je répondis à Hamed : « Je suis le maître de ma caravane ; elle doit aller où je dis au guide de la conduire, et non pas où il plaît aux pagazis. Quand j'ordonne une halte, elle doit s'arrêter ; quand c'est une marche, elle doit partir. Je la nourris bien, je ne la surmène pas ; et je voudrais voir le porteur ou le soldat qui me désobéirait. C'est vous qui avez choisi la route de Simbo, nous l'avons acceptée ; vos pagazis veulent passer par Kiouhyeh ; cela vous arrange, allez à Kiouhyeh, et payez le tribut qu'on vous demandera. Moi et ma caravane nous partons demain par la route de Kiti ; et lorsque vous arriverez à Toura, où je vous aurai précédé, vous regretterez de n'avoir pas suivi le même chemin.

Ce langage modifia de nouveau la résolution d'Hamed. « Après tout, dit-il, ce chemin est le meilleur ; et puisque le sahib est décidé à le prendre, pourquoi nous séparer ? Inch Allah ! suivons donc la même route. » Thani, l'excellent homme, ne demandait pas mieux ; et mes deux cheiks allèrent annoncer la nouvelle.

Le lendemain, 7 juin, les trois caravanes prirent la route de Kiti sous la conduite du Kirangozi d'Hamed. Chacun avait l'air content ; mais nous n'étions pas en route depuis une demi-heure, quand je m'aperçus d'un changement de direction : par un détour habile on nous rapprochait rapidement d'une gorge qui débouchait sur le plateau de Kiouhyeh.

Je réunis mes hommes et je priai Bombay de leur dire que le Mousoungou ne revenait jamais sur ce qu'il avait résolu. Que j'avais décidé que ma caravane se rendrait à Kiti ; et que ma caravane s'y rendrait, quelle que fût la route que prissent les Arabes. Puis j'ordonnai au vétéran qui connaissait le chemin, de le montrer au Kirangozi.

Mes porteurs déposèrent leurs ballots et il y eut des symptômes de révolte. L'ordre fut donné aux soldats de charger leurs mousquets, de longer la caravane, et de tirer sur le pagazi qui essaierait de prendre la fuite. Je saisis mon fouet, je descendis de mon âne, et allant à celui qui s'était déchargé le premier, je lui dis de reprendre son ballot et de se mettre en marche. Il n'en fallut pas davantage ; tous mes hommes suivirent le guide.

Me tournant alors du côté des Arabes, je me disposais à leur faire mes adieux, lorsque Thani s'écria : « Attendez-moi, Sahib. J'en ai assez de ce jeu d'enfant ; je vais avec vous. » Et sa caravane fut dirigée vers la mienne.

Àce moment-là, celle d'Hamed touchait au défilé ; tandis que son maître, à un mille derrière elle, pleurait à chaudes larmes de ce qu'il appelait notre abandon. Ayant pitié de sa détresse, car la pensée du chef de Kiouhyeh lui faisait perdre la tête, je lui donnai le conseil de courir après sa bande, et de lui rappeler que le susdit chef n'avait pas moins de cruauté que d'avarice. Bref nous n'avions pas gagné le défilé de Kiti, que les gens d'Hamed accompagnaient les nôtres.

La montée fut extrêmement rude : une pente escarpée et rocailleuse, couvertes des épines les plus acérées, les plus aiguës. L'acacia horrida, plus horrible que jamais, nous faisait mille blessures ; les gommiers étendaient leurs branches pour saisir les fardeaux ; les parasols des mimosas nous protégeaient de leur ombre, mais nous empêchaient d'avancer. Des croupes de granit et de syénite, usées par le passage de pieds nombreux nous opposaient leur surface polie, qu'à notre tour il fallait gravir. Ailleurs des plates-formes dressaient leurs murailles terreuses, hérissées de gros blocs, vacillant sous l'effort des grimpeurs ; tandis que le bruit lointain de coups de feu, retentissant dans la forêt, ajoutait l'effroi au mécontentement général. Si je ne les avais pas suivis de près, tous mes Vouanyamouézi auraient déserté.

Bien que le sommet ne fût qu'à huit cents pieds au-dessus de la plaine, il nous fallut deux grandes heures pour y arriver. Nous nous trouvâmes alors sur un plateau où la comparaison nous fit trouver la marche facile. Trois heures de route dans une forêt, à travers des jungles et d'étroites clairières, nous conduisirent à Mouniéka, petit village fondé par des colons, venus de Moukoudoukou, et dont les alentours présentent de riches cultures.

Lorsque nous atteignîmes le camp, tout le monde était de bonne humeur, excepté Hamed, qui bientôt se fâcha tout-à-fait. Il arriva que les hommes de Thani dressèrent la tente de leur maître un peu trop près de l'arbre sous lequel les ballots d'Hamed étaient empilés. J'ignore si le petit Cheik

supposa que l'honnête vieillard était capable de le voler ; ce qu'il y a de certain c'est qu'il s'emporta jusqu'au délire, et que Thani donna l'ordre d'éloigner sa tente de quelque cent mètres.

Hamed n'en fut pas plus tranquille ; à sa fureur succéda le remords ; si bien que vers minuit il alla trouver le bon Arabe, se jeta à ses genoux, et lui baisa les pieds et les mains, en implorant son pardon. Cheik Thani, qui était le meilleur et le plus généreux des hommes, le lui accorda volontiers. Cela ne suffit pas encore au petit Hamed, qui ne fut satisfait que lorsqu'il eut fait replacer la tente de son ami à l'endroit où elle avait été d'abord.

L'eau que nous bûmes à Mouniéka fut puisée dans le creux profond d'une roche de syénite ; une eau limpide comme du cristal et froide comme de la glace. Boire de l'eau froide ! un luxe que nous n'avions pas eu depuis notre départ de Simbamouenni

Le lendemain, à sept heures du matin, la corne du Kirangozi vibra tout à coup plus fort et plus allègrement qu'elle ne le faisait depuis dix jours : la caravane entrait dans l'Ouyanzi, ou pour nous servir d'un nom plus connu, dans le Magounda Mkali, mot qui signifie Champs embrasés.

Nous sortions de l'Ougogo ; chacun s'en réjouissait. J'y étais arrivé plein d'espoir, croyant trouver là une Terre-Promise, une terre où le lait et le miel coulaient à flots. Déception profonde ! il n'avait été pour nous que fiel et amertume, ennuis et vexations ; un lieu d'épreuves, où, à chaque pas, se rencontrait un danger, où le caprice d'un homme ivre nous tenait à sa merci. Quoi d'étonnant dans la joie que nous ressentions ? La pensée des fatigues qui nous attendaient, loin de nous abattre, augmentait notre ardeur. Le désert est souvent moins inhospitalier qu'un peuple.

Nous étions partis de Mouniéka à six heures du matin ; une heure après nous passions la frontière, et à neuf heures nous nous arrêtions au bord du Maboungourou. Ce noullah prend sa source dans la chaîne qui sépare l'Ougogo du Magounda Mkali, et se dirige au sud-ouest. À l'époque des pluies il est presqu'infranchissable, en raison de la force du courant, son lit ayant une pente excessivement rapide. Les blocs de syénite et de basalte dont il est encombré, témoignent de la violence de son cours ; leurs angles sont usés, leur surface est polie. De profonds bassins ont été creusés dans la roche où le torrent s'est fait un canal, et servent de réservoirs pendant la saison sèche. Bien qu'elle soit visqueuse et verdâtre, et abondamment peuplée de grenouilles, l'eau de ces bassins est loin d'avoir mauvais goût.

La marche fut reprise à midi, au son des trompes, au bruit des chants et des cris de toute la bande. Porteurs, esclaves et soldats, faisant assaut de poumons, ébranlaient la forêt du tonnerre de leurs voix.

Je n'avais pas encore vu de paysage aussi pittoresque depuis que j'étais en Afrique. D'énormes ondulations de terrain ; ça et là des collines, et des rochers de syénite, figurant d'anciennes forteresses, qui donnaient au bois un aspect fantastique. On aurait cru voir un coin de l'Angleterre à l'époque féodale. Tantôt des blocs arrondis, posés les uns sur les autres, paraissaient devoir s'agiter au souffle du vent ; tantôt des obélisques dominaient les plus grands arbres ; puis des cônes, des tours, de grandes vagues de pierre, et des entassements de roches brisées, qui prenaient des proportions de montagnes.

Il était près de cinq heures, lorsqu'on arriva. Nous avions fait vingt milles ; tout le monde avait besoin de repos.

Àune heure, la lune étant levée, Hamed sonna du cor et nous cria : « En marche ! » Évidemment il était fou. Un murmure de profond mécontentement répondit à son appel. Néanmoins, présumant qu'il avait pour nous réveiller à cette heure indue quelque bonne raison, cheik Tani et moi nous ne lui fîmes pas de remontrances, attendant ce qui arriverait pour juger de sa conduite.

Toute la bande était maussade ; la marche fut silencieuse. Nous étions à quatre mille cinq cents pieds au-dessus de la mer, et le thermomètre ne marquait pas douze degrés. La rosée était froide comme du givre ; les porteurs, presque nus, hâtaient le pas pour se réchauffer ; beaucoup d'entre eux se blessèrent en se heurtant les pieds contre le roc, ou en marchant sur des épines.

Arrivés à Ounyambogi, nous nous jetâmes par terre ; et chacun de s'endormir. Pour moi, ce fut d'un profond sommeil, ne songeant pas à ce que l'aurore nous réservait.

Quand je m'éveillai, il était grand jour ; le soleil me flamboyait dans les yeux. Hamed était parti depuis deux heures. Il avait voulu emmener Thani, qui avait refusé de le suivre, en lui montrant sa déraison, et qui me demanda ce que j'en pensais. Je déclarai que c'était de l'extravagance ; et, à mon tour, je demandai au vieux cheik si, dans l'après-midi, nous ne pourrions pas gagner l'endroit où il y avait de l'eau et des vivres.

« Parfaitement, répondit l'Arabe.

— N'y aurait-il pas, d'ailleurs, moyen de se procurer le nécessaire à Ounyambogi ? continuai-je.

— Je ne m'en suis pas occupé, répliqua le vieux cheik, ou plutôt je n'ai pas eu besoin de le faire ; les habitants m'ont appris d'eux-mêmes qu'il y avait chez eux du millet, du sorgho, du maïs, des chèvres, des moutons, de la volaille en abondance, et d'un bon marché inconnu dans l'Ougogo.

— Eh bien, dis-je à Thani, si Hamed a envie de tuer ses porteurs, pourquoi ferions-nous de même ? Je ne suis pas moins pressé qu'il peut l'être ; mais l'Ounyanyembé est encore loin ; et je n'entends pas compromettre mes intérêts, et ceux de mes gens, pour le plaisir de faire une sottise. »

Jamais station n'avait été meilleure ; une eau excellente ; et, ainsi qu'on l'avait dit au vieux cheik, les vivres en abondance : six poulets pour deux mètres de calicot ; un mouton pour le même prix, ou six mesures de grain, sorgho, millet ou maïs — bref, un pays de cocagne.

Le 10 juin, après quatre heures et demie de route, nous arrivâmes à Kiti, où nous retrouvâmes Hamed plus agité que jamais. Son esclave favorite venait de mourir, et trois de ses porteurs avaient disparu, eux et leurs charges, emportant les tuniques (au nombre de cinq), les gilets brodés d'or, les vestes galonnées d'argent avec lesquels cheik Hamed devait faire dans l'Ounyanyembé la figure qui convenait à un homme de sa sorte. Outre ses habits d'apparat, le petit cheik perdait du riz, des plats à pilau, des bassins de cuivre et deux balles d'étoffe. Le curieux de l'affaire, c'est que tout en gémissant il ne voulait pas avouer son chagrin. « Que faites-vous ici, cheik Hamed, lui avait demandé Sélim ? Je vous croyais bien loin devant nous.

— J'attendais mon ami, répondit-il. Pouvais-je le laisser derrière moi ? »

Les provisions abondaient également à Kiti, et ne s'y vendaient pas cher. Cette bourgade était alors peuplée de Vouakimbou, venus des environs de l'Ourori ; gens paisibles, préférant l'agriculture aux combats et l'élève du bétail aux conquêtes. Au moindre bruit de guerre, ils emmènent leurs familles et leurs troupeaux dans quelque lieu inhabité, ou ils commencent aussitôt à défricher

le sol et à chasser l'éléphant pour en prendre l'ivoire. C'est néanmoins une belle race, bien armée, et paraissant capable de se mesurer avec n'importe quelle tribu du voisinage. Mais la désunion l'affaiblit. Ses petites communes, régies par des chefs indépendants les uns des autres, ne sauraient se défendre ; tandis que groupées autour d'un pouvoir qui leur servirait de lien, elles présenteraient à l'ennemi des forces respectables.

La marche suivante devait nous conduire à Msalalo, situé à quinze milles de Kiti. Hamed, qui avait cherché ses déserteurs et qui ne les avait pas retrouvés, non plus que ses habits de gala, se remit avec nous. Il voulut encore nous dépasser ; mais ses hommes n'en eurent pas la force ; et il fut obligé de camper à Msalalo.

Le 12, après une marche de trois heures et demie, nous arrivâmes à Ouelled Ngaraiso, petit village florissant où les vivres étaient d'un bon marché fabuleux, presque deux fois moins chers qu'à Ounyambogi. Tous mes hommes, pagazis et soldats, s'étant admirablement comportés pendant les dernières étapes, je leur achetai un bouvillon pour douze mètres de calicot, et leur donnai à chacun un rang de perles, afin qu'ils pussent jouir des bonnes choses que leur offrait le pays. Le laitage et le miel abondaient, et l'on pouvait avoir trois frasilahs de patates, c'est-à-dire cent vingt livres, pour un morceau d'étoffe valant à peu près deux francs.

Le 13 juin nous voyait à Kousouri, dernier village du Magounda Mkali, district de Djihoué la Singa. La marche avait été de huit milles trois quarts.

Kousouri, ainsi que prononcent les Arabes, est nommé Kounsouli par les gens qui l'habitent, et qui sont des Vouakimbou. C'est un exemple, entre mille, de l'altération que les Arabes font subir aux noms du pays.

Entre Ngaraiso et Kousourî se trouve Kirouroumo, bourgade actuellement en voie de prospérité, et qu'avoisinent de nombreux villages, également prospères. Comme nous passions, les gens de Kirouroumo vinrent saluer le Mousoungou, dont les caravanes avaient célébré la richesse ; et ils m'apprirent que les soldats de ma première bande les avaient aidés à gagner une bataille contre leurs frères ennemis de Djihoué la Mkoa.

Un peu plus loin, nous avions traversé un vaste khambi, où Sultan ben Mohammed, un Omani de haute naissance, était alors campé. Dès qu'il avait été instruit de mon approche, Ben Mohammed était venu à ma rencontre et m'avait invité à lui faire une visite. Sa tente lui servant de harem, je n'y avais pas été reçu ; mais un tapis avait été disposé au dehors à mon intention.

Après les questions d'usage, questions sur ma santé, sur la route, sur Zanzibar et sur l'Oman, l'Arabe m'avait demandé si j'avais beaucoup d'étoffe. C'est une question que font souvent les chefs de caravanes descendantes, par le motif que, dans leur avidité pour l'ivoire, ils se laissent entraîner à des achats trop importants, et n'ont plus assez de cotonnade pour le retour. Comme il ne me restait plus qu'un des ballots de ceux que j'avais destines à payer mes frais de route, je pus sans rougir répondre négativement.

Quelques minutes après, le cheik Hamed fut annoncé, et parut en saluant jusqu'à terre. Il prétendit baiser les mains du grand Omani, et témoigna dans son keifalek (comment vous portez-vous ?) de l'anxieux désir qu'il avait de savoir si le noble Sultan ben Mohammed « allait tout à fait, tout à fait bien ? »

Pendant cinq minutes, les deux Arabes échangèrent les questions les plus pressantes relativement à leurs santés et à leur voyage. Il y eut une pause, afin de reprendre haleine ; puis cette demande : « Avez-vous de la cotonnade ? fut adressée au cheik Hamed.

— Très-peu, » répondit celui-ci, bien qu'il eût cinquante-cinq ballots d'étoffe, ce que le grand Omani savait aussi bien que moi.

On parla d'autre chose. Ben Mohammed m'offrit obligeamment de se charger des dépêches et autres menus paquets que je voulais envoyer à Zanzibar. Apprenant que j'avais laissé Farquhar à Mpouapoua, il me promit de s'occuper du malade, et s'engagea à l'emmener s'il était dans le cas de supporter le voyage. Enfin il m'envoya à Kousouri, par un de ses esclaves, une outre pleine du beau riz blanc de l'Ounyanyembé, présent que j'aurais voulu pouvoir ne pas accepter après la réponse négative que j'avais dû faire à son auteur.

Le soir, une bande de chasseurs d'éléphants, natifs du Sahouahil et fixés à Djihoué la Singa, vint me trouver sous la conduite d'un vieillard qui avait été dihouan de Bagamoyo. Ces gens-là, qui ne m'apportaient rien, me demandèrent du papier, du cari et du savon, trois choses que je n'avais pas à donner, la traversée du marais de la Makata m'ayant laissé peu d'objets de cette nature.

Je m'arrêtai à Kousouri. Les marches précédentes avaient été fort longues, et un jour de halte me semblait nécessaire avant de s'engager dans la solitude qui sépare le Djihoué la Singa du district de Toura. Hamed, que tous ses échecs n'avaient pas rendu plus sage, nous quitta le lendemain, en me promettant d'annoncer ma venue à Séid ben Sélim, et de lui dire de me procurer un tembé.

Le 15, ayant vu que le cheik Thani serait obligé de passer plusieurs jours à Kousouri, où le retenaient le grand nombre de ses porteurs qui avaient la petite vérole, je fis mes adieux au bon Arabe, et je partis avec mes hommes pour me replonger dans le désert.

Un peu avant midi, nous nous arrêtâmes au camp de Mgongo Thembo, nom qui signifie dos d'éléphant, et qui a été donné à ce khambi en raison d'une croupe rocheuse, dont l'échine brunie par les influences atmosphériques, semble aux indigènes avoir quelque rapport avec le dos d'un brun-bleuâtre du géant de la forêt.

En 1857, lors du passage de Burton et de Speke, Mgongo Thembo était un établissement prospère, vendant aux voyageurs le produit de ses cultures. Mais, en 1868, plusieurs caravanes ayant subi des voies de fait de la part de ses habitants, les Arabes de l'Ounyanyembé attaquèrent ses bourgades, y mirent le feu et anéantirent l'œuvre de quinze années de travail. Nous ne trouvâmes à la place de ses villages que des débris carbonisés, et des épines où avaient été des jardins.

Nous nous reposâmes sous un bouquet de dattiers qui me rappela l'Égypte, et qui s'élevait à côté d'un noullah dont les bords verdoyants faisaient un étrange contraste avec le sombre aspect du hallier.

Là, j'eus avec mes hommes une discussion assez vive : la tirikéza que nous avions à faire pour gagner Madédita, devait-elle avoir lieu le jour même, ou être remise au lendemain ? Les pagazis opinaient pour le jour suivant ; mais j'étais le maître ; et consultant mes intérêts, j'insistai, non sans faire claquer mon fouet, pour que le départ fût immédiat.

Àune heure, chacun avait repris sa charge, et nous nous mettions en route. Le ciel était en feu ; des torrents de flammes nous inondaient la tête. Quand le soleil baissa, la chaleur devint suffocante ; l'air était brûlé avant d'arriver aux poumons, qui le cherchaient avidement. La bouche

et la gorge étaient desséchées ; nos gourdes n'avaient plus d'eau, la soif nous dévorait. Un des pagazis, atteint de la petite vérole, se jeta sur la route et s'y coucha pour mourir. Personne ne s'arrêta : la caravane en tirikéza est comme le vaisseau dans la tempête ; il faut qu'elle avance ; malheur à qui s'attarde ; la faim et la soif n'attendent pas. Malheur à qui tombe à la mer quand l'équipage est en péril.

Enfin nous atteignîmes le Ngouhalah, un noullah dont les citernes rocheuses et profondes, renfermaient une eau fraîche, abondante et douce.

Le Ngouhalah prend naissance vers le nord, dans l'Oubanarama, contrée célèbre dans cette région pour la beauté de ses ânes. Après avoir couru au sud, puis au sud-sud-ouest, le Ngouhalah traverse la route de l'Ounyanyembé, d'où il incline au couchant. Les traces de la furie des eaux qui le parcourent n'y sont pas moins visibles que dans le lit du Maboungourou.

Le 16 nous étions au camp de Madédita, ainsi nommé d'un village qui n'existe plus. Nous avions fait douze milles et demi à partir du Ngouhalah. À quelque cent pas de la route se trouve un étang, dont l'eau est bonne, et qui est le seul réservoir que l'on rencontre jusqu'à la station suivante. La tchoufoua, c'est-à-dire la tsetsé, nous tourmenta d'une façon cruelle, preuve que la grosse bête vient s'abreuver à l'étang ; mais ce qui n'annonce pas qu'elle en habite les rives. Des bords si fréquentés par les caravanes ne peuvent pas être le refuge d'animaux sauvages, qui, dans cette partie de l'Afrique, évitent soigneusement le voisinage de l'homme.

Au point du jour nous étions en route, marchant d'un pas plus leste qu'à l'ordinaire. Bientôt nous allions quitter le Magounda Mkali pour entrer sur un territoire plus populeux et plus fécond.

Deux heures de cette marche rapide, et la forêt, que nous commencions à trouver monotone, s'éclaircit. Elle diminua, ne fut plus qu'une jungle ; puis elle disparut, et nous nous trouvâmes dans une vaste plaine qui se gonflait, s'abaissait, ondulait jusqu'à un horizon bleuissant au loin et qui reculait sans cesse.

Des champs de grain suivaient les ondulations et les contours de cette plaine, champs fertiles dont la brise qui arrivait, chargée du froid pénétrant de l'Ousagara, faisait s'entrechoquer les épis mûrs.

Àhuit heures nous arrivions au village-frontière de l'Ounyamouézi, le Toura-Oriental, que mes gens envahirent, sans s'inquiéter des habitants, d'ailleurs assez peu nombreux. Nous y trouvâmes Nondo, un déserteur de Speke, et l'un des partisans de Baraka dans les disputes que ce dernier eut avec Bombay. Désirant se mettre à mon service, Nondo m'engagea à fournir du miel et des sorbets à ses anciens compagnons, et finalement aux pagazis.

Nous ne fîmes que poser dans ce village, ayant encore une heure de marche pour gagner le Toura-Central. Du premier au second Toura, le chemin traverse de vastes champs de sorgho, de maïs, de millet ; des jardins remplis de patates, de concombres, de pastèques, de citrouilles, de melons musqués et d'arachides que l'on cultive dans le creux des sillons, entre les rangées de sorgho.

Près des villages, de plus en plus nombreux, des bananiers à large feuille se joignaient à ces diverses cultures.

Pareils à ceux des Vouagogo, les villages des Vouakimbou sont carrés, et à toit plat ; ils ont à l'intérieur une grande place, dont ils forment l'enceinte, et qui parfois est divisée en trois ou quatre sections, au moyen de palissades, faites avec des tiges de sorgho ; c'est là ce qu'on appelle le tembé.

Hamed, qui, en dépit de ses efforts, n'était pas parvenu à obtenir de ses pagazis tous les jours double étape, avait été obligé de camper à Toura, où il était encore lorsque nous arrivâmes.

Cette première nuit passée dans la Terre de la Lune fut assez émouvante et nous donna un échantillon de la gredinerie des gens de Toura. Deux voleurs s'introduisirent dans mon camp ; mais le cliquetis de la détente d'une carabine leur annonça que les ballots du Mousoungou étaient bien gardés, et ils prirent la fuite. Ils allèrent chez Hamed, où leurs espérances ne furent pas moins déçues : l'infatigable petit cheik arpentait son bma le fusil à la main, et enlevait aux filous toute chance de réussir.

De là, nos voleurs se rendirent chez Hassan, l'un des Vouasahouahili qui nous accompagnaient. Ils furent assez heureux pour atteindre les bagages et pour s'emparer d'une couple de ballots ; mais le bruit qu'ils firent en s'évadant réveilla le chef de la caravane, et l'un d'eux reçut une balle qui lui traversa le cœur.

Dès l'aurore tous les villages des environs savaient la triste nouvelle. Toutefois quelqu'audacieux que les habitants fussent dans l'ombre, ils étaient lâches au grand jour, et personne ne demanda raison du fait ; il n'y eut même pas un mot, pas un regard qui trahit le plus léger ressentiment. Ce fut un jour de halte ; et l'on nous apporta des vivres en si grande abondance, qu'avec deux dotis, je pus donner à tous mes hommes assez de grain, de patates, de miel et de beurre fondu pour célébrer notre arrivée dans l'Ounyamouézi.

Partis le 18 avec la caravane d'Hamed et celle d'Hassan, nous arrivâmes au Toura-Perro ou Toura-Occidental, après avoir zigzagué pendant une heure à travers des champs de sorgho ; puis nous rentrâmes dans la forêt où les Vouakimbou vont chercher leur miel et trapper les éléphants, qui, parait-il, y sont fort nombreux. C'est au moyen de fosses profondes, recouvertes de fascines, de terre et d'herbe qu'ils prennent ces animaux.

Une heure de marche, à partir du Toura-Occidental, nous fit gagner un étang près duquel nous nous reposâmes. Il y en avait un autre à côté. Les deux pièces d'eau se trouvaient au milieu d'une petite plaine, qui, malgré la saison sèche, alors très-avancée, était encore humide de l'inondation précédente.

Après un repos de trois heures, la caravane se remit en marche pour une tirikéza.

C'était toujours la même forêt que depuis le Toura-Occidental ; la route s'y continue jusqu'à un mtoni appelé Kouala, et que Burton a marqué, à tort, sur sa carte sous le nom de Kouale. Ce lit de torrent, large et tortueux, renferme de grandes auges dont les profondeurs avaient encore de l'eau, et où nous trouvâmes une espèce de loche, qui n'est nullement à mépriser lorsqu'il y a trois mois qu'on n'a mangé de poisson. Toutefois il est probable que si j'avais pu choisir, ayant le goût assez fin quand l'occasion le permet, j'aurais pris autre chose que de la loche de bourbier.

La distance du Toura-Occidental au Kouala, est de dix-sept milles et demi, ce qui n'est pas énorme lorsqu'on ne fait cette route qu'une fois par quinzaine ; mais lorsqu'elle se représente au moins tous les deux jours, elle devient excessivement longue. Dans tous les cas, c'était l'opinion de mes gens, et les murmures éclatèrent lorsque le lendemain j'ordonnai de se mettre en marche.

Abdoul, le tailleur, qui s'était loué comme sachant tout faire, depuis le racommodage d'un pantalon, jusqu'à un entremets délicat ou une chasse à l'éléphant, mais qui jusqu'alors ne s'était montré capable que de boire et de manger, n'en pouvait plus. Les marchandises qu'il avait apportées de

Zanzibar dans un mouchoir de poche, et avec lesquelles il devait acheter de l'ivoire et faire fortune dans l'Ounyanyembé, avaient disparu depuis longtemps, ainsi que les espérances qu'il avait fondées sur elles, comme avaient disparu les rêves d'Alnaschar, l'homme aux faïences des Mille et une Nuits. Tandis que la marche se préparait, Abdoul vint me trouver et m'annonça du ton le plus douloureux « que sa mort était prochaine ; il le sentait dans sa chair, dans la moelle de ses os, dans ses jambes, qui ne pouvaient plus le porter. » Enfin il me suppliait d'avoir pitié de lui et de le laisser partir. Cette requête, si peu en harmonie avec les projets ambitieux qu'il avait eus jadis, venait de ce que, dans la matinée, deux de mes ânes étant morts, j'avais donné l'ordre de lui faire porter leurs selles jusque dans l'Ounyanyembé.

Le poids des deux bâts, qui n'était que de seize livres, n'avait rien d'écrasant ; mais il suffisait pour dégoûter de la vie mon tailleur, qui le voyait avec désespoir s'ajouter aux longues étapes que nous avions en perspective. Abdoul se jeta la face contre terre, me baisa les pieds et me conjura, au nom de Dieu, d'autoriser son départ.

L'expérience que j'avais acquise en Abyssinie, pendant la campagne anglaise, au sujet des Hindous, des coulies, des Malabarais, me dictait ce qu'il fallait faire. J'accordai immédiatement l'autorisation demandée ; car je n'étais pas moins las de mon fainéant que ce dernier prétendait l'être de sa pénible existence. Mais Abdoul ne se souciait pas de rester seul dans la jungle, et me dit qu'il entendait ne se séparer de moi que quand il serait dans l'Ouyananyembé.

« Allez-y d'abord, répondis-je ; nous verrons ensuite. En attendant, vous porterez les selles pour payer la nourriture que vous mangerez d'ici là.

— Êtes-vous sans miséricorde ? s'écria-t-il d'une voix suppliante.

— Oui, pour un lâche tel que vous, paresseux que vous êtes, » répondis-je en accompagnant ces mots d'une volée de coups de fouet qui ressuscitèrent le moribond, et qui le rendirent à la vie active.

Ce jour-là, je le confesse, j'étais de mauvaise humeur. Moi aussi j'étais fatigué ; et le kirangozi, arrivant sur ces entrefaites, eut sa part de reproches.

Je n'avais pas, comme Burton, un Kidogo, sachant se faire obéir. Si je l'avais eu, je l'aurais, à ce qu'il me semble, autrement estimé que ne l'a fait mon prédécesseur. Que de fois j'ai soupiré après un pareil aide, lorsque mon éloquence échouait contre l'apathie de mes hommes ! J'étais obligé de recourir aux menaces, voire de frapper à droite et à gauche pour réveiller soldats et pagazis. Une tirikéza devenait-elle nécessaire, il me fallait en donner l'ordre ; personne ne l'eut demandée, si importante qu'elle fût ; bien loin de là ; j'avais à couper court aux paroles de Bombay, qui plaidait le repos, et à faire claquer mon fouet pour chasser du camp toute la bande.

Je reçus donc le guide assez durement, et lui reprochai la sottise qu'il avait de ne pas songer qu'à l'heure des gratifications, heure qui allait bientôt sonner, je me rappellerais qu'au lieu de m'obéir il avait écouté l'avis des autres.

« Combien les porteurs vous ont-ils donné, lui demandai-je, pour faire de petites marches et de longues haltes ?

— Pas un n'y a pensé, dit-il. Je n'ai rien reçu d'aucun d'eux.

— Et combien d'étoffe pourriez-vous avoir de moi, si j'étais satisfait ?

— Oh ! beaucoup, beaucoup !

— Reprenez donc votre charge ; et d'ici à l'Ounyanyembé, faites preuve de bon vouloir. »

Il promit solennellement de ne plus écouter que mes ordres, de marcher aussitôt que je le voudrais, de ne se reposer que quand je le trouverais nécessaire.

On se mit en route ; et, fidèle à sa promesse, le Kirangozi ne s'arrêta qu'au Roubouga-Central, au grand émoi de toute sa suite, qui le croyait devenu fou : près de dix-neuf milles (plus de trente kilomètres) sans faire de halte ; lui qui n'avait jamais fait seize milles sans couper la marche en deux.

« Le Roubouga, dit Burton, est renommé pour sa viande, pour son laitage, son beurre fondu, son miel, et nous y fîmes bonne chère. » On pouvait encore juger de l'ancienne richesse de ce territoire par l'étendue de ses cultures. De chaque côté de la route, sur un espace de beaucoup de milles, les champs de grain se succédaient, mûrissant leurs épis au milieu des gommiers, des mimosas, des cactus, qui bientôt devaient les faire disparaître. C'était là tout ce qui restait de la prospérité de ce district autrefois si populeux, si riche en troupeaux et en abeilles. Où avaient été ses nombreux villages, nous ne trouvions plus que des ruines : argile noircie, charpentes carbonisées. Plus d'habitants, plus de bétail ; on les avait emmenés dans le nord, à trois ou quatre jours de leurs maisons détruites et de leurs champs dont les récoltes, restées pendantes, s'étaient ressemées, en attendant qu'elles fussent étouffées par la jungle.

Une soixantaine de Vouangouana étaient venus s'établir dans ces lieux, où ils faisaient le commerce d'ivoire, et trouvaient leur nourriture dans les champs abandonnés. Ce fut dans leur village que nous nous arrêtâmes. Malgré la fatigue de cette longue marche, tous les pagazis étaient arrivés à trois heures.

Je rencontrai là Amir ben Sultan, un de ces types de vieux Orientaux comme on en voit dans les livres : longue barbe blanche et figure vénérable. Amir retournait à Zanzibar, après dix ans de séjour dans l'Ounyanyembé. Il me donna une chèvre, présent très-respectable dans un endroit où cet animal se vend cinq choukkas ; et il y ajouta un sac de riz.

Le jour suivant fut un jour de repos. J'expédiai un de mes soldats à Ben Nasîb et à Séid ben Sélim, les deux grands dignitaires de la colonie arabe, pour leur annoncer ma venue prochaine ; et le lendemain nous nous dirigeâmes vers Kigoua.

La route se fit au milieu d'une forêt pareille à celle que nous avions traversée dans les dernières étapes. À mesure que nous avancions vers l'ouest le terrain s'élevait rapidement.

Arrivés à Kigoua, après une route de cinq heures, nous eûmes sous les yeux le même tableau qu'à Roubouga, les effets de la même vengeance : un pays dévasté.

Trois heures et demie d'une marche alerte nous conduisirent le lendemain au noullah qui sépare le territoire de Kigoua du district de l'Ounyanyembé. Une courte halte pour étancher notre soif, puis un nouvel effort de trois heures et demie, et nous nous arrêtâmes à Chiza.

Bien qu'un peu longue, cette course fut charmante : un pays pittoresque, offrant à chaque pas de nouveaux aspects, et des preuves du caractère paisible et de l'industrie des habitants. Une scène à la fois agricole et pastorale ; de tout côté le mugissement des vaches, le bêlement des moutons et des chèvres ; partout l'abondance, la richesse, la quiétude.

Àpeu près une demi-heure avant d'atteindre Chiza, nous avions eu sous les yeux la plaine ondulée où se trouve le principal établissement des Arabes.

Le chef du village, désirant me mettre en fête, m'envoya une jarre contenant vingt et quelques litres de pombé. Cette bière, dont la couleur était celle d'une eau laiteuse, et le goût celui d'une ale éventée, me parut peu agréable. Je m'en tins au premier verre et donnai le reste à mes hommes qui en firent leurs délices. J'y ajoutai un bouvillon, que le chef m'avait cédé au prix de dix-huit mètres de calicot, et qui fut tué immédiatement.

Pour toute ma bande la nuit fut courte ; longtemps avant l'aube les tranches de bœuf crépitaient sur la braise, afin que les estomacs pussent encore une fois se réjouir avant de quitter le Mousoungou, dont ils avaient si souvent connu les largesses.

Le repas terminé on donna six charges de poudre aux hommes qui avaient des fusils et qui devaient annoncer notre approche aux établissements arabes.

Tous les porteurs étaient en grande tenue, pas un qui n'eût sa plus belle choukka ; les moins riches en calicot tout neuf ; les autres en étoffes voyantes, cotonnade à raies ou à carreaux, soie et coton ou drap rouge. Les soldats en calottes neuves et en longues tuniques blanches ; car c'était le grand jour, celui dont on parlait sans cesse depuis l'heure du départ ; en vue duquel on avait fait ces longues marches des derniers temps : cent soixante-dix-huit milles (plus de deux cent quatre-vingt-six kilomètres) en deux semaines, y compris les haltes.

Le signal retentit ; la caravane s'ébranla toute joyeuse, drapeaux déployés, cors et trompettes sonnant.

Deux heures et demie de route, et nous fûmes en vue de Kouikourou, qui est à deux milles environ de Tabora, principale résidence des Arabes.

Àl'extérieur se voyait une longue rangée d'hommes en tuniques blanches, auxquels mes gens adressèrent une volée d'artillerie, telle que les échos du lieu en avaient rarement entendu. Les pagazis serrèrent les rangs, prirent l'air crâne de vieux troupiers, et mes soldats continuèrent leurs décharges.

Voyant les Arabes se diriger vers moi, je m'avançai, la main tendue ; elle fut immédiatement saisie par le cheik Séid, par ben Sélim, et ensuite par vingt autres.

Ce fut ainsi que nous entrâmes dans l'Ounyanyembé.

08

Bien que dans les chapitres précédents nous ayons décrit chaque jour le pays que nous traversions, bien que nous l'ayons montré sous ses différents aspects, nous croyons devoir présenter dans un chapitre spécial les détails que nous avons pu réunir sur la géographie et sur l'ethnographie de la contrée, soit par nous-même, soit par les renseignements qui nous ont été fournis.

Trois routes, avons-nous dit, conduisent de Bagamoyo à l'Ounyanyembé. Deux d'entre elles avaient déjà été suivies et minutieusement décrites par MM. Burton, Speke et Grant, qui m'ont précédé dans cette partie de l'Afrique. Restait celle du nord, à la fois inconnue et plus directe ; c'est elle

que nous avons prise. Elle nous a fait traverser i'Ouzaramo (partie septentrionale), l'Oukouéré, l'Oukami, l'Oudoé, l'Ouségouhha, l'Ousagara, l'Ougogo, l'Ouyanzi, enfin l'Ounyamouézi.

La distance de Bagamoyo à l'Ounyanyembé est, en ligne directe, d'environ 6° de longitude, ou de trois cent soixante milles géographiques ; mais les détours du sentier, qui, dans cette région, suit la pente du terrain, choisit les passes les plus faciles ou les moins dangereuses, portent la distance effective à plus de cinq cent vingt milles. J'ai fait ce calcul d'après celui du temps consacré à la marche, dont la vitesse moyenne peut être estimée rigoureusement à deux milles et demi par heure.

Le territoire qui s'étend de Bagamoyo à Kikoka porte le nom de Mrima, qui signifie colline, et s'appelle également Sahouahil ou Zanguebar. Cette dernière désignation, qui figure sur les anciennes cartes, s'applique ainsi que la précédente, Sahouahil ou rivage, à cette partie de la côte africaine dont l'embouchure du Djoub et le cap Delgado forment les deux limites, par 15′ au sud de l'équateur, et 10◦41′ de latitude méridionale.

Bagamoyo, ainsi que nous l'avons vu, est un petit port de la Mrima, situé en face de Zanzibar, et d'où partent généralement les caravanes à destination de l'Ounyanyembé.

Un peu au nord, à une distance de quelques milles, se trouvent les villages de Vhouindé et de Saadani, deux autres petits ports, placés de chaque côté de l'embouchure du Vouami.

Kaolé, point de départ de Burton et de Speke, est à quatre milles au sud de Bagamoyo. On y trouve une gourayza, c'est-à-dire un fort, dont une douzaine de Béloutchis forment la garnison .

Au sud de Kaolé, est Kondouchi. Ensuite Dar Salaam, nouveau port établi par le prédécesseur du sultan actuel de Zanzibar. Après Dar Salaam, vous rencontrez Mbouamadji, lieu de rendez-vous des caravanes qui prennent la route du sud.

Àsoixante milles environ de cette place importante, toujours au sud, s'ouvre le delta du Roufidji, qui débouche en face de l'île de Mafia ou Montia.

Soixante milles encore dans la même direction, et vous arrivez au port de Quiloa, le grand entrepôt des marchands d'esclaves.

Toute cette partie de la côte a pour le monde civilisé une extrême importance ; les regards doivent s'y arrêter : c'est là maintenant que s'agite la question de l'esclavage. Les trois quarts des nègres achetés ou capturés dans l'intérieur sont embarqués à Bouéni, à Saadani, à Vhouindé, à Bagamoyo, dans tous les ports du Sahouahil, depuis Quiloa jusqu'à Mombas. C'est à ne pas oublier.

Sur la route que nous avons prise, le Kingani forme la limite occidentale de la Mrima. Dès qu'on l'a traversé, on entre dans l'Ouzaramo, dont nous avons touché la frontière nord. Le sultan de Zanzibar a établi un poste à Kikoka, village situé à quatre milles du Kingani. Par cette mesure il a pris possession du territoire qui s'étend de la côte à cette bourgade, territoire dont la longueur est d'une dizaine de milles. Le pays n'ayant pas d'habitants, la possession ne lui en est pas contestée.

Ànotre droite, c'est-à-dire au nord, se déploie l'Oukouéré sur une largeur de vingt-cinq milles, et sur une longueur de soixante, longueur dont la totalité est comprise entre le village de Rosako et celui de Kisémo.

Àl'ouest de Kisémo se trouve l'Oukami, territoire qui s'étendait jadis au delà de Simbamouenni... Mais ses habitants, on se le rappelle, furent vaincus par les Vouadoé, qui s'emparèrent d'une

portion de la province, et, qui, à leur tour, furent subjugués par les Vouaségouhha. Néanmoins une vaste étendue, bornée par le pic de Kira et par l'Oulagalla, et qui, enveloppant au nord le reste de l'Oukami, va rejoindre la Mrima, a gardé le nom d'Oudoé.

L'Ouségouhha commence à l'Oulagalla, et a pour limite occidentale la rive droite de la Makata.

Toute cette contrée, formée des provinces d'Oukouéré, d'Oukami, d'Oudoé, d'Ouségouhha, est drainée par le Kingani et par ses affluents, ou pour mieux dire, par l'Oungérengéri, le principal tributaire qu'il ait dans cette région. La Mgéta, son autre branche, que Speke et Grant ont vue sortir de la partie occidentale de la chaîne de Mkambakou, et décrire une courbe vers le sud, draine ainsi la totalité de l'Oukoutou et de l'Ouzaramo ; ce qui donne au bassin du Kingani une étendue de douze mille milles carrés.

Sur la carte de Speke on trouve, près du trente-cinquième degré de longitude, une chaîne de montagnes, qui, après s'être dirigée au nord-nord-ouest, s'infléchit et court au nord-est jusqu'au delà du Pangani. Cette chaîne est celle du Mkambakou, dont l'extrémité nord-ouest prend le nom d'Ourougourou, extrémité que nous avons décrite : c'est au pied de l'Ourougourou, à l'endroit où la chaîne s'infléchit, qu'est située Simbamouenni, capitale de l'Ouségouhha.

Dans le journal de son dernier voyage, Speke demande où le Kingani prend sa source. « Je n'ai jamais pu le découvrir, ajoute-t-il. Mais on m'a dit que cette rivière sortait d'une fontaine bouillonnante, située sur le versant oriental du Mkambakou. S'il en était ainsi, la Mgéta, qui vient du couchant, serait la plus longue des deux branches. Quel que soit le nom qu'on lui donne, le Kingani des Arabes l'Hamdallah des Vouamrima, le Roufou des Vouakouéré, des Vouakami, des Vouadoé et des Vouaségouhha, n'a plus une source inconnue. Il est formé par la réunion de la Mgéta et de l'Oungérengéri, qui descendent tous les deux de la pente occidentale du Mkambakou, dont la première contourne la base en se dirigeant au sud ; tandis que le second, né dans la partie septentrionale du même versant, prend la direction contraire et va rejoindre le Roufou, ainsi que la rivière est nommée par les indigènes, à partir de son entrée dans l'Oukouéré jusqu'au moment où elle se jette dans la mer. C'est au fleuve, résultant de la jonction de la Mgéta et de l'Oungérengéri, dont Speke et moi nous avons découvert les sources, que les Arabes donnent le nom de Kingani. Ce dernier a son embouchure à trois milles au nord de Bagamoyo.

La plus grande hauteur à laquelle nous soyons arrivés entre Bagamoyo et la capitale de l'Ouségouhha, n'a pas excédé mille pieds, au-dessus du niveau de la mer. À l'exception des pics de Dilima, que l'on aperçoit de temps à autre au nord de Kingarou Héra, et de plusieurs cônes aperçus dans les environs de Mikéseh, le terrain s'élève graduellement par une série d'ondulations, formant de grandes lignes parallèles couvertes de bois, fourrées de jungles ou simplement herbues, qui laissent entre elles de larges sillons par où les eaux s'écoulent au sud, et au sud-ouest, dans l'Oungérengéri.

Après avoir franchi cette rivière une seconde fois au delà de Simbamouenni, nous nous sommes vus tout à coup en face de cônes tronqués, reliés entre eux par de petites rampes en forme de selle, et rattachés de la sorte à un groupe de montagnes ; groupe isolé, qui s'élève au moins à deux mille pieds au-dessus de la rivière. À la base de ce massif est une longue arête boisée, qui se dirige à l'est, et qui sépare l'Oungérengéri du Vouami.

Le fier aspect de la scène ravit d'autant plus le voyageur, que ce dernier s'imagine avoir atteint le niveau où la fièvre disparaît ; car, dans son ignorance du pays, il ne l'attribue qu'aux jungles et aux marais des terrains bas.

Une marche, à partir de Simbamouenni, marche qui vous fait traverser une passe de la montagne, vous conduit à Simbo, d'où l'on voit parfaitement la vallée de la Grande-Makata, bornée à l'est par le groupe montagneux qu'on vient de franchir, et à l'ouest par la chaîne de l'Ousagara, dont les pics altiers et les cimes ambitieuses sont enveloppés de nuages.

J'ai passé beaucoup de temps à étudier la ligne de faîte qui sépare le Kingani du Vouami ; et si j'affirme qu'entre les deux bassins la démarcation existe, c'est que pour moi elle est claire et positive, les Arabes, les Vouamrima et les indigènes sont également d'avis que ces deux rivières n'ont entre elles aucun rapport. Le Kingani, ainsi qu'on l'a vu, tombe dans la mer à trois milles au nord de Bagamoyo, et le Vouami entre Vouindé et Saadani, à peu près à égale distance de chacun de ces deux villages.

La carte, jointe à ce volume, fera mieux comprendre le système fluvial de cette région.

Du point où nous sommes, c'est-à-dire de Simbo, la conformation du pays est très-visible. Tournés vers le couchant, nous avons à notre droite la vallée de la Makata, ou celle du Vouami, qui se dirige au nord, puis à l'est-nord-est ; et à notre gauche celle de l'Oungérengéri, qui, après une large courbe vers le nord, va droit au sud, avant de prendre la direction orientale. La route que nous avons suivie passe entre ces deux rivières, presque à moitié chemin des deux.

En examinant la carte, on verra que le même cours d'eau porte successivement différents noms, ce qui multiplie les causes d'erreur. Ainsi la rivière qui débouche entre Saadani et Vhouindé s'appelle Vouami, Roudéhoua, Makata et Moukondokoua, suivant la partie de son cours dont il est question.

En entrant dans la grande vallée que nous avons vue du village de Simbo, nous rencontrons d'abord la Petite-Makata. Bien que cette rivière soit guéable en toute saison, elle n'en est pas moins dangereuse pendant la masika, par la force et la rapidité du courant qu'elle oppose au voyageur.

On trouve ensuite un noullah profond qui déborde pendant la saison des pluies. À quelques centaines de pas de ce ravin est la Grande-Makata, dont la largeur peut arriver à cinq ou six cents mètres. C'est la Moukondokoua, partie supérieure du Vouami.

Vient après cela une branche de la Roudéhoua, qui porte le nom de Mbengérenga, et qui, après avoir coulé parallèlement à la route, va rejoindre les deux Makata près de leur confluent, sinon au point même où elles se réunissent.

Quand on a passé la Mbengérenga, on trouva une autre petite branche de la Roudéhoua. Cette dernière s'approche de la route, puis fait un brusque détour et se dirige au levant.

Marchant alors au sud-ouest, nous atteignons l'Ouronga, rivière qui prend sa source dans le Moundou, partie septentrionale de l'Ousagara,

De là nous arrivons à Réhennéko, et franchissant un coude de la montagne, nous retrouvons la Makata sous le nom de Moukondokoua, nom qui lui est donné par les Vouasagara.

Nous remontons la gorge qui renferme la rivière, et nous suivons pendant quelque temps la même route que Burton. Au point de la vallée où nous repassons la Moukondokoua nous quittons ce chemin pour incliner fortement vers le nord ; puis nous continuons à marcher parallèlement au sentier de nos prédécesseurs, dont nous sépare une distance de vingt à trente milles.

Onze milles n'avaient pas été franchis, à partir de l'endroit où nous avions quitté la route de Burton, lorsque nous trouvâmes le lac Ougombo, qui, malgré son peu d'étendue, joue un certain rôle dans le système fluvial de cette région. Ce petit lac, d'une longueur qui n'excède pas trois milles, reçoit la Roumouma, et se décharge par une étroite ouverture dans la Moukondokoua. Celle-ci ne prend nullement « naissance dans les Hautes-terres des Vouahoumba et des Vouamasaï », comme l'a dit Burton. Elle prend sa source à moins d'un degré de latitude de l'Ougombo, au nord de ce petit lac, dans la partie des montagnes de Kéma Kagourou que les Vouasagara appellent Moundou, et qui est également le point de départ de l'Ouronga ou bien Oulonga.

Parmi les autres affluents de la Moukondokoua sont le Mkoundou et le Roufouta, qui naissent dans le Kivya ; puis le Myombo et le Mdounhoui.

Les terres situées à l'ouest du Roubého, terres où la pluie est fort peu abondante, sont drainées par des noullahs, qui perdent généralement toutes les eaux qu'ils reçoivent. Ces lits desséchés, qu'en Amérique nous appellerions guiches, absorbent leur contenu, ou le laissent évaporer avant d'avoir pu rejoindre un cours d'eau permanent.

Tel est du moins ce qui arrive pour ceux que nous avons rencontrés ; et il en est bien peu qui, plus au sud, portent leur tribut au Roufidji..

La région stérile qui se trouve au couchant des monts de l'Ousagara, et qui est formée de la partie nord du Marenga Mkhali, de tout l'Ougogo, du midi de l'Ouhoumba, de l'Ihangé et du Mbogoué, n'a pas une seule rivière. L'eau pluviale y est reçue par des étangs peu profonds et plus ou moins considérables, dont l'intérieur du pays est parsemé. Pendant la saison sèche, l'eau de ces bassins est aspirée par les vents fixes du nord-est, qui la transportent dans les grands lacs, tels que le Victoria N'Yanza, d'où elle s'écoule par le Nil.

Après cette évaporation, de larges terrains qu'elle a mis à découvert montrent leur surface incrustée de sel et de nitrate de soude. Les salines qui, d'après les indigènes, se voient à l'ouest du Tchaga, dans le district d'Angarouka, les lagunes saumâtres de Balibali, situées ou couchant de Kikoui, et celles que j'ai vues moi-même au nord de Mizanza, sont dues probablement à la même cause.

Au delà du territoire des Vouagogo, les seuls cours d'eau qui méritent d'être cités sont le Mdabourou et le Maboungourou, dont le chenal se dirige au midi, et rejoint le Kisigo à un degré environ au sud de Kihouyeh. Nous avons vu que pendant la saison sèche, à l'endroit où nous l'avons passé, le Maboungourou n'a plus d'eau qu'au fond de grandes auges, abritées par la végétation qu'elles entretiennent.

Le Kisigo va tomber dans le Roufidji ; c'est, dit-on, une rivière importante. D'après les gens de Kihouyeh, auxquels nous devons ces renseignements, le Kisigo est rapide et fréquenté par un grand nombre d'hippopotames et de crocodiles.

En somme, la route que nous avons suivie, pour aller de Bagamoyo à l'Ounyanyembé, traverse ; 1° le bassin du Kingani, 2° celui du Vouami ; 3° la ligne de partage de ce bassin ; 4° la région aride, dont une portion forme l'extrémité nord du bassin du Roufidji.

Le lecteur se demande peut-être où nous voulons en venir avec ces ennuyeux détails.

Patience ! nous y voilà. En jetant les yeux sur la carte, on comprendra pourquoi j'ai parlé de toutes ces rivières, et pourquoi je m'arrête à les décrire.

Le Vouami, qui est formé d'un certain nombre d'entre elles, serait navigable pour des bateaux à vapeur ne tirant pas plus de deux ou trois pieds d'eau, et se remonterait aisément jusqu'à Mboumi, sur une longueur de deux cents milles. Les obstacles qu'il opposerait à la navigation, tels que les mangliers, dont les branches, largement étendues, s'enlacent en différents endroits, surtout près de la résidence de Kigongo, seraient détruits sans beaucoup de peine.

Or, le village de Mboumi est à moins de deux milles du pied de la chaîne de l'Ousagara, qui est le sanatorium de cette région ; et avec un steamer on irait de Vhouindè à Mboumi en quatre jours.

Désire-t-on que l'Afrique se civilise ? Veut-on mettre le commerce en relations directes avec l'Ousagara, l'Ouségouhha, l'Oukoutou, l'Ouhéhé ? Veut-on se procurer facilement l'ivoire, le sucre, le coton, l'orseille, l'indigo, les céréales de ces provinces ? Le Vouami peut en donner le moyen.

Quatre jours de navigation conduiraient le missionnaire dans un pays salubre, où il jouirait des biens de la vie en pleine sécurité, au milieu d'une population douce, et entouré des scènes les plus pittoresques, les plus poétiques. Là se rencontrent la verdure la plus vive, les eaux les plus limpides, les terres les plus fécondes ; des champs couverts de grain, des forêts de tamariniers, de mimosas, de msandarousi (l'arbre au copal). Là prospèrent le mvoulé géant, le magnifique palmier, le mparamousi majestueux ; une végétation comme on n'en voit que sous les tropiques. Excepté les plaisirs de la vie civilisée, rien de ce que peut désirer l'homme ne manque en cet endroit, et le missionnaire y trouverait, avec la santé et l'abondance, un peuple tout disposé à le bien recevoir.

Àpartir de Kadélamaré, une vingtaine de missions pourraient s'établir dans des sites admirables, traversés par des brises vivifiantes, arrosés par une eau abondante et pure, dans un pays que nul autre ne surpasse en fertilité, et peuplé partout de gens dociles ; gens d'un bon caractère, en paix les uns avec les autres, tous voyageurs et tous voisins.

De même que les passes de l'Olympe ont ouvert l'empire d'Orient aux Hordes ottomanes, de même que celles de Koumaylé et de Seureu ont introduit les Anglais en Abyssinie, les gorges de la Moukondokoua peuvent donner accès à l'Évangile, et permettre à son influence de gagner le cœur de l'Afrique.

Je vois d'ici le vieux Kadétamaré se frottant les mains avec joie à l'arrivée du blanc qui apporterait à ses sujets les paroles du Mouloungou (l'Esprit du ciel) ; de l'Homme qui leur enseignerait à cultiver les champs, à bâtir les maisons, à guérir les malades, à tisser les étoffes ; bref, à se civiliser.

Mais ainsi que le marin, qui doit savoir prendre un ris, ferler et gouverner, le missionnaire doit connaître tous les devoirs de sa profession, ou bien il échouera. Il ne faut pas que ce soit un efféminé, un porteur de gants de chevreau, non plus qu'un écrivain de journal, un polémiste, ou un amateur de chasuble et d'étole de soie ; mais un ardent ouvrier de la vigne du Seigneur, un homme de la trempe des Livingstone et des Moffat.

Si le Vouami est une rivière intéressante, le Roufidji ou Rouhoua est encore plus important. Il verse à la mer deux fois autant d'eau et son cours a beaucoup plus de longueur. C'est près des montagnes qui sont à quelque cent milles au sud-ouest de l'Oubéna qu'il prend sa source. Il reçoit le Kisigo, son principal tributaire, et le plus septentrional de ses affluents, il le reçoit, disons-nous, par moins de trente-trois degrés de longitude, à quatre degrés de son embouchure, ce qui forme, en ligne droite, près de deux cent quarante milles. Rien que ce fait lui donne un rang élevé parmi les rivières de d'Afrique centrale.

On sait fort peu de chose à l'égard du Rouflidji ; tout ce que nous pouvons dire, c'est qu'il est remonté par de petits bateaux jusqu'à huit marches de la côte (une soixantaine de milles), distance à laquelle s'arrêtent les Banians qui vont acheter l'ivoire chez les tribus riveraines.

On se rappelle qu'entre la région basse ou maritime et les terres supérieures, le contraste est frappant. Dans la vallée de l'Oungérengéri, comme dans celle du Vouami, la force productive du sol est incroyable. Le terreau noir, riche alluvion déposé par ces rivières depuis tant de siècles, est d'une fertilité sans bornes. Toute espèce végétale y devient gigantesque. La tige des herbes y prend la grosseur du bambou ; et certains arbres, tels que le mparamousi et le mvoulé, ont leurs premières branches à cent pieds de hauteur. Le maïs, semé dans ces vallées, éclipse les plus belles récoltes des fonds de l'Arkansas, du Missouri et du Mississipi ; le sorgho a des chaumes qui rivalisent, pour le volume, avec les plus belles cannes à sucre ; il arrive à une hauteur de douze pieds. L'épaisseur des jungles est quelque chose d'effrayant, et la variété des espèces, arbres et plantes, mettrait à l'épreuve l'habileté du plus savant botaniste.

Ayant franchi cette région pendant la masika, nous avons été à même d'observer l'effet de cette dernière sur la végétation. Au début de la saison pluvieuse, l'herbe dépassait rarement le genou ; à la fin, c'est-à-dire en six semaines, elle avait gagné toute sa hauteur : douze ou quinze pieds. Un mois après, elle était complètement sèche ; les naturels y mirent le feu ; et pendant plusieurs jours toute la contrée retentit du rugissement des flammes, que surmontait un voile épais d'une fumée noire, dont le ciel était assombri.

Quand les feux s'éteignent, après avoir dévoré l'herbe, c'est alors qu'il fait bon voyager. On avance aisément, et les marches sont à peu près le double de ce qu'elles étaient avant l'incendie. Enfin, le regard peut embrasser l'étendue, errer d'un monticule à un pli de terrain, sans être arrêté par une muraille herbue qui se dresse entre lui et la perspective, et qui ne permettrait de jouir du paysage qu'à un homme ayant plus de cinq mètres

Il est extrêmement difficile de saisir les différences ethniques que présentent les Vouamrima et les Vouashenzi, gens de la côte et gens de l'intérieur. Je suis toujours à me demander comment le capitaine Burton a pu décrire avec autant de précision des lignes qui sont imperceptibles pour un homme ordinaire, tel que moi.

Il y avait à Bagamoyo des échantillons d'une foule de tribus : Vouangindo, Vouarori, Vouagogo, Vouanymouézi, Vouaségouhha, Vouasagara, que nous avons pu comparer avec les gens du Sahouahil ; et bien qu'ils fussent réunis, il aurait été malaisé pour tout le monde de les distinguer les uns des autres, soit par les traits, soit par le costume. Ce n'était que par certains détails, qui de prime abord, semblaient trop insignifiants pour être pris en considération, détails de coiffure, d'ornements, de tatouage, d'élongation des oreilles, qu'on arrivait à reconnaître les représentants des diverses tribus. Il existe assurément des différences, mais qui nous paraissent moins nombreuses et moins prononcées qu'il ne l'a été dit.

Par suite de leurs rapports avec une demi-civilisation, les Vouasahouahili ont une certaine apparence qui, au premier coup d'œil, les fait mettre au-dessus de leurs frères de l'ouest. Ils sont mieux vêtus et semblent à demi policés. Mais si en grattant le Russe on trouve le Tartare, on peut dire avec non moins de raison que sous la blanche tunique du Msahouahili se cache un sauvage. Au bazar ou dans la rue il vous parait à demi arabisé ; ses manières onctueuses, ses courbettes, ses génuflexions, le patois dont il se sert, tout vous annonce son contact et son affinité avec la race qui le domine. Une fois sorti de la Mrima, il jette sa robe blanche, et vous ne voyez plus que sa peau noire,

son prognathisme, ses grosses lèvres. Entre lui et un Mshenzi, l'œil le plus perçant ne fait aucune différence. Pour le distinguer, il faut connaître son origine.

La première peuplade que nous voyons en sortant de la Mrima, est celle des Vouakouéré, dont la province peu étendue se trouve entre l'Ouzaramo et l'Oudoé. Placés à deux jours de marche du rivage, les Vouakouéré sont les premiers Africains de race pure que rencontre le voyageur. D'un caractère timide, ils paraissent incapables d'attaquer les passants. Des gens inoffensifs entre tous, et qui n'en ont pas moins une très-mauvaise renommée. Les Arabes et les Vouasahouahili prétendent qu'ils sont extrêmement déshonnêtes, ce qui pour moi ne fait pas le moindre doute. Ils m'en ont fourni la preuve aux stations de Kingarou Héra et d'Imbiki.

Les chefs de la partie orientale de l'Oukouéré reconnaissent la suzeraineté nominale des dihouans de la Mrima. Ils ont choisi les fourrés les plus épais pour y établir leurs villages. Chacune des avenues qui peuvent y conduire sont fermées par des portes solides, qui ont rarement plus de quatre pieds et demi de hauteur, et qui parfois sont assez étroites pour qu'on ne puisse s'y introduire qu'en se mettant de côté.

Formés généralement d'aloès, de gommiers, d'acacias de toute espèce, tellement serrés que leurs branches s'entrelacent, ces îlots de broussailles, plus communs dans l'Oukouéré que dans toute autre province, opposent des obstacles insurmontables à un ennemi sans vêtement. Il n'est pas de voleur, pas d'assaillant assez hardi pour affronter ces formidables épines, qui se présentent de toute part.

Quelques-uns de ces halliers servent de repaire à des groupes de bandits qui manquent rarement de saisir les gens esseulés, traînards de caravanes et autres, surtout si c'est un Mgouana, ainsi que nous l'avons vu au sujet de Khamisi.

J'estime la population de l'Oukouéré à cinq mille âmes, répartis dans une centaine de villages, sur un terrain qui, borné au sud par le Roufou, au nord par le Vouami, n'a pas plus de trente milles carrés. S'ils étaient réunis sous les ordres d'un seul chef, les Vouakouéré pourraient devenir une tribu puissante.

Viennent ensuite les Vouakami, débris d'une nation qui jadis occupa tout le territoire qui s'étend de l'Oungérengéri à la Grande-Makata. Des guerres fréquentes avec les Vouaségouhba et les Vouadoé les ont réduits à une langue de terre d'une largeur de dix milles, placée entre le pic de Kira et l'arête rocailleuse qui ferme la vallée du côté de l'est, à deux milles environ du bord de la rivière.

Ils sont là, pressés comme des abeilles, retenus par la fertilité du sol, qui, en prévenant leur dispersion, a conservé à la tribu son existence. De la crête rocheuse qui domine la vallée, on voit avec la lorgnette des groupes de cases aux tons bruns, enfouis dans les massifs de verdure, et l'on compte aisément plus de cent villages.

En sortant de l'Oukami, nous entrons dans l'Oudoé, où nous trouvons un beau peuple, à l'air martial, aux traits bien plus intelligents que ceux des Vouakouéré et des Vouakami, et d'une teinte plus claire que celle des tribus précédentes ; un peuple qui a des traditions de race, qui, en voyant l'ennemi empiéter sur ses domaines, a couru aux armes, et qui s'est vaillamment défendu.

Le pays n'est pas moins remarquable. Parmi les provinces que traverse la route que nous avons prise, il en est peu d'aussi riches que l'Oudoé, peu d'aussi pittoresques. De grands cônes élèvent au-

dessus de la forêt leurs têtes coiffées de légers nuages, entre lesquels un soleil étincelant darde ses rayons, verse des flots de lumière, et tire des globes feuillus, étagés

sur les pentes, des effets de couleur à désespérer le plus ambitieux des peintres.

C'est, depuis la côte, le premier endroit où le voyageur épris des beautés de la nature soit saisi d'admiration. La route gravit les collines, et se déroule au faîte des rampes, d'où le regard suit les versants boisés, plonge dans les profondeurs du val, en fouille les gorges, se relève pour atteindre les sommets qui baisent le ciel, ou pour s'égarer dans une chaîne aux plis concentriques, dont l'aspect mystérieux et provoquant vous attire. Supposez que Byron ait vu quelques-uns de ces tableaux, il eût dit avec la même exactitude :

« Le jour commence à poindre ; avec lui apparaissent les monts sévères de l'Oudoé, les sombres rochers d'Ourougourou, et le pic de Kira, voilé à demi par la brume, sillonné d'eaux ruisselantes, et drapé de brun et de pourpre. »

Mais quels récits pourraient faire les échos de cet éden ! Quels cris de désespoir n'ont-ils pas dû entendre, lorsque attaqués à l'ouest et au nord par les Vouaségouhha, au levant par les traitants de Vhouindé et de Saadani, les Vouadoé, malgré leur bravoure, se sont vus, à cent reprises différentes, enlever leurs femmes et leurs enfants, puis arracher leurs districts, qui, l'un après l'autre, passèrent aux mains des ravisseurs. Car les femmes et les enfants de l'Oudoé, bien supérieurs au physique et au moral à tous ceux des races serviles du voisinage, étaient avidement recherchés pour le harem et pour la domesticité. De là cette chasse active, faite avec les mousquets fournis par les traitants, et contre lesquels la bravoure demeurait impuissante. »

C'est dans l'Oudoé que nous avons observé pour la première fois des marques nationales, caractéristiques de la tribu. Là, elles consistaient en une ligne de points, descendant de chaque côté du visage, et dans l'écornement de la tranche interne des deux incisives médianes de la mâchoire supérieure.

Les armes de cette tribu, pareilles à celles des Vouakouéré et des Vouakami, se composent d'un arc, ayant des flèches savamment barbelées, d'une couple d'assegayes (sorte de javelines), d'un grand couteau, d'un bouclier, d'une petite hache, et d'un casse-tête, arme de jet, qui, lancée avec adresse au front de l'ennemi, porte un coup étourdissant et quelquefois mortel.

En débuchant des forêts de Mikéseh, on entre chez les Vouaségouhha ou Vouaségoura, ainsi que prononcent les Arabes, et après eux le capitaine Burton, qui adopte cette orthographe vicieuse. Toutes les tribus de l'intérieur, et avec elles MM. Krapf, New, et Wakefield emploient la première de ces dénominations ; je la conserve également.

L'Ouségouhha s'étend sur deux degrés de longitude, et sur un et demi de latitude, ou quatre-vingt-dix milles géographiques, dans sa plus grande largeur. Il se divise en deux provinces : l'Ouségouhha méridional, qui va de l'Ourougourou au Vouami, et l'Ouségouhha septentrional, gouverné par Moto, et qui, du Vouami, se prolonge jusqu'à l'Oumagassi et à l'Ousoumbara,

Le développement de cette tribu et son élévation nous offrent un exemple des vicissitudes que les races barbares ont subies dans tous les siècles. Il y a trente ans les Vouaségouhha ne possédaient qu'une lisière de terrain, placée entre les Vouasambara et les Vouadoé. Ceux-ci prédominaient alors au levant de l'Ousagara. Mais les marchands d'esclaves, portant la ruine avec eux, livrèrent cette belle race à des bandes composées de fugitifs de la Mrima, d'esclaves marrons, de cri-

minels échappés aux lois de Zanzibar, de voleurs d'enfants, de détrousseurs de caravanes dont les bois de cette région étaient infestés.

Les bandits, organisés par les traitants, fournirent bientôt à ceux-ci des Vouadoé, pris dans les districts les moins populeux. La vente de ces captifs, d'une beauté de forme et d'une intelligence remarquables, fut à la fois rapide et fructueuse, et les razzias se multiplièrent.

Parmi les chefs de ces expéditions était Kisabengo, dont nous avons raconté l'histoire, et qui, au trafic des habitants, joignant la conquête du sol, étendit l'Ouségouhha jusque dans la vallée où il fonda Simbamouenni. À l'époque de cette fondation, il ne restait plus qu'un petit nombre de Vouadoé ; presque tous avaient été arrachés de leur demeure.

Mais l'horrible chasse n'est pas terminée ; la plupart des guerriers vouaségouhha ont des mousquets ; et en retour des munitions que leur donnent les Arabes, ils continuent d'approvisionner ceux-ci de Vouarougourou, de Vouadoé, de Vouakouenni. En 1867 ils pénétrèrent dans l'Ousagara, au cœur même des montagnes, désolèrent les parties populeuses de la vallée de la Makata, et en ramenèrent cinq cents captifs.

Autrefois, dans ce pays, la guerre n'était causée que par les disputes des chefs ; elle est maintenant fomentée par les traitants de la Mrima, qui en ont besoin pour approvisionner d'esclaves le marché de Zanzibar.

L'escadre qui est en croisière dans ces parages a le pouvoir d'arrêter l'infâme négoce, au moins du côté des Vouaségouhha. Qu'elle détache un bateau à vapeur avec cinquante hommes, qui remonteront le Vouami jusqu'au village de Kigongo. Là, on n'est plus qu'à vingt milles de Simbamouenni : huit ou neuf heures de marche. Parti le soir, le corps d'armée attaquerait la ville au point du jour ; et, y mettant le feu, détruirait le pivot de la traite de l'homme dans cette partie de l'Afrique. Aidés par les marchands d'esclaves, les Vouaségouhha sont le fléau de cette région ; mais une fois leur repaire anéanti, ils seraient impuissants pour le mal.

C'est, dit-on, chez les Vouaségouhha que la croyance à la sorcellerie est le plus profondément enracinée ; ce qui n'empêche pas les adeptes de cette science ténébreuse d'avoir chez eux une vie des plus précaires. On trouve fréquemment, au bord de la route, des tas de cendre qui marquent les places où de nombreux vouaganga ont été mis à mort.

Tant que ses prédictions se réalisent et n'amènent que du bien, le sorcier reste en faveur ; mais qu'une famille soit frappée d'une calamité qui ne lui semble pas ordinaire, elle jure que c'est le résultat d'un maléfice et accuse le mganga. Aussitôt les inquisiteurs se rassemblent et prononcent l'arrêt, qui, en tout pays, a frappé les sorciers. Le bois sec est rapidement trouvé dans la forêt voisine, et l'infortuné périt dans les flammes. Comme avertissement à ses confrères, on suspend sa choukka à la branche qui est au-dessus de l'endroit où il a subi la sentence.

Nous trouvons ensuite les Vouasagara, dont le territoire s'étend de la Makata au désert de Marenga Mkali, sur une longueur de soixante-quinze milles géographiques, et une largeur de près de trois degrés de latitude. Ainsi que nous l'avons vu, il se compose d'un groupe de montagnes et de leur base. La chaîne s'y dirige du sud au nord en inclinant à l'est. Elle doit avoir son point culminant à six mille pieds au-dessus de la mer. Le mont Kiboué, près de Kadétamaré, s'élève à deux mille cinq cents pieds au-dessus du niveau de la vallée, et celle-ci est a deux mille pieds au-dessus de l'Océan. Mais il y a aux environs de l'Ougombo, dans le massif du Ngourou, des sommets qui, d'après notre estime, dépassent de quinze cents pieds au moins celui du mont Kiboué.

Au nord, et vue à peu de distance de la Makata, la chaîne parait beaucoup plus haute et plus escarpée que dans la portion qui touche à la passe de la Moukondokoua. Les nuages qu'apporte la mousson rencontrent ces montagnes et s'y arrêtent ; ils versent la pluie qu'ils renferment sur les sommets qui les retiennent, sur les pentes qu'ils ont gravies ; et l'eau retombe en ruisselets et en torrents, puis s'écoule en rivières dans la région maritime, sans avoir franchi le rempart derrière lequel s'étend la plaine altérée.

Quelle que soit à ce sujet l'opinion des géographes, la chaîne de l'Ousagara me paraîit être, dans cette région, ce que les Montagnes-Rocheuses sont au centre de l'Amérique du Nord. Je considère cette chaîne comme l'épine de l'Afrique orientale. Le Kilima-Njaro est situé par 35°7′ de longitude est ; le mont Kénia par 35°15′ ; je place le mont Kiboué par 34°30′ ; et Burton, envisageant la vallée que traverse le Roufidji, comme une simple lacune de la chaîne, pense que les monts de l'Ousagara « ont leur point culminant dans le Njésa-Ouhiyou. »

Qu'il y ait dans cette chaîne de larges interruptions ne prouve rien contre ma théorie. Si la vallée du Rouhoua (cours moyen du Roufidji) n'est qu'une brèche de l'Ousagara, pourquoi verrait-on autre chose dans celle de la Moukondokoua ? Pourquoi les plaines de l'Ouhoumba (Oumasaï) ne seraient-elles pas une simple lacune, entre deux chaînons ? Pourquoi le Kilima-Njaro, le mont Kénia et ses deux voisins, le Msarara et le Doeno Camouea, soulevés tous sur la même longitude, n'appartiendraient-ils pas à une seule et même chaîne ?

L'effet qu'on observe à l'est et à l'ouest des Montagnes-Rocheuses, se voit également sur les deux rives des monts de l'Ousagara. Personne n'ignore que la plaine du Colorado, le Wyoming, et une grande partie du Nébraska, situés au levant de la grande chaîne américaine, n'ont pas à beaucoup près la richesse des bords du Missouri, et que le Grand-Bassin, qui est au couchant des mêmes montagnes, est loin d'être aussi fertile que les terres placées à l'ouest de l'Utah. Ces régions dépourvues de bois ont, de chaque côté de la montagne, une largeur qui varie de cinq cents milles à huit cents, sur une longueur de près de deux mille milles du nord au sud.

Nous n'avons pas en Afrique une pareille étendue ; mais il faut se rappeler qu'au lieu d'une altitude moyenne de onze à douze mille pieds, qui est celle des Montagnes Rocheuses, l'Ousagara n'en présente que trois mille cinq cents, dans la partie la plus proche de la côte, du moins d'après notre estime. Au couchant elle s'élève davantage, et peut avoir une moyenne de quatre mille cinq cents pieds.

Cette différence établie, nous trouvons dans la plaine de la Makata la même pénurie de bois que dans celles du Far-West ; et la région qui est au couchant de l'Ousagara, avec ses terres arides et ses dépôts salins, peut être comparée à la partie occidentale du Colorado et au territoire de l'Utah.

Dans l'Ouyanzi, à l'ouest de l'Ougogo, le terrain se relève longitudinalement, arrive à mille pieds au-dessus de la région précédente, et arrêtant les vapeurs que charrient les vents d'est, redevient productif, et ne le cède en fertilité qu'à la vallée de la Moukondokoua.

Les Vouasagara sont donc des montagnards. Violents dans les districts du nord, où ils ont pris les mœurs des Vouahoumba, qu'ils avoisinent, ils sont doux et bons dans les districts du sud. Les attaques répétées qu'ils ont eues à subir de la part des Vouadirigo ou Vouahéhé, de celle des Vouaségouhha, des Vouahoumba et des Vouagogo, leur ont donné de la défiance à l'égard des étrangers ; mais dès qu'on les rassure, ils se montrent pleins de franchise et d'amabilité.

Ils ne sont, hélas ! que trop fondés à se méfier des Arabes et des Vouangouana de Zanzibar. Dans l'est de leur territoire, Mboumi a été brûlé deux fois en peu d'années par les traitants et par les chasseurs d'esclaves. Réhennéko a éprouvé le même sort ; et Abdallah ben Nasib a porté le fer et la flamme depuis Misonghi jusqu'au Mpouapoua. Kanyaparou, chef des environs de Kounyo, ensemençait autrefois un quart du Marenga Mkali ; maintenant il se borne à cultiver le haut de ses collines, où le retient la crainte des maraudeurs de l'Ouhéhé.

Dans l'est il est difficile de distinguer les Vouasagara des Vouaségouhha. Plus loin les signes caractéristiques se produisent et deviennent de plus en plus marqués. Ce fut dans les villages du Mpouapoua qu'ils nous apparurent d'abord. Là nous avons trouvé, pour la première fois, les cheveux divisés en petites mèches, longues et bouclées, ornées de petites pendeloques de cuivre et de laiton, de balles, de rangs de perles minuscules, de picés brillants, menue monnaie de Zanzibar, valant un peu moins de cinq centimes.

Un jeune Msagara fardé d'une légère teinte d'ocre rouge, ayant sur le front une rangée de quatre ou cinq piécettes de cuivre, à chaque oreille une petite gourde, passée dans le lobe distendu, coiffé de mille tire-bouchons bien graissés et pailletés de cuivre jaune, la tête rejetée en arrière, la poitrine large et portée en avant, des bras musculeux, des jambes bien proportionnées, représente le beau-idéal de l'Africain de ces parages.

Outre les deux petites gourdes qu'il a aux oreilles, et qui renferment sa menue provision de tabac et de chaux, — celle-ci obtenue par la cuisson de coquilles terrestres, — notre élégant porte une quantité de joyaux primitifs qui lui pendent sur la poitrine ou qui lui entourent le cou ; par exemple de petits morceaux de bois sculptés, deux ou trois cauris d'un blanc de neige, une petite corne de chèvre, ou quelque médecine (lisez talisman) consacrée par le mganga de la tribu, une dizaine de rangs de perles rouges ou blanches, un collier de picés ou deux ou trois soungomazzi, grains de verre de la taille d'un œuf de pigeon, et quelquefois une chaîne en fil de cuivre, pareille aux chaînes de montre à bas prix, qu'il reçoit des Arabes en payement de ses poulets et de ses chèvres, ou qu'il a fabriquée lui-même.

Les enfants sont complètement nus ; plus tard ils se mettent une peau de chèvre ou de mouton. Les adultes ont des jupettes et des draperies d'étoffe, calicot écru ou cotonnade bleu foncé, faite dans l'Inde, soit unie, soit à bordure rouge. Cette dernière variété, qui est le barsati, jouit d'une grande faveur dans l'Ousagara. Les chefs portent le bonnet des dihouans de la Mrima, ou le arboush des Arabes. Enfin, dans les deux sexes, le front, la poitrine et les bras sont tatoués.

Nous trouvons ensuite les Vouagogo, race puissante, dont le territoire, situé à l'ouest de l'Ousagara, est large de quatre-vingts
Jeune homme de l'Ousagara. milles et peut en avoir cent de longueur. On se rappelle combien la traversée de l'Ougogo exige de prudence et de jugement de la part de ceux qui l'accomplissent. C'est là que, pour la première fois depuis la Cité-Lion, Ils entendent prononcer te mot de honga. qui signifiait jadis : présent fait à un ami, et qui, maintenant, accompagné de menaces de guerre, est l'équivalent d'extorsion.

Trois routes franchissent l'Ougogo. Celle du midi et celle du nord, qui a été suivie par nous, imposent au voyageur sept tributs, dont le total s'élève, pour une caravane de cent cinquante hommes, à cent soixante-dix-huit ou cent soixante-dix-neuf choukkas, près de trois cent soixante mètres d'étoffe. Sur la route du centre, où le honga se paye huit fois, le total s'augmente de dix-neuf choukkas.

Mais ce chiffre n'a rien d'absolu ; et pour peu que le voyageur s'y prête, il le verra grossir de tous les lambeaux d'étoffe qu'on pourra lui arracher. Mvoumi, par exemple, lui demandera soixante choukkas et se trouvera magnanime d'exiger aussi peu d'un grand Mousoungou. Le voyageur fera donc bien de confier aux plus importants de ses hommes le soin de traiter l'affaire, et leur enjoindra de ne pas se compromettre en offrant trop vite un chiffre quelconque.

Le tribut n'est payé en cotonnade et autres étoffes que par les caravanes arrivant de la côte ; celles qui reviennent de l'intérieur l'acquittent généralement avec de l'ivoire et des houes en fer.

Physiquement et moralement, les Vouagogo sont supérieurs aux peuplades que nous avions rencontrées jusqu'alors. Il y a dans leur front quelque chose de léonin ; leur physionomie est intelligente, leurs yeux sont grands et largement ouverts, leur peau d'un brun foncé est d'un ton riche. Ils ont, il est vrai, le nez épaté, les lèvres grosses ; mais pas de cette façon monstrueuse que nous supposons chez tous les nègres.

En somme, bien qu'il soit violent jusqu'à être féroce, capable de tout quand la passion l'entraîne, le Mgogo nous attire. Il est fier de son chef, fier de son pays aride et sans beauté, fier de lui-même, de ses exploits, de ses armes, de tout ce qui lui appartient. Il est vaniteux, bravache, égoïste, dominateur, mais susceptible d'affection et de dévouement. Il se donnera de la peine pour le seul plaisir d'obliger ceux qu'il aime, et cependant le vice de son caractère, ce qui le place sous un mauvais jour aux yeux du voyageur, c'est son âpreté au gain.

Avec son aspect menaçant, sa nature exubérante, emportée, fière, hautaine, querelleuse, ce brutal devient un enfant pour l'homme qui cherche à le comprendre et qui l'étudie sans le blesser. Il est d'un amusement facile ; tout l'intéresse ; sa curiosité s'éveille promptement ; et, nous le répétons, avec la conscience de sa force et de la faiblesse de l'étranger, il a assez de raison pour dominer sa convoitise, pour comprendre que toute violence à l'égard d'un voyageur détournerait les caravanes, priverait ses chefs d'une partie de leurs revenus et le pays de ses bénéfices.

Ses armes, composées d'un arc et de flèches aiguës, à pointe fourchue en arrière et cruellement barbelée ; d'une couple d'asségayes ; d'une lance, dont le fer de plus de deux pieds de long ressemble à une lame de sabre ; d'une hache d'armes et d'une petite masse appelée roungou, sont faites avec beaucoup d'art. Exercé à les manier dès l'enfance, à quinze ans il est habile à s'en servir.

Doit-on se battre, le messager du chef court d'un village à l'autre, en soufflant le bruit de guerre dans sa corne de bœuf. À cet appel le Mgogo jette sa houe sur son épaule, revient à sa hutte et ressort l'instant d'après en costume de combat : des plumes d'autruche, d'aigle ou de vautour se balancent sur sa tête ; un long manteau rouge flotte derrière lui. À son bras gauche est un bouclier de peau d'éléphant, de rhinocéros ou de buffle, orné de dessins blancs et noirs. Il tient sa lance d'une main, de l'autre ses assegayes. Son corps est peint de la couleur de guerre ; il a des clochettes aux genoux et aux chevilles, et aux poignets de nombreux anneaux d'ivoire qu'il entrechoque pour annoncer sa présence. Il a quitté à la fois la houe et l'extérieur du paysan ; c'est maintenant un guerrier plein de fierté et d'enthousiasme, bondissant comme un tigre, et flairant le champ de bataille.

La force, la puissance des Vouagogo vient surtout de leur grand nombre. Il est rare qu'ils fassent partie des caravanes, et leurs villages conservent tous leurs guerriers. Des tribus décimées, ou naturellement faibles, acceptent avec joie d'être admises dans leurs cercles ; les émigrés, les bannis des peuplades voisines trouvent chez eux un refuge, et grossissent la population. Ainsi, dans, le nord, les Vouahoumba sont nombreux ; dans les districts du sud, les Vouahéhé, les Vouakimbou ; ailleurs

ce sont des Vouasagara et des Vouanyamouézi. Il faut dire que, dans cette région, ces derniers sont l'équivalent des Écossais : on en trouve partout ; et ils ont, pour se produire et pour se placer au premier rang, une adresse particulière.

De même que dans l'ouest de l'Ousagara, les habitations des Vouagogo sont disposées sur les quatre côtés d'une aire qu'elles entourent complètement, et sur laquelle ouvrent toutes les portes. C'est le tembé que nous retrouverons jusqu'au bord du lac Tanganika. Sur la terrasse qui en forme le toit, sont placés le grain, l'herbe, le tabac, les citrouilles et autres récoltes. La muraille extérieure a de petites ouvertures qui servent à la fois de judas et de meurtrières.

Dans l'Ougogo, la bâtisse en est fragile ; c'est un mince clayonnage recouvert de pisé, avec trois ou quatre pieux soutenant les poutrelles où s'appuient les solives qui portent la terrasse. Une balle de mousquet perce d'outre en outre ces frêles murailles, qui, dans l'Ouyanzi, où le bois de charpente est commun, ont une bien autre épaisseur et deviennent une véritable défense.

Chaque appartement, séparé du voisin par une cloison, abrite un ménage, dont les enfants couchent sur des pelleteries posées par terre. Le père de famille seul a une kitanda, sorte de lit fait d'une peau de bœuf ou de l'écorce du myombo, tendue sur un cadre, monté sur quatre pieds.

L'aire des chambres, composée d'argile battue, est d'une saleté repoussante, et imprégnée de l'odeur de toutes les abominations. Dans tous les angles, sont accrochés les pièges d'une araignée noire, de taille énorme, et les repaires d'insectes monstrueux.

Des rats bruns, ayant la tête singulièrement longue, infestent chaque tembé. Parmi les animaux domestiques, les chats, les vaches, les moutons et les chèvres sont les seuls à qui l'entrée de la demeure soit permise ; les chiens, de race pariah, logent dehors avec les bœufs.

Les Vouagogo admettent l'existence d'un esprit céleste qu'ils appellent Mouloungou, et qu'ils invoquent dans certaines occasions, telles que la mort de leurs parents. Dès qu'il a enterré son
Le tembé à vol d'oiseau. père, le Mgogo réunit tout ce qui appartenait au défunt : ses armes, sa houe, son étoffe, son ivoire, son bétail, puis il s'agenouille devant tout cela, et demande à plusieurs reprises au Mouloungou d'accroître sa richesse, de bénir ses moissons et de rendre son commerce fructueux.

Voici l'entretien que nous avons eu à ce sujet avec un marchand du pays :

« Qui a fait vos parents ? lui demandai-je.

— Mais, homme blanc, c'est le Mouloungou !

— Et vous, qui vous a fait ?

— Si le Mouloungou a fait mon père, le Mouloungou m'a fait aussi ; n'est-ce pas ?

— Parfaitement. Où pensez-vous que soit allé votre père, maintenant qu'il est mort ?

— Les morts sont morts et ne vivent plus, dit-il solennellement. Le chef meurt, et il n'est plus rien ; il ne vaut pas plus qu'un chien qui a cessé de vivre ; il est fini ; ses paroles sont mortes, sa bouche n'a plus de voix. — C'est vrai ! ajouta le Mgogo en me voyant sourire. Le chef mort n'est plus rien. Qui dit le contraire dit un mensonge.

— Mais votre chef n'est-il pas un grand personnage ?

— Seulement pendant sa vie. Quand il est mort, il va dans la fosse comme les autres, et il n'en est plus question, pas plus que d'une autre personne.

— Comment un Mgogo est-il enterré ?

— Ses deux jambes sont réunies et attachées ; le bras droit est mis près du corps, l'autre est plié sous la tête. On place le mort dans la fosse, sur le côté gauche ; on étend sur lui sa choukka, puis on le recouvre de terre, et l'on y plante des broussailles pour empêcher le fizi (la cynhyène) de le déterrer. Les femmes sont mises sur le côté droit, dans des fosses séparées de celles des hommes.

— Et que faites-vous du sultan quand il est mort ?

— Nous l'enterrons comme les autres, cela va sans dire. Seulement la fosse est creusée au milieu du village, et une maison est construite dessus. Le nouveau sultan demande alors un bœuf ; il le tue devant cette maison, en prenant le Mouloungou à témoin qu'il est bien le chef légitime ; ensuite il distribue la viande au nom de son père, et chaque fois qu'un bœuf est tué dans le village, c'est devant le tombeau du chef.

— Quand le sultan est mort, qui est-ce qui lui succède ? Est-ce son fils ?

— Oui, lorsqu'il en a un. S'il n'a pas d'enfant, c'est le chef le plus élevé qui le remplace. A près le mtémi, qui est le chef du district, vient le msagira, dont l'emploi est d'écouter les plaintes de chacun, de les transmettre au mtémi, qui rend la justice et dont il rapporte les arrêts. C'est lui qui reçoit le honga, lui qui le place devant le mtémi ; quand ce dernier a pris ce qui lui convient, le reste est pour le msagira. Celui-ci commande aux manyapara ou simples chefs de bourgade.

— De quelle manière se marient les Vouagogo ?

— Ils achètent leurs femmes.

— Combien vaut une épouse ?

— Cela dépend. Un homme très-pauvre payera la sienne une couple de chèvres ; le mtémi en donnera une centaine, ou cent moutons, et même cent vaches. C'est un chef, et le mtémi, vous savez, n'achète pas une femme du commun. Pour lui, comme pour les autres, il faut le consentement du père, et livrer le bétail d'avance. Cela demande beaucoup de temps et beaucoup de paroles. Tous les parents et tous les amis de la fille ont à discuter la chose ; on ne s'entend pas tout de suite.

— En cas de meurtre, que faites-vous du coupable ?

— le meurtrier doit payer cinquante vaches. S'il n'est pas assez riche pour s'acquitter, le chef donne aux parents de la victime, ou à ses amis, la permission de le tuer. Ceux-ci, quand ils peuvent le saisir, l'attachent à un arbre et le tuent à coups d'assegayes, lancées une à une ; puis ils lui tranchent la tête, lui coupent les membres, et en dispersent les débris.

— Comment punit-on les voleurs ?

— Celui qu'on prend sur le fait est mis à mort immédiatement, et l'on n'en parle plus. N'était-ce pas un criminel ?

— Mais si le voleur n'est pas connu ?

— On le cherche. L'accusé est amené devant nous ; on tue un poulet : si les entrailles sont blanches, l'homme est innocent ; quand elles sont jaunes, il est coupable.

— Croyez-vous à la sorcellerie ?

— Naturellement. Celui qui jette un sort au bétail, ou qui empêche de pleuvoir, est puni de mort. »

De l'Ougogo, on entre dans l'Ouyanzi. Avant que des émigrés de l'Oukimbou vinssent s'y établir, c'était un désert où l'on souffrait tellement de la chaleur et de la soif, que les porteurs l'appelèrent Magounda-Mkali, ce qui veut dire Plaine embrasée. L'eau y était rare et les tirikézas nombreuses.

Maintenant, dans cette Terre brûlante, au moins sur la route du nord, celle qui passe par Mouniéka, l'eau ne manque plus, les villages sont fréquents, et le voyageur s'aperçoit que le Magounda Mkali n'a plus un nom qui lui convienne. Les Vouakimbou, nous l'avons dit plus haut, sont de bons agriculteurs, des hommes industrieux et laborieux entre tous. Ils ont pour armes des lances légères, des masses d'armes, des arcs et des flèches. Leurs tembés sont fortement établis, et prouvent chez leurs auteurs une grande habileté dans l'art des constructions militaires. Les estocades sont tellement bien faites, qu'il faudrait employer le canon pour entrer dans le village qu'elles entourent, si peu que celui-ci fût défendu.

Les Vouakimbou sont également très-habiles dans la confection des trappes qu'ils établissent pour prendre les éléphants et les buffles, et où se trouve quelquefois un lion ou un léopard.

En quittant le Magounda-Mkali, nous sommes entrés dans l'Ounyamouézi, la Terre de la Lune des anciens auteurs, et où nous reprenons la suite de notre voyage.

09

Kouikourou, capitale de l'Ounyanyembé, était la résidence de Mkasihoua, chef des Vouanyamouézi de cette province. Séid ben Sélim, gouverneur de la colonie arabe, l'habitait également et me pria de l'accompagner à sa demeure.

Sur notre passage, la foule était compacte. Les pagazis par centaines, les guerriers et leur chef, les enfants, noirs chérubins, entre les jambes de leurs parents, jusqu'aux bébés suspendus au dos de leurs mères, tous payaient de leurs regards fixes le tribut qui était dû à ma couleur. Mais l'ovation était muette : seuls, le vieux chef et les Arabes m'adressaient la parole.

La maison de Ben Sélim occupait l'angle nord-ouest d'un enclos situé dans le village, et protégé par une forte estacade. Le thé y fut servi dans une théière en argent, accompagnée d'une cloche de même métal, sous laquelle fumait une pile de crêpes. Je fus convié à en prendre ma part. Un homme qui a fait à jeun huit milles en plein soleil, et qui naturellement a bon appétit, est dans d'excellentes conditions pour faire honneur au repas qu'on lui offre. Je dois avoir surpris mon hôte par l'aisance avec laquelle j'avalai onze tasses de son breuvage aromatique — une infusion d'une herbe d'Assam — et par la dextérité que je mis à démolir sa pile de crêpes fumantes.

Le repas terminé, je remerciai le gouverneur avec toute l'effusion d'un estomac naguère aux abois, et qu'on vient de satisfaire. N'eussé-je rien dit, que mes regards reconnaissants auraient té-

moigné à ben Sélim tout ce dont je lui étais redevable.

Quand j'eus exprimé ma gratitude, je pris ma pipe et mon tabac.

« Ami cheik, veux-tu fumer ? dis-je à mon hôte.

— Merci ; les Arabes ne fument pas.

— Permettez-vous que, pour aider la digestion, je…

— Très-bien, maître ; faites donc. »

Et les questions commencèrent ; questions commerciales, politiques, curieuses, cancanières, futiles et graves. D'abord sur mon voyage.

« Comment est venu le maître ?

— Par le Mpouapoua.

— La Makata était-elle mauvaise ?

— Exécrable.

— Et les nouvelles de Zanzibar ?

— Elles sont bonnes : Saïd Tourki a pris possession de Mascate ; Azim ben Ghis a été tué dans la rue.

— Est-ce vrai, Ouallahi ! (par Allah !)

— Très-vrai.

— Heh ! heh !-h ! Voilà une nouvelle, dit-il en se frappant la barbe. Avez-vous entendu parler de Soliman ben Ali, maître ?

— Oui ; le gouverneur de Bombay l'a renvoyé à Zanzibar, par un vaisseau de guerre, et il est maintenant dans la gourayza (forteresse).

— Heh ! c'est une bonne chose. Avez-vous payé beaucoup de tributs aux Vouagogo ?

— Sept fois ; encore ai-je passé par Mouniéka. Hamed voulait me faire prendre l'autre chemin ; j'ai refusé net ; et il a pensé qu'il valait mieux me suivre que de braver seul le chef de Kihyoueh. Thani a fait de même.

— Qu'est devenu cet Hadji Abdallah que nous avons vu ici, il y a une douzaine d'années, avec Spiki ?

— Hadji Abdallah ? Je ne le connais pas. Ah ! si fait : nous l'appelons Burton. Il est maintenant consul à Damas, la ville que vous nommez El Cham.

— Heh-heh ! belyouz ! Heh-heh ! à El Cham ! N'est-ce pas auprès de Bétlem el Koudis ?

— Oui ; environ à quatre jours de marche.

— Et Spiki ?

— Il s'est tué à la chasse.

— Ouallah ! Spiki est mort ? Triste nouvelle. Mach Allah ! Un homme excellent ! excellent ! Ough ! Spiki est mort !

— Dites-moi, cheik Séid : où est Kazeh ?

— Kazeh ? je ne sais pas.

— Comment ! vous y étiez avec Burton, avec Speke, et plus tard avec Grant. Vous y avez passé avec eux plusieurs mois ; cela doit être près d'ici. N'est-ce pas chez Mousa-Mzouri qu'Hadji Abdallah et Spiki ont demeuré ?

— Oui, mais à Tabora.

— Alors où est Kazeh ? Je le demande à tout le monde, personne ne peut me le dire. C'est pourtant bien ainsi que les trois voyageurs ont nommé la place où vous les avez connus. Vous devez savoir où est Kazeh.

— Je n'ai jamais entendu ce nom-là. Mais, attendez : en kinyamouézi, Kazeh veut dire royaume ; peut-être ont-ils nommé ainsi l'endroit où ils se sont arrêtés en arrivant. Toujours est-il que je leur ai souvent rendu visite. Abdallah demeurait chez Snay ben Amir ; plus tard, Spiki et Grant occupèrent le tembé de Mousa Mzouri, et les maisons où je les ai vus sont toutes les deux à Tabora.

— Merci, cheik Séid. Maintenant je vous quitte ; il faut que j'aille retrouver mes hommes et que je leur fasse donner des vivres.

— Je vais avec vous, pour vous montrer votre demeure ; elle est à Kouihara ; et de chez vous à Tabora il n'y a qu'une heure de marche. »

Après avoir franchi une petite rampe, nous aperçûmes Kouihara entre deux rangées de collines ; celle du nord est flanquée d'une petite montagne ronde qui simule un fort détaché et qu'on appelle le Zimbili. Des torrents de lumière inondaient la vallée, dont l'éclat était froid. Sans doute effet d'automne, effet des herbes sèches, blanchies par le soleil ; mais une pâleur dont rien ne rompait la monotonie. Les chaumes, les collines, les maisons de terre, les huttes en paille, les estacades faites de bois écorcé, tout de la même nuance ; une blancheur roussâtre, sous un ciel presque blanc. De temps à autre, un vent froid et malsain, tombant de l'Ousagara, vous glaçait jusqu'à la moelle ; la clarté ne variait pas. Une vache noire, çà et là un arbre de haute venue saisissait l'œil un instant, mais sans détruire la première impression : celle d'un tableau incolore ou d'un aliment insapide. Leviez-vous la tête, le ciel à peine bleu était sans tache et d'une sérénité effrayante.

Comme nous approchions du tembé, nous fûmes rejoints par quelques Arabes de distinction. Devant la grand'porte, mes pagazis, à côté de leurs ballots, faisaient courir les paroles à toute vapeur, racontant leur voyage à ceux des autres bandes, qui, à leur tour, disaient ce qui leur était advenu ; récits ardents et sonores ; un bruit de voix sans pareil. Nulle autre chose ne valait la peine d'être dite ; en dehors de leur cercle, évidemment, ils ne se souciaient de rien.

Toutefois, à notre arrivée, les langues s'arrêtèrent. Les chefs, ainsi que les guides, vinrent m'appeler leur maître et me saluer comme ami. L'un d'eux, le fidèle Barati, se jeta à mes pieds ; les autres déchargèrent leurs mousquets ; la frénésie devint générale, et un cri de bienvenue s'éleva de toutes parts.

« Veuillez entrer, me dit Ben Sélim ; cette demeure est la vôtre. Voici le quartier de vos hommes ; voici les magasins, la prison, la cuisine. Ici vous recevrez les Arabes. Cet appartement est

celui de votre compagnon. Cet autre est pour vous : chambre à coucher, salle de bain, soute aux poudres, arsenal, etc. »

Très-confortable, sur l'honneur, cette maison africaine. Elle eût fait vibrer notre corde poétique, si nous avions eu le temps d'avoir de ces transports ambitieux ; mais, pour le quart d'heure, il fallait serrer les marchandises et solder les pagazis, dont l'engagement expirait.

Bombay reçut l'ordre d'ouvrir le magasin, fermé d'une porte solide. Les balles d'étoffe furent mises en lignes régulières, celles de verroterie sur plusieurs rangs, et le fil métallique dans un endroit séparé. La toile, les bateaux et les caisses furent placés hors de l'atteinte des fourmis blanches ; enfin, la poudre et les munitions, dans la pièce qui devait les recevoir, à l'abri de tout danger.

Un dernier ballot fut ouvert ; et chaque porteur, payé selon ses mérites, le fut de telle sorte que, rentré chez lui, il pût dire à sa famille et à ses voisins, combien le Mousoungou agissait mieux que les Arabes.

Tout cela pour la bande que j'avais dirigée moi-même. Vinrent après, les chefs des trois autres caravanes, qui nous rendirent leurs comptes, chacun séparément, et qui nous firent ensuite leurs rapports sur les événements de la route.

La première de ces bandes, ainsi que nous l'avaient dit les gens de Kiriroumo, avait pris part à la guerre qui se faisait alors dans le district de Djihoué la Singa : cette part avait été glorieuse, et la bande arrivait sans perte d'aucun genre.

La seconde caravane avait tué un voleur dans la forêt qui est entre Pembira Péreh et Kididimo. La quatrième avait perdu un ballot dans le Marenga Mkali, ballot dont le porteur avait été presque assommé par l'un des bandits qui infestent les jungles, sur la frontière de l'Ougogo. Je fus heureux d'apprendre que leurs mésaventures se bornaient à cette perte ; et en témoignage de ma satisfaction, les trois chefs reçurent chacun deux mètres de belle étoffe et vingt de mérikani.

Au moment où l'appétit commençait à me revenir, une procession d'esclaves m'apporta une foule de choses de la part des Arabes ; d'abord un énorme plat de riz, accompagné d'un poulet au cari ; douze énormes galettes de froment ; puis une friture de gâteaux ; puis des citrons, des papaies, des grenades.

Comme je finissais de manger, d'autres esclaves arrivèrent, m'amenant cinq bœufs gras, huit moutons et dix chèvres, tandis que je recevais d'autre part douze poulets et une douzaine, d'œufs.

C'était là une hospitalité à la fois splendide et pratique qui prit ma reconnaissance d'assaut.

Mes hommes, réduits à vingt-cinq, ne furent pas moins touchés que moi de ce présent généreux ; et comme je vis s'allumer leurs regards à la savoureuse pensée des festins que promettaient ces richesses, j'ordonnai de tuer un bœuf qui leur fut distribué.

Le second jour de notre arrivée dans cet endroit, que je regardais comme une terre classique, Burton, Speke et Grant l'ayant visité et décrit, les hauts personnages de Tabora vinrent m'apporter leurs félicitations.

Tabora est l'établissement le plus considérable que les traitants de Mascate et de Zanzibar aient au centre de l'Afrique. Il renfermait à cette époque plus de mille demeures, et l'on pouvait sans crainte porter à cinq mille le nombre de ses habitants : Arabes, Zanzibarites et indigènes. Entre ce

gros bourg et Kouihara, s'élèvent deux chaînettes de collines rocailleuses, séparées, l'une de l'autre par un col en forme de selle, d'où l'on découvre Tabora.

Une belle réunion que celle de mes visiteurs ; des hommes pleins de noblesse et d'élégance. La plupart étaient de l'Oman ; quelques-uns du Sahouahil. Chacun d'eux avait une suite nombreuse. Ils vivaient tous dans une grande abondance, on pourrait dire avec luxe. La plaine de Tabora, bien que dépourvue d'arbres, est d'une extrême fertilité ; partout se voyaient des troupeaux, des champs de riz, de patates, d'ignames, de sorgho, de maïs, de millet, de manioc, de sésame, de gesce comestible ; cultures dont
Vallée de Kouihara.les produits, qu'on pouvait se procurer en toute saison, n'étaient pas chers.

Les notables de l'endroit se trouvaient ainsi largement approvisionnés de lait, de crème et de beurre. En outre, mes Arabes qui, dans leur genre, étaient évidemment des gourmets, faisaient cultiver le froment autour de leurs tembés, et avaient fait planter des manguiers, des orangers, des citronniers et d'autres arbres à fruit qui prospéraient à merveille.

L'oignon, l'ail, le piment, le brinjall, la tomate, le concombre venaient également bien dans leurs jardins. Ils recevaient de la côte, au moins une fois par an, leurs provisions de thé, de sucre, de café, d'épices, de conserves de toute sorte, de confitures, de vins et de liqueurs, de biscuit, de sardines, de saumon ; et tous les objets dont ils avaient besoin : fines étoffes, parfumerie, etc.

Ils étaient riches en tapis de Perse, avaient une literie luxueuse ; des services complets pour le thé et pour le café ; des plats de cuivre étamé, et d'énormes cuvettes d'airain, d'une ciselure admirable. Presque tous avaient des montres et des chaînes d'or ; et de même que dans tous les pays musulmans, le harem faisait partie essentielle de leur maison. Chacun d'eux, selon ses moyens, nourrissait une bande plus ou moins nombreuse d'odalisques, afin que l'animalité de sa nature pût se satisfaire à Tabora comme à Stamboul. L'œil qui, d'abord, méprisait la figure peu classique d'une noire Africaine, a bientôt perdu le sentiment de la ligne et de la couleur, et ne tarde pas à errer voluptueusement parmi les courbes inharmonieuses de ces formes pesantes, à s'arrêter sur cette large face, dépourvue d'intelligence, et à se plonger dans ces yeux d'un noir de jais, mais privés de l'étincelle qui ennoblit notre pauvre humanité.

Les Arabes qui se trouvaient alors devant la porte de ma demeure, étaient ceux qui, la veille, m'avaient fait ce magnifique envoi. Je saluai d'abord, ainsi qu'il était dû, le cheik Séid ; puis le cheik Ben Nasib, consul de Sa Hautesse dans le Karagouah ; ensuite Thamis ben Abdallah, le plus noble de tous, noble d'esprit et de manières, noble par le courage, par les actes virils ; puis le jeune Amram ben Massoud qui, maintenant (1872), fait la guerre au sultan d'Ourori ; puis le bel et valeureux Saoud, fils de Séid ben Medjid ; puis la fleur des pois de la province : l'élégant Thani ; puis Massoud ben Abdallah, et son cousin Abdallah ben Massoud, qui possédait les maisons ou pour mieux dire la place où logèrent Burton et Speke ; enfin Séid ben Séif, puis le vieux Soliman Dohoua, et le vieil hetman de Tabora ; le cheik Sultan ben Ali.

La visite de ces notables, dont l'étranger ne saurait décliner la protection, étant simple affaire d'étiquette, il est inutile de rapporter les propos qui s'y échangèrent ; propos sur ma santé et sur la richesse du pays ; assurances d'amitié et de dévouement de la part des uns ; de mon côté, expressions de gratitude.

Lorsque nous eûmes épuisé réciproquement tout notre fonds de politesses et de paroles vides de sens, mes Arabes me quittèrent, en m'exprimant le désir de me voir à Tabora, où j'étais prié d'ac-

cepter un grand repas qui se préparait en mon honneur.

Trois jours après, suivi de dix-huit de mes hommes, galamment habillés, je sortis à mon tour pour faire mes visites, et pour me rendre au festin qu'on voulait bien m'offrir. Arrivé au point culminant de la petite passe que traverse la route, j'eus sous les yeux la plaine qu'habitaient mes Arabes : un vaste pâturage, alors de couleur brune, et qui, du pied de la colline que j'avais à ma gauche, s'étend jusqu'au bord du Gombé septentrional, un grand noullah qui passe à quelques milles de Tabora, entre des collines vêtues de pourpre et des cônes voilés de bleu.

Moins de trois quarts d'heure après j'étais sous la véranda de Sultan ben Ali, dont l'établissement renfermait tout un village de tembés et de cases en forme de ruches, et qui devait à son âge, à sa fortune, à sa position de colonel dans l'armée de Sa Hautesse, d'être choisi pour conseil et pour arbitre par tous ses compatriotes.

La tasse de moka et le sorbet qu'on nous avait servis étant dégustés, nous nous dirigeâmes vers la demeure de Khamis ben Abdallah, où nous attendait une société nombreuse.

Ce groupe d'hommes majestueux, vêtus de longues robes blanches, coiffés de légères calottes, également d'un blanc de neige, et qui se réunissaient pour me souhaiter la bien venue, fit sur moi une vive impression.

J'arrivais juste au moment où allait se tenir un conseil de guerre ; je fus invité à y prendre part, accompagné de Sélim, mon interprète.

Khamis ben Abdallah, homme brave et entreprenant, toujours prêt à soutenir les droits des Arabes et à défendre leurs privilèges, est celui qui, dans la guerre de 1860, tua le vieux Maoula, et qui, après avoir chassé Manoua Séra pendant cinq ans à travers l'Ougogo et l'Ounyamouézi, l'atteignit dans l'Oukonongo, et eut la satisfaction de lui trancher la tête. Cette fois il cherchait à soulever les Arabes contre un certain Mirambo, et à leur faire prendre l'offensive dans une guerre qui semblait imminente.

Ce Mirambo paraissait être en état d'hostilités chronique avec tous les chefs du voisinage. De simple pagazi, il était parvenu au rang suprême avec cette habileté des coquins sans âme à qui tous les moyens sont bons pour s'emparer du pouvoir. Il commandait une bande de voleurs qui infestaient les bois de Vouilyankourou, lorsqu'il avait appris la mort du chef de l'Ouhyohoueh. Immédiatement il s'était rendu dans cette province ; et moitié par force, moitié par la terreur qu'il inspirait, il s'y était imposé en qualité de souverain. Quelques entreprises audacieuses, dans lesquelles ses partisans s'étaient enrichis, avaient affermi son autorité ; depuis lors son audace n'avait plus connu de bornes. Il avait porté la guerre dans l'Ougara et dans l'Ousagozi jusqu'à l'Ouvinza et à l'Oukonongo ; puis, ayant exterminé les habitants sur trois degrés de latitude, il avait cherché querelle à Mkasihoua, chef de l'Ounyanembé ; et il faisait un grief aux Arabes de ce qu'ils refusaient de le soutenir contre leur vieil ami.

En raison de ce grief, une caravane qui se rendait à Oujiji s'était vu taxer par le despote à cinq barils de poudre, cinq fusils et cinq balles d'étoffe. Après de vifs débats, qui avaient duré plusieurs jours, ce tribut exorbitant avait été payé ; mais la bande n'en avait pas moins reçu l'ordre de rebrousser chemin ; et Mirambo avait déclaré que, désormais, nulle caravane ne franchirait ses États, à moins de lui passer sur le corps.

Revenu dans l'Ounyanyembé, le chef qui avait subi cette avanie avait porté plainte devant Séid ben Sélim, gouverneur de la colonie arabe. Le vieux Séid, dont l'humeur était pacifique, avait tout mis en œuvre pour fléchir le tyran ; mais celui-ci n'avait rien voulu entendre, et répétait que le seul moyen de regagner ses bonnes grâces était de le soutenir dans la guerre qu'il préparait contre Mkasihoua.

« Telle est la situation, dit Abdallah au conseil. Mirambo n'en fait pas mystère : après avoir vaincu les Vouashenzi, il veut nous vaincre à notre tour. Il ne s'arrêtera qu'après avoir chassé les Arabes, écrasé Mkasihoua et pris l'Ounyanyembé. En sera-t-il ainsi, enfants de l'Oman ? Réponds, Sélim, fils de Séif ; devons-nous battre ce païen, ou retourner dans notre île ? »

Un murmure approbateur suivit cette apostrophe. La majorité du conseil était composée d'hommes jeunes, impatients de châtier l'audace de Mirambo. Sélim, fils de Séif, vieux patriarche à la voix grave et lente, essaya vainement de calmer ces rejetons de l'aristocratie de Mascate, de Mattrah et des Arabes du désert ; la véhémence de Khamis les avait remués trop vivement.

Saoud, le beau jeune homme ; (ils de Séid, prit la parole : « Mon père, dit-il, se souvient des jours où les Arabes allaient de Bagamoyo plan de tabora de kouihara et de kouikourou.
à Oujiji, et de Quiloa au Londa, sans autres armes que leurs bâtons de voyage. Ces jours sont passés ; nous subissons l'insulte des Vouagogo ; Souarourou, de l'Ousouhi, nous prend tout ce qui lui manque. Voici Mirambo qui nous ferme la route. Renoncerez-vous à l'ivoire de l'Oujiji, de l'Ouroundi, du Karagoueh, de l'Ouganda à cause de cet homme ? Non ; la guerre, la guerre ! jusqu'au moment où nous tiendrons sa barbe sous nos pieds, jusqu'au jour où ses États seront détruits, et où nous passerons sans crainte, n'ayant à la main que nos seuls bâtons de voyage. »

D'après l'assentiment qu'obtint ce discours, il était hors de doute qu'on allait se battre. Je pensais à Livingstone : que lui arriverait-il si, en marche pour l'Ounyanyembé, il tombait en pleine guerre ?

L'Ouhyohoueh n'est pas à plus de quatre jours de Tabora. En une quinzaine l'affaire serait terminée ; du moins on le prétendait. J'offris mon concours et celui de mes hommes ; leurs charges seraient déposées à Mfouto, sous la garde de quelques-uns d'entre eux ; le reste de la bande viendrait avec moi. Lorsqu'on aurait battu Mirambo et ses Rouga-Rouga, le passage serait libre ; je continuerais ma route. Les Arabes ne doutaient pas du succès et je partageais leur enthousiasme.

La séance à peine levée, on apporta un énorme plat de riz, où les amandes, le cari, le citron, le raisin, les groseilles avaient été prodigués ; et ce fut merveille de voir avec quelle promptitude notre ardeur belliqueuse fit place à l'intérêt qu'excita ce mets royal.

N'étant pas musulman, je fus servi à part de ce même plat de riz, suivi d'autres plats chargés de poulet rôti, de kabok, de ris de veau, de crêpes, de galettes, de fruits, de sorbets, de limonade, de friandises venues de l'Oman, telles que raisin sec, boules de gomme, noix et prunes confites. Un dîner qui prouvait que, si notre hôte avait l'âme guerrière, il n'en cultivait pas moins les goûts raffinés qu'il avait acquis à l'ombre des manguiers que son père possédait à Zanzibar.

Gorgés de tous ces mets d'une délicatesse peu commune, nous nous rendîmes, quelques Arabes et moi, chez Massoud ben Abdallah, qui nous montra la place où avait été la maison de Burton et de Speke, et où maintenant s'élevaient ses bureaux. La demeure de Snay ben Amir avait de même été abattue, et se trouvait remplacée par un tembé à la mode, avec solives aux fines sculptures, portes

également sculptées, marteaux de bronze, chambres spacieuses, murailles épaisses : une maison bâtie à la fois en vue de la défense et du confort.

L'habitation la plus remarquable de l'Ounyanyembé appartenait à Amram ben Massoud, à qui elle avait coûté soixante frasilahs, ou deux mille cent livres d'ivoire, représentant plus de trois mille dollars. Il faut savoir, que dans le pays, avec la moitié ou même avec le tiers de la dite somme, on a une fort belle maison.

Celle d'Amram, qui s'appelait Bahrein (les Deux-Mers), avait cent pieds de long sur vingt pieds de haut. Un crépissage fait avec soin (argile et mortier) en couvrait les murailles, qui n'offraient pas moins de quatre pieds d'épaisseur. La grand'porte, exécutée dans le pays, était une merveille de sculpture pour des artistes de l'Ounyanyembé. À l'intérieur, chaque solive était également sculptée avec beaucoup d'art ; il y avait là de charmants dessins.

Devant la maison était une jeune plantation de grenadiers qui prospéraient aussi bien que dans leur pays natal. Enfin, l'eau dont on se servait pour arroser les jardins, était montée par un saki, tel qu'on en voit sur les bords du Nil.

Vers le soir je repris le chemin de Kouihara, très-satisfait de ce que j'avais vu dans le jour. Mes hommes ramenaient une couple de bœufs et rapportaient trois sacs de riz, d'une qualité supérieure ; bêtes et grain dont Khamis ben Abdallah m'avait fait présent.

On se rappelle la caravane que le D Kirk avait formée pour Livingstone, et qui était partie brusquement à la simple annonce de la visite du consul. Je l'avais retrouvée en arrivant. Ainsi que les autres, elle était arrêtée dans l'Ounyanyembé par suite de la fermeture de la route. Pensant que la guerre lui ferait courir de grands risques, j'insinuai au gouverneur qu'il serait bon que les hommes qui la composaient vinssent loger avec les miens, afin que je pusse veiller sur leur cargaison. M. Kirk ne m'ayant donné aucun mandat à l'égard de ces marchandises, ne me les ayant pas même recommandées, je n'avais rien à dire à ceux qui en avaient la charge. Mais ben Sélim, heureusement, partagea mes craintes ; et porteurs et ballots furent envoyés chez moi.

Un jour Asmani, qui était maintenant chef de cette caravane, le premier étant mort de la petite vérole, Asmani me montra un paquet scellé dont l'enveloppe portait ces mots :

« Au docteur Livingstone,

« Oujiji.xxxxxxx
« Lettres enregistrées.

Il était évident que ces lettres avaient été mises dans le paquet à la date mentionnée. C'était donc cent jours, — du premier novembre 1870 au 10 février 1871, — cent jours que cette misérable caravane avait perdus sur la côte. Si elle fût partie en temps voulu, si au lieu d'atteindre l'Ounyanyembé au mois de mai, quelques jours avant la fermeture du passage, elle y fût arrivée en mars, même en avril, elle aurait été dans l'Oujiji avant l'époque où je la revoyais à Kouihara. Pauvre Livingstone ! Qui pouvait savoir ce que lui faisait souffrir le manque de ces ballots, dont personne alors ne pouvait activer le départ ?

« Quand avez-vous vu M. Kirk pour la dernière fois ? demandai-je à Asmani. — cinq ou sis semaines avant le Ramadan.

— À quelle époque ce paquet de lettres vous a-t-il été remis ?

— La veille du jour ou nous avons quitté Zanzibar.

— N'avez-vous pas vu le consul lorsqu'il est venu chasser au bord du Kingani ?

— Non ; nous avons appris qu'il arrivait ; et nous sommes partis. À deux jours de Kikoka, nous avons fait halte pendant une semaine pour attendre quatre hommes de l'escorte, qui étaient restés à Bagamoyo ; et nous nous sommes remis en marche sans avoir vu le bélyouz. »

Le 7 juillet, vers deux heures de l'après-midi, j'étais, comme à l'ordinaire, assis dans le vestibule ; mais je me sentais faible et distrait. Une somnolence étrange m'envahit peu à peu ; je n'aurais pas pu faire un mouvement ; il me semblait avoir perdu la faculté de remuer. Cependant je ne dormais pas ; toute ma vie se déroulait devant moi avec une netteté singulière. Quand la scène était gaie, j'étais pris d'un fou rire ; si elle devenait sérieuse, j'avais l'air grave ; si elle était triste, j'éclatais en sanglots. Réminiscences du premier âge, souvenirs de jeunesse, scènes lointaines ou récentes, tout surgissait et se succédait rapidement : batailles enfantines, luttes scolaires, chagrins, plaisirs, joies et périls, haines et amours, amitiés et relations indifférentes.

Toutes les phases de ma vie étaient reproduites ; les lignes qu'ont tracées mes pas errants, lignes sinueuses, prolongées ou interrompues, se dessinaient dans mon esprit. Si l'empreinte s'en fût marquée sur mon tapis de sable, quel problème pour ceux qui m'entouraient ; pour moi, quelle histoire intelligible, quel récit plein de clarté !

Parmi les traits aimés, que me rendaient ces tableaux, les plus doux à mes yeux étaient ceux d'un homme, plein de loyauté et de noblesse, qui m'appelait son enfant. De tous mes souvenirs, les plus vifs se rapportaient au Missouri et à l'Arkansas, aux jours passés à rêver sous les arbres des bords de l'Ouachita, grands pins dont j'entendais les soupirs. Le défrichement nouveau, la maison dans la ville naissante, notre vieux nègre dévoué, les daims de la forêt, la vie exubérante que j'avais à cette époque, rien n'était oublié.

Puis je me rappelai qu'une fois, nous demeurions alors près duMississipi, je descendis la grande rivière longtemps, longtemps, — des centaines de milles — avec des géants osseux, rudes bateliers du fleuve, et qu'un vieillard chéri salua mon retour comme une résurrection.

Puis des voyages à pied à travers la France et l'Espagne. Chez les Kourdes, des aventures sans nombre. Puis en Amérique : des champs de bataille, la guerre des buissons, la lutte rampante ; les raines d'or, la Prairie, les Indiens, les terres du Far-West ; le coup douloureux lorsque en revenant d'un pays sauvage je ne revis plus l'homme affectueux que j'appelais mon père ; et la vie ardente, agitée qui suivit.

Tout s'arrêta. « Miséricorde ! sommes-nous au 21 ?

— Oui, reprit Shaw ; voilà quinze jours que vous avez le délire.

Les autres l'affirmaient avec lui, et je datai mon journal du 21 juillet. C'était le 14 ; je n'avais été malade que huit jours ; tous mes gens se trompaient d'une semaine. L'erreur ne fut rectifiée que dans l'Oujiji, par l'examen que je fis avec Livingstone de l'almanach nautique. Le docteur, lui-même, était hors de date ; son journal se trouvait de trois semaines en avance.

Que Shaw eût perdu le quantième n'avait rien qui pût surprendre ; sa mémoire et jusqu'à sa raison, minées par la fièvre, s'éteignaient rapidement.

Sélim, que, tout d'abord, j'avais eu soin de mettre au courant de notre pharmacie et de l'usage des drogues, m'avait traité d'après les instructions écrites que je lui avais données, prévoyant le cas où la raison m'abandonnerait. Il me dit qu'il m'avait soutenu avec du thé dans lequel il mettait un peu d'eau-de-vie. En outre Shaw m'avait fait prendre trois ou quatre fois du gruau de sagou.

Toujours est-il que, deux jours après, j'avais recouvré mes forces, et que je les employais à soigner Shaw, qui, à son tour, était malade. Quand il fut rétabli, Sélim prit la fièvre et délira pendant quatre jours. Mais, le 28, chacun était debout et ranimé par la perspective d'un prochain combat avec Mirambo.

Le 29, au matin, j'avais cinquante hommes chargés d'étoffe, de grains de verre et de fil métallique, destinés à être portés dans l'Oujiji.

Au moment de sortir du tembê un homme manqua à l'appel, un seul : mais c'était le capitaine. Pendant qu'on allait le chercher, d'autres partirent pour échanger un dernier regard, une dernière accolade avec leurs noires Dalilas.

Bombay ne fut ramené qu'à deux heures. Son visage exprimait fidèlement le chagrin auquel il était en proie. Quitter les marmites pleines, quitter sa Dulcinée ! Renoncer à de telles jouissances, pour n'avoir en perspective qu'une marche pénible, de longues étapes menant au combat, peut-être à la mort !

Sous l'influence de pareils sentiments, il était naturel que Bombay se montrât rétif à l'ordre que je lui donnai d'aller prendre sa place. De mon côté, les six heures d'attente qu'il m'avait fait subir m'avaient mis d'une humeur exécrable. Il n'y eut de sa part qu'un mot, un simple coup d'œil ; et ma canne voltigea sur ses épaules comme s'il avait dû être anéanti. J'imagine que la violence du procédé était ce qu'il y avait de meilleur pour vaincre son endurcissement ; car le douzième coup n'était pas porté qu'il demandait pardon : c'était la première fois. À ce mot, qu'il n'avait jamais dit, ma canne s'arrêta ; Bombay était enfin dompté.

« En marche ! » Et le guide entraîna la colonne, régulièrement formée de quarante-neuf de ses pareils, qui portaient, chacun, en surcroît d'un lourd ballot de monnaie d'Afrique, un fusil, une hache, un sac de munitions et une marmite.

Le départ s'était fait tristement ; nos hommes gardaient un morne silence. Mais lorsqu'ils furent sur la route, enseignes déployées, sentant flotter derrière eux leurs manteaux rouges, que fouettait un vent furieux du nord-ouest, ils eurent conscience du spectacle imposant que présentait leur colonne, et ils prirent une allure plus martiale ; le géant Maganga se donna des airs de Goliath, allant seul défier Mirambo et ses mille guerriers. Khamisi, le fringant, imita le pas du lion ; Oulimengo, toujours railleur, se mit à singer l'allure cauteleuse du chat.

Une fois la vanité en jeu, le silence ne pouvait pas durer. Il était impossible que leur gravité, ou leur mécontentement, résistât plus d'une demi-heure à la vue de ces manteaux rouges qui leur dansaient devant les yeux. Oulimengo fut le premier à s'en départir. Il avait pris de lui-même les fonctions de guide, et en même temps celle de porte-étendard, qui en est la conséquence. Il était persuadé, comme tous les autres, que le drapeau des États-Unis devait frapper l'ennemi de terreur. Il agita la noble bannière ; la confiance le gagna, puis le courage, puis l'enthousiasme ; et se tournant tout à coup vers ses quarante-neuf hommes, il leur cria : « Hoê ! Hoê !

— Hoê ! Hoê ! répondit toute la bande.

— Hoê ! Hoê !

— Hoê ! Hoê !

— Hoê ! Hoê ! » Trois fois le même cri, répété chaque fois par le chœur.

— Où allez-vous ? demanda le guide.

— À la guerre, répondirent les autres.

— Contre qui ?

— Contre Miramho.

— Quel est votre maître.

— Le Mousoungou.

— Aough ! Aough !

— Aough ! Aough !

— Hyah ! Hyah !

— Hyah ! Hyah !

— Où allez-vous ainsi ? »

Et ce chant stupide dura jusqu'au soir, sans changer ni de ton, ni de paroles, et sans interruption.

Nous nous arrêtâmes au village de Bombona, situé à un mille au sud-ouest du Zimbili, cette colline qui ressemble à un fort détaché.

Bombay, tout à fait remis de sa flagellation, avait banni le ressentiment qui avait éveillé ma colère ; et toute la bande s'étant si bien comportée, une cruche de bière de vingt et quelques litres fut distribuée à mes hommes pour entretenir la vaillance que chacun d'eux se flattait d'avoir.

Le lendemain nous atteignîmes Massangi. À peine étions-nous campés, que je reçus la visite de Saoud, fils de Séid ben Medjid. Il venait me dire que les Arabes m'attendaient pour sortir de Mfouto.

Le jour suivant, une étape de six heures nous fit gagner le Mfouto-Oriental.

Shaw n'en pouvait plus ; il se laissa tomber sur la route, en disant qu'il allait mourir. Cette nouvelle me fut apportée vers quatre heures par l'un des derniers traînards. Bien que chacun fût exténué, il fallait cependant envoyer chercher le malade. La promesse d'une récompense détermina six de mes hommes à retourner dans la forêt pour retrouver Shaw, qui, d'après celui qui l'avait vu, était bien à une distance de sept milles.

Il était environ deux heures du matin lorsqu'ils revinrent. Shaw s'était fait porter tout le temps. Je l'examinai avec soin ; il n'avait pas de fièvre. À mes questions, il répondit qu'il était d'une extrême faiblesse, et complètement incapable de marcher, même de se tenir sur un âne. Je lui fis prendre un verre de Porto, dans un bol de sagou, et tous les deux nous allâmes dormir.

Le lendemain nous étions de bonne heure à Mfouto, lieu de rendez-vous des Arabes. Une halte fut commandée pour le jour suivant, afin que l'armée pût rétablir ses forces en mangeant les bœufs qu'on avait tués pour elle, et dont chaque homme eut une large part.

Voici quel était le personnel de la troupe :

Ces chiffres m'ont été donnés par Thani ben Abdallah, et confirmés par un Béloutchi de la suite de Ben Nasib.

De ces deux mille et tant d'hommes, quinze cents avaient des armes à feu : mousquets à pierre et à deux coups, venus de France et d'Allemagne ; quelques-uns avaient des fusils d'Angleterre ou d'Amérique, fusils d'Enfield et de Springfield. Outre leurs mousquets, ils portaient pour la plupart, non-seulement des lances, mais de grands couteaux qui devaient leur servir à décapiter les morts et à les mutiler. Enfin les munitions étaient copieuses ; certains hommes en avaient pour cent coups ; tous les miens pour soixante.

Le 3 août, nous partîmes de Mfouto, où je laissais toutes mes marchandises. Quel que fût le sort de la guerre, elles s'y trouvaient en sûreté ; et, que nous fussions vainqueurs ou non, j'avais la certitude d'être en mesure de continuer ma route.

L'armée, pleine de courage, se mit en marche au son des trompes, au roulement de cinquante gomas ou grosses caisses, avec autant de bannières qu'elle avait de chefs, accompagnée des bénédictions des mollahs, et comblée d'heureux augures de la part des magiciens, des astrologues et des divinateurs du Coran, qui étaient loin de prévoir qu'avant la fin de la semaine cette armée bénie rentrerait dans Mfouto le cœur sur les lèvres.

Oumanda, le village où nous devions camper, était à six heures de marche ; longtemps avant d'y arriver, j'étais dans mon hamac, aux prises avec un violent accès de fièvre, qui ne devait finir qu'à une heure avancée de la nuit.

Le lendemain matin, mes guerriers se barbouillaient d'un onguent magique, fait à leur intention par les sages du lieu, et composé de farine de sorgho, mêlée aux sucs d'une herbe précieuse, dont les devins indigènes connaissent seuls les vertus.

Vers six heures, tout le monde étant prêt, le discours suivant fut prononcé :

« Paroles ! Paroles ! Paroles ! Écoutez fils de Mkasihoua, enfants de l'Ounyamouézi ! La route est devant vous ; les voleurs de la forêt vous attendent. Oui, ce sont des voleurs ! Ils arrêtent vos caravanes et les pillent ; ils prennent votre ivoire, ils tuent vos femmes. Mais regardez ! vous avez les Arabes avec vous. Avec vous est le Vouali du grand sultan d'Oungoudja ; avec vous est l'homme blanc ; avec vous est le fils de Mkasihoua ! Allez et combattez ! Tuez l'ennemi, prenez ses esclaves, prenez son étoffe, prenez son bétail ! Tuez et mangez ! Tuez et remplissez-vous ! Partez ! »

Un cri sauvage accueillit cette fière harangue ; les portes de l'enceinte furent ouvertes, et les guerriers, drapés de bleu, de rouge ou de blanc, s'échappèrent en bondissant comme des gymnastes, répétant les coups de feu pour se donner du cœur, et pour
Attaque de Zimbiso.frapper d'effroi ceux qui les attendaient derrière l'estacade de Zimbiso, place forte de l'un des feudataires de Mirambo.

Zimbiso n'étant qu'à cinq heures de marche d'Oumanda, l'armée était à onze heures en vue de ses fortifications. Elle s'arrêta à la lisière des champs cultivés qui entourent le village et les bour-

gades voisines, ce qui nous laissa à l'ombre de la forêt. Des ordres sévères avaient été donnés par les différents chefs pour qu'on ne tirât pas un coup de feu avant d'être à belle portée de l'enceinte.

Khamis ben Abdallah, rampant sous bois, alla se placer avec les siens à l'ouest du village. Les Vouanyamouézi, appuyés à droite par Saoud, à gauche par le fils d'Habib, prirent position devant l'entrée principale, tandis qu'Abdallah, Massoud et moi, nous devions attaquer la porte du levant. Excepté vers le nord, Zimbizo allait être complètement cerné.

Comme nous débuchions pour aller gagner notre poste, une décharge vigoureuse nous assaillit. Nos hommes répliquèrent immédiatement par un feu splendide ; mes soldats brûlaient même les cartouches beaucoup plus vite que je ne l'aurais souhaité.

Rien de plus risible que la vue de ces tirailleurs sautant de côté et d'autre, en avant, en arrière, avec une agilité de grenouilles. Le combat néanmoins était sérieux ; et le feu de l'ennemi s'étant modéré, nous nous précipitâmes vers la forteresse, de tous les côtés à la fois, au levant, au couchant, au sud, enfonçant les portes, escaladant la palissade, tandis que les pauvres habitants fuyaient vers la montagne, poursuivis par nos coureurs les plus rapides, et par les balles des carabines et des mousquets.

Le village avait réellement de bonnes fortifications ; on n'y trouva pas plus de vingt morts, tant les assiégés avaient été bien défendus par leur enceinte contre le feu de nos troupes.

Des forces suffisantes furent laissées dans Zimbiso ; et l'on se remit en marche. Une heure après, deux autres villages étaient en notre pouvoir, mis à sac et incendiés. Quelques dents d'éléphant, une cinquantaine d'esclaves et du grain en abondance, composèrent le butin des Arabes.

Le lendemain sept cents hommes parcoururent le pays, portant la dévastation jusqu'à Vouilyankourou. Saoud ben Séid et vingt autres jeunes Arabes partirent le jour suivant avec cinq cents hommes pour attaquer ce dernier bourg, où l'on supposait que devait être Mirambo. Une autre bande se dirigea vers les collines boisées qui s'élèvent au nord de Zimbiso, à peu de distance du village. Elle trouva sur sa route un jeune brigand endormi, et lui coupa la tête ni plus ni moins que s'il se fût agi d'une chèvre ou d'un mouton.

Pendant ce temps-là, un troisième corps, prenant au sud, rencontra un parti de batteurs de bois qu'il défit complètement. On le sut à Zimbiso vers le milieu du jour.

Dès le matin, j'étais allé trouver Ben Sélim pour lui représenter combien il était urgent de mettre le feu aux grandes herbes de la forêt, dans lesquelles l'ennemi pouvait se dissimuler. Mais en rentrant je fus repris de la fièvre, et le malheur voulut qu'on négligeât mon avis. De même, avant de me blottir sous mes couvertures, j'avais recommandé à Shaw et à Bombay de ne permettre à aucun de mes hommes de sortir du camp. Je sus plus tard que les deux tiers de la bande étaient partis pour Vouilyankourou.

Àsix heures, une nouvelle écrasante arriva à Zimbiso : tous les Arabes qui étaient avec Saoud, et plus de la moitié de leurs soldats, avaient été tués. Mes hommes rentrèrent, et j'appris que cinq de leurs camarades, parmi lesquels se trouvaient Barati, Oulédi, l'ancien serviteur de Grant, et le petit Mabrouki, étaient au nombre des morts.

Voici comment l'affaire avait eu lieu : les Arabes s'étaient promptement emparés de Vouilyankourou, qui avait fait peu de résistance. Cependant Mirambo et son fils étaient là ; mais loin de soutenir le siège, ils avaient abandonné la place aux vainqueurs ; et ceux-ci revenaient avec plus de

cent dents d'éléphant, deux ou trois cents esclaves et soixante paquets d'étoffe, lorsque Mirambo et ses guerriers, cachés dans l'herbe de chaque côté de la route, s'étaient relevés brusquement et avaient frappé tous ces gens empêchés par le butin. Le brave Saoud avait tué deux hommes de ses deux balles ; il rechargeait son fusil, lorsqu'une asségaye l'avait traversé de part en part. Tous ses amis avaient eu le même sort.

Cette soudaine attaque d'un ennemi qu'ils croyaient avoir vaincu avait tellement effrayé nos hommes, que, jetant leurs trésors, ils s'étaient dispersés dans les bois, et n'avaient regagné Zimbiso qu'en faisant de longs détours.

L'effet de cette nouvelle fut indescriptible. Il n'y eut pas moyen de dormir, tant les femmes pleuraient bruyamment leurs époux. Toute la nuit elles hurlèrent des lamentations auxquelles se mêlaient, de temps à autre, les gémissements des blessés qui, sans être vus de l'ennemi, avaient pu se traîner dans l'herbe. Jusqu'au matin arrivèrent des fugitifs ; mais on ne vit reparaître aucun des hommes qui manquaient parmi les miens.

Le jour suivant, au lieu de s'entendre pour réparer leur échec, les Arabes s'accusèrent mutuellement d'avoir poussé à la guerre, quand tout moyen diplomatique n'était pas épuisé. Le conseil tint plusieurs séances, dans lesquelles on parla de retraite. Khamis ben Abdallah, indigné de la lâcheté de ses compatriotes, protesta avec la véhémence d'un monarque insulté. Mais son éloquent délire n'empêcha pas les plans de retraite de gagner des voix. Le bruit de ces propositions se répandit au dehors, et acheva de démoraliser les troupes.

J'envoyai dire aux Arabes que c'était inviter Mirambo à les suivre, à porter la guerre dans l'Ounyanyembé ; qu'il fallait continuer la campagne, que nos forces étaient encore suffisantes ; et je retombai accablé par la fièvre.

Je dormais pesamment, lorsque à une heure et demie, Sélim me réveilla : « Levez-vous, maître, me dit-il, levez-vous ; ils s'enfuient tous. »

Aidé par Sélim, je m'habillai ; et, gagnant la porte en chancelant, je vis Thani ben Abdallah qui se jetait sa veste sur le dos, et qui, les yeux sortis de la tête, me cria : « Vite donc ! Mirambo arrive ! »

Khamis s'en allait également ; lui, le dernier qui dût partir. Deux de mes hommes étaient en train de le suivre. J'ordonnai à Sélim de les ramener, le revolver au poing.

Shaw avait pris ma selle et la mettait sur son âne, se disposant à me planter là, sans s'inquiéter de ce que je pourrais devenir. Il ne me restait plus que Bombay, Mabrouki Speke, Chanda, qui dînait tranquillement, et quatre autres : sept hommes sur cinquante ! Cinq étaient morts ; Sélim en ramenait deux ; le reste avait pris la fuite.

J'ordonnai à Sélim de préparer ma bête ; à Bombay d'aider maître Shaw à seller la sienne. L'instant d'après, nous étions en route, mes gens regardant sans cesse derrière eux pour voir si l'ennemi n'arrivait pas, et faisant prendre à nos ânes un trot désordonné.

Je souffrais tant que parfois j'aurais voulu mourir ; mais au fond la vie m'était douce : je n'avais pas perdu tout espoir au sujet de ma mission ; il fallait vivre au moins jusqu'à ce qu'elle fût remplie.

Que de pensées, que de projets s'agitèrent dans ma tête enfiévrée pendant les heures si longues de ce trajet nocturne !

Shaw tomba sur la route. Malgré mes supplications, il ne voulut pas se relever. Toutefois, repoussant le désespoir pour moi-même, je n'entendais pas qu'il s'y abandonnât ; je le fis remettre sur sa bête ; un homme le soutint de chaque côté, et nous poursuivîmes notre coursé à travers les ténèbres.

Il était minuit quand nous atteignîmes Mfouto. À notre voix, les portes s'ouvrirent ; et nous fûmes de nouveau en sûreté dans ce village, d'où nous étions sortis d'une allure si vaillante, et où nous rentrions si lâchement.

J'y retrouvai mes fuyards ; qui tous y étaient arrivés avant la fin du jour.

Oulimengo, notre bouillant Kirangozi, si fier de ses armes, si confiant dans nos forces, si certain de la victoire, n'avait mis que six heures pour faire cette longue marche, qui, en temps ordinaire, lui en eût demandé onze. Choupéreh, que j'avais cru le plus ferme de la bande, était arrivé qu'une demi-heure après le guide. Le sémillant Khamisi, l'homme épris de toilette, le beau diseur, ce dandy plaignant ses pas était arrivé le troisième ; et les serviteurs de Speke n'avaient pas été moins lâches que le dernier des esclaves. Un seul, l'Arabe de Jérusalem, mon Sélim, un adolescent, avait été fidèle et brave. Shaw, bien que de race européenne, avait montré une âme aussi basse, sinon plus vile, que celle des nègres qu'il méprisait si fort.

« Pourquoi ne m'avez-vous pas laissé mourir, en vous sauvant comme les autres ? demandai-je à Sélim.

— Oh ! monsieur, me répondit-il naïvement, j'aurais eu peur d'être battu par vous. »

10

Pas un des chefs arabes ne pensa que je pusse avoir contre eux un sujet de plainte. Il ne leur vint pas à l'esprit que j'eusse le droit de me formaliser du lâche abandon qu'ils avaient fait d'un homme dont le concours avait été purement amical. La première fois que je les revis, leurs salaams furent les mêmes que si nos relations n'avaient pas dû s'altérer.

Mais je ne tardai pas à leur dire que la guerre leur étant personnelle, et qu'ayant quitté leurs blessés et leurs malades pour ne songer qu'à eux-mêmes, ils ne devaient plus compter sur mon alliance. Qu'avec leur manière de combattre, il leur avait fallu cinq ans pour triompher de Manoua-Séra ; que les blancs se battaient d'une toute autre façon ; que je connaissais la guerre, et que je n'avais jamais vu les miens fuir au premier échec, fuir d'une place forte telle que Zimbiso, et par un motif aussi mince. Qu'en se retirant, ils appelaient l'ennemi chez eux ; qu'ils en auraient d'ailleurs pour plus d'un an à lutter contre Mirambo, et que je n'avais pas de temps à perdre.

Ils m'affirmèrent l'un après l'autre qu'ils n'avaient pas eu l'intention de m'abandonner ; qu'ils me croyaient parti ; que les Vouanyamouézi avaient crié : « Le Mousongou s'en va ! » Qu'à cette nouvelle, leurs gens, pris de panique, s'étaient enfuis et que rien n'avait pu les rallier.

Dans la journée, ils continuèrent leur route sur Tabora, qui est à vingt-deux milles de Mfouto. Moins pressé de me rendre, je ne partis que le lendemain ; et, chargés de tous nos bagages, nous arrivâmes à Kouihara trois jours après notre fuite de Zimbiso.

Les extraits suivants de mon journal montreront mieux que tout ce que je pourrais dire la situation d'esprit où je me trouvais alors.

Kouihara, 11 août 1871. Arrivé aujourd'hui de Zimbili, village de Bomboma. Quel désappointement ! Je suis presque découragé. Toutefois j'ai une consolation : j'ai fait mon devoir à l'égard des Arabes ; un devoir que m'imposait la reconnaissance. Maintenant que j'ai payé ma dette, je peux continuer ma route.

Je suis heureux d'en être quitte à ce prix-là. Je pouvais être tué dans cette guerre, et j'aurais été justement puni d'y avoir pris part. Cependant, outre l'obligation où j'étais de soutenir les Arabes, après l'accueil que j'en avais reçu, il y avait la nécessité de me frayer un passage. À trente jours de marche d'ici, la route est fermée. Si, avec moi, on pouvait la rouvrir plus tôt, pourquoi eussé-je refusé mon concours ?

Deux fois on a essayé de passer, deux fois il a fallu revenir. La route est décidément interdite ; il faut en prendre une autre. Mais laquelle ? Au nord se trouvent les Vouasouhi et la mère de Mirambo, sans parler des Vouatouta, alliés de celui-ci, et détrousseurs de caravanes. Le chemin du sud paraît plus praticable ; mais peu de gens le connaissent, et les quelques individus capables de me renseigner y représentent le manque d'eau et les Vouazavira comme de sérieux obstacles. Ils disent en outre que les villages y sont rares et très-loin les uns des autres.

Toutefois, avant de prendre un chemin quelconque, il faut relouer des porteurs ; les miens se considèrent comme libérés par notre course à Mfouto, et la perte de cinq d'entre eux a plus que refroidi leur amour des voyages. Il n'y a pas à compter sur les Vouanyamouézi, qui ne partent jamais en temps de guerre.

Ma position est des plus critiques ; j'aurais une bonne excuse pour retourner à la côte. Mais après tant de déboursés, tant d'espoir mis en moi, je ne peux pas : ma conscience me le défend ; je dois mourir plutôt que de retourner.

12 août. Mes pagazis m'ont quitté, ainsi que je m'y attendais. Je les avais pris, disent-ils, pour aller dans l'Oujiji par la route ordinaire ; la chose n'étant pas possible, les voilà dégagés.

Il ne me reste plus que treize de mes gens d'autrefois. Que puis-je faire avec si peu d'hommes et plus de cent charges en magasin ? Je ne parle pas de la cargaison du docteur : dix-sept ballots d'étoffe, six de verroterie et douze caisses. Ses gens continuent à faire bombance et mangent ce qu'il y a de meilleur dans la province.

Si Livingstone est dans l'Oujiji, il ne peut pas plus en sortir que moi de l'Ounyanyembé. La guerre qui me retient à Kouihara lui ferme la route de Zanzibar, et la pauvreté lui interdit celle du Nil. Avec des forces suffisantes, il pourrait peut-être rejoindre Baker, en traversant l'Ouroundi, le Rouanda, le Karagoueh, l'Ouganda, l'Ounyoro et l'Oubari jusqu'à Gondokoro, mais il ne peut pas former de caravane, puisque ses valeurs sont avec les miennes ; et quelle que soit son énergie, il lui est impossible de traverser l'Afrique sans moyens d'existence.

Comme il se dirigeait vers le Tanganika, en venant du Nyassa, Livingstone, d'après, un homme que j'ai vu ce matin, a rencontré la caravane de Séid ben Omar, qui se rendait dans l'Oulamba. C'était à l'époque où l'on a dit qu'il avait été assassiné. Il voyageait alors avec Mohammed ben Ghérib. Celui-ci, qui venait de l'Ouroungou, avait trouvé le docteur dans le pays de Chi-Cambi ou Koua-Chi-Kambi ; ils se rendirent ensemble dans le Manyéma, province qui est à quarante marches de la

rive nord du Nyassa. Livingstone voyageait à pied et vêtu de calicot américain. Toute son étoffe avait été perdue dans la traversée du Liemba. Il était sur ce lac avec trois pirogues ; dans l'une se trouvaient ses caisses et plusieurs de ses hommes ; il en montait une autre avec ses domestiques et deux pêcheurs : la troisième portait sa cotonnade et chavira. Du Nyassa il avait gagné l'Oubissa, puis l'Ouhemba, et ensuite l'Ouroungou. Il était coiffé d'une casquette, avait deux revolvers, une carabine à deux coups se chargeant par la culasse, et des balles explosibles.

Les Vouahiyou qui étaient avec Livingstone ont dit, à celui qui m'a donné ces détails, que leur maître avait eu d'abord une suite nombreuse, mais qu'un grand nombre de ses gens avaient déserté.

13 août. Une caravane est arrivée aujourd'hui, venant de la côte ; elle m'a appris la mort de Farquhar et celle du cuisinier que j'avais laissé auprès de lui. Mon premier mouvement a été un désir de vengeance : j'ai soupçonné Leucolé de s'être défait de son pensionnaire soit par le poison, soit par un meurtre quelconque. Mais l'entretien que j'ai eu avec le chef de la caravane a dissipé mon erreur ; Farquhar a succombé peu de temps après notre séparation à l'effroyable maladie qui l'a empêché de nous suivre. Autant que j'ai pu le comprendre, il se trouvait beaucoup mieux, assez bien même, disait-il, pour partir ; mais en voulant se lever, il tomba à la renverse et mourut aussitôt.

Les Vouasagara, qui ont à ce qu'il parait une crainte superstitieuse des morts, ont donné l'ordre à Iako de l'enterrer immédiatement. Iako, n'ayant pas la force de le porter, l'a traîné dans la jungle, où, d'après ce qui m'a été dit, il l'a laissé, dépouillé de tout vêtement et sans le recouvrir même d'un peu de terre. Quelques semaines plus tard, Iako avait cessé de vivre.

« L'un de nous trois est parti, mon pauvre Shaw ! qui maintenant le suivra ? » ai-je dit ce soir à mon compagnon.

14 août. Écrit plusieurs lettres. Shaw a été fort malade toute la nuit. Je ne crois pas que ce soit la fièvre ; je pense plutôt que c'est une crise aiguë d'une maladie vénérienne. Je n'ai pas de médicaments pour ce genre d'affection ; il a donc fallu en envoyer chercher. Trois de mes soldats sont partis pour Zanzibar, avec la promesse de cinquante dollars qu'ils recevront, chacun à leur retour, si le voyage s'est fait rapidement.

19 août. Mes soldats enfilent des perles. Shaw ne quitte pas son lit. On dit que Mirambo est en marche pour l'Ounyanyembé. Des Arabes sont partis ce matin pour Mfouto, avec leurs esclaves, afin d'en rapporter la poudre que Séid ben Sélim y a laissée.

21 août. Shaw est toujours malade. Cent foundos (mille rangs de perles) ont été enfilés. Ce matin, l'approche de Mirambo a été démentie par Ben Sélim, gouverneur des établissements arabes.

22 août. Mes soldats et moi, nous enfilions des perles, quand vers dix heures, un bruit d'artillerie s'est fait entendre dans la direction de Tabora. Nous avons couru à la porte ; les volées continuaient. C'était Mirambo qui, avec deux mille hommes, assiégeait Tabora d'un côté, pendant qu'un millier de Vouatouta, venus dans l'espoir du pillage, attaquaient la ville sur d'autres points.

Vers midi, les fugitifs sont accourus en foule, nous demandant protection. Ils nous ont appris que cinq Arabes des plus marquants ont été tués, et que parmi les morts est le brave Khamis ben Abdallah. J'ai voulu avoir des détails ; on m'a dit qu'au premier coup de feu, Khamis, accompagné de quelques Arabes qui se trouvaient alors chez lui, était monté sur sa terrasse et avait tourné sa lu-

nette d'approche du côté de la fusillade. À sa grande surprise, il avait vu la plaine couverte de sauvages en marche, et à deux milles environ, près de Kazima, une tente dressée qu'il ne pouvait méconnaître, car c'étaient les Arabes qui l'avaient donnée à Mirambo, à l'époque où ils étaient bien ensemble.

Khamis était descendu, et, trouvant chez lui d'autres Arabes, leur avait crié : « Allons à sa rencontre ! Armez-vous et partons ! » Ses amis lui avaient, au contraire, fortement conseillé de ne pas sortir, lui disant, avec raison, que derrière leurs murailles ils n'avaient rien à redouter. Mais il avait répondu violemment : « Rester dans nos murs par crainte de ce païen ! Qui vient avec moi ? »

Le petit Khamis, son protégé, l'enfant d'un ami qui n'était plus, demanda la permission de le suivre en qualité de servant d'armes ; Mohammed ben Abdallah, Ibrahim ben Raschid et Séif ben Ali, jeunes arabes de bonne famille, qui étaient fiers de vivre sous le toit du noble Khamis, offrirent de l'accompagner.

Il arma à la hâte quatre-vingts esclaves ; et sans écouter les prudents amis qui insistaient pour le retenir, il sortit et fut promptement vis-à-vis de Mirambo. Celui-ci, non moins rusé qu'audacieux, voyant arriver les Arabes, donna l'ordre à ses troupes de se retirer lentement. Khamis, trompé par cette manœuvre, entraîna les siens à la poursuite de l'ennemi. Tout à coup, faisant volte-face, Mirambo jeta ses bandes, en un seul corps, sur le petit groupe qui arrivait.

Àce retour imprévu, les gens de Khamis prirent la fuite, sans même regarder en arrière. Les sauvages entourèrent les Arabes. Khamis, qui marchait le premier, reçut une balle dans la jambe et tomba sur les genoux ; il s'aperçut alors de la désertion de ses esclaves. Malgré sa blessure il continua de tirer ; mais bientôt une balle lui traversa le cœur. En le voyant tomber, le petit Khamis s'écria : « Mon père adoptif est mort, je veux mourir avec lui. » Il se battit en désespéré et ne tarda pas à recevoir le coup mortel. Quelques minutes après, des cinq Arabes pas un n'était vivant.

Dans la soirée nous avons eu d'autres détails. J'ai su par des gens, qui ont vu les cadavres, que celui de Khamis, qui était un homme d'une beauté majestueuse, a eu la peau du front et celle du bas de la figure enlevée, ainsi que la barbe. On y a pris également la partie saillante du nez, la graisse qui couvrait l'estomac et l'abdomen, les parties sexuelles et un morceau de chaque talon. Les corps des autres Arabes ont été mis dans le même état.

Ces mutilations, pratiquées par les sauvages alliés de Mirambo, sont naturellement le fait des Vouaganga ou magiciens, qui, avec les morceaux de chair qu'ils se procurent ainsi, composent une drogue puissante destinée aux guerriers. On met dans le potage ou dans le riz une certaine dose de cette potion magique, et, prise de la sorte avec une foi profonde, elle persuade à ceux qui l'ont achetée, qu'elle rend invulnérable, et que, désormais, ils peuvent braver les projectiles de toute espèce.

Triste chose à voir : Tabora livrée aux flammes et ses habitants nous arrivant de toute part.

Voyant que mes hommes étaient disposés à me soutenir, j'ai fait percer des meurtrières dans les murailles de notre tembé. L'exécution en a été prompte et notre demeure a bientôt paru en si bon état de défense, que mes gens se montrent pleins de courage. Des Vouangouana, bien armés, ont sollicité d'y être admis ; les gens de Livingstone ont été priés de se joindre aux nôtres, et ce soir j'ai dans ma cour cent cinquante hommes, distribués sur tous les points où l'on peut craindre une attaque. Mirambo a menacé de venir demain à Kouihara. Dieu veuille qu'il arrive, et qu'il soit à portée de ma carabine, il verra de quelle force est une balle américaine,

23 août. Nous avons passé une triste journée ; tout le monde dans la plus vive inquiétude, les yeux constamment dirigés vers Tabora. On dit qu'il n'y a que trois tembés qui aient résisté à l'attaque. La demeure d'Abid a été détruite, et plus de deux cents dents d'éléphant qui s'y trouvaient sont devenues la proie du Bonaparte africain.

Mon tembé est en aussi bon état de défense que le permettent son genre de construction et les moyens dont je puis disposer. L'enceinte a une ligne continue de meurtrières ; les huttes indigènes qui masquaient la vue ont été rasées, et j'ai fait abattre les buissons et les arbres qui pouvaient abriter l'ennemi. Nous avons de l'eau et des vivres pour six jours, des munitions pour plus d'une quinzaine ; et bien que pour quatre ou cinq cents Européens la chose ne serait pas malaisée ; bien qu'avec du canon, cinquante hommes de race blanche en viendraient facilement à bout, je ne crois pas que dix mille Africains puissent le prendre. Les murs ont trois pieds d'épaisseur ; les chambres sont comme emboîtées à la file les unes des autres, et des gens désespérés s'y battraient jusqu'à ce que la dernière fût prise.

Autour de moi les Arabes s'efforcent de paraître braves, mais il est évident qu'ils ont la mort dans l'âme. J'ai entendu dire que si Tabora était pris, ils partiraient en masse et abandonneraient le pays à Mirambo. Si telle est leur intention et s'ils l'exécutent, je me trouverai dans une belle passe ! Dans tous les cas, Mirambo ne profitera pas de mes valeurs, ni de celles de Livingstone. Si les Arabes déguerpissent, je mettrai le feu à la maison et à tout ce qu'elle renferme ; c'est un parti pris. Mais, au nom du ciel ! que deviendra Shaw dans une pareille crise ? Personne ne voudra le prendre sur ses épaules.

24 août. Le drapeau américain flotte toujours sur notre tembé, et les Arabes sont encore dans le pays.

Vers dix heures, un émissaire des gens de Tabora est venu, de la part de ceux-ci, me demander si je n'allais pas leur prêter assistance. J'en ai eu le vif désir ; mais après de longs débats avec moi-même, après avoir étudié le pour et te contre, examiné si la chose était prudente, si elle m'était permise ; ce que deviendraient
Vue en face de mon tembé. mes gens si j'étais tué, moi-même s'ils désertaient ; après m'être rappelé le sort qu'avait eu le brave Khamis, je répondis que je n'irais pas ; que les Arabes n'avaient rien à craindre en restant dans leurs demeures, que je serais enchanté s'ils m'envoyaient l'ennemi à Kouihara, que j'en ferais alors mon affaire, mais que je n'irais pas à sa rencontre.

On dit que Mirambo et son lieutenant portent des parasols ; on ajoute que ce chef redoutable a les cheveux longs et de la barbe comme un pagazi. Si son armée se présente, tous ceux qui auront des ombrelles seront visés avec une attention spéciale, dans l'espoir d'un bon coup. D'après la croyance populaire, je devrais me fondre une balle d'argent ; mais il n'y a pas moyen : je n'ai que de l'or.

Àmidi, j'ai laissé le tembé sous la garde d'environ cent hommes, et je suis allé voir Ben Nasib. Ce vieux cheik m'avait toujours paru philosophe ; je l'aurais même nommé professeur de philosophie usuelle, tant il était sentencieux, amoureux d'aphorismes, et d'un caractère plein de sagesse. J'ai été fort surpris de le trouver au désespoir ; ses aphorismes l'ont abandonné ; sa philosophie n'a pas tenu contre la mauvaise fortune, il m'a écouté de l'air d'un moribond, plutôt qu'en homme disposé à se défendre. Je lui ai chargé son petit canon, une pièce d'une couple de livres, avec des balles, de la mitraille, de menus lingots de fer, et je lui ai conseillé de ne tirer que quand l'ennemi serait à sa porte.

Sur les quatre heures, j'ai appris que Mirambo s'est retranché dans Kasima, qui est à deux milles de Tabora, du côté du nord-ouest.

26 août. Les Arabes sont partis ce matin avec l'intention d'attaquer l'ennemi, et n'en ont rien fait, Mirambo leur ayant demandé un jour de grâce pour manger la viande qu'il leur a prise. Il a eu l'impudence de les prier de revenir demain, ajoutant qu'alors il serait prêt à se battre et à leur en donner tout leur saoûl.

Notre village a recouvré son air paisible ; les fugitifs effarés ne se pressent plus dans ses étroites limites.

27 août. Mirambo s'est retiré cette nuit. Ce matin, quand les Arabes sont revenus devant Kasima, la place était vide.

Tous les jours il y a des conseils de guerre, meetings belliqueux dont nos cheiks paraissent très-épris. Je ne connais pas d'hommes plus prompts aux discours et plus lents dans les actes. Ils devaient s'allier les Vouatouta ; Mirambo les a prévenus. Ils parlaient de réenvahir les États de l'ennemi ; c'est Mirambo qui est venu chez eux promener le fer et la flamme, et tuer les plus nobles des leurs.

Ils discutent ; et, pendant qu'ils pérorent, la route de l'Oujiji et celle du Karagoueh se ferment plus que jamais à leur commerce. Beaucoup des plus influents parlent de retourner à Zanzibar, disant que le pays est ruiné. Je n'ai plus aucun respect pour eux.

En attendant ce qui arrivera, je m'occupe de mes affaires, bien qu'avec peu de succès. À défaut de Vouanyamouézi, je suis en train de louer des Vouangouana qui sont établis dans l'Ounyanyembé. J'offre à chacun trente dotis, plus du triple de ce qu'on donne habituellement. En temps ordinaire le prix est de cinq à dit dotis pour le même trajet. Mon intention est de laisser à Kouihara soixante ou soixante-dix charges, et presque tout mon bagage personnel, dont je ne prendrai qu'un porte-manteau. Malgré cela j'ai besoin de cinquante hommes.

28 août. Pas de nouvelles de Mirambo.

Shaw est remis sur pied.

Ben Nasib est venu me rendre ma visite ; mais il n'a parlé que de philosophie d'ordre inférieur.

Après avoir étudié le pays, je suis résolu à prendre la route du sud, et à gagner le Tanganika en traversant le nord de l'Oukonongo et de l'Oukahouendi. J'ai informé Ben Nasib de cette détermination.

29 août. Shaw a fait aujourd'hui un léger travail.

Hélas ! tous mes plans si bien ourdis, mes beaux projets de traversée du Victoria N'Yanza et de descente du Nil sont, j'en ai bien peur, mis à néant par cette maudite guerre. Déjà deux mois de perdus. Les Arabes sont tellement longs à prendre un parti ! Des propositions, des conseils en masse, des paroles aussi nombreuses que les herbes de la vallée ; rien ne leur manque que de savoir agir. Khamis n'est plus là pour les entraîner. Ils ont perdu en lui leur guide et leur soutien. Où sont les autres guerriers, dont les bardes indigènes célèbrent les exploits ? Où est le puissant Kisésa, le grand Abdallah ben Nasib ? Où est Séid, fils de Médjid ? Kisésa est à Zanzibar, et Séid dans l'Oujiji, où il ignore que son fils, le brave Saoud, a été tué dans la forêt de Vouilyankourou.

Shaw se remet rapidement.

Je n'ai toujours pas de soldats. Il y a des heures où je désespère de pouvoir m'en aller. On est ici tellement lent, tellement endormi. C'est le pays du rêve. Zanzibarites, Arabes et indigènes, tous sont les mêmes : sans nul souci du temps qui passe. Leur demain signifie dans un mois ; c'est à en perdre la tête.

30 août. Shaw ne veut rien faire. Impossible d'en obtenir le moindre mouvement. Je le supplie, je le gâte, je lui prépare moi-même de petites friandises ; et pendant que je travaille de toutes mes forces, les nerfs et l'esprit tendus, pour activer notre départ, il reste là, les yeux plongés dans le vide. Un homme que j'ai vu si prompt, si adroit, si disposé à tout entreprendre !

Tantôt je suis allé m'asseoir à côté de lui, avec ma paumelle et mon aiguille ; et pour la première fois je lui ai parlé de ma véritable mission ; j'espérais l'encourager. « Vous croyez sans doute, lui ai-je dit, qu'on m'envoie au Tanganika pour en reconnaître la profondeur ? Pas du tout, cher camarade ; la géographie n'est pour moi que tout à fait secondaire. J'ai l'ordre de trouver Livingstone ! Oui, mon pauvre Shaw, c'est pour le trouver que je suis ici, pour le trouver que nous nous remettrons en marche. Vous comprenez toute l'importance de cette mission. Et ne voyez-vous pas la récompense que vous donnera M. Bennett pour l'aide que vous m'aurez prêtée ? Si vous venez à New-York, vous ne manquerez jamais, j'en suis certain, d'un billet de cinquante dollars. Allons ! secouez-vous un peu ; n'ayez pas cet air morne ; allez et venez ; moquez-vous de la fièvre ; je vous garantis contre elle ; j'ai de la quinine pour tout un régiment. »

Bah ! comme si j'avais parlé à une momie. Ses yeux ont repris un peu d'éclat ; mais l'affaire d'un instant ; une minute après la lueur avait disparu, le regard était mort.

Je suis resté confondu ; puis, voulant le voir revivre, j'ai fait un punch d'une force à lui incendier les veines. « Buvez-moi cela, cher camarade ; j'y ai mis du sucre et des œufs, du citron et des épices. Buvez cela, mon pauvre Shaw, et oubliez toutes vos misères. Voyons ! ne me soufflez pas à la face comme si vous alliez mourir. Trêve à cette pantomime. Vous n'êtes pas malade, mon cher ; c'est l'ennui qui vous tient. Regardez Sélim : je parie tout ce qu'on veut qu'il ne mourra pas. Je le ramènerai sain et sauf à Jérusalem ; et vous aussi, je vous reconduirai chez vous, si vous me laissez faire. »

Pouff ! pouff ! de sa vilaine pipe. Entendez-le respirer, vous croyez qu'il va mourir ; il n'est même pas malade. Il m'a dit l'autre jour qu'il savait toutes les ruses qu'emploient les matelots pour éluder le service. Je suis persuadé qu'il me joue un de ses tours. La fièvre le dévore, dit-il. La fièvre ! j'en connais toutes les phases ; et je suis persuadé qu'il ne l'a pas. Si je prenais un bâton, je suis sûr que je le guérirais tout de suite..

Iseptembre. D'après Thani ben Abdallah, que je suis allé voir aujourd'hui à Maroro, Tabora n'a perdu que trois tembés ; ce sont les huttes des indigènes qui ont alimenté les flammes ; plus d'une centaine de cases ont été détruites. Les Arabes ont à regretter cinq des leurs, treize Vouangouana et huit esclaves. On leur a pris en outre deux cent quatre-vingts dents d'éléphant et soixante têtes de gros bétail. Les pertes de Mirambo s'élèvent à deux cents hommes.

3 septembre. Reçu de Zanzibar un paquet de lettres et des journaux que m'envoie le capitaine Webb. La belle et bonne chose que des amis, qui sont en Amérique, si loin, si loin, pensent à un absent perdu au bout du monde ! Personne, à ce qu'ils me disent, ne me croit sur la terre africaine ; on pense que je ne suis pas encore arrivé.

J'ai demandé aujourd'hui à Ben Nasib d'autoriser la caravane de Livingstone à se rendre avec moi dans l'Oujiji. Il n'a pas même voulu m'écouter, disant que je courais à une mort certaine.

4 septembre. Shaw va bien aujourd'hui, même de son propre aveu ; mais Sélim a la fièvre. Pour moi, la force me revient ; quant à mes pauvres soldats, ils déclinent rapidement : Oumgaréza est aveugle, Barati a la petite vérole, Sadala une fièvre intermittente, et Bilati un mal étrange, un ulcère, ou quelque chose à l'arrière-train.

5 septembre. Barati est mort ce matin ; c'était l'un des fidèles de Speke et l'un des meilleurs sujets de mon escorte. J'avais déjà perdu six de mes anciens askaris ; il fait le septième.

J'ai eu toute la journée les oreilles empoisonnées par les rapports des Arabes au sujet du pays que nous avons à franchir : « Les routes sont mauvaises ; elles sont toutes fermées ; les Rouga-Rouga infestent les bois ; les Vouakononngo arrivent du sud pour rejoindre Mirambo, les Vouashenzi se font la guerre. » Bref mes gens sont abattus ; ils se sont pénétrés de ces récits, et partagent l'effroi de ceux qui les répandent. Bombay commence à penser que je ferais mieux de revenir à la côte, et de remettre mon voyage à des temps plus heureux.

Nous avons enterré Barati sous un figuier-banian, à quelques pas et à l'ouest du tembé. Une fosse de quatre pieds et demi de profondeur sur trois de large a d'abord été creusée ; au fond de cette excavation, et près de l'une des parois, on a ouvert une tranchée étroite dans laquelle le défunt a été mis sur le côté, la face tournée vers la Mecque. On avait enveloppé le corps de six mètres de calicot tout neuf. Après l'avoir déposé dans ce lit étroit, on a fait dans la tombe une toiture inclinée avec des bâtons, recouverts d'une natte, afin de préserver le mort du contact de la terre. La fosse a été gaiement comblée, aux sons des éclats de rire. On y a planté un arbuste ; et dans un petit trou, fait avec la main, on a versé de l'eau, pour que le défunt puisse se désaltérer, s'il a soif en allant au paradis. Finalement la tombe a été aspergée d'eau claire ; et la gourde qui avait contenu le liquide a été brisée. La cérémonie achevée, il y a eu récitation générale du fathha, puis mes hommes se sont éloignés du défunt en l'oubliant pour toujours.

7 septembre. Un Arabe appelé Mohammed m'a fait présent d'un petit garçon nommé Ndougou-M'hali, ou Richesse-de-mon-frère. Ce nom m'a déplu ; j'ai réuni mes vétérans et je les ai priés d'en choisir un qui fût plus exact. L'un a proposé Simba, qui signifie lion ; un autre a pensé à Ngombé, qui veut dire vache ; un troisième a soufflé Mirambo, ce qui a fait rire aux éclats. Bombay a suggéré Bombay-Mdogo (Petit-Bombay). Mais après l'avoir examiné, Oulimengo a trouvé que l'enfant devait s'appeler Kaloulou, parce que, a-t-il fait remarquer : « Voyez comme ses yeux brillent ; voyez son petit corps, si fluet, regardez ses mouvements. Comme il est agile, comme il est souple ! Kaloulou est bien son nom.

— Oui, Bana, ont dit tous les autres, nommez-le Kaloulou. »

En kisahouahili, c'est le nom du faon de l'antilope pygmée (A. perpusilla).

J'ai fait apporter un baquet plein d'eau. Sélim, qui ne demandait pas mieux que d'être parrain, a tenu l'enfant au-dessus du baquet, et j'ai prononcé les paroles suivantes : « Que désormais son nom soit Kaloulou, et que personne ne le lui enlève. » C'est ainsi que le négrillon de Mohammed a reçu le nom qu'il porte.

Notre bande est maintenant composée de trente-six personnes :

002 blancs,
001 jeune Arabe,
001 Hindi,
029 Vouangouana,
001 enfant du Londa (province de Cazembé),
001 en—ntde l'Ouganda,
001 en—ntde l'Ouhouemba ou Liemba.

Ce soir nous avons eu une vive alerte : un feu nourri a éclaté, venant de Tabora, et nous a fait croire à l'attaque de notre village. C'était une salve d'honneur qui annonçait à Mkasihoua, chef de l'Ounyanyembé, la visite de Kitambi.

8 septembre. Dans la soirée, Ben Nasib a reçu une lettre d'un Arabe de Mfouto, lui annonçant que Mirambo et les Vouatouta viennent d'arriver sous les murs de cette place ; on lui recommande de nous faire mettre sur la défensive. Il parait que si Mfouto est pris, Mirambo doit marcher directement sur Kouihara.

9 septembre. L'ennemi a éprouvé hier une défaite sérieuse. Il avait d'abord enlevé d'assaut un petit village aux Vouanvamouézi ; mais il a été repoussé vigoureusement sous les murs de Mfouto. Mirambo a perdu trois de ses principaux feudataires. Obligé de lever le siège, il a été poursuivi jusque dans la forêt d'Oumanda, où son armée a été mise en déroute, et où lui-même a fui du champ de bataille.

Les têtes des chefs qu'il a perdus viennent d'être apportées à Kouikourou, boma de Mkasikoua.

11 septembre. Shaw est un hâbleur sentimental, avec une large dose des principes de Joseph Surface. Il y a des moments où il s'enflamme, et fait une sortie éloquente sur les vices de l'humanité, particulièrement sur ceux des riches. Ses philippiques, à cet égard, seraient dignes d'un meilleur auditoire que celui que je peux lui offrir.

Il a des habitudes d'absorption en lui-même, une excentricité absolument contraire à celle de Jack Bunsby. Au lieu de contempler l'horizon, il regarde à ses pieds d'un air qui semble dire : Quelque chose va de travers ; je suis en train de chercher où cela peut être, et comment on peut le rectifier.

Il m'a raconté aujourd'hui que son père avait été capitaine dans la marine royale, et que lui-même avait assisté quatre fois aux réceptions de la reine Victoria. Ce n'est guère possible ; je ne peux pas me figurer le fils d'un capitaine de vaisseau ignorant au point de savoir à peine écrire son nom ; et je ne vois pas comment il aurait pu être présenté à la reine ; j'ai entendu dire que la cour de Saint-James était la plus aristocratique d'Europe.

Toujours est-il qu'il m'en veut énormément parce que je n'ai pas l'air de le croire ; et il a ouvert sur moi le feu d'une batterie sentimentale qui me fait presque pleurer de dépit, tant je suis vexé de m'être affublé d'un pareil homme.

14 septembre. Sélim a constamment la fièvre ; le délire ne le quitte pas. Shaw est retombé dans ses misères ; me voilà tout à fait garde-malade. Je n'ai personne pour me seconder ; Abdou-lKader a l'esprit tellement enfumé par l'odieux tabac du pays, que si je lui demande un service il va à l'aventure, ne sait pas ce qu'il fait, brise les plats, renverse les écuelles, et m'exaspère au point que

j'en ai pour une heure à me remettre. Si je veux employer Férajji, qui est maintenant mon cuisinier, je ne trouve qu'une tête de bois, incapable de recevoir une idée, et je suis obligé de tout faire.

15 septembre. Trois mois bientôt que je suis ici ! Mais j'espère ne plus y être dans huit jours.

Mes soldats ont passé toute la nuit, jusqu'à neuf heures du matin, à chanter et à danser en l'honneur de ceux de leurs camarades dont les os blanchissent dans la forêt de Vouilyankourou.

Deux ou trois énormes jarres de pombé n'ont pas suffi à éteindre la soif qu'a fait naître ce violent exercice ; on est venu de très-bonne heure me mettre à contribution d'une choukka, afin de se procurer une nouvelle potée de bière.

J'ai passé toute ma journée à choisir les bagages que nous devons prendre, et à les faire mettre en ballots. La charge a été réduite à cinquante livres dans l'espoir que cela nous permettra d'aller un peu plus vite. Deux ou trois de mes porteurs sont très-malades ; il est à peu près sûr qu'ils ne pourront pas faire leur service ; mais d'ici à notre départ, j'espère pouvoir les remplacer ; j'ai trouvé depuis deux jours à louer dix pagazis.

16 septembre. Nos préparatifs sont presque terminés. Que Dieu le permette, et nous serons en marche avant la fin de la semaine. J'ai engagé deux nouveaux porteurs et deux guides : Asmani et Mabrouki. Si l'énormité du corps humain peut inspirer la frayeur, Asmani doit produire un effet terrifiant ; il a beaucoup plus de six pieds, sans chaussure, et des épaules à défrayer une couple d'hommes ordinaires.

Je donne demain un grand repas à mes gens, pour célébrer leur départ de cette malheureuse contrée.

17 septembre. Le banquet est fini. J'avais fait tuer deux bouvillons, et nous avons eu une barbacue. Trois moutons, deux chèvres, quinze volailles, cent vingt livres de riz, vingt gros pains de maïs, cent œufs, dix livrés de beurre, plus, vingt-trois litres de lait, ont complété le menu. Mes gens avaient invité leurs amis et leurs voisins, et une centaine de femmes et d'enfants ont pris part à la fête.

Après le repas sont arrivées cinq grandes cruches de bière ; puis la danse a commencé ; elle dure encore.

19 septembre. Un accès de fièvre que j'ai eu aujourd'hui m'a obligé de remettre à demain notre départ. Sélim est rétabli ; Shaw également. Ce dernier paraît avoir dit que j'allais mourir ; qu'aussitôt que je serais mort, il prendrait mon journal, mes caisses et le reste, et qu'il partirait pour la côte. Dans tous les cas, il a exprimé la ferme résolution de ne pas venir dans l'Oujiji. Si je ne meurs pas, je m'en irai ; et dès que je serai en route, il emplira la cour de volailles, achètera une vache, et aura tous les jours des œufs frais et du laitage.

Ce soir, pendant que ma fièvre était dans toute sa force, il est venu me demander mes dernières volontés, et m'a proposé de les mettre en écrit : « car, a-t-il ajouté, d'un air sombre, les plus vigoureux d'entre nous peuvent mourir. » Je l'ai prié d'aller à ses affaires, et de ne pas venir croasser autour de moi.

Sur les huit heures j'ai eu la visite de Ben Nasib, qui m'a supplié de ne pas partir dans l'état « si grave » où je me trouve ; Thani Sakhbari qui l'accompagnait, a insinué que j'avais besoin d'un mois

de repos. À cela, j'ai répondu que les hommes de race blanche ne manquaient jamais à leur parole, que j'avais dit que je partirais demain, et que rien ne m'en empêcherait.

Voyant que je ne céderais pas, Ben Nasib m'a quitté en disant qu'il allait écrire à Sa Hautesse pour lui dire combien j'étais opiniâtre et que j'avais résolu ma propre mort. C'était la flèche du Parthe.

Il est dix heures ; ma fièvre a cessé. Tout le monde dort excepté moi. Je pense à ce que je dois faire, je réfléchis à ma position. Une tristesse inénarrable m'envahit. — La désolation de l'isolement. Nulle sympathie, nul intérêt. Shaw lui-même, un homme de ma race, auquel j'ai prodigué mes soins, a moins d'attachement pour moi que le petit Kaloulou.

Il faudrait plus de force que je n'en possède pour écarter les noirs pressentiments qui m'assiègent.

Mais peut-être ce que je nomme pressentiments n'est il que l'effet des pronostics des Arabes ; l'impression due aux sinistres paroles de ces gens au cœur faux. Ma tristesse a probablement la même cause. Les ténèbres qui emplissent ma chambre, et que me fait voir la seule bougie qui m'éclaire, ne sont pas faites pour m'égayer. Je me sens comme entre deux murs de pierre, dans une prison sans issue.

Mais pourquoi me laisser prendre aux croassements de ces Arabes ? Un soupçon m'est déjà venu et se représente ; il y a là quelque motif caché ; ne s'efforcent-ils pas de me retenir, dans l'espoir que je les soutiendrai contre Mirambo ? Si tel est leur calcul, ils se trompent ; j'ai juré, et je tiendrai mon serment, j'ai juré de ne me laisser détourner de mon entreprise par quoi que ce soit, juré de poursuivre ma recherche jusqu'à ce que j'aie retrouvé Livingstone ; de ne revenir qu'avec un témoignage incontestable de son existence, ou avec la preuve qu'il a cessé de vivre. Personne au monde ne m'arrêtera ; la mort seule pourrait… mais non ; pas même la mort ; car je ne mourrai pas ; je ne veux pas, je ne peux pas mourir. Quelque chose me dit — je ne sais pas ce que c'est, — peut-être cette espérance vivace qui est en moi, peut-être cette présomption naturelle à une vitalité exubérante, ou un excès de confiance en moi-même, — je ne sais pas, — mais quelque chose me dit que je le trouverai. Écrivons cela plus gros : Je le trouverai ! je le trouverai ! Ces mots sont fortifiants. Je me sens mieux. Ai-je dit une prière… ? Je dormirai bien cette nuit. »

J'ai cru devoir donner ces pages telles qu'elles ont été senties à l'heure oh elles furent écrites. Mieux que toutes les descriptions que j'en pourrais faire, elles peignent le genre de vie que j'avais alors, et l'état moral qui en résultait. Elles n'ont rien d'exagéré ; c'est littéralement ce que j'éprouvais à cette époque ; elles témoignent d'accès de fièvre sans nombre, subis par moi et par mon entourage ; elles racontent nos périls et nos joies, nos ennuis et nos plaisirs tels qu'ils se sont produits.

11

Le lendemain, 20 septembre, était le jour fixé pour notre départ. La fièvre m'avait laissé une extrême faiblesse ; et il était peu raisonnable de me mettre en route dans un pareil état ; mais j'avais hâte de rompre avec tous les prophètes de malheur dont les avertissements, les récits, les craintes m'obsédaient et démoralisaient mes gens. Il le fallait, d'ailleurs ; j'avais dit à Ben Nasib que jamais

un blanc ne manquait à sa parole ; et j'aurais été perdu de réputation si, pour cause de faiblesse, je n'étais pas parti comme je l'avais annoncé.

Toute la caravane, drapeaux au vent, fut passée en revue devant la porte du tembé ; chacun près de son ballot, qui était posé contre le mur. Il y eut un feu roulant d'acclamations, de rires, de cris de joie, de fanfaronnades africaines. Les Arabes s'étaient rassemblés pour nous voir partir. Tous étaient là, excepté Ben Nasib que j'avais offensé par mon entêtement à ne pas suivre ses conseils. Le vieux cheik, se disant malade, s'était couché, et m'envoyait par son fils une dernière tartine philosophique, précieux trésor que me léguait le fils de Nasib, fils d'Ali, fils de Séif.

Pauvre cheik ! si tu avais su ce qu'il y avait au fond de cette opiniâtreté asinienne, de cette détermination à prendre une voie fatale, qu'aurais-tu dit, ô fils de Nasib ?

Mais il se consolait en pensant que je devais savoir mieux que lui ce que j'avais à faire, chose qui n'était pas douteuse ; car il ne pouvait se rendre compte, pas plus que tout autre, du motif qui me faisait marcher au couchant, à travers tant d'obstacles, quand la route du levant était si aisée.

Les braves qui devaient me suivre n'importe où, hors de l'Ounyanyembé, se nommaient :

Cinquante et un hommes et trois enfants, choisis par moi pour m'accompagner dans cette recherche, inutile en apparence, d'un voyageur perdu. La cargaison qui leur était confiée était composée de mille dotis faisant quatre mille mètres d'étoffe, de six ballots de rassade, de quatre charges de munitions, d'une tente, d'un lit, d'effets personnels, d'une caisse renfermant des drogues, un sextant et quelques livres ; de deux charges de thé, de sucre et de café, d'une charge de farine et de bougie, d'une charge de comestibles : viande, sardines en boites, choses diverses ; enfin d'un ballot d'ustensiles de cuisine.

Tous mes hommes avaient pris leur rang, excepté Bombay, qui n'était pas là. On finit par le trouver, pleurant dans les bras de sa Dulcinée.

« Pourquoi vous éloigner, Bombay, quand vous savez qu'on doit partir et que vous êtes attendu ?

— Oh ! maître, je disais adieu à ma maîtresse.

— Vraiment !

— Oui, maître ; est-ce que vous n'en faites pas autant quand vous partez ?

— Silence, monsieur !

— Oh ! c'est juste.

— Qu'est-ce que vous avez, Bombay ? — Je n'ai rien. »

Comme je le vis en humeur de me chercher querelle devant tous ces Arabes qui nous regardaient et que je n'étais pas disposé à le souffrir, non plus qu'à supporter ce qui retardait mon départ, je frappai Bombay de mon fouet de chasse, opération qui fit tomber sa colère, mais pleuvoir sur moi les remontrances des cheiks, mes prétendus amis :

« Arrêtez, bana, arrêtez ! ne le battez pas ; le pauvre homme sait mieux que vous ce qui l'attend, ainsi que vous-même, sur la route que vous allez prendre. »

Si quelque chose pouvait augmenter la fureur où m'avait mis l'insolence publique de Bombay, c'était bien cette intervention gratuite dans un fait qui ne regardait que moi. Je parvins cependant à me contenir ; mais je répondis très-haut que je n'entendais pas qu'on se mêlât de mes affaires, à moins qu'on ne voulût me chercher querelle.

« Non, non, bana ! s'écrièrent-ils. Nous ne voulons pas nous quereller avec vous. Au nom d'Allah ! partez en paix.

— Adieu donc, et prospérez, leur dis-je en leur tendant la main.

— Adieu, maître, adieu. Nous vous souhaitons tout le bonheur possible. Que Dieu soit avec vous et qu'il vous conduise ! »

La salve du départ fut tirée. Les guides élevèrent leurs drapeaux, et chaque porteur prit sa charge. Peu de temps après, au milieu des cris et des chants, la tête de la colonne avait tourné l'angle occidental du tembé, et suivait la route qui mène à l'Ougounda.

« Maintenant, Shaw, veuillez partir. Je vous attends, monsieur. Si vous ne pouvez pas marcher, montez à âne.

— Excusez-moi, monsieur Stanley ; mais j'ai peur de ne pas pouvoir vous suivre.

— Pourquoi ?

— Je ne sais pas ; mais je me sens très-faible.

— Moi aussi je suis faible ; ce n'est qu'hier, et assez tard, que la fièvre m'a quitté ; vous le savez vous-même. Ne reculez pas devant ces Arabes, monsieur ! Rappelez-vous la race à laquelle vous appartenez ; vous êtes un blanc. Sélim, Bombay, Mabrouki, aidez M. Shaw à se mettre à âne, et marchez auprès de lui.

— Oh ! bana, bana, dirent les Arabes, laissez-le ; ne voyez-vous pas qu'il est malade ?

— Reculez-vous, messieurs ; rien ne m'empêchera de l'emmener ; il partira. En marche, Bombay ! »

Le dernier de mes hommes était sur la route. Notre demeure, si récemment pleine d'animation, avait déjà l'aspect triste et morne des lieux abandonnés. Je me tournai vers les Arabes, je leur dis un nouvel adieu, leur fis un dernier salut ; et je me dirigeai vers le sud, avec Sélim, Kaloulou, Madjouara et Bilali, qui portaient chacun une de mes armes.

Àpeine avions-nous fait cinq cents pas, que l'âne sauvage sur lequel était Shaw, aiguillonné par le rusé Mabrouki, fit une ruade, et envoya son cavalier, qui n'avait jamais été fort en équitation, piquer une tête à côté d'un buisson d'épines. Les cris perçants de maître Shaw nous firent accourir.

« Qu'y a-t-il, mon pauvre camarade ? Êtes-vous blessé ?

— Oh ! miséricorde ! Je vous en prie, monsieur Stanley, je vous en prie, laissez-moi retourner.

— À cause de cette chute ? Voyons, un peu de courage. Il me serait si pénible d'avoir à dire que vous avez reculé. Dans quelques jours vous en rirez vous-même. Il n'est personne qui, au départ d'un lieu agréable, n'éprouve quelque tristesse. Remontez sur votre âne, mon pauvre ami ; dites que vous avez la ferme résolution de venir, c'est le moyen d'en avoir la force. »

Nous l'aidâmes à se remettre en selle. Néanmoins, tout en avançant, je me demandais s'il ne vaudrait pas mieux le renvoyer, que de traîner avec soi, pendant des centaines de milles, un homme qui vous suivait malgré lui. « Et s'il mourait en route ! me disais je. Il est peut-être vraiment malade. Non ; il ne L'est pas ; sa maladie est feinte. » J'avoue cependant que si j'avais été sûr de n'être pis raillé par les Arabes, je l'aurais fait reconduire immédiatement.

Mais bientôt la scène devint intéressante ; il y eut dans le mouvement des collines une hardiesse qui releva les esprits. Shaw fut distrait ; Sélim se félicita de quitter une province où il avait tant souffert de la fièvre. Bombay avait oublié notre querelle et renaissait à l'espoir. « Une fois, disait-il, que nous aurons passé le pays de Mirambo, nous tiendrons le Tanganika. » Mabrouki, l'ancien serviteur de Speke, ne le mettait pas en doute ; moi-même je me sentais ranimé par la vue de ces collines d'un aspect si fier, et qui dominaient de si beaux vallons.

Une heure et demie après le départ, nous étions à Mkouenkoué, lieu de naissance de Maganga, notre premier chanteur.

Les ballots furent serrés dans l'une des maisons du village, et ma tente fut dressée. Déjà la moitié de mes hommes étaient repartis pour Kouihara, afin d'embrasser une fois de plus leurs femmes ou leurs maîtresses.

Vers le soir je fus repris de la fièvre ; elle me quitta avant le point du jour, mais en me laissant une faiblesse excessive. J'avais entendu la veille mes hommes causer autour des feux et s'entretenir de ce qui arriverait le lendemain. La plupart étaient d'avis que, puisque j'étais malade, on ne marcherait pas ; et tous de s'en féliciter. Une obstination superlative me poussait en avant, ne fût-ce que pour dépiter leur paresse. Mais quand, le matin, je sortis pour les appeler, il en manquait plus d'une vingtaine ; et Kéif-Halek, celui des gens de Livingstone qui était chargé des dépêches du docteur, n'avait pas encore paru.

Je choisis vingt des plus fidèles et des plus forts de ceux qui étaient là, et je les envoyai à la recherche des absents. En outre, je fis demander à Ben Nasib une longue chaîne à esclaves, que je priais le vieux cheik de me prêter ou de me vendre.

Le soir neuf des coupables étaient ramenés ; on ne retrouva pas les autres. En même temps, Sélim me rapportait une forte chaîne, à laquelle se trouvaient une douzaine de carcans, et Kéif-Halek arrivait avec les dépêches qu'il devait remettre à Livingstone.

Je réunis mes hommes, et leur montrant la chaîne : « Je suis, leur dis-je, le premier voyageur blanc qui ait mis cet objet dans ses bagages. C'est la désertion qui m'y force. Les bons n'ont rien à craindre ; cette chaîne n'est que pour les voleurs, qui, après avoir touché une partie de leur salaire, s'enfuient avec leurs charges, leurs fusils, leurs munitions. Jusqu'à présent je n'ai garrotté personne ; mais à compter d'aujourd'hui, si l'un de vous déserte, je m'arrêterai assez longtemps pour qu'on le retrouve, et il sera enchaîné jusqu'à la fin de la route. Avez-vous entendu ?

— Oui, maître.

— Avez-vous compris ?

— Oui, maître. »

Le camp fut levé à six heures du soir, et l'on se mit en marche pour Inésouka, où nous arrivâmes après une étape d'une couple d'heures.

Le jour suivant, quand il fallut partir, il nous manquait deux hommes : Asmani et Kingarou. Baraka et Bombay furent envoyés à leur poursuite, avec ordre de ne pas revenir sans eux. Nous passâmes la journée dans le village pour faire plaisir à Shaw, plus que par tout autre motif.

Les déserteurs furent ramenés dans la soirée ; c'était la troisième fois que Kingarou prenait la fuite. Le pardon n'était pas possible.

Après avoir été fustigés d'importance, mes récidivistes furent mis à la chaîne ainsi qu'ils en avaient été prévenus.

Baraka et Bombay nous firent un récit pittoresque de leur capture ; et comme j'étais de fort bonne humeur, je récompensai leurs services par deux mètres de belle étoffe, donnés à chacun d'eux.

Le lendemain matin un autre porteur avait disparu avec son fusil, et les trente mètres de colonnade qui étaient le prix de son engagement.

En outre, Abdoul-Kader, le tailleur, qui était parti de Bagamoyo avec des idées de fortune si brillantes, et qui devait faire de si grands achats d'ivoire au centre de l'Afrique, vint me trouver le matin de ce même jour en me suppliant de lui accorder son congé. Il se disait malade, incapable d'aller plus loin. On se rappelle qu'il m'avait déjà ennuyé d'une pareille supplique. Il se portait bien ; mais la route lui faisait peur. Toutefois, comme j'étais las de sa personne, je lui donnai son compte et je le laissai partir.

C'était encore une désertion. Tant que nous serions dans l'Ounanyembé il devait en être ainsi ; l'unique moyen de parer au mal était de gagner rapidement les jungles. Mais les obstacles se multipliaient. À moitié chemin de Kaségéra, Mabrak Sélim fut pris tout à coup de vomissements et de diarrhée, avec rejet d'une quantité de vers. Je lui administrai un grain de calomel et deux onces d'eau-de-vie. Il ne pouvait pas marcher ; je le fis mettre sur un âne. Zaïdé eut une attaque de rhumatisme. Shaw tomba deux fois ; et ce ne fut qu'avec des prières sans nombre et un temps énorme qu'on parvint à le faire remonter sur sa bête. On eût dit qu'un destin contraire poursuivait l'expédition, que les Parques voulaient nous faire abandonner l'entreprise ; tout semblait conspirer notre ruine. Si j'étais seulement à quinze jours de Kouihara, pensais-je, je serais sauvé ! Mais de ces quinze étapes, il en restait douze à franchir.

Kaségéra, que nous atteignîmes dans l'après-midi, était en fête. Les absents venaient d'arriver de la côte, et les jeunes pagazis brillaient du vif éclat du sohari, du barsati, du kanibi tout battants neufs, dont ils s'étaient drapés derrière quelque buisson avant d'apparaître aux yeux charmés de leurs compatriotes. Les femmes poussaient des hi-hi-hi ! des lou lou-ou-ou ! dignes des Ménades, et qui retentirent jusqu'au soir. Des sylphides contemplaient avec l'admiration la plus ardente les traits des arrivants ; les matrones entouraient ces jeunes héros qu'elles accablaient de leur tendresse ; et les vieillards, le dos courbé, appuyés sur leurs bâtons, les bénissaient. Telle est la gloire dans l'Ounyamouezi. En échange de cette ovation, les heureux voyageurs parlèrent jusqu'à l'aurore suivante, racontant les merveilles qu'ils avaient trouvées au bord de la mer et dans l'Oungoudja, ainsi qu'ils appellent l'île de Zanzibar ; les grands vaisseaux des hommes blancs, la quantité de Vouasoungou qu'ils avaient vus ; puis les périls, les épreuves de la route, les dangers courus chez les Vouagogo ; enfin tous les incidents du voyage que nous connaissions alors, et que nous avons relatés nous-même dans les pages précédentes.

Nous levâmes le camp le 24 ; et après trois heures de marche au sud-sud-ouest, dans une forêt d'imbité, nous arrivâmes à Kigandou. Au moment où nous nous arrêtions devant ce village, qui était gouverné par la fille de Mkasihoua, nous fûmes avertis que pour y entrer il fallait payer la taxe. N'en voulant rien faire, nous nous retirâmes à un mille du bourg dans un vieux khambi, infesté par les rats, et où nous poursuivirent les invectives des indigènes, qui nous accusaient de fuir lâchement la guerre, et d'abandonner Mkasihoua à l'heure du péril.

Au seuil de la palissade, Shaw voulant mettre pied à terre, perdit les étriers et tomba de tout son long. Cette pantomime commençait à devenir trop fréquente. Lors donc que mes hommes se précipitèrent pour relever le maladroit, je leur donnai l'ordre de ne pas s'occuper de lui. L'insensé resta immobile, en plein soleil ; et quand, au bout d'une heure, je lui demandai s'il n'était pas dans une position peu confortable, il finit par s'asseoir et pleura comme un enfant.

« Vous voulez retourner à Kouihara, mister Shaw ?

— Oh ! oui, s'il vous plaît. Je ne pourrais pas aller plus loin ; et si vous étiez assez bon pour le permettre, je m'en retournerais avec joie.

— Très-bien, monsieur ; j'en suis venu à croire que cela vaudrait mieux pour nous tous. Ma patience est à bout ; j'ai fait tous mes efforts pour vous aider à surmonter ces misères, que vous entretenez dévotement. Vous vous figurez que vous ne pouvez pas faire la route, rien ne vous en dissuadera. Cependant, pesez bien mes paroles : si vous retournez là-bas, vous y mourrez. Qui vous soignera, si vous tombez malade ? Aujourd'hui vous ne l'êtes pas ; ce n'est que de l'hypocondrie ; mais si la fièvre vous prend, si vous avez le délire ? Comment saura-t-on ce qu'il vous faut ? Pas un des hommes que je peux vous laisser ne connaîtra ce dont vous aurez besoin, ce qui pourrait vous soulager, ce qui vous sera nécessaire. Je vous le répète, mister Shaw : si vous retournez là-bas, vous y mourrez.

— Ah ! malheur ! Que je regrette d'être parti ! Je croyais l'Afrique si différente de ce qu'elle est ! Je vous en prie, monsieur, laissez-moi retourner. »

La journée du lendemain fut consacrée à tous les préparatifs qu'exigeait le départ de Shaw. Une forte litière fut construite ; quatre hommes vigoureux furent loués à Kigandou pour porter le malade. Je fis faire du pain, remplir de thé un grand bidon, et rôtir une gigue de chevreau pour qu'il eût à manger pendant la route.

Dans la soirée — nous la passâmes ensemble, — il prit un accordéon que je lui avais donné à Zanzibar, et joua différents airs. Un pitoyable instrument que cet accordéon d'une dizaine de dollars ; cependant, les chants simples et familiers qui s'en exhalèrent ce soir-là me firent l'effet de mélodies célestes ; et quand, pour finir, mon pauvre camarade joua l'air de : Home, Sweet home ! (Pays natal, doux pays !) il n'avait pas achevé, que nos cœurs émus s'élançaient l'un vers l'autre.

Le 27 nous étions tous levés de bonne heure. Il y avait dans nos mouvements une force inaccoutumée. Nous avions en perspective une marche très-longue ; mais nous laissions derrière nous les malades, les souffreteux ; Mabrak Sélim restait confié aux soins d'un docteur indigène, qui s'engageait à le traiter en échange de quelques mètres d'étoffe, payés d'avance. Je ne prenais avec moi que les hommes sains et robustes, ceux qui pouvaient marcher vite et longtemps.

La trompe sonna enfin le départ. Shaw dans sa litière fut pris par ses porteurs. Mes hommes formèrent deux rangs, les drapeaux furent déployés ; et, entre cette double haie, sous les plis de ces

bannières qu'il ne devait plus revoir, Shaw fut emporté vers le nord. Puis je me tournai vers le sud, allant d'un pas vif et léger, comme un homme qui a un poids de moins sur les épaules.

Nous gravîmes une pente hérissée d'énormes blocs de syénite, dont les masses dominaient un fouillis d'arbres nains. La scène qui, du sommet de cette côte, frappa nos regards n'avait rien de nouveau pour nous. C'était la forêt sans borne ; de longues crêtes boisées, moutonnant à perte de vue, s'élevant au-dessus les unes des autres dans une atmosphère chaude et vibrante, qui, limpide dans le voisinage, bleuissait au loin et devenait impénétrable. Des bois, des bois, des bois, toujours des bois ; rameaux dressés, globes et parasols feuillus, verts ou bruns ; forêts sur forêts, s'élevant, s'enfonçant et reculant toujours : un océan de feuillage.

Partout le même aspect. Au loin, une colline pouvait se dessiner vaguement, ou, çà et là, un arbre plus élevé que les autres se détacher sur le ciel translucide ; mais partout la même atmosphère, les mêmes teintes, le même soleil, jetant ses gouttes lumineuses dans les profondeurs des bois ; partout les mêmes lignes, le même horizon, partout des arbres : de jour en jour, de semaine en semaine. Carlyle a dit quelque part, à propos de Saint-Pierre de Rome, que si grand qu'il fût ce n'était qu'un fragment de coquille d'œuf, comparé à la voûte où resplendissent Arcturus et Orion. Je dis à mon tour que les parcs d'Angleterre et de New-York, si vastes qu'ils paraissent auprès des bosquets des grandes villes, ne sont que de minces fagots relativement à ces éternelles forêts.

Au bout de trois heures je fis faire halte ; mes gens paraissaient fatigués. Énervés par leur séjour à Kouihara, ils n'étaient pas encore réhabitués aux longues marches, et avaient besoin d'être remis en haleine. Au moment de repartir il s'éleva même plusieurs protestations ; mais quelques plaisanteries sur la paresse des opposants, plaisanteries faites de bonne humeur, remirent tout le monde en train ; et après quatre heures d'une nouvelle étape nous arrivions à Ougounda, vers deux heures de l'après-midi.

Nous étions alors sortis de l'Ounyanyembé, dont nous venions de franchir la frontière méridionale. Ougounda, situé dans le district du même nom, est un gros bourg qui peut compter quatre cents familles, environ deux mille âmes. Il est défendu par une estacade ayant embrasures, fossé et contrescarpe. Des bastions rapprochés, percés de meurtrières, d'où les tireurs les plus habiles peuvent viser les chefs ennemis, dominent cette enceinte, dont le bois a trois pouces d'épaisseur, et dont la base est protégée par un talus de quatre pieds d'élévation. Autour de la place, dans un rayon d'un mille ou deux, le sol a été dépouillé de tout ce qui permettait à l'ennemi de dissimuler son approche. Trois fois Mirarabo a essayé de prendre le village, trois fois il a été repoussé ; et les Vouagounda se vantent à juste titre d'avoir résisté au plus hardi forban qu'ait vu l'Ounyamouézi depuis plusieurs générations. Mais quelque braves qu'ils soient derrière leurs murailles, ils n'en partagent pas moins la crainte qui s'empare de tout Mnyamouézi en temps de guerre ; et bien qu'habituellement ils s'offrent en foule aux caravanes qui vont chercher l'ivoire dans les régions lointaines du sud, je ne pus jamais décider aucun d'entre eux à me suivre, tant leur frayeur de Mirambo et de ses bandits était grande. Il faut dire que de toute part venaient des bruits alarmants. On assurait que Mbogo se dirigeait vers l'Ougounda avec un millier d'hommes ; que les Vouazavira avaient attaqué une caravane ; que Simba parcourait le pays à la tête d'une bande de féroces mercenaires ; et beaucoup d'autres choses du même genre.

Les Vouagounda ont leur principal village entouré de cultures d'une étendue d'environ trois mille acres (douze cents hectares) carrés. Ces champs produisent assez de grain non-seulement

pour la consommation des indigènes, mais pour l'approvisionnement des nombreuses caravanes qui prennent cette route pour aller dans l'Oufipa et dans le Maroungou.

Le sentier serpenta d'abord au milieu de ces cultures, puis entra dans les défrichements qui entourent les villages de Kisari. Nous trouvâmes dans l'une de ces bourgades un chef de caravane qui avait besoin de porteurs et qui tambourinait du matin au soir pour en faire venir. Il voulait gagner l'Oufipa, était là depuis deux mois, battant le rappel sans aucun succès, et fit tous ses efforts pour m'enlever mes pagazis, procédé qui ne contribua pas à nous mettre bien ensemble. J'appris à mon retour qu'il avait dû renoncer au projet d'aller dans le sud, et qu'il avait rebroussé chemin peu de temps après notre départ.

En sortant de Kisari, nous traversâmes un éparpillement de chênes noirs, sur un terrain craquelé par le soleil, où se montrait çà et là un étang desséché, dont la vase durcie était criblée d'empreintes d'éléphants et de rhinocéros. Les traces de buffle et de zèbre étaient maintenant fréquentes et nous faisaient espérer qu'avant peu nous verrions du gibier.

Une marche de trois heures et quart, à partir d'Ougounda, nous fit gagner une petite bourgade enfouie dans la feuillée et, qui s'appelle Benta. Il y avait là, non-seulement beaucoup de maïs mais beaucoup de choroko, une sorte de grain qui me parait être une gesse et dont je m'approvisionnai pour mon usage personnel, car c'est un aliment des plus salubres.

À Benta, comme ailleurs, le grain est mis sur le toit du tembé, dans des caisses cylindriques faites avec l'écorce du mtondou, et c'est là que j'ai vu la plus énorme de toutes les boîtes ; on l'eût prise pour l'étui à chapeau d'un Titan : dix pieds de haut sur sept de large.

Le 29, après une étape de cinq heures, toujours dans la direction du sud-sud-ouest, nous atteignîmes Kikourou. La marche s'était faite comme la veille sur un sol craquelé, où, cette fois, le dalbergia se joignait au chêne noir, en compagnie d'arbres nains, au-dessus desquels s'élevaient de nombreuses fourmilières bâties en terre jaunâtre et qui ressemblaient à des dunes.

La fièvre couve en permanence dans cette région boisée, où la nature n'a rien fait pour l'écoulement des eaux. Pendant la saison sèche, on ne la croirait pas malsaine. L'herbe roussie et les traces pétrifiées des animaux, qui les ont fréquentées à l'époque humide, donnent bien aux clairières un sombre aspect, mais qui n'a rien d'inquiétant. Si dans le fourré des monceaux d'arbres gisent çà et là à tous les degrés de délabrement, des milliards d'ouvriers ardents travaillent sans relâche à les faire disparaître, et rien n'offense ni la vue ni l'odorat. Cependant il s'échappe de cette terre desséchée, de cette végétation morte, un poison subtil qui vous pénètre et qui n'est pas moins dangereux que celui qu'on respire, dit-on, à l'ombre de l'upas.

Les premiers effets de la malaria se produisent dans les entrailles, où ils restent d'abord confinés ; puis une langueur oppressive vous envahit, une somnolence irrésistible, une tendance continuelle au bâillement. La langue prend une couleur maladive, presque noire, avec une teinte jaunâtre : les dents elles-mêmes deviennent jaunes et se recouvrent d'un enduit nauséabond. Les yeux brillent d'un singulier éclat et sont remplis d'eau. Quand ces symptômes paraissent, la fièvre commence et ne tarde pas à se déchaîner, faisant rage dans tout le corps, et terrassant le malheureux qu'elle supplicie.

Parfois elle est précédée d'un violent frisson, pendant lequel des monceaux de couvertures peuvent écraser le malade, sans diminuer le froid mortel qui le secoue. Vient ensuite un mal de tête d'une intensité peu commune ; puis des douleurs excessives naissent dans les lombes, remontent la

colonne vertébrale, s'étendent dans les épaules, gagnent le cou et se logent définitivement dans le front et dans l'occiput.

Mais le plus souvent il n'y a pas de frisson ; la fièvre, avec son douloureux cortège, succède immédiatement à la somnolence. La tête vous brûle, les tempes ont des battements précipités ; des tenailles rougies vous déchirent ; le feu est dans vos veines, la soif vous dévore. L'air embrasé est plein de monstres hideux, reptiles connus et inconnus, qui grandissent et se multiplient confusément, toujours plus compliqués, toujours plus affreux, et se transformant sans cesse pour devenir plus horribles. Chaque effort que vous faites pour échapper à cette vue la rend plus effroyable et crée de nouvelles souffrances. Nombreuses, nombreuses sont les heures que j'ai passées gémissant et me débattant sous le poids de cet infernal délire. Oh ! les angoisses, dont cette fièvre d'Afrique vous accable ! Tortures de l'esprit, tortures du corps. Oh ! l'atroce agonie ! Rien ne l'apaise ; les soins les plus patients, les attentions les plus douces, le dévouement le plus humble, tout vous irrite, tout vous affole. Dans ce terrible état, Job lui-même fût entré en fureur.

Celui qui est en proie à cette fièvre s'envisage comme le foyer de toutes les misères. Vient la guérison, il se sent purifié : c'est une délivrance ; il redevient sociable, il est de belle humeur, aimable et prêt à rire. Ce qui la veille était mauvais présage lui est une source de joie ; il regarde ses gens avec affection ; tout lui parait beau ; la nature est souriante, les bois le ravissent, un rien le met en extase. Je parle pour moi-même, qui ai noté avec soin toutes les phases de la crise.

Le 1 octobre, poursuivant notre route au sud-sud-ouest, nous arrivâmes au bord d'un zihouani ou large étang. Près de la rive, sous un arbre magnifique, était un vieux kraal à demi brûlé, qui, en moins d'une heure, fut transformé en un camp Splendide. L'arbre était un figuier-sycomore, le géant des forêts de l'Ounyamouézi. Jamais je n'en ai vu de plus beau : trente-huit pieds de circonférence, et il eût abrité un régiment ; son ombre avait cent vingt pieds de diamètre.

La santé, la vigueur que j'avais alors me permettait d'admirer tout ce qui m'environnait. J'éprouvais un sentiment de bien-être, d'entière satisfaction que je n'avais pas connu à Kouihara, où je me rongeais dans l'inactivité. Je causais avec mes gens comme avec des égaux ; nous parlions ensemble des éventualités du voyage et nous les discutions d'une façon tout amicale.

L'œuvre du jour était finie ; le camp nous donnait une sécurité complète ; chacun tira sa pipe, heureux d'avoir achevé sa tâche, et avec le contentement qui suit tout travail bien exécuté.

Le soleil baissait à l'horizon ; il couvrit le ciel d'or et d'opale, il empourpra la cime des arbres. Une sérénité profonde régna partout, et fit sentir, même aux natures incultes qui m'entouraient, l'exquise jouissance du repos dans les vastes solitudes.

Au dehors, pas d'autres bruits que l'appel d'un florican ou d'une pintade égarés ; la voix rauque des grenouilles, coassant dans l'eau voisine, ou le chant des grillons, qui semblait bercer le jour et l'inviter au sommeil. À l'intérieur du kraal, le glouglou provoqué par l'aspiration de l'éther bleuâtre que les fumeurs tiraient des gourdes qui leur servaient de narghilés. Couché sur mon tapis, ayant pour dôme l'épais feuillage, aux lèvres ma courte écume de mer, je laissai courir mon esprit. Malgré la beauté de cette lueur grise dont le ciel était éclairé, malgré la sérénité de l'air qui nous enveloppait, il s'éloigna d'abord et me conduisit en Amérique, près de ceux que j'aime. Puis revenant à la réalité, il me ramena à ma tâche incomplète, à l'homme qui, pour moi, était un mythe ; à celui que je cherchais, qui peut être était mort, peut-être bien loin, peut-être à côté de nous, dans cette même

forêt dont les arbres me dérobaient l'horizon ; tout près de moi et aussi caché à mes regards que s'il eût été dans son petit cottage d'Ulva. Qui pouvait le savoir ?

J'étais cependant heureux ; et bien qu'ignorant ce qu'il m'importait le plus de connaître, je ressentais une certaine quiétude, une satisfaction indéfinissable.

Mais pourquoi cette impuissance de l'homme ? Pourquoi faut-il qu'il aille si lentement où l'appellent ses désirs, qu'il franchisse pas à pas des centaines de milles, pour éclaircir les doutes qui le tourmentent ? Que ne pouvais-je, d'un vol aussi rapide que ma pensée, résoudre cette question qui me revenait sans cesse : « Vit-il encore ? »

« Oh ! sois patient, me dis-je à moi-même. Tu as un bonheur que les autres hommes peuvent t'envier : la conscience que la mission que tu as à remplir est sainte. Qu'aujourd'hui, cela le suffise. Marche et espère ! »

Le lendemain, 2 octobre, nous étions en route pour Manyéra, une longue étape de six heures et demie. Le soleil était d'une ardeur excessive, mais les mtondous et les miombos, qui composaient la forêt, ne laissaient entre eux que l'intervalle nécessaire à leur développement et nous protégeaient de leur ombre. Le sentier se déroulait sur un sol rouge et ferme que rien n'obstruait ; la marche était facile ; pas d'autre ennui que les attaques de la tsétsé, qui abonde en cet endroit, et, qu'en raison de sa piqûre, les indigènes ont nommée panga, c'est-à-dire épée.

Nous approchions d'une vaste contrée giboyeuse, ce qui nous mettait sur le qui-vive, désireux que nous étions de nous procurer quelques spécimens des habitants de ces forêts.

Tandis que nous marchions sur le pied d'environ trois milles à l'heure, je vis mes gens s'écarter de la route et y revenir après un circuit d'une cinquantaine de pas. En arrivant à la place d'où ils s'étaient éloignés, j'aperçus l'objet qui avait motivé leur détour ; c'était le cadavre d'une victime de la petite vérole, l'horrible fléau de cette partie de l'Afrique. Le défunt, dont la mort paraissait dater de la veille, appartenait à la bande d'Oséto,
Figuier-sycomore. bande de maraudeurs au service de Mkasihoua, de l'Ounyanyembé, sortes de guérillas qui battaient la forêt pour y surprendre les partisans de Mirambo. Cette bande revenait de l'Oukonongo, où elle avait été faire une razzia sur les terres de Mbogo, lorsqu'elle avait vu tomber celui des siens dont nous trouvions le cadavre.

Nous dirons à ce sujet qu'il nous arrivait souvent de rencontrer un squelette ou un crâne au bord du sentier ; presque pas de jour où l'on ne vit un de ces restes humains laissé à l'abandon, et quelquefois plusieurs.

Peu de temps après nous débouchâmes dans une plaine, où tout d'abord nous aperçûmes deux girafes dont le grand cou dominait un buisson qui leur servait de pâture. Cette vue fut saluée par un cri de joie ; elle nous annonçait que nous approchions du Gombé, rivière ou plutôt noullah près duquel nous devions faire halte, et que nous allions l'atteindre à l'endroit où ces animaux sont nombreux.

Trois heures de marche sur cette terre brûlante nous conduisirent aux champs de Manyéra. La porte du village fut gagnée ; toutefois l'entrée nous fut interdite : la guerre étant partout, les habitants n'admettaient dans leurs murs aucune bande étrangère. On nous envoya dans un khambi situé près d'un chapelet d'étangs dont l'eau était bonne ; mais l'enceinte du camp ne renfermait qu'une demi-douzaine de cases en ruine, très-peu confortables pour des gens fatigués.

Lorsque les huttes furent reconstruites, je donnai de l'étoffe au kirangozi, et je l'envoyai au village pour y faire des achats. Nous avions en perspective neuf jours de marche dans une contrée déserte, il nous fallait nécessairement des provisions. Pour toute réponse, il fut dit à mon homme que la vente des grains était strictement défendue, et il revint les mains vides.

Le cas était sérieux. Envoyer à Kikourou, c'était nous faire rester là plusieurs jours ; mieux valait essayer d'un peu de diplomatie. Ouvrant donc un ballot d'étoffes précieuses, j'en tirai deux choukkas royales que je fis porter au chef par Bombay, avec les compliments du Mousoungou et l'assurance de son amitié. Le chef renvoya le commissionnaire et les choukkas, en faisant dire au Mousoungou de le laisser tranquille.

Pas moyen de fléchir cet homme. Bombay y perdit son éloquence, et mes gens, affamés et d'une humeur exécrable, en furent réduits à se coucher sans souper.

Les discours de Njara, un marchand d'esclaves, parasite de Ben Nasib, me revinrent à la mémoire. « Ah ! bana, bana, me disait-il, les obstacles seront plus forts que vous ; croyez-le, vous ne passerez pas. Les Vouamanyara sont méchants, les Vouakononngo sont très-méchants, les Vouazavira le sont encore plus. Mauvais moment pour voyager quand le pays est en guerre, et la guerre est partout. »

Àen juger d'après les conversations qui se tenaient dans le camp autour des feux, il semblait que Njara dût avoir raison. Des projets de désertion en masse étaient discutés. Je dis cependant à mes hommes de reprendre courage, que le lendemain ils auraient des vivres.

Le jour suivant, dès le matin, le ballot d'étoffes de choix fut rouvert, et je renvoyai Bombay avec quatre manteaux de prix, huit mètres de cotonnade et une masse de compliments. La politique était nécessaire avec un homme aussi revêche que Ma-Manyéra, et trop puissant pour qu'on s'en fît un ennemi. Que devenir s'il lui prenait fantaisie d'imiter Mirambo ?

Mais l'effet de ma munificence ne tarda pas à se produire. Au bout d'une heure je vis arriver une douzaine de villageois portant sur la tête des caisses remplies de sorgho, de riz, de maïs, de haricots, de gesses. Puis apparut le chef lui-même, accompagné de trente mousquets et de vingt lances, suivi d'un présent de volailles, de chèvres, de miel, et d'une quantité de grain suffisante pour nourrir mes hommes pendant quatre jours, bref une valeur grandement équivalente à celle de mon envoi.

J'allai recevoir le chef à la porte du camp, et l'invitai à venir dans ma tente, que j'avais arrangée avec tout le luxe dont je pouvais disposer ; mon tapis de Perse avait été déployé, ma peau d'ours étendue, mon lit recouvert d'un beau drap rouge tout battant neuf.

Ma-Manyéra, un homme robuste et de grande taille, fut prié de s'asseoir, ainsi que les officiers qui l'accompagnaient. Tous me contemplèrent avec un étonnement indicible ; ma figure, mes habits les plongeaient dans une agréable stupéfaction. Ils se regardèrent ensuite les uns les autres, puis éclatèrent de rire en faisant claquer leurs doigts à plusieurs reprises. Maganga, mon interprète — tous ces notables parlaient le kinyamouézi — fut chargé d'exprimer au chef tout le plaisir que j'avais à les voir.

Après quelques minutes dépensées en échanges de politesses, et de leur part en une compétition de rires qui paraissaient inextinguibles, Ma-Manyéra témoigna le désir de voir mes armes. La carabine à seize coups suggéra mille observations flatteuses, et la beauté des revolvers, leur travail qui

parut surhumain à tous ces yeux ravis, inspirèrent au chef des éloges d'une telle éloquence que je crus devoir continuer l'exhibition.

Les fusils de gros calibre, tirés avec une forte charge de poudre, firent sauter mes visiteurs en une feinte alarme ; puis chacun reprit son siège avec des rires convulsifs.

Au milieu de l'admiration générale, j'expliquai la différence qu'il y avait entre les blancs et les Arabes. L'explication donnée, j'ouvris ma boîte à médicaments ; ce fut une extase ; mes hôtes s'accrochèrent les deux index, et, leur enthousiasme croissant toujours, ils se les tirèrent à me faire craindre de les voir se disloquer.

Le chef demanda à quoi servaient ces petites bouteilles dont la transparence et l'arrangement lui arrachaient, ainsi qu'aux autres, des soupirs d'admiration.

« Dohoua, répondis-je solennellement ; dohoua ! » mot qui désigne tout ce qui a rapport à l'art de guérir ; et là-bas, on se le rappelle, médecine veut dire magie.

« Oh-h ! oh-oh ! oh ! » murmura le cercle admirateur. La chose était certaine : j'avais sur les Arabes du plus haut mérite une supériorité inqualifiable.

« Voici, dis-je en prenant une fiole d'eau-de-vie médicinale, voici le pombé kisoungou » (la bière des blancs). J'en mis dans une cuiller que je présentai au chef.

« Hacht ! hacht ! oh ! hacht ! eh-eh ! Quelle forte bière ont les Vouasoungou ! Oh ! la gorge me brûle !

— Oui ; mais c'est bon, répondis-je. Un peu de cette liqueur rend les hommes forts et généreux ; il est vrai qu'une forte dose les rend méchants, et qu'en prendre beaucoup cela fait mourir.

— Donnez-m'en un peu, dit l'un des chefs.

— À moi aussi.

— À moi aussi. »

Tous en demandèrent. Je pris ensuite un flacon d'ammoniaque.

« Voilà, expliquai-je, pour guérir les maux de tête et la morsure des serpents. »

Aussitôt le chef de se plaindre du mal de tête et de vouloir de cette drogue. Je lui dis de fermer les yeux, et je lui mis le flacon sous le nez. Le résultat fut magique. Mon curieux tomba à la renverse, comme frappé de la foudre et avec des grimaces indescriptibles.

Ses officiers ne se sentaient pas d'aise ; ce n'étaient plus des rires, c'étaient des rugissements. Ils se pinçaient les uns les autres, battaient des mains, faisaient claquer leurs doigts, et mille extravagances. Pareille scène, jouée sur un théâtre, désopilerait immédiatement la salle la plus hypocondre. S'ils avaient pu se voir tels que je les voyais, ils se seraient fait rire jusqu'à en devenir épileptiques.

Ma-Manyéra finit par se relever ; de grosses larmes lui coulaient sur les joues, tant il avait ri lui-même ; et il fallut quelques ins
Le résultat fut magique.tants avant que ses lèvres, que le rire faisait toujours trembler, pussent proférer le mot kali ! (drogue active, médecine ardente).

Il n'en demanda pas davantage, mais ses notables voulurent sentir le flacon, et à chaque reniflade de l'un d'eux, ce fut de la part de tous un nouvel accès de rire.

La matinée tout entière fut consacrée à cette visite royale, dont chacun fut ravi.

Oh ! disait Manyéra en partant, ces blancs savent tout au monde ; les Arabes ne sont que de la saleté auprès d'eux. »

Dans la soirée, Hamdallah, un de nos guides, prit la fuite avec armes et bagages : un fusil et les 108 mètres d'étoffe qu'il avait reçus pour nous conduire. Se mettre à sa recherche, ce qui n'aurait pu avoir lieu que le lendemain, eût exigé une prolongation de halle impossible ; il ne fallait pas y penser ; mais je fis vœu mentalement de faire payer cher au dit Hamdallah ses 108 mètres avant mon retour à la côte.

Le 4 octobre nous voyait partir pour le Gombé, qui se trouve à quatre heures et quart de Manyéra.

Àpeine étions-nous sortis des champs, où les épis ondulaient sous la brise, que nous vîmes une belle troupe de zèbres.

Deux heures après nous entrions dans un parc magnifique, un immense tapis de verdure, moucheté de sombres massifs et orné de grands arbres, qui, çà et là, se déployaient dans toute leur beauté. C'était assurément l'une des plus charmantes scènes qu'on pût trouver en Afrique. Ajoutez à cela que du sommet des mamelons qui accidentaient la plaine se voyaient des troupeaux de buffles, de zèbres, de girafes et d'antilopes, qui firent couler mon sang deux fois plus vite.

Nous défilâmes silencieusement dans cet éden pour atteindre le Gombé, qui traîne là ses eaux paresseuses, et près duquel nous allions nous établir.

C'était bien cette fois le paradis des chasseurs ! Que mes poursuites de menues antilopes et de sangliers me paraissaient insignifiantes ! Quelle folle dépense d'énergie, quel gaspillage de force dans ces longues courses au milieu des épines et des herbes mouillées pour un si mince résultat ! Je me rappelais cette amère expérience que j'avais faite d'une jungle africaine, dans la région maritime, où une vieille piste m'avait égaré. Mais ici ! quel parc de grand seigneur pouvait être comparé à cette magnifique étendue ? Une herbe nouvelle, tapissant de velours une plaine immense ; à chaque pas des ombrages gracieux ou splendides ; partout les hordes nombreuses d'animaux variés, paissant à belle portée de carabine. J'étais bien récompensé du long détour que j'avais fait vers le sud, et qui me permettait de jouir d'un pareil tableau. Pas de broussailles qui arrêtent le chasseur, pas de marais fétides qui le paralysent, et qui lui enlèvent jusqu'au désir de la poursuite ; mais la réalisation de tous les rêves du sportsman.

Dès que le site du camp fut choisi, près de l'une des auges qui se trouvent dans le lit du Gombé, je pris mon fusil à deux coups, et je m'en allai dans le parc.

Au sortir d'un massif, j'aperçus trois springboks, trois bêtes grasses, qui broutaient l'herbe à une centaine de pas. Je me mis à genou et j'appuyai sur la détente. L'une des trois mangeuses fit instinctivement un saut perpendiculaire, et retomba morte. Ses deux compagnes s'enfuirent, douze pieds franchis à la fois ; et, bondissant comme des balles élastiques, elles disparurent derrière un tertre.

Mon succès fut salué par les acclamations de mes soldats, que le bruit du fusil avait fait accourir. Celui qui portait mon arme de rechange planta son couteau dans la gorge du springbok, en prononçant un fervent bismillah ! en un clin d'œil il eut presque détaché la tête.

Les chasseurs de la bande furent envoyés au nord et à l'est pour ajouter à notre venaison. Il y a généralement, dans toutes les caravanes, des hommes qui ont pour mission d'approvisionner le camp du produit de leur chasse. Quelques-uns de ces fundis, ainsi qu'on les appelle, ont beaucoup d'habileté pour surprendre la bête, et l'approchent de très-près, ce qui les met souvent en danger, mais ce que nécessite le peu de justesse de leurs armes.

Après la collation, qui consista en une tranche de springbok, une galette de maïs, galette toute chaude, et une tasse d'excellent moka, je me dirigeai au sud-ouest, accompagné de Madjouara et de Kaloulou, mes deux petits servants d'armes.

En rasant les buissons, je faisais prendre la fuite à de petites antilopes, des perpusilla, qui nous partaient sous les pieds comme des lapins. Le coucou indicateur sautillait d'un arbre à l'autre, en me jetant son appel, supposant que je cherchais le doux trésor dont il connaissait la cachette ; mais je ne souhaitais, ce jour-là ni miel, ni pygmées ; je voulais quelque chose de grand.

Des aigles-pêcheurs et des outardes posés sur des branches, d'où ils dominaient le lit sinueux du Gombé, s'envolaient à mon approche, croyant avoir à me craindre. Mais non ; rien qu'un zèbre, un élan, une girafe ou un buffle, au moins un caama, pouvait attirer ma foudre.

Après avoir suivi la rive du Gombé pendant à peu près un mille, repaissant mes yeux de la vue d'un long espace rempli d'eau, vue à laquelle j'étais étranger depuis si longtemps, je me trouvai tout à coup en face d'un tableau qui me ravit jusqu'au fond de l'âme : six, sept, huit, dix zèbres jouaient et se mordillaient les uns les autres, fouettant de leurs queues leurs belles robes tigrées, à une distance de moins de cent cinquante pas. Scène pittoresque et charmante, toute locale ; jamais je n'avais si bien compris que j'étais au centre de l'Afrique. J'eus un moment de fierté en me sentant possesseur d'un si vaste domaine, peuplé de si nobles bêtes. J'avais là, à portée de ma balle, les animaux les plus divers, l'orgueil des forêts africaines. Je pouvais choisir entre eux ; ils m'appartenaient. Ils étaient à moi, sans bourse délier, sans débat et sans conteste. Malgré cela, je baissai deux fois ma carabine ; il me répugnait de frapper ces bêtes royales.

Mais crack ! L'un d'eux est renversé, battant l'air des quatre membres. Quel dommage ! Vite, le couteau affilé dans ces bandes qui lui entourent la gorge. Oh ! l'affreuse blessure !

Tout est fini. J'ai à mes pieds un animal superbe. Hourrah ! je goûterai ce soir du zèbre de l'Oukonongo.

Un zèbre et un springbok me parurent suffisants pour un jour, surtout après une longue marche. Le Gombé, dont l'eau, profonde à cet endroit, sommeillait entre des rives sinueuses, traversant les bosquets, pour bientôt en sortir et montrer les feuilles de lotus qui reposaient à sa surface ; la rivière et ses bords, tout cela charmant, pittoresque, frais et paisible comme un rêve d'été, m'engageait à prendre un bain.

J'avisai une place ombreuse, sous un mimosa à large cime, où l'herbe fine et rase, unie comme celle d'une pelouse, allait en pente douce gagner l'onde transparente. J'étais déshabillé, les pieds dans l'eau, les bras tendus, les mains réunies, lorsque au moment où je m'ébranlais pour plonger, un corps énorme, fendant l'onde comme une flèche, s'arrêta juste à l'endroit où j'allais piquer une

tête. L'effort se fit en sens inverse ; je bondis en arrière, instinctivement, et je fus sauvé ; c'était un crocodile.

Le monstre s'éloigna d'un air désappointé, me laissant à mes propres félicitations, car je l'avais échappé belle, et au vœu que je formais de ne jamais céder à l'attrait perfide d'une rivière africaine.

Dès que j'eus repris mes vêtements je me détournai de cette onde traîtresse, dont l'aspect m'était devenu répulsif, et j'entrai dans le fourré. Tout en flânant dans la direction du boma, j'aperçus deux indigènes qui regardaient autour d'eux avec un soin particulier. Dans l'état de guerre où se trouvait le pays, la présence inexpliquée d'individus quelconques était toujours une cause d'inquiétude. Je recommandai à mes petits serviteurs de rester immobiles ; je me mis à ramper sous bois, et je parvins à quelques pas des deux indigènes sans avoir été découvert. Mon projet était de me montrer tout à coup, de remarquer l'effet produit par cette brusque apparition, et au moindre signe d'hostilité, de régler l'affaire avec mes deux balles.

Arrivé d'un côté, pendant qu'ils venaient de l'autre, et n'ayant plus entre nous que l'épaisseur d'un buisson, je bondis et nous nous trouvâmes face à face. Les deux hommes restèrent comme pétrifiés ; mais se remettant bien vite :

« Bana, bana, s'écrièrent-ils, est-ce que vous ne nous reconnaissez pas ? C'est nous, les deux Vouakanongo, qui vous accompagnons jusqu'à Mréra.

— Certainement, je vous reconnais ; mais que faites-vous ici ?

— Nous cherchons du miel.

— Très-bien ! Je vous avais pris pour des Rouga-Rouga. »

Mes Vouakanongo éclatèrent de rire ; j'en fis autant ; et, riant toujours, ils continuèrent leurs recherches, ayant à la main un petit morceau d'écorce où était un peu de feu qui devait leur servir à enfumer les abeilles.

Le jour avait disparu, l'azur du ciel s'était changé en un gris sombre ; la lune commençait à paraître, et faisait ressembler la rivière à une ceinture d'argent. Les grenouilles rauquaient leurs mugissements au bord de l'eau. L'aigle-pêcheur, posé à la cime des grands arbres, jetait son cri funèbre, qui tintait comme un glas. Les élans, guetteurs fidèles, avertissaient de leurs grondements sonores les hordes remisées dans les bois, où se glissaient cauteleusement des formes silencieuses.

Tout cela au dehors. Dans notre enclos d'épines, que ses chevaux de frise rendaient inattaquable, régnaient la sécurité et la joie ; partout le confort, les éclats de rire et la bombance. Autour de chaque foyer des gens accroupis et radieux ; l'un attaquant à pleine bouche une tranche savoureuse ; un autre suçant la moelle d'un fémur de zèbre. Celui-ci faisant rôtir un quartier de venaison ; celui-là mettant sur la braise une énorme côte. Leurs voisins remuant la bouillie à toute vitesse, ou veillant d'un air attentif sur l'étuvée qui mijotait, ou regardant bouillir la soupe, ou attisant les feux, dont la clarté mobile dansait vigoureusement sur les formes nues, qu'elle faisait étinceler, empourprait la tente, qui se dressait au milieu du boma, comme le sanctuaire de quelque divinité mystérieuse, et, allant se perdre au fond des arbres qui nous couvraient de leurs branches, évoquait dans la feuillée des ombres fantastiques. Scène toute sauvage, mais d'un effet puissant.

Toutefois, mes hommes s'inquiétaient peu des ombres évoquées, des lueurs rutilantes, du clair de lune, des sanctuaires mystérieux. Les exploits du jour et le festin, qui en était la conséquence,

absorbaient toutes leurs facultés. L'un d'eux racontait comment il s'était approché d'un sanglier qu'il avait cru tenir ; comment l'animal l'avait découvert, et le chargeant tout à coup, l'avait forcé de jeter là son fusil et de grimper sur un arbre. L'allure de la bête, sa fureur, son terrible grognement, étaient rappelés par une mimique dont la verve et l'exactitude provoquaient des rires à ébranler la voûte céleste. Un autre avait tué un bufflion ; un troisième avait abattu un caama ; et chacun d'en relater la poursuite et la mort.

Àleur tour, les Vouakanongo firent le récit de notre rencontre, et s'étendirent longuement sur la prodigieuse quantité de miel que l'on pouvait trouver dans ces bois, dont la plupart des grands mtondous renfermaient des ruches

Pendant ce temps-là, Sélim et ses trois acolytes exerçaient leurs dents tranchantes sur la viande d'un porcelet que nos chasseurs avaient tué, et pour laquelle mes Vouangouana professaient une aversion toute musulmane ; aversion qu'ils avaient acquise en passant de la qualité de nègres sauvages à celle de Zanzibarites.

Le lendemain, on se remit en chasse. Je tuai deux antilopes, un coudou (A. strepricère) aux belles cornes en spirale, et un pallah (A. melampus), animal d'un brun rougeâtre, ayant trois pieds et demi de hauteur et une large croupe.

J'aurais pu tuer ces animaux par douzaines, si j'avais eu l'un de ces pesants raïfles, d'une si grande justesse, que fabriquent O'Reilly, Lancaster ou Blisset, et dont tous les coups sont sérieux. Excepté mon fusil double, mes armes, je l'ai déjà dit, ne valaient rien pour le gibier que j'avais à poursuivre ; c'étaient plutôt des armes de guerre. Avec mon Winchester et ma carabine de Starr, je pouvais atteindre la bête à deux cents pas ; mais, bien que frappé, l'animal échappait toujours. .

Ce qu'il faut en Afrique, je le répète, c'est un gros calibre, un n 10 ou 12, qui broie les os, de manière à faire tomber l'animal sur la piste, et à vous éviter ainsi fatigue et déception.

Pendant notre séjour au bord du Gombé, je me suis vu, à plusieurs reprises, frustré de la proie que j'avais atteinte après une rampée laborieuse, ou sur laquelle j'étais en droit de compter. Une fois, entre autres, il m'arriva de tomber sur un élan — pas vingt-cinq mètres de distance. J'avais à la main mon Winchester, je vise à la poitrine ; la balle pénètre profondément, le sang jaillit de la blessure ; la bête prend la fuite et disparaît : dans mon désappointement, je ne l'avais pas suivie.

Ces mésaventures me dégoûtaient de la chasse. Qu'est-ce que c'était que deux antilopes, quand on les voyait par milliers ?

Néanmoins, dans cette halte, qui ne dura pas trois jours, il fut tué deux buffles, deux sangliers, trois caamas, un zèbre, un pallah, trois petites Outardes, huit pintades, un pélican et deux aigles, sans parler de deux silures, qui furent pris dans le Gombé.

La plus grande partie de la venaison avait été boucanée ; nous pouvions braver le désert ; et le 7 octobre, je donnai l'ordre de lever le camp, au vif regret de mes amateurs de viande. Ils me firent prier par Bombay de rester un jour de plus. J'aurais dû m'y attendre. Chaque fois qu'ils pouvaient festiner, ils devenaient d'une paresse invincible.

Je grondai Bombay de s'être chargé de la requête, et refusai d'y consentir, ce qui mit le capitaine de fort mauvaise humeur ; plus que tout autre il préférait les marmitées de viande aux fatigues de la route. Je vis s'allonger sa vilaine figure et pendre sa grosse lèvre inférieure en une moue, qui signifiait clairement : « Faites-les partir vous-même ; ce n'est pas moi qui vous y aiderai. »

Un silence de mauvais augure suivit l'ordre que je donnai au kirangozi de prendre sa trompe et de sonner la marche. Les hommes allèrent chercher leurs ballots d'un air maussade. J'entendis Asmani grommeler entre ses dents qu'il regrettait beaucoup de s'être engagé à nous servir de guide.

Ils partirent néanmoins, bien qu'avec répugnance. Je restai à l'arrière-garde pour activer les traînards. Au bout d'une demi-heure, je vis la caravane au repos, les bagages par terre, et les hommes, réunis par groupes, s'entretenant et gesticulant d'un air irrité.

Enlevant mon fusil des mains de Sélim, j'y glissai deux charges de plomb, j'ajustai mes revolvers et j'allai droit aux mécontents. De leur côté, mes gens avaient pris leurs armes, et d'eux d'entre eux, dont les têtes se voyaient au-dessus d'une fourmilière, avaient le fusil braqué sur ma route. L'un de ces derniers était Asmani ; le second, un appelé Mabrouki, son inséparable ; tous deux avaient été les guides du cheik Ben Nasib.

Je jetai le canon de mon fusil dans le creux de ma main gauche, et, les tenant en joue, je les menaçai de leur faire sauter la cervelle, si, à l'instant même, ils ne venaient pas s'expliquer. Comme il aurait été dangereux de ne pas bouger, ils quittèrent, leur retraite.

Asmani avança d'un pas oblique, en affectant de sourire, mais ayant dans le regard le sombre feu du meurtre. L'autre se glissa derrière moi, et versa de la poudre dans le bassinet de son mousquet. Je me retournai vivement, et lui mis le canon de mon fusil à deux pieds de la figure : l'arme lui tomba des mains ; je le repoussai avec la mienne, et le fis rouler à dix pas.

Regardant alors Asmani, l'homme gigantesque, je lui ordonnai de désarmer. En disant cela, je levai mon fusil et pressai sur la détente ; jamais homme n'a été plus près de la mort.

Il me répugnait de répandre le sang ; je ne demandais certes pas mieux que d'éviter ce malheur ; mais si je n'arrivais pas à mater ce brutal, s'il ne pliait pas à l'instant même, c'en était fait de mon autorité.

Au fond, le départ n'était qu'un prétexte ; mes hommes avaient peur de la route, et cherchaient à se dégager ; là était le secret de la révolte. Or le seul moyen, non-seulement de les faire marcher, mais de dissiper leurs craintes, c'était la preuve d'une force irrésistible. Même employée contre eux, mon énergie les rassurait ; il fallait que, dans le cas présent, mon pouvoir fût reconnu, dût l'insubordination être punie de mort.

Loin d'obéir, Asmani leva le bras pour épauler. Son dernier moment était venu, lorsque Mabrouki, l'ancien serviteur de Speke, s'étant glissé derrière lui, fit un bond et lui arracha le mousquet, en s'écriant avec horreur :

« Malheureux ! tu oses viser ton maître ? » Puis se jetant à mes pieds, Mabrouki me supplia de ne pas les punir.

Tout est fini, dit-il ; plus de querelle. Nous irons tous au lac ; et Inch Allah ! nous retrouverons le vieux Mousoungou. Répondez, hommes libres ! N'est-ce pas que vous irez au Tanganika sans vous plaindre ? Dites-le au maître, et d'une seule voix.

— Aï Ouallah ! aï Ouallah ! bana yango. Oui par Allah ! oui par Allah ! mon maître. Il n'y a pas d'autres paroles, dit chacun à voix haute.

— Demande pardon, ou va-t-en, » reprit l'orateur en s'adressant à Asmani, qui s'exécuta de bonne grâce, à la satisfaction de tout le monde.

Il ne me restait plus qu'à pardonner, ce que je fis d'une manière générale, n'exceptant de la mesure qu'Ambari et Bombay, les instigateurs de la révolte.

Si Bombay, en sa qualité de chef, eût réprimé dès l'origine toute expression de mauvaise humeur, l'affaire ne serait pas arrivée. Malheureusement, nous l'avons dit, c'était le plus opposé à la marche, non par couardise, mais parce qu'il s'était fait un dieu de son ventre, et qu'il n'aimait plus que ses aises. Prenant donc une lance, j'en appliquai la hampe sur les épaules du capitaine ; puis sautant sur Ambari, dont la figure railleuse changea subitement d'expression, je les mis tous les deux à la chaîne en les prévenant qu'ils n'en seraient détachés qu'après m'avoir fait leurs excuses. Enfin Asmani et son inséparable furent invités à ne plus faire paraître leur vilain caractère, s'ils ne voulaient pas tâter du genre de mort auquel ils venaient d'échapper.

L'ordre de se mettre en marche fut renouvelé. Chacun reprit son fardeau avec une ardeur étonnante, et fila d'un pas rapide. Bref, l'avant-garde eut bientôt disparu, laissant derrière elle
Révolte au bord du Gombé.Ambari et Bombay, enchaînés avec deux déserteurs, qui toutefois avaient des fers plus pesants.

Nous étions à peu près à une heure du point de départ, lorsque Ambari et Bombay, d'une voix tremblante, sollicitèrent leur pardon. Je fis la sourde oreille pendant une demi-heure ; puis je les remis en liberté, et je rendis à Bombay son grade de capitaine avec tous les avantages qui en découlaient.

Pendant que je suis sur le chapitre de mes hommes, faisons le croquis de ceux d'entre eux qui figureront le plus souvent dans les pages suivantes.

D'après le rang qu'ils occupaient dans la caravane, ces principaux personnages sont le capitaine Bombay, Mabrouki-Speke, le guide Asmani, Choupéreh, Oulimengo, Khamisi, Ambari, Djoumab, Férajji, Maganga, Sélim et Kaloulou.

Bombay doit aux écrits de Burton, de Speke et de Grant une réputation parfaite. Ces messieurs lui ont donné d'excellents certificats ; mais, j'ai le regret de le dire, il lui serait impossible de me les faire endosser. « La probité incarnée, » dit Burton dans le pompeux éloge qu'il fait de ce « rara avis. » Le fait est que Bombay n'est pas très-déshonnête. Il lui est arrivé quelquefois, en distribuant la viande, de mettre de côté la portion la plus forte pour son usage personnel ; mais, comme capitaine, il avait droit à la meilleure part. De même pour l'étoffe : sachant qu'il était surveillé de près, il ne s'est jamais approprié plus de cotonnade que je ne lui en aurais donné volontairement, s'il me l'avait demandée.

Attaché à la personne du maître, en qualité de domestique, il aurait été irréprochable. Mais comme djémadar il était hors de sa sphère. Trop de préoccupations, trop d'anxiétés. Il y avait des jours où il ne savait plus ce qu'il faisait ; oubliant l'instant d'après l'ordre qu'il venait de donner, et brisant ou perdant les objets qu'il avait sous sa garde. En outre, aimant à discuter et disposé à la violence. Il tenait Hadji Abdallah, c'est-à-dire Burton, pour le plus criminel des Vouasoungou, parce qu'il lui avait vu ramasser des crânes humains et les mettre dans un sac, chose qui ne pouvait avoir d'autre but que la préparation de quelque drogue magique, destinée aux plus noirs maléfices. Il demanda un jour si Abdallah avait écrit toutes ses actions ; et lorsqu'il apprit que dans son livre sur la Région des Lacs, Burton n'avait pas parlé de cette récolte de crânes, faite à Quiloa, il m'assura que je ferais une bonne œuvre en divulguant cette chose abominable. Par contre, Bombay

conserve une grande vénération pour le capitaine Speke, et se propose de faire quelque jour un pèlerinage au tombeau de son ancien maître.

Mabrouki-Tête-de-taureau, comme l'appelle Burton, Mabrouki-Speke, ainsi que nous l'avons nommé pour le distinguer des autres Mabrouki de la bande, vaut beaucoup mieux que sa réputation. Il a eu souvent de glorieuses querelles avec Burton ; et s'il faut l'en croire, ce n'est pas toujours le maître qui aurait eu l'avantage. L'illustre voyageur, dont il était le domestique, avait l'habitude de l'appeler en arabe, et de choisir, pour en accompagner ses ordres, les plus fortes injures du vocabulaire d'El Scham (toujours au dire de Mabrouki). « Dji'ib el halib, Bil-alek ! » lui criait-il ; ce qui veut dire : « Apportez le lait !... » Je ne connais pas assez l'arabe de Damas pour traduire le dernier mot. C'est, je n'en doute pas, quelque chose d'affreux, car Mabrouki en ressentait encore une vive indignation ; il aurait voulu se battre avec l'insulteur ; mais, au fond, je ne crois pas qu'il lui souhaitât grand mal.

Mabrouki est stupide, mais fidèle. Nullement à sa place comme valet : il pourrait faire un commis. C'est un surveillant, un guetteur d'un prix inestimable. Comme fundi, ou capitaine en second, chargé de ramener les traînards, il est sans pareil. Enfin, très-laid et plein de vanité, mais pas lâche.

Asmani, le géant aux épaules herculéennes, est à la fois guide et fundi, mot qui veut dire chasseur. C'est un homme extrêmement superstitieux, ayant grand soin de son fusil et d'une certaine corde tressée, corde magique imbibée du sang de toutes les bêtes qu'il a tuées depuis qu'il chasse. Il a peur des lions et ne s'éloigne jamais du camp, dans les endroits où la présence de ces félins est connue. À part ceux-là, tous les animaux sont pour lui du gibier, et il les poursuit avec une ardeur infatigable. Sa figure a un sourire perpétuel, non pas gracieux ou bienveillant ; un sourire faux, apologétique, à la fois humble et traître ; en vous coupant la gorge, Asmani continuerait de sourire.

Choupéreh est un courtaud vigoureux d'une trentaine d'années ; d'un très-bon naturel et plein d'humour. Quand il parle, lançant une de ses brèves saillies, à la façon de Mark Twain, la bande entière éclate de rire. Nous n'avons jamais eu de querelle ensemble. Donnez-lui une bonne parole, il vous rendra une bonne action. Choupéreh est le plus fort, le mieux portant, le plus aimable, le plus fidèle de tous ; c'est le type du bon compagnon.

Khamisi est un garçon de vingt ans, propre et soigné, très-actif, ayant la voix haute, beaucoup de jactance : un vantard, et le lâche des lâches. Il a pour son mousquet la plus vive affection, est dans une extrême inquiétude si une vis se desserre ou si le coup a raté, mais je doute que devant l'ennemi il pût en faire usage, tant sa frayeur serait grande. Il se confierait plutôt à la vitesse de ses pieds, qui sont petits et bien faits.

Ambari devait avoir la quarantaine. C'était l'un des fidèles de Speke et l'un des miens. Il ne m'aurait abandonné qu'en face d'un ennemi redoutable, ou d'un danger personnel imminent. Il ne manque pas de capacité ; on n'en ferait point un capitaine, mais on peut lui confier un détachement, dont il rend très-bon compte. En temps ordinaire il est paresseux, aime à bien vivre et déteste la marche, à moins qu'il n'ait que son fusil à porter.

Djoumah était celui de mes hommes qui recevait le plus d'injures ; non de ma part, car il était rare que j'eusse à lui reprocher quelque chose. Il y avait en lui de la vieille femme, ce qui le faisait geindre continuellement, mais ce qui le portait à faire tous ses efforts pour m'être agréable. Avec moi il était sentimental jusqu'au pathétique ; avec les petits de la caravane il se montrait dur et hautain. À dire vrai, je me serais fort bien passé de lui. C'était l'un de mes inutiles ; déplorant son

triste sort dès qu'il avait une charge quelconque, ne fût-elle que d'une livre ; bref, toujours grognant, toujours gémissant, et mangeant plus qu'il ne valait.

Oulimengo était le plus fou de la bande ; un écervelé de trente ans ; un grand gaillard, aussi lèche que fanfaron. Mais, bien qu'adorant le plaisir, ne craignant pas le travail ; toujours gai, même les jours de fatigue. Avec cent hommes comme lui, j'aurais traversé l'Afrique, pourvu toutefois qu'il n'eût pas fallu se battre. On se rappelle l'ardeur belliqueuse dont il fut saisi en partant pour Mfouto, improvisant le chant de guerre, promettant la victoire ; et l'on sait avec quelle verve il prit la fuite dès qu'on parla de déroute.

Très-rapide à la course, bon chasseur et tirant bien, il a plus d'une fois rempli le garde-manger au moment où la disette rendait les provisions d'autant plus précieuses.

Férajji, l'ancien marmiton de Speke, avait jadis pris parti pour Baraka, dans la dispute dont nous avons parlé, et avait quitté le capitaine lorsque celui-ci s'était déclaré pour Bombay, aimant mieux perdre son gage que d'abandonner son ami. La désertion dé Bander Salaam, et l'incapacité d'Abdoul Kader me l'avaient fait prendre pour cuisinier. C'était un garçon de ressources. Fallait-il nettoyer la vaisselle, une rafle de maïs, un bouquet de feuilles, une poignée d'herbe lui servaient de torchon. Si l'assiette que je lui demandais portait l'empreinte d'un pouce gras et enfumé, il la frottait avec son doigt, et croyait que cela devait suffire. Lui rendais-je une cuiller, en lui disant qu'elle était sale, il pensait qu'avec un peu de salive et le coin de sa jupe crasseuse il la mettait en état de satisfaire le maître le plus difficile.

Mes exigences lui paraissaient excessives : je ne m'habituais pas au sable qu'il me faisait avaler. Pas un morceau de viande, pas une assiettée de bouillie qui n'en renfermât plus ou moins. Je lui dis un jour qu'en arrivant à Zanzibar j'irais trouver le docteur anglais, le grand docteur, qui m'ouvrirait l'estomac, y compterait les grains de sable qui s'y amassaient, et que mon cuisinier serait à l'amende d'autant de dollars qu'il y aurait de grains. La conscience du chiffre auquel s'élèverait ce calcul, et l'énormité de l'amende qui en résulterait, rendaient le pauvre Férajji quelquefois bien triste.

Àpart cela, un bon cuisinier, sinon très-savant, du moins actif et laborieux. Je commandais une halte ; moins de dix minutes après, j'avais une tasse de thé, et un certain nombre de crêpes, ce dont je lui était bien reconnaissant, car j'étais presque toujours affamé par la marche.

Maganga est un Mnyamouézi, natif de Mkouenkoué ; un homme très-fort, un serviteur fidèle, un excellent pagazi, d'un caractère parfait. C'était toujours lui qui entonnait le chant des porteurs, ce chant qui, malgré la fatigue, malgré le soleil, faisait naître la gaieté et ranimait toute la bande. Sa voix entraînait toutes les voix ; le chœur éclatait, chœur sauvage, expression d'une vie débordante ; chœur puissant qui faisait retentir la forêt, et frémir tous ses hôtes à plusieurs milles à la ronde.

On approchait d'un village ; peut-être la population nous serait-elle contraire ; nous allions le savoir : Maganga se remettait à chanter, faisant repartir le chœur. Si nous avions affaire à des gens hostiles ou timides, les portes se fermaient tout à coup ; et, derrière la palissade, on nous jetait la menace ou l'injure. Si au contraire c'étaient des amis, ils accouraient à notre rencontre et il y avait échange de paroles cordiales.

Après moi, le membre le plus important de l'Expédition était Sélim, le jeune Arabe chrétien que j'avais amené de Jérusalem. Sans lui, je n'aurais pas pu m'entendre avec les Arabes que j'ai rencontrés sur ma route, et c'est à lui que j'ai dû leur bienveillance.

Il a été élevé par l'évêque Gobat, et il lui fait le plus grand honneur. Si tous les écoliers du bon évêque lui ressemblent, celui-ci mérite les plus grandes félicitations.

Je l'avais pris au mois de janvier 1870 ; depuis cette époque il ne m'avait pas quitté ; nous avions traversé côte à côte la Russie méridionale, le Caucase et la Perse. Bon Sélim ! fidèle et dévoué jusqu'à la mort ; sans peur et sans reproche. C'est lui qui m'a sauvé à Mfouto ; et en lui donnant ces éloges, je sens combien ils suffisent peu à exprimer le sentiment que j'ai des services qu'il m'a rendus.

On n'a pas oublié comment Kaloulou est entré dans la caravane, et de quelle manière il a reçu le nom qu'il porte. Je ne tardai pas à découvrir la facilité qu'il avait pour apprendre, et il fut élevé au rang de domestique. Impossible d'en mieux remplir les fonctions. Sélim lui-même, pour le service de la table, n'aurait pas eu cette promptitude à deviner ce dont j'avais besoin et à me l'offrir. On ne se figure pas l'adresse et la vivacité de Kaloulou. Ses petits yeux noirs allaient constamment d'un objet à l'autre, étudiant le problème à résoudre, cherchant ce qui allait être nécessaire et ce qui devenait inutile.

Une marche de quatre heures et demie, à partir de l'endroit où mes gens s'étaient arrêtés, et qui avait failli devenir le théâtre d'une scène tragique, nous conduisit au bord d'un étang où il n'y avait pas une goutte d'eau.

Les palais desséchés de mes hommes firent prendre à ceux-ci la résolution de percer la croûte du fond de la cuvette, ce qui fut exécuté avec d'énormes bâtons, sorte d'épieux rustiques. Parvenus à six pieds de profondeur, mes gens furent récompensés de leurs efforts, en voyant suinter des parois de leur citerne quelques gouttes d'un liquide boueux qu'ils avalèrent avidement. L'insuffisance de la source n'étant que trop réelle, des gens de bonne volonté prirent des seaux, des gourdes, des bidons, et partirent pour un tongoni, situé dans l'Oukamba. Ils revinrent au bout de trois heures, nous rapportant une provision d'eau claire et potable, qui fut vite épuisée.

Une demi-heure après, nous étant dirigés vers le sud, nous arrivions nous-mêmes à ce tongoni, ainsi que, dans cette région, s'appelle un établissement désert. Il y avait là trois ou quatre villages en ruine et des champs étendus complètement ravagés ; c'était l'œuvre des Rouga-Rouga de Mirambo. Ceux des habitants qui avaient survécu à ce désastre avaient émigré dans l'Ougara, province située au couchant de leur ancienne demeure. Un grand troupeau du buffles s'abreuvait à l'étang où nos bidons avaient été remplis, et qui naguère approvisionnait d'eau les villages incendiés.

De gros blocs d'hématite surgissaient au milieu des bois que nous venions de traverser, et où les fruits sauvages étaient en abondance. Ceux du tamarinier, du mtogoué, qui est un strychnos, et une espèce de petite prune, que l'on trouve fréquemment dans cette région, nous ont fourni plus d'un repas agréable.

Le coucou indicateur, l'oiseau du miel, est très-commun dans les forêts de l'Oukonongo. Son cri est une série d'appels vifs et sonores. Les indigènes savent fort bien se servir de lui pour découvrir le trésor que les abeilles ont amassé dans le creux des arbres. Tous les jours mes Vouakonongo m'apportaient d'énormes rayons pleins d'un miel délicieux, rouge ou blanc. Les gâteaux où était le miel rouge contenaient généralement beaucoup d'abeilles mortes ; mais nos gens, d'une gloutonnerie excessive, ne s'en inquiétaient pas, et mangeaient non-seulement les abeilles mais une grande partie de la cire.

Aussitôt que l'oiseau du miel aperçoit un homme, il jette des cris animés, saute de brindille en brindille, passe d'une branche à l'autre, puis sur l'arbre voisin, en multipliant son appel. L'indigène, qui connaît l'oiseau, n'hésite pas à le suivre. L'homme ne vient pas assez vite ; le guide rebrousse chemin ; il crie plus fort,
Selim.crie avec impatience, part comme une flèche, pour montrer avec quelle rapidité il pourrait vous conduire, et ne s'arrête qu'au moment où la ruche est gagnée,

Tandis que l'indigène enfume les abeilles et s'empare de leur trésor, le petit oiseau lisse son plumage ; puis il entonne un chant de triomphe, comme pour informer le grand bipède que sans lui il n'aurait jamais pu découvrir le miel.

Du Gombé au Tongoni, les moustiques et la tsétsé nous causèrent mille tourments. Leur nombre considérable était dû à la quantité de grands animaux qui habitaient les environs.

Le 9 octobre, nous fîmes une longue étape en nous dirigeant vers le sud, et nous nous arrêtâmes au centre d'un bouquet d'arbres splendides, où notre camp fut établi. L'eau était fort rare sur la route ; la caravane en souffrait énormément.

Les Vouamrima et les Vouanyamouézi ne savent pas résister à la soif. Dans les parages bien arrosés, ils boivent à chaque ruisseau, à chaque étang. Lorsque le pays est aride, ils font des tirikézas pour se rapprocher de l'eau, et remplissent leurs gourdes afin de pouvoir gagner la station le lendemain matin.

Sélim était encore plus incapable que les autres de supporter la soif ; quelque précieux que fut le liquide dont il était pourvu, il en épuisait jusqu'à la dernière goutte avant d'arriver au camp, et souffrait après cela toute la nuit et pendant l'étape suivante. Pas une mare, pas un trou fangeux où il ne s'abreuvât largement, ce qui mettait sa vie en danger ; et ce jour-là, 9 octobre, il se plaignit d'un commencement de dyssenterie.

Depuis que nous avions quitté l'Ougounda, les entretiens du soir roulaient invariablement sur les gens de Mirambo, sur leurs atrocités, et sur la rencontre que nous pouvions faire de ces bandits qui battaient la forêt. Je crois vraiment que l'apparition d'une demi-douzaine de Rouga-Rouga aurait suffi pour disperser la caravane.

Le jour suivant, après une course de trois heures, nous atteignîmes Maréfou. Nous y trouvâmes une ambassade, chargée de présents que les Arabes de l'Ounyanyembé envoyaient aux Voualouta du sud. Le chef de la bande, un Mségouhha, nommé Hassan, était là depuis dix jours, retenu par des bruits de guerre. On assurait que Mbogo, sultan de la province du même nom, se battait contre le frère de Manoua Séra. Or le Mbogo, district important de l'Oukonongo, n'est qu'à deux étapes de Maréfou ; et la crainte empêchait le vieux diplomate de continuer sa route. Il était impossible, disait-il, de traverser le théâtre des hostilités sans être, enveloppé dans le conflit ; et il me pressait de pas aller plus loin. Je lui répondis que si le passage était fermé, je chercherais une autre ligne ; mais que je ne m'arrêterais pas. Je lui offris même de l'accompagner jusqu'à la frontière de l'Oufipa, d'où il pourrait aisément gagner le but de son voyage ; offre toute gratuite qui ne fut pas acceptée.

Il y avait alors quatorze jours que nous marchions au sud-ouest ; nous avions franchi dans ce sens plus d'un degré de latitude. Mon intention était de suivre cette ligne pendant quelque temps encore ; elle nous éloignait de Mirambo, et la route y était excellente. Mais l'état ou se trouvait le Mbogo nous obligeait à changer de direction. Après nous être consultés, Asmani et moi, il fut déci-

dé que nous prendrions à l'ouest, en inclinant au nord, nous servant pour la marche des voies ouvertes par les éléphants, et des sentiers des indigènes frayés autour des villages.

Depuis la traversée du Gombé, nous étions dans l'Oukonongo.

Le lendemain de notre arrivée à Maréfou, nous nous jettions au couchant, à la vue de tous les villageois et de l'ambassadeur des Arabes, qui nous répéta jusqu'au dernier moment que nous courions à notre perte.

La marche dura huit heures, dans une forêt où la pêche sauvage est très-commune. L'arbre qui porte ce fruit, et qu'on appelle mbembou, ressemble beaucoup à un poirier. Il est très-productif ; je l'ai vu parfois chargé d'une récolte qui aurait empli au moins six ou sept boisseaux. Le jour en question, je mangeai énormément de ces pêches. Tant qu'il y en a, celui qui voyage dans cette région est sûr de ne pas mourir de faim. »

Àla base d'une colline gracieuse, en forme de cône, se trouvait un village, dont notre subite apparition, au faîte de la montée, plongea les habitants dans la plus grande alarme. Je crus devoir tout d'abord envoyer quatre mètres d'étoffe au chef de ce village, qu'on appelle Outendé. Le chef, qui dans ce moment-lé était ivre, par conséquent disposé à l'insolence, refusa mon présent, à moins qu'il ne fût augmenté de quatre nouveaux dotis. En apprenant cette réponse, j'ordonnai de construire un boma très-fort au sommet de la colline, à proximité d'une eau abondante, et je remis les quatre mètres d'étoile dans le ballot.

Comme position stratégique, il était difficile d'en avoir une meilleure ; nous commandions le village, et nous pouvions balayer tout l'espace qui nous en séparait. Des guetteurs furent placés pour la nuit ; mais rien ne troubla notre sommeil.

Le lendemain matin nous vîmes arriver les notables de l'endroit, qui nous demandèrent si nous avions l'intention de lever le camp sans avoir fait de cadeau à leur chef. Je répondis que mon plus vif désir était de me faire des amis de tous les chefs dont je traversais le territoire, et que si le leur voulait accepter de ma part une belle choukka je la lui donnerais volontiers. Ils trouvèrent d'abord que ce n'était pas suffisant ; ils marchandèrent, j'ajoutai dix rangs de perles rouges, dites samé-samé, pour la femme du chef, et ils s'en allèrent satisfaits.

Du village d'Outendé, la forêt s'élève, du côté de l'ouest, pendant un grand nombre de milles, jusqu'à une longue muraille dont le faîte aplati domine la plaine de cinq ou six cents pieds.

Quatre heures de marche, le 12 octobre, nous amenèrent au bord d'un noullah, pareil au Gombé, dans lequel il jette ses eaux pendant la saison pluvieuse, d'où elles vont rejoindre le Malagarazi.

Un peu avant de camper, nous vîmes une bande de pallahs (redboks du midi de l'Afrique, antilope melampus ou à pieds noirs). J'eus la bonne fortune d'abattre un de ces animaux, qui vint fort à point s'ajouter à notre stock de viande sèche, dont la diminution allait rapidement.

La quantité de bouse et de laissées que nous trouvions annonçait que les buffles étaient nombreux dans le voisinage, ainsi que les éléphants et les rhinocéros.

Des ibis, des pygargues, des pélicans, des grues, des cigognes, des spatules d'un blanc de neige, représentaient la gent emplumée.

De ce noullah, nous partîmes pour Mouarou, principal village du district du même nom, et qui avait pour chef Ka-Mirambo.

La route se fit au milieu d'une série de clairières, où se voyaient autrefois des villages et des cultures, qui, alors, appartenaient aux Vouamouarou. Ceux-ci en avaient été chassés, il y avait neuf ou dix ans, par Mkasihoua, à l'époque où il était en guerre avec Manoua Séra. Manoua était mort ; la lutte continuait avec d'autres. Son frère, appelé Niongo, avait traversé Mouarou la veille de notre passage, venant d'essuyer une défaite que lui avait Infligée Mbogo.

la chaîne qui bornait l'horizon, et que nous avions aperçue d'Outendé, fut gravie ce jour-là, 12 octobre. Le versant occidental de cette chaîne incline au sud-ouest, et porte ses eaux dans la Mréra, l'un des affluents du Malagarazi,.

Bien que nous fussions encore à douze ou quinze marches du lac, son influence se faisait déjà sentir. Les jungles devenaient plus épaisses, l'herbe d'une hauteur énorme ; elles nous rappelaient la végétation exubérante de l'Oukouéré et de l'Oukami.

Nous rencontrâmes en cet endroit une caravane qui venait directement de l'Oufipa ; elle avait entendu dire qu'un voyageur blanc était dans l'Ouroua ; je supposai que c'était Livingstone.

En sortant de Mouarou, nous entrâmes chez Mréra, qui avait été l'un des chefs les plus influents de cette région. Les hasards de la guerre avaient réduit ses domaines à quatre villages, enfouis dans la jungle, où ils se trouvaient défendus comme par une enceinte fortifiée. À leur entrée principale, neuf crânes blanchis, plantés sur autant de perches, annonçaient que les Vouakonongo (gens du pays) étaient en guerre avec les Vouazavira, dont le territoire se trouve plus à l'ouest, et que, d'après les Vouakonongo, nous devions éviter sous peine d'avoir à nous battre ; car ses habitants, disaient-ils, sont les ennemis de tous les Vouangouana.

Entre Mouarou et Mréra, nous aperçûmes, dans un étroit marécage, une petite bande d'éléphants. C'était la première fois que je voyais ces colosses dans leurs solitudes natales ; je n'oublierai pas de longtemps l'impression qu'ils me causèrent. Depuis lors, je tiens l'éléphant pour le roi des animaux. Ses énormes dimensions, la majesté avec laquelle il regarde l'intrus qui met le pied dans ses États, la conscience de sa force qui éclate dans tout son aspect, lui donnent, plus qu'à tout autre, le droit de réclamer ce titre.

La bande se trouvait à un mille du point où nous passions ; elle s'arrêta pour nous regarder ; puis elle se remit en marche, et entra dans la forêt d'un air indifférent, comme si une caravane était à ses yeux chose de peu d'importance.

Que pouvaient être, en effet, pour ces libres seigneurs des bois, pour ces colosses formidables, une file de pygmées qui n'auraient pas eu le courage de les affronter dans une rencontre loyale ?

Le dégât qu'une troupe de ces animaux fait dans la forêt est tout simplement effrayant. Dans les endroits où les arbres sont jeunes, on les voit déracinés et jetés, par andains, au bord de la route que s'est frayée la bande à travers le fourré.

Sélim était alors tellement malade qu'il fallut s'arrêter au village de Mréra. Sa maladie paraissait être dans les membres ; il y éprouvait des douleurs si violentes qu'elles le faisaient trembler, se coucher par terre et se débattre dans une affreuse agonie. Il avait, en outre, une dyssenterie aiguë. Des soins constants le remirent bientôt sur pied, et, le quatrième jour, il put supporter l'âne.

Cette halte prolongée me permit d'aller à la chasse et de nous approvisionner de venaison. La grosse bête emplissait la forêt ; le zèbre, l'éléphant, la girafe, le rhinocéros y étaient des plus communs ; la pintade et le tétras y abondaient également.

Presque tous les guerriers de Mréra étaient armés de mousquets, dont ils avaient le plus grand soin. Ils m'importunaient de leurs demandes pour avoir des pierres à feu, de la poudre et des balles, demande que je m'étais fait une règle de toujours refuser, de peur que, dans un moment d'effervescence, ces munitions ne fussent employées contre nous.

Les hommes de ce village étaient extrêmement paresseux, ne faisant guère que chasser, bâiller, bavarder ou jouer comme des enfants.

Je profitai de ces trois jours de halte pour raccommoder mes chaussures et pour rapiécer mes habits, que les dernières marches avaient mis en loques.

Àl'ouest de Mréra commençait un désert dont la traversée, à ce qui nous fut dit, était de neuf jours ; d'où la nécessité d'acheter une quantité considérable de grain, qu'il fallait moudre et tamiser avant de partir.

12

Nous dîmes adieu à Mréra le 17 octobre, pour continuer à marcher au nord-ouest. Le départ fut très-gai ; mes gens et moi, nous étions dans les meilleurs termes ; Bombay avait oublié notre querelle ; Asmani était prêt à se jeter dans mes bras, tant nos rapports étaient maintenant affectueux.

Plus d'inquiétudes ; la confiance était revenue ; car, disait Mabrak, « on sent d'ici le poisson du Tanganîka. » L'Ounyamouézi était loin ; on pouvait narguer Mirambo ; on se moquait de ses brigands et des prophètes de malheur ; on riait de « ce timide Ben Nasib ! »

Après les cultures recommençait la jungle ; nous y défilâmes joyeusement, riant à gorge déployée, nous vantant de nos prouesses. Tout le monde ce jour-là était brave.

Sortis de la jungle, nous entrâmes dans une forêt peu épaisse où de nombreuses fourmilières se dressaient comme autant de dunes. J'imagine qu'elles avaient été construites pendant une saison exceptionnellement pluvieuse, alors que la forêt pouvait être inondée. J'ai vu ailleurs des légions de fourmis élever leurs édifices sur un terrain soumis à l'inondation. »

Quels merveilleux bâtiments construisent ces petits insectes. Un labyrinthe parfait : cellules, chambres, couloirs, salles et vestibules s'agençant et s'emboîtant les uns dans les autres ; une exhibition de talents d'ingénieurs et de capacité architecturale à vous stupéfier ; une cité modèle combinée de façon à offrir sécurité et confort.

Quittant la forêt après une heure de marche, nous trouvâmes, au débûché, un ruisseau murmurant et limpide qui fuyait au nord-ouest, et que nous saluâmes avec une joie dont les hommes, qui n'ont eu pendant longtemps d'autre breuvage qu'un liquide sans nom, puisé dans des trous fangeux, dans des salines, au fond de mares nauséabondes, peuvent seuls comprendre l'étendue.

Au delà de ce ruisseau est une chaîne escarpée et rocheuse. Elle fut gravie, et nos regards s'arrêtèrent sur un pays pittoresque et varié ; véritable fête pour nos yeux fatigués des bois, rassasiés de hautes tiges et de feuillage. Une foule de petits cônes et de monts détachés, à cime plate, s'éparpillaient dans une immense étendue, qui, de l'Oukonongo méridional, gagnait le territoire des Vouafipa, et allait rejoindre la plaine de Kikoua ; tandis qu'en face de nous se dressait la ligne de

faîte qui sépare le Roungoua du Malagarazi, et qu'à peu près à vingt milles de cette chaîne, du côté de l'ouest, s'en déployait une autre qui se dirigeait du nord au sud.

Mais plus de charme pour la vue que d'agrément pour la marche. Notre camp fut établi dans la jungle, près d'un étroit ravin à fond vaseux, d'où ruissellent une partie des eaux qui forment les sources du Roungoua. Ce n'était là qu'un échantillon des nombreux bourbiers que nous aurions à franchir ; les uns de quelques pas seulement, les autres de plusieurs centaines de mètres ; bourbiers parfois recouverts de roseaux et de papyrus, ou offrant à leur surface des centaines de filets d'une eau rougeâtre et visqueuse, remplie d'animalcules.

Àquelques milles au sud de la chaîne que j'ai appelée Kaséra, du nom de la contrée qu'elle divise en deux parties égales, ces lits fangeux, devenus convergents, débouchent dans l'Ousensé, large rivière marécageuse qui se traîne d'abord au sud-ouest, où, après avoir reçu des tributaires du nord et du nord-est, elle devient un cours d'eau d'une certaine importance, s'unit à une rivière qui descend de l'Ourori, et forme le Roungoua, qui se jette dans le Tanganîka à soixante milles de cette jonction.

Il m'a été dit que le Roungoua était considéré dans le pays comme ligne de démarcation entre l'Ousohoua, qui est au nord de son cours, et l'Oufipa, qui se trouve au sud.

Nous venions d'achever la palissade du camp, lorsque j'entendis mes hommes apostropher une petite bande d'indigènes qui se dirigeait vers nous, conduite par un individu que sa coiffure et son vêtement nous tirent reconnaître pour un Zanzibarite. Les salutations échangées, cet individu m'apprit qu'il venait de la part de Simba, chef du Kaséra, province méridionale de l'Ounyamouézi.

Simba, ou le Lion, était fils de Mkasihoua, chef de l'Ounyanyembé, et se trouvait alors en guerre avec les Vouazavira, contre lesquels on m'avait mis en garde. Il avait entendu parler de mon opulence en des termes si pompeux, qu'il était désolé de me voir prendre une autre route que la sienne, perdant ainsi l'occasion de me témoigner son amitié. Mais puisqu'il n'avait pas l'avantage de recevoir ma visite, il m'envoyait cette ambassade, dans l'espoir que je voudrais bien lui donner une marque d'affection, sous la forme d'un présent d'étoffe.

Bien que surpris de cette demande, je crus qu'il était sage de me faire un ami de ce chef puissant, avec lequel je pouvais avoir maille à partir lors de mon retour ; et puisque je devais lui faire un cadeau, il fallait que celui-ci fût royal. J'envoyai donc à Simba deux choukkas splendides ; plus, deux dotis de cotonnade, l'un de kaniki, l'autre de mérikani ; et, si je dois en croire l'ambassadeur chargé de ce riche présent, je me suis fait du Lion de Kaséra un ami pour toujours.

Le 18 octobre, ayant levé le camp à l'heure habituelle, nous continuâmes notre marche au nord-ouest par un sentier qui suivait la base des montagnes, et dont les zigzags nous conduisirent au milieu de difficultés sans nombre ; douze ravins marécageux, où les pas des éléphants ont creusé des puisards dans lesquels on a de l'eau jusqu'aux épaules ; une eau du Styx, noire et fétide. La décence m'empêchait d'ôter mes vêtements ; le soleil, d'ailleurs, m'aurait couvert d'ampoules, si j'avais été nu ; et comme dans l'un de ces trous j'en avais eu jusqu'au menton, il me fallut achever l'étape avec des habits mouillés et revêtus d'une couche de boue noire et gluante. J'aurais pu me faire porter ; mais il aurait été cruel d'imposer cette charge à mes hommes, qui avaient déjà assez de leurs fardeaux. Le seul parti à prendre était d'appeler à mon aide toute ma philosophie, et d'aller stoïquement jusqu'au bout ; mais c'était peu agréable, pour ne rien dire de plus.

Nous entrâmes bientôt dans le pays redouté des Vouazavira ; toutefois, pas un ennemi à craindre. Simba, dans ses différentes campagnes, avait balayé tout le nord de la province ; et la seule chose qui frappa nos regards fut une contrée désolée, naguère populeuse, à en juger par le nombre des villages en ruines et celui des cases que le feu avait détruites.

Une jungle naissante remplaçait les cultures, et promettait avant peu une nouvelle retraite aux animaux de la forêt.

Misonghi, l'un de ces villages malheureux, fournit à mes hommes un gîte qui n'était nullement à dédaigner. Je rapportai des environs trois pintades ; Oulimengo y tua une antilope, que mes gens appelèrent mbahouala et dont la chair inspire à certains Vouanyamouézi une aversion superstitieuse. Cette antilope, qui a trois pieds et demi de hauteur, la robe rougeâtre, la tête longue, les cornes brèves, une longue crinière dorsale, la queue touffue et courte, me parait être le nzoe découvert par le capitaine Speke dans l'Ouganda, et qui a reçu du docteur Schlater le nom scientifique de Tragelaphus Spekii.

Une longue marche de six heures, à l'ouest nord-ouest, au milieu d'une forêt, où l'antilope noire fut aperçue, et qui d'ailleurs est très-giboyeuse, nous conduisit au bord d'un ruisseau qui passe auprès d'une montagne cônique, dont le versant était couvert d'un manteau de bambous d'une extrême légèreté. Notre camp fut établi entre le ruisseau et l'une de ses pentes.

Le lendemain, ayant escaladé un chaînon d'une faible hauteur, qui part du pied de la montagne, nous eûmes sous les yeux un nouveau paysage de cônes et d'escarpements, soulevés dans toutes les directions.

Cinq heures de marche dans cette contrée pittoresque nous firent gagner la Mpokoua, l'un des affluents du Roungoua. Près de la rivière se trouvait un village récemment abandonné, et tel que les habitants l'avaient laissé dans leur fuite : les cases intactes, les jardins remplis de légumes, et, sur les branches des arbres, les pénates et les lares représentés par de grands vases en terre, d'une excellente facture.

En quelques minutes, mes hommes prirent dans la rivière voisine, seulement avec la main, soixante poissons de la famille des silures. Une quantité d'oiseaux, aigles à tête blanche, martins-pêcheurs noirs, ibis, hirondelles, spatules d'un blanc de neige, planaient au-dessus de l'eau, ou se voyaient sur ses bords.

La Mpokoua descend d'un groupe de montagnes, situé à quelque huit milles au nord du village abandonné ; et, simple filet d'eau, serpente au milieu d'un fourré, où s'abritent des centaines de buffles et d'antilopes. Au sud du village, qui s'appelait également Mpokoua, la vallée s'élargit, les montagnes se détournent à l'est et à l'ouest ; et là commence le Rikoua, vaste plaine qui, dans la saison pluvieuse, est inondée, mais qui, pendant la sécheresse, offre le même aspect que toutes les terres de cette région, dont l'herbe a été blanchie par le soleil.

Le 21 octobre, suivant la rive droite de la Mpokoua, nous remontâmes jusqu'à la source de cette rivière qui s'échappe d'un profond défilé, situé entre de hautes montagnes. Le buffle et le mbahouata (tragélaphe de Speke) se virent en grand nombre pendant tout le trajet.

Le lendemain, après une étape de quatre heures et demie, nous arrivâmes au Mtambou, charmant ruisseau, à l'onde fraîche et douce, rapide et transparente, qui se dirige vers le nord. C'est là

que nous vîmes pour la première fois la demeure du lion et du léopard. Écoutez ce qu'en a dit Freiligrath :

« Où l'impénétrable fouillis d'épines, de broussailles, de lianes, comble l'espace que laissent entre eux les arbres, où les branches enlacées ne permettent pas au jour d'éclairer le sol, là se retire le lion, le plus puissant des animaux, leur monarque. Là, son droit au rang suprême ne lui est pas contesté. Là il se couche et s'endort après avoir tué et s'être repu de chair et de sang. Là il se repose ou rampe à l'aventure, selon sa volonté souveraine… »

Le camp fut dressé à quelques pas de l'une de ces demeures royales. Tandis qu'on le fortifiait, l'homme qui était chargé de nos bêtes les conduisit à l'abreuvoir, et ne trouva pour gagner l'eau qu'un tunnel pratiqué dans la jungle, par les éléphants et les rhinocéros. À peine la petite bande entrait-elle dans ce passage ténébreux, qu'un léopard sauta à la gorge de l'un des ânes et s'y cramponna fortement. La douleur fit jeter à la victime des braiments effroyables, auxquels ceux des autres ânes se joignirent de telle sorte que l'agresseur lâcha prise et se sauva tout effaré. Les
Village abandonné. blessures du baudet, affreuses à voir, étaient néanmoins peu dangereuses.

Pensant que je pourrais faire quelque rencontre intéressante dans cette lisière de haute futaie, dont le sous-bois offrait un si bon refuge aux bêtes féroces, je partis avec Kaloulou, mon petit servant d'armes, qui portait mon fusil de rechange et un supplément de munitions.

J'avançais lentement le long du fourré, jetant des regards attentifs dans les antres que révélaient des passes étroites, espérant y voir briller les yeux courroucés d'un lion, et me représentant le fier monarque dans toute la majesté de sa royale colère. Mais au bout d'une heure de cette marche prudente, n'apercevant rien, je devins brave et me glissai dans l'une des cavernes épineuses. Bientôt je m'arrêtai sous un dôme de feuillage que les tiges de superbes mvoulés élevaient à cent pieds au-dessus de ma tête.

Que l'on se figure une enceinte impénétrable, un tapis d'herbe rase, de splendides colonnes soutenant, à une immense hauteur, une voûte d'émeraude, d'où tombait une lueur mystérieuse. Enfin un ruisseau coulant dans ce demi-jour, et babillant tout bas avec une douceur appropriée au calme sacré du lieu.

Qui eût osé profaner ce sanctuaire, déranger cette harmonie solennelle, troubler cette solitude bénie ? Au moment où je me disais : Personne au monde, je vis tout en haut, sur une branche, un singe qui paraissait à la fois surpris et indigné de notre présence. J'éclatai de rire et continuai, jusqu'au moment où des cris affreux semblèrent me répondre : une troupe de singes, cachée dans cette voûte sublime, et brusquement réveillée par moi, s'enfuyait avec d'horribles clameurs.

J'avais quitté mon sanctuaire et me retrouvais en plein soleil, cherchant une proie quelconque. Tout à coup je vis dans la forêt un sanglier rougeâtre, aux défenses énormes, qui pâturait paisiblement. Laissant Kaloulou derrière un arbre, jetant mon casque de liège derrière un autre, je me mis à la rampée. À quarante pas de la bête, je visai avec soin, et tirai à l'épaule. Le sanglier fit un bond effrayant se hérissa, et releva la queue : un aspect formidable. Tandis qu'il écoutait, l'oreille dressée, et fouillant du regard les alentours, je lui logeai dans la poitrine une balle qui lui traversa le corps. Au lieu de tomber comme je m'y attendais, il chargea avec fureur dans la direction du coup, passa devant moi, et reçut une autre balle qui le traversa de nouveau. Il continua sa route et n'était plus qu'à cinq ou six mètres de l'arbre derrière lequel se tenait Kaloulou, quand il s'arrêta subitement et tomba. Mais comme j'arrivais, le couteau à la main, pour lui ouvrir la gorge, il se releva,

aperçut le petit nègre, et en fut détourné par mon chapeau dont la blancheur attira son attention. Cet objet bizarre le bouleversai il n'en put supporter la vue ; car il poussa un grognement d'effroi et se jeta dans le fourré, où il était impossible de le rejoindre.

La nuit arrivait, j'étais à trois milles de mes hommes ; il fallait revenir ; et bien qu'il m'en coûtât de rentrer les mains vides, nous reprîmes le chemin du camp, sans plus nous attarder. Pendant ce trajet nous fûmes accompagnés, sur la gauche, par un animal de forte dimension, qui persistait à nous suivre. L'ombre croissante m'empêchait de distinguer sa forme ; une forme vague, peut-être le spectre de mon sanglier.

Ce soir-là, vers onze heures, nous fûmes réveillés par un lion qui rugissait à proximité du camp ; bientôt la voix d'un autre fit chorus, puis celle d'un troisième ; la nouveauté du fait m'empêcha de me rendormir. Je regardai à travers la porte de l'enceinte et ajustai avec mon Winchester, dont la précision était admirable ; mais les cartouches ! hélas ! comme si elles avaient été remplies de sciure de bois. Dans le dégoût que j'en éprouvai, je laissai les lions tranquilles, et je regagnai ma couche où leurs rugissements me servirent de berceuse.

Nous quittâmes le lendemain la vallée du Mtambou, ce paradis du chasseur, pour l'établissement que les Vouakahouendi appellent Imréra. Le village près duquel nous nous arrêtâmes porte le nom d'Itaga, il est situé dans le Rousahoua, district de l'Oukahouendi, province que les indigènes appellent ordinairement Kahouendi, et dans laquelle nous étions entrés en passant le Mtambou.

Les habitants du Rousahoua, population très-nombreuse, sont bons pour les étrangers. Ils en voient cependant bien rarement ; c'est tout au plus s'ils ont chaque année la visite d'un ou deux Vouasahouahili qui passent là en revenant du Pumbourou et de l'Ousohoua. L'ivoire qu'ils ont à vendre est si peu de chose, que cela ne suffit pas à faire braver la distance qui, sur cette route, sépare les établissements.

Les caravanes qui viennent ici ont pour objectif le Pumbourou, situé au sud-ouest, à un grand jour de marche d'Imréra, c'est-à-dire à une trentaine de milles ; ou bien, du Pumbourou, elles se dirigent vers le Tanganîka par le Katouma, l'Ouhyombeh, l'Ougarahouah et l'Ousohoua.

C'était également la ligne que nous voulions suivre ; mais au moment de nous y engager, nous apprîmes que Mapounda, sultan de l'Ousohoua, était en guerre avec les Vouazavira qui, chassés de Mpokoua et des environs, avaient osé se fixer entre ses États et ceux de Pumbourou.

Il fallait choisir une autre route, la prudence l'exigeait. Je proposai donc de nous rendre au Tanganîka sans autre guide que la boussole, d'aller droit au couchant en évitant les sentiers, et après cela de gagner l'Oujiji en côtoyant le lac.

Ce n'était pas seulement en vue de la guerre que j'avais formé ce plan ; je pensais à Livingstone ; si la nouvelle de mon arrivée devait lui faire prendre la fuite — cette idée m'obsédait — il fallait m'écarter des chemins battus, où une rencontre pouvait me trahir.

Toutefois, après mûre délibération, mes notables pensèrent qu'il valait mieux aller droit au nord et gagner le Malagarazi, affluent considérable du Tanganîka, où il arrive du levant. Mais personne de ma bande ne connaissait la route, et le chef d'Imréra ne voulut permettre à aucun de ses hommes de nous servir de guide.

Suivant les indigènes, le Malagarazi n'était qu'à deux étapes. Je crus cependant nécessaire de donner à mes hommes des rations pour trois jours.

Itaga est situé dans le creux d'une montagne où il possède des champs d'une grande étendue. Ses habitants cultivent le sorgho, la patate, les haricots et le manioc, dont ils font du tapioca. Mais pas moyen d'y acheter un poulet à n'importe quel prix ; et la seule chose que nous pûmes nous y procurer, en dehors du grain, fut une chèvre d'une extrême maigreur, importée de l'Ouvinza, à une époque lointaine.

Le lendemain, 25 octobre, ne me rappelle que de mauvais souvenirs ; à dater de ce jour les difficultés reparurent.

Nous prîmes d'abord au levant pour gagner le plateau qui borne la vallée d'Imréra à l'ouest et au nord.

Le pied du plateau fut gagné en deux heures et demie ; nous nous y arrêtâmes. Une série d'escarpements nous séparait de la plaine supérieure qui domine la vallée d'une hauteur de trois cents mètres : mais un défilé praticable devait nous conduire au sommet.

Àpeine le camp fut-il dressé, que mes hommes m'exprimèrent le désir d'y passer la journée suivante, afin de pouvoir s'informer de la nature du pays qui s'étendait entre nous et la rivière. Ni la demande, ni le prétexte ne pouvaient être admis ; on s'était reposé la veille, et l'un des motifs que les guides m'avaient donnés pour me faire prendre la route du Malagarazi, était précisément les informations qu'ils avaient, disaient-ils, obtenues sur la contrée.

Les paroles que le général Andrew Jackson disait à un jeune homme de ses amis : « Réfléchissez bien avant de commencer une chose ; mais une fois que vous avez résolu de l'entreprendre, allez en avant et faites-la sans regarder en arrière, » m'étaient restées dans la mémoire et me traçaient la conduite que j'avais à tenir.

Dans la soirée, l'un de mes hommes blessa un buffle ; cet incident fut une nouvelle cause de dissension. La bête s'était remisée dans la jungle où, d'après le chasseur, on la trouverait morte le Sanglier blessé.lendemain. Cela ne faisait pas l'ombre d'un doute. Il en résulta que mes gloutons me prièrent de ne pas partir, de m'arrêter au moins le temps nécessaire pour qu'ils pussent se donner de la force en mangeant de la viande. Ma réponse fut qu'on partirait au lever du soleil, et que je ne m'arrêterais pas une heure de plus. Un cri général de « posho ! » (nourriture) s'éleva immédiatement. « Vous en avez pour trois jours, répliquai-je, si cela ne suffit pas, voilà une choukka ; allez en chercher. »

Mis en demeure de se rendre au village, ils plaidèrent la fatigue. Puis ils reprirent leurs sollicitations : du moment que je leur disais d'acheter du grain, il faudrait le moudre ; c'était un jour de halte que j'étais forcé de leur accorder. L'argument fut longtemps soutenu par les adorateurs de leur panse ; mais je fus inexorable.

Toute la nuit se passa à chercher le texte d'une nouvelle requête. Néanmoins Bombay et Mabrouki ayant eu l'ordre formel de ne pas se charger de pareilles demandes, sous peine de recevoir une correction qui leur ferait sentir la vigueur de mon poing, et Bombay n'ayant pas oublié le châtiment que lui avait infligé Speke, l'affaire n'arriva pas jusqu'à moi.

Le lendemain, dès que le soleil fut levé, je commandai la marche, et le fis d'un ton qui n'admettait pas de réplique.

Toute la bande était maussade ; la mauvaise humeur frisait la révolte ; mais comme la rébellion n'avait pas de prétexte, chacun finit par céder, bien qu'avec répugnance. On partit ; quand nous at-

teignîmes la source du Rougoufou, — c'était là que nous devions camper, — mes gens avaient oublié leur buffle ; et tout le monde avait l'air content.

En gravissant l'arc montagneux qui borde le bassin d'Immréra, au nord et au couchant, nous avions embrassé du regard, au sud et à l'est, une perspective étendue. Le caractère du paysage qui, dans l'Oukahouendi est toujours accidenté, toujours pittoresque, n'avait néanmoins rien de sublime.

Nous trouvâmes dans les plis de cette chaîne plusieurs bomas en ruine, qui paraissaient avoir été construits en temps de guerre.

Le mbembou (la pêche sauvage) abondait sur la route ; et à chaque instant, je voyais quelques hommes se détacher de la file pour aller faire provision de ces fruits, qui par endroits jonchaient la terre.

Un peu avant de nous arrêter, j'avais blessé un léopard, ce qui ne l'avait pas empêché de s'enfuir en bondissant.

Le soir nous entendîmes rugir les lions, comme à notre camp du Mtambou.

La marche suivante, faite à l'ombre crépusculaire d'une haute futaie, nous conduisit à un boma récemment établi par des Arabes qui se dirigeaient vers l'Ounyanyembé, venant de l'Oujiji, et qui avaient rebroussé chemin par crainte de Mirambo.

Dans cette longue étape, nous avions suivi la rive droite du Rougoufou, large cours d'eau paresseux, encombré de papyrus et de matétés.

La bouse et les traces de buffle abondaient ; on voyait également des pas de rhinocéros. Au fond d'un massif de grands arbres, situé près de la rivière, se trouvait une colonie de singes barbus, et d'un aspect léonin.

Le matin du 28, comme nous allions partir, nous vîmes passer un troupeau de buffles. Immédiatement chacun de nous fit silence ; mais la troupe avait déjà reconnu le péril. Nous n'étions pas à la rampée, qu'un bruit de tonnerre, produit par le galop de toute la bande, nous annonça l'inutilité de nos efforts.

Le 28 octobre la route eut lieu sur d'immenses nappes de grès et de mine de fer. L'eau n'était pas seulement rare, mais exécrable, et la famine nous regardait en face ; nous avions marché pendant six heures sans apercevoir le moindre signe de culture.

Selon les renseignements que nous tenions des indigènes, nous aurions dû arriver ce jour-là au Malagarazi ; mais d'après la carte de Burton, ou plutôt de Speke, nous en étions encore à deux longues étapes.

Le lendemain, presqu'à la sortie du camp, nous eûmes sous les yeux l'une des plus belles scènes que j'aie rencontrées en Afrique. Une vue sublime, mais peu encourageante : d'un côté des ravins sauvages, déchirant le pays dans tous les sens, bien qu'en général leur direction fut nord-ouest ; de l'autre des masses de grès, masses énormes et quadrangulaires, ou formant des tours, des pyramides, des mamelons, des cônes tronqués, des cirques hérissés de pointes, bosselés de rocailles et entièrement nus. De végétation nulle part ; excepté dans quelques fissures, et à la base d'escarpements rougeâtres, où un peu de terrain avait glissé.

Une longue série de descentes, parmi des roches désagrégées, des blocs menaçants, nous amenèrent au fond d'un ravin, dont les falaises se dressaient à mille pieds au-dessus de nos têtes. Dans ses nombreux détours, la gorge s'élargit et se transforma en une plaine inclinée au couchant. Mais la route que nous suivions allait au nord, et s'engagea dans une petite chaîne, où des rochers sourcilleux portaient des villages déserts.

Un grand figuier-sycomore, qu'elle faisait paraître nain, s'élevait à côté d'une masse rocheuse de soixante-dix pieds de haut et de cent cinquante de diamètre ; ce fut là que nous nous arrêtâmes, après cinq heures et demie d'une marche rapide et continue.

Il y avait alors vingt heures que mes gens avaient mangé leur dernier débris de viande, leur dernière poignée de grain. Je n'avais plus qu'une livre et demie de farine ; peu de chose pour quarante-cinq affamés.

Mais il me restait trente livres de thé et vingt livres de sucre. Je fis mettre les chaudrons sur le feu ; pendant que l'eau chauffait, des groupes, détachés de la bande, coururent à la recherche des fruits sauvages, et rapportèrent bientôt des panerées de tamarins et de mtembous, auxquels s'ajouta, pour chacun de mes hommes, un litre d'un excellent breuvage fortement sucré.

Le soir, dans une invocation faite à voix haute, nos musulmans prièrent Allah de leur envoyer des vivres.

Chacun se leva de bonne heure, et partit bien résolu à ne s'arrêter qu'à l'endroit où l'on pourrait acheter des provisions.

Les traces de rhinocéros abondaient, les buffles paraissaient nombreux ; mais pas un animal en vue.

Des pentes rapides et courtes furent gravies et descendues par vingtaines, nous faisant passer du sommet de petits escarpements au fond de ravins pierreux, d'où nous débouchâmes enfin dans une vallée, bornée d'un côté par une montagne de forme triangulaire, dont les flancs étaient à pic, et de l'autre par un groupe de trois collines d'un noble aspect.

Nous descendîmes cette vallée, que le soleil avait blanchie ; bientôt la verdure remplaça l'herbe sèche ; une forêt se vit au loin ; peu de temps après nous étions au milieu de champs de maïs.

Regardant de tous côtés, cherchant le village, nous l'aperçûmes au sommet de la masse triangulaire que nous avions à notre droite. Un cri d'allégresse salua cette découverte ; mes hommes jetèrent leurs fardeaux en réclamant des vivres.

« Qui veut prendre l'étoffe, aller acheter du grain à n'importe quel prix ? »

Trois ou quatre hommes partirent ; et nous nous laissâmes tomber à l'endroit même, n'en pouvant plus.

Au bout d'une heure, ou à peu près, nos pourvoyeurs revinrent, glorieusement chargés. Ils nous dirent que le village était plein de provisions ; qu'on l'appelait Ouelled Nzogéra (le fils de Nzogéra), ce qui nous fit connaître que nous étions dans l'Ouvinza, dont Nzogéra était le grand chef. Ils nous apprirent en outre que ce dernier était en guerre avec Lokanda-Mira au sujet de quelques salines, situées dans la vallée du Malagarazi, d'où il résultait qu'il serait difficile de gagner l'Oujiji par la route ordinaire. Mais te fils de Nzogéra, consentait, moyennant gratification, à nous fournir des guides ; et en prenant au nord, il n'y avait rien à craindre.

Tout paraissant aller au gré de nos désirs, nous nous préparâmes à faire honneur aux vivres qui nous arrivaient ; ce à quoi le transit des jungles et des forêts de l'Oukahouendi nous avait parfaitement disposés.

Commença alors une série d'entretiens diplomatiques au sujet du tribut que le fils de Nzogéra impose aux voyageurs ; quantité d'étoffe qu'il fallut débattre, ainsi que la qualité. La demande était de quarante mètres ; nous obtînmes une réduction d'un quart ; et nos trente mètres, payés en kaniki et en mérikani, non-seulement nous acquittèrent, mais nous firent avoir les guides dont nous avions besoin.

Je reviens à mon journal, sans lequel je ne pourrais pas relater les incidents des marches suivantes ; et qui les montrera d'une façon plus vive et plus exacte que je ne pourrais le faire aujourd'hui.

31 octobre 1872. Campés dans la jungle. Direction de la route nord-quart-nord-est. Temps de la marche, quatre heures et quart.

Après avoir quitté le pied de la montagne sur laquelle le fils de Nzogéra a construit sa citadelle, nous avons marché pendant longtemps à l'est-nord-est afin d'éviter une portion infranchissable du marais qui se trouvait entre nous et le Malagarazi. La vallée s'inclinait rapidement vers cette fondrière, dont le large sein recueille les eaux de trois chaînes considérables. Prenant ensuite au nord-ouest, nous nous sommes préparés à franchir le marais. Comme nous étions encore sur la rive orientale, les guides nous ont dit qu'un Arabe et sa caravane, composée de trente-cinq hommes, avaient enfoncé tout à coup dans la vase, et qu'on ne les avait jamais revus ; terrible catastrophe qui s'est produite à quelques pas de l'endroit où nous étions alors.

Ce marais, tel qu'il nous est apparu, offre une largeur de quelques centaines de mètres, recouverte d'un lacis d'herbe très-serré, auquel se mêle beaucoup de matière en décomposition. Au milieu de cette étendue, et voilé par la couche herbeuse, passe un large cours d'eau, profond et rapide, Les guides ouvraient la marche, suivis de mes hommes, qui n'avançaient qu'avec précaution. En arrivant au centre, nous avons commencé à voir le pont mouvant, dont la nature nous avait si curieusement dotés, surgir et s'affaisser en lourdes ondulations languissantes, pareilles au
Vue prise dans l'Ouvinza. mouvement de la houle quand la mer s'endort après la tempête. Où passaient les ânes, la vague herbue s'élevait à plus d'un pied. Tout à coup la jambe de l'un d'eux a crevé ce pont mobile. La pauvre bête ne pouvant pas en sortir, le trou s'est creusé, s'est agrandi et promptement rempli d'eau. Toutefois avec le secours de dix hommes, je suis parvenu à l'enlever, et à le remettre sur une couche plus ferme, d'où nous lui avons fait lestement gagner la rive.

Le marais franchi sans autre accident, nous avons pris au nord, et nous nous sommes trouvés dans un pays délicieux, convenant de tout point à l'agriculteur. De grands rochers se voyaient çà et là ; mais dans leurs fissures croissaient des arbres de toute beauté, sous lesquels nichait une population nombreuse »

Les notables de ces villages nous ont paru très-avides de cotonnade ; toutefois la présence de nos guides, sujets du fils de Nzogéra, les a contraints à modérer leurs extorsions. Par contre on a chez eux des moutons et des chèvres, en bon état et presque pour rien. Nous en avons profité pour célébrer notre approche du Malagarazi en abattant huit chèvres, dont la viande a été distribuée à mes hommes.

1 novembre. Ayant marché au nord-ouest, à partir du camp, et descendu la pente d'une montagne, nous avons enfin contemplé le Malagarazi ; une rivière étroite mais profonde, traversant une vallée encaissée entre de hautes falaises. Des oiseaux piscivores couvrent les arbres qui bordent ses rives. De nombreux villages s'éparpillent aux alentours. Les denrées abondent et sont à bas prix.

Après avoir suivi la rive gauche pendant quelques milles, nous sommes arrivés aux établissements, dont Kiala est gouverneur.

J'avais cru pouvoir traverser la rivière aujourd'hui ; mais des difficultés s'élèvent. On nous a dit de faire un camp avant d'entrer en négociations. Nous avons voulu discuter ; on nous a répondu que nous étions libres de passer la rivière, si tel était notre désir ; mais que pas un homme du pays ne nous viendrait en aide.

Obligé de subir cette halte, j'ai fait dresser ma tente au milieu d'un village, et serrer les ballots dans une case, où ils sont gardés par quatre de mes soldats.

Une ambassade est allée de ma part trouver Kiala, fils aîné du grand chef, et l'a prié d'autoriser notre caravane, toute pacifique, à passer la rivière.

« Il faut d'abord, a-t-il répondu, que l'homme blanc donne cinquante-six choukkas. »

Presque un ballot d'étoffe ! J'ai renvoyé Asmani et Bombay avec plein pouvoir de traiter, à condition de ne pas excéder vingt-cinq dotis.

Après un débat de sept heures, ils sont revenus demandant treize dotis pour Nzogéra et dix pour Kiala. Le pauvre Bombay était épuisé ; mais Asmani souriait toujours. J'ai accordé les quatre-vingt-douze mètres, en me félicitant de n'être pas volé davantage.

Trois heures après, nouvelle demande. Kiala a reçu la visite d'une couple de chefs soumis à son père ; et ces chefs, en apprenant qu'un Mousoungou veut passer l'eau, réclament chacun un fusil et un baril de poudre. À bout de patience j'ai déclaré que si l'on voulait avoir des fusils, il faudrait les prendre ; car je ne les donnerais pas.

Bombay, déjà très-enroué, est reparti avec Asmani ; ils ont parlementé jusqu'à onze heures du soir, discutant, se querellant, menaçant ; puis se sentant devenir fou, le pauvre capitaine, est revenu sans avoir terminé. Je lui ai dit de prendre deux choukkas, de les offrir aux deux chefs, et si on voulait davantage, de les rapporter ; qu'alors je me battrais.

Les négociations ont duré jusqu'à minuit. En fin de compte, les choukkas ont été acceptées,

2 novembre. Île d'Ihata, une heure et demie à l'ouest de Kiala.

Nous sommes arrivés en face de cette île à cinq heures de l'après-midi. Toute la matinée s'était perdue en vaines paroles avec le propriétaire du bac.

Finalement, conditions du passage de toute la caravane : huit mètres d'étoffe, plus quatre foundos, (quarante coudées) de perles rouges, dites de corail ou samé-samé. Il avait été convenu que je payerais d'avance, et je l'avais fait immédiatement.

Quatre hommes, avec leurs charges, entrent dans les petits canots ; de mauvaises pirogues, informes et avariées. On dépose mes gens sur l'autre rive.

Au lieu de revenir, les bateliers reçoivent l'ordre de rester là-bas ; et à ma grande surprise, on me fait une nouvelle demande. Le passeur prétend que mes rangs de perles n'avaient pas la mesure ; il ajoute que si je ne donne par deux autres foundos de samé-samé, notre contrat sera regardé comme nul et non avenu.

Les vingt rangs de perles furent accordés, mais après le déluge de paroles qui, dans ce pays, accompagne la moindre affaire.

Trois fois les canots allèrent d'un bord à l'autre. Au quatrième tour, nouvelle demande avec le même accompagnement de clameurs et de paroles furieuses : cinq colliers pour l'homme qui nous avait conduits au bac ; plus une choukka pour un bavard qui nous avait suivis, sous prétexte de rendre service à Djoumah, et qui ne faisait qu'ajouter au vacarme. Je donnai l'étoffe et les perles.

Le soleil allait se coucher ; il fallait passer nos bêtes. Simba, un âne sauvage de l'Ounyamouézi, un bel animal, fut lancé le premier, tenu par une corde. Il était au milieu de la rivière, quand nous le vîmes se débattre : un crocodile l'avait pris à la gorge. Pauvre Simba ! comme il se défendait ! Choupéreh tirait la corde de toutes ses forces, mais inutilement ; le pauvre âne enfonça, et nous ne l'avons pas revu. La rivière, en cet endroit, a quinze pieds de profondeur. J'avais bien aperçu dans le voisinage des têtes d'un brun clair, de petits yeux brillants, des échines écailleuses ; mais qui aurait jamais pensé que les monstres se seraient approchés des canots, au milieu du tumulte que présentait le bac ?

Nous nous sommes remis à l'œuvre, attristés par cette perte. À sept heures nous étions tous sur l'autre rive, excepté Bombay qui garde notre dernier âne ; il passera avec lui demain matin, lorsque les crocodiles auront quitté la rivière.

3 novembre. Que de discussions dans ces trois jours ! Que de tourments depuis que nous sommes dans l'Ouvinza ! Les habitants sont pires que les Vouagogo ; plus avides, plus insatiables.

Notre âne a passé l'eau ce matin avec l'assistance du mganga (l'homme aux talismans), qui, après avoir mâché quelques feuilles d'un arbre que l'on voit près de la rive, a craché cette pâte sur la bête.

Ce mganga m'a dit qu'après s'être frotté le corps avec ces feuilles mâchées, il traversait la rivière à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit, sans avoir rien à craindre. Il paraît très-convaincu de l'efficacité du moyen.

Vers dix heures, est arrivée, de l'Oujiji, une caravane composée de quatre-vingts natifs de l'Ougouhha, province située au sud ouest du Tanganîka. J'ai demandé les nouvelles.

« Un Mousoungou est là-bas depuis trois semaines.

Cette réponse m'a fait tressaillir.

— Un homme blanc ? ai-je repris.

— Oui, un homme blanc.

— Comment est-il habillé ?

— Comme le maître (c'était moi qu'on désignait).

— Est-il jeune ?

— Non ; il est vieux ; il a du poil blanc sur la figure. Et puis il est malade.

— D'où vient-il ?

— D'un pays qui est de l'autre côté de l'Ougouhha, très-loin, très-loin, et qu'on appelle Manyéma.

— Vraiment ! Et il est bien à Oujiji ?

— Nous l'avons vu il n'y a pas huit jours.

— Pensez-vous qu'il y soit encore lorsque nous arriverons ?

— Je ne sais pas.

— Y est-il déjà venu ?

— Oui ; mais il y a longtemps.

Hourrah ! C'est Livingstone ! C'est Livingstone ! ce ne peut être que lui. Qui sait, cependant ? Cela peut être un autre, — un voyageur venu de la côte occidentale. Ou peut-être Baker ! Non ; Baker n'a pas la barbe grise. Mais il faut se hâter ; s'il allait savoir que j'arrive, et se sauver en l'apprenant !

J'ai dit à mes hommes que s'ils voulaient gagner l'Oujiji sans faire de halte, je leur donnerais à chacun huit mètres d'étoffe. Tous ont accepté ; leur joie était presque aussi grande que la mienne ; et j'étais d'une joie folle. Je voudrais être parti, résoudre cette question brûlante : « Est-ce bien Livingstone ? » Que Dieu me rende patient ! S'il y avait un chemin de fer, seulement des chevaux ! Avec un cheval je serais à Oujiji dans douze heures.

Nous avons quitté le Malagarazi, accompagnés de deux guides que nous a procurés Ousengé, le vieux passeur, qui, du moment où la rivière a été franchie, s'est montré plus aimable.

Une heure après nous arrivions au village d'Isinga. La marche avait eu lieu dans une plaine saline, qui, cependant, à mesure que nous avancions, devenait fertile et productive. Les gens du village nous ont avertis de n'avancer qu'avec prudence : une bande de Vouavinza, conduite par Makambi, l'un des principaux feudataires de Nzogéra, vient d'être victorieuse dans une expédition contre Lokanda-Mira ; et Makambi a pour habitude de ne rien laisser derrière lui quand il est vainqueur. Enivré par le succès, il attaque même sa propre tribu. Le résultat de sa campagne contre Lokanda se traduit par le meurtre de l'un des fils de celui-ci, par la destruction de deux villages, et le massacre de quelques hommes. La bande victorieuse en a perdu cinq, morts de soif dans la traversée d'un désert salin qui est au sud du Malagarazi.

4 novembre. Partis de bonne heure, avec précaution, et dans le plus profond silence. Les guides précédaient de loin la colonne, marchant à deux cents pas l'un de l'autre, afin de pouvoir nous prévenir à temps.

La première partie de la route s'est faite dans un bois d'arbres nains, bois d'une faible épaisseur, qui allant, toujours en s'éclaircissant, a fini par s'évanouir. Nous sommes alors entrés dans l'Ouhha, qui est un pays de plaines. Des villages de tous côtés, au milieu de grands chaumes de sorgho et de maïs ; villages de trois huttes, de cinq, de dix, de vingt cases en forme de ruche. On y vit dans une sécurité évidente, car pas un de ces hameaux n'est entouré de palissade.

Un étroit fossé n'ayant même pas d'eau, est la seule frontière qui sépare l'Ouhha de l'Ouvinza. Le fossé franchi, nous n'avions plus rien à craindre de Makambi et de ses lauriers.

Nous nous sommes arrêtés à Kahouanga. Sans perdre de temps, le chef nous a fait savoir qu'il était le grand moutouaré du Kiménÿi (division orientale de l'Ouhha), grand péager du roi Kiha, et le seul qui, dans la province, pût recevoir le tribut ; il nous engageait donc, dans notre intérêt même, à lui envoyer sur-le-champ douze dotis de belle étoffe, ce qui réglerait notre position une fois pour toutes, et lui serait fort agréable.

Connaissant le caractère africain, nous n'avons pas cru devoir agir avec cette promptitude ; il fallait d'abord essayer de faire diminuer la demande.

Après une discussion chaleureuse qui n'a pas duré moins de six heures, le moutouaré n'a rabattu que deux dotis. L'affaire a été réglée d'après ce chiffre ; mais il est bien entendu que, moyennant ces quarante mètres d'étoffe, nous pouvons traverser l'Ouhha, jusqu'au Rousougi, sans payer de nouvelle taxe.

5 novembre. Sortis de Kahouanga dès l'aurore, nous avons poursuivi notre marche dans la plaine sans limite, desséchée et blanchie par un soleil équatorial. Nous allions gaiement du côté de l'ouest, remplis de sécurité, nous disant avec joie que nous étions au bout de nos peines ; que rien ne nous arrêterait plus ; que dans cinq jours nous trouverions ce que j'étais venu chercher de si loin, à travers tant d'obstacles et de périls.

Des villages se voyaient à notre droite ; mais peu nous importait. Nous passions avec l'assurance de gens qui ne doivent rien, lorsque deux hommes, se détachant d'un groupe d'indigènes qui paraissaient nous observer, accoururent au-devant de la caravane.

Ma bande s'arrêta. Je m'avançai pour demander aux arrivants ce qu'ils nous voulaient. Ils m'adressèrent les yambo d'usage ; puis cette question me fut posée :

« Pourquoi l'homme blanc passe-t-il sans venir saluer le chef et sans payer le tribut ? L'homme blanc ignore-t-il qu'ici habile un roi de l'Ouhha, auquel les Arabes et les Vouangouana payent un droit de passage ?

— Nous avons remis le tribut hier au chef de Kahouanga, sur la demande de celui-ci, qui nous a dit être chargé de le percevoir.

— Combien avez-vous donné ?

— Dix dotis de belle étoffe.

— Est-ce bien sûr ?

— Très sûr ; le percepteur vous le dira lui-même.

— Fort bien, reprit l'autre ; un beau jeune homme à l'air intelligent ; mais notre devoir est de vous arrêter au nom du roi, jusqu'à ce que nous ayons la preuve du fait. Venez dans notre village ; vous vous assiérez à l'ombre de nos arbres jusqu'au retour des messagers que nous enverrons à Kahouanga.

— Non ; le soleil n'est haut que d'une heure et nous sommes pressés ; nous avons à marcher longtemps. Mais pour vous montrer que nous ne cherchons pas à éluder le tribut, nous resterons

ici, et deux de nos soldats accompagneront vos gens, afin de leur indiquer le personnage qui a reçu notre étoffe.

Les messagers partirent. Le beau jeune homme — Il se trouva que c'était le neveu du roi — dit un mot à l'oreille d'un jeune gars qui s'éloigna avec la vitesse d'une antilope, et dans la direction des villages. Le résultat de la commission ne se fit pas attendre. Nous vîmes bientôt arriver cinquante guerriers, ayant à leur tête un grand et bel homme, vêtu d'un manteau de drap cramoisi, coiffé d'un calicot tout neuf, disposé en turban, et décoré d'un morceau d'ivoire poli, en forme de croissant, qui lui pendait au cou. Ainsi que les autres, il était armé d'une lance, d'un arc, d'une poignée de flèches. Toute la bande avançait d'un air délibéré qui témoignait de la confiance qu'elle avait en elle-même et dans la suite de l'aventure.

Nous étions alors sur la rive orientale du Pomboué, à peu de distance de Loukomo, village du KiménYi, province de l'Ouhha.

Ce chef, en manteau rouge, était vraiment d'une beauté remarquable : la figure ovale, les pommettes bien placées, de grands yeux, une belle arcade sourcilière, le front large et saillant, le nez bien fait, les lèvres d'une belle coupe, la taille élevée, des proportions parfaites.

Quand il fut près de nous : « Yambo, bana ? (Comment vous portez-vous, maître ?), me dit-il d'un ton cordial.

— Yambo, moutouaré ? » répondis-je, non moins cordialement.

Sa bande et la mienne, moi-même avec ses guerriers, nous échangeâmes des yambo ; et rien, dans ces premiers rapports, n'indiqua la moindre hostilité.

Le chef s'étant accroupi sur ses talons, posant à côté de lui son arc et ses flèches, tous ses gens l'imitèrent.

Je m'assis moi-même sur un ballot ; chacun de mes hommes en fit autant, prenant sa charge pour siège, et de manière à former, avec les autres, un demi cercle autour de moi.

Les indigènes étaient un peu plus nombreux ; mais au lieu des flèches, des lances, des massettes qui constituaient leur armement, nous avions des fusils, des carabines, des pistolets, des revolvers et des haches.

Pas un mot ; la plaine était d'un calme si profond, qu'on l'eut dite abandonnée de toute créature vivante. Au milieu de ce silence, le chef prit la parole.

« Je suis Mionvou, dit-il, le grand moutouaré du KiménYi, et le plus grand après le roi, dont vous voyez la demeure. » Il désignait un gros bourg, avoisinant des collines pelées, qui s'apercevaient au nord, à une dizaine de milles.

« Je suis venu pour parler à l'homme blanc, poursuivit le chef. Les Arabes et les Vouangouana, quand ils passent, ne manquent jamais de faire un présent au roi, c'est la coutume. Pourquoi l'homme blanc ne paye-t-il pas au roi ce qui lui est dû ? Pourquoi s'arrête-t-il sur la route ? Pourquoi ne vient-il pas à Loukomo, où il y a de la nourriture et de l'ombre, et où nous pourrions discuter la chose à notre aise ? L'homme blanc veut-il la guerre ? Il est plus fort que nous, je le sais. Il a des fusils et nous n'avons que des flèches et des lances ; mais l'Ouhha est une grande contrée et ses villages sont nombreux. Qu'il regarde autour de lui, partout c'est l'Ouhha, et bien plus loin que ses yeux ne peuvent voir, plus loin que ses pieds ne peuvent le conduire en un jour. Le roi de ce pays

est très-fort ; mais il ne demande qu'à être l'ami des étrangers. Est-ce la paix ou la guerre que veut l'homme blanc ? »

Un murmure approbateur de la part des guerriers du chef accueillit ce discours, tandis que mes hommes faisaient entendre leur désapprobation, mêlée d'une certaine inquiétude.

Les paroles que j'avais entendu le général Sherman adresser aux chefs des Arapahoes et des Cheyennes, sur les rives de la Platte, en 1867, me revinrent à la mémoire, et quelque chose de leur esprit passa dans ma réponse.

« Mionvou, le grand moutouaré du Kiménvi, me demande si je veux la guerre. Quand Mionvou a-t-il entendu dire que les hommes blancs se battaient contre les noirs ? Que Mionvou comprenne la différence qu'il y a entre les deux races. Les blancs ne quittent pas leur pays pour combattre les peuples qu'ils trouvent dans leurs voyages ; ils n'achètent pas d'ivoire, ils ne font pas d'esclaves. Ils viennent en amis pour regarder les rivières, les lacs, les montagnes ; pour connaître les nations, les eaux, les forêts, les roches, les animaux qu'il y a dans vos contrées, afin de pouvoir dire à tous les blancs ce qu'ils ont vu au pays des noirs. Ils ne ressemblent en rien aux Arabes ni aux Vouangouana. Ils savent toute chose et sont très-forts. Ils ont de grands canons qui font le bruit du tonnerre ; des canons dont les balles, grosses comme la tête, vont frapper au delà de ce que vous pourriez voir. Rien qu'avec ces petits objets (montrant mes revolvers), je tuerais dix hommes plus vite que vous ne les compteriez. Nous sommes plus forts que les Vouahha ; cependant nous ne voulons pas la guerre. Je pourrais tuer Mionvou, et je lui parle amicalement. Être son ami et celui des noirs, tel est mon grand désir. »

Tandis que ces paroles leur étaient traduites, imparfaitement, je supposerais d'une façon intelligible, les Vouahha témoignaient par leur physionomie de l'impression qu'ils en ressentaient. Une ou deux fois la crainte se peignit sur leurs visages ; mais l'assurance de mes intentions pacifiques effaça toute marque d'inquiétude.

« L'homme blanc se dit amical, reprit Mionvou. Pourquoi alors reste-t-il sur la route ? Qu'il vienne dans notre village. Le soleil brûle. Mionvou ne parlera plus ici. Que l'homme blanc, s'il est vraiment notre ami, nous suive et nous accompagne à Loukomo.

— L'heure est venue de s'arrêter, répliquai-je. Il est midi ; vous avez rompu notre marche ; nous vous suivrons et nous camperons chez vous »

En disant ces paroles, je me suis levé et j'ai fait signe à mes gens de reprendre leurs charges. Il n'y avait pas moyen de faire autrement ; les messagers n'étaient pas de retour.

Arrivé chez lui, Mionvou se jeta par terre, à l'ombre fort restreinte des quelques arbres du village.

Sur les deux heures, revinrent les messagers.

« Il est bien vrai, dirent-ils, que le chef de Kahouanga a reçu les dix dotis, mais pour son propre compte, non pour celui du roi. »

Mionvou, qui évidemment a l'esprit subtil, et qui savait fort bien ce qu'il voulait, n'eut pas l'air d'écouter le message ; mais il s'était réveillé et faisait de menus fagots avec de petits brins de canne. Je m'étonnai vivement de la conduite du péager ; pour toute réponse, Mionvou me présenta dix de ses bottes de roseaux.

« Autant de bâtons, dit-il, autant de dotis ; c'est pour le roi. » Chaque fagot était de dis brins ; total, cent dis dotis : quatre cents mètres d'étoffe.

Revenu de ma stupéfaction, qui était inexprimable, j'ai offert le dixième.

« Dix dotis au roi de l'Ouhha ! dix dotis ! Vous ne sortirez pas de Loukomo que vous n'ayez tout donné. »

Sans rien répondre, je me suis retiré dans la butte que l'on avait nettoyée pour moi, et j'ai fait venir Bombay, Asmani, Mabrouki et Ckoupéreh, afin de tenir conseil.

« Je me battrai, leur dis-je, et nous passerons. »

Ils furent terrifiés.

« Oh ! maître » pensez-y, ne faites pas la guerre, supplia Bombay. L'Ouhha est un pays de plaine ; on ne peut pas s'y cacher. Tous les villages se lèveront contre nous. Comment se défendre ? Quarante-cinq contre des milliers d'hommes ! Ils nous tueront en quelques minutes ; et si vous mourez, comment gagner l'Oujiji ? Non, cher maître, non ; ne donnez pas votre vie pour un lambeau d'étoffe.

— Mais, Bombay, c'est un vol ! Devons-nous céder à ce gredin ? lui donner tout ce qu'il demande ? nous soumettre à ce pillage ? Après l'étoffe, il prendra mes fusils. Le laisserons-nous faire sans combattre ? Je peux tuer ce Mionvou et ses notables ; vous vous chargerez de ceux qui hurleront ou dehors. Une fois débarrassés du chef et des autres, qui aurons-nous à craindre ? Nous retournerons au Malagarazi et nous irons droit au lac.

— Non, cher maître, non ; c'est impossible. Longer la rivière nous ferait traverser le Lokanda-Mira.

— Eh bien ! nous prendrons au nord.

— Encore plus impossible ; l'Ouhha s'étend loin de ce côté, et, après l'Ouhha, se trouvent les Vouatouta.

— Dites-moi alors ce qu'il faut faire ; car il faut agir et ne pas se laisser dépouiller.

— Donnez à Mionvou ce qu'il demande et partons, maître. C'est pour la dernière fois. Le moutouaré l'affirme : c'est notre dernier tribut ; payez, et dans quatre jours nous serons à Oujiji.

— Mionvou a dit que c'était la dernière taxe ? Vous l'a-t-il assuré ?

— Oui, maître, positivement.

— Voyons, Asmani, faut-il payer ou se battre ?

— J'ai peur qu'il ne nous faille payer, répondit le géant avec son éternel sourire ; mais c'est vraiment la dernière fois.

— Et vous, Choupéreh ?

— Payez, bana ; il vaut mieux s'en aller tranquillement. Si nous étions les plus forts, ce seraient eux qui nous payeraient tribut. Si nous avions seulement deux cents mousquets, ah ! comme tous ces Vouahha fuiraient devant nous !

— Qu'en pensez-vous, Mabrouki ?

— Ah ! maître, cher maître ; c'est bien dur ! Ces gens-là sont de grands voleurs ! Je voudrais leur couper la tête, les hacher tous. Mais vous ferez mieux de payer. C'est la dernière fois ; et qu'est-ce que c'est pour vous que cent dotis ?

— Allez donc, Asmani et Bombay ; offrez-en vingt d'abord. Si Mionvou les refuse, donnez-en trente. S'il le faut, ajoutez-en dix. Prodiguez les paroles ; montez lentement, doti par doti ; mais ne dépassez pas quatre-vingts. S'il en veut davantage, je me battrai, je tuerai Mionvou, je le jure. Partez, et soyez prudents. »

Bref, à neuf heures du soir, j'ai fait porter à Mionvou ce qui avait été convenu : soixante-quatre dotis pour le roi, six pour lui-même et cinq pour ses subordonnés. Total, soixante-quinze doubles choukkas, trois cents mètres d'étoffe, un ballot tout entier et le quart d'un autre.

Àpeine la livraison a-t-elle été faite, que ces rapaces se sont querellés au sujet du butin. J'ai espéré qu'ils se battraient, et que cette lutte, me fournissant un bon motif pour les quitter, je pourrais me jeter au sud, et me diriger tranquillement vers l'ouest, sous le couvert protecteur des jungles. Mais non ; le combat n'était qu'en paroles ; une guerre verbeuse, n'aboutissant qu'à de bruyantes clameurs.

6 novembre. Au point du jour, nous étions en marche, tristes et silencieux. Notre stock de cotonnade avait reçu là un terrible échec. Il nous restait encore neuf ballots ; ce qui, joint à nos grains de verre, était suffisant, en y mettant de l'économie, pour nous conduire jusqu'à l'Atlantique ; mais pour peu qu'un certain nombre de Mionvous se trouvassent sur notre chemin, nous n'aurions pas de quoi atteindre l'Oujiji. Si près que nous en fussions, Livingstone me paraissait aussi loin que jamais.

Nous avons passé le Pomboué et pris à travers une plaine mollement onduleuse, qui, à notre droite, s'élevait graduellement vers des montagnes, et, à notre gauche, s'inclinait vers la vallée du Malagarazi, rivière dont nous étions à une vingtaine de milles.

Un pays populeux ; des villages partout ; les vivres à bas prix ; le lait en abondance, le beurre de bonne qualité.

Après quatre heures de marche, nous avons traversé une rivière, qu'on appelle Kanengi, et nous sommes entrés dans le boma de Kahirigi, village fortifié, dont la population est composée de Vouatousi et de Vouahha.

On nous apprit immédiatement qu'un frère du roi de l'Ouhha demeurait dans ce village, dont il était le chef.

L'annonce fut mal accueillie ; je pressentis un nouveau guêpier.

Effectivement : il n'y avait pas deux heures que nous étions arrivés, lorsque deux Vouangouana entrèrent dans ma tente. Je reconnus deux esclaves de Tani ben Abdallah, notre Fleur des-pois de l'Ounyanyembé. Ces deux hommes venaient de la part du roi pour réclamer le tribut ; ils demandaient trente dotis ; un demi-ballot !

Si j'écrivais les pensées que roula mon esprit en entendant ces paroles, j'en serais choqué plus tard. J'étais d'une colère !... Colère n'est pas le mot ; c'était de la fureur, de la rage — une folie désespérée. Me battre et mourir, plutôt que de céder à ces misérables, Mais en vue de l'Oujiji ! À

quatre jours de cet homme blanc, qui doit être Livingstone ! Car c'est lui, à moins qu'il ne se soit dédoublé. — Ciel miséricordieux ! Que faire ?

Plus de tribut, disait Mionvou ; plus de taxe dans l'Ouhha ; c'est une affaire réglée. Et voilà le frère du roi qui me fait sa demande. C'est la dernière, dit-on. Ils me l'ont dit deux fois ; les deux fois ils ont menti. Je ne veux plus être trompé.

D'après les deux Vouangouana, cinq autres chefs sont encore sur la route, à deux heures les uns des autres, et chacun prélève tribut, à l'instar des précédents.

Cette nouvelle m'a donné un certain calme ; il vaut mieux connaître le pire des choses. Savoir tout ce qui est à craindre est toujours un avantage.

Cinq chefs de plus, et nous sommes ruinés ; voilà qui est évident. En face de cette évidence, que nous reste-t-il à faire ? Comment rejoindre Livingstone sans être réduit à la mendicité ?

J'ai renvoyé les deux hommes ; puis j'ai appelé Bombay. Je lui ai dit d'aller, avec Asmani, débattre le honga, et de le régler au plus bas prix possible. Après cela j'ai pris ma pipe, et me coiffant du bonnet des sages, je me suis mis à réfléchir. Au bout d'une demi-heure, mon plan était fait. Cette nuit même il sera exécuté.

Dès que le tribut a été payé, ce dont chacun s'est montré joyeux, bien que toute la diplomatie de Bombay, toute sa casuistique n'ait pu en faire descendre le chiffre qu'à vingt-six dotis, j'ai fait revenir les deux Vouangouana, et leur ai demandé le moyen d'éviter les chefs qui devant nous imposent la taxe.

Étonnés de la question, ils ont d'abord déclaré que ce n'était pas possible. Mais finalement, après de longs discours, l'un d'eux a répondu qu'à minuit ou un peu plus tard, il nous servirait de guide, et nous ferait gagner la jungle qui se trouve entre l'Ouhha et l'Ouvinza. Nous traverserons le fourré dans la direction de l'ouest, et nous arriverons à Oukaranga, sans plus avoir d'ennuis. Le guide est certain du fait, pourvu que le départ soit nocturne et que j'obtienne de mes gens un silence complet, afin de ne réveiller personne. Il a demandé pour salaire quarante mètres d'étoffe. Mais plus d'impôt d'ici à Oujiji ; pas même une choukka. Inutile d'ajouter que j'ai consenti avec joie.

La chose arrangée, il nous restait beaucoup à faire. D'abord à nous procurer des vivres pour les quatre jours que nous allons passer dans la jungle. J'ai envoyé aussitôt des hommes, avec de l'étoffe, acheter du grain à n'importe quel prix. Avant huit heures nous en avions pour six jours. Décidément le sort nous est favorable.

7 novembre. Je ne me suis pas couché. Un peu avant minuit, la lune commençant à paraître, mes gens ont quitté le village, par petits groupes de quatre à la fois. À trois heures toute la bande était dehors, sans avoir causé la moindre alarme.

Ànotre coup de sifflet, le guide est arrivé.

Nous avons pris au sud, longeant la rive droite du Kanengi. Une heure de marche dans cette direction ; puis la caravane a tourné au couchant, à travers la plaine herbue, sans dévier de cette ligne, en dépit des obstacles. De temps à autre d'épais nuages répandaient leur ombre sur la plaine déserte ; et l'obscurité, se joignant au silence, donnait à la situation un caractère effrayant.

« Jusqu'au moment où la lune, se levant au sein des nuées, déchira ses voiles ; et, reine majestueuse, jeta sur l'ombre son manteau argenté, d'un éclat sans pareil. »

Tous mes hommes marchaient bravement, sans murmurer, bien qu'ensanglantés par les herbes tranchantes. Enfin l'aurore a paru dans toute sa grâce, dans tout son charme. Le ciel nous a été rendu avec ses heureux présages, avec ses sourires pleins de promesses.

Malgré leur fatigue, mes gens ont doublé le pas et marché jusqu'à huit heures.

Nous venions d'atteindre le Rousigi, dont le courant est rapide. Un bouquet de jungle était voisin ; nous y entrâmes pour déjeuner.

Des buffles, des antilopes, parmi lesquelles se trouvaient des élans, animaient les bords de la rivière ; mais si forte que fut la tentation, pas un ne fut abattu ; nous n'osions pas tirer. Un coup de feu aurait mis tout le pays en émoi.

Il y avait une heure que nous étions là, heureux de nous reposer, lorsque des hommes, chargés de sel des bords du Malagarazi, ont paru sur l'autre rive. Arrivés à la hauteur de notre cachette, ils nous ont découverts, ont jeté leur sel ; et, poussant des cris d'alarme, ils ont couru à toutes jambes vers des villages qui paraissaient être à une distance de quatre milles.

Mes porteurs ont repris immédiatement leurs charges, ont passé la rivière, et se sont précipités vers une jungle qui était en face de nous. À peine étions-nous dans le fourré, qu'une femme, l'épouse de l'un de nos soldats, une tête faible, jeta des cris perçants. La terreur fut au comble. Ces cris allaient attirer les Vouahha. Il était clair, cette fois, que nous éludions le tribut. En moins d'une demi-heure, des centaines de sauvages hurlants pouvaient envahir la jungle et se livrer à leur vengeance.

La femme criait toujours ; sans nul motif, par affolement. Des porteurs effarés jetèrent leurs ballots et se cachèrent çà et là, « Faites-la taire, ou nous sommes perdus, » vint me dire le guide. Je lui posai la main sur la bouche ; elle n'en cria que plus fort. Le mari, livide de colère, tira son sabre et me demanda la permission de la tuer. Un signe de ma part, elle était morte. Je n'avais plus qu'à user de violence. Je pris mon fouet. « Vous tairez-vous ? — Non ! » Je frappai sévèrement ; même question, même réponse. Ses cris augmentèrent ; nouveau coup. « Taisez-vous donc ! — Non, non, non ! » Je frappai de nouveau. Elle cria plus fort. Les coups tombèrent plus vigoureux, plus pressés. Voyant enfin que je ne céderais pas, la folle s'arrêta ; je l'avais frappée neuf fois. Un morceau de cotonnade lui fut mis sur la bouche, noué derrière la tête ; on lui attacha les mains. Les fuyards revinrent ; et la caravane partit au plus vite.

En avant ! en avant ! d'un pas ferme et rapide jusqu'à une heure de l'après-midi, où, n'en pouvant plus, nous atteignîmes le petit lac de Mousounya. L'étape avait été de neuf heures.

Le Mousounya est l'un des nombreux bassins circulaires que renferme cette partie de l'Ouhha ; ces bassins y forment un vérritable groupe. À vrai dire, ce sont d'énormes étangs plutôt que des lacs. Pendant la masika, le Mousounya doit avoir trois ou quatre milles de long sur deux de large. Il est rempli d'hippopotames, et la grosse bête abonde sur ses rives.

Rien de plus calme que notre bivac ; chacun s'y tient tranquille. Pas de cabanes, pas de feu ; la tente n'a pas été déployée, afin qua la moindre alerte nous puissions partir immédiatement. Mon winchester, présent d'un ami, présent inestimable en pareille circonstance, est à côté de moi, avec toutes ses balles ; et dans le sac, que je porte en bandoulière, se trouvent deux cents cartouches.

Mes soldats ont le fusil sous la main, fusil chargé, prêt à faire feu. Nous pouvons dormir en toute sécurité.

8 novembre. Mis en marche longtemps avant le jour. Au moment où le soleil a paru, nous sortions du fourré de bambous, où nous avait jetés la venue des porteurs de sel, et nous nous retrouvions en plaine découverte : une longue perspective d'un terrain ondulé, avec ça et là un groupe d'arbres caractéristiques ; rompant la nudité générale.

Les heures se sont écoulées l'une après l'autre : nous allions toujours, franchissant les grandes vagues de terre, sous un soleil d'une force tout africaine, mais dont l'ardeur était modérée par des brises bienfaisantes, chargées de la senteur des jeunes herbes, et du parfum des fleurs inconnues, qui émaillaient de leurs couleurs diverses la nappe d'un vert pâle déployée sous nos yeux.

Passé de nouveau près de grands étangs pareils à ceux d'hier.

Nous avons de la sorte gagné le Rougoufou ; non pas celui d'Oukahouendi ; mais une rivière du même nom, qui se trouve plus au nord, et qui se jette dans le Malagarazi. Large cours d'eau, peu profond, le Rougoufou que nous venions d'atteindre, se traîne au sud-ouest par un mouvement presque insensible.

Tandis que nous nous reposions dans un bouquet de junpar situé près de la rive droite, un roulement lointain a monpéglef oreille. « Est-ce le tonnerre ? » ai-je demandé. On m'a dit que c'était le Kabogo. Nouvelle question de ma part. « Le Kabogo, m'a-t-on répondu, est une haute montagne située sur la rive occidentale du Tanganîka, et trouée de cavernes profondes. Lorsqu'il vente sur le lac, il se fait dans ces grands trous un bruit pareil à celui du tonnerre. Beaucoup de bateaux ont péri en cet endroit ; et les indigènes, même les Arabes, ont la coutume d'y jeter de l'étoffe, mérikani et kaniki, ainsi que des perles, surtout des perles blanches, pour apaiser le mouloungou (le dieu) du lac. Ceux qui jettent des perles n'ont presque rien à craindre ; ils passent en général sans difficulté ; mais les gens qui ne le font pas sont chavirés et se noient toujours. Oh ! c'est un endroit terrible ! » Cette réponse m'a été faite par Asmani, toujours souriant, et m'a été confirmée par plusieurs de mes hommes, qui ont également navigué sur le lac.

Le Rougoufou, à la place où nous étions alors, est au moins à quarante-six milles de l'Oujiji ; de ce dernier point au Kabogo, situé, dit-on, près de l'Ougouhha, il y a plus de soixante milles. Ainsi le bruit des vagues, que nous entendions distinctement, nous est arrivé d'une distance de plus de cent milles.

Remis en route, nous avons marché pendant trois nouvelles heures, à travers des bois peu fournis, sur de grandes nappes d'une roche primitive, parmi des champs de rocaille, où se pressaient de gros blocs détachés ; puis, franchissant une fondrière, dont le terrain mouvant paraissait tourbeux, nous nous sommes arrêtés au bord du Sounouzzi.

Des bandes nombreuses de girafes, de buffles, de zèbres ont été rencontrées.

Notre bivac n'est pas à plus d'un mille d'un grand établissement de Vouahha. Mais la forêt nous enveloppe ; il n'y a dans le voisinage aucun sentier ; nous ne faisons pas le moindre bruit ; tout le monde garde le silence ; nous n'avons pas de feu. Soyons tranquilles ; personne ne viendra nous troubler.

Demain matin nous sortirons de l'Ouhha, le kirangozi l'affirme ; et si, dans la journée, nous pouvons aller jusqu'à Niamtaga, le lendemain nous serons à Oujiji.

Patience, mon âme ! Dans quelques heures nous saurons la fin de tout cela. Dans quelques heures je serai en face de cet homme blanc, qui a la barbe grise.

9 novembre. Nous avons quitté notre retraite deux heures avant le jour, et traversé la forêt dans la direction du nord-ouest. Nos chèvres avaient été muselées, de peur que leurs bêlements ne vinssent à nous trahir.

Une méprise a failli nous perdre. Au moment où le ciel commençait à blanchir, nous sortîmes de la jungle, et nous nous trouvâmes sur le grand chemin : un sentier battu. Le guide, se croyant hors de l'Ouhha, jeta un cri de joie que tous nos hommes répétèrent. Chacun de presser le pas, d'avancer avec plus de vigueur, quand tout à coup nous nous sommes trouvés aux abords d'un village, dont les habitants se réveillaient.

Le silence fut réclamé et la bande s'arrêta. J'allai rejoindre le guide. Il ne savait comment faire. Pas le temps de réfléchir. J'ordonnai de tuer les chèvres, de les laisser sur la route, d'égorger les poulets ; et je dis au guide de traverser hardiment le village.

La caravane passa rapidement et en silence, avec ordre de se jeter dans la jungle qui se voyait au midi de la route. J'attendis, la carabine au poing, que le dernier homme eut disparu. Prenant alors mes petits servants d'armes, qui étaient restés avec moi, je passai à mon tour. Comme nous sortions du village, un homme sauta hors de sa case, et poussa un cri d'alarme, auquel répondit un bruit de voix ; on aurait dit une dispute. Mais nous fûmes bientôt dans la jungle, nous hâtant de fuir la route, prenant au sud et inclinant à l'ouest.

Je crus un moment que nous étions poursuivis. Je me plaçai derrière un arbre pour arrêter ceux qui allaient paraître ; mais personne n'arriva.

Après une demi-heure de cette marche, nous reprîmes la direction du couchant. Il était grand jour ; nos yeux ravis contemplaient de petites vallées pittoresques, vallées charmantes, séparées les unes des autres, pleines d'arbres à fruit, de fleurs rares, de ruisseaux transparents. L'un de ces ruisselets fut passé ; une eau limpide, dont je pris le doux murmure pour un souhait de bienvenue : la frontière de l'Ouhha était franchie ; nous étions dans l'Oukaranga. Des cris d'une joie folle saluèrent cet événement.

Nous trouvâmes alors un chemin facile, une route unie, que chacun de nous foula d'un pas élastique ; pressant la marche et ne sentant plus de fatigue.

Qu'importent les obstacles que nous avons rencontrés, forêts et montagnes, fourrés épineux, marais profonds, herbes tranchantes ? Qu'importent les rugissements, les cris sinistres, toutes ces clameurs du monde sauvage, dont nous avons été le triste auditoire ?

Demain ! Ah ! le grand jour est venu ; nous pouvons rire et chanter, et prendre ces accents de triomphe. Nous avons eu de cruelles souffrances, des instants de colère, les uns contre les autres, quand l'épreuve nous avait aigris ; mais qui se le rappelle ? Tous les visages sont radieux ; pas un qui n'exprime le bonheur que nous avons tous mérité.

Nous nous sommes arrêtés à midi pour collationner et pour prendre un instant de repos. On m'a montré les collines d'où l'on aperçoit le Tanganîka ; elles bornent, au levant, la vallée du Liouké. À cette vue, je n'ai pas pu me contenir. Même cette courte halte m'agaçait ; j'étais agité et mécontent. Remis en route, j'ai éperonné mes hommes en leur disant que demain viendrait la récompense. Ils auront du poisson et de la bière tant qu'ils pourront en avaler.

Notre passage à la hauteur d'un groupe de bourgades a mis tous les gens en émoi. J'ai envoyé de mes hommes pour les rassurer. Ils sont alors venus à notre rencontre, et nous ont souhaité la bienvenue. Cet accueil si nouveau, si différent de celui des Vouavinza et des affreux Vouahha, exacteurs de tribut, nous a profondément touchés ; mais nous n'avions pas le temps de nous livrer à cette joie. Une force irrésistible m'entraîne ; une pensée me domine : Est-il encore là ? Sait-il que j'arrive ? Va-t-il s'enfuir ?

Quel beau pays que l'Oukaranga ! Des pentes tapissées de verdure, surmontées de huttes coniques, avec de grands toits de chaume. Des collines aux flancs variés ; ici, mis en culture ou en pâturage ; là-bas, revêtus de grands arbres ; ailleurs couverts de hameaux. La contrée ressemble un peu au Maryland.

Nous passons le Mkouti, un charmant ruisseau ; la berge est escaladée, et nous arpentons la forêt comme des gens qui ont fait un exploit dont ils sont fiers. Il y a neuf heures que nous marchons ; le soleil décline rapidement ; et nous ne paraissons pas fatigués.

Nous voici tout près de Niamtaga ; on y bat le tambour. Les habitants se sauvent dans les bois ; ils nous prennent pour des Rouga-Rouga, les brigands de Mirambo, qui, après avoir vaincu les Arabes de l'Ounyanyembé, vont attaquer ceux de l'Oujiji. Le roi lui-même s'enfuit, et tout le monde, hommes, femmes et enfants, le suivent épouvantés. Nous entrons dans le village, dont nous prenons possession. J'y fais dresser ma tente, chacun de nous s'y établit. Enfin le bruit se répand que nous sommes des Vouangouana arrivant de l'Ounyanyembé ; et les habitants reparaissent.

« Mirambo est donc mort ? s'écrient-ils.

— Non, malheureusement.

— Comment avez-vous fait pour passer ?

— Nous avons pris par l'Oukonongo, l'Oukahouendi et l'Ouhha.

— Oh-hi-li ! »

Tous se mettent à rire de leur frayeur et nous font leurs excuses. Le chef m'est présenté ; si d'abord il s'est retiré dans les bois, c'était, me dit-il, pour combiner son plan d'attaque ; il allait revenir, et, si nous avions été des Rouga-Rouga, il nous exterminait tous. Le pauvre homme ignorait que nous le savions ; mais il avait eu si grand'peur, que si nous avions été des Rouga-Rouga il ne serait pas du tout revenu.

Toutefois nous n'étions pas d'humeur à le chicaner sur sa fuite, pas plus qu'au sujet d'un idiotisme, qui paraissait lui être habituel, et dont nous aurions pu nous formaliser ; bien au contraire, nous lui avons serré la main, en lui disant que nous étions « si heureux de le voir ! » Il a partagé ce bonheur, et nous a immédiatement envoyé trois moutons gras, de la farine, des pots de bière et du miel, dont il nous a fait don. J'ai à mon tour augmenté son allégresse en lui offrant deux choukkas de ma plus belle étoffe. Un pacte amical a été ainsi conclu entre nous.

Rentré dans ma tente pour écrire les faits du jour. En prenant la plume, j'ai dit à Sélim : « Tirez de la caisse mes habits neufs, graissez mes bottes, passez au blanc mon casque de liège, mettez-lui une écharpe neuve, afin que je paraisse en tenue convenable devant l'homme que nous verrons demain, et devant les Arabes d'Oujiji ; car les épines ne m'ont laissé que des haillons. »

Bonsoir. Plus qu'une nuit à passer, et nous verrons l'homme à barbe grise.

10 novembre 1871, deux cent trente-sixième jour à compter de notre départ de Bagamayo, cinquante et unième de celui de l'Ounyanyembé.

Direction générale delà route, pour gagner Oujiji, ouest quart sud-ouest ; six heures de marche.

Un temps superbe, une matinée radieuse ; l'air est frais, le ciel est souriant ; les bois profonds ont un feuillage du plus beau vert. L'eau du Moukti, se précipitant sous la frange d'émeraude qui borde ses rives, semble nous défier à la course par son bruyant murmure.

L'enceinte du village est passée. Chacun de nous est aussi pimpant, aussi heureux que le jour où nous avons quitté Zanzibar, et qui nous paraît vieux d'un siècle : nous avons subi et vu tant de choses !

« En avant, camarades !

— Oui, par Allah ! maître. »

Et les braves s'en vont allègrement, d'un pas rapide ; d'abord sur une colline fourrée de bambous ; ensuite au fond d'un ravin où gronde un petit torrent tumultueux. Puis une autre colline ; puis un sentier au flanc d'une rampe, où nous avançons comme seuls peuvent le faire des gens pressés, dont la conscience est légère.

Encore deux heures de ce pas alerte, et du haut de cet escarpement qui nous cache l'horizon — le guide m'en avertit — nous verrons le lac. Je me retiens pour ne pas crier. Mais attendons, il faut voir d'abord.

Nous pressons le pas. La rude montée est gravie sans reprendre haleine, de peur que cette grande vue ne nous échappe. Le sommet est gagné : ce n'est pas encore là. Toujours plus loin !

Enfin, là-bas, une lueur, un miroitement entre les arbres. En face de nous, la chaîne de l'Oukoma et de l'Oukaramba, une muraille d'un noir lavé d'azur. Puis l'immense nappe d'argent bruni, sous un vaste dais d'un bleu limpide ; pour draperies, de hautes montagnes ; pour crépines, des forêts de palmiers. Hourrah ! Tanganîka ! Toute la bande répète ce cri de joie de l'Anglo-Saxon ; des hourrahs de stentors ; et forêts et collines partagent notre triomphe.

« Est-ce de là que Burton et Speke l'ont découvert ? demandé-je à Bombay.

— Je ne me rappelle pas, maître ; dans tous les cas, c'est aux environs. »

Pauvres éprouvés ! L'un était à demi paralysé, l'autre à peu près aveugle, quand ils arrivèrent.

Et moi ? — J'étais si heureux, qu'aveugle et paralysé tout à fait, je crois qu'à ce moment suprême j'aurais recouvré la vue, pris mon lit et marché.

Mais je me porte à merveille ; je n'ai pas été malade un jour depuis que j'ai quitté l'Ounyanyembé. Que ne donnerait pas John Shaw pour être maintenant à ma place ? Quel est le plus heureux ?

Est-ce lui, malgré l'abondance qui l'entoure, bon gîte et bonne table ; ou moi, debout sur ce rocher, regardant le Tanganîka, les yeux ravis, le cœur fier ?

HOURRAH, TANGANÎKA !

Nous descendîmes l'escarpement, ayant devant nous la vallée du Liouké. Vers onze heures nous avions gagné l'épais ruban de matétés qui borde la rive. Le gué fut traversé, — une eau transparente, — puis la seconde bordure, et nous nous trouvâmes au milieu des jardins de l'Oujiji, vraies merveilles de végétation. Trop ému pour saisir les détails, j'ai vu seulement de gracieux palmiers, des terrains bien tenus, encombrés de légumes ; et de petits villages avec de frêles palissades de roseaux.

La nouvelle de notre arrivée gagnera-t-elle Oujiji avant que nous soyons aperçus ? Cette inquiétude nous fait doubler le pas.

Nous reprenons haleine au bord d'un petit ruisseau ; et nous escaladons le versant d'une chaîne, dont le roc est nu, — la dernière des myriades de ses pareilles que nous avons eu à gravir, — chaînette qui nous empêchait de voir le lac dans son immensité.

Nous voilà au sommet ; nous gagnons la pente occidentale. Arrêtons-nous : le port d'Oujiji est à moins de cinq cents mètres, dans un bouquet de verdure.

La distance, les forêts, les montagnes sans nombre, les épines qui nous ont mis en sang, les plaines arides qui ont brûlé nos pieds, le ciel en feu, les marais, les déserts, la faim, la soif, la fièvre, ont été vaincus. Notre rêve est réalisé !

« Déployez les drapeaux et chargez les armes.

— Aï, Ouallah ! aï Ouallah bana ! répondent des voix ardentes.

— Un, deux, trois !... »

Près de cinquante fusils rugissent. Leur tonnerre, pareil à celui du canon, produit son effet dans le village.

« Kirangozi, portez haut la bannière de l'homme blanc. Qu'à l'arrière-garde flotte le drapeau de Zanzibar. Serrez la file, et que les décharges continuent jusque devant la maison du vieux Mousoungou.

« Vous m'avez souvent dit que vous flairiez le poisson du Tanganîka ; aujourd'hui je le sens moi-même. Le poisson, la bière et un long repos vous attendent. En marche ! »

Nous n'avions pas fait deux cents mètres que la foule se pressait à notre rencontre. La vue de nos drapeaux faisait comprendre qu'il s'agissait d'une caravane ; mais la bannière étoilée qu'agitait fièrement Asmani, dont le visage n'était qu'un immense sourire, produisit dans la foule un moment d'incertitude : c'était la première fois qu'elle paraissait dans le pays. Néanmoins, parmi les spectateurs, ceux qui avaient été à Zanzibar l'avaient vue flotter sur le consulat et sur plusieurs navires ; ils la reconnurent, et les cris de Bindera Kisoungou ! (la bannière d'un blanc !) Bindera mérikani ! (la bannière américaine !) dissipèrent tous les doutes.

Gens de dix provinces, Zanzibarites, indigènes et Arabes nous entourent et nous assourdissent de leurs Yambo bana ! yambo, yambo bana ! adressés à chacun de nous.

Trois cents mètres nous séparent encore du village. La foule augmente ; on se presse autour de moi. Tout à coup, au milieu des yambo, j'entends dire à ma droite :

« Good morning, sir ! »

Je tourne vivement la tête, cherchant qui a proféré ces paroles ; et je vois une figure du plus beau noir, celle d'un homme tout joyeux, portant une longue robe blanche, et coiffé d'un turban de calicot, un morceau de mérikani, autour de sa tête laineuse.

« Qui diable êtes-vous ? demandé-je.

— Je m'appelle Souzi ; le domestique du docteur Livingstone, dit-il avec un sourire qui découvrit une double rangée de dents éclatantes.

— Le docteur est ici ?

— Oui, monsieur.

— Dans le village ?

— Oui, monsieur.

— En êtes-vous bien sûr ?

— Très-sûr ; je le quitte à l'instant même.

— Good morning, sir, dit une autre voix.

— Encore un ! m'écriai-je.

— Oui, monsieur.

— Votre nom !

— Chumah.

— L'ami de Vouikotani ?

— Oui, monsieur.

— Le docteur va bien ?

— Non, monsieur.

— Où a-t-il été pendant si longtemps ?

— Dans le Manyéma.

— Souzi, allez prévenir le docteur.

— Oui, monsieur. » Et il partit comme une flèche.

Nous étions encore à deux cents pas ; la multitude nous empêchait d'avancer. Des Arabes et des Vouangouana écartaient les indigènes pour venir me saluer, car d'après eux j'étais un des leurs. « Mais comment avez-vous pu passer ? » C'était là leur surprise.

Souzi revint bientôt, toujours courant, me prier de lui dire comment on m'appelait. Le docteur, ne voulant pas le croire, lui avait demandé mon nom ; et il n'avait su que répondre.

Mais pendant les courses de Souzi la nouvelle que cette caravane, dont les fusils brûlaient tant de poudre, était bien celle d'un blanc, avait pris de la consistance. Les plus marquants des Arabes du village, Mohammed ben Séli, Séid ben Médjid, Mohammed ben Ghérib, d'autres encore,

s'étaient réunis devant la demeure de Livingstone ; et ce dernier était venu les rejoindre pour causer de l'événement.

Sur ces entrefaites la caravane s'arrêta, le kirangozi en tête, portant sa bannière aussi haut que possible.

« Je vois le docteur, monsieur, me dit Sélim. Comme il est vieux ! »

Que n'aurais-je pas donné pour avoir un petit coin de désert où, sans être vu, j'aurais pu me livrer à quelque folie : me mordre les mains, faire une culbute, fouetter les arbres ; enfin donner cours à la joie qui m'étouffait ! Mon cœur battait à se rompre ; mais je ne laissais pas mon visage trahir mon émotion, de peur de nuire à la dignité de ma race.

Prenant alors le parti qui me parut le plus digne, j'écartai la foule, et me dirigeai, entre deux haies de curieux, vers le demi-cercle d'Arabes, devant lequel se tenait l'homme à barbe grise.

Tandis que j'avançais lentement, je remarquais sa pâleur et son air de fatigue. Il avait un pantalon gris, un veston rouge et une casquette bleue, à galon d'or fané. J'aurais voulu courir à lui ; mais j'étais lâche en présence de cette foule. J'aurais voulu l'embrasser ; mais il était Anglais, et je ne savais pas comment je serais accueilli.

Je fis donc ce que m'inspiraient la couardise et le faux orgueil : j'approchai d'un pas délibéré, et dis en ôtant mon chapeau :

« Le docteur Livingstone, je présume ?

— Oui, » répondit-il en soulevant sa casquette, et avec un bienveillant sourire.

Nos têtes furent recouvertes, et nos mains se serrèrent.

« Je remercie Dieu, repris-je, de ce qu'il m'a permis de vous rencontrer.

— Je suis heureux, dit-il, d'être ici pour vous recevoir. »

Je me tournai ensuite vers les Arabes, qui m'adressaient leurs yambos, et que le docteur me présenta, chacun par son nom. Puis oubliant la foule, oubliant ceux qui avaient partagé mes périls, je suivis Livingstone.

Il me fit entrer sous sa véranda — simple prolongation de la toiture — et m'invita de la main à prendre le siège dont son expérience du climat d'Afrique lui avait suggéré l'idée : un paillasson posé sur la banquette de terre qui représentait le divan ; une peau de chèvre sur le paillasson ; et pour dossier, une autre peau de chèvre, clouée à la muraille, afin de se préserver du froid contact du pisé. Je protestai contre l'invitation ; mais il ne voulut pas céder ; et il fallut obéir.

Nous étions assis tous les deux. Les Arabes se placèrent à notre gauche. En face de nous plus de mille indigènes se pressaient pour nous voir, et commentaient ce fait bizarre de deux hommes blancs se rencontrant à Oujiji, l'un arrivant du Manyéma, ou du couchant ; l'autre de l'Ounyanyembé, ce qui était venir de l'est.

L'entretien commença. Quelles furent nos paroles ? Je déclare n'en rien savoir. Des questions réciproques, sans aucun doute.

« Quel chemin avez-vous pris ?

— Où avez vous été depuis vos dernières lettres ? »

Oui, ce fut notre début, je me le rappelle ; mais je ne saurais dire ni mes réponses, ni les siennes ; j'étais trop absorbé. Je me surprenais regardant cet homme merveilleux, le regardant fixement, l'étudiant et l'apprenant par cœur. Chacun des poils de sa barbe grise, chacune de ses rides, la pâleur de ses traits, son air fatigué, empreint d'un léger ennui, m'enseignaient ce que j'avais soif de connaître, depuis le jour où l'on m'avait dit de le retrouver. Que de choses dans ces muets témoignages, que d'intérêt dans cette lecture !

Je l'écoutais en même temps. Ah ! si vous aviez pu le voir et l'entendre ! Ses lèvres, qui n'ont jamais menti, me donnaient des
Rencontre de Livingstone.détails. Je ne peux pas répéter ses paroles, j'étais trop ému pour les sténographier. Il avait tant de choses à dire qu'il commençait par la fin, oubliant qu'il avait à rendre compte de cinq ou six années. Mais le récit débordait, s'élargissant toujours, et devenait une merveilleuse histoire.

Les Arabes se levèrent, comprenant, avec une délicatesse dont je leur sus gré, que nous avions besoin d'être seuls. Je leur envoyai Bombay pour leur dire les nouvelles, qui malheureusement les touchaient de trop près. Séid ben Médjid, l'un d'eux, était le père du vaillant Saoud, qui s'était battu à côté de moi à Zimbiso, et que les gens de Mirambo avaient tué le lendemain dans les bois de Vouilyankourou. Tous avaient des intérêts dans l'Ounyanyembé, tous y avaient des amis ; ils devaient être impatients d'apprendre ce qui les concernait.

Je donnai des ordres pour que mes gens fussent approvisionnés ; puis je fis appeler Kéif Halek, et le présentai au docteur en lui disant que c'était l'un des soldats de sa caravane, restée à Kouihara, soldat que j'avais amené pour qu'il remît en mains propres les dépêches dont il était chargé. C'était le fameux sac, daté du 1 novembre 1870, et qui arrivait trois cent soixante-cinq jours après sa remise au porteur. Combien de temps serait-il resté dans l'Ounyanyembé, si je n'avais pas été envoyé en Afrique ?

Livingstone ouvrit le sac, regarda les lettres qui s'y trouvaient, en prit deux qui étaient de ses enfants, et son visage s'illumina.

Puis il me demanda les nouvelles.

« D'abord vos lettres, docteur ; vous devez être impatient de les lire.

— Ah ! dit-il, j'ai attendu des lettres pendant des années ; j'ai maintenant de la patience ; quelques heures de plus ne sont rien. Dites-moi les nouvelles générales ; que se passe-t-il dans le monde ?

— Vous êtes sans doute au courant de certains faits, vous savez, par exemple, que le canal de Suez est ouvert, et que le transit y est régulier entre l'Europe et l'Asie ?

— J'ignorais qu'il fût achevé. C'est une grande nouvelle. Après ? »

Et me voilà transformé en annuaire du Globe, sans avoir besoin ni d'exagération, ni de remplissage à deux sous la ligne ; le monde a vu tant de choses, et tant de choses surprenantes dans ces dernières années ! Le chemin de fer du Pacifique, Grant président des États-Unis, l'Égypte inondée de savants, la révolte des Crétois, Isabelle chassée du trône, Prim assassiné, la liberté des cultes en Espagne, le Danemark démembré, l'armée prussienne à Paris, l'homme de la Destinée à Wilhem-

shöhe, la reine de la mode en fuite, l'enfant impérial à jamais découronné, la dynastie des Napoléon éteinte par Bismark et par de Moltke, la France vaincue…

Quelle avalanche de faits pour un homme qui sort des forêts vierges du Manyéma ! En écoutant ce récit, l'un des plus émouvants que l'histoire ait jamais permis de faire, le docteur s'était animé ; le reflet de la lumière éblouissante que jette la civilisation éclairait son visage.

Combien les petits actes des États barbares pâlissaient devant ceux-là ! Et qui pouvait dire sous quelles nouvelles phases s'agitait l'Europe, tandis que, isolés de tous, deux de ses enfants s'entretenaient de ses dernières gloires, de ses derniers malheurs ? Plus digne de les raconter, peut-être, eut été un Démodocus ; mais, en l'absence du poète, le reporter s'en acquitta de son mieux et le plus fidèlement possible.

Peu de temps après leur départ, les Arabes nous avaient envoyé leurs présents, sous forme de nourriture ; Séid ben Médjid, des gâteaux de viande hachée, espèces de rissoles ; Mohammed, un poulet au cari ; Moéni, une étuvée de riz et de chèvre. Les dons se succédaient ; et, à mesure qu'ils étaient apportés, nous les attaquions énergiquement.

J'ai des facultés digestives de premier ordre, que l'exercice avait fortement aiguisées, il n'était pas étonnant que j'en fisse usage. Mais Livingstone, qui se plaignait d'avoir perdu l'appétit, de ne pouvoir digérer au plus qu'une tasse de thé, de loin en loin, Livingstone mangeait aussi, mangeait comme moi, en homme affamé, en estomac vigoureux ; et tout en démolissant les gâteaux de viande, il répétait : « Vous m'avez rendu la vie, vous m'avez rendu la vie. »

« Oh ! par George, quel oubli ! m'écriai-je. Vite Sélim, allez chercher la bouteille ; vous savez bien. Vous prendrez les gobelets d'argent. » Sélim revint bientôt avec une bouteille de Sillery que j'avais apportée pour la circonstance ; précaution qui m'avait souvent paru superflue. J'emplis jusqu'au bord la timbale de Livingstone, et versai dans la mienne un peu du vin égayant.

« À votre santé, docteur.

— À la vôtre, monsieur Stanley. »

Et le Champagne que j'avais précieusement gardé pour cette heureuse rencontre, fut bu, accompagné des vœux les plus cordiaux, les plus sincères.

Nous parlions, nous parlions toujours ; les mets ne cessaient pas de venir, toute l'après-midi il en fut ainsi ; et chaque fois l'attaque recommençait.

Halimah, la ménagère du docteur, n'en revenait pas. Sa tête, à chaque instant, sortait de la cuisine pour s'assurer de ce fait, qu'il y avait bien là deux hommes blancs, sous cette véranda, où elle n'en voyait qu'un d'habitude, un qui n'avalait rien. Était-ce donc possible ? Elle qui avait eu peur que son maître n'appréciât jamais ses talents culinaires, faute de le pouvoir ! Et le voilà qui mangeait, mangeait, mangeait encore ! Son ravissement tenait du délire.

Nous entendions sa langue courir à toute vapeur, rouler et claquer, pour transmettre à la foule le fait incroyable dont elle l'ébahissait.

Bonne et fidèle créature ! Tandis qu'elle épanchait son ivresse, le docteur me racontait ses loyaux services ; sa terrible anxiété lorsqu'elle avait appris que la caravane qui arrivait était celle d'un blanc ; comment elle était venue le trouver, l'accablant de questions, le quittant pour s'assurer du fait ; et son désespoir de la misère du garde-manger, et ses efforts pour créer au moins l'ombre

d'un repas, sauver les apparences. « Car enfin, maître, c'est un des nôtres ? » Puis sa joie en voyant mes porteurs. « Un homme riche, monsieur ! De l'étoffe et des perles, tout plein, tout plein ! Parlez-moi encore des Arabes ! Qu'est-ce que c'est auprès des blancs ? Les Arabes, grand'chose, en vérité ! »

J'étais arrivé à une entière replétion ; et Livingstone finit par convenir qu'il avait assez mangé. Nous continuâmes à parler de choses et d'autres, principalement de la déception qu'il avait éprouvée lorsque, en arrivant à Oujiji, il s'était vu sans ressources. Du stock de marchandises que lui envoyait le consul, et que devait lui remettre un métis appelé Shérif, tailleur de profession, un ivrogne qui se l'était approprié, il n'avait pas reçu un doti. En outre, une dyssenterie fort grave l'avait mis dans un état déplorable ; et depuis trois semaines qu'il était là, c'était à peine si le mieux était sensible. Toutefois il avait bien mangé, et se trouvait déjà plus fort.

Comme tous les autres, cet heureux jour finit par s'éteindre. Nous regardions, tout en causant, l'ombre envahir les palmiers, ramper au flanc des montagnes que j'avais franchies le matin, et qui s'effaçaient rapidement. Pleins de gratitude pour Celui qui dispense tout bonheur, nous écoutions le roulement des vagues et tous les bruits du soir.

Des heures passèrent ; nous étions toujours là, l'esprit occupé des événements du jour. Tout à coup je me rappelai ses dépêches, qu'il n'avait pas lues.

« Docteur, lui dis-je, et vos lettres ? Je ne vous retiens pas plus longtemps.

— Oui, répondit-il, je vais les lire. Il est tard ; bonsoir, et que Dieu vous comble de ses bénédictions.

— Bonne nuit, docteur ; permettez-moi d'espérer que les nouvelles que vous allez apprendre seront au gré de vos désirs. »

Et maintenant, lecteur, que vous savez comment j'ai retrouvé Livingstone, à vous aussi je souhaite le bonsoir.

13

Je m'éveillai de bonne heure et demeurai stupéfait : j'étais dans une chambre, non dans ma tente. Ah ! oui, me rappelai-je, j'ai retrouvé Livingstone, et je suis dans sa maison. Je prêtai l'oreille pour que le fait me fût confirmé par le son de sa voix ; je n'entendis rien que le rugissement des vagues.

Je restai tranquillement dans mon lit. Dans mon lit ! N'était-ce pas un rêve ? Coucher primitif : quatre pièces de bois, des feuilles de palmier en guise de plume, un sac de crin sous ma tête, et pour draps ma peau d'ours ; néanmoins c'était un lit.

Afin de me rappeler à moi-même, je me soumis à un examen qui pût dissiper mes doutes.

« Pourquoi vous a-t-on envoyé en Afrique ?

— Pour chercher Livingstone.

— L'avez-vous trouvé ?

— Certainement ; ne suis-je pas chez lui ?

— À qui cette boussole que je vois là-bas, suspendue à cette cheville ? À qui ces habits, ces bottes, ces journaux épars, ces revues, ces numéros du Punch ?

— C'est bien à moi.

— Maintenant, qu'allez-vous faire ?

— Je lui dirai ce matin qui m'a envoyé et pourquoi je suis venu ; car il ne s'en doute pas. Je lui demanderai ensuite d'écrire à M. Bennett, de lui apprendre ce qu'il voudra. Je ne viens pas ici pour lui voler ses découvertes. Il me suffit de l'avoir retrouvé. C'est un succès complet ; mais il serait bien plus grand si Livingstone écrivait à M. Bennett, et s'il constatait qu'il m'a vu.

— Pensez-vous qu'il le fasse ?

— Pourquoi pas ? Je suis ici pour l'obliger. Il n'a pas de marchandises, il n'a pas d'hommes ; tout ce que j'ai lui appartient. Si je l'oblige, pourquoi ne m'obligerait-il pas à son tour ? Que dit le poëte ?

« N'espère trouver un ami que dans celui qui en trouve un chez toi. C'est une acquisition ; peu de gens y mettent le prix. Voilà pourquoi sur terre les amis sont si rares. »

J'ai payé le prix en venant de si loin pour lui rendre service. D'ailleurs, autant que j'ai pu le voir, ce n'est pas le misanthrope dont on m'avait parlé. En dépit de la froideur de mon salut et du laconisme de sa réponse, c'est avec une profonde émotion qu'il m'a serré la main. Il ne s'est pas sauvé à mon approche, ainsi qu'on me l'avait fait craindre. Peut-être parce qu'il n'en a pas eu le temps ? Mais cette causerie d'hier ; mais cette chambre ! Si mon arrivée lui avait été désagréable, il ne m'aurait pas reçu comme il l'a fait. S'il avait voulu me fuir, au lieu de m'inviter à demeurer chez lui, il m'aurait prié d'aller à mes affaires et m'aurait tourné le dos. Ma nationalité ne lui fait rien. « Américains et Anglais, m'a-t-il dit, sont le même peuple. Nous parlons la même langue et nous avons les mêmes idées.

— Je suis de votre avis, docteur. Ici, du moins, Anglais et Américain seront frères ; tout ce que je pourrai faire pour vous, demandez-le-moi aussi librement que si j'étais la chair de votre chair, les os de vos os. »

Je m'habillai sans bruit avec l'intention d'aller flâner au bord du lac, en attendant le réveil de mon hôte. J'ouvris ma porte ; elle grinça horriblement. Je gagnai la véranda.

« Comment, docteur, déjà levé ?

— Bonjour, monsieur Stanley ; je suis content de vous voir ; j'espère que vous avez bien dormi ? Quant à moi, je me suis couché tard ; j'ai lu toutes mes lettres. Vous m'avez apporté de bonnes et de mauvaises nouvelles. Mais asseyez-vous. »

Il me fit une place à côté de lui.

« Oui, reprit-il, beaucoup de mes amis sont morts. Tom, l'aîné de mes fils, c'est-à-dire le second, a eu un grave accident. Mais son frère Oswald étudie la médecine, et l'on me dit qu'il travaille bien. Agnès, ma fille aînée, a fait avec la famille de sir Parafine Young une promenade sur l'eau qui a été

pour elle un grand plaisir. Sir Roderick est en bonne santé, et me dit qu'il m'attend. Vous le voyez, je vous dois une masse de nouvelles. »

Ce n'était pas un rêve ; il était bien là, et ne paraissait pas vouloir partir. Je le regardais constamment pour bien m'en assurer. J'en avais eu si grand'peur pendant tout mon voyage !

« Maintenant, lui dis-je, vous vous demandez sans doute pourquoi je suis venu ?

— C'est vrai, répondit-il ; je ne me l'explique pas. Quand on m'a dit que vous aviez des bateaux, une foule de gens, des bagages en quantité, j'ai cru que vous étiez un officier français, envoyé par votre gouvernement pour remplacer le lieutenant Le Saint, qui est mort à quelques milles de Gondokoro. Je l'ai pensé jusqu'au moment où j'ai vu le drapeau des États-Unis. À vrai dire, j'ai été bien aise de m'être trompé ; car je n'aurais pas pu lui parler français, et s'il n'avait pas connu l'anglais, c'eût été bien triste : deux Européens se rencontrant dans l'Oujiji et ne pouvant se rien dire. Hier, je ne vous ai pas demandé ce qui vous amenait, — discrétion toute naturelle ; — car cela ne me regardait pas.

— Par amour pour vous, répliquai-je en riant, je suis heureux d'être Américain et non pas Français ; au moins nous pouvons nous entendre. J'ai vu que les Arabes en étaient fort surpris. Il n'y a pas besoin de leur dire que les Anglais et les Américains se sont fait la guerre ; qu'il y a entre eux certaines réclamations à propos de l'Alabama, et que nous avons parmi nous des fénians qui vous détestent. Mais sérieusement, docteur, — ne vous effrayez pas, — je courais après vous.

— Après moi ?

— Oui.

— Comment cela ?

— Connaissez-vous le New-York Herald ?

— Qui n'en a pas entendu parler ?

— Eh bien, sans le consentement de son père, sans lui en avoir rien dit, M. James Gordon Bennett, fils du propriétaire de l'Herald, m'a donné la mission de vous chercher, de rapporter, au sujet de vos découvertes, ce qu'il vous plaira de me dire ; et de vous aider de tout mon pouvoir, de toutes mes ressources ; de vous assister dans toute l'étendue de mes moyens.

— M. Bennett vous a dit de me chercher, de me trouver, de me secourir ? Je ne m'étonne plus de l'éloge que vous m'en avez fait hier.

— Certes, repris-je, il est tel que je vous l'ai dépeint : c'est un homme ardent, généreux, loyal ; je le répète avec orgueil.

— Je lui suis très-obligé, dit Livingstone ; je me sens fier de penser que vous autres, Américains, vous me portez un si vif intérêt. Vous êtes venu fort à propos ; ce Shérif m'a tout pris ; je me voyais à la mendicité. Je voudrais pouvoir exprimer ma gratitude à M. Bennett, lui dire ce que j'éprouve ; mais si les paroles me manquent, je vous en prie, ne m'en croyez pas moins reconnaissant.

— À présent que cette petite affaire est traitée, si nous déjeunions, docteur ? Permettez-vous que mon cuisinier se charge du repas ?

— Certainement. Vous m'avez rendu l'appétit, et ma pauvre Halimah n'a jamais pu distinguer le thé du café. »

Toujours exact, Férajji avait d'excellent thé et des gâteaux fumants à nous servir, des espèces de crêpes que le docteur appela dampers. Je n'ai jamais beaucoup aimé ce genre de galette frite. Mais Livingstone, réduit à vivre de maïs vert, pendant qu'il était dans le Londa, — pas de viande dans l'endroit où il se trouvait, — s'est ébranlé les incisives en arrachant les grains des épis, et les crêpes lui étaient agréables en raison de leur mollesse. Pour moi, je préférais les scones de Virginie, sorte de biscuit de maïs, qui me paraissait être ce que l'on pouvait avoir, dans cette région, de moins éloigné d'un pain mangeable.

« A la vue de cette immense cuvette que portait l'un de vos gens, me dit le docteur, j'avais bien pensé que vous étiez un homme luxueux ; mais je ne m'attendais pas à un pareil faste : des couteaux, des assiettes, de l'argenterie, des tasses avec leurs soucoupes, une théière en argent, tout cela sur un tapis de Perse, et des valets bien stylés ! »

Ainsi débuta notre vie commune. Jusqu'à mon arrivée, je ne ressentais pour lui nulle affection ; il n'était pour moi qu'un but, qu'un article de journal, un sujet à offrir aux affamés de nouvelles ; un homme que je cherchais par devoir, et contre lequel on m'avait mis en défiance. Je le vis et je l'écoutai. J'avais parcouru des champs de bataille, vu des révoltes, des guerres civiles, des massacres ; je m'étais tenu près des suppliciés pour rapporter leurs dernières convulsions, leurs derniers soupirs ; jamais rien ne m'avait ému autant que les misères, les déceptions, les angoisses dont j'entendais le récit. Je commençais à m'apercevoir que « d'en haut les dieux surveillent justement les affaires des hommes » et à reconnaître la main d'une Providence qui dirige tout avec bonté.

Ces faits sont dignes de réflexion. La pensée de chercher Livingstone vint à M. Bennett en octobre 1869. À cette époque nous étions prêts tous les deux : lui à donner l'argent, moi à faire le voyage. Mais observez que je n'allai pas immédiatement à cette recherche. Avant de l'entreprendre, j'avais à remplir des tâches nombreuses, à franchir des milliers de milles. Supposez que je sois allé directement à Zanzibar ; sept ou huit mois après, je pouvais être à Oujiji ; mais le grand voyageur était alors sur les rives du Loualaba. J'aurais été obligé de suivre sa trace dans les forêts du Manyéma, et le long des sinuosités de son fleuve. Le temps que je mis à remonter le Nil, à revenir à Jérusalem, à Constantinople, à traverser la Russie méridionale, le Caucase et la Perse, fut employé par Livingstone en découvertes fructueuses.

Remarquez en outre que je suis arrivé à Kouihara vers la fin de juin, et que j'ai dû à la guerre de passer trois mois dans l'Ounyanyembé, trois mois d'une vie maussade et irritante. Mais pendant que je m'exaspérais, Livingstone était obligé de reprendre le chemin du lac ; il venait à ma rencontre. Sa marche devait être de quatre mois ; et lorsque après avoir rompu ma chaîne, couru au sud, puis au nord, puis à l'ouest, franchissant l'Oukonongo, l'Oukahouendi et l'Ouvinza, je gagnai l'Oujiji, Livingstone y était seulement depuis trois semaines, se reposant sous sa véranda, les yeux tournés vers la route par laquelle j'arrivais. Fussé-je venu directement en Afrique, ou rien ne m'eût-il arrêté à Kouihara, je ne l'aurais pas trouvé.

Les jours coulaient paisiblement ; nous étions heureux sous les palmiers d'Oujiji. Mon compagnon reprenait des forces ; la vie lui revenait ; il retrouvait son enthousiasme pour la tâche qu'il avait entreprise ; et son ardeur au travail lui faisait vivement souhaiter d'agir. Mais que pouvait-il avec cinq hommes et soixante mètres d'étoffe ?

« Connaissez-vous la partie nord du lac, lui demandai-je un soir ?

— Non, dit-il, j'ai essayé de m'y rendre ; mais les Vouajiji ont voulu me traiter de la même façon que Burton et que Speke, c'est-à-dire m'écorcher ; et je n'étais pas riche. Si j'avais fait cette course, je n'aurais pas pu aller dans le Manyéma, ce qui était bien plus intéressant. La grande ligne de drainage du centre de l'Afrique, dans cette région, est le Loualaba. Comparée à l'étude de cette ligne, la question de savoir si le Tanganîka est uni à l'Albert N'Yanza par un cours d'eau n'est plus qu'insignifiante.

— La grande voie de l'écoulement central, est, dis-je, une rivière qui part du onzième degré de latitude sud et que j'ai suivie sur une étendue de sept degrés. Le Chambézi, ainsi qu'on nomme cette rivière dans sa partie supérieure, reçoit les eaux d'une vaste contrée, située au midi de la source la plus méridionale du lac Tanganîka ; c'est donc le point le plus important. D'après ma croyance, un cours d'eau sortant du lac que nous avons ici, et que j'appelle le Haut-Tanganîka, va rejoindre le lac de Baker, l'Albert N'Yanza, qui serait le Tanganîka-Inférieur. Cette opinion est fondée sur les rapports des Arabes, et sur l'observation que j'ai faite du courant, au moyen des plantes aquatiques. Mais cela demande plus de réflexion et d'étude.

« À votre place, repris-je, je ne voudrais pas quitter l'Oujiji, sans avoir levé mes doutes à cet égard ; il est possible qu'une fois parti, vous ne reveniez plus de ce côté. La Société géographique de Londres attache à cette question une grande importance, et déclare que vous seul êtes en position de la résoudre. Si je peux vous être utile à ce sujet, vous n'avez qu'un mot à dire. Bien que je ne sois pas venu en Afrique pour me livrer aux découvertes, je serais curieux d'avoir la solution du problème, et je vous accompagnerais volontiers. J'ai avec moi vingt hommes qui savent manier la rame. Nous avons des fusils, de l'étoffe, des perles en abondance ; si vous pouvez obtenir un canot des Arabes, l'affaire est arrangée.

— Nous en aurons un, répliqua le docteur, un de Séïd ben Médjid, qui a toujours été excellent pour moi, et qui, d'ailleurs, est un parfait gentleman.

— Ainsi nous partons, c'est entendu ?

— Quand vous voudrez,

— C'est moi qui suis à vos ordres. N'entendez-vous pas mes gens vous appeler le Grand-Maître et moi le Petit-Maître ? Donc à vous d'ordonner. »

Àcette époque je savais parfaitement ce qu'était Livingstone. Il est impossible de passer quelque temps avec lui sans le connaître à fond ; car rien ne le déguise ; ce qu'il est en apparence il l'est bien réellement. Je le dépeins tel que je l'ai vu, non tel qu'il se représente, ou qu'on me l'avait décrit. Je ne voudrais blesser personne ; mais quant au portrait qu'on m'avait tracé, c'est tout autre chose que j'ai eu sous les yeux. Je ne l'ai pas quitté depuis le 10 novembre 1871, jusqu'au 14 mars 1872 ; rien de sa conduite ne m'a échappé, soit au camp, soit en marche ; et mon admiration pour lui n'a fait que grandir. Or de tous les endroits, le camp de voyage est le meilleur pour étudier un homme. S'il est égoïste, emporté, bizarre ou mauvais coucheur, c'est là qu'il fera voir son côté faible et qu'il montrera ses lubies dans tout leur jour.

Livingstone a environ soixante ans ; dès qu'il fut rétabli, on ne lui en aurait pas donné plus de cinquante. Ses cheveux, bien qu'ayant des raies grises sur les tempes, sont toujours châtains. Si la moustache et les favoris sont presque blancs, les yeux, qui sont d'un brun clair, ont une vivacité re-

marquable et la vue perçante du faucon. Ses dents, ébranlées par la dureté des aliments auxquels il a été réduit dans le Londa, ainsi que nous l'avons dit plus haut, sont la seule chose qu'il ait maintenant d'un vieillard. La taille est un peu au-dessus de la moyenne ; la charpente est robuste ; les épaules sont légèrement voûtées, aussi légèrement que possible. La marche est pesante, comme celle d'un homme qui a beaucoup fatigué, mais le pas est très-ferme.

Il a adopté pour coiffure une casquette d'officier de marine qui le fait reconnaître dans tous les endroits où il passe. Les vêtements qu'il portait, la première fois que je le vis, témoignaient de nombreux raccommodages, mais étaient d'une propreté scrupuleuse.

D'après certains rapports qui m'avaient été faits, je le croyais misanthrope, au moins d'un caractère morose. D'autres personnes m'avaient dit qu'il parlait sans cesse, qu'il tombait en démence, qu'il n'avait plus rien du Livingstone d'autrefois. Ses voyages n'offraient plus d'intérêt ; il ne prenait pas de notes, il ne recueillait aucune observation, ou n'en faisait que d'inintelligibles. Enfin on racontait qu'il s'était remarié avec une princesse africaine.

Qu'il me soit permis d'être d'une opinion toute différente. Il n'est pas un de ces dires qui, à mes yeux, puisse se justifier. Je veux bien qu'il ne soit pas un ange, mais il en approche autant qu'on peut le faire ici-bas. Loin de parler sans rime ni raison, il a infiniment de tact et de réserve ; ce qui ne l'empêche pas d'être plein d'abandon et de gaieté avec ses amis. Est-il besoin de dire qu'il a l'esprit sérieux ?

Àl'égard de ses travaux, l'énorme journal que j'ai rapporté à sa fille répond à ceux qui l'accusent de ne pas prendre de notes, de ne pas recueillir d'observations. Plus de vingt feuillets y sont consacrés aux seuls relèvements qu'il a faits dans le Manyéma ; et nombre de pages y sont couvertes de chiffres soigneusement alignés. Une lettre volumineuse, dont j'ai été chargé pour sir Thomas Mac Lear, ancien directeur de l'observatoire du Cap, n'était remplie que d'observations astronomiques. Pour moi, pendant tout le temps que j'ai passé près de lui, je l'ai vu chaque soir relever ses notes avec la plus scrupuleuse attention ; et je lui connais une grande boite de fer blanc où sont des quantités de carnets, dont un jour il publiera le contenu. Enfin, ses cartes, faites avec beaucoup de soin, révèlent non moins de travail que d'habileté.

Àpropos de son mariage avec une Africaine, je dirai simplement : ce n'est pas vrai. Je crois inutile d'ajouter autre chose ; il est au-dessous d'un gentleman d'associer même l'idée d'un pareil acte au nom de David Livingstone.

Quant à son caractère, prenez-y le point que vous voudrez, analysez-le, et je vous défie d'y trouver rien à reprendre. J'ai souvent entendu nos serviteurs discuter nos mérites respectifs. « Votre maître, disaient mes gens aux siens, votre maître est bon ; il ne vous bat jamais ; car son cœur est doux ; mais le nôtre ! c'est de la poudre. »

Tout d'abord, les Arabes et les indigènes, suspectant ses visées, l'avaient tenu pour odieux, et lui avaient fait subir mille traverses. Sa droiture et sa bienveillance avaient triomphé des préventions et lui avaient gagné tous les cœurs. J'étais frappé chaque jour du respect dont je le voyais entouré ; les mahométans les plus rigides eux-mêmes ne passaient jamais devant sa porte sans venir le saluer et sans appeler sur lui les bénédictions d'Allah.

Que tout le monde ne lui convienne pas pour compagnon, c'est probable, et ce qui nous arrive à tous. Il est des gens dont l'humeur, trop différente de la nôtre, nous fait un devoir de nous éloigner. J'ai connu des hommes dont la société n'était pour moi qu'un pénible esclavage, et avec lesquels,

par respect pour moi-même, je devais rompre dès que j'en trouvais le moyen. Dans tous les cas, s'il en a rencontré, Livingstone n'a gardé nulle amertume pour ces incompatibles, et n'en médit jamais.

On lui reproche de mal supporter le doute et la critique, d'être susceptible à cet égard ; mais c'est le fait d'un esprit fier, d'une nature chaleureuse. Quels sont d'ailleurs ceux qui lui opposent ces doutes irritants ? Des géographes de cabinet ; pas un des voyageurs, aux rudes travaux, dont les noms sont par centaine sur les tables de la Société géographique. Je ne l'ai vu démentir ni par les Burton, ni par les Winwood Reade. Et croyez-vous qu'il soit plaisant, pour un homme d'un pareil labeur, de voir altérer ses cartes et ses observations par le caprice de gens irresponsables, ou par ceux qui les faussent au gré de leurs théories ? Qu'il se trompe dans certaines de ses conclusions, c'est possible ; mais pour le contredire, ceux qui n'ont pas quitté leur fauteuil ont besoin d'attendre de nouvelles données, rapportées des lieux qu'il a visités lui-même.

Pas un érudit, fût-il armé de l'opinion de tous les savants, ne parviendrait à prouver que le Tanganîka est un mythe : quatre voyageurs l'ont vu. Pas un Francis Galton ou un docteur Beke ne prouverait au colonel Grant que le Nil-Victoria n'existe pas. Combien, cependant, le colonel a-t-il suivi de cette rivière ? Pas cinquante milles. Mais l'ayant vue couler au nord et au nord-ouest, il croit sincèrement, et en tout honneur, que c'est le même fleuve qu'il a vu passer en aval de Gondokoro.

Livingstone aussi, après avoir exploré sa rivière sur une étendue de sept degrés, la voyant couler au nord, où, d'après les indigènes, se trouve un grand lac, Livingstone aussi croit fermement que cette rivière est le Nil. Et quand il voit forger une chaîne de montagnes, que l'on développe sur trois degrés de latitude, simplement pour établir qu'il se bat la tête contre un mur, n'a-t-il pas le droit d'être vexé ? Avec toute sa connaissance des mystères africains, il ne saurait pas en faire autant. Il est trop simple de cœur pour suivre la méthode de certains géographes, et pour essayer de transformer la nature.

Toutes les critiques que j'ai vues sur ses découvertes sont empreintes de trop d'odium geographicum pour être acceptées avec le respect que l'on doit aux déclarations réfléchies d'hommes expérimentés, ou aux déductions logiques de la science.

Cependant sa douceur reste la même, rien ne le décourage. Nulle adversité, nulle souffrance ne le fait s'apitoyer sur lui et renoncer à son entreprise.

« Ne sentez-vous pas le besoin de repos ? lui demandai-je le lendemain de mon arrivée ; le besoin de retrouver ceux qui vous aiment ? Voilà six ans que vous avez quitté l'Europe. »

Sa réponse le peint tout entier.

« Oui, me dit-il, je serais bien heureux de revoir mon pays, d'embrasser mes enfants ; mais abandonner ma tâche au moment où elle va finir, je ne peux pas. Il ne me faut plus que cinq ou six mois pour rattacher à la branche de Petherick, ou au N'Yanza de Baker, la source que j'ai découverte. À quoi bon partir aujourd'hui pour revenir plus tard achever ce qui peut l'être maintenant ?

— Pourquoi, alors, n'avez-vous pas fini tout de suite, quand vous étiez si près du but ?

— Parce que j'y ai été contraint. Mes hommes ne voulaient plus avancer. Dans le cas où je persisterais à ne pas revenir, ils avaient résolu de soulever le pays et de profiter de la révolte pour me quitter. Ma mort dans ce cas-là était certaine. Ce fut un grand malheur pour moi. J'avais reconnu six cents milles de la ligne de faite, suivi les principales rivières qui se déchargent dans le lit central,

et je n'avais plus que cent milles à explorer, quand la défaillance de mes gens m'a brusquement arrêté. D'ailleurs j'étais à court d'étoffe. Je suis revenu ici, faisant sept cents milles pour y prendre les marchandises qui devaient y être, et pour former une nouvelle caravane. Mais je n'ai rien trouvé ; et je suis resté sans ressources, malade d'esprit et de corps ; bien malade, à la porte du tombeau. »

Ici je fais une pause pour demander aux lecteurs comment ils auraient agi en pareille circonstance.

Beaucoup d'entre eux auraient saisi l'occasion de revenir en Angleterre, et l'auraient fait avec joie. L'œuvre accomplie était assez importante, elle avait assez avancé la question, prouvé assez d'énergie, de persévérance, de dévouement scientifique pour satisfaire une ambition peu commune.

Supposez qu'imitant d'autres voyageurs, Livingstone fût revenu, après la découverte de son premier lac, pour en apporter la nouvelle au monde géographique ; il lui aurait fallu retourner pour en découvrir un autre. Il serait revenu et reparti une seconde fois, puis une troisième, perdant ainsi, en voyages stériles, le temps qu'il a consacré à des études fructueuses. Chaque fois il est vrai, il se serait reposé ; il aurait joui de sa famille et de ses amis, aurait fait un volume sur chacune de ses découvertes, et gagné beaucoup d'argent.

Mais ce n'est pas le récit de quelques mois de recherches qui forme ses livres. Les Explorations dans l'intérieur de l'Afrique embrassent une période de seize années ; celles du Zambèse et de ses affluents en ont duré cinq ; et si le grand voyageur nous revient, son troisième ouvrage contiendra la substance d'un travail de neuf ans.

Ainsi la découverte de trois lacs, reliés entre eux par le même cours d'eau, ne le satisfaisait pas ; il voulait aller jusqu'au bout, et ne revenir qu'après avoir accompli la tâche qu'il avait acceptée. À l'accomplissement de cette tâche, qu'il regardait comme un devoir, à lui seul, il sacrifiait les joies de la famille, son repos, ses aises, les plaisirs, les raffinements de la vie civilisée.

L'héroïsme du Spartiate et l'inflexibilité du Romain se joignent chez lui à la persévérance de l'Anglo-saxon. Ne pas abandonner son œuvre, bien qu'il soupire ardemment après la vue de ceux qu'il aime ; ne pas renoncer à ses obligations tant qu'elles ne seront pas remplies ; ne pas revenir tant qu'il n'aura pas écrit le mot fin, telle est sa résolution quel que soit le sacrifice qu'elle exige.

Mais son principe est de bien faire ; et la conscience qu'il a d'y mettre tous ses efforts, tous ses soins, le rend heureux dans une certaine mesure. Pour la plupart des hommes, un long séjour au milieu de ces tribus sauvages serait quelque chose d'horrible. Livingstone y trouve du plaisir et des sujets d'études philosophiques. L'étrangeté du pays, l'étonnement que produit cette nature vierge, les immenses forêts, les montagnes, les cours d'eau et les sources, les grands lacs, les merveilles de la terre, les splendeurs du ciel, tout cela est une manne pour un esprit comme le sien, à la fois éclairé et plein de philanthropie.

Les noirs enfants de cette terre africaine ne lui déplaisent pas ; leur simplicité primitive a pour lui du charme. Il a une foi robuste dans leurs capacités, dans leur avenir ; il découvre chez eux des vertus où d'autres ne verraient que sauvagerie ; et, partout, il s'est appliqué à élever ce peuple qui semblait oublié de Dieu et des hommes.

Il a du reste un fond de gaieté inépuisable. J'ai cru d'abord que c'était l'effet du moment, une crise joyeuse due à mon arrivée ; mais comme cette bonne humeur s'est maintenue jusqu'à la fin, je

dois penser qu'elle lui est naturelle. Sa gaieté est sympathique. Son rire est contagieux ; dès qu'il éclate vous l'imitez forcément ; tout chez lui s'en mêle ; il rit de la tête aux pieds. S'il raconte une histoire, un trait plaisant, il le fait de telle façon que vous êtes convaincu de la vérité du fait. Sa figure s'épanouit, elle s'éclaire de toute la finesse que va contenir le récit, et vous êtes sûr d'avance que cela vaut la peine d'être écouté.

Sous l'extérieur usé que je lui avais trouvé d'abord, il y avait un esprit d'une vigueur, d'une vivacité remarquables. L'enveloppe, ridée par la fatigue et par la maladie, plutôt que par les années, recouvrait une âme pleine de jeunesse et d'une sève exubérante. Sa verve ne tarissait pas ; c'étaient chaque jour des bons mots, des anecdotes sans nombre, des histoires de chasse merveilleuses, dans lesquelles ses anciens amis Vardon, Cumming, Webb, Oswell, jouaient les principaux rôles.

Une autre chose dont j'étais singulièrement frappé, c'était de sa prodigieuse mémoire ; il me récitait des poèmes entiers de Byron, de Burns, de Tennyson, de Longfellow, d'autres encore, et après tant d'années passées en Afrique et sans livres !

Peut-être cela tient-il à ce qu'il a presque toujours vécu seul. « L'esprit, dit Zimmerman, un grand observateur de la nature humaine, l'esprit que rien ne détourne se rappelle tout ce qu'il a lu, tout ce qui a charmé son regard, ravi son oreille ; et méditant sur chaque idée que fait naître en lui l'observation, l'expérience ou la parole, acquiert sans cesse de nouvelles connaissances. »

Livingstone ne fait que passer au milieu des gens qui l'entourent ; c'est en lui-même que s'agite le monde dans lequel il vit réellement ; il n'en sort que pour subvenir aux nécessités pratiques et immédiates de l'existence, soit à son propre égard, soit à celui des autres, et revient bien vite à ce monde intérieur qu'il a peuplé de ses amis, de ses relations, de ses souvenirs, rempli de ses lectures et de ses pensées ; monde qui lui appartient en propre, et qui a plus d'attrait pour son esprit cultivé que ne pourraient en avoir les circonstances au milieu desquelles il se trouve.

Étudier Livingstone en laissant dans l'ombre le côté religieux serait faire une étude incomplète. Il est missionnaire ; mais sa religion n'est pas du genre théorique ; elle parle peu et n'a pas le verbe haut ; c'est une pratique sérieuse et de tous les instants. Elle n'a rien d'agressif, elle ne s'annonce pas ; elle se manifeste par une action bienfaisante et continue. La piété prend chez lui ses traits les plus aimables ; elle règle sa conduite non-seulement envers ses serviteurs, mais à l'égard des indigènes, des musulmans, en un mot de tous ceux qui l'approchent ; elle a adouci, affiné cette nature ardente, cette volonté inflexible, et fait de cet homme, d'une effrayante énergie, le maître le plus indulgent, le compagnon le plus sociable.

Tous les dimanches il réunit son petit troupeau, lui fait la lecture des prières, ainsi que d'un chapitre de la Bible ; puis, du ton le moins affecté, il prononce une courte allocution ayant rapport au texte qu'il vient de lire. Ces quelques paroles, dites en Kisahouahili, sont écoutées par la petite bande avec un visible intérêt.

Enfin, chez Livingstone, un dernier point dont se réjouiront tous ses amis, tous ceux qui ont du goût pour les études géographiques, c'est la force de résistance qu'il oppose à l'effroyable climat de cette région ; et, par suite, l'énergie avec laquelle il peut poursuivre ses travaux. Cette énergie est dans sa nature, elle appartient à sa race ; mais la manière dont il résiste aux pernicieux effets du climat n'est pas due seulement à son heureuse constitution ; elle tient à la vie strictement régulière qu'il a toujours menée. L'ivrognerie et la débauche sont mortelles dans cette partie de l'Afrique.

Un soir je pris mon livre de notes ; et, le questionnant sur son voyage, je me mis en devoir d'écrire ce qui tomberait de ses lèvres. Sans hésiter à me répondre, il me raconta ce qu'il avait fait et enduré depuis six ans ; épreuves et travaux dont voici le résumé.

Le Docteur Livingstone a quitté Zanzibar en mars 1866. Le 7 du mois suivant il partait de la baie de Minkindiny pour l'intérieur de l'Afrique. Il était accompagné de douze cipahis, de neuf Anjouhannais, de sept affranchis et de deux indigènes des bords du Zambèse. Six chameaux, trois buffles, deux mules et trois ânes faisaient partie de la caravane.

Les douze cipahis, qui formaient l'escorte de la bande, étaient pour la plupart munis de carabines d'Enfield que le gouvernement de Bombay avait données au docteur.

Outre les dix balles d'étoffe et les deux sacs de verroterie qui devaient défrayer l'expédition, les porteurs étaient chargés de caisses remplies d'effets, de médicaments, d'instruments de toute espèce, tels que sextant, baromètres, thermomètres, chronomètres, horizon artificiel.

La caravane suivit d'abord la rive gauche de la Rovouma, l'une des routes les plus difficiles qui existent : un sentier errant au travers d'un fourré, dont il cherche les passes les moins impénétrables, sans s'inquiéter de la direction dans laquelle il s'égare ; sentier qu'il fallait élargir. Les porteurs y marchaient sans trop de peine ; mais les chameaux n'y pouvaient faire un pas sans que la cognée leur eût ouvert le chemin. Ce mode de voyage, très-lent par lui-même, le devint d'autant plus que les cipahis et les Anjouhannais s'arrêtaient fréquemment et refusaient de travailler. Peu de temps après le départ, ils avaient commencé à se plaindre, et leur mauvais vouloir, qui se traduisait à chaque instant, eut bientôt recours aux moyens hostiles. Dans l'espérance d'arrêter le voyageur et de le contraindre à revenir sur ses pas, ils traitèrent les animaux avec tant de cruauté que peu de jours après il n'en restait pas un seul. L'expédient n'ayant pas réussi au gré de leurs désirs, ils essayèrent de soulever les indigènes contre l'homme blanc, en l'accusant de pratiques étranges frisant la sorcellerie. Comme l'accusation était dangereuse et qu'elle menaçait d'aboutir, Livingstone jugea convenable de renvoyer les cipahis, ce qu'il fit sans retard, en leur donnant toutefois les ressources nécessaires pour regagner la côte.

Ces gens-là étaient si peu respectables que les indigènes les prenaient pour des esclaves. Un de leurs péchés mignons, celui que le docteur leur reprochait le plus, était l'habitude qu'ils avaient prise de saisir la première femme ou le premier enfant qu'ils rencontraient, et, soit par des menaces, soit par des promesses illusoires, de les contraindre à porter leurs armes et leurs munitions.

Fatigués au bout d'une heure de marche, ils se couchaient sur la route, s'y lamentaient sur leur triste sort, et cherchaient le moyen d'entraver les projets de leur maître. Le soir on les voyait arriver au camp, n'en pouvant plus, se traînant comme des moribonds. De pareils soldats formaient une pauvre escorte ; et si quelque tribu, quelque bande d'indigènes un peu nombreuse eût assailli le voyageur, il n'aurait pas eu d'autre alternative que de se rendre et de se laisser dépouiller.

Le 8 juillet la petite caravane, diminuée de ses douze cipahis, arrivait dans un village de Vouahihyou, situé à huit jours de marche de la Rovouma, au sud de cette rivière ; village d'où l'on domine la ligne de faite qui, de ce côté, porte ses eaux dans le Nyassa. Entre la Rovouma et cette bourgade est un pays inhabité, où la petite bande souffrit beaucoup de la faim, et s'amoindrit encore par suite de désertions.

Au commencement d'août, elle arriva chez Mponda qui demeurait près du lac. Une nouvelle désertion lui avait enlevé deux hommes. Pendant que ceux-ci prenaient la fuite, un protégé du doc-

teur, nommé Vouikotani, insista pour être délié de son engagement, sous prétexte qu'il avait retrouvé son frère, un homme très-riche, que sa famille habitait de ce côté-ci du Nyassa, enfin que l'épouse favorite de Mponda était sa propre sœur.

Rien de tout cela n'était vrai ; Livingstone le sut plus tard. Mais ne voyant alors qu'une chose, le désir que Vouikotani éprouvait de ne pas aller plus loin, il le conduisit à Mponda, qui, par parenthèse, n'avait jamais entendu parler de ce garçon ; et donnant à l'ingrat une provision d'étoffe et de perles suffisante pour attendre que son frère le fit appeler, le docteur le laissa avec le chef. Il lui remit également du papier à lettre, afin qu'il pût donner de ses nouvelles à M. Waller ou à lui-même, s'il en avait l'intention ; Vouikotani sachant lire et écrire, ce qu'il avait appris à Bombay, où il avait été mis à l'école.

Après lui avoir enjoint de ne se mêler à aucune des razzias d'esclaves que ses compatriotes font chez leurs voisins, le docteur se sépara de son protégé. Celui-ci, voyant le succès qu'avait obtenu sa requête, s'efforça de persuader à Chumah, son compagnon, son chum, un autre protégé du docteur, de solliciter également son congé, et de venir avec lui chez ce frère si riche, qui leur donnerait des femmes et du pombé autant qu'ils en voudraient.

Chumah alla parler de cette affaire à son maître, qui lui conseilla de ne pas partir ; car le docteur soupçonnait Vouikotani de n'avoir pas d'autre but que de s'emparer de l'autre, et d'en faire son esclave. Chumah écouta ce conseil, et eut la sagesse de rompre avec le tentateur.

De Mponda, Livingstone se rendit à l'extrémité nord du Nyassa, dans un village qui avait pour chef un Babisa. Ce chef, qui était affligé d'une maladie de la peau, demanda au voyageur un médicament qui pût le guérir. Avec sa bonté ordinaire, Livingstone s'arrêta pour soigner le malade.

Sur ces entrefaites arriva dans le village un métis arabe, qui venait de la rive occidentale, et qui se disait avoir été pillé par une bande de Mazitous, dans un endroit que le docteur plaçait à une distance d'au moins cent cinquante milles au nord-nord-ouest du bourg où il se trouvait alors. Mousa, le chef des Anjouhannais, savait parfaitement que ce chiffre était exact, et qu'il n'y avait rien à craindre. Il n'en prêta pas moins une oreille avide au récit du métis, et parut y ajouter une entière confiance. Pénétré de ces affreux détails, il vint trouver le docteur et les lui transmit dans toute leur étendue.

Après avoir écouté patiemment ce racontar qui ne perdait rien de sa noirceur dans la bouche de Mousa, Livingstone demanda à ce dernier s'il croyait aux paroles du métis.

« Si j'y crois, répondit Alousa, c'est la pure vérité ; il n'y a pas là un mot qui ne soit vrai ; cet homme l'affirme, et j'en suis sûr, sûr, sûr. »

Le docteur reprit que cela ne pouvait pas être ; que si les Mazious avaient attaqué l'Arabe, ils ne se seraient pas contentés de le piller, et qu'ils l'auraient tué. Néanmoins, pour rassurer son Anjouhannais, il lui proposa d'aller avec lui trouver le chef du village, qui était un homme plein de sens, et de lui demander son opinion à l'égard du fait.

Ils se rendirent ensemble auprès du chef, qui, au dernier mot du rapport, déclara sans hésiter que l'Arabe était un menteur, et que son histoire n'avait pas le moindre fondement, attendu que si les Mazitous avaient paru dans le voisinage, il l'aurait su tout de suite.

Cela n'empêcha pas Mousa de s'écrier :

« Non, non, docteur, non, je n'irai pas plus loin ; je ne veux pas être tué par les Mazitous ; je veux revoir mon père, revoir ma mère et mon enfant, qui sont à Johanna ; je ne veux pas rencontrer ces bandits.

— Moi non plus, répondit le docteur, je ne veux pas être tué par les Mazitous ; mais ils ne sont pas à craindre. Cependant, puisqu'ils vous effrayent, je m'engage à marcher droit à l'ouest, jusqu'au moment où nous serons éloignés de leur parcours. »

Mousa ne fut pas satisfait de la réponse et continua à gémir.

« S'il y avait deux cents fusils avec nous, dit-il, j'irais bien ; mais nous sommes trop peu de monde ; ils nous attaqueront pendant la nuit, et nous tueront jusqu'au dernier. »

Livingstone répéta sa promesse d'aller droit au couchant et de s'éloigner des Mazitous.

Vint le jour du départ, on se mit en marche ; un instant après tous les Anjouhannais avaient pris la fuite.

En me parlant de cette affaire, le docteur me dit qu'il avait failli tuer Mousa, ainsi qu'un autre instigateur du complot. La tentation avait été vive ; mais il se réjouissait de n'avoir pas souillé ses mains du sang de ces misérables.

Un ou deux jours après leur fuite, un autre homme de la bande, appelé Siméon Price, vint trouver le docteur et lui exprima les mêmes craintes. Obligé désormais de réprimer toute tentative de désertion, le docteur lui imposa silence, et lui défendit sévèrement de parler des Mazitous.

S'il n'avait pas eu l'assistance des indigènes, Livingstone aurait désespéré de pouvoir continuer sa route. « Heureusement, me dit-il avec émotion, en quittant les bords du Nyassa, j'entrais dans une région où le marchand d'esclaves n'avait pas encore pénétré ; et, comme toujours en pareil cas, j'y trouvai des gens réellement hospitaliers, qui me traitèrent du mieux qu'il leur fut possible, et qui, pour une faible rétribution, me portèrent mes bagages de bourgade en bourgade. »

En sortant de cette région hospitalière, ce qui eut lieu au commencement de décembre, le voyageur entra dans une province où les Mazitous avaient exercé leurs rapines. Tout le bétail, toutes les provisions avaient été enlevées, et les habitants avaient émigré au delà des atteintes de ces féroces maraudeurs. L'expédition fut de nouveau assiégée par la faim, n'ayant pour vivre que les fruits sauvages, recueillis çà et là. De nouveaux déserteurs, dont quelques-uns emportèrent le linge et les effets du maître, rendirent la position d'autant plus pénible.

Au milieu de difficultés qui se renouvelaient sans cesse, le docteur traversa le Babisa, le Bobemba, le Baroungou, le Ba-Ouloungou et le Londa.

C'est dans cette dernière province que demeure le fameux Cazembé, dont l'Europe a entendu parler pour la première fois par le docteur Lacerda, voyageur portugais.

Cazembé est un homme robuste et de grande taille, surtout un prince des plus intelligents. Il reçut Livingstone avec pompe : vêtu d'une singulière jupe, en étoffe cramoisie, à grands ramages, qui parait être son costume d'apparat, et entouré de ses dignitaires et de ses gardes du corps.

Un chef, qui avait reçu du roi, et des Anciens, l'ordre de prendre sur le voyageur le plus de renseignements possibles, assistait à la réception, et prononça d'une voix sonore le résultat de son enquête. Il avait entendu dire que l'homme blanc était venu dans le pays pour en étudier les ruis-

seaux, les rivières et les lacs. Bien qu'il ne sût deviner quel intérêt pouvait avoir l'homme blanc à connaître des eaux qui lui étaient étrangères, il ne doutait pas que ce ne fût dans une louable intention.

Cazembé demanda alors au voyageur quel était son but, et à quel endroit il avait le projet de se rendre. Livingstone répondit que son désir était d'aller au sud, ayant appris qu'il y avait dans cette direction des lacs et des rivières.

« Vous n'avez pas besoin d'aller au midi pour cela, reprit Cazembé. Nous avons de l'eau ici ; elle abonde dans le voisinage. »

Toutefois, avant de lever la séance, il donna des ordres pour que l'homme blanc pût circuler dans tous ses États sans être inquiété en aucune façon. « C'est, dit-il, le premier Anglais que je vois, et il a mon amitié. »

Dès le commencement de la visite, la reine avait fait son entrée à la cour, suivie d'une quantité de lances, portées par des amazones. Jeune et jolie, et de grande taille, elle comptait évidemment sur ses charmes pour impressionner l'homme blanc ; car elle s'était parée de ses atours les plus royaux, et tenait en main une énorme lance. Mais son aspect imprévu, ses frais de toilette d'une bizarrerie inimaginable, provoquèrent chez Livingstone un rire qui détruisit l'effet rêvé ; car le rire du docteur, ce rire si contagieux, gagna bientôt la dame, puis ses amazones, puis tous les courtisans. Très-déconcertée de ce joyeux succès, la reine s'enfuit avec sa garde féminine ; sortie des moins majestueuses, comparée surtout à la marche solennelle qui l'avait précédée.

Le docteur a sur cette reine intéressante, sur ce roi, sur toute cette cour, infiniment à dire ; mais qui mieux que lui peut raconter ces bonnes histoires ? d'ailleurs elles lui appartiennent, et je ne veux pas les déflorer.

Peu de temps après son entrée dans le Londa, ou Lunda, et avant d'atteindre la province de Cazembé, Livingstone avait traversé une rivière importante qu'on appelait le Chambési. La ressemblance de nom avec celui du grand fleuve dont le souvenir est à jamais lié au sien, lui avait fait supposer que cette rivière était le cours supérieur du Zambèse, et que par conséquent elle n'avait pas de rapport avec le Nil, dont il cherchait les sources. Il le croyait d'autant mieux que les Portugais, qu'il avait vus dans le Mozambique, ne lui avaient jamais parlé du Chambési sans lui dire : « C'est notre propre rivière. Quand on va du Nyassa chez Cazembé, on traverse notre Zambèse. »

Non-seulement ils le lui avaient dit, mais les livres et les cartes de leurs voyageurs lui confirmaient leurs paroles. Cette assertion erronée a causé à Livingstone bien des pas et des fatigues. Du commencement de 1867, époque de son arrivée chez Cazembé, à la mi-mars 1869, où il gagna l'Oujiji, il employa presque tout son temps à rectifier cette erreur.

Lorsqu'il s'aperçut de la différence qu'il y avait entre les témoignages précédents et ce qu'il avait sous les yeux, il revint sur ses pas. Craignant de se tromper, et voulant arriver à la certitude, il reparcourut dans tous les sens les pays où se déroulent les rivières de ce système compliqué ; allant et venant sans cesse, comme une âme en peine ; faisant partout les mêmes questions, les adressant à tout le monde, jusqu'au moment où il craignit d'entendre dire : « Cet homme est fou ; les eaux lui ont tourné la tête. »

Mais ces courses à travers le Londa et les contrées voisines ont levé tous ses doutes : le Chambési est totalement distinct du Zambèse. Lacerda et Gamitto, qui, en le traversant, ont cru sur la foi

du nom que c'était leur rivière du Mozambique, n'en ont pas demandé davantage, et lui ont donné sur leurs cartes une direction toute contraire à la sienne.

Pendant ces recherches, si fécondes en découvertes, Livingstone arriva au bord d'un lac situé au nord-est de Cazembé, et que les indigènes appelaient Liemba, du territoire de ce nom qui le borde à l'est et au sud. Le voyageur suivit la rive du lac, en se dirigeant au nord ; et il se trouva que c'était le Tanganika, dont la partie méridionale a, sur la carte du docteur, une forme qui ressemble beaucoup à celle de l'Italie. L'extrémité sud est environ par 8°42′ de latitude méridionale ; ce qui donne à cette nappe d'eau une étendue de plus de trois cents milles géographiques du midi au nord.

S'éloignant du Tanganika, Livingstone traversa le Maroungou et atteignit le lac Moéro, dont la longueur est d'environ soixante milles. À l'extrémité méridionale du Moéro, qu'il n'avait pas cessé de côtoyer, il trouva l'embouchure d'une rivière venant du sud, et nommée Louapoula. Le docteur remonta cette rivière et la vit sortir du Bangouéolo, grand lac dont la superficie égale à peu près celle du Tanganika.

En étudiant les affluents de ce nouveau lac, Livingstone acquit la certitude que le Chambési en était le plus considérable, et de beaucoup. Ainsi donc, après avoir suivi le Chambési depuis sa source, placée vers le onzième parallèle, jusqu'au lac Bangouéolo, il le retrouvait s'échappant de l'extrémité nord de celui-ci, et allant, sous le nom de Louapoula, se jeter dans le Moéro.

Il revint alors chez Cazembé sachant, cette fois, que la rivière qu'il avait vue se diriger au nord sur trois degrés de latitude, ne pouvait pas être le Zambèse et n'avait rien de commun avec celui-ci, malgré la ressemblance du nom.

Chez Cazembé, le voyageur rencontra un vieillard appelé Mohammed ben Séli, métis arabe que le roi gardait prisonnier sur parole, en raison de ses allures suspectes et de certaines circonstances qui avaient accompagné sa venue. Livingstone, usant de son influence sur le roi, fit rendre la liberté à ce Mohammed ; et comme ils prenaient tous les deux la même route, il crut pouvoir accepter l'offre que lui faisait celui-ci de voyager de conserve. Le vieux métis, un monstre d'ingratitude, débuta par corrompre les gens de son bienfaiteur, leur vendant les faveurs de ses concubines, de façon à se les attacher par un odieux servage. Si bien qu'il ne resta plus au docteur que deux hommes. Tous l'abandonnèrent ; même Souzi et Chumah qui cédèrent à la séduction. Tout confus de ce moment d'oubli, ces derniers vinrent retrouver leur maître et lui jurer un attachement qui ne devait plus se démentir. Mais l'affreux Mohammed persévéra dans sa conduite à l'égard du docteur, et l'abreuva d'amertumes jusqu'à leur arrivée à Oujiji.

Ce fut de ce dernier endroit, où il s'arrêta en mars 1869, que Livingstone écrivit les lettres qui démentirent le bruit de sa mort, répandu, comme nous l'avons dit précédemment, par Mousa et par ses Anjouhannais pour couvrir leur désertion.

Le docteur passa trois mois à Oujiji. Pendant ce séjour, il voulut explorer la partie nord du lac, ayant la pensée qu'un affluent s'en échappait et se dirigeait vers le Nil. Ceux qui ont présente à la mémoire l'altitude que Speke a donnée au Tanganika : dix-huit cent quarante-quatre pieds, s'étonneront de cette pensée du docteur ; mais ce dernier attribue à un lapsus calami le chiffre de Speke ; et il porte le niveau du lac à une élévation beaucoup plus grande. Ses calculs lui ont fourni, par l'eau bouillante, deux mille huit cents pieds, et trois mille par son baromètre. Il est possible que cet instrument ait été dérangé pendant le voyage ; mais le chiffre dû à l'ébullition de l'eau suffit pour justifier l'hypothèse.

Les exigences des Arabes et des indigènes, on se le rappelle, forcèrent Livingstone d'abandonner ce projet. L'ayant remis à plus tard, si faire était possible, le voyageur traversa le Tanganika pour se rendre à Ougouhha, situé sur l'autre rive.

Àl'époque où Burton et Speke se trouvaient à Oujiji, la contrée vers laquelle le docteur portait ses pas n'était connue, même des Arabes, que par de vagues récits, dont les deux Européens ne paraissent pas avoir eu connaissance. Les plus intrépides dans la recherche de l'ivoire s'arrêtaient sur la frontière du Roua, grande province que le capitaine Speke a désignée sur sa carte sous le nom d'Ourouha, et qu'il a placée dans la direction que lui ont indiquée les Arabes.

Livingstone quitta la rive occidentale du lac à la fin de juin 1869, et se dirigea vers le Roua en compagnie d'un certain nombre de traitants. Quinze jours de marche, presque directement à l'ouest, l'amenèrent à Bambarri, premier entrepôt d'ivoire du Manyéma ou Manyouéma, ainsi que prononcent les indigènes. Il y fut retenu pendant six mois par des ulcérations graves qu'il avait aux pieds, et d'où s'échappait une sérosité sanguinolente dès qu'il voulait marcher.

Sitôt qu'il fut guéri, le voyageur partit dans la direction du nord. Quelques jours après il rencontra une rivière lacustre, d'une largeur d'un à trois milles, et qui se traînait au nord, à l'ouest, parfois au sud, de la manière la plus confuse. À force de persistance, il parvint à suivre cette rivière dans son cours erratique, et la vit entrer, par environ 6°30′ de latitude méridionale, dans un lac de forme étroite et longue, appelé le Kamolondo.

Il remonta cette rivière, continua à marcher au sud, et se trouva au point où il avait vu la Louapoula entrer dans le Moéro, dont elle sortait sous le nom de Loualaba.

Il faut entendre Livingstone décrire les beautés du Moéro, dépeindre cette magnifique scénerie où de hautes montagnes enferment le lac de toute part, et déploient jusqu'au bord de l'eau même le splendide manteau dont les couvre la riche végétation des tropiques. Une profonde déchirure de l'enceinte laisse échapper le trop plein du lac ; l'eau impétueuse se jette en rugissant dans cette gorge étroite, y roule avec le fracas du tonnerre ; et, la passe franchie, s'étend calme et paresseuse dans le vaste lit du Loualaba.

Pour distinguer cette dernière partie de la rivière d'autres cours d'eau, qui dans te pays, portent le même nom, le docteur l'a nommée Rivière de Webb, en l'honneur du propriétaire de Newstead Abbey, qui est l'un des amis les plus anciens et les plus sûrs de Livingstone.

Au sud-ouest du Kamolondo, que va rejoindre le Webb, est un autre grand lac qui se décharge dans cette rivière par un cours d'eau important nommé Loéki ou Lomami. Ce grand lac, appelé Chéboungo par les naturels, a reçu de Livingstone le nom de Lincoln, en mémoire de celui qui a émancipé quatre millions d'Africains, brisé à jamais l'esclavage en Amérique, et dont le souvenir, entre tous, doit être cher à la race nègre. À cet homme, qui s'est acquis l'approbation de tous les amis de l'humanité, le grand voyageur a élevé de la sorte un monument plus durable que la pierre ou l'airain.

Un peu au nord de sa sortie du Kamolondo, le Webb reçoit la Loufira, grande rivière qui vient du sud-sud-ouest. Quant aux autres affluents du Webb, le nombre en est tellement considérable que la carte du docteur n'aurait pu les contenir ; les plus importants y ont seuls trouvé place.

Continuant à marcher vers l'équateur, et suivant toujours les crochets sans nombre du Webb-Loualaba, Livingstone arriva au quatrième degré de latitude, où il entendit parler d'un autre lac si-

tué au nord et dans lequel se jetait sa rivière…

C'est là qu'il fut brusquement arrêté.

Si brève, si incomplète, qu'elle soit, nous espérons que cette esquisse des travaux de Livingstone fera comprendre au lecteur superficiel, non moins qu'au géographe, ce grand système lacustre, dont les nappes d'eau sont reliées par le Webb.

Que l'on jette un coup d'œil sur la carte qui accompagne ce volume, on verra ce qu'a fait le grand voyageur pendant ces dernières années, et ce qu'ont ajouté ses découvertes aux études géographiques.

Livingstone est persuadé que cette rivière qui, sous différents noms, coule d'un lac à un autre, en se dirigeant au nord par de nombreux détours, est la partie supérieure du Nil, du véritable Nil. Les sinuosités, les courbes profondes que cette longue artère décrit à l'ouest, voire au sud-ouest, lui avaient, au début, inspiré des doutes qu'il a gardés pendant longtemps. Il avait d'abord présumé que c'était le Congo ; mais plus tard il a découvert que ce dernier avait pour origine le Kassaï et le Kouango, deux rivières dont la source est au versant occidental de la ligne de faîte qui sépare les deux bassins, à peu près sous la même latitude que le lac Bangouéolo. À ces deux rivières, le docteur ajouterait le Loubilash, qui, lui a-t-on dit, vient du nord et se dirige au couchant.

Pour Livingstone, la rivière de Webb ne peut pas être le Congo ; et cela en raison de sa longueur et de son volume, enfin de son cours décidément septentrional, dans une vallée flanquée de hautes montagnes sur les deux rives.

Donc, après avoir suivi ce long cours d'eau depuis la source du Chambési, par onze degrés de latitude, jusque sous le quatrième parallèle, le voyageur en est arrivé à conclure que sa rivière ne pouvait être que la partie supérieure du fleuve d'Égypte, donnant de la sorte à ce dernier une longueur de quarante-deux degrés de latitude, — plus de deux mille cinq cents milles géographiques à vol d'oiseau, — ce qui en ferait, après le Mississipi, la plus longue rivière du globe.

Baker place, il est vrai, l'Albert-N'Yanza à deux mille sept cents pieds au-dessus du niveau de l'Océan, tandis que le point où s'est arrêté Livingstone n'aurait qu'un peu plus de deux mille pieds d'altitude.

Mais le Bahr-el-Ghazal, par lequel la branche de Pétherick se rend dans le Nil, n'est également qu'à deux mille pieds au-dessus de la mer, d'où la possibilité que le Loualaba ne soit autre chose que la branche de Pétherick. On sait que des stations commerciales, pour la traite de l'ivoire, ont été fondées à cinq cents milles en amont du Djour.

Nous devons rappeler que Gondokoro, situé par quatre degrés de latitude nord, a aussi la même altitude que le point d'arrêt de Livingstone, situé par quatre degrés de latitude australe ; et ce fait d'une rivière conservant le même niveau sur une longueur de huit degrés peut sembler étonnant. Mais il faut considérer que le puissant Loualaba est une rivière lacustre, plus large que le Mississipi ; qu'il s'épanche à diverses reprises en nappe d'une vaste étendue, qu'il s'y endort, reprend son cours, et forme, dit-on, un nouveau lac en aval de l'endroit où Livingstone l'a quitté.

Supposons maintenant que cette nappe inconnue, ce dernier lac, ait une longueur de six degrés ; il pourra être celui que Piaggia a découvert, et d'où s'échappe, à travers des marais, la branche du Nil de Pétherick, dont le point de départ est au sud de Gondokoro. De cette manière l'égalité de niveau entre les deux stations n'aurait plus rien de surprenant.

Toutefois, avant de discuter ce problème, nous devons attendre que l'altitude des divers points en question ait été rigoureusement déterminée. Les instruments qu'a employés Livingstone pour établir ses calculs ont pu être dérangés dans le cours du voyage (ce qui est très-probable), et seraient ainsi devenus une cause d'erreur.

Les Portugais les plus intelligents, traitants ou voyageurs, tiennent le Kassaï, le Kouango et le Loubilash pour les sources du Congo ; pas un n'a encore émis la supposition que le Loualaba des indigènes, la rivière de Webb, ait le moindre rapport avec le fleuve qui débouche à l'ouest.

Dans tous les cas, Livingstone est reparti pour éclaircir le fait ; s'il est dans l'erreur, quant à ses conclusions, il sera le premier à le reconnaître. Malgré la certitude qu'il paraissait avoir à l'égard du Loualaba, il admettait que le problème des sources du Nil n'était pas encore résolu, et cela par deux motifs

1 On lui avait signalé quatre fontaines dont les eaux se déversaient moitié au nord, dans le Loualaba, autrement dit dans le Webb, et moitié dans une rivière coulant au sud, c'est-à-dire dans le Zambèse. Les indigènes lui avaient parlé de ces fontaines à diverses reprises. Plusieurs fois il n'en avait pas été à plus de cent milles ; toujours quelque chose l'avait empêché de les atteindre.

D'après ceux qui les avaient vues, ces quatre fontaines sortaient d'une légère éminence, complètement terreuse, que certains individus appelaient une fourmilière. L'un de ces bassins était si large, disaient les mêmes témoins, que du bord on ne distinguait pas l'autre rive.

Le docteur ne suppose pas que ces fontaines soient plus méridionales que les sources du lac Bangouéolo. Dans la lettre qu'il a écrite au New-York Herald, il fait observer que ces quatre bassins, où l'eau surgit et donne naissance à quatre grandes rivières, partant du même endroit, répondent jusqu'à un certain point à la description des sources du Nil que rapporte Hérodote, et que le père des voyageurs avait reçue dans la ville de Saïs, de la bouche du trésorier de Minerve.

Il faut, me disait Livingstone, que ces fontaines soient découvertes et qu'on en prenne la position.

2° La rivière de Webb doit être suivie jusqu'à sa réunion avec une partie quelconque du vieux Nil. Quand ces deux choses seront accomplies, mais seulement alors, le mystère des sources pourra être expliqué.

La vallée transéquatoriale où se déroule le Webb, vallée flanquée de montagnes énormes, et qui dans la pensée du docteur deviendrait celle du Haut-Nil, reçoit du couchant d'importantes rivières, telles, que la Loufira et le Lomami ; du côté de l'est, le Lindi et le Louamo, et, toujours d'après le docteur, n'aurait aucun rapport avec le Kassaï, le Kouango et le Loubilash qui vont former le Congo.

Les deux provinces, que dans cette vallée, traverse le Webb et où il s'épanche en différents lacs, sont le Roua — l'Ourouha de Speke — et le Manyéma.

Entre le Tanganika, dont le Roua est voisin, et les sources présumées du Congo, limitrophes du Manyéma, se trouvent des millions d'hommes qui ne se doutaient pas de l'existence des blancs, malgré tout le bruit que font ceux-ci en dehors de l'Afrique, et dont les blancs n'avaient jamais entendu parler avant l'arrivée du docteur dans ces régions lointaines.

Ces deux vastes contrées, — le Roua n'a pas moins de six degrés de latitude et sa longueur est inconnue, — ces deux vastes contrées, peuplées de véritables païens, ne sont pas organisées en royaume comme l'Ouroundi, l'Ougounda et le Karagoueh. Chaque village y est soumis à un chef indépendant, et n'a rien de commun avec la bourgade voisine. Le plus intelligent de ces petits chefs ne sait nullement ce qui existe à trente milles de sa frontière. À cette distance du Loualaba, peu d'individus avaient entendu parler de ce fleuve remarquable. Une telle ignorance des habitants sur leur propre pays a rendu la tâche du docteur infiniment plus pénible. Sous ce rapport, les peuplades que Livingstone avait trouvées dans les autres parties de l'Afrique, semblaient

Armes des Vouamanyèma.

civilisées en comparaison de ces dernières ; cependant, comme industrie, les gens du Manyéma sont de beaucoup supérieurs à tous les indigènes qu'il avait rencontrés jusqu'alors. Au lieu de se contenter de peaux de bêtes, jetées négligemment sur les épaules, ainsi que font d'autres nations primitives, ils fabriquent, avec une herbe très-fine, des tissus qui valent au moins les plus beaux de ceux de ceux qu'on fait dans l'Inde avec la même matière. Ils connaissent également l'art de les teindre de différentes couleurs, telles qu'en noir, en jaune, ou en bleu foncé. Les Zanzibarites, frappés de la beauté de ces étoffes, les échangent avec empressement contre leur cotonnade. Presque tous les indigènes du Manyéma que j'ai eu l'occasion de voir portaient de petites jaquettes élégantes confectionnées avec le tissu de leur pays. Enfin les gens de cette province sont des armuriers des plus habiles, ainsi que le prouve la gravure ci-jointe, où sont représentés leurs dagues et leurs fers de lance.

Ces contrées sont fort riches en ivoire ; et la fièvre qui pousse là-bas les traitants pour y acheter les précieuses défenses est la même que celle qui entraîne en Californie, au Colorado, en Australie, au Cap et en autres lieux, les chercheurs de diamants et de pépites.

Il n'y a pas plus de quatre ans qu'un Arabe a fait cette découverte ; c'était le premier qui fût allé dans le Manyéma ; il en revint avec une telle quantité d'ivoire, et fit un rapport tellement prodigieux du nombre de dents qui s'y trouvaient, que depuis cette époque les anciennes routes du Karagoueh, de l'Ouganda, de l'Oufipa et du Maroungou furent presque abandonnées.

Les gens du pays ne connaissant pas la valeur du précieux article, bâtissaient leurs cases sur des étançons d'ivoire. Les charpentes, les piliers d'ivoire étaient chose commune dans toute la province ; et, à entendre les récits courants, il n'y avait plus à s'étonner du palais d'ivoire de Salomon.

L'arrivée des Arabes avait ouvert les yeux aux naïfs possesseurs de ce trésor ; le prix des défenses s'était rapidement élevé, ce qui n'empêchait pas ces dernières d'être toujours d'un bon marché fabuleux. La livre d'ivoire se payait à Zanzibar de sept francs à huit francs soixante centimes, suivant la qualité. Dans l'Ounyanyembé elle se vendait encore cinq francs cinquante ; dans le Manyéma on avait le premier choix pour six ou sept centimes.

Mais les traitants gâtent rapidement la place par leur avidité ; et les mauvais d'entre eux, c'est-à-dire le grand nombre, gâtent le pays par leurs cruelles manœuvres. Dans tous les lieux où ils pénètrent, les Arabes ne tardent pas à se faire exécrer ; non pas à cause de leur race ou de leur nature, mais en raison de leur odieux trafic. Tant que la vente de l'homme aura lieu à Zanzibar, les Arabes s'attireront la même haine.

Ils ont trouvé dans le Manyéma une population nombreuse, à la fois active et sociable, qui les a d'abord parfaitement accueillis. Mais les esclaves du Manyéma se vendent plus cher que les autres, en raison de leur beauté et de leur douceur. Les femmes surtout sont généralement fort jolies. Ex-

cepté leur chevelure, elles n'ont rien du type nègre ; leur couleur est très-claire ; dans le nord de la contrée leur teinte n'est pas plus brune que celle des Portugaises ou des quarteronnes de la Louisiane. Elles ont le nez bien fait, des yeux superbes ; les lèvres bien dessinées, bien marquées, sans être grosses, et il est rare qu'elles aient les dents saillantes. Très-alertes, elles sont habiles plongeuses et vont cueillir les huîtres au fond du Webb, où ces mollusques abondent.

Ces jolies femmes, avec cela très-intelligentes, sont avidement recherchées par les métis de la côte, qui en font leurs épouses ; les Omanis eux-mêmes ne dédaignent pas de les prendre en mariage. De là de monstrueux bénéfices, qui, au transport de l'ivoire, font joindre les cargaisons vivantes ; seulement l'un s'achète, les autres se prennent. Les rapaces qui les veulent ne reculent devant rien. Qui d'ailleurs les arrêterait ? Ils sont invincibles pour ces peuplades qui n'ont jamais vu d'armes à feu, et qui, à la première décharge, sont frappées de terreur. Elles s'imaginent que ces étrangers ont dérobé la foudre, et qu'un arc et des flèches sont impuissants contre eux.

Ce n'est pas qu'elles manquent de courage ; n'étaient ces armes surnaturelles, dans tous les cas fort inégales, leur pays serait fermé aux traitants, dont leurs guerriers ne craindraient pas le sabre ou la lance. Aujourd'hui elles ne savent que trembler et subir.

Livingstone m'a raconté à ce propos des faits horribles ; un entre autres qui s'est passé au bord du Webb et dont il a été spectateur malgré lui.

Ainsi que la plupart des Africains, les Vouamanyéma ont pour le commerce un goût très-vif ; le marchandage qui nous révolte est pour eux chose attrayante ; faire rabattre le prix d'un objet ou le maintenir, gagner une perle à cette lutte de paroles est une joie qui les enivre. Les femmes surtout aiment ce jeu avec passion ; elles y excellent ; et comme elles sont d'autant plus belles que le débat les anime, le marché attire beaucoup d'hommes.

Ce fut au milieu d'une pareille scène, toute paisible, toute joyeuse, qu'un métis arabe du nom de Tagamoyo fondit avec sa bande et fit tirer sur la foule. Au premier coup de feu, les pauvres gens se sauvèrent. Ils étaient là deux mille, courant à leurs canots et s'empêchant les uns les autres. Les décharges continuaient, volée sur volée au milieu de cette foule compacte. Quelques heureux s'éloignèrent à force de rame ; beaucoup d'autres sautèrent dans le fleuve, où les attendaient de nombreux crocodiles ; mais la plupart de ceux qui périrent furent tués par les mousquets. Le docteur estime à quatre cents le nombre des morts : hommes, femmes et enfants ; celui des captifs ne fut pas moins considérable.

Cet affreux attentat n'est qu'un spécimen de tant d'autres que Livingstone a vu commettre. Il est facile après cela de comprendre en quelle exécration le nom des Arabes est tenu dans ces contrées, naguère si tranquilles, et dont le morcellement accroît l'audace et les chances des ravisseurs.

Partout les traitants ont fait de même ; si actuellement, de Bagamoyo à Oujiji, leur conduite est différente, c'est qu'ils ont été contraints d'en changer. Les tribus se rassurent ; à leur tour elles ont des mousquets, et les représailles commencent. Les Arabes menacent actuellement de leur vengeance ceux qui donneraient des armes à feu aux indigènes. Mais la faute est commise ; il est maintenant trop tard. Comment n'ont-ils pas vu la folie qu'ils faisaient en armant les peuplades les plus belliqueuses ? Elles leur ont d'abord servi d'auxiliaires, et l'ont fait avec ardeur ; elles y gagnaient d'être à l'abri du rapt et d'étendre leurs conquêtes. Puis une fois leur domination établie, une fois le sol balayé des timides dont le territoire, les biens, les personnes étaient l'objet des convoitises, les pourvoyeurs ont tourné leurs fusils contre les imprudents qui les leur avaient donnés.

Autrefois les Arabes ne prenaient que leur bâton de voyage et allaient partout, suivis seulement de quelques mousquets. Maintenant, en dépit de leur escorte, toujours plus nombreuse, ils ne marchent plus sans crainte. À chaque pas est un péril : les Vouagogo les exploitent, les Vouasé-gouhha les arrêtent ; le chemin du Karagoueh est plein de difficultés ; Mirambo les tient en échec, il les attaque, il les bat ; et derrière lui Souarourou leur réclame le tribut le fusil à la main.

Ils ont semé le danger, et l'ont semé pour tout le monde : pour ceux d'une autre race comme pour les bons d'entre eux. Malgré l'estime dont Livingstone fut entouré dans le Manyéma, comme partout, dès qu'il y fut connu, il manqua plus d'une fois d'y être assassiné par suite de l'erreur qui le faisait assimiler aux Arabes.

Ainsi l'ivoire abonde dans ces provinces nouvellement découvertes, et dont la population, active et industrieuse, est amie du commerce.

Le Roua possède en outre des mines de cuivre d'une grande richesse ; celles de Katanga, exploitées depuis des siècles, sont toujours fécondes.

Enfin, dans le lit d'un de ses cours d'eau, on a trouvé un sable aurifère, dont les paillettes sont de la dimension qu'aurait le disque d'un pois, et dont les pépites ont la forme de bâtonnets. Deux Arabes en avaient entrepris le lavage ; mais leurs procédés, fort insuffisants, ne leur permettaient guère d'obtenir des résultats fructueux.

C'est au milieu de ces découvertes d'une si haute importance, alors que ses travaux touchaient à leur terme, que Livingstone, voyant ses hommes refuser de marcher, s'ils n'étaient soutenus par une force imposante, et, ne pouvant pas trouver d'escorte, se vit obligé de revenir à Oujiji.

Long voyage, qui ne lui offrait plus que fatigues et dangers. Sept cents milles qui l'avaient conduit près du but et qui allaient maintenant l'en séparer, peut-être pour toujours. Au lieu de cette ardeur, de cet espoir de la marche en avant, au lieu de cet entraînement de la découverte, une route sans intérêt, l'attente déçue, l'accablement du retour après une défaite. Quoi d'étonnant à ce que le vieux voyageur ait vu son énergie près de s'éteindre, et ses forces succomber ?

Il gagna Oujiji le 16 octobre ; il était presque mourant. Pendant la marche il tâchait de se remonter : « Ce n'est qu'un retard, se disait-il ; cinq ou six mois au plus, ce n'est pas là une affaire. Je trouve mes bagages, je loue des hommes et je repars aussitôt. » Qu'on imagine ce qu'il a ressenti en apprenant que celui qui devait lui remettre ses valeurs en avait disposé. Le soir de son retour, il vit Chumah et Souzi, ses deux fidèles, — qui pleuraient amèrement, et leur en demanda la cause.

« Nous n'avons plus rien, monsieur, répondirent-ils ; plus d'étoffe, Shérif a tout vendu ! »

Un instant après, Shérif se présenta et eut l'audace de tendre la main à Livingstone. Celui-ci le repoussa en lui disant qu'il ne serrait pas la main d'un voleur ; sur quoi cet homme lui donna pour excuse qu'il avait consulté le Coran. Le livre sacré lui avait dit que le docteur était mort ; et l'étoffe n'ayant plus de maître, il l'avait troquée pour de l'ivoire. À son tour l'ivoire avait été vendu, le prix dépensé ; et le voyageur était sans ressources : bien juste de quoi vivre pendant un mois ; après cela il aurait été dans l'obligation de tendre la main aux Arabes.

Le docteur se plaignait vivement de ce que ses objets d'échange avaient été confiés à des esclaves, malgré les fréquentes prières qu'il avait adressées à Zanzibar pour que rien ne lui fût envoyé que par des hommes libres. En répétant dans chacune de ses lettres que ces derniers seuls méri-

taient confiance, et qu'il ne fallait pas compter sur les autres, Livingstone n'écrivait rien de neuf. Il y a trois mille ans qu'Eumée disait à Ulysse :

« Jupiter a établi cette règle invariable : que le jour, quel qu'il soit, où un homme est réduit en esclavage, cet homme perd la moitié de ce qu'il vaut. »

Le docteur le savait mieux que personne ; de là son insistance pour que l'on n'employât pas d'esclaves ; et l'on conçoit qu'après tant de prières, dont l'oubli le mettait dans une situation désespérée, il se soit plaint avec une certaine amertume du peu de cas que l'on avait fait de ses paroles. Les amis du docteur Kirk, aussi bien que les siens, auront toujours à regretter que ses recommandations n'aient pas été mieux comprises.

Il y a encore un point au sujet duquel je demande à dire quelques mots ; je veux parler des lettres que Livingstone a envoyées à Londres, et de la manière dont on les a traitées.

Lorsque du centre de l'Afrique un voyageur annonce une découverte quelconque et tire certaines conclusions de sa découverte, la nouvelle ne peut manquer de faire grand bruit dans le monde géographique, où ses paroles ont nécessairement beaucoup de poids. Néanmoins les raisons qui l'ont amené aux conclusions qu'il présente sont parfois trop nombreuses, toujours trop longues à dire pour être exposées dans une lettre. Si étendue que soit la dépêche, elle ne saurait faire voir le nouvel horizon sous tous les aspects qu'il offre à celui qui le contemple, et les discussions qui s'élèvent à cet égard ne peuvent être le plus souvent qu'erronées ; mais en l'absence de renseignements précis, renseignements conservés par l'auteur pour être développés dans son livre, ces discussions prématurées sont réduites au rôle d'hypothèses et n'ont plus rien de dangereux.

Livingstone s'est donc abstenu de toute correspondance officielle avec la Société de Géographie de Londres, et s'est contenté d'écrire à son ami sir Roderick Murchison, président de cette Société, sachant bien que ses lettres seraient communiquées à l'auguste corps, dont Murchison était le chef. Si maintenant il n'a pas donné plus de détails sur le résultat de ses travaux, c'était dans la crainte de les voir altérer au profit de certains systèmes ; maints critiques oubliant qu'ils n'ont pu connaître les faits en question que par les recherches persévérantes de celui qui les a découverts.

C'est vraiment une chose lamentable que les explorateurs ne puissent pas articuler ce dont ils ont la preuve, sans être exposés à se voir traiter de partisans d'une clique organisée dans le but d'ébranler les théories des géographes, ou à s'entendre accuser « de dénaturer des faits bien connus. »

Si, d'après les rapports d'un Arabe, le savant M. Cooley a pu dessiner un grand lac dont l'étendue, embrassant le Nyassa, le Tanganika et le N'Yanza, occupe tout le centre de l'Afrique, pourquoi ne reconnaît-il pas son erreur quand Burton, Livingstone, Speke, Grant, Wakefield, New, Rosher, Von der Decken et Baker lui prouvent que cette même étendue renferme plusieurs nappes d'eau largement séparées, et désignées chacune par un nom différent ? Il ne faut pas beaucoup plus de travail pour indiquer une demi-douzaine de lacs que pour en esquisser un seul, et le témoignage d'un pareil groupe de voyageurs devrait avoir plus de poids que le ouï-dire d'un Arabe. Cependant M. Cooley m'accuse d'aveuglement ou de méprise quand j'affirme que le Tanganika est un lac indépendant, et il ne pardonne pas à Burton d'en avoir fait la découverte. Avec toute son érudition, en matière géographique, il n'a pas le courage d'avouer qu'il a pu être induit en erreur.

Malheureusement il n'est pas le seul du genre ; c'est le type d'une espèce. Le cooléyisme est évidemment contagieux, même en dépit de l'expérience, du savoir et du mérite ; la preuve, c'est que

M. Galton, avec un large sourire et les manières les plus exquises, a qualifié ma défense de Livingstone « d'histoire à sensation » ; pendant que M. Beke déclarait formellement, avec toute la persistance d'un homme à dada, que le docteur Livingstone n'a pas découvert une source du Nil. Cette déclaration emphatique, au moins prématurée, ne peut être que le résultat d'une fatuité déplorable.

Aucun des susdits gentlemen n'a plus d'autorité sur ce point que le grand explorateur, dont les notes ont été prises sur les lieux, par 4° de latitude sud et 22°40′ de longitude ouest

Méprisant donc l'intolérance, l'entêtement, la petitesse d'esprit que résume le mot cooléyisme, Livingstone gardera ses notes ; il le déclare ; et, selon moi, il fait bien.

La Société de Géographie a été instituée pour répandre et pour faire avancer la science dont elle s'occupe ; mais si, obéissant au cooléyisme, elle ferme résolûment l'oreille aux révélations des explorateurs, comment pourra-t-elle accomplir son mandat ? Si les membres qui la dirigent se laissent dominer par d'infimes jalousies, par des idées préconçues, des théories immuables, les voyageurs seront-ils encouragés ? Qui voudra dépenser des milliers de dollars pour dévoiler au monde les mystères des régions inconnues, si la découverte doit en être sacrifiée à certaines hypothèses ?

Je me garderais bien, quant à moi, de me prononcer à cet égard, n'ambitionnant pas d'être plus vilipendé que je ne l'ai été déjà. Je suis mis au ban de la Société par ces messieurs pour avoir fait ce qu'ils auraient voulu qu'un des leurs eût accompli.

Néanmoins, laissez-moi vous le demander, géographes, éditeurs, critiques, revuevistes, détracteurs quotidiens : pendant vos débats, vos luttes, vos théories, vos conjectures. — Bonté divine ! entre vous tous, gentlemen, que serait devenu Livingstone, l'illustre voyageur, si quelqu'un ne lui avait porté aide et consolation, rendu la santé et le confort ?

Il n'a pas cru devoir envoyer de dépêches à la Société géographique sans avoir la garantie que les renseignements contenus dans ses lettres ne deviendraient pas l'objet d'un profit pécuniaire. Prêt à donner à ses collègues, pour eux-mêmes, toutes les informations qu'il a pu acquérir, il n'entend pas que ses découvertes soient à la disposition de quiconque veut s'enrichir à ses dépens. Un jour il adressa à ladite Société une carte, faite à la hâte pour montrer la route qu'il avait suivie et dont il parlait dans sa dépêche. L'un des membres de l'auguste Compagnie en fit usage comme d'une chose lui appartenant. À son retour Livingstone exprima le désir de corriger cette carte, d'après les rectifications qui avaient eu lieu dans ses calculs. Le géographe lui tourna le dos, et finalement lui répondit, qu'ayant travaillé à sa carte pendant cinq ou six mois, il n'en ferait une autre que si on lui comptait — c'est-à-dire Livingstone — deux cents livres (cinq mille francs) pour sa peine.

En présence de pareils faits, le vieux voyageur a certes le droit d'user de prudence. Pour la Société, prise en masse, il professe le plus profond respect ; il ne se plaint que d'un petit nombre d'individus, qu'il accuse d'avoir dogmatisé contre lui et falsifié ses dépêches et ses cartes, au gré de leurs propres systèmes. Ces membres-là sont peu nombreux, mais trop influents pour rester inaperçus.

Plusieurs jours s'étaient écoulés depuis mon arrivée à Oujiji, d'heureux jours ; mais il fallait songer à notre course sur le Tanganika. Livingstone allait de mieux en mieux ; ses forces augmentaient graduellement sous l'influence du régime que je lui faisais suivre, avec l'aide de mon cuisinier. Je ne pouvais lui donner aucun des produits que Jupiter et Mercure trouvèrent chez Philémon et Baucis ; pas de cerises, pas de figues, pas de raisin, ni de pommes odorantes ; pas de radis, pas de laitue ; mais nous avions du fromage et du beurre, que je fabriquais moi-même ; des œufs frais, de

la volaille, du mouton grillé ou rôti, du poisson sortant du lac, des aubergines, des haricots, des patates, des concombres, de la crème, des arachides, du miel blanc de l'Oukaranga, une sorte de prune juteuse des forêts de l'Oujiji, du vin de palme ; enfin des crêpes et des galettes de maïs en guise de pain.

Nous passions le milieu du jour sous la véranda, causant de nos projets et les discutant, revenant sur les dernières années et anticipant sur l'avenir. Matin et soir nous nous promenions sur la grève, afin de respirer la brise, qui était toujours assez fraîche pour rider la surface de l'eau et pour chasser sur le sable l'onde inquiète.

Le temps était délicieux ; nous étions dans la saison sèche ; et, malgré la pureté du ciel, le thermomètre ne dépassa jamais, à l'ombre, 26°5.

On avait de la grève une scène intéressante. Le marché, dont la place dominait le lac, nous fournissait à la fois une distraction et un sujet d'étude. Il y avait là journellement des spécimens de toutes les tribus voisines : agriculteurs et pâtres de l'Oujiji avec leurs produits et leurs troupeaux ; marchands d'huile de palme de l'Oujiji et de l'Ouroundi, vendant leur huile rougeâtre, et de la consistance du beurre, dans de grands vases contenant vingt et quelques litres ; pêcheurs d'Oukaranda et de Kaolé, voire de l'Ouroundi, avec leur blanquette qu'ils appellent dogara, leurs perches, leurs silures et autres poissons ; marchands de sel des plaines de l'Ouvinza et de l'Ouhha ; marchands d'ivoire de l'Ouvira et de l'Ousohoua ; constructeurs de pirogues de l'Ougoma et de l'Ouroundi ; colporteurs de Zanzibar, offrant de minces cotonnades imprimées ; et brocanteurs échangeant des perles bleues contre des perles rouges, dont la séduction est si grande qu'on les a nommées ravageuses-de-villes et qui-met-fin-aux-repas : ou contre des soungomazi, grains de porcelaine de deux couleurs et de la taille d'un œuf de pigeon ; ou bien pour des sofis, qui ressemblent à des fragments de tuyaux de pipe, et qui étaient alors en grande vogue dans l'Oujiji. Quand Burton y arriva, les perles bleues faisaient fureur et valaient trois fois les perles rouges.

Il y avait là des Vouagouhha, des Vouamanyéma, des gens de dix provinces plus ou moins voisines, plus ou moins éloignées : Vouavira, Vouavinza, Vouaroundi, Vouakahouendi, Vouasohoua ; puis des Arabes, des Vouangouana, des hommes de la côte, tous engagés dans de bruyantes affaires.

Têtes nues, et corps à peu près de même, les jeunes gens y faisaient la cour à de brunes Philis qui ne savaient pas rougir, comme leurs sœurs à peau blanche, sous les regards brûlants qui leur étaient adressés.

Des matrones faisaient là des commérages, comme partout font les vieilles femmes. Des enfants y babillaient, jouaient, riaient et se colletaient comme font les enfants de tous les pays ; et des vieillards, appuyés sur leurs arcs ou sur des lances, n'y étaient pas moins jaseurs que ceux des autres climats.

14

Ayant formé le projet de visiter la côte nord du Tanganîka, s'il nous avait fallu revenir sans l'avoir exécuté, par suite du mauvais vouloir des uns ou de la rapacité des autres, nous aurions mérité les railleries dont on eût salué notre retour. Mais l'exemple de Burton m'avait mis en garde contre les

terreurs des indigènes ou les extorsions de leurs chefs ; et nous n'avions à subir ni les craintes des Vouajiji, ni les exigences d'un Kanména. J'avais à mon service, je l'ai déjà dit, vingt rameurs habiles dont j'étais sûr ; il ne s'agissait plus que de trouver un canot.

Àla première parole, Séid ben Médjid mit le sien complètement à notre disposition pour aller n'importe où, et pour aussi longtemps qu'il nous serait agréable. Deux Vouajiji furent engagés en qualité de guides, à raison de huit mètres de cotonnade chacun ; et nos préparatifs se trouvèrent terminés.

J'ai dit que cette exploration avait été résolue entre le docteur et moi, par suite de l'intérêt qui s'attachait à la question du Roussizi, question sur laquelle on a tant discuté, et qui alors était toujours pendante.

Livingstone, qui dès 1869 aurait voulu la résoudre, avait accepté avec empressement l'offre que je lui avais faite. Toutefois il s'inquiétait de l'avenir ; nous allions élucider l'un des points du problème ; mais ensuite, quel parti prendrait-il ? Sa position était réellement déplorable. Il avait avec lui Souzi, Chumah, Gardner, Hamoydah et Halimah, épouse de ce dernier. À ce petit groupe, s'ajoutait Kéïf-Alek, le messager qui lui avait apporté ses dépêches ; en tout cinq hommes et une femme. Pourrait-il se remettre en marche avec aussi peu de monde, et avec les bribes d'étoffe et les quelques grains de verre qui lui restaient après le vol de Shérif ?

S'il n'avait pas été malade, sa vigueur habituelle et son esprit énergique auraient tranché la question. Il aurait emprunté de la cotonnade à Séid ben Médjid, — un emprunt usuraire, — et serait retourné à la côte pour reformer une caravane. Mais il était trop faible. Et combien de temps resterait-il à Oujiji, s'il attendait les valeurs qu'il avait à Kouihara ? Combien de jours serait-il en proie à l'espérance déçue ? Répétant chaque soir : Peut-être demain,... et voyant les semaines passer inutilement. Ses dernières forces ne s'épuiseraient-elles pas dans cette cruelle attente ? Mirambo fermait toujours la route ; combien cela durerait-il ?

Avec tous les égards dus à sa longue expérience, je demandai à Livingstone la permission de lui soumettre plusieurs lignes de conduite, parmi lesquelles il n'aurait qu'à choisir :

1° Retourner chez lui, prendre le repos qu'il avait si bien gagné, et dont il paraissait avoir si grand besoin.

2° Se rendre à Kouihara, y recevoir ses marchandises, louer des pagazis, et repartir pour les bords du Webb, afin de continuer les recherches interrompues.

3° La caravane étant formée, essayer de rejoindre Baker. Pour cela, aller chez Mouanza, traverser le Victoria, en se servant de mes bateaux, ce qui lui ferait éviter Mirambo et Souarourou ; de là, se rendre chez Mtésa, roi d'Ouganda, puis chez Kamrasi, roi de l'Ounyoro, où il entendrait certainement parler du grand homme blanc, qui devait être à Gondokoro avec des forces imposantes.

4° De l'Ounyanyembé, revenir dans l'Oujiji, et retourner au Manyéma en prenant par l'Ougouhha.

5° Ou bien, de l'Oujiji, se rendre auprès de Baker par le Roussizi, le Rouanda, l'Itara et l'Ounyoro.

Quelle que fût la décision à laquelle il s'arrêterait, j'étais entièrement à ses ordres, ainsi que mes gens.

S'il voulait regagner son pays, je serais fier de lui servir d'escorte, me soumettant d'a

vance à toutes ses volontés ; voyageant quand il le désirerait, et m'arrêtant dès qu'il en ferait la demande.

S'il voulait simplement aller à Kouihara, prendre les valeurs qu'il y avait en magasin, je serais heureux de l'y accompagner, et d'ajouter à son avoir une quantité considérable de grains de verre, d'étoffe de première sorte, d'armes à feu et de munitions. Il trouverait là un matériel complet, des vêtements, des ustensiles de cuisine ; enfin une demeure confortable, où il se reposerait pendant, qu'en toute hâte, je me rendrais à la côte. Arrivé à Zanzibar, je lui organiserais une bande de cinquante ou soixante hommes, choisis avec soin, qui lui apporteraient un supplément de provisions, et tout ce qui pourrait lui être utile. Cette bande le rejoindrait immédiatement et lui permettrait d'agir. Après y avoir long » temps réfléchi, ce fut à ce dernier projet qu'il adhéra comme étant le plus praticable, et celui de tous qui entrait le mieux dans ses vues.

L'affaire ainsi réglée, nous pûmes nous livrer à l'exploration du lac.

Bien qu'il fût simplement une frêle pirogue creusée dans l'un des superbes mvoulés d'Ougoma, notre Argo avait une plus noble destination que celle du vaisseau grec d'antique mémoire. Ce n'était pas l'amorce d'une Toison d'or qui le faisait partir ; c'était l'espoir de trouver un chemin qui, peut-être, amènerait les barques du Nil dans l'Oujiji, dans l'Ousohoua, et jusque dans le Mouroungou. Qui pouvait savoir ce que nous allions découvrir ? Non-seulement les indigènes, mais les Arabes nous répétaient que le Roussizi sortait du lac ; et nous supposions qu'il se rendait au N'Yanza d'Albert, ou à celui de Victoria.

Séid ben Médjid nous avait dit que sa pirogue pouvait porter vingt-cinq hommes et trois mille cinq cents livres d'ivoire. Comptant sur cette assurance, nous avions embarqué vingt-cinq de nos gens, dont quelques-uns s'étaient munis de sacs de sel dans l'intention de faire un peu de commerce ; mais à peine avions-nous quitté la rive qu'il fallut y revenir. Le canot, trop chargé, enfonçait jusqu'au bord. Six hommes furent remis à terre, le sel également ; et nous restâmes avec seize rameurs ; plus Sélim, Férajji et les deux guides.

Cette fois, convenablement lesté, le canot se mit à la nage, et se dirigea vers l'île de Bangoué, située à quatre ou cinq milles de notre point de départ.

Il y a quelques années, les Vouatouta ayant fait irruption dans l'Oujiji, la plupart des habitants, Arabes et indigènes, se réfugièrent à Bangoué ; tous ceux qui restèrent dans leurs bourgades furent anéantis par le fer et par la flamme.

Laissant dernière nous cette île, que Burton a décrite, et suivant les courbes du rivage, nous atteignîmes la baie de Kigoma, baie splendide qui fournirait un excellent port, à l'abri des vents à la fois violents et variables qui soufflent sur le Tanganika.

Entrés dans la baie, nous gagnâmes le village du même nom. Il n'était pas encore dix heures ; mais une forte brise, qui menaçait de nous pousser au large, nous fit échouer la barque et dresser notre tente. Kigoma est d'ailleurs, pour les gens que rien ne presse, l'endroit où l'on s'arrête quand on vient d'Oujiji,

Le lendemain au point du jour, on levait le camp ; et après avoir déjeuné et pris le café, nous nous remettions en route,

Parfaitement calme, le lac reflétait l'azur qui se déployait au-dessus de nos têtes, en lui donnant toutefois une couleur plus foncée avec une nuance verdâtre. Les hippopotames venaient souffler à proximité alarmante du canot ; et replongeaient rapidement comme s'ils avaient voulu jouer à cache-cache avec nous.

En face des hautes collines du Bemba, la teinte de l'eau parut annoncer une grande profondeur ; nous jetâmes la sonde, elle indiqua trente-cinq brasses ; nous étions alors à un mille de la côte.

Cette rangée de montagnes revêtue d'une herbe d'un vert éclatant, d'où s'élevaient de grands bois, et qui plongeait ses flancs abrupts jusqu'au fond du lac où elle jetait ses promontoires, déroulait devant nous des beautés qui nous en faisaient espérer d'autres, sans jamais que notre espoir fût déçu. À chacune de ses pointes que nous doublions, c'étaient de nouvelles surprises ; dans chacun de ses plis un tableau ravissant, des bouquets d'arbres couronnés de fleurs, et d'où s'exhalaient des parfums d'une suavité indicible. Une variété infinie dans les contours : des pyramides, des cônes tronqués, des tables rases, des toits pareils à ceux des églises, des croupes unies et gracieuses, des crêtes déchiquetées et sauvages ; scènes changeantes qui nous arrachaient des cris d'admiration. Que je fusse ravi, n'avait rien de surprenant ; mais le docteur lui-même, que j'aurais cru blasé sur de pareils tableaux, n'était pas moins enchanté que moi.

Je n'avais rien vu de pareil depuis que j'étais en Afrique, rien de semblable à ces hameaux de pêcheurs, enfouis dans des bosquets de palmiers, de bananiers, de figuiers du Bengale et de mimosas ; bosquets entourés de jardins et de petites pièces de terre, dont les épis luxuriants regardaient l'eau transparente, ou se reflétaient les cimes qui leur servaient d'abri contre la tempête.

Évidemment, les pêcheurs qui habitent ces parages trouvent leur situation bonne. Le poisson abonde ; les pentes rapides, cultivées par les femmes, produisent du sorgho et du maïs en quantité ; les jardins sont remplis de manioc, d'arachides, de patates ; les élaïs procurent l'huile et le breuvage ; les bananiers, des masses de fruits délicieux, et dans les ravins sont de grands arbres, dont
Bords du lac Tanganika. on fait les pirogues. La nature leur prodigue en cet endroit tout ce qu'ils peuvent désirer ; ils ne conçoivent rien au delà. C'est quand on voit tous ces éléments d'un bonheur qui, pour eux, est parfait, que l'on pense à ce qu'ils doivent souffrir, lorsque, arrachés de ces lieux, ils traversent les déserts qui les en sépareront pour toujours ; lorsque ils marchent enchaînés, conduits par ces hommes qui les ont achetés huit mètres de cotonnade pour leur faire faire la cueillette du girofle ou le métier de portefaix.

Comme nous approchions de Niasanga, notre deuxième halte, la côte avec ses collines pittoresques, ses retraits charmants, ses cultures, ses troupeaux, me rappela tout à fait le rivage du vieux Pontus.

Un peu avant d'échouer la pirogue, deux légers incidents se produisirent ; un grand lézard, de plus de deux pieds de long, se glissa dans la falaise, sans nous donner le temps de le bien voir. Livingstone pensa néanmoins que c'était le monitor terrestris. Bientôt après je tuai un grand cynocéphale qui, de l'extrémité du museau à celle de la queue, mesurait quatre pieds neuf pouces, et dont le poids était d'environ cent livres ; la face n'avait pas moins de huit pouces et demi de longueur. Pas de crinière, pas de touffe de poils au bout de la queue ; mais tout le corps revêtu d'un pelage très-rude. Les singes de ce genre se voyaient en grand nombre, ainsi que l'espèce à tête de chat et à longue queue, espèce très-active et plus petite.

Niasanga, situé au bas d'un amphithéâtre de collines, et à l'embouchure d'un ruisseau, qui porte le même nom, a, comme tous les villages voisins, ses bouquets d'arbres et de bananiers, ses champs de maïs, de sorgho et de manioc.

Nos tentes étaient dressées sous un figuier-banian ; près d'elles se trouvaient une demi-douzaine de pirogues de différentes grandeur ; en face de nous l'immense nappe d'eau, attirant la brise, et d'un gris clair ; dans le lointain l'Ougoma, l'Oukaramba, et l'île de Mouzimou, dont les montagnes nous apparaissaient revêtues d'un bleu foncé.

Les galets que nous voyions sur la grève, en petits monceaux ou en lignes formés par les vagues, étaient des fragments de quartz poli, de schiste, de grès conglomeré, d'argile très-ferrugineuse, d'argile endurcie, etc., et nous révélaient la nature des roches dont se composaient les montagnes voisines.

D'énormes roseaux s'élevaient comme une haie entre le rivage et les cultures. Parmi la gent ailée nous remarquâmes surtout les bergeronnettes, que protègent les indigènes ; pour eux ce sont des messagères de paix et d'heureux présages ; quiconque les attaquerait serait frappé d'une amende. Il faudrait être d'ailleurs bien méchant pour leur nuire ; elles montrent tant de confiance ! À peine touchions-nous le rivage qu'elles vinrent à notre rencontre et firent le saint-esprit à portée de notre atteinte. En fait d'oiseaux, nous vîmes encore là des tourterelles, des paddas, des bandes de veuves, des corneilles, des martins-pêcheurs, des oies, des plotus, des milans, des aigles, des balbusards.

À Niasanga, Livingstone fut pris de diarrhée ; c'est là le seul côté faible de son organisme ; mais j'ai vu qu'il avait fréquemment à s'en plaindre ; un écart de régime ou une vive émotion amenait toujours chez lui une crise de cette nature ; tandis que chez moi c'était l'opposé ; la malaria ou un trouble moral produisait invariablement l'excès contraire, et parfois un accès de fièvre.

Le troisième jour, quatre heures de rame nous conduisirent à Zassi, petit village, situé à l'embouchure d'un ruisseau, dont il a pris le nom. Les montagnes qui bordaient la côte, s'élevaient de deux mille à deux mille cinq cents pieds au-dessus du lac ; et le pays me semblait à chaque instant devenir plus pittoresque, plus animé ; bien plus séduisant que tout ce que l'on voit près du lac George, ou sur les bords de l'Hudson. Pas un pli du rivage qui n'eût sa forêt de palmiers, ses cases en forme de ruche, entrevues sous les grandes frondes, pareilles à d'énormes plumes ; pas une de ces retraites de la côte qui ne fût un délicieux tableau ; pas une terrasse, pas une banquette, voire un talus qui ne fut occupé.

Un groupe de montagnes coniques s'élève à côté de Zassi, qu'il fait reconnaître de loin. Vis-à-vis de ce groupe, nommé Kirassa, le lac a trente-cinq brasses de profondeur, comme au large des collines de Bemba ; mais à un mille plus au nord ma sonde, qui était de cent quinze brasses, n'atteignit pas le fond ; malheureusement elle se brisa et j'en perdis les trois quarts. Au sud d'Oujiji, à la hauteur du Kabogo, Livingstone avait trouvé jusqu'à trois cents brasses (cinq cent quarante-six mètres). Il avait également perdu le plomb de sa sonde, et cent brasses de ligne ; mais il lui en restait neuf cents, dont nous espérions faire usage dans la traversée du lac.

Notre quatrième camp fut dressé dans l'Ouroundi, sur une île sableuse appelée Nyabigma et qui se trouve à une demi-heure de la frontière.

Bien que la Mchala soit considérée par les deux peuplades comme étant la ligne de démarcation entre les deux provinces, il y a des établissements de Vouaroundi en deçà de la rivière, par exemple

à Kagounga, village situé à une heure de Zassi, vers le nord ; et des bourgades de Vouajiji sur les deltas fertiles du Kasokoué, du Namousinga et du Louaba, qui sont dans l'Ouroundi.

De Nyabigma, l'œil embrasse la courbe profonde que décrit la montagne entre les promontoires de Kazinga et de Kasofou, — une étendue de vingt à vingt-cinq milles. Cette arène, aux sommets irréguliers, voilés à peu près constamment d'un éther floconneux, et dont les profondes déchirures laissent échapper de nombreux cours d'eau, forme une scène des plus imposantes. À sa base se déploie une large bande alluviale d'une fertilité à défier toute description : des palmiers, des bananiers, des arbres touffus ; et partout des groupes de villages.

Le Louaba, ou Rouaba, qui débouche au nord du cap Kitounda ; le Kasokoué, le Namousinga, la Mchala, qui se jettent au sud du même cap, arrosent cette plaine féconde.

Tous les deltas des rivières que reçoit le Tanganika sont entourés d'une épaisse ceinture de papyrus et de matétés, ceinture qui, à certaines places, acquiert une grande largeur. Au fond de quelques-unes de ces jungles, parfois impénétrables, comme celles des bouches du Louaba et du Kasokoué, sont des étangs paisibles, qui servent de retraite à une multitude de canards, de sarcelles, d'oies, d'ibis, de grues, de pélicans, de cigognes, de bécassines, d'alcyons, etc., que les fondrières, la fièvre et le hallier protègent contre le chasseur.

Au moment de quitter Nyabigma, nous distribuâmes à chacun de nos hommes dix charges de poudre, et autant de balles, pour le cas où les Vouaroundi nous montreraient la haine que leur inspirent les étrangers.

Nous partîmes au point du jour ; moins d'une heure après, nous avions passé le Kitanda. Ce cap est une plate-forme, peu élevée, composée d'un conglomérat quartzeux, et qui, du pied de l'hémicycle où naissent le Louaba et les cours d'eau voisins, se projette à une distance d'à peu près huit milles.

La baie fut traversée, et nous arrivâmes à l'extrémité du cap Kasofou. De là nous découvrîmes une série d'autres caps : le Kigongo, le Katounga et le Bagoulouka, devant lesquels il nous fallut passer pour atteindre la charmante position de Makoungou, où nous nous arrêtâmes. Dans tout ce trajet les villages sont nombreux.

À Makoungou, on nous demanda le tribut. Bien que l'étoffe et les grains de verre m'appartinssent, le docteur, en raison de son âge, de son expérience, de sa grand'maitrise, fut chargé de traiter l'affaire. J'avais eu maintes fois, on se le rappelle, la tâche écœurante de débattre le honga ; j'étais curieux de voir comment le grand voyageur s'acquitterait de cette corvée.

Le matéko, chef de troisième ordre, réclamait deux dotis et demi, soit dix mètres de cotonnade. Livingstone répondit à cela en demandant si l'on ne nous apportait rien ?

« Non, fut-il répliqué ; le jour est fini ; il est trop tard ; mais si vous payez le tribut, le chef vous donnera quelque chose quand vous repasserez. »

Le docteur se mit à rire, et dit au chef qui arrivait : « Puisque vous attendez notre retour pour nous faire un présent, je payerai quand nous reviendrons. »

Déconcerté d'abord, le matéko réfléchit, puis en revint à sa demande.

« Apportez-nous un mouton, reprit le docteur, un petit mouton ; nos estomacs sont vides ; il est tard, et nous avons faim depuis la moitié du jour. »

L'appel fut entendu ; le vieux chef s'empressa de nous envoyer un agneau, accompagné de douze ou quinze litres de vin de palme, et reçut en échange ses dix mètres d'étoffe.

L'agneau fut tué sans retard, et parfaitement digéré ; mais le vin de palme, hélas ! Ce vin, à la fois doux et capiteux, quel présent funeste ! Souzi, l'inestimable adjoint du docteur, et Bombay, le chef de mes hommes, étaient chargés de veiller sur le canot ; imbibés de la fatale liqueur, ils dormirent d'un sommeil de plomb ; et le lendemain nous avions à déplorer la perte d'une foule de choses, qui, pour nous, étaient d'un prix inestimable ; entre autres la ligne de sonde de mon compagnon, une ligne de neuf cents brasses ; cinq cents cartouches, faites pour mes propres armes, et quatre-vingt-dix balles de mousquet.

Outre ces objets indispensables dans une contrée hostile, on nous avait enlevé un grand sac de farine, et tout le sucre du docteur.

C'était la troisième fois que la négligence de Bombay me causait une perte considérable, et la quatre-vingt-dix-neuvième que je me repentais amèrement d'avoir eu foi aux éloges que Speke et Grant lui ont donnés.

L'ignorance et la couardise avaient seuls empêché les voleurs d'emmener le canot, avec tout ce qu'il renfermait, y compris Bombay et Souzi, qui auraient été bel et bien vendus.

Je me figure sans peine l'agréable surprise des filous au goût exquis du sucre, et leur étonnement à la vue des cartouches ; mais qui sait le résultat de leur trouvaille ? Cette caisse de munitions, entre leurs mains, a pu devenir la boite de Pandore. Pourvu qu'ils ne se soient pas blessés avec les balles explosibles, et avec ces petits cylindres de cuivre, dont ils ignoraient le contenu, et qu'ils ont pu vouloir essayer de fondre !

Tout désolés de cette perte irréparable, nous n'en partîmes pas moins à l'heure habituelle ; et nous continuâmes à nous diriger vers le nord, en suivant toujours la côte. Nous longeâmes ainsi les convexités alluviales que forment à leurs embouchures le Kigouéna, le Kikoumou, le Kisounoué ; et quand l'intérieur d'une baie semblait promettre quelque vue intéressante, nous y entrions pour en suivre les contours. C'était partout la même scène, la même richesse ; toujours des rivières, sortant des ravins ; toujours des terrains féconds où prospérait l'élaïs ; toujours des palmiers, des bananiers, des villages sous leur ombre et entourés de cultures.

De temps à autre, nous passions devant une bande de sable, ou couverte de galets, petite plage convertie en marché pour la vente du poisson et des principaux produits des localités voisines. Puis nous retrouvions des fourrés de papyrus et de roseaux recouvrant les marais qu'ils avaient formés en arrêtant la rivière ; ou bien les montagnes plongeaient à pic dans le lac, et se repliaient en courbes profondes, remplies d'une alluvion de huit à dix milles de large.

Continuellement se voyaient des pirogues, nageant au long du ressac, en dépit d'un chavirement possible qui eût fait tomber l'équipage dans la gueule des crocodiles. L'un de ces canots était-il à peu de distance, nos hommes se mettaient à chanter, faisaient force de rame et tâchaient de passer devant. Piqués au jeu, les autres redoublaient de vitesse ; et debout, complètement nus, pagayant avec ardeur, nous offraient une belle occasion de faire des études d'anatomie comparée.

Plus loin, un groupe de pêcheurs, indolemment couchés sur la grève, in puris naturalibus, suivaient d'un œil curieux les pirogues qui glissaient dans le voisinage.

C'était ensuite une flottille de canots, dont les propriétaires se reposaient dans leurs cases, ou pêchaient à la ligne, ou préparaient activement leurs filets.

Des enfants s'ébattaient dans l'eau, sous les yeux de leurs mères, qui, assises à l'ombre, applaudissaient à leurs jeux pleins de hardiesse ; d'où je suppose que les crocodiles ne sont communs dans le lac qu'à l'embouchure des rivières d'une certaine importance.

Entre les caps de Mouremboué et de Kisounvoué, distants de quatre à cinq milles l'un de l'autre, et que sépare un terrain plat, rivage de sable et de cailloux, habite une population nombreuse, échelonnée depuis le bord de l'eau jusqu'au pied de la montagne.

Àmoitié chemin des deux caps, se trouve un groupe de villages, appelé Bikari, dont le chef réclame un tribut des gens qui passent sur ses terres.

Depuis que la disparition de mes cartouches ne nous permettait plus d'affronter une lutte sérieuse, nous évitions avec soin tous les endroits qui étaient mal famés chez les Vouajiji. Mais cette fois nos guides se méprirent sur les intentions des indigènes, ou pensèrent qu'une halte, à l'ombre des bananiers, valait mieux que d'être immobiles en plein soleil dans une étroite pirogue. Toujours est-il que nos Vouajiji n'avaient pas encore exprimé leur opinion, lorsque les Vouabikari nous hélèrent du rivage, en nous menaçant de la vengeance de leur chef, si nous passions sans nous arrêter. Leurs voix ne ressemblant en rien au chant des sirènes, nous refusâmes d'obéir.

Le peu d'effet de leurs menaces irrita les réclamants ; ils eurent recours aux pierres et se mirent à nous en jeter avec fureur. Effleuré par l'un des cailloux, je fis entendre qu'une balle pourrait être envoyée sur la plage, en guise d'avertissement ; mais le silence du docteur parut désapprouver cette mesure, et nous filâmes sans répondre.

Comme ces démonstrations hostiles n'avaient rien d'agréable, et qu'elles paraissaient devoir se renouveler à chacun des villages devant lesquels nous passions, notre canot fut conduit tout d'une traite à la pointe de Mouremboué. La rivière du même nom formait là un delta protégé par un large fouillis de papyrus, de roseaux, de canne épineuse, que l'indigène le plus audacieux n'oserait affronter, surtout sachant que derrière ces chevaux de frise étaient les fusils d'hommes blancs, auxquels ses compatriotes venaient de faire une grave injure.

Notre pirogue traînée sur la rive, nous allâmes nous asseoir dans un petit coin sableux, ou Férajji ne tarda pas à nous servir d'excellent café.

Malgré le danger qui nous menaçait toujours, nous éprouvions un bien-être réel. L'entretien s'éleva peu à peu dans les régions supérieures, où il nous entraîna bien au-dessus des ressentiments terrestres ; et sous l'influence du moka et d'une douce philosophie, nous nous sentîmes émus de pitié pour les aveugles qui nous provoquaient. Le docteur avait souvent rencontré de pareilles dispositions ; il les attribuait à la conduite insensée, non moins que criminelle, des traitants ; sur quoi je suis entièrement de son avis.

Ayant fini de prendre notre café et de discourir sur l'éthique, nous revînmes à notre pirogue, et nous nous dirigeâmes vers le Sentakeyi. Bien que ce cap fût à neuf ou dix milles de la petite grève que nous quittions, nous espérions l'atteindre avant la fin du jour. Mais le soleil se coucha ; et malgré la vigueur avec laquelle ramaient nos hommes, nous étions encore loin du but. Toutefois, profitant du clair de lune, et le danger de la position étant compris de chacun, la route fut continuée.

Il était près de huit heures quand nous nous arrêtâmes en un lieu désert, sur une langue de sable, adossée à une berge de huit à dix pieds de haut, et flanquée, des deux côtés, de masses rocheuses en désagrégation. Notre espoir était qu'en ne faisant pas de bruit, nous resterions inaperçus, et qu'après un repos de quelques heures, nous pourrions repartir sans avoir eu d'encombre.

Ànotre feu l'eau chauffait pour le thé ; à celui de nos gens se faisait la bouillie, quand les vedettes nous signalèrent des formes nombres qui rampaient vers le bivac. Ces formes rampantes se dressèrent à notre appel, et vinrent à nous en proférant le salut indigène : vouaké.

Nos Vouajiji leur ayant expliqué que nous étions des Vouangouana, leur dirent que nous partirions au lever du soleil, et ajoutèrent que s'ils avaient quelque chose à nous céder nous l'achèterions avec plaisir. Ils parurent très-satisfaits de cette demande ; et après un instant d'entretien, pendant lequel ils nous semblèrent prendre des notes mentales sur le camp, ils s'éloignèrent en promettant de revenir au point du jour et d'apporter des vivres.

Tandis que nous savourions notre thé, les gens du guet nous avertirent de l'approche d'une nouvelle bande. Ce fut le même salut, la même manière d'observer, la même assurance d'une amitié que j'estimai beaucoup trop vive pour être sincère.

Peu de temps après, troisième visite, absolument pareille, avec des protestations de plus en plus chaleureuses ; et nous vîmes deux canots croiser devant le bivac, d'une allure qui nous parut plus rapide que la nage habituelle.

Évidemment notre présence était connue dans les villages voisins, dont ces divers partis étaient les émissaires. Or, sur toute la route, depuis Zanzibar jusqu'au lac, jamais, sous aucun prétexte, on ne vient saluer personne après la chute du jour ; quiconque serait surpris à la nuit close, rôdant aux environs du camp, recevrait un coup de fusil. Ces allées et ces venues, cette joie exubérante au sujet de l'arrivée d'un petit nombre de Vouangouana, arrivée qui dans le pays n'a rien d'extraordinaire, étaient bien faites pour éveiller des craintes. Nous échangions nos remarques à ce sujet, le docteur et moi, quand une quatrième bande, plus bruyante que les autres, vint nous exprimer la satisfaction qu'elle avait de nous voir, et cela dans les termes les plus extravagants.

Le souper était fini ; chacun pensa qu'il fallait agir et se hâter. Dès que la bande fut partie, nous sautâmes dans la pirogue, qui fut repoussée du rivage avec le moins de bruit possible. Il était grand temps ; comme nous sortions de la pénombre projetée par la côte, je fis remarquer au docteur des formes accroupies derrière les rochers qui se trouvaient à notre droite ; d'autres corps gagnaient en rampant le sommet de ces rochers, tandis qu'un parti nombreux s'avançait à sa gauche, d'une façon non moins suspecte. Au même instant une voix nous héla du haut de la berge, juste au-dessus de l'endroit que nous venions de quitter. « Bien joué ! » cria le docteur ; et la pirogue fila rapidement, laissant derrière elle les voleurs déconfits.

Ici encore ma main était prête à leur envoyer deux balles, comme avertissement du respect qu'à l'avenir ils devraient avoir pour les étrangers. Sans la présence du docteur la chose était faite ; mais si elle avait été nécessaire, il en eût certainement donné l'ordre ; et ma main resta immobile.

Après six heures de rame qui nous firent doubler le cap Sentakeyi, nous nous arrêtâmes à Mougeyo, petite bourgade de pêcheurs, où il nous fut permis de nous reposer un instant.

Au point du jour nous étions en route, et sur les huit heures nous arrivions à Magala, dont le moutouaré (chef de second ordre) passait pour un homme généreux. Nous avions eu depuis notre

dernier camp dix-huit heures de nage, ce qui, à raison de deux milles et demi par heure, faisait quarante-cinq milles.

Du cap Magala, un des points les plus saillants de la côte, ce dont nous profitâmes pour relever diverses positions, la grande île de Mouzimou (l'Oubouari de Burton) se trouve au sud-sud-ouest, et l'on voit se rapprocher rapidement les deux rives du lac, qui paraissent se rejoindre à une distance d'environ trente milles. Le Tanganika, en cet endroit, n'a plus que huit ou dix milles de large.

De notre cap nous distinguions fort bien la chaîne occidentale, dont l'altitude au-dessus du lac parait être en moyenne de trois mille pieds. Cette moyenne est dépassée d'environ cinq cents pieds par le pic de Louhanga, qui se dresse un peu au nord du couchant de Magala, et par Soumbourizi, capitale de l'Ouvira, qui peut se trouver à trois cents pieds au-dessus des hauteurs voisines.

L'Ouvira, situé en face de l'Ouroundi, avait alors pour grand chef un appelé Mrouta, dont Soumbourizi était la résidence.

Les Vouaroundi de Magala se montrèrent à la fois très-polis et très-curieux de nous contempler. Ils se pressèrent en foule à la porte de la tente et attachèrent sur nous des regards avides, comme s'ils avaient craint de voir disparaître subitement ce spectacle d'un si haut intérêt.

Dans l'après-midi, le moutouaré vint nous faire sa visite. Bien qu'il fût alors en grande tenue, je reconnus en lui un tout jeune homme, dont, parmi les curieux du matin, j'avais remarqué le joli visage, la fière tournure, et les belles dents qu'un joyeux rire découvrait sans cesse. Le chef était décoré d'une profusion d'ornements d'ivoire, de nombreux colliers, d'énormes bracelets de cuivre jaune, et de lourdes spirales en fil de fer autour des chevilles ; mais il n'y avait pas à s'y méprendre : c'était bien la belle mine qui m'avait frappé le matin.

L'admiration fut réciproque. En retour des huit mètres d'étoffe et de la dizaine de rangs de perles rouges dont nous lui fîmes présent, il nous donna un mouton gras à large queue et une jarre de lait, deux choses qui dans notre position nous furent très-agréables.

Là nous apprîmes que la guerre était déclarée entre Makamba, chef du pays où nous nous rendions, et Vouaroumachanya, sultan du district voisin. On nous conseillait de retourner chez nous, à moins que nous ne voulussions prêter assistance à l'un des combattants. Mais nous étions en route pour gagner le Roussizi, et de pareilles considérations n'étaient pas faites pour nous arrêter.
À Magala.

Le lendemain donc nous quittions Magala pour nous rendre au pays de Makamba.

La frontière de l'Ouroundi proprement dit venait d'être passée ; le territoire dont nous suivions la rive était celui d'Ousigé, lorsque le vent se leva du sud-ouest ; bientôt la pirogue fit de telles embardées, qu'il fallut mettre le cap sur Kisouka, et s'arrêter dans ce village, qui est environ à quatre milles au nord du point où commence le Mougéré, district de l'Ousigé.

Àpeine avions-nous dressé la tente, qu'un Mgouana, établi chez Makamba, vint nous saluer, et nous mit au courant de la guerre que se faisaient les deux voisins. Cette guerre, qui durait depuis longtemps, n'avait rien de bien terrible. L'un des belligérants entrait chez l'autre, y enlevait quelques têtes de bétail et se retirait après avoir tué un ou deux hommes qu'il avait surpris par hasard. L'autre laissait écouler des semaines ou des mois ; puis il passait chez l'ennemi, y faisait la même capture que celle dont il avait à se plaindre ; et la balance s'établissait au préjudice des deux

peuples. Il était bien rare qu'il y eût combat, les Africains étant par nature décidément opposés à toute manœuvre de guerre tant soit peu énergique.

Ces renseignements obtenus, le Mgouna fut questionné sut un point d'un bien autre intérêt ; je veux parler du Roussizi. Prenant alors un air capable, et du ton d'un homme dont la parole ne saurait être mise en doute que par des ânes fieffés, notre personnage affirma que la rivière sortait du lac et se rendait au pays de Mtésa. « Pouvait-il en être différemment ? »

Le docteur semblait à peu près convaincu ; moi j'avais plus de défiance ; l'enthousiasme du Zanzibarite pour une chose qui l'intéressait fort peu, me semblait louche ; ses barikallah ! ses inchallah ! étaient trop fervents ; ses réponses s'accordaient trop bien avec nos désirs.

Àcette déposition, il est vrai, s'ajoutait celle d'un autre Mgouana que Livingstone avait rencontré dans le sud, et qui lui avait fait un rapport analogue. Ce Mgouana lui avait dit que le père ou le grand-père de Roumanika, roi actuel du Karagoueh, avait pensé à creuser le lit du Kitangoulé, afin que ses canots pussent se rendre dans l'Oujiji, où il voulait établir des relations commerciales. Ce rapport coïncidant avec cette opinion que le Tanganika a un déversoir n'importe où, mais en a un, opinion qui est celle du docteur, rendait celui-ci très-partial pour notre Zanzibarite. En somme, nous allions voir.

Le jour suivant, deux heures après le coucher du soleil, nous passions devant le delta du Mougéré, rivière qui donne son nom au district limitrophe de celui que gouverne Makamba. En face de la plus méridionale des trois branches de son embouchure, une différence frappante s'observa dans la couleur de l'eau ; la ligne de démarcation entre les deux ondes était nettement tracée d'orient en occident : d'un côté le vert clair et transparent du lac, de l'autre un flot jaune et bourbeux.

Peu de temps après notre passage devant la première bouche, nous vîmes la seconde branche, puis la troisième. Chacune d'elles avait seulement quelques mètres de large ; mais toutes les deux roulaient assez d'eau pour que nous ayons pu les remonter à plusieurs perches de l'embouchure.

En amont de sa troisième branche, la rivière formait une courbe profonde d'où s'apercevaient des villages groupés sur les deux bords, villages qui appartenaient à Makamba, et dans lesquels ce chef avait sa résidence.

Jamais d'homme blanc n'avait été vu par les indigènes, qui naturellement accoururent en foule pour nous voir débarquer. Tous les hommes avaient à la main une grande lance ; quelques-uns y joignaient une espèce de casse-tête, et çà et là se voyait une petite hache.

Nous fûmes conduits à une hutte que nous partageâmes, le docteur et moi. Ce qui arriva ensuite ne m'a laissé qu'un vague souvenir ; car la fièvre me ressaisit, pour la première fois depuis mon départ de l'Ounyanyembé. Je me rappelle confusément les efforts que je faisais pour deviner l'âge que pouvait avoir Makamba, et me souviens que, dans mes instants lucides, je voyais Livingstone auprès de moi, que je sentais sa main toucher la mienne ou se poser sur mon front avec une douceur infinie.

De Bagamoyo à l'Ounyanyembé, j'avais eu la fièvre à diverses reprises ; mais personne n'avait été là pour diminuer mes souffrances, ou pour éclairer la sombre perspective qui se déploie aux yeux du voyageur malade et solitaire. Depuis trois mois la fièvre ne m'était pas revenue ; mais je regrettais à peine son retour, puisqu'il me rendait l'objet de la sollicitude paternelle de l'homme excellent dont j'étais le compagnon.

Le lendemain, lorsque Makamba vint nous voir, suivi d'un bœuf, d'un mouton et d'une chèvre, dont il nous faisait présent, l'accès était passé, et je pus écouter la réponse qu'il fit au docteur à l'égard du Roussizi.

Le Mgouana était là ; et, toujours souriant, toujours enthousiaste, il ne se troubla pas le moins du monde en nous transmettant l'assertion du chef, dont il était l'interprète, à savoir « que le Roussizi, après avoir reçu le Louanda ou Rouanda, à un jour de la côte en se rendant par terre au confluent, à deux jours en y allant en canot, venait se jeter dans le lac.

Notre espoir, surexcité par l'affirmation contraire, se refroidit non moins vite qu'il s'était enflammé.

Nous payâmes au chef à titre de honga, mais en réalité comme échange, trente-six mètres d'étoffe et quatre-vingt-dix rangs de perles de différente espèce. Je regrettai de n'avoir pas un des nombreux fichus d'indienne qui étaient restés à Kouihara dans mes bagages. Ici ils auraient fait merveille.

L'affaire étant réglée, Makamba présenta son fils, un grand jeune homme d'environ dix-huit ans, à Livingstone, en le priant de l'adopter. Avec son joyeux rire, le docteur repoussa la proposition, dont il avait compris le sens, et qui n'était faite que pour obtenir un supplément d'étoffe. Makamba prit la chose en bonne part et n'insista pas davantage.

Le soir il se montra même, en fait de bière, d'une libéralité qui alla jusqu'à la profusion ; d'où il résulta que Souzi fut complètement ivre.

Comme le jour venait de poindre, je fus réveillé par un bruit sec, pareil à un claquement. Je prêtai l'oreille ; le bruit se faisait dans notre case et provenait du docteur. Vers minuit, Livingstone avait senti quelqu'un s'étendre à son côté ; supposant que c'était moi, il s'était reculé au fin bord de la couche pour me faire place. Mais au point du jour, réveillé par le froid, et se mettant sur le coude pour regarder son camarade, il avait vu son noir serviteur, lequel s'était emparé de la couverture et occupait le lit presque en totalité. Avec la mansuétude qui le caractérise, au lieu de prendre une baguette et de houspiller son homme, le docteur se contentait de lui frapper sur l'épaule, en disant : « Levez-vous, Souzi ; levez-vous donc ; vous êtes dans mon lit. Comment osez-vous, monsieur, vous enivrer de cette façon, quand je vous ai recommandé tant de fois de vous en abstenir ? Voyons ! levez-vous. Allons donc ! Vous ne voulez pas ? J'en suis fâché. Voilà pour vous. Encore, encore. »

Souzi ronflait toujours, et les tapes continuaient. À la fin, son cuir ayant fini par en sentir quelque chose, il ouvrit les yeux et comprit la faute qu'il avait commise en usurpant le lit de son maître. Il eut l'oreille très-basse quand il sut que le petit-maître, ainsi qu'on m'appelait, avait eu connaissance du fait.

Le troisième jour, dans la soirée, — nous devions partir le lendemain au lever de l'aurore, — Makamba vint nous faire ses adieux et nous demanda de lui renvoyer notre canot, dès que nous serions arrivés chez Rouhinga, son frère ainé, dont le territoire est au sommet du lac. Ce canot, disait-il, lui était nécessaire. Il nous priait en outre de lui laisser deux de nos hommes avec leurs fusils et des munitions, pour le cas où son ennemi viendrait l'attaquer. Cette double requête nous fit partir immédiatement.

Neuf heures après, nous étions dans le Mougihéhoua, territoire qui a pour chef ce frère aîné de Makamba.

En jetant un regard en arrière, sur le point d'où nous étions partis, nous vîmes qu'au lieu d'aller en ligne droite du levant au couchant, nous avions suivi une diagonale, du sud-est au nord-ouest. En d'autres termes, du Mougéré, qui est à dix milles au moins de l'extrémité nord de la côte orientale, nous avions gagné Mougihéhoua, qui se trouve au point le plus septentrional du côté de l'ouest.

En continuant à suivre le rivage, nous aurions longé le Moukanigi, province de Vouaroumachanya, et l'Ousambara, qui appartient à Simveh, allié du précédent. La diagonale nous épargna les difficultés qui auraient pu résulter pour nous de l'état de guerre dans lequel Vouaroumachanya se trouvait avec Makamba.

Situé à l'embouchure du Roussizi, le Mougihéhoua est une contrée excessivement plate ; sa partie la plus haute n'est pas à dix pieds au-dessus du Tanganika ; et il renferme de nombreuses dépressions, fourrées de papyrus, de matétés gigantesques, et remplies d'eaux stagnantes, d'où s'échappent des torrents d'effluves pestilentiels.

Dans tous les endroits non marécageux, le sol est couvert de riches pâturages où s'élèvent de nombreux troupeaux, surtout des chèvres et des moutons, qui sont les plus beaux et les meilleurs que j'aie vus en Afrique, bien qu'ils ne soient pas comparables aux fins moutons de la Grande-Bretagne ou des États-Unis.

De tous côtés l'on apercevait des villages ; car n'était la ceinture d'euphorbe, dont quelques chefs ont entouré leurs bourgades pour les défendre, l'œil embrasserait d'un regard la totalité du Mougihéhoua.
Souzi.

Le fond du lac, d'une rive à l'autre, fourmille de crocodiles. J'en ai compté dix à la fois, d'un point de la grève, et le Roussizi en est encombré.

Àpeine étions-nous dans son village, que Rouhinga vint nous voir. C'était un homme fort aimable, très-curieux de choses nouvelles et toujours prêt à rire, bien que, d'après son compte, il n'eût pas moins de cent ans. Plus âgé que Makamba, il était loin d'avoir la dignité de son frère et d'être considéré par son peuplé avec autant d'admiration et de respect ; mais il connaissait mieux le pays, avait une mémoire prodigieuse, et parlait de toute la contrée avec beaucoup d'intelligence.

Les politesses d'usage terminées, après qu'il nous eut offert un bœuf, un mouton, du lait et du miel, Rouhinga fut prié de nous dire tout ce qu'il savait de la région voisine. Il s'y prêta de bonne grâce, et les renseignements qu'il nous donna peuvent se résumer ainsi : .

La contrée qui borde le fond du lac, à partir de l'Ouroundi, sur la rive orientale, jusqu'à l'Ouvira, sur la côte opposée, renferme les districts suivants :

1° Le Mougéré, qui a pour chef Makamba. Deux petites rivières, le Mougéré et le Mpanda, y ont leur embouchure.

2° Le Moukanigi, gouverné par Vouaroumachanya, et qui occupe toute la partie nord-est de la tête du lac. Le Kérindoua et le Mougéra-voua-Kanigi débouchent dans ce district.

3° L'Ousambara, qui s'étend jusqu'à la rive gauche du Roussizi, et qui a pour chef Simveh, ami et allié de Vouaroumachanya.

4° Le Mougihéhoua, commençant au Roussizi (rive droite) et s'étendant jusqu'à l'extrémité nord-ouest du lac ; pays de Rouhinga, où nous étions alors.

5° Le Rouhouenga, qui s'étend jusqu'à l'Ouvira, en enveloppant au nord le Mougihéhoua, et qui va jusqu'aux montagnes de Chamati. Il a pour chef Makamba, celui du Mougéré.

Au delà du Rouhouenga, depuis les montagnes jusqu'au Rouanda, est le pays de Chamati.

Àl'ouest du Rouhouenga est l'Ouachi, comprenant les montagnes sur une étendue de deux jours de marche, dans la direction du couchant.

Tous ces districts sont les subdivisions de ce qu'on appelle généralement l'Ousigé et le Rouhouenga. Cette dernière province se compose du Rouhouenga proprement dit et du Mougihéhoua. L'Ousigé est formé de l'Ousambara, du Moukanigi et du Mougéré.

Mais l'Ousigé et le Rouhouenga ne sont eux-mêmes qu'une division de l'Ouroundi, qui embrasse toute la contrée située au bord du lac, depuis la Mchala, sur la rive orientale, jusqu'à l'Ouvira, placé au couchant, avec une profondeur de plus de dix journées de marche vers le nord, et de plus d'un mois dans la direction du nord-ouest. Cette route d'un mois conduit à Mouroukouko, résidence de Mouézi, chef suprême de tout l'Ouroundi.

Au nord de ce royaume est le Rouanda, qui est également fort étendu.

Rouhinga nous parla ensuite du Roussizi. « Cette rivière, nous dit-il, prend sa source dans le voisinage d'un lac appelé Kivo, lac aussi long que de Mougihéhoua à Mougéré, et aussi large que de Mougihéhoua au pays de Vouaroumachanya, ce qui peut se traduire par environ dix-huit milles de longueur sur huit de large. Le lac Kivo est entouré de montagnes au nord et au couchant. C'est du côté nord-ouest de l'une de ces montagnes que sort le Roussizi, d'abord petit ruisseau rapide ; mais en se dirigeant vers le Tanganika, il se grossit de beaucoup de rivières et a déjà quatorze affluents quand il reçoit le Rouanda, qui est le plus large de tous.

« Le lac Kivo s'appelle ainsi du nom de la province dans laquelle il se trouve. D'un côté est le Moutoumbi (probablement l'Outoundi de Speke et de Baker) ; à l'ouest est le Rouanda, à l'est l'Ouroundi.

« Le chef du Kivo se nomme Kouansibara. »

L'étendue et la précision de ces renseignements rendaient très-difficile de les mettre en doute. Il ne restait plus qu'à voir déboucher la rivière.

Nous choisîmes parmi nos hommes dix pagayeurs vigoureux, et le lendemain matin nous partîmes pour explorer le fond du lac. Nous y trouvâmes sept grandes indentations dont l'ouverture a d'un mille et demi à trois milles de large, et que séparent de longues pointes sableuses, couvertes de matétés.

La première de ces baies, en partant du couchant, a cette largeur de trois milles dans sa partie méridionale, et sert de point de démarcation entre le Rouhouenga et le Mougihéhoua. Sa profondeur est de deux milles.

La baie suivante a un mille, à partir de l'extrémité sud du Mougihéhoua jusqu'au village de Rouhinga, et un peu plus de largeur. La flèche sableuse qui la sépare de sa voisine orientale se prolonge par un îlot.

Moins profonde, la troisième a aussi un mille de large ; son autre cap se termine également par un îlot, mais plus considérable ; celui-ci a un mille et quart de longueur.

C'est au fond de la quatrième de ces petites baies, large de trois milles, et plus avancée dans les terres que les autres d'environ huit cents mètres, qu'est placé le delta du Roussizi.

Le sondage accuse six pieds d'eau ; cette profondeur se retrouve jusqu'à près de cent mètres de la bouche principale. Le courant est très-faible ; pas plus d'un mille par heure.

Bien que nous la cherchions attentivement avec la lunette, ce n'est qu'à une distance de cent brasses que nous découvrons la maîtresse branche, et cela en guettant la sortie des canots. En cet endroit, la baie n'a plus guère que deux cents mètres de large.

Nous demandons à une pirogue de nous montrer le chemin ; et une flottille nous précède ; pur effet de curiosité chez ceux qui la conduisent. Quelques minutes après, nous remontions le courant, alors très rapide, — de six à huit milles à l'heure, — mais n'ayant que deux pieds de profondeur et trente de large.

Nous continuâmes à remonter cette branche jusqu'à huit cents mètres de l'embouchure. De cet endroit nous la vîmes s'élargir, puis se diviser en une multitude de canaux, ruisselant parmi des massifs détachés de grandes herbes, et formant un ensemble d'aspect marécageux.

Le bras occidental avait à peu près huit mètres de large ; celui du levant n'en avait pas plus de six, mais avec dix pieds de profondeur et une marche très-lente.

Chacune des trois bouches ayant été explorée, il n'était pas nécessaire de remonter plus haut, la rivière par elle-même n'offrant pas un intérêt qui pût dédommager d'une pareille navigation.

C'était dès lors une question résolue. Le Roussizi entre dans le Tanganîka, et ne lui sert pas de débouché, ainsi qu'on avait pu le croire. Comme tributaire il n'est pas à comparer au Malagarazi, et ne peut être navigable, au moins dans son cours inférieur, que pour les plus petits canots. Le seul trait remarquable qu'il nous
Embouchure du Roussizi.ait offert, est l'abondance de ses crocodiles. Nous n'y avons pas vu d'hippopotames, ce qui confirme le manque de profondeur.

Les petites baies situées au levant du Roussizi ont la même forme et sont de la même nature que celles du couchant. À en juger par leur étendue, et par la largeur des pointes qui les séparent, le fond du lac peut avoir douze ou quatorze milles d'une rive à l'autre.

De l'endroit où Burton et Speke se sont arrêtés, les montagnes semblent se rejoindre, et le lac paraît finir en pointe, ainsi que le représente la carte du premier voyage. Nous l'aurions cru nous-mêmes si nous n'étions pas allés plus loin ; mais l'exploration des lieux nous a prouvé le contraire.

La chaîne occidentale a pour extrémité nord les monts Chamati. Vue à distance, elle paraît s'abuter contre les monts Ramata de la chaîne de l'est ; toutefois une vallée d'une largeur d'à peu près un mille sépare les deux falaises. C'est dans cette vallée que s'écoule le Roussizi. Si la muraille du couchant se termine au Chamati, celle du levant se prolonge, en inclinant au nord-ouest.

Sorti de cette large gorge, le Roussizi paraît s'épandre à travers une grande plaine alluviale, qu'il a formée, et où il se divise en cent filets qui se réunissent près du lac, pour s'y déverser par trois branches, ainsi que nous l'avons dit plus haut.

Je dois ajouter que s'il n'y a plus aucun doute au sujet de la direction de cette rivière, dont le courant nous a opposé une vive résistance, et que nous avons vue entrer dans le lac, Livingstone n'en est pas moins persuadé que le Tanganika doit avoir ailleurs un effluent ; toutes les nappes d'eau douce ayant, dit-il, des issues. Le docteur est plus capable que moi d'établir le fait ; dans la crainte de dénaturer sa pensée, je lui abandonne le soin de l'expliquer lui-même quand il en aura l'occasion.

Une chose qui lui paraît certaine et qui pour moi est évidente, c'est que Baker devra diminuer l'Albert N'Yanza d'un degré de latitude, peut-être même d'une couple de degrés. Ce célèbre voyageur a prolongé son lac assez loin dans l'Ouroundi, et a placé le Rouanda sur la côte orientale ; tandis qu'une large portion, sinon la totalité de cette province, devrait être mise au nord du territoire qui, sur sa carte, porte le nom d'Ousigé. Les informations d'un homme aussi intelligent que Rouhinga ne sont pas à dédaigner ; et si le lac Albert se fût trouvé à moins de cent milles du Tanganika, ce vieux chef en aurait certainement entendu parler, en supposant qu'il ne l'eût pas visité lui-même. Originaire du Moutoumbi, il est venu de cette contrée dans le Mougihéhoua, qu'il gouverne actuellement, ce qui lui a fait connaître la région dont il nous a entretenus. Il a vu Mouézi, le grand chef de l'Ouroundi ; c'est, dit-il, un homme d'environ quarante ans et d'une très-grande bonté.

Rien ne nous retenait plus à Mougihéhoua, Livingstone avait achevé ses observations, qui, entre autres, placent ce dernier village par 3°19′ de latitude australe.

Les provisions ne nous manquaient pas ; Roubinga nous avait fait présent de deux bœufs, son frère de même ; et leurs femmes y avaient joint une quantité de lait et de beurre. Nous fîmes donc nos adieux au vieux chef ; et le lendemain, 7 décembre, laissant derrière nous la pointe méridionale des îles de Katangara, nous nous approchâmes des hautes terres d'Ouachi, que nous atteignîmes près de la frontière de l'Ouvira. La ligne de démarcation entre cette province et le pays de Makamba paraît être un grand ravin, dont les profondeurs renferment un bois de ces mvoulés aux troncs superbes dans lesquels sont creusées les pirogues des indigènes.

Après avoir passé le Kanyamabengou, rivière qui se jette dans le lac près du marché de Kiraboula, point extrême de Burton et de Speke, nous suivîmes la côte occidentale pendant encore une demi-heure, et nous nous arrêtâmes à Kavimba pour déjeûner.

Le village qu'habite Mrouta, chef de l'Ouvira, s'apercevait de la place où nous étions alors. Bientôt nous vîmes des groupes d'indigènes aller et venir dans la montagne d'une façon qui nous parut inquiétante. Ces allures suspectes nous firent presser le départ.

Tous ces districts étaient en guerre les uns contre les autres, et par suite hostiles aux étrangers. Une bande de Vouajiji avait été pillée deux jours avant, sous prétexte qu'elle cherchait à éluder le tribut ; l'air consterné de ces malheureux disait assez leur infortune.

Quand les Vouavira furent prêts à nous assaillir, nous étions assez loin d'eux pour ne pas les craindre ; mais la tempête s'élevait rapidement, accourant du sud-ouest ; et après avoir lutté contre elle pendant deux heures, nous nous retirâmes nu fond d'une anse paisible, masquée par des roseaux.

Toute notre énergie fut d'abord employée à fortifier notre camp d'une palissade épineuse, sachant que nous étions en présence d'un ennemi redoutable ; et ce ne fut qu'après avoir posté les guetteurs que nous songeâmes à préparer le souper. Un coup d'audace aurait pu nous enlever notre pirogue ; il est facile de comprendre dans quelle détresse nous eût mis pareille aventure.

Au point du jour, notre humble déjeuner — du fromage, du café et des galettes de sorgho — fut promptement expédié, et nous reprîmes notre course vers le sud. Nos feux avaient attiré les regards perçants des pêcheurs de Kakumba ; mais les précautions que nous avions prises, et la vigilance de notre guet, avaient déjoué les mauvais desseins des naturels.

Àmesure que nous avancions, la rive devenait plus haute. Les lignes ont de ce côté plus de grandeur, plus de hardiesse que sur l'autre bord. Entre les dentelures de la sierra côtière, se montre une falaise de deux mille cinq cents à trois mille pieds d'altitude, derrière laquelle on voit poindre les cimes d'une autre chaîne. Dans les courbes profondes que décrit la Sierra, s'élèvent des monts détachés, la plupart aux sommets arrondis ou tabulaires, aux flancs rapides, et d'un effet extrêmement pittoresque. Des plis du rivage s'avancent des pentes aiguës que j'ai désignées sous le nom de caps ou de pointes, et qui souvent sont formées d'alluvion ; en pareil cas une rivière les traverse. Ces promontoires inclinés, entourés d'un arc montagneux et couverts d'une végétation merveilleuse, offrent un coup d'œil enchanteur.

Des groupes d'élaïs, renfermant des villages aux tons fauves, des files majestueuses de beaux mvoulés, de grandes nappes de sorgho d'une verdure éclatante, de gracieux mimosas, une bande de sable étincelant, où des canots sont placés hors de l'atteinte des vagues, des pêcheurs couchés à l'ombre, tel est le tableau qui se renouvelle sans cesse.

Quand nous étions las de cette opulence des tropiques, nous n'avions qu'à lever les yeux pour varier nos plaisirs ; pour voir les traînées légères des cirrhus effleurer les cimes, chassées qu'elles étaient vers le nord par la brise naissante ; ou pour regarder ces lignes floconneuses se changer en sombres cumulus, pronostiques de tempête, jusqu'au moment ou plus obscurs, plus épais, s'entassant toujours, montagnes sur montagnes, ils nous faisaient chercher un abri.

En passant devant Mouikamba, nous vîmes plusieurs bosquets de mvoulés.

Le pied de la chaîne est habité par les Vouavira, qui en cultivent les alluvions et les pentes inférieures ; tandis que les Vouabembé en occupent les sommets, jusqu'à Bemba. Arrivés dans ce dernier endroit, nos Vouajiji s'arrêtèrent pour recueillir des morceaux d'une argile blanche, dont la possession rend le vent favorable et assure une heureuse traversée.

Après Ngovi s'ouvre une baie profonde qui se termine au cap Kabogi, éloignée d'une dizaine de milles. Aux deux tiers environ de la ligne comprise entre les deux caps, nous rencontrâmes un groupe de trois îlots rocheux, fortement escarpés, dont le plus considérable avait à sa base trois cents pieds de longueur, sur deux cents de large. Ce fut dans ce dernier îlot que nous nous établîmes. Pour habitants, il s'y trouvait un vieux coq brillamment emplumé, que nous respectâmes comme offrande propitiatoire à l'esprit du lieu ; une grive d'un aspect maladif, une cigogne à tête en marteau et deux orfraies qui, blessées de notre usurpation, allèrent se percher sur l'îlot voisin, d'où leurs regards solennels suivirent tous nos mouvements.

Ce groupe solitaire, que les indigènes appellent Kavounvoué, devant être la seule découverte de notre excursion, le docteur nomma ces trois rochers Îlots du New-York Herald. En confirmation de leur titre, nous y échangeâmes une poignée de main ; des calculs soigneusement faits établirent leur position par 3′41″ de latitude méridionale.

Le sommet de notre îlot, d'où le regard embrassait une immense étendue, convenait à merveille comme observatoire ; nous en profitâmes pour relever différents points. De là se voyaient clairement les collines de Ramata, situées au nord-nord-est ; le cap Katanga au sud-est-quart-sud ; le cap

Sentakeyi à l'est-sud-est, Magala à l'est-quart-nord ; enfin la pointe sud-ouest de Mouzimou, que nous avions au sud, et l'extrémité nord de cette île au sud-sud-est.

Au point du jour, nous nous préparâmes à nous remettre en route. La veille au soir, des pêcheurs s'étaient approchés du camp à deux reprises différentes ; mais notre vigilance avait empêché toute maraude. Il me sembla néanmoins qu'en face de nous, les gens du village, dont nos visiteurs faisaient partie, guettaient l'occasion de fondre sur notre canot, et de s'en emparer ainsi que de nos personnes. À en juger par l'extrême ardeur qu'ils mirent à s'éloigner, il est probable que nos gens partageaient mes soupçons.

Au Kabogi, commence le territoire des Vouasansi ; nous comprîmes que nous arrivions chez une tribu nouvelle en entendant une autre formule de salut, celle de mohoto, que nous adressa un groupe de pêcheurs. En pareille circonstance les Vouavira, ainsi que les gens de l'Ouroundi, de l'Ousigé et de l'Ouhha, emploient le mot vouaké.

Nous vîmes bientôt le cap Louvoumba, projection inclinée de la montagne, qui s'avance très-loin dans le lac. Menacés par la tempête, nous nous arrêtâmes près de cette grande pointe, au fond d'une crique paisible ; et traînant la pirogue sur la grève, nous nous y établîmes pour y passer la nuit. Il y avait bien un village en face ; mais les habitants avaient l'air doux et poli ; et rien ne nous fit supposer qu'ils pussent nous être hostiles. Après le déjeuner, j'allai faire ma sieste, ainsi que j'en avais l'habitude, quand rien ne s'y opposait.

J'étais plongé dans un profond sommeil, rêvant de toute autre chose que d'agression, lorsque je m'entendis appeler. « Maître ! maître ! criait-on auprès de moi, levez-vous bien vite, on va se battre. »

Je sautai sur mes revolvers et n'eus qu'à sortir de ma tente pour me trouver au milieu du tumulte. D'un côté un groupe d'indigènes furibonds, de l'autre notre propre bande. Sept ou huit de nos hommes, réfugiés derrière le canot, avaient leurs fusils braqués sur la foule, qui vociférait et grossissait de plus en plus ; mais nulle part je ne voyais Livingstone.

« Où est le docteur ? demandai-je.

— Il est parti pour aller dans la montagne, me dit Sélim.

— Est-ce qu'il est seul ?

— Non, maître ; Souzi et Chumah sont avec lui.

— Prenez deux hommes, dis-je à Bombay, et allez avertir le docteur ; vous le prierez de revenir en toute hâte. »

Comme je finissais de donner cet ordre, je vis Livingstone, avec ses deux noirs, au sommet d'une colline, d'où il regardait complaisamment la scène dont notre petit bassin lui offrait le curieux tableau ; car en dépit de sa gravité, l'affaire était sérioso-comique. Ce dernier élément y était représenté par un jeune homme entièrement nu et complètement ivre, qui, tout en roulant de côté et d'autre, battait le sol avec sa ceinture, et criait et jurait, par ceci et par cela, que pas un Mgouana, pas un Arabe ne séjournerait un instant sur le territoire sacré d'Ousansi. Son père, le sultan du lieu, n'était pas moins ivre que lui, bien qu'il montrât un peu moins de violence.

Sélim venait de me glisser ma carabine à seize coups, munie de toutes ses cartouches, lorsque arriva le docteur. Du ton le plus calme, Livingstone demanda quelle était la cause du rassemble-

ment. Nos guides lui répondirent qu'un Béloutchi, du nom de Khamis, ayant assommé à Oujiji le fils aîné du sultan de Mouzimou, la grande île voisine, parce que ce jeune homme avait jeté un regard indiscret dans son harem, la paix était rompue entre les Vouasansi et les Arabes, et que par suite de cet état de choses, on avait enjoint à nos hommes de partir sur-le-champ. Comme ceux-ci allaient nous en prévenir, le jeune ivrogne avait adressé à l'un d'eux un coup de serpe. Le coup, mal dirigé, avait frappé dans le vide ; mais nos gens avaient vu là une déclaration de guerre, et avaient pris les armes.

Il aurait suffi d'une décharge de nos revolvers pour faire évacuer le terrain ; mais après en avoir conféré entre nous, le docteur pensa qu'il valait mieux s'entendre avec le chef et le calmer par un présent. On ne s'offense pas, dit-il, des folies d'un homme ivre.

Se tournant donc vers la foule, Livingstone releva sa manche, et dit à ces furieux : « Je ne suis ni un Arabe, ni un Mgouana, mais un homme blanc. Les Vouangouana et les Arabes n'ont pas la peau de cette couleur ; nous ne sommes pas de leur race ; et jamais un des vôtres n'a eu à se plaindre d'un homme à peau blanche. »

Ce discours produisit tant d'effet que les deux nobles ivrognes consentirent à s'asseoir et à parler avec calme. Cependant ils en revenaient toujours au fils de Kisésa, sultan de Mouzimou, à ce pauvre Mombo qu'on avait tué brutalement. « Oui, brutalement ! » s'écriaient-ils en montrant par une pantomime expressive comment l'infortuné avait péri.

Livingstone continuait à leur parler avec douceur, et leurs protestations véhémentes contre la cruauté des Arabes avaient fini par s'éteindre, lorsque le vieux chef, repris d'ivresse, se leva brusquement, parcourut la place à grands pas, et se frappant à la jambe d'un coup de lance, cria que les Vouangouana l'avaient blessé.

Àce cri la moitié de l'auditoire prit la fuite ; mais une vieille femme qui avait à la main une grande canne, dont un lézard sculpté formait la pomme, se mit à injurier le sultan avec une volubilité incomparable, et l'accusa de vouloir faire exterminer son peuple. Les autres femmes, se joignant à elle, conseillèrent au chef de rester tranquille et d'accepter le présent que l'homme à peau blanche voulait bien lui offrir.

Néanmoins ce fut Livingstone, qui, toujours calme et doux, persuada à tout le monde de s'abstenir de répandre le sang, et qui finit par triompher du vieux chef. Un instant après, l'affaire était réglée, et le sultan et son fils s'éloignaient tout joyeux.

Pendant que le docteur les apaisait, j'avais fait plier la tente, lancer la pirogue, arrimer les bagages, et dès que Livingstone fut libre, je le priai de sauter dans le canot, la paix qu'il venait de conclure n'étant qu'une accalmie au sein de la tempête. Il était certain d'ailleurs que parmi nos gens, il y avait trois ou quatre lâches qui, au premier semblant d'un retour d'hostilités, nous fausseraient compagnie, ce qu'il fallait nécessairement prévenir.

Nous quittâmes le cap Louvoumba vers quatre heures et demie. À huit heures nous étions au large du cap Panza, qui est à l'extrémité nord de l'île de Mouzimou. À six heures du matin, nous nous trouvions au sud de Bikari, nageant vers Moukangou (dans l'Ouroundi), où nous arrivâmes à dix heures. Pour traverser le lac, il nous avait fallu dix-sept heures et demie, ce qui, à raison de deux milles par heure, donne trente-cinq milles de large ; et un peu plus de quarante-cinq depuis le cap Louvoumba.

Le 11 décembre, après sept heures de route, nous nous retrouvâmes au village pittoresque de Zassi. Le 12 nous, étions à la charmante baie de Niasanga ; enfin le même jour, à onze heures, ayant passé l'île de Bangoué, nous eûmes devant nous le port d'Oujiji.

Nous y entrâmes paisiblement, sans tirer les salves habituelles, nous trouvant à court de munitions. Les Arabes, ainsi que nos soldats, n'en vinrent pas moins nous recevoir au bord de l'eau.

Mabrouki avait beaucoup de choses à nous dire. C'était lui qui, pendant notre absence, avait eu la garde de la maison et le commandement des hommes. Fidèle entre tous, il avait parfaitement agi ; Marora ayant blessé un de nos ânes, avait été mis aux fers ; et Bilali, le bourreau des cœurs, flagellé d'importance, pour avoir provoqué un soulèvement par ses allures conquérantes.

Mon petit Kaloulou s'était échaudé, et avait sur la poitrine une affreuse brûlure. Mais une joie m'attendait : une lettre de M. Webb, datée du 11 juin ; une bonne lettre, contenant des télégrammes de Paris, du 22 avril. « Et rien pour moi ! » s'écria le pauvre docteur. Quelle excellente chose que d'avoir un ami sincère et dévoué !

Notre excursion avait duré vingt-huit jours, pendant lesquels nous avions fait plus de trois cents milles.

15

Reprenons la série de nos observations géographiques, arrêtée à Kouihara, et citons les faits que nous avons pu recueillir sur l'Ounyamouézi, l'Oukononga, l'Oukahouendi, l'Ouvinza, l'Ouhha, l'Oukaranga, l'Oujiji, l'Ouroundi, enfin sur toutes les provinces dont il a été question dans les pages précédentes.

Celle qui se présente d'abord est l'Ounyamouézi.

Qu'on me permette de différer d'opinion avec les écrivains qui ont traduit le nom de cette contrée par celui de Terre de la Lune. MM. Krapf et Rebman, qui ont eu la gloire de rappeler l'attention des géographes sur cette partie du centre de l'Afrique, admettent cette version, d'après la règle dont nous avons parlé : Ou signifiant toujours pays, nya étant la proposition de, et mouézi désignant la lune. Le capitaine Burton, linguiste érudit, semble incliner vers cette interprétation ; le capitaine Speke l'adopte sans hésiter.

Avec tout le respect que je dois à ces gentlemen, dont le savoir est beaucoup plus profond que le mien sur tout ce qui concerne l'Afrique, je ferai remarquer à ceux qui s'intéressent aux questions subtiles que, dans le cas présent, on a appliqué une définition kisahouahili à un mot kinyamouézi.

Au Sahouahil, le pays qu'on voudrait nommer Terre de la Lune s'appellerait simplement Oumouézi. Ounyamouézi est un mot d'une autre langue et ne peut pas s'interpréter d'après le sens que lui donnerait un idiome étranger. Si d'ailleurs nous prenons le kisahouahili pour base, ce nom voudra aussi bien dire Terre du voleur, puisque, dans cette langue, mouézi désigne à la fois un voleur et la lune.

M. Desborough Cooley, dit Burton, choisit une autre version et traduit par Maître du Monde le nom d'Ounyamouézi qu'il écrit Monomoézi. Je préfère cette interprétation à celle du capitaine ; ce-

pendant je n'en accepte pas les termes.

Autant que j'ai pu le savoir par les indigènes et par les Arabes les plus instruits de la chronique locale, le pays s'appelait autrefois Oukalaganza. Il eut pour monarque un prince du nom de Mouézi, qui fut le plus grand de tous ceux qui l'ont gouverné et de tous les chefs qui, à la même époque, régnaient sur les peuplades voisines. Pas un de ses ennemis qui pût lui résister à la guerre, pas un roi qui ait jamais eu autant de sagesse. Quand il mourut, l'empire, dont il était l'unique souverain, s'étendait depuis l'Ouhyanzi jusqu'à l'Ouvinza. Ses fils se disputèrent le pouvoir, et chacun d'eux, arrachant un lambeau du royaume, s'en lit un domaine qui, avec le temps, prit le nom de son nouveau chef.

Toutefois, la partie centrale de l'Oukalaganza, plus considérable que les districts perdus, resta aux mains de l'héritier légitime ; ceux qui l'habitaient furent alors désignés sous le nom d'Enfants de Mouézi, et leur province fut appelée Ounyamouézi, de même que les territoires détachés se nommaient pays de Konongo, de Sagazi, de Simbiri, etc.

Àl'appui de cette tradition, que m'a racontée le vieux chef de Masangi, qui demeure sur la route de Mfouto, je rappellerai que le souverain actuel de l'Ouroundi porte le nom de Mouézi, et qu'en Afrique, du moins dans toute la région qui nous occupe, la majeure partie des villages sont désignés par des noms de chefs. Nous l'avons vu pour Misonghi, que Burton lui-même appelle Kadétamaré, du nom de celui qui le gouverne. Le Nyamboua, district de l'Ougogo, perd de plus en plus cette appellation pour prendre celle de Pembira Péreh, qui appartient à son vieux sultan. Mréra, dans l'Oukonongo, s'appelait jadis Kaséra, et a pris également le nom de son seigneur. Mbogo a donné le sien à un grand district de la même province ; Pumbourou, chef de Mapounda, a fait de même pour une partie de l'Ousohoua. Le nom d'Ouganda cède rapidement la place à celui de Mtésa ; et dans quelques années, peut-être une décade, les voyageurs entendront les Arabes parler du grand royaume d'Oumtésa ou d'Ounyamtésa. Décidément, je n'accepte pas la traduction poétique de Terre de la Lune, ou l'appellation malsonnante de Pays du Voleur. Pour moi, Ounyamouézi veut dire tout simplement Terre de Mouézi.

Je ne diffère pas moins d'opinion avec le capitaine Burton lorsqu'il suppose que le Niméamayi, placé par Dapper à soixante jours de l'Atlantique, est cette Terre de la Lune. Avec un cheval, on ne franchirait pas en deux mois la distance qui sépare l'Atlantique de l'Ounyamouézi, quand même cette province aurait conservé son ancienne étendue, et ne se trouverait, comme en 1671, qu'à dix jours de marche du Tanganika. Mais un indigène, voyageant sans fardeau, pourrait dans ce laps de temps gagner le Manyuéma, ou Manyuémayi, dont le mot Niméaroaye est probablement la corruption.

L'Ounyamouézi, tel qu'il est de nos jours, s'étend du Ngouhalah par 31°40′ de longitude est (point situé entre Mgongo Thembo et Madédita), jusqu'à Ousényé, par 29°5′ ; et de l'extrémité méridionale du Victoria N'Yanza, par 5°51′ de latitude australe, au bord du Gombé, par 5°40′ ; ce qui lui donne, en droite ligne, cent cinquante cinq milles géographiques de l'est à l'ouest, et cent quarante-neuf du nord au sud, formant une aire de vingt-quatre mille milles carrés.

Cet espace est divisé en un certain nombre de districts, tels que l'Ounyanyembé, l'Ousagari, l'Ougounda, l'Ougara, le Ngourou, le Msalala, l'Ousongo, le Khokoro, l'Ousimbiri, le Kasangaro, l'Ougoro, etc.

De toutes ces divisions, l'Ounyanyembé est la plus importante, à la fois par sa position centrale et par le chiffre de ses habitants. Au delà de ses limites, les Vouanyamouézi prennent, du côté de l'équateur, le nom de Vouasoukouma, ce qui veut dire gens du nord, et du côté opposé, celui de Vouatakama, ou gens du sud. Toutefois, cette dernière qualification, très-employée par les Vouasoukouma, est peu en usage dans l'Ounyanyembé.

Pris en général, l'Ounyamouézi peut être considéré comme la plus belle province de toute la région qui nous occupe. C'est un grand plateau ondulé, s'inclinant en pente douce vers le Tanganika, où s'égoutte la plus grande partie de son étendue.

Celui qui le regarderait à vol d'oiseau aurait sous les yeux un immense tapis de feuillage, déployé vers tous les points de l'horizon ; il verrait ce tapis troué çà et là par des plaines arides, par des cultures ou par des masses rocheuses, sombres cônes tronqués, dominant de molles ondulations, qui se soulèvent à perte de vue, et qui ressemblent aux vagues dont le mouvement s'endort après la tempête.

Du sommet bien choisi de l'un des blocs de syénite, blocs géants qui dépassent la crête des collines aux environs de Mgongo Tembo ou les croupes rocheuses de Ngaraiso, vous contempleriez une scène telle que vos regards n'en ont jamais rencontré. Il n'y a pas là de nobles montagnes, pas de hauteurs saisissantes, rien de pittoresque. À l'entendre décrire, vous croiriez peut-être avoir déjà vu ce paysage, que vous taxeriez de prosaïque et de monotone. Mais sa grandeur est dans cette monotonie excessive. L'océan, fouetté par l'orage, mis en fureur et blanchi par l'écume, est sublime. Il ne l'est pas moins quand, endormi sous le soleil équatorial, il réfléchit l'azur du ciel, et se déploie sans une ride jusqu'à l'invisible, jusqu'à l'inconnu.

La sublimité existe également dans ces forêts sans bornes. Le feuillage y présente toutes les couleurs du prisme, toutes les nuances ; mais tandis que les bois se déroulent, fuyant au loin dans l'air enflammé, un voile mystérieux les enveloppe, gaze impalpable qui les teint d'un bleu clair, s'obscurcissant peu à peu, jusqu'à ne plus laisser apparaître que leur ombre.

En regardant ces contours effacés, vous tombez tout éveillé dans un rêve non moins vague que les lignes indistinctes de l'horizon. Je défie quiconque aura sous les yeux une pareille scène, de la contempler longtemps sans souhaiter de disparaître de ce monde, comme s'évanouissent au regard ces lointains éthérés.

Nous avons trouvé, dans la région maritime, une espèce de calcaire pisolithique ; dans l'Ougogo, des lignes alternées de schiste et de syénite ; mais dans l'Ounyamouézi, les nappes rocheuses qui dans l'Ouyanzi, offrent de simples renflements, se présentent sous forme de collines, de masses désagrégées, de chaînes aux profondes déchirures, dont une végétation opulente dissimule le roc, et adoucit les aspérités.

Il n'y a dans l'Ounyamouézi que deux cours d'eau qui méritent le nom de rivière ; ce sont les deux Gombé, celui du nord et celui du sud. Le premier, sous le nom de Kouala, parfois prononcé Vouallah, prend sa source au midi de Roubouga, et après avoir décrit une courbe au nord-ouest, entre dans le Gombé au nord de Tabora. C'est déjà en cet endroit un cours d'eau d'une certaine importance. Vers la fin de la saison pluvieuse, un homme qui aurait de légers bateaux, pourrait s'embarquer avec tout son monde, à huit ou dix milles de Tabora, et gagner rapidement le Tangannika, pourvu toutefois que les riverains n'y missent pas obstacle. Une expédition, convenablement équipée sous ce rapport, ferait merveille en utilisant cette voie.

Le Ngouahalah, connu pour prendre naissance au nord de Kousouri, est franchi à plusieurs reprises par la route de l'Ounyanyembé, ainsi qu'on peut le voir en se dirigeant vers Toura. À quelques milles de Madédita, du côté du levant, il tourne franchement au sud-ouest, traverse le Ngourou, passe dans le Manyara, où nous l'avons retrouvé sous le nom de Gombé-Méridional, simple noullah, dont les eaux n'ont de courant que pendant la force de la saison pluvieuse. Du Manyara, il traverse l'Ougala dans la direction de l'ouest-nord-ouest ; et avant de s'unir au Malagarazi, il reçoit la Mréra et le Mtambou, qui, après avoir arrosé la base orientale des monts Rousahoua, prennent au nord-est pour le rejoindre, en glissant dans les parcs de l'Ouvenda.

Tous les autres cours d'eau de l'Ounyamouézi, d'ailleurs peu nombreux et de nulle importance, se déchargent dans les deux Gombé. L'eau, dans cette province, est généralement fournie par de larges étangs, ou par ces grandes auges, lits profonds et parfois d'une longueur considérable, que dans l'Inde on appelle noullahs, et qui aux États-Unis portent le nom de gullies ou de gulches.

Lorsque les étangs et les noullahs font défaut, on creuse des puits, au moyen desquels on se procure une sorte de breuvage laiteux. Cette couleur est considérée par l'indigène comme une preuve certaine de la qualité du liquide. Demandez-lui si l'eau est bonne ; il vous répondra avec admiration : « O miope sana ! » oh ! tout à fait blanche ; ce qui veut dire qu'elle est excellente.

Les arbres qui constituent les forêts de l'Ounyamouézi appartiennent aux mêmes essences que ceux des bois de l'Oukononogo, de l'Ouvinza, de l'Ouhyanzi, et se retrouvent communément dans toute la zone équatoriale.

Le plus gros de tous ceux que l'on rencontre, à partir de l'Ouhyanzi jusqu'au Tanganika, est le mtamba ou figuier-sycomore, dont les proportions égalent celles des baobabs de l'Ougogo. Son fruit, assez agréable quand il est mûr, est recherché avec empressement par les indigènes. Mais ces figuiers sont peu nombreux, et de grandes distances les séparent les uns des autres.

Les espèces que l'on voit le plus fréquemment sont le mtoundou, le myombo, le mkora, l'imbité, le mkourongo, le mbembou, le mvoulé, le mtogoué, le msandarousi, le mninga, le mbougou, le matonga ; ainsi qu'on les appelle en Kisahouahili.

Tous ces arbres sont utilisés par les naturels et d'une façon ingénieuse. L'imbité leur fournit des chevrons aussi beaux que le cèdre, et qui se prêtent fort bien à la sculpture. On en fait également des portes et des piliers qui soutiennent le toit de la véranda. Il émet une odeur très-agréable, et son bois d'un roux foncé, pareil à celui de l'acajou, veiné de jaune pâle, est d'un charmant effet.

Le mkora est un bel arbre qui, dans l'Ouganda et dans certaines parties de l'Oukononogo, atteint des proportions majestueuses. C'est avec son bois que les indigènes confectionnent les escabeaux, laborieusement ouvrés, qui s'appellent kitis, et dont les chefs et les anciens de la tribu font grand usage dans toute cette partie de l'Afrique. C'est aussi avec le mkora que se fabriquent les mortiers énormes dans lesquels le sorgho et le maïs sont réduits en farine.

Le mkouroungo donne le piton qui sert à broyer le grain. Il est plus dur, plus résistant que l'hickory, d'une teinte blanchâtre, et devient brillant par le polissage.

L'écorce du mbougou est transformée en étoffe. Après l'avoir fait tremper dans l'eau, cette écorce est battue, séchée, remouillée, resséchée à plusieurs reprises, vigoureusement frottée, et, alors, offre l'apparence d'un feutre épais et lâche.

Des cordes sont également fabriquées avec l'écorce du mbougou ; mais cette dernière est plus fréquemment employée à faire de ces grandes boîtes cylindriques, pareilles à nos anciennes caisses en bois blanc. Nous avons dit que ces caisses se nomment kirindos ; on les décore au moyen d'une peinture, composée de différentes sortes d'argile. Elles servent à mettre le grain, et sont parfois d'une taille gigantesque ; nous en avons cité une, on se le rappelle, qui avait dix pieds de haut et sept de large. Une forte charpente, sur laquelle elles sont placées, mettent ces énormes caisses hors de l'atteinte des fourmis blanches.

L'écorce du mbougou fait, en outre, d'excellentes couvertures de hangar, et compose souvent le fond de la kitanda, cette couchette à l'usage des pères de famille et des jeunes gens qui aiment leurs aises. Enfin les Vouarori des bords du Roufidji en construisent leurs canots.

Le mvoulé est cet arbre superbe dans lequel se font les pirogues du Tanganîka, pirogues dont la longueur est quelquefois de beaucoup plus de soixante pieds. L'Ouvira, l'Ouroundi, l'Ousohoua possèdent de très-beaux échantillons de l'espèce, et en nombre considérable ; mais c'est en face d'Oujiji, dans les ravins d'Ougoma, que le mvoulé atteint ses plus grandes dimensions.

Abattre un de ces géants et le transformer en canot, est une lourde tâche. Il faut plus de trois mois au constructeur pour mettre l'énorme bille en état d'être lancée. Pendant l'excavation, l'ouvrier fait avec ses copeaux une série de feux le long du côté supérieur, et il appelle à son aide quelques amis qui l'assistent moyennant une légère quantité de grain ou d'huile de palme.

Son œuvre terminée, il brasse plusieurs pots de bière et invite tous ses voisins au lancement de la pirogue. Après chaque effort, tout le monde se régale ; puis on se remet à la besogne en vociférant ; et de libation en libation, le canot arrive au lac.

Le prix d'une grande pirogue est d'une balle d'étoffe, contenant cent vingt dotis. Mais les Arabes, voire les indigènes, qui veulent faire cet achat, se pourvoient d'un assortiment d'objets d'échange, tels qu'une douzaine de jarres d'huile de palme, une douzaine de chèvres, des coupons d'étoffes diverses, quelques houes, plusieurs sacs de grain et de sel. De cette manière, ils ont leur canot à meilleur marché.

L'huile de palme est tirée des fruits de l'élaïs, si nombreux au bord du lac. Ces fruits, suspendus en grappes énormes, qui rappellent les régimes des dattiers, sont écrasés, puis soumis à l'ébullition. Après le refroidissement, l'huile est recueillie dans de grands pots de terre d'une contenance de neuf à vingt-cinq litres. Pour un doti on a l'un des plus grands pots de cette huile, qui ressemble à du beurre mou, dont la teinte serait rougeâtre. Les indigènes emploient l'huile de palme dans leur cuisine.

De la séve du même palmier, les riverains du Tanganika obtiennent une liqueur enivrante, qu'ils appellent tembo, et qui est beaucoup plus agréable que la bière du pays.

Le bananier abonde également dans tous les villages des bords du lac. Une sorte de vin liquoreux, nommé zogga, est extrait des bananes que, pour cela, on écrase dans les mortiers qui servent à broyer le grain.

Le tamarinier est commun dans toute cette région ; mais c'est dans l'Ousagara, et à l'ouest de l'Ounyanyembé, qu'il acquiert son plus grand développement. En les mettant infuser dans l'eau, on fait avec ses fruits un breuvage d'une acidité fort agréable.

Le msandarousi, l'arbre au copal, se rencontre souvent dans l'Oukahouendi. Le miombo, le mtoundo, le palmyra (Borassus flabelliformis) se voient également dans les forêts que nous avons traversées.

Le tamaris, l'élégant mimosa, au doux parfum, les acacias d'espèces diverses, mériteraient une notice ; mais la place nous manque. Ces derniers croissent partout et sont pour les caravanes un véritable fléau, en raison de leurs branches peu élevées et largement étendues. On ne se figure pas ce que les voyageurs ont à souffrir de ces acacies épineuses, hérissées de toutes les formes d'aiguillons, de crochets et de grappins. Un jour que Sélim, étant malade, avait grand'peine à se tenir à âne, il fut saisi au cou par un de ces harpons, du genre de l'Attends-un-peu, et affreusement déchiré à proximité effrayante de la jugulaire. Il en portera la marque jusqu'à son dernier jour.

Àces arbres des forêts il faut ajouter le kolqual d'Abyssinie, l'euphorbe candélabre, qui en certains endroits atteint quarante pieds d'élévation.

Les aloès et les cactus se voient partout, mais principalement dans les plaines arides de l'Ougogo et dans l'Ouvinza méridional.

Parmi les arbres à fruit, nous avons cité le mbembou, qui donne la pêche sauvage ; le matonga, qui porte la noix vormique ; le mtogoué, un autre strychnos, dont les fruits sont connus dans l'Inde sous le nom de pommes des bois ; le singhoué, qui fournit une sorte de prune ; et dans l'Oukahouendi, les variétés de raisin sont nombreuses ; mais il y a en outre une quantité d'espèces vénéneuses, ou inoffensives, dont je n'ai pas pu connaître les propriétés, pas même savoir le nom.

Les Arabes de l'Ounyanyembé ont introduit dans leurs jardins le papayer, le goyavier, le limonier, le citronnier, le manguier, l'oranger et le grenadier.

L'alimentation des diverses tribus qui habitent l'Ounyamouézi et les provinces qui s'étendent jusqu'au lac, se compose de matama (doura des Arabes, johouar des Hindis, Holcus sorghum de Linné), de bajiri (Holcus spicatus), de millet (Panicum italicum), de maïs, de mahouéri ou sésame, de gesse, de fèves et de haricots, dont les nombreuses variétés sont très-communes dans les jardins.

Le riz, l'igname, la patate, le manioc abondent dans l'Ounyanyembé et dans l'Oujiji. La canne à sucre prospère dans cette dernière province et dans quelques parties de l'Oukahouendi. Le froment n'est cultivé que par les Arabes.

On ne moissonne qu'une fois dans l'année. Sur les bords du Tanganika, la récolte a lieu en avril ; au mois de mai dans l'Ounyamouézi ; et en juin dans la région maritime, qui s'étend jusqu'à l'Ousagara.

Le coton, le ricin, le tabac sont cultivés partout ; les gourdes et les concombres également, et en grande abondance.

L'indigo pousse à l'état sauvage.

Au milieu des plantes de la flore indigène, on retrouve le serpolet et la sauge, le houx, l'hélianthe, le piment (Capsicum baccata) ; le chilie, autre espèce de piment, le gingembre, le curcuma, le laurier-rose. Près du Tanganika se voit la méthonique (Gloriosa superba), et dans l'Oukahouendi, autour des villages, poussent le cari, le coquelicot, la moutarde noire.

Parmi les herbes, outre des graminées d'une végétation excessive, telles que le chiendent, on reconnaît l'épervière, le buphtalme, la spergule.

Le lotus et divers nymphéas, dont un sans feuilles, couvrent les eaux tranquilles du Gombé et celles des étangs de l'Oukahouendi.

Le papyrus et la canne matété bordent tous les points incultes des terres alluviales que l'on trouve sur les rives du Tanganika. L'eschinomène se voit à l'embouchure de tous les grands affluents du lac ; et dans les hautes futaies qui entourent celui-ci, les fleurs de cent espèces d'arbustes exhalent des parfums d'une exquise suavité.

Les bornes restreintes de ce chapitre m'empêchent de donner de longs détails sur la faune de cette partie de l'Afrique. On me pardonnera si je suis trop bref à cet égard.

Parmi les quadrumanes, le plus grand que nous ayons vu est celui qui porte le nom de babouin vouandirou. Il se distingue non-seulement par sa grande taille, mais par son aspect léonin. À une certaine distance on prendrait ce singe pour un petit lion ; et le sourd rugissement qu'il fait entendre dans les épaisses forêts de l'Oukahouendi, rend l'illusion plus complète. Une longue crinière grisâtre lui entoure la tête, lui couvre les épaules, et se détache sur un manteau d'un gris foncé, mêlé de brun clair. Sa queue est longue et terminée par un bouquet de poils. Il fait sa demeure dans les cavernes ou dans le creux des grands arbres.

Le vouandirou de couleur grise est celui que nous avons trouvé près des sources du Rougoufou ; mais plus à l'ouest, sur les bords de quelques affluents de cette rivière, nous avons rencontré ce babouin en grand nombre, et avec la robe complètement fauve.

Après celui-ci, vient l'énorme cynocéphale dont j'ai donné la description dans le chapitre précédent. Il y a dans l'Oukahouendi, ainsi que dans l'ouest de l'Oukonongo, une autre espèce de babouins plus petite et à face noire, pareille au tota d'Abyssinie. Ces babouins sont extrêmement actifs, et bons grimpeurs. Ils vivent en société, et font leur nourriture de baies sauvages, de fruits du mbembou et d'insectes.

Nous avons vu les grands félins d'Afrique, lion et léopard, dans les forêts de l'Oukahouendi. Le premier habite les franges épaisses de grands arbres qui bordent les cours d'eau ; on le trouve infailliblement dans toutes ces prairies parsemées de bois, qui ressemblent à des parcs, et où le gibier est en abondance.

La cynhyène se fait entendre presque toutes les nuits, principalement dans l'Ougogo et dans l'Outanda. Aussi gros qu'un mâtin, cet animal a une tête puissante et la gueule extrêmement forte. Le système dentaire est, chez lui, pareil à celui des chiens ; tandis qu'on ne trouve chez les hyènes que six fausses molaires à la mâchoire supérieure, huit à la mâchoire inférieure. Les dents de la cynhyène, fisi des naturels, sont armées de pointes formidables et tranchantes qui leur permettent de broyer les os les plus durs. La robe est d'un fauve mêlé de gris et d'une teinte sale, avec des taches noires qui ont l'air d'être fanées. Les oreilles sont grandes, épaisses, également tachetées de noir.

1. Espèce bovine de l'Oujiji. — 2. Espèce bovine de l'Ounyamouézi.
— 3. Chien paria. — 4. Mouton à large queue.

Les chacals dont nous avons fait la rencontre ressemblaient à nos coyotes, et avaient le glapissement aigu de ces derniers. Leur queue est épaisse et touffue, leur museau pareil à celui du renard,

et leur couleur d'un gris foncé.

Les animaux que nous avons encore trouvés sur notre route, sont l'éléphant, le rhinocéros, la girafe, le zèbre, le buffle, le caama, l'élan, le springbok ou gazelle sauteuse, le gnou rayé, le pallah ou waterbok (antilope aquatique), le coudou (antilope strepsicère), le bluebok ou perpusilla (antilope pygmée), le reitbok (antilope diotragus), qui est en grand nombre ; le sanglier, le cochon rougeâtre et couleur de plomb, animaux que nous avons décrits et sur lesquels il n'est pas nécessaire de revenir.

Les hippopotames et les crocodiles sont très-nombreux dans le Kingani, ainsi que dans le Gombé, dans le Malagarazi et dans le Tanganika. Enfin, sur les rives du Gombé et du Rougoufou, nous avons vu des quantités de ces marmottes que nous appelons, en Amérique, chiens de prairie, ou écureuils de terre (cynomys ludovicianus).

Pas d'autres animaux domestiques que les plus répandus en tous pays. Les bœufs sont de deux espèces : ceux qu'on voit dans l'Ougogo, dans l'Ounyanyembé et dans l'Ouhha, se distinguent par une bosse, placée entre les épaules comme chez le bison d'Amérique. L'autre race, que nous n'avons trouvée que dans l'Oujiji, est montée haut sur jambes, a le coffre mince et les cornes excessivement longues.

Les moutons, communs chez toutes les tribus, se font remarquer par une queue très-large, énorme loupe de graisse. Les chèvres sont nombreuses et de couleurs diverses. C'est dans le Manyéma que se trouvent les plus belles ; la race y est trapue : corps vigoureux et jambes courtes.

Les ânes, très-communs dans l'Oubanarama, sont grands et forts, mais sauvages et vicieux.

Les chiens se voient en grand nombre dans toutes les bourgades ; ils appartiennent à la véritable race paria, et sont à la fois lâches et galeux.

Il y a aussi des chats dans tous les villages, où ces animaux doivent mener joyeuse vie ; car les rats infestent chaque tembé, chaque demeure.

Parmi les oiseaux, qui abondent au centre de l'Afrique, ceux que nous avons rencontrés le plus fréquemment sont les aigles-pêcheurs, les vautours, les milans, la corneille à cravate blanche, ta tourterelle, l'outarde, la cigogne à bec en forme de selle (C. ephippiorhynque). Sur les rives et sur les eaux du Gombé, de la Mpokoua, du Rougoufou, du Tanganika, l'ibis noir, l'ibis sacré, le toucan, l'oie armée, le canard sauvage, le canard à plumage noir de Madagascar, la mouette, le padda, la grive, la cigogne à tête en marteau, le pélican, la grue couronnée, la grue à robe grise, l'oie d'Égypte, le grèbe cornu, le plongeon, le martin-pêcheur, le sterne, la pintade, la caille, le florican et un tétras.

J'ai vu des autruches dans l'Ougogo ; des cygnes sur le lac Ougombo ; des bécassines et des bergeronnettes près de l'embouchure du Roussizi, des hibous, des chauves-souris, des balaniceps, des tringas, des barbicans, des huppes, des perroquets, des geais, des roitelets, des gobe-mouches dorés et de petites aigrettes. La liste, comme on voit, est beaucoup trop longue pour que l'on entreprenne la description de tout ce qu'elle énumère.

Dans la classe des reptiles, mentionnons un boa de couleur verte, et un petit serpent à dos argenté. Les lézards sont innombrables. Il y a aussi des iguanes, des gymnopus, des crapauds, des grenouilles, des tortues de différents genres, terrestres et aquatiques, entre autres la terrapin des États-Unis, ou palustris.

Les insectes les plus communs sont la mouche domestique, la tsétsé, les taons, les moustiques, les puces, les poux, les guêpes, les abeilles, les fourmis noires, rouges et blanches. Viennent ensuite des libellules, des araignées d'espèces diverses : tégénaires, tarentules, épéires ; puis des chenilles, des scorpions jaunes, des centipèdes, des myriapodes.

Le Tanganika renferme des poissons d'une grande variété. D'abord un silure (1) à peau nue, d'un brun foncé sur le dos, allant jusqu'à blanchir sur le ventre, et qui est à la fois très-gras et de belle taille ; d'après les Vouajiji, qui l'appellent singa, il atteint jusqu'à six pieds de longueur. Celui dont j'ai fait l'esquisse mesurait trente-huit pouces et demi, et pesait dix livres ; mais il était considéré comme très-jeune.

C'est le même silure qu'on trouve dans les étangs et dans les rivières de toute la ligne que nous avons suivie. On le prend dans le Gombé par centaines. Coupé en morceaux et séché, il est porté dans l'Ounyanyemhé, ou il est vendu aux Arabes, aux Vouangouana et aux Vouasaliouahili.
Poissons du Tanganika. Vient ensuite, comme importance et comme dimensions, un poisson écailleux, nommé sangara (2) et dont la chair est estimée. Celui que j'ai dessiné avait près de deux pieds de long, quinze pouces de tour, et pesait six livres et demie.

Le mvouro (3), dont le corps est épais et charnu ; autre poisson écailleux, et qui passe pour être excellent. Mon modèle avait dix-huit pouces de longueur, quinze pouces et quart de tour, et pesait un peu plus de cinq livres.

Le chai (4), poisson verdâtre sur le dos, clair sur l'abdomen, et de moindre volume ; celui de la gravure : neuf pouces de long et quatre de tour.

Deux poissons sans écailles (5 et 6) ; l'un de sept pouces, sur quatre de large, à ventre blanc rayé de noirâtre ; poisson charmant dont les Vouajiji font journellement des prises considérables. L'autre, à peu près de même taille, à ventre argenté, ayant le goût de la truite, et fort recherché par les gourmets.

Une perche (7), n'atteignant pas généralement plus de huit pouces, à chair peu savoureuse, et qui ne trouve chaland que parmi les pauvres.

Une anguille (8), assez grasse et de peu de longueur, dix-sept pouces, sur quatre de tour (celle de la gravure) ; mais d'un goût excellent et d'une chair délicate.

Àces différents genres qui sont au nombre des plus importants du lac, il faut ajouter un poisson qui, bien que fort petit, contribue plus que tout autre à l'alimentation des indigènes. C'est une espèce de blanquette, appelée dogara, et qui se pêche dans de grands filets, où elle se prend par milliers d'individus. Son abondance permet d'en faire un objet d'exportation. On met le dogara sécher au soleil, ou bien on le sale ; préparé de cette manière, il s'envoie jusque dans l'Ounyanyembé.

Il y a encore d'autres menus poissons, qui ressemblent aux sardines de la côte de France et que l'on prend à la ligne ou avec des filets volants. Enfin on trouve au marché d'Oujiji, des huîtres et des crevettes.

Sauf examen, les seuls métaux connus des peuplades de cette région sont le fer et le cuivre. Celui-ci est apporté de la côte et du Roua. C'est de l'Ouvira et de l'Ousoukama, partie nord de l'Ounyamouézi, que vient le fer forgé. Tous les ornements de cuivre jaune que portent les tribus de l'intérieur sont fabriqués sur les lieux avec le gros fil de laiton qui s'achète aux caravanes.

Bien que le minerai de fer abonde, et que depuis l'Ounyamouézi jusqu'au lac, il se montre en mille endroits, à fleur de terre, on n'en fait usage, sur cette ligne, que dans l'Oukononngo et dans l'Ouvinza, où les naturels fondent celui dont ils ont besoin.

Les maladies qui atteignent communément les indigènes, à l'ouest de l'Ounyanyembé, sont les dyssenteries aiguë et chronique, les fièvres intermittente et rémittente, le choléra morbus, la fièvre typhoïde, la fièvre lente et continue, les maladies du cœur, les rhumatismes, les ophthalmies, la petite vérole, la paralysie, la gale, les maux de gorge, la phthisie, la colique, les affections cutanées, les ulcères, la syphilis, la hernie ombilicale, le prolapsus ani, les convulsions, et la néphrite.

Mais le véritable fléau de cette région, c'est la petite vérole. Les crânes des victimes de ce terrible mal, crânes blanchis qui se voient au long de chaque sentier des caravanes, disent trop bien les ravages qu'elle fait tous les ans, non-seulement parmi les bandes voyageuses, mais dans les tribus voisines. Des caravanes sont parfois décimées, et des bourgades plus qu'à demi dépeuplées par l'affreuse épidémie. Témoin journalier de cette dépopulation, Livingstone a demandé du vaccin ; et, grâce à l'envoi qui lui a été fait de cette matière, il a pu sauver un grand nombre d'existences.

Comme remèdes à tous leurs maux, les indigènes ont les simples que leur vend le mganga ou sorcier, et qu'ils emploient soit en nature, soit en décoction.

L'usage médicinal du ricin leur est complètement inconnu ; ils savent bien extraire l'huile de la graine ; mais ils ne l'emploient que pour s'en barbouiller la tête et le corps.

Leurs vomitifs, qui proviennent de l'écorce d'un certain arbre, dont je n'ai pas pu savoir le nom, sont, d'après les Arabes, d'une grande efficacité.

Pour les maladies néphrétiques, les Vouaganga ont une drogue qu'ils font avec l'extrait de la racine d'une plante, et celui des feuilles d'un arbuste, que l'on trouve aux environs de l'Ounyamouézi. Ils n'ont jamais voulu me faire connaître cette plante, ni cet arbuste malgré tout ce que j'ai fait pour les y décider. Je leur avais offert de l'étoffe ; bien que j'aie vu un homme faire usage de leur remède quotidiennement pendant un mois, sans en obtenir aucun effet. Les Arabes, en pareil cas, font une décoction de gomme-résine, dont ils boivent tous les jours une tlasse avant de se mettre au lit ; ou bien ils prennent matin et soir une tasse de lait nouvellement tiré.

Pour combattre les rhumatismes, les indigènes se couchent au soleil, ou se soumettent à des frictions rapides.

La colique est supposée devoir guérir par des vomissements que l'on provoque, en s'enfonçant le doigt dans la gorge.

Contre la dysenterie, on s'applique sur le ventre, et sur la partie postérieure, des pierres que l'on a fait chauffer.

Les gens pris de fièvre paludéenne, s'enveloppent dans leurs choukkas, et se mettent en plein soleil jusqu'à ce que la transpiration s'établisse ; mais j'ai vu dans ma propre bande, ce traitement être suivi de mort

Dans les cas de petite vérole, une quarantaine rigoureuse imposée au malade, est le seul moyen employé. Personne, excepté les gens qui ont survécu à l'horrible atteinte, ne veut approcher du malheureux. En marche il est exclu de la bande, et contraint de se retirer dans une hutte, bâtie à cet effet en dehors du camp. Mais dans les caravanes suivantes il y a de jeunes étourdis qui, sans y pen-

ser, visitent ce lazaret. Au bout de quelques jours ils perdent l'appétit, se plaignent de malaise, de fièvre, de douleurs dans le dos. On sait alors à quoi s'en tenir, et à leur tour on les expulse. Si le courage ou la force leur manque, ils meurent sur la route, car nul établissement ne leur permet d'approcher de son enceinte. S'il peut encore le faire, le maudit cherche la jungle, s'y arrange une cabane, et reste là, avec sa petite provision d'eau et de vivres, attendant qu'il guérisse ou qu'il meure.

En quittant les forêts de l'Ounyamouézi, nous nous sommes trouvés dans l'Oukomongo. Ses mtembous chargés de pêches, son bois de tek, ses larges couches de minerai de fer, qui se montrent fréquemment à fleur de sol, ont rendu cette province célèbre dans toute la région.

La partie orientale de l'Oukonongo n'est que le prolongement des plaines boisées de l'Ounyamouézi, plaines charmantes qui ressemblent à des parcs. Mais en approchant de l'Oukahouendi, on voit surgir des masses énormes, dont les eaux se déversent dans la Mréra, et dans les ravins marécageux qui se dirigent vers la plaine de Rikoua.

C'est une perspective extrêmement agréable, quelque chose d'attirant que la première vue de ces masses bleues et coniques, se dressant isolées, ou trois par trois, au-dessus de la plaine immense, qui, d'après les renseignements que j'ai recueillis, s'étend jusqu'aux pâturages des Vouatouta du sud.

Le Roungoua traverse cette vaste plaine, et beaucoup de ses affluents ont leurs sources précisément à l'endroit où l'Oukonongo touche à l'Oukahouendi.

Plusieurs de ses tributaires prennent naissance dans le district, de Kaséra.

On m'a dit que le Roungoua est aussi large que le Malagarazi, et que la plus importante de ses sources est dans l'Ourori-Central. Pendant la saison pluvieuse il déborde ; la plaine qu'il traverse est alors inondée, comme celle de la Makata l'est par la Moukondokoua ; d'où cette tache bleue, qui, sur la carte de Speke représente un lac Rikoua, dont ce voyageur suppose que les eaux, à l'époque des pluies, vont rejoindre le Tanganika. Mais à toutes les questions que j'ai faites au sujet du Rikoua, il m'a été répondu qu'il n'y avait pas de lac ; seulement que la plaine était couverte d'eau lors des inondations.

S'il est vrai que le Roungoua prenne sa source au milieu de l'Ourori, nous pouvons accepter comme probable la donnée qui fait sortir le Roufidji d'un groupe de montagnes, situé au sud de l'Oubéna, et qui peut être également celui où naît le Chambézi.

L'Oukonongo a pour limites, au nord l'Outakama ; au sud le territoire des Vouatouta ; ou sud-est les districts des Vouarori ; au sud-ouest l'Oufipa et le Karoungou ; à l'ouest l'Oukahouendi.

Cette dernière province est à peu près déserte ; les seuls établissements de quelque importance qu'elle renferme sont, au nord, ceux de Mana Msengé ; à l'ouest, sur le Tanganika, ceux de Ngondo et de Tongoué ; au centre, ceux de Rousahoua ; au sud, les villages de Pumbourou ; au sud-est, ceux de l'Outanda.

C'est un pays accidenté, ayant de belles forêts, un sol fertile, arrosé par des myriades de cours d'eau, et qui possède une faune et une flore abondantes.

Ses principales rivières sont le Rougoufou, qui prend sa source dans un groupe de montagnes voisin du Pumbourou, se dirige vers le nord, en coulant dans une vallée profonde, parallèlement au

Tanganika, où il débouche au sud du Malagarazi.

Vient ensuite le Loajéri, qui descend d'un point situé entre les chaînes du Kagoungou et du Pumbourou, et qui se jette dans le lac à peu de distance du principal village d'Ourimba.

Puis une multitude de rivières telles que l'Ouhouélésia, la Sigunga, la Mviga et le Kivoé.

Comme étendue, l'Oukahouendi occupe le troisième rang parmi les contrées de cette région. Il se déploie des bords du Malagarazi, par environ 5°10′, jusque par 6°18′ de latitude australe. Il est borné au nord par le Malagarazi et par l'Ouvinza ; à l'est par l'Ougara et l'Oukonongo ; au midi par l'Ousohoua et par l'Oufipa ; à l'ouest par le Tanganika.

De l'Oukahouendi, nous avons passé dans l'Ouvinza-Méridional, pays beaucoup plus tourmenté, déchire par de profonds ravins, coupé dans tous les sens par des lignes brunes de rochers nus ; pays de montagnes et de rocailles. Il présente, dans la vallée du Malagarazi, de nombreuses salines, d'où les indigènes retirent des quantités considérables de sel. Peu de cours d'eau traversent cette contrée, dont les chèvres et le grain sont au nombre des principales productions.

Après avoir traversé le Malagarazi, nous avons trouvé une longue bande de terre, déployée dans le sens de la latitude, et qui porte le nom d'Ouvinza-Septentrional. Le sol y est pauvre, et ne nourrit qu'une jungle clairsemée, composée d'arbustes épineux, de gommiers, de tamariniers, de mimosas, parmi lesquels se voient un petit nombre d'échantillons rabougris du tek de ces parages. On y trouve de grandes plaines salines, dont la possession, ou l'exploitation exclusive, est un sujet de conflit perpétuel entre les deux grands chefs Lokanda Mira et Nzogéra.

Dans sa partie supérieure, le Malagarazi est connu sous le nom de Gombé du nord. En traversant les grandes salines dont il vient d'être question, il contracte un goût légèrement saumâtre, mais qui n'a rien de désagréable. Il se jette dans le Tanganika au sud de rétablissement d'Oujiji. Cette rivière serait, je crois, navigable par bateau, depuis Vouilyankourou jusqu'à son embouchure ; je sais du moins qu'il en serait ainsi dans la saison pluvieuse.

L'Ouvinza-Septentrional est borné, vers le nord, par l'Ouhha ; au levant par l'Oukalaganza et par l'Ousagozi, provinces occidentales de l'Ounyamouézi ; au sud par le Malagarazi ; à l'ouest par l'Oukaranga.

Ses principaux établissements sont Ousényé, Mpété, Yambého, Siala, Isinga, l'île de Nzogéra et les districts de Lokanda Mira. De même que l'Ouvinza du sud, il a pour produits et pour objets de commerce les chèvres, le grain et le sel.

L'Ouhha, dans lequel nous entrons en sortant de l'Ouvinza, est une plaine immense dont l'aspect est celui des prairies du Nébraska. Il est divisé en deux provinces, le KiménYi et l'Antari. Dans son ensemble, il a pour limites, au nord, l'Outouta ; au sud et à l'est, l'Ouvinza ; à l'ouest, l'Oukaranga et l'Oujiji.

La chaîne de montagnes qui, dit-on, sépare l'Ouhha de l'Outouta, donne naissance à deux rivières importantes, le Rousougi et le Rougoufou. On trouve encore dans l'Ouhha, le Sounazzi, le Kanengi, et le Pomboué. Tous ces cours d'eau sont légèrement saumâtres, surtout le Pomboué, le Kanengi et le Rousougi.

Les plaines de l'Ouhha, plaines découvertes, nourrissent de grands troupeaux de moutons à large queue, et de bêtes bovines de la race qui a une bosse sur les épaules. Les chèvres y sont très-

belles. Le sol y est fertile, et produit de belles récoltes de sorgho et de maïs. Le climat y est bon, et la chaleur modérée par la brise du Tanganika et par les vents de l'Ousagara.

Les petits lacs, ou pour mieux dire les grands étangs de l'Ouhha, sont l'un des traits les plus frappants de la contrée. Ces étangs occupent de larges bassins de forme circulaire, et d'une faible profondeur. Il est évident qu'à une époque indéterminée, mais dont les traces sont nombreuses, une grande partie de l'Ouhha était couverte d'eau, et que la vallée du Malagarazi formait un bras du Tanganika. Un géologue trouverait dans cette région des sujets d'étude d'un immense intérêt.

Prenant à l'ouest, et franchissant la petite rivière du Sounazzi, nous arrivons dans l'Oukaranga, dont la nature est des plus diversifiées. Au nord, sur la frontière de l'Ouhha, le pays est montagneux ; dans le midi, c'est une pente unie et longuement inclinée, couverte de teks de belle venue ; au centre, se sont des collines, des ondulations dont les eaux rapides s'écoulent en ruisseaux transparents, un sol fertile, une contrée délicieuse. Du levant, partent de nombreux chaînons projetés à angle droit par la chaîne qui sépare, au nord-est, l'Ouhha de l'Oukaranga. Ces chaînons parallèles se dirigent à l'ouest, et s'affaissent tout à coup, lorsqu'ils approchent de la vallée du Liouké.

Les arbres qu'on voit principalement dans l'Oukaranga sont le tek et le mbougou.

Dans cette province, la chaleur est moite, l'humidité excessive. Une bruine perpétuelle paraît tomber à la cime des montagnes, d'où ruissellent les nombreux cours d'eau qui se déchargent dans le Liouké. Cette atmosphère humide et chaude convient spécialement au bambou ; aussi tient-il une grande place dans la végétation de la province.

Des hauteurs de l'Oukaranga, nous descendons dans la vallée du Liouké, et nous nous trouvons dans l'Oujiji, district d'une fertilité sans égale. Nous avons alors sous les yeux cette mer intérieure, dont le rivage dorénavant doit être regardé avec respect ; car « l'endroit qu'un homme de bien a foulé de ses pas reste à jamais consacré. »

La nature, d'ailleurs, a favorisé l'amour que devait m'inspirer ce terrain classique. Il n'est pas d'homme, si prosaïque qu'on le suppose, qui, au coucher du soleil, puisse contempler d'Oujiji le tableau qui s'offre à ses regards, sans être remué jusqu'aux moelles. Les couleurs éthérées dont le ciel resplendit, le rose, l'azur, le safrané, le violet vont et viennent avec une rapidité magique ; de larges bandes, des lignes ténues, les cirrhus, les cumulus sont transformés en or bruni et flamboyant. Leur éclat se réfléchit sur la muraille gigantesque d'un noir-bleu qui, à l'occident, borne le Tanganîka ; il révèle ces montagnes dont le sombre voile cachait les merveilles, répand sur elles des teintes du rose le plus doux et les inonde d'un flot de lumière argentée.

De toutes les peuplades de la région que nous venons de décrire, la plus remarquable est celle des Vouanyamouézi. Le type de cette race est un homme de grande taille qui a la peau noire, les jambes longues, une figure de bonne humeur, où s'épanouit un large sourire. Il porte, au milieu des incisives de la mâchoire supérieure un petit trou qu'on lui a fait dans son enfance pour indiquer sa tribu. Ses cheveux, divisés en tire-bouchon, lui tombent sur le cou. Sa nudité presque entière, montre des formes qui serviraient de modèle pour un Apollon noir.

Je l'ai vu souvent à Zanzibar prendre la robe des Arabes et le turban de mérikani, avec non moins d'avantages que pas un homme de la côte ; mais c'est dans son costume national que je me le représente toujours.

Il est né commerçant et voyageur ; c'est l'Yankee de l'Afrique.

Sa tribu a le monopole du transport des marchandises ; et cela depuis les temps les plus reculés. C'est le cheval, le mulet, le chameau la bête de somme que recherchent avidement tous ceux qui veulent aller du Zanguebar dans les régions du centre. Les Arabes ne vont nulle part sans lui ; et sans lui, l'explorateur de race blanche ne pourrait voyager.

On le voit dans tous les ports de la côte où il est généralement en grand nombre, attendant qu'on l'engage pour une longue entreprise. Comme les marins, en pareil cas, il loge et prend sa nourriture dans les auberges à lui destinées ; et comme eux, il est ennemi du repos.

Kaolé, Bagamoyo, Kondouchi, Dar Salaam, Quiloa sont pour lui ce que New-York est pour les matelots anglais. Ceux-ci trouvent
Vouanyamouezi.dans la ville américaine à se réembarquer moyennant plus forte solde ; et le Mnyamouézi repart de la côte avec un salaire plus élevé que celui qu'il touche pour venir de cher lui au bord de la mer.

Il est en si grande faveur, qu'on lui donne pour se rendre dans l'Ounyanyembé, trente-six mètres de cotonnade au minimum ; et jusqu'à cent mètres qui, sur les lieux, valent deux cent cinquante francs. Une centaine de ces pagazis coûtera donc au voyageur dix mille mètres d'étoffe pour un voyage de trois mois ; ce qui à Zanzibar représente vingt-cinq mille francs en numéraire. Toutefois avec de la patience et une économie rigide, on peut se procurer le même nombre d'hommes pour trois mille dollars, soit quinze mille francs.

Le Mnyamouézi étend ses voyages des rives du Loualaba aux monts du Karagoueh. Entre ces limites, on le rencontre partout : dans les forêts de l'Oukahendi, sur les hauteurs de l'Ouganda, dans les champs de l'Ougogo, les plaines de l'Ourori, les parcs de l'Oukononogo, les marais de l'Ouségouhha, les défilés d'Ousagara, les déserts d'Oubéna ; chez les pasteurs Vouatouta, au bord du Roufidji, aux environs de Quiloa ; partout vous le retrouvez chargé de cotonnades du Massachussets, de calicot et de fil métallique d'Angleterre, d'indiennes de Mascate, d'étoffes du Cotch, de verroterie d'Allemagne.

En caravane il est docile ; chez lui d'humeur joyeuse ; trafiquant pour son compte, il est plein d'habileté et de finesse ; aventurier, il se montre audacieux et sans scrupule ; c'est le rouga-rouga de Mirambo. Dans l'Oukononogo et dans l'Oukahouendi il est chasseur ; dans l'Ousoukouma, fondeur de fer et conducteur de bétail ; dans le Londa, chercheur d'ivoire énergique ; sur la côte, frappé d'étonnement et de respect.

Malheureusement la race diminue, ou bien elle émigre. Il y a dans le pays de grands espaces déserts, tels que le Poubouga, le Mgongo Tembo, le Kigoua, l'Outanda, le Mfouto, le Massangé, le Vouilyankourou. Des causes évidentes expliquent trop bien cette dépopulation ; d'une part, l'état de guerre permanent qu'entretiennent les chefs ; de l'autre, les fatigues, les misères du voyage. Sur dix crânes que l'on rencontre dans le sentier des caravanes, huit au moins appartiennent à des Vouanyamouézi.

L'esclavage, avec ses horreurs, ajoute à leur extermination et les démoralise. Il est affreux de songer que de pareilles gens peuvent disparaître, comme ont fait les Makololos, dont la vaillante tribu s'est éteinte depuis le dernier voyage de Livingstone au Zambèse. Quelle puissance un gouvernement philanthrope pourrait donner à cette peuplade ! Quel glorieux témoignage de charité et de civilisation elle pourrait devenir ! Quels convertis aux préceptes de l'Évangile un missionnaire pratique saurait faire de ces hommes intelligents et disciplinables !

L'influence du mganga, c'est-à-dire du magicien, est très grande dans l'Ounyamouézi. Jusqu'au moment où j'ai pris la peine de démentir le fait, on m'y a représenté comme pouvant faire pleuvoir, pouvant empoisonner toutes les eaux de la province, et détruire l'armée de Mirambo avec une préparation magique.

Dans les premiers temps ils m'amenaient leurs malades, des gens couverts de plaies, ou atteints de la petite vérole, des syphilitiques, des galeux, des poitrinaires. Il me fallut insister avec chaleur, et le faire à diverses reprises, pour les convaincre de mon impuissance à l'égard de tous ces maux. Un vieillard, qui souffrait d'une dyssenterie chronique, vint me demander une drogue qui pût le guérir ; il m'apportait en échange un beau mouton gras et un plat de choroko. Il m'aurait été facile d'accepter le présent et de donner au bonhomme une potion quelconque. J'aimai mieux lui dire que je ne pouvais rien contre sa maladie. Cependant, je lui remis une centaine de grains de poudre de Dover ; plus, deux dotis de bonne étoffe, pour qu'ils pussent se couvrir, lui et sa femme ; et je refusai le mouton ; ce vieillard m'inspirait tant de pitié !

Jamais les Vouanyamouézi n'entreprennent une expédition de chasse sans consulter le mganga, qui, moyennant offrande, les pourvoit de talismans, d'herbes magiques et de bénédictions. Un morceau d'oreille de zèbre, du sang de lion, une griffe de léopard, une lèvre de buffle, une queue de girafe, un sourcil de caama, sont des trésors que les chasseurs ne donnent jamais, si ce n'est en échange d'une valeur monétaire. Ils portent, suspendus au cou, un morceau de quartz poli en forme de triangle, des fragments de bois sculptés et une amulette toute-puissante, qui consiste en un brin d'une plante particulière, jalousement enfermée et cousue dans une petite bourse de cuir.

Braves contre la fatigue, les Vouanyamouézi sont des poltrons fieffés dès qu'il s'agit de se battre. Ils passent humblement dans l'Ougogo, tremblant à l'idée d'une collision. Une fois hors de ce pays redouté, ils font les matamores et se vantent de leurs prouesses.

Ils ont pour habitude, quand la guerre est chez eux, de ne pas se mettre au service des caravanes. En pareil cas, leurs chefs blâment toute entreprise commerciale ; et la volonté de ceux qui les dirigent a, pour eux, force de loi.

Le système de gouvernement, dans l'Ounyamouézî, est monarchique héréditaire. Le roi y est appelé mtémi. Ce titre n'appartient qu'aux chefs de l'Ounyanyembé, de l'Ousagozi et de l'Ougara ; néanmoins on le donne par courtoisie aux chefs de district.

Mkasihoua, mtémi de l'Ounyanyembé, dont la population est de vingt mille âmes, peut mettre sous les armes trois mille guerriers. À eux seuls les districts de Tabora et de Kouihara, districts d'une faible étendue, en fournissent quinze cents.

Le mtémi de l'Ougara se nomme Pakalamboula ; celui de l'Ousagozi a pour nom Moto, qui veut dire feu.

Certaines coutumes des Vouanyamouézi sont curieuses ; par exemple à la naissance d'un enfant, le père coupe la coiffe et la porte à la frontière du district, où il l'enterre. Si la frontière est formée par un cours d'eau, l'enterrement a lieu sur la rive. Prenant ensuite la racine d'un arbre voisin, le père revient chez lui avec cette racine, et l'enfouit au seuil de sa demeure. Puis il tue un bœuf, ou une douzaine de chèvres, et invite ses amis au festin qu'il prépare, festin qui est largement arrosé de pombé.

Lorsque la mère sent approcher l'heure de sa délivrance, elle va chercher une de ses amies, et se rend avec elle dans les bois, où l'enfant est mis au monde. Si la couche est double, on ne tue pas l'un des jumeaux ; le fait est plutôt regardé comme un bonheur.

Les préliminaires du mariage sont à peu près les mêmes que chez les Vouagogo ; l'épouse est achetée à son père, moyennant plus ou moins de chèvres ou de vaches, dont la quantité dépend de la fortune des deux parties.

Tout maléfice est puni de mort ; la procédure usitée en pareil cas est aussi la même que celle des Vouagogo.

Les crimes d'État, soit contre le gouvernement, soit contre le pays, font également encourir la peine capitale.

Un voleur, pris sur le fait, peut être tué immédiatement, ou, d'après un jugement du mtémi, devenir l'esclave de celui qu'il essayait de voler.

Après décès, le corps est porte dans la jungle. Si le défunt est un personnage important, on l'enterre assis dans la fosse, ou couché sur le côté, ainsi que le placent les Vouagogo. Celui qui meurt à la suite d'une caravane est simplement jeté hors du camp, ou laissé au bord de la route, et, dans tous les cas, abandonné aux hyènes, les plus-habiles des nettoyeurs de la forêt. Quant au chef, il est enterré dans le village.

Les Vouasoukouma (Vouanyamouézi du nord) sont très-industrieux. Ils extrayent eux-mêmes du minerai tout le fer dont ils ont besoin, et fabriquent la presque totalité des houes qui s'emploient depuis le lac Tanganika jusqu'à l'Ousagara. Il n'est pas de caravane qui, en partant de l'Ounyanyembé pour revenir à la côte, n'achète de ces instruments, avec lesquels dans l'Ougogo se paye le tribut de retour.

Le fer ainsi importé n'est pas seulement employé pour l'agriculture ; il sert aux peuplades qui le reçoivent à fabriquer des armes.

Les Vouanyamouézi font également commerce de ces dernières, on rencontre souvent, dans l'Ounyanyembé, un armurier indigène colportant ses engins de mort, qu'il échange pour de l'étoffe. Moyennant deux mètres de cotonnade, vous lui achetez une lance ou une douzaine de flèches ; pour quatre mètres de calicot (grande largeur) il vous livrera un arc de premier ordre, décoré de fil de cuivre et de laiton ; et moitié de cet aunage vous procurera une forte hache d'armes. Cette hache, ainsi qu'on peut le voir dans les gravures qui accompagnent ce volume, pages 435 et 439, est pareille à celles qu'employaient les Pictes dans l'âge de pierre, et les Égyptiens et les Romains dans les premiers temps de leur histoire. Le même modèle est en usage depuis Bagamoyo jusqu'à San Salvador ; depuis la Nubie jusqu'au pays des Cafres.

Les Vouanyamouézi donnent à l'Être suprême le nom de Miringou. Celui-ci est pour eux le créateur de toutes choses et le dispensateur des richesses. Ils l'invoquent rarement et ne lui adressent leurs prières que pour lui demander un accroissement de fortune.

Si un de leurs parents vient à mourir, ils vous disent : « Le Miringou l'a pris ; » ou bien : « Il est perdu, c'est l'œuvre du Miringou. » Le ton de frayeur respectueuse dont ils profèrent ces mots annonce qu'à leurs yeux le fait est surnaturel.

« La jeune fille peut-elle oublier sa toilette ? » dit le proverbe. Dans l'Ounyamouézi il parait que non. Du jour où elle peut dire mama, sa parure est l'objet de sa constante sollicitude. Elle se plaît à regarder les jolis rangs de perles vertes, jaunes, rouges et blanches que fait si bien ressortir la sombre teinte de ses petits bras. Elle aime à enrouler sur ses doigts les grands colliers de perles diverses qui lui couvrent la poitrine, ou bien à jouer avec ceux qu'elle a autour de la taille ; elle les met dans ses cheveux, et se montre radieuse quand on lui dit que cela lui va bien. Son rêve est d'avoir une ceinture en fil de laiton, alors même que cette brillante spirale n'a pas de vêtements à retenir. Elle attend son mariage avec impatience, afin de posséder un morceau d'étoffe dont elle se drapera le corps, et de pouvoir donner ses volailles aux Arabes, en échange du clinquant dont ils disposent.

Les réunions que forment entre elles les dames anglo-saxonnes, pour prendre le thé, sont d'antique origine. Elles étaient en vogue dans l'ancienne Égypte, sous le règne des Pharaons. Qui donc en voyant les peintures murales de Memphis-la-Retrouvée, n'a remarqué les cercles féminins qu'elles représentent ? J'ai vu ce genre de symposia en Abyssinie, contrée où les anciens usages sont excessivement tenaces. L'Ounyamouézi offre le même spectacle ; et j'ai rarement contemplé des visages exprimant un bonheur aussi parfait que ceux des femmes d'un tembé kinyamouézi, réunies au coucher du soleil pour s'entretenir des événements du jour.

Chacune, assise sur un petit escabeau, a près d'elle sa fille, plus ou moins adolescente, qui, pendant que ces dames babillent et fument, emploie ses doigts agiles à convertir la chevelure maternelle en séries nombreuses de petites nattes et de tire-bouchons. Les plus âgées entament la causette, qui s'expédie avec la volubilité d'un gazouillis d'hirondelles. L'une rapporte que sa vache a tari complètement ; l'autre, combien le Mousoungou lui a payé son lait ; celle-ci raconte ce qui lui est arrivé en piochant ; celle-là trouve étonnant que son mari ne soit pas revenu de la résidence du mtémi, où il est allé vendre du grain, etc., etc.

Tandis que les femmes se livrent à la joie de cet innocent bavardage, les pères de famille sont au club des jeunes gens, dans un endroit où le prix des marchandises et la politique du canton sont discutés avec non moins de pénétration et de sens que pareils sujets peuvent l'être en pays civilisés.

Ce lieu public, nommé vouanza, ou uvouanza, est généralement situé sur l'un des côtés intérieurs du village, pans les instants de loisir, et il est rare qu'il y en ait d'autres pour les gens du tembé, les membres de l'assemblée, accroupis sur leurs talons, fument en causant de choses et d'autres ; par exemple, du Mousoungou, dont l'arrivée et les moindres gestes fournissent des sujets de conversation intarissables ; mais, quel que soit leur étonnement à son égard, pas un d'eux n'a l'impertinence de mettre en doute sa qualité d'homme blanc, ni de contester ses assertions, comme certaines gens l'ont fait en Europe.

Un homme a un fer de lance à aiguiser, un poignard à décorer, un manche de serpe à faire, une pipe à fumer ou quelque chose â dire, il entre au Vouanza. Si la place est déserte, il se hâte de terminer sa besogne ; puis il va rejoindre le groupe établi sous le gros arbre qu'il y a dans presque tous les villages ; et, assis à l'ombre, il se livre à son amour pour la conversation. Le vouanza est dans cette province ce que l'Agora était pour les Athéniens, ce que la bourse est pour les habitants des capitales modernes.

Il ressort des lignes précédentes que les Vouanyamouézi aiment beaucoup à fumer. En examinant les planches ci-jointes, on verra combien ils déploient d'habileté dans le façonnage de leurs pipes. Nous ferons observer que les différents modèles que retrace la gravure offrent beaucoup de

similitude avec ceux qu'on trouve chez les Indiens de l'Amérique du Nord. Ces derniers emploient pour le fourneau une stéatite rouge, et les Vouanyamouézi, quand ils le peuvent, une stéatite noire, qui se rencontre dans l'ouest de l'Ousoukouma. Mais comme cette pierre tendre est difficile à obtenir, ils la remplacent par un mélange d'argile noire et de pailla hachée excessivement menu.

Le tabac dont ils font usage n'est pas de qualité supérieure. Il est mis en pains, comme celui d'Abyssinie, et de la même forme. Un de ces pains, du poids de trois livres, coûte un doti, ou quatre mètres d'étoffe. Pour le même prix, vous avez une pipe en stéatite, avec le tuyau richement décoré de fil de laiton.

Au lieu de tabac, les indigènes fument souvent du chanvre ; ils se serrent alors d'un narghilé très-primitif, simplement une gourde emmanchée d'un bâton creux. Il suffit d'une ou deux inha
Armes et ustensiles.

01, 2, 3, 4, 5, 6. Signes indicateurs de la route (p. 195)
07, 8. Narghilés indigènes.
09. Boîte d'écorce.
10. Foyer et marmite de terre.
11. Fer d'une houe.
12. Houe.
13. Guitare.
14. Peigne.
15. Massues, casse-têtes (armes de guerre et de chasse).
16. Chasse-mouches.
17. Escabeau.
18. Gourdes.

lations pour déterminer chez le fumeur des quintes de toux qui semblent lui déchirer la poitrine et briser tout son être.

Les Vouanyamouézi n'en paraissent pas moins grands amateurs de ce supplice, car ils y recourent fréquemment. Il est impossible d'exprimer l'irritation et le dégoût que cette toux rauque et déchirante provoque chez celui qui l'entend.

Les Vouanyamouézi de la province d'Ounyanyembé ont des troupeaux de gros bétail. Toutes les fois que dans un pays il y a des bêtes bovines, c'est une preuve que la contrée est rarement envahie. De Bagamoyo aux rives du lac, nous n'en avons trouvé que dans l'Ousagara, l'Ougogo, l'Ounyanyembé et l'Ouhhah. Les gens des autres provinces n'élèvent que des moutons, des chèvres et des poules. Quelques-uns des riches Arabes de l'Ounyanyembé possèdent jusqu'à cinquante vaches laitières ; mais il y a peu d'indigènes qui en aient plus d'une trentaine.

Ces vaches se payent de quatre-vingts à cent vingt mètres du calicot le plus large. Elles donnent peu de lait ; un demi-gallon, deux litres et demi par jour sont considérés comme un beau produit, et le fait est rare. J'estime qu'en moyenne ces vaches ne donnent pas plus de trois pintes, un litre et demi ou environ. On m'apportait quotidiennement près de cinq litres de lait, que je payais tous les dix jours, soit environ cinquante litres pour quatre mètres de kitambi. Avec cette ration quotidienne, je me faisais du beurre et du fromage, ce qui est le plus grand luxe de table qu'un blanc puisse avoir dans le pays.

Les Vouanyamouézi, de même que tous les nègres, aiment passionnément la musique ; la leur est certainement barbare, et fatigue bientôt par sa monotonie ; mais les plus habiles de leurs artistes savent toujours la rendre amusante.

Beaucoup d'entre eux sont grands improvisateurs ; le dernier scandale, une nouvelle politique, voire un simple cancan, s'il est de nature à offrir quelque intérêt, ne manque jamais de trouver des bardes. Peu de jours après la déclaration de guerre à Mirambo, il n'y avait pas un village dans tout l'Ounyamouézi qui n'entendit mentionner le fait dans les chants du soir ; et bientôt le nom de cet ennemi redoutable fut interpolé dans les anciennes ballades. Il en fut de même de l'arrivée du Mousoungou, ou Mouzoungou, ainsi qu'on prononce quelquefois ; mais le sujet perdit rapidement le charme de la nouveauté.

L'alimentation est la même dans cette province que dans toute l'Afrique centrale ; elle consiste en une épaisse bouillie de sorgho. qui est tout simplement de la pâte demi-liquide et chaude. Ce potage est accompagné de légumes, tels que haricots, fèves ou concombres, cuits à l'eau et ensuite écrasés.

La viande figure rarement dans le menu ; elle est trop chère ; et l'aversion que les convives ont pour une foule d'animaux restreint la quantité de celle qu'ils pourraient obtenir. Toutefois les Vouanyamouézi aiment beaucoup ce genre d'aliment ; quand ils peuvent se le procurer aux frais des autres, ils s'en gorgent outre mesure. Je n'ai jamais été heureux à la chasse sans voir les miens passer la nuit pour finir leur quartier de viande, comme si, à leurs yeux, il se fût agi d'un devoir sacré. Le fœtus et les entrailles sont pour eux des morceaux de choix.

Le mush des Américains, fait avec de la farine de maïs, est connu dans toute cette région. Quand cet humble mets est préparé, les hommes de la famille entourent le pot qui le renferme, y prennent une large poignée de cette pâte, la trempent dans le plat de purée ou de beurre fondu qui l'accompagne et s'en emplissent la bouche.

Les femmes mangent séparément ; ce serait déroger à sa dignité d'homme que de prendre ses repas avec elles.

L'extrême vieillesse est peu commune au centre de l'Afrique ; mais on voit des cheveux blancs et des échines courbées dans presque tous les villages. C'est dans l'Ounyanyembé et dans l'Ougogo, anciens États, où la population bien assise vit en sécurité, que j'ai vu les vieillards les plus âgés. Magomba, sultan de Kanyényi, doit avoir près de quatre-vingt-dix ans ; le capitaine Burton, qui l'a vu en 1858, en parle comme d'un être arrivé à la décrépitude. Il vit encore, mais ne peut plus marcher sans qu'on lui donne le bras. Kiséhouah, l'aîné de ses fils, doit avoir beaucoup plus de soixante ans ; Mtoundou Ngondeh, qui est le plus jeune, approche de la cinquantaine. Le sultan du Misanza, celui qui a tué l'ami de Burton et de Speke, le cheik Snay-ben-Amir, ne peut pas avoir beaucoup moins de quatre-vingts ans ; et Pembira Péreh, chef de Nyamboua, doit être du même âge.

Je considère les Vouakanongo et les Vouakahouendi comme appartenant à la même race que les Vouanyamouézi ; leurs manières et leurs coutumes sont identiques, et ils parlent la même langue.

Mais quand on a passé le Malagarazi et qu'on entre dans
Armes et ustensiles.

l'Ouvinza, on trouve une peuplade différente, dont les mœurs et les usages sont les mêmes que ceux des Vouajiji, des Vouakaranga, des Vouaroundi, des Vouavira, des Vouatouta, des Vouatousi.

La manière de saluer vous annonce tout d'abord que vous avez changé de nation. C'est une cérémonie assez fatigante que le salut de deux Vouavinza. En approchant l'un de l'autre, ils se tendent les deux mains et profèrent les mots vouaki, vouaki ; puis ils se prennent tous les deux par les coudes, se frottent les bras mutuellement, en répétant avec vitesse vouaki, vouaki, vouaké, vouaké, et terminent cette formule par des houh, houh qui expriment une satisfaction réciproque.

Les femmes saluent l'autre sexe, même les garçonnets à moitié venus, en s'inclinant jusqu'à se toucher les orteils avec le bout des doigts ; ou bien elles se mettent de côté et battent des mains, tout en criant comme les autres : vouaki, vouaki, vouaké, vouaké, houh, houh ; à quoi les hommes répondent en frappant aussi dans leurs mains et en disant les mêmes paroles.

Quand les gens de ces tribus ne sont pas assez riches pour acheter de la cotonnade, ou pas assez habiles pour se faire de l'étoffe, ils ont pour vêtement une peau de chèvre, attachée sur l'épaule gauche et retombant d'un côté du corps.

Plus industrieux, les Vouajiji se fabriquent, avec le coton de leurs jardins, un tissu qui, pour la texture, ressemble au sérapé du Mexique.

En fait d'ornements, toutes ces peuplades affectionnent les anneaux de cuivre et les spirales de fil de laiton et de fil de fer autour des poignets et des chevilles ; ce qui n'empêche pas la verroterie. En outre, les bijoux d'ivoire sont en grande faveur depuis l'Ouvinza jusqu'aux derniers districts de l'Ouroundi.

Nulle part je n'ai trouvé les coiffures plus variées que dans cette dernière province et dans l'Oujiji. On voit là des crânes entièrement nus, ou conservant des lignes de cheveux, lignes circulaires ou diagonales ; tantôt ce sont des crêtes, des brosses, des touffes ; tantôt des rubans, des bouclettes sur le front et sur les tempes, des croissants, des raies, etc. ; d'où nous pouvons conclure que, dans cette région, l'art du coiffeur n'a pas moins d'importance que dans les pays civilisés.

Le tatouage de ces tribus est également très-fantaisiste et bien supérieur à celui des autres peuplades. Vous rencontrez chez elles depuis la cicatrice amorphe jusqu'aux dessins les plus compliqués : lignes courbes et lignes droites, se coupant et s'enchevêtrant de mille manières ; zigzags courant sur les membres ; cercles entrecroisés ou concentriques formant bracelets, entourant les seins ou le nombril ; diagonales de l'épaule droite à la hanche gauche, et réciproquement ; bandes ondulées ou horizontales sur la poitrine, boutons et grandes plaques sur le ventre. L'opération doit être douloureuse, à en juger par l'énorme quantité de pustules qu'elle fait naître ; mais dans ces contrées l'amour de la parure ne s'arrête qu'au fond de la bourse.

Ceux qui peuvent en faire les frais portent jusqu'à trente et quarante colliers de perles de toutes les couleurs, de toutes les formes ; je parle des Vouajiji et des Vouaroundi, principalement de ces derniers. À toute cette verroterie s'ajoutent des défenses de sanglier et d'hippopotame suspendues au cou, ainsi que de minces croissants d'ivoire ; enfin de lourdes plaques sculptées de la même matière, retombant dans le dos. Parfois des clochettes de fabrique indigène, des morceaux de filigrane en fer ou en laiton, des pierres polies, des coquilles, des charmes, des amulettes pendent sur la poitrine. Aux anneaux de métal se joignent les rangs de perles bleues, de perles rouges, portés aux bras et aux poignets, et d'autres fils de perles mis en ceinture.

En outre, surtout chez les Vouaroundi, l'usage du fard est très-répandu ; non-seulement les joues, les sourcils et les paupières, mais la tête et le corps sont frottés d'ocre rouge, d'une nuance plus ou moins vive.

Une argile poreuse et rougeâtre, déposée dans les ravins par les eaux, est également employée pour teindre les peaux de mouton, de veau ou de chèvre mégies qui servent de vêtements, et que, en surplus de leur teinture, les préparateurs décorent de points, de lignes et de cercles noirs à la manière des Peaux-Rouges.

Les femmes de ces tribus ont l'affreuse habitude d'étirer leurs grandes mamelles, pareilles à des bourses longues, en les attachant avec une corde qu'elles se passent autour de la taille.

Elles portent, soit pour se défendre, soit pour obéir à la mode, de grandes cannes, dont quelquefois un petit lézard ou un petit crocodile sculpté constitue la pomme.

Les Vouajiji, de même que les Vouakaranga, sont de nature superstitieuse. J'ai vu à Niamtaga, près de la porte du village, un buste en bois peint qui représentait le dieu protecteur. Cette idole aux yeux fixes et largement ouverts, dont les grosses prunelles noires sortaient d'un masque blanc, et qui était coiffée d'une espèce de loque jaune, paraissait être en grande vénération ; pas un homme ou une femme qui, en entrant, ne s'inclinât profondément devant elle, comme font les catholiques devant l'image de la Vierge.

On se rappelle que, en passant à Bemba, nos guides nous firent arrêter pour s'y munir de la précieuse argile qui assure un bon retour. L'énorme excavation que présente la falaise, à l'endroit qui fournit cette argile, tutélaire, prouve que c'est une ancienne croyance.

Un autre article de foi des Vouajiji est qu'ils ont sur les crocodiles
Idole. une influence toute-puissante, au point de s'en faire des complaisants. On racontait dans le village, comme un fait avéré, que l'un de ces monstres, non moins bien dressé que le phoque de Barnum, et obéissant aux ordres secrets de certains individus, allait jusqu'à enlever un homme dans sa case, afin de l'emporter dans le lac, et à se rendre sur la place du marché, pour y découvrir un voleur dissimulé parmi la foule, voleur qu'il savait toujours découvrir.

Les Vouajiji sont également persuadés qu'avec des offrandes on peut apaiser le dieu jaloux du Tanganika, dont la voix courroucée rugit dans le Kabogo. Jamais ils ne passent devant cette montagne caverneuse, dont la pensée les remplit d'effroi, sans jeter dans le lac un morceau d'étoffe ou des grains de verre. Ce sont, dit-on, les perles blanches, dites mérikani, que préfère le dieu terrible.

Les Vouangouana, même les Arabes, sont obligés par leurs rameurs de déférer à cette coutume, et de jeter leurs présents dans l'onde, au moment où ils approchent du lieu redoutable. Les riverains du Tanganika ont des lances pesantes, avec lesquelles ils se battent de près, et de légères asségayes qu'ils savent jeter, avec une extrême précision, à une distance de plus de cinquante mètres. Leurs arcs sont moins longs que ceux des Vouanyamouézi et des Vouakonongo ; mais leurs flèches sont les mêmes, bien que faites avec plus d'art.

Parmi ces tribus, les Vouabembé ou Vouavembé, qui occupent les sommets rocailleux de la côte occidentale, en face de l'Ouroundi, sont anthropophages, et se montrent rarement aux étrangers. Ils semblent inférer de leurs propres coutumes que ces inconnus sont mangeurs d'hommes ; et dès qu'ils aperçoivent les canots des Arabes ou ceux des Vouangouana, ils s'enfuient dans leurs montagnes. On dit néanmoins, je ne garantis pas le fait, que s'ils apprennent que les voyageurs ont un moribond parmi leurs esclaves, ils demandent à l'acheter, et qu'en échange de l'agonisant ils proposent du grain et des légumes. On dit aussi, qu'ayant vu un Zanzibarite d'un embonpoint exceptionnel, ils portèrent leurs mains à leurs bouches, en s'écriant avec admiration :

« Chukula ngema sana hapa ! Chumvi mengi ! » Bonne nourriture vraiment ! du sel en abondance !

Ces cannibales ont pour voisins les Vouasansi — d'après Livingstone on devrait dire Basansi — qui, j'en ai peur, aiment également la chair humaine. Ce sont eux qui nous ont cherché querelle au sujet de la mort du fils de leur voisin, et qui avaient juré que pas un Arabe ou un Mgouana ne mettrait les pieds sur leur territoire. Je n'ai jamais vu pareille excitation à celle que témoignèrent ces gens-là en voyant découper une chèvre par un de nos hommes. Leurs regards s'attachaient sur la proie avec la frénésie de ceux d'un loup affamé. Ils implorèrent de petits morceaux de viande, s'arrachèrent ceux qu'on leur donna, et recueillirent avec avidité le sang de la bête répandu sur le sable. Je ne sais pas ce qu'il y a de vrai dans le reproche de cannibalisme adressé aux Vouabembé ; mais je suis persuadé que les Vouasansi le méritent.

16

Ce fut avec une joie réelle que nous nous retrouvâmes chez nous, assis tous les deux sur la peau d'ours, sur le tapis de Perse, sur les nattes fraîches et neuves, le dos appuyé contre le mur, sirotant notre tasse de thé, comme des gens qui ont toutes leurs aises, et causant des incidents du picnic, ainsi que le docteur appelait notre voyage au Roussizi.

Bien que notre maison fût plus que modeste, et que nous n'eussions pour serviteurs que des barbares peu vêtus, il nous semblait être revenus au bon vieux temps que nous aimions à nous rappeler. Cette maison, d'ailleurs, si humble qu'elle fût d'apparence, évoquait chez moi les plus doux souvenirs. C'était là que j'avais rencontré Livingstone après ce long voyage, si rempli d'inquiétudes ; là que j'avais écouté sa merveilleuse histoire, et la description des lieux enchantés qu'il a vus à l'ouest du Tanganika ; là enfin que je l'avais connu, admiré de plus en plus tous les jours, et que j'avais eu cette joie de lui entendre dire, non-seulement qu'il acceptait mon escorte pour se rendre à Kouihara, mais qu'il me permettait de faire les frais du voyage.

Tant que je vivrai, ces pauvres murailles de terre, ces chevrons nus, cette couverture de chaume, cette véranda auront pour moi un intérêt historique ; et j'ai voulu immortaliser l'humble demeure en en faisant le croquis.

J'ai dit que mon admiration pour Livingstone avait grandi de jour en jour ; rien n'est plus vrai. Cet homme, près duquel je m'étais rendu sans éprouver d'autre intérêt que celui qu'eût fait naître en moi n'importe quel personnage, dont j'aurais eu à dépeindre le caractère ou à détailler les opinions, cet homme avait fait ma conquête.

Mon intention bien arrêtée, je l'affirme, était de prendre note de ses paroles et de sa manière de vivre, de me pénétrer de son visage et de lui tirer ma révérence.

Qu'il eût des façons brusques et l'humeur désagréable, qu'il dût me chercher querelle immédiatement, ne faisait dans mon esprit aucun doute. D'ailleurs il était Anglais ; peut-être un homme se servant d'un lorgnon, et qui, à travers son monocle, me lancerait un regard féroce ou glacial — l'un et l'autre se valant. Peut-être qu'à mon approche il ferait quatre pas en arrière, comme le jeune cornette des cavaliers du Sindh, que j'ai trouvé en Abyssinie, et me dirait d'un ton bref : « À qui ai-je

l'honneur de parler ? » Ou, d'un air méprisant, comme ce vieux général, sir *** : « Que demandez-vous ? » ou bien il me jetterait ces paroles à la tête : « Qui êtes-vous, monsieur ? »

Vraiment, d'après mes anciens rapports avec les gentlemen anglais, je n'aurais pas été surpris de l'entendre m'accueillir par ces mots : « Puis-je vous demander, monsieur, si vous avez une lettre d'introduction pour moi ? » En pareil cas je me serais retiré sur les hauteurs qui dominent le village ; et le troisième jour, me tournant vers la côte, je serais revenu dire à la civilisation comment j'avais été snobbé.

Mais Livingstone, véritable chrétien, esprit noble et généreux, homme loyal, agit comme un héros ; il m'offrit sa maison, me dit qu'il était joyeux de me voir, que je le rappelais à la vie, et alla mieux tout de suite pour me prouver la sincérité de ses paroles. Puis quand la fièvre me suspendit entre la vie et la mort, il me soigna comme si j'avais été son fils.

Est-il donc étonnant que j'aime cet homme, dont le cœur est si bon, l'esprit si élevé, et dont le visage reflète si bien le moral ?

Dans mon affection pour lui, il m'arrivait parfois de m'écrier : « Mais votre famille, docteur, votre famille ! Elle voudrait tant vous voir ! Laissez-moi vous emmener ; j'ai promis de vous reconduire ; je vous suivrai pas à pas. Vous aurez le meilleur âne qui soit dans l'Ounyamouézi : vous ne manquerez de rien ; vos désirs seront des ordres. Les sources du Nil peuvent bien attendre. Rentrez chez vous ; et dans un an, quand votre santé sera rétablie, vous reviendrez reprendre vos travaux. » Habitation de Livingstone à Oujiji.

Mais sa réponse était toujours la même : « Je serais assurément très-heureux de voir ma famille, oh ! bien heureux ! les lettres de mes enfants m'émeuvent plus que je ne saurais le dire ; mais je ne peux pas m'en aller : il faut que je finisse ma tâche. C'est le manque de ressources, je vous le répète, qui m'a seul retardé. Sans cela j'aurais complété mes découvertes, suivi la rivière, que je crois être le Nil, jusqu'à sa jonction avec le lac de Baker, ou avec la branche de Pétherick.

« Un mois de plus dans cette direction, et j'aurais pu dire : Mon œuvre est terminée. Pourquoi s'être adressé aux Banians pour avoir des hommes ? Je ne le devine pas. Le docteur Kirk savait bien ce que valent les esclaves ; comment a-t-il persisté à leur confier mes bagages ? »

Quelques-uns des gens dont le mauvais vouloir avait obligé Livingstone de revenir sur ses pas étaient encore à Oujiji, et avaient entre les mains des carabines d'Enfield appartenant au docteur, carabines qu'ils prétendaient retenir jusqu'à ce que leur solde fût entièrement payée. Mais comme ils avaient reçu du consul chacun soixante dollars pour escorter le voyageur dans tous tes endroits où celui-ci voudrait se rendre, et que, bien loin de le suivre, ils l'avaient arrêté dans sa marche, il ne leur était rien dû ; moins que cela : il aurait été absurde de leur faire un abandon qui eût été l'approbation de leur conduite.

J'avais entendu les vieux cheiks, amis du docteur, lui conseiller d'un ton doucereux de ne pas exiger le retour de ces carabines ; j'avais vu à cet égard, l'obstination des mutins, et j'avais dit hautement ce que j'en pensais chez Séid ben Médjid ; cela même dans l'intérêt des Arabes. Puis j'avais attendu, espérant que l'opinion émise aurait assez d'influence pour me dispenser de recourir à la force. Mais un mois s'étant écoulé sans que les armes fussent rapportées au docteur, je demandai et j'obtins la permission de les prendre.

Souzi, non moins brave que dévoué, et qui eût valu son pesant d'or s'il n'avait pas été un voleur incorrigible, fut envoyé sur-le-champ avec une douzaine de mes hommes, l'arme au poing, chercher ces carabines.

L'instant d'après, c'était une affaire faite.

Le docteur, ainsi qu'on l'a vu plus haut, avait accepté de venir avec moi dans l'Ounyanyembé, afin d'y prendre les objets que le consul d'Angleterre lui avait expédiés de Zanzibar, le 1 novembre 1870.

C'était moi qui allais diriger la caravane, ce qui m'imposait le devoir d'étudier sérieusement les différents chemins parmi lesquels il y avait à choisir. Je ne me dissimulais pas, qu'en me chargeant d'escorter un pareil homme, j'assumais sur ma tête une lourde responsabilité. Outre mes sentiments personnels, très-engagés dans la question, quels reproches ne me seraient pas adressés en cas de malheur ! Ah ! dirait-on, s'il n'avait pas accompagné Stanley, il vivrait encore. »

Je pris donc la carte que j'avais faite, — elle m'inspirait toute confiance — je traçai d'après elle le plan d'une route qui nous permettrait d'échapper au tribut, sans nous offrir d'autre inconvénient que celui des fourrés dont elle était couverte.

Cette route paisible nous conduirait d'abord au cap Tongoué, que nous atteindrions par le lac, en suivant la côte de l'Oukaranga et celle de l'Oukahouendi. Arrivés au Tongoué, nous serions sous le parallèle d'Itaga, village du sultan d'Imréra ; et nous rejoindrions mon ancienne route à l'endroit où le pillage des Vouahha et des Vouavinza n'était plus à craindre. Si je gagnais Imréra, ainsi que je me le proposais, ce serait en outre la preuve de l'exactitude de ma carte. Le docteur, auquel je soumis ce projet, en ayant reconnu les avantages, et le croyant praticable, il fut décidé que nous prendrions cette ligne.

Depuis le 13 décembre, époque de notre retour de l'embouchure du Roussizi, Livingstone n'avait pas cessé d'écrire, préparant les lettres qu'il voulait me confier, et reportant sur son énorme journal les notes que renfermaient ses carnets. Tandis qu'il se livrait à ce dernier travail, je profitai des moments où il réfléchissait aux régions qu'il avait parcourues, pour faire le portrait ci-joint, portrait devenu fort ressemblant, grâce à l'artiste, qui, par intuition, a vu les défauts de mon esquisse et les a corrigés d'une façon très-exacte.

Dès le premier jour Livingstone avait écrit à M. Bennett les pages qui contiennent ses remercîments, et auxquelles je le priai de ne rien ajouter, l'expression de sa gratitude y étant pleine et entière. Je connaissais trop bien M. Bennett pour ne pas être sûr qu'il en serait satisfait ; car la nouvelle de l'existence du voyageur était pour lui ce qu'il y avait de plus précieux.

Dans la dernière quinzaine de décembre, ce fut à ses enfants, à Murchison, à lord Granville, que le docteur écrivit. Il voulait aussi écrire au comte de Clarendon ; et ce fut pour moi une chose douloureuse d'avoir à lui annoncer la mort de cet homme de mérite.

Pendant qu'il faisait sa correspondance, je m'occupais des bagages, de leur division, de leur mise en caisse ou en ballots, et de tous les préparatifs nécessaires. Mes hommes devaient seuls être chargés du transport ; j'avais résolu d'en exonérer les gens
Livingstone écrivant son journal. de Livingstone, en raison de leur noble conduite à l'égard de leur maître.

Le 20 décembre, la saison pluvieuse débuta par une averse, accompagnée de grêle et de tonnerre ; le thermomètre descendit au-dessous de 19° centigrades. Dans la soirée je fus pris d'une urticaire, avant-coureur d'un accès de fièvre, et qui me mit dans un état déplorable ; c'était la troisième fois que cette éruption m'arrivait depuis que j'étais en Afrique. L'accès qui lui succéda se prolongea pendant quatre jours, avec rémittence ; ce qui est le genre de fièvre le plus dangereux, celui qui a fait tant de victimes parmi les explorateurs des rives du Zambèse, du Nil blanc, du Congo et du Niger.

Ce terrible accès était le quatrième depuis ma réunion avec Livingstone. L'activité de là marche, l'espoir de réussir, l'impatience d'arriver, la surexcitation causée par les obstacles, m'avaient préservé du mal pendant la dernière partie du voyage ; mais dans le repos qui suivit le grand événement, tous les ressorts se détendirent et la fièvre ne trouva plus de résistance.

Arriva le jour de Noël ; célébrer la fête par un grand repas, suivant l'usage des pays anglo-saxons, avait été convenu entre le docteur et moi. La fièvre m'avait quitté la veille ; et dès le matin, bien que d'une extrême faiblesse, j'étais sur pied, chapitrant Férajji, tâchant de lui faire comprendre la solennité du jour, et d'inculquer à cet animal trop dodu quelques-uns des secrets de l'art culinaire.

Œufs frais, mouton gras, chèvre, laitage, fleur de farine, poisson, patates, oignons, bananes, pombé, vin de palme, etc., etc., avaient été pris au marché, ou procurés par le bon vieux cheik Moéni Khéri. Mais hélas ! j'étais trop faible pour surveiller la cuisine ; et le rôti fut brûlé, la tarte mal cuite, le dîner manqué. Si Férajji, le sacripant à cervelle obtuse, ne fut pas fouaillé, c'est que je n'en avais pas la force. Mon regard seul put lui témoigner ma colère, un regard qui eût foudroyé un homme de cœur ; mais le traître se mit à rire, et profita, je crois, du rôti, des pâtés, des entremets, de tout ce que sa négligence avait rendu immangeable pour des civilisés.

Nous n'avions plus qu'à partir. Séid ben Médjid, à la tête de trois cents hommes, ayant tous des mousquets, avait quitté Oujiji pour aller attaquer Mirambo, le noir Bonaparte qui lui avait tué son fils. Un beau guerrier que ce vieux chef intrépide, altéré de vengeance, et tenant à la main son fusil d'une longueur de sept pieds. Il s'était mis en marche le 13 décembre ; nous étions alors sur le Tanganika ; mais avant de s'éloigner il avait donné des ordres pour qu'on nous laissât l'usage de son canot. Une seconde pirogue beaucoup plus grande, nous était gracieusement prêtée par Moéni Khéri. J'avais acheté des ânes, dont l'un était destiné au docteur, dans le cas où la marche lui deviendrait pénible. Nous avions des chèvres laitières et quelques moutons gras, en prévision de la traversée des jungles. La bonne Halimah nous avait préparé un sac de farine de maïs, comme elle seule pouvait le faire dans son dévouement à son maître ; Hamoydah, son mari, l'avait librement assistée dans ce travail d'une si grande importance.

Ànotre provision de grain et de viande, s'ajoutaient du fromage, du thé, du café ; nous étions largement pourvus d'étoffe ; et nos équipages, formés en partie d'indigènes, qui devaient ramener les pirogues, étaient au complet.

Le 27 décembre arriva ; c'était le jour du départ.

Les canots sont chargés, les rameurs à leurs bancs, le drapeau anglais hissé à l'arrière de la petite embarcation qui va recevoir le docteur ; celui des États-Unis se déploie au-dessus de la nôtre, et livre à la brise ses larges plis qu'elle agite gaiement.

Impossible pour moi de regarder ces bannières sans m'enorgueillir de voir les deux nations anglo-saxonnes représentées sur cette mer intérieure, à la face de cette nature primitive, de ces peuplades sauvages.

Nous sommes escortés par les Arabes. Sur la rive se pressent les gens de Zanzibar, les fils émerveillés de l'Ounyamouézi, les Vouagouhha et les Vouajiji, bouche béante, les Vouaroundi, calmes cette fois et même chagrins de voir partir les hommes blancs — « pour s'en aller où donc ? » Ils le demandent tous.

Les derniers mots s'échangent ; un ou deux quidams s'efforcent de paraître émus et de faire du sentiment, surtout l'affreux Mohammed, ce métis, compagnon du docteur en 1869. Je laisse tomber ses paroles sans rien dire, et ne proteste pas contre l'emphase de sa poignée de main ; mais je ne suis pas fâché de le voir pour la dernière fois ; sa trahison à l'égard de Livingstone m'est toujours présente. Il me charge d'une foule de salaams pour ses amis de l'Ounyanyembé, pour tous ceux que je verrai là-bas. Si je m'acquittais de la commission, on me prendrait pour un imbécile.

Nos pirogues furent repoussées du banc d'argile, qui est au bas de la place du marché ; et je dis un adieu probablement éternel au port d'Oujiji, dont le nom est à jamais consacré dans ma mémoire.

Conduits par Asmani et par Bombay, nos hommes marchaient sur la rive que nous suivions d'aussi près que possible. Leurs charges, formant notre cargaison, ils étaient sans fardeau, et se hâtaient, afin de nous rejoindre à l'embouchure des rivières, où il était convenu que nous les attendrions pour les passer.

Le canot du docteur, plus court d'un tiers environ que le mien, prit l'avance ; et le drapeau britannique, emmanché d'un bambou, fila dans l'air comme un rouge météore, nous indiquant la route. Fixée à une hampe beaucoup plus longue, la bannière étoilée, déjà bien plus grande par elle-même, portait infiniment plus haut ses glorieuses couleurs, ce qui fit dire plaisamment à Livingstone, qu'à la première halte il abattrait le plus beau palmier de la côte pour remplacer son bambou, car il n'était pas décent que le pavillon anglais fût tellement plus bas que celui des États-Unis.

Tout à coup éclata le chant des mariniers de Zanzibar, dont le joyeux refrain : Kinan de ré kitunga, fut repris en chœur par nos Vouajiji ; et chacun de ramer follement jusqu'à ce que la sueur lui coulât de tous les pores.

Ils se ralentirent ; presque un temps d'arrêt ; puis le chant de la Mrima : O mama, ré dé mi ky, les fit repartir avec extravagance.

C'étaient par ces accès de chants et de courses folles, entremêlés de rires, de grognements sourds, de cris aigus, de souffles prolongés, reproduits par tous les autres, que ceux de nos hommes, qui faisaient partie de l'équipage, exprimaient leur joie du retour et de la sûreté de la route que nous avions prise.

« Nous échappons aux Vouahha, ha ! ha !
Les Vouavinza n'auront pas nos cadeaux, ho ! ho !
Mionvou ne prendra pas nos todis, hi ! hi !
Et Kiala ne nous verra plus, hu ! hu ! »

s'écriaient-ils en donnant des coups de rame dont les vieux canots frémissaient de l'avant à l'arrière.

Sur la rive nos gens partageaient cette ivresse, et reprenaient en chœur les refrains des canotiers. Quand nous avions à doubler un cap, on les voyait presser le pas pour regagner le terrain que leur avait fait perdre notre traversée d'une baie. Kaloulou, Bilali, Madjouara, les trois enfants, bondissaient au milieu des chèvres, des moutons et des ânes, qui participaient à la gaieté générale. La nature elle-même, fière et sauvage, avec sa coupole bleue s'élevant à l'infini, son immense verdure, ses profondeurs, son lac étincelant, sa sérénité imposante, augmentait notre joie et semblait y prendre part.

Vers dix heures nous nous arrêtâmes chez Kirindo, un vieux chef dont l'affection pour Livingstone et l'animosité contre les Arabes étaient connues de tout le monde. Les Arabes ne s'expli
Retour au pays.quaient pas ce phénomène, qui était facile à comprendre : le docteur n'avait jamais eu que de bonnes paroles pour ce vieillard, tandis que les autres, loin de le traiter comme un chef, ne le considéraient même pas comme un homme.

La résidence de Kirindo se trouve à l'embouchure du Liouké, dont, à cette époque, les eaux étaient grandes, et qui, se jetant dans le lac à travers une forêt d'eschinomènes, où il roule paresseusement et s'étale dans la vase, nous offrait une largeur d'un mille et demi.

Cette large embouchure forme la baie d'Oukaranga, ainsi appelée d'un village de ce nom, situé en face de celui de Kirindo, à quelques centaines de pas du lac ; village où nous devions nous arrêter.

Ici, nos marcheurs devaient nous rejoindre ; ils ne se firent pas attendre. Tous les bagages furent sortis de la grande pirogue et arrimés dans le petit canot, où quelques rameurs d'élite se placèrent avec Livingstone, qui passa le premier sur l'autre bord afin d'y surveiller l'installation du camp.

Je restai avec le gros de la bande pour faire garrotter les ânes, de façon à ce qu'ils ne puissent bouger, ce que leur caractère vicieux rendait indispensable. Autrement ils auraient fait chavirer la barque et seraient devenus la proie des nombreux crocodiles qui nous entouraient, dans l'espoir d'une aubaine.

Solidement attachées, nos bêtes rétives furent placées au fond, de la grande pirogue ; puis on embarqua les chèvres, puis les moutons. Enfin un dernier tour me déposa de l'autre côté avec le reste de la caravane. Le passage avait duré quatre heures, et s'était opéré sans accident, bien qu'à proximité dangereuse d'une troupe d'hippopotames. La marche suivante se fit dans le même ordre et de la même manière que celle de la veille : serrant toujours la côte, ou, chaque fois que le vent le permettait, franchissant l'ouverture des nombreuses petites baies qui festonnent le rivage. Celui-ci était d'un vert splendide qu'il devait aux ondées récentes ; et le lac reflétait le bleu du ciel non moins fidèlement qu'un miroir.

Les hippopotames abondaient ; ceux que nous vîmes ce jour-là avaient le cou et la base des oreilles entourés de lignes rougeâtres. Un de ces monstres, venant à sortir de l'eau au moment où nous nous approchions de la rive, et nous voyant fondre sur lui, replongea tout à coup avec une vigueur effrayante, se déployant à nos yeux dans toute sa longueur.

Entre l'embouchure du Liouké et celle du Malagarazi, à peu près à égale distance des deux rivières, nous vîmes un camp dressé au bord du lac. C'était celui de Mohammed ben Ghérib, un Msahouahili dont j'avais souvent entendu parler au docteur, comme de l'un des musulmans les plus honnêtes et les plus généreux qu'il y eût dans l'Afrique centrale. Mohammed, en effet, me parut

être d'une grande bienveillance et sa figure portait une empreinte peu commune : celle d'une entière franchise.

La végétation continuait à être excessive et le paysage intéressant ; à chaque détour c'étaient de nouvelles beautés. Près de l'embouchure du Malagarazi, le calcaire tendre qui forme la plupart des falaises et des promontoires a été curieusement fouillé par les vagues.

Il était deux heures lorsque nous atteignîmes la bouche du fleuve ; nous avions fait dix-huit milles à partir d'Oukaranga. Notre bande n'arriva que trois heures après et accablée de fatigue. La traversée de la rivière fut remise au lendemain, qu'elle employa presqu'en entier.

Pour des civilisés qui s'établiraient dans cet endroit, le Malagarazi aurait l'énorme avantage de les rapprocher de la côte ; il est navigable sur une longueur de près de cent milles, et permettrait, en toute saison, de remonter jusqu'aux villages de Kiala, d'où l'on gagnerait l'Ounyanyembé par une voie directe qu'il serait facile d'ouvrir. Des missionnaires en profiteraient également pour faire des tournées apostoliques dans l'Ouvinza, l'Ouhha et l'Ougala.

Du Malagarazi, trois heures de rames, qui nous tirent doubler les caps pittoresques de Kagongo, de Mviga et de Kivoé, nous amenèrent à l'embouchure du Rougoufou, dont les eaux rapides et limoneuses étaient infestées de crocodiles.

Bêtes et gens furent de nouveau transportées sur l'autre rive.

Le lendemain matin nous envoyâmes le canot chercher des provisions dans deux ou trois villages qui s'apercevaient du bord. Seize mètres d'étoffe nous procurèrent de quoi nourrir les quarante-huit hommes de la caravane pendant quatre jours.

Au moment de repartir, le kirangozi fut informé qu'Ourimba était notre destination ; et il lui fut recommandé de suivre la côte d'aussi près que possible, dans tous les endroits où ce chemin serait praticable. De l'embouchure du Rougoufou au village d'Ourimba — six jours de navigation — il ne se trouve pas un hameau, et conséquemment pas de vivres. En prévision de la famine qui les attendait dans cette solitude, nos gens avaient reçu huit rations chacun au départ d'Oujiji ; nous leur en donnâmes quatre autres, et nous nous éloignâmes du Rougoufou.

De hautes montagnes nous séparaient de la voie de terre et empêchaient toute communication entre nous et notre bande. Il faut savoir que pas un Arabe, pas un Msahouahili n'avait jamais pris la route que suivaient nos hommes ; et nous avancions dans la plus complète ignorance de l'endroit où ils pouvaient être.

Le cap Kivoé, dont la crête déchiquetée, les flancs rapides et couverts de bois, les retraites délicieuses auraient fait chanter un poëte, fut doublé, et nous nous trouvâmes dans la baie du même nom, où le clapotement des vagues nous fit chercher rapidement un refuge derrière le cap de Mizohazy, qui s'avance de l'autre côté de la baie.

Après ce dernier promontoire vient le Kabogo, non pas la terrible montagne dont les rugissements remplissent les indigènes d'un effroi sacré, et dont le tonnerre avait frappé notre oreille à une distance de plus de cent milles ; mais une pointe rocheuse de l'Oukaranga, contre laquelle se sont brisées bien des pirogues. Nous longeâmes le redoutable écueil en rendant grâces au ciel du calme qui régnait alors.

De très-beaux mvoulés croissent près du Kabogo ; et personne n'est là pour en disputer la possession.

Au versant du rocher, dont la surface était lisse, on distinguait nettement la trace de l'eau à trois pieds de hauteur au-dessus du niveau actuel du lac ; preuve évidente que dans la saison pluvieuse le Tanganika monte d'environ un mètre, que l'évaporation lui enlève pendant la saison sèche.

La quantité de rivières dont nous croisâmes l'embouchure pendant cette course, me donna l'occasion de vérifier s'il était vrai, comme je l'avais entendu dire, que le lac eût un courant vers le nord. D'après ce que j'ai vu, le flot brun des rivières est effectivement poussé dans cette direction toutes les fois que le vent souffle du sud-ouest, du sud-est, ou du sud ; mais vient-il à passer au nord, ou au nord-ouest, l'eau trouble des affluents est chassée au midi. Il en résulte pour moi que le Tanganika n'a pas d'autre courant que l'impulsion donnée à ses eaux par le vent qui l'agite.

Trouvant dans un endroit nommé Sigounga, une anse paisible, nous nous y arrêtâmes pour collationner. De hauts versants formaient le fond du tableau, du côté du rivage, et venaient rejoindre la banquette onduleuse et boisée qui les séparait du lac. À l'entrée de la petite baie se voyait une île charmante qui nous fit songer à des missionnaires, auxquels elle offrirait un siège excellent : assez d'étendue pour contenir un grand village, et dans une position facile à défendre ; un port bien abrité ; des eaux calmes et poissonneuses, où des pêcheries pourraient s'établir ; au pied de la montagne, le sol le plus fécond et pouvant suffire aux besoins d'une population cent fois plus nombreuse que celle de l'île ; le bois de charpente sous la main, tout le pays giboyeux ; enfin, dans le voisinage, des habitants doux et polis, enclins aux pratiques religieuses, et n'attendant que des pasteurs.

De Sigounga, trois heures de marche nous firent gagner l'embouchure de l'Ouhouélasia. Les hippopotames et les crocodiles y étaient en grand nombre ; nous envoyâmes à ces monstres plusieurs coups de fusil pour nous amuser et aussi dans l'espoir d'attirer l'attention de nos marcheurs, dont les mousquets ne s'étaient pas fait entendre depuis notre départ du Rougoufou.

Le lendemain, 3 janvier, nous quittâmes l'Ouhouélasia, et doublant le cap Hérembi, nous entrâmes dans la baie de Tongoué, qui s'étend jusqu'à la pointe du même nom, sur une largeur d'environ vingt-cinq milles. Ourimba, situé dans cette baie, et lieu de notre destination, n'est pas à plus de six milles du cap Hérembi. Se trouvant si près du but, nos matelots redoublèrent de vigueur ; et par des cris, des chants, des éclats de rire, s'encouragèrent mutuellement à faire tous leurs efforts.

Les drapeaux des deux grandes nations anglo-saxonnes se plissaient et flottaient, caressés par la brise ; parfois se rapprochant l'un de l'autre, comme avec tendresse ; puis s'éloignant tout à coup ainsi que deux amants qui n'osent pas s'unir.

Le petit canot de Livingstone était toujours en avant, et son pavillon agitant à mes yeux ses couleurs croisées, semblait me dire : « Allons donc ! allons donc ! l'Angleterre ouvre la marché. » Mais n'était-ce pas son droit ? N'avait-elle pas ici gagné la première place en découvrant le Tanganika ? L'Amérique ne venait qu'après elle.

Bien que l'Ourimba fût un district du Kahouendi, le village qui en portait le nom était peuplé d'émigrés de l'Yombeh ; malheureuses gens qui préféraient le delta du Loadjéri, insalubre entre tous, au voisinage de Pumbourou, chef du Kahouendi-Méridional.

La chasse qu'on leur avait faite les avait rendus craintifs au delà de toute expression ; ils ne voulurent à aucun prix nous laisser entrer dans leur village, ce dont je me félicitai vivement quand j'eus entrevu le foyer de pestilence où ils demeuraient. Je ne crois pas que, dans un rayon de deux milles autour de cette place infecte, un blanc eût passé la nuit sans être en danger de mort. Nous trouvâmes plus haut, à l'extrémité sud-est de la baie, un endroit favorable pour y camper. Cet endroit, dont les calculs de Livingstone établirent la position par 5°54′ de latitude australe, est à un mille et demi environ droit au couchant du pic de Kivanga ou de Kakoungou.

Le delta formé par les bouches du Loadjéri et par celles du Mogambazi, a une étendue de quinze milles, complètement impraticables : un sol plat et inondé, couvert d'énormes roseaux, d'eschinomènes, de broussailles épineuses. Personne n'avait entendu parler de notre caravane, et il était inutile de la chercher dans une contrée aussi inhospitalière. Pas moyen de s'y approvisionner ; les habitants vivaient au jour le jour de ce que la fortune avare jetait dans leurs filets ; et l'on mourait de faim dans leurs villages.

Le lendemain de notre arrivée à Ourimba, je me dirigeai vers l'intérieur de la contrée avec Kaloulou, mon petit servant d'armes, qui portait le raïfle du docteur, un superbe Reilly à deux coups, n 12. Après avoir fait un mille, j'aperçus à peu de distance une troupe de zèbres. Me traînant à plat ventre, j'arrivai à n'être plus qu'à cent pas du gibier. Mais l'endroit était détestable : un fouillis d'épines ; et la tsétsé me bourdonnant aux oreilles, se jetant dans mes yeux, me piquant le nez, se posant sur le point de mire, me troubla complètement. Pour ajouter à ma misère, les efforts que je fis en cherchant à me dégager des broussailles alarmèrent les zèbres, qui tous regardèrent de mon côté. Les voyant près de s'enfuir, je tirai sur l'un d'eux en pleine poitrine, et le manquai ; cela va sans dire.

Je me précipitai alors dans la plaine, où la bande, qui avait pris un galop rapide, se ralentit au bout de trois cents mètres. Une bête magnifique trottait fièrement à la tête de ses compagnons ; je la visai, en toute hâte, et j'eus la chance de lui traverser le cœur.

Un peu plus loin, j'abattis une oie d'une taille énorme, et qui avait un éperon corné, très-aigu, à chacune des ailes. Cette quantité de viande augmentait d'une façon extrêmement heureuse l'approvisionnement dont notre caravane allait avoir besoin.

Ce ne fut que le troisième jour de notre halte â Ourimba que nous vîmes arriver nos marcheurs. Comme ils atteignaient la crête d'une chaîne de montagnes, située derrière Nirembé, à quinze milles de l'endroit où nous étions, ils avaient aperçu notre grand drapeau, dont le bambou de vingt pieds, qui lui servait de hampe, surmontait l'arbre le plus élevé de nos alentours. D'abord ils l'avaient pris pour un oiseau ; mais il y avait parmi eux des vues perçantes qui l'avaient reconnu ; et, guidés par lui, ils s'étaient rendus au camp, où nous les reçûmes comme on accueille des gens perdus lorsqu'on les retrouve.

En les attendant j'avais eu un accès de fièvre, produit par le voisinage de cet ignoble delta, dont la vue seule donnait des nausées.

Le 7 janvier, la caravane tout entière se remit en marche du côté du levant. Pour moi c'était revenir au pays ; cependant je n'étais pas sans regrets. J'avais eu du plaisir, même du bonheur sur ces rives, où j'avais trouvé le compagnon le plus aimable. Il y avait là des scènes enchanteresses, dont la séduction vous envahissait ; là, ni disputes, ni rivalités, ni combats, ni défaites, ni espoir, ni déception ; l'oubli de toute chose, l'insouciance, un repos somnolent, mais d'une extrême douceur.

Toutefois la médaille avait un revers : les accès de fièvre, le manque de livres, de journaux, de femmes de mon sang et de ma race ; là pas d'hôtels, de théâtres, de restaurants ; pas d'huîtres de la rivière d'Est ; ni pâtés, ni gâteaux de sarrazin ; pas une de ces bonnes choses qui flattent un palais délicat. Si bien qu'en me retournant vers ce beau lac, dont les eaux étaient alors paisibles, vers ces montagnes qui bleuissaient de plus en plus à mesure qu'elles s'éloignaient, j'eus le courage de leur dire adieu, ce mot déchirant, sans une larme, sans un soupir.

Sortis du delta, nous nous étions engagés dans une étroite vallée qui se rétrécit jusqu'à n'être plus qu'un ravin où le Loadjéri se précipitait en rugissant, et se ruait avec tant de force que l'air en était ébranlé au point de rendre la respiration difficile. Nous étouffions dans cette gorge, lorsque heureusement le sentier gravit un mamelon, gagna une terrasse, puis une colline, enfin une montagne, où nous fîmes halte. Tandis que nous cherchions un endroit pour y camper, le docteur, sans rien dire, me montra quelque chose ; un silence de mort se fit immédiatement parmi nos hommes. La quinine, que j'avais prise le matin, me donnait le vertige ; mais un mal plus grand était à craindre : nous manquions de vivres ; et bien que tremblant sous le poids du raïfle, je me glissai vers la place que m'indiquait Livingstone.

J'arrivai ainsi au bord d'un ravin, dont un buffle escaladait le versant opposé. C'était une femelle ; parvenue au sommet de la pente, elle se retourna pour voir l'ennemi qu'elle avait flairé ; au même instant ma balle l'atteignit au défaut de l'épaule, et lui arracha un profond mugissement.

« Bien touché ! s'écria le docteur, la blessure est grave ; ce cri
Camp à Ourimba. l'annonce. » Et nos hommes poussèrent des cris de joie à cette perspective de viande. Mon deuxième coup frappa la bête à l'échine ; elle s'agenouilla, et fut achevée par une troisième balle.

La langue, la bosse et quelques-uns des morceaux de choix furent salés pour notre table. Nos gens, d'après la coutume des Vouangouana, boucanèrent le reste, qui leur était abandonné. Cette provision devait les conduire assez loin dans le désert qui se déployait devant nous. Il est à remarquer que ce fut le raïfle, et non le chasseur, qui reçut les éloges de la bande.

Le lendemain nous continuâmes à marcher au levant, sous la conduite du Kirangozi. Par ses discours sans nombre, Asmani nous avait fait croire qu'il connaissait à fond les districts d'Yombeh, de Ngondo et de Pumbourou ; mais il n'en était rien. Je le vis dès le second jour nous ramener à la gorge du Loadjéri, derrière laquelle s'élevait une triple rangée de montagnes, dont les passes nous auraient fait aller au nord-nord-est, tout à fait en dehors de notre route.

Après en avoir causé avec le docteur, je me mis à la tête de la caravane ; et, suivant la crête d'un chaînon transversal, je pris droit au levant, sans tenir compte de la direction du sentier. De temps à autre, nous rencontrions un chemin battu, que nous suivions jusqu'au moment où il s'écartait de notre ligne.

Nous arrivâmes de la sorte au gué du Loadjéri. Cette rivière prend naissance au midi et au sud-est du pic de Kakoungou. Après avoir franchi le gué, nous continuâmes à nous frayer la voie dans le même sens, jusqu'à la route qui va de Karah à Ngondo et à Pumbourou, dans le sud du Kahouendi.

Pumbourou faisait la guerre au Manya Msengé, district du Kahouendi-Septentrional ; la prudence voulait qu'on s'éloignât de cette province ; et nous nous dirigeâmes vers un cirque montagneux, dont la brèche s'ouvrait en face de nous.

Le gibier pullulait ; on voyait de tout côté des troupeaux de buffles, des bandes de zèbres.

Parmi les arbres les plus importants se remarquaient l'hyphœné, le borassus, et un autre dont le fruit, de la grosseur d'un boulet de six cents livres, porte chez les indigènes le nom de mabyah, qui, dans le langage de la côte, veut dire méchant, mauvais, désagréable. Suivant le docteur, on en mange les graines après les avoir fait griller. Ce n'est pas une friandise à recommander aux Européens.

Le 10 janvier nous entrâmes dans un parc magnifique ; toutefois la pluie, qui tombait maintenant avec abondance, et la hauteur de l'herbe y rendirent ma tâche extrêmement difficile. Pas de sentier dans ces prairies où, marchant à la tête de nos hommes, et tenant ma boussole d'une main, j'avais à ouvrir cette muraille de tiges mouillées, qui m'arrivaient jusqu'au menton.

La nuit fut passée près d'un charmant cours d'eau, affluent du
Bien touché.Rougoufou ; et dès le matin nous nous replongeâmes dans l'herbe, qui nous inondait à chaque pas.

Deux heures de cette marche pénible nous amenèrent à un ruisseau torrentiel, pavé de rochers de syénite que l'action des eaux, dont ils montraient la furie, avait rendus glissants. Il y avait là une grande abondance de champignons d'une largeur énorme.

En traversant le ruisseau, un vieux porteur de l'Ounyamouézizi, que le temps et les fatigues avaient rendu moins solide, tomba sur le roc et brisa sa gourde. L'accent lamentable qu'il eut en s'écriant : « Ma kibouyou est morte ! » (kibouyou veut dire gourde en kinyamouézi) prouva combien cette perte lui était douloureuse.

Après une marche d'une heure et demie, à partir de ce lit rocheux, nous trouvâmes un autre cours d'eau que je pris d'abord pour le Mtambou, en dépit de ma carte qui me montrait mon erreur. Celle-ci venait de la ressemblance des deux localités ; près de nous le même paysage ; et, vers le nord, la même colline que celle que j'avais découverte au nord d'Imréra, en allant au Malagarazi ; colline aux flancs abrupts, au sommet en forme de table, qui m'avait rappelé la montagne de Magdala, dont je lui avais donné le nom.

Rien de fatigant comme la marche dans ce pays rocailleux ; et bien que la course n'eût été que de trois heures et demie, elle avait lassé le docteur.

Le lendemain nous traversâmes plusieurs rangées de hautes collines qui nous offrirent de toute part des scènes d'une beauté merveilleuse, et nous arrivâmes au bord d'un torrent profondément encaissé par d'énormes falaises de grès, entre lesquelles il bouillonnait et mugissait avec la violence d'un petit Niagara.

Ayant vu notre camp s'établir sur un mamelon pittoresque, je pensai qu'il fallait se procurer de la viande ; et je me mis en quête du gibier que semblaient promettre ces lieux sauvages. En conséquence, je pris mon petit Winchester et je suivis le bord du ruisseau.

Il y avait une heure et demie que j'étais en marche ; la contrée devenait de plus en plus intéressante, mais sans m'offrir la moindre proie. Un ravin me donna quelque espérance et ne tint pas sa promesse. J'en gravis l'autre bord, et je restai saisi, on le comprendra : j'étais face à face avec un éléphant aux immenses oreilles, tendues comme des bonnettes, puissante incarnation de la nature africaine. En voyant sa trompe allongée comme un doigt menaçant, je crus entendre une voix me

dire : Siste venator ! Procédait-elle de mon imagination ou de Kaloulou, qui devait avoir crié en prenant la fuite ? Car il s'était sauvé, le drôle, et avec mon arme de rechange !

Toujours est-il que, revenu de ma surprise, je songeai également à la retraite, comme au seul parti à prendre, n'ayant à la main qu'un petit raïfle, chargé de cartouches traîtresses et ne portant que des chevrotines.

Quand je me retournai, le colosse agitait sa trompe d'une manière approbative, qui signifiait évidemment : « Adieu, jeune homme ; vous avez bien fait de partir ; j'étais sur le point de vous piler comme une amande. »

Tandis que je me félicitais de l'heureuse issue de l'aventure, une guêpe fondit sur moi, et me planta dans le cou son aiguillon, qui fit disparaître tout le plaisir que je m'étais promis de la chasse.

Je revins au camp, où je trouvai mes hommes de fort mauvaise humeur ; ils n'avaient plus de provisions, et il leur fallait au moins trois jours de marche pour gagner le premier village. Avec l'imprévoyance habituelle aux gloutons, ils avaient mangé tout leur grain, toute leur viande, — buffle et zèbre, — et criaient maintenant famine.

Les traces d'animaux étaient nombreuses ; mais pendant les pluies le gibier s'éparpille, et il est très-difficile de le voir. En temps de sécheresse, nous aurions eu de la viande fraîche tous les jours.

Vers six heures de l'après-midi, comme nous prenions le thé, Livingstone et moi, une troupe de douze éléphants passa à peu près à huit cents mètres. Asmani et Mabrouki furent immédiatement envoyés à leur poursuite. J'y serais allé moi-même avec la pesante carabine, si j'avais été moins las ; mais je n'en pouvais plus. Bientôt des coups de feu retentirent, et nous fûmes pleins d'espoir ; nous voyions déjà l'énorme quantité de viande qui nous arrivait, et nous prenions d'avance un pied de la bête, qui nous composait un rôti aussi copieux que délicat. Mais une heure après nos chasseurs revinrent, n'ayant fait que tirer au colosse un peu de sang, dont ils rapportaient quelques gouttes sur une feuille.

Je ne cesserai de le dire, il faut une excellente carabine pour tuer l'éléphant d'Afrique. Chargé d'une balle de Fraser, adressée
Surprise.à la tempe, un calibre 8 ferait, je crois, tomber l'animal à chaque coup.

Faulkner a certaines affirmations prodigieuses d'éléphants tués raides, à bout portant, d'une balle dans le front, le fait est si incroyable, que je ne saurais y ajouter foi, surtout quand le narrateur dit que le bout du raïfle était marqué sur la trompe. Ceux qui voyagent en Afrique, spécialement les chasseurs, sont trop enclins à raconter des choses difficiles à croire pour les gens ordinaires. De tels récits ne doivent être acceptés que lorsqu'ils sont bien faits, et comme étant destinés à l'amusement des gens sédentaires.

Àl'avenir, quand je lirai qu'on a brisé l'épine dorsale d'une antilope à six cents yards, je supposerai que le dernier zéro est un lapsus calami, ou une faute d'impression ; car la chose n'est pas praticable dans les forêts africaines. Une antilope fait une bien petite cible à une pareille distance. Mais toutes ces histoires appartiennent à ceux qui ne vont en Afrique que par amour du sport ; elles sont à eux de droit divin. J'ai entendu sur la côte, en face de Zanzibar, de jeunes officiers, ayant à peine vingt ans, raconter avec une aisance et une volubilité sans pareilles les effroyables aventures qu'ils avaient eues avec des éléphants, des lions, des léopards, et tant d'autres. S'ils tiraient sur un hippopotame, ils l'avaient tué ; s'ils apercevaient une antilope, c'était un lion qu'ils avaient roulé du pre-

mier coup. L'éléphant, qu'ils ne connaissaient que par le jardin zoologique, ils l'avaient rencontré dans ses solitudes natales, et « abattu sans peine, monsieur ; j'en ai chez moi les dents énormes, que je vous montrerai quelque jour, si vous voulez. »

C'est une maladie chez certaines gens de ne pas pouvoir raconter les faits tels qu'ils sont, dire la vérité pure et simple. Un voyage en Afrique est bien assez aventureux par lui-même, sans qu'on y ajoute. Ceux qui ont pris part à la campagne d'Abyssinie doivent se rappeler cet étonnant major, qui racontait par boisseaux les histoires les plus extraordinaires, les plus mirobolantes. Je donnai un jour à ce gentleman une peau de bison que j'avais reçue dans le Kansas, près de Medicine Lodge, et qui me venait de Satanta, chef des Kiowas. Le lendemain, j'entendis mon major expliquer à ses auditeurs qu'il avait tué ce bison dans la Prairie avec un simple pistolet. Ce n'est là qu'un des exemples de la fantaisie à laquelle se livrent maints chasseurs. Les sportsmen qui ont visité le nord et le sud de l'Afrique sont célèbres pour la variété de leurs anecdotes cynégétiques, dont le récit n'est pour moi qu'une fanfare de plume.

Le 13, nous franchîmes les crêtes de plusieurs chaînes ; séries de montées et de descentes qui nous révélèrent des monts et des vallées complètement inconnus, des torrents gonflés se précipitant vers le nord, et des forêts dont les lueurs crépusculaires n'avaient jamais éclairé les pas d'un blanc.

Même scènerie le lendemain ; toujours des chaînes longitudinales, parallèles au lac, offrant, du côté de l'est, des alternances d'escarpements abrupts et de terrasses ; énormes gradins sortant de vallées profondes, tandis qu'à l'ouest, les versants, moins raides, forment des pentes continues. Tels sont les traits particuliers de l'Oukahouendi, qui envoie ses eaux dans le lac Tanganika.

En traversant l'une de ces profondes vallées, nous passâmes ce jour-là au milieu d'une colonie de singes à barbe rousse, dont les hurlements ou les mugissements coururent de rocher en rocher dès qu'ils nous aperçurent. Impossible d'approcher d'eux ; au premier pas fait dans leur direction, ils montèrent sur les arbres, d'où ils m'aboyèrent leur défi ; puis, me voyant avancer, ils remirent pied à terre en bondissant, et m'auraient poursuivi si je ne m'étais rappelé que mon absence arrêtait la caravane.

Vers midi, nous revîmes notre Magdala, ce grand mont isolé, dont la masse sourcilleuse avait attiré nos regards, lorsque en toute hâte nous suivions la grande chaîne du Rousahoua pour atteindre le Malagarazi. Nous reconnaissions la plaine qui l'entoure et sa beauté mystérieuse. Lors de notre premier passage, nous l'avions vue desséchée et d'un blanc roussâtre, voilé d'une gaze ardente. Elle était maintenant du plus beau vert ; l'herbe et le feuillage s'étaient ranimés. La pluie avait tout fait renaître ; les rivières, autrefois taries, coulaient à pleins bords, entre d'énormes ceintures de grands arbres, versant une ombre épaisse ; ou elles roulaient dans les clairières leurs flots tumultueux, qui se précipitaient vers le Rougoufou.

Bel Oukahouendi, pays enchanteur ! à quoi pourrai-je comparer le charme sauvage de ta nature libre et féconde ? L'Europe n'a rien qui puisse en approcher. Ce n'est que dans la Mingrélie, dans l'Imérithie ou dans l'Inde que j'ai trouvé ces rivières écumantes, ces vallées pittoresques, ces fières collines, ces montagnes ambitieuses, ces vastes forêts aux rangées solennelles de grands arbres, dont les colonnes droites et nues forment ces longues perspectives que vous avez ici. Et quelle puissance, quel luxe de végétation ! Le sol y est si généreux, la nature si séduisante, qu'en dépit des effluves mortels qui s'en échappent, on s'attache à cette région, dont un peuple civilisé chasserait la malaria, et ferait un pays non moins salubre que productif. Accablé par la fièvre, sachant que le

poison, caché sous tant de beauté, altérait ma vie dans sa source, usait mon corps et mon intelligence, je regardais cette terre avec amour ; je sentais la tristesse m'envahir à mesure que j'approchais de ses limites, et j'en voulais au destin qui m'entraînait loin d'elle.

Le neuvième jour, à compter du départ du lac, notre Magdala reparut comme un nuage sombre s'élevant au nord-est ; — il me fit reconnaître que nous approchions d'Imréra, et que notre traversée en ligne droite des solitudes de l'Oukahouendi allait être couronnée de succès.

Malgré les efforts d'Asmani et les suggestions des affamés de la caravane, je persistai à ne vouloir d'autre guide que ma boussole, et à ne consulter que ma carte, qui m'inspirait toujours confiance. Le Kirangozi voulait me faire prendre au sud-ouest ; je m'y refusais complètement ; et les vétérans de la bande demandaient d'un air sombre si j'avais résolu de les faire mourir de faim. Mais cette ligne nous aurait conduits ou dans le sud-ouest de l'Oufipa, ou dans le nord-ouest de l'Oukonongo ; et, plus que jamais, j'étais décidé à suivre une autre route.

Pas un rayon de soleil ne parut tandis que nous marchions en silence, défilant dans les bois, traversant des jungles, passant des cours d'eau, gagnant la crête des escarpements ou le fond des vallées. Une brume épaisse couvrait la forêt, la pluie nous fouettait avec force, le ciel n'était qu'un amas de vapeurs grises ; mais le docteur avait confiance en moi, et je poursuivais ma route.

Àpeine arrivés au camp, nos hommes se mirent en quête de nourriture. Un bouquet de singoués, dont les fruits ressemblent à des prunes, fut découvert dans le voisinage ; les champignons abondaient aux alentours ; cela ne fit qu'apaiser leur faim dévorante.

Si la pluie avait été moins forte, j'aurais pu leur procurer de la viande ; mais la fièvre et la fatigue m'empêchaient de remuer dès que la marche était faite ; et les lions, qu'on entendait nuit et jour, effrayaient tellement nos chasseurs, que la promesse de cinq dotis par bête qu'ils nous apporteraient ne put les décider à s'éloigner du camp.

Le lendemain, après avoir fait espérer des vivres à ceux de la bande qui avaient un heureux caractère, et averti les autres de ne pas abuser de ma patience, de peur qu'en la perdant je n'en vinsse aux coups, je repris ma route dans la forêt, suivi de la caravane épuisée qui se traînait à grand'peine.

La position était cruelle ; je plaignais nos pauvres gens, autant et plus qu'ils ne le faisaient eux-mêmes. Je leur montrais de la colère au moment où je les voyais près de défaillir, près de se coucher là, ce qui eût été leur perte ; quant à leur en vouloir, jamais personne n'a été plus éloigné de leur faire injure : j'étais trop fier d'eux tous. Mais la faiblesse eût été homicide ; je ne devais ni écouter les plaintes, ni hésiter. Le seul fait de ma persistance à ne pas dévier de ma route produisait sur leur moral un heureux effet ; et, bien qu'ils eussent la figure crispée et la voix gémissante, ils me suivaient avec une confiance dont j'étais vivement touché.

Nous nous traînâmes ainsi pendant des milles sur une pente herbue, parsemée d'arbres et de massifs, derrière lesquels s'apercevait une forêt. Laissant derrière moi le gros de la caravane, je partis avec quelques braves, qui, malgré leurs fardeaux ne se laissèrent pas distancer ; et marchant d'un pas rapide, j'arrivai au bout de deux heures à une côte où j'allais savoir à quoi m'en tenir sur l'exactitude de ma carte.

La pente fut gravie, le sommet traversé ; mes prévisions étaient justes : au bas du plateau, à mille pieds de profondeur, et à une distance d'environ cinq milles, était la vallée d'Imréra.

Àmidi nous avions repris possession de notre ancien camp ; les indigènes accouraient en foule, nous apportant des vivres et des félicitations au sujet de notre retour.

La caravane ne parut que longtemps après, et ne fut complétée que très tard. Rien ne peut rendre l'étonnement du guide, en voyant que la boussole avait si bien connu la route. Il déclara solennellement qu'elle ne pouvait mentir ; mais l'opposition qu'il avait faite d'abord à « la petite machine » avait ébranlé à jamais son crédit auprès de ses camarades.

Le lendemain fut un jour de repos, nécessaire à tout le monde. Livingstone avait les pieds ensanglantés ; ses souliers, qu'il avait hachés avec son couteau pour moins souffrir, étaient dans un tel état que pas un de nos gens ne les eût ramassés, quelle que fût leur ambition d'être chaussés à la monsoungou. Moi-même j'avais les talons au vif ; et, de mes chaussures ou de celles du docteur, il aurait été difficile de dire quelles étaient les plus mauvaises.

Le 18 janvier 1872, la bande se remit en marche. À quelques milles d'Imréra, Asmani s'égara de nouveau et je fus obligé de le remettre sur la voie, ce qui ajouta à la réputation que je m'étais faite comme guide et ce qui augmenta mon prestige.

Un grand changement s'était opéré depuis notre passage ; les grappes de raisin pendaient en bouquets au bord de la route, le maïs était assez avancé pour qu'on pût s'en nourrir, les plantes étaient en fleurs et la verdure plus brillante que jamais.

Nous arrivâmes le 19 à Mpokoua, le village abandonné, ou deux cases furent nettoyées à notre intention. À peine commencions-nous à en jouir, que la vue perçante de nos hommes découvrit quelques bêtes dans la plaine. J'avalai mon café, ma galette de maïs ; je pris le raïfle du docteur ; et, accompagné de Bilali, qui portait mon arme de rechange, je partis en toute hâte.

Un cours d'eau fut traversé, cours d'eau profond, puis son épaisse bordure, et je me trouvai à la lisière d'un bois, où je fus obligé de ramper. Une demi-heure de cet exercice me fit arriver à cent quarante pas d'une troupe de zèbres, qui jouaient et se mordillaient les uns les autres à l'ombre d'un gros arbre.

Je me levai subitement ; leur attention fut éveillée. Mais la carabine était à l'épaule ; et, bong, bong ; deux beaux zèbres, un mâle et une femelle tombèrent sous mes deux coups. Ils furent égorgés en moins d'une minute ; et une douzaine de mes gens, bientôt accourus, exprimèrent leur joie par un flux de compliments adressés au raïfle ; très-peu au chasseur.

De retour au camp, je reçus les félicitations de Livingstone, que j'estimais bien davantage, car il s'y connaissait.

Dépouillés et détaillés, les deux zèbres nous donnèrent sept cent dix-neuf livres de viande, qui, réparties entre nos quarante-quatre hommes, firent un peu plus de seize livres par tête.

Chacun était dans la jubilation. Bombay surtout ; il avait rêvé la nuit précédente que j'abattais deux animaux de mes deux balles ; et quand il m'avait vu partir avec le merveilleux raïfle, il avait si peu douté du succès, qu'il avait dit à ses hommes de me rejoindre au premier coup de feu, sans attendre le signal convenu.

J'extrais de mon journal les lignes suivantes :

20 janvier. Jour de halte. Sorti pour chasser, je vis immédiatement une bande de onze girafes. Après avoir traversé la Mpokoua, je parvins à m'approcher de l'une d'elles, que je tirai à cent cin-

quante pas. La bête fut blessée et n'en prit pas moins la fuite ; ce qui me désola ; car je désirais vivement en avoir la peau.

Dans l'après-midi, j'ai vu encore six girafes, et sans plus de résultat. Le coup avait porté ; j'aurais affirmé qu'il était bon ; mais comme la première fois, la bête se détourna avec la majesté d'un clipper qui vire de bord, et disparut.

Quelles singulières créatures ! Quand elles courent on les croirait disloquées ; leurs mouvements ont une gaucherie bizarre ; quelque chose des contorsions d'une nautch indienne, ou d'une danseuse de Thèbes, — un vague ondulement, que semble partager même la queue, avec sa longue frange de crins noirs. Mais qu'elles sont remarquables, ces créatures ! et que de beauté ont leurs grands yeux limpides !

Livingstone attribua mon insuccès à mes balles de plomb, qui n'étaient pas assez dures pour traverser le cuir épais de la girafe, et il m'a conseillé d'y mêler du zinc pour leur donner plus de résistance. Quel précieux compagnon de route ! Ce n'est pas la première fois que j'ai l'occasion de le sentir. Personne mieux que lui ne sait vous consoler d'un échec ou vous faire valoir à vos propres yeux. Si j'ai tué un zèbre, c'est la première venaison d'Afrique ; Osweld, le grand chasseur, et lui-même, l'ont déclaré depuis longtemps. Ai-je tué un buffle ? C'est le meilleur de l'espèce ; « comme il est gras ! » et les cornes valent la peine d'être gardées comme échantillon. Si je reviens les mains vides, ce n'est pas étonnant : le gibier est farouche, la saison est mauvaise ; ou nos gens ont fait du bruit ; « et approchez donc d'une bête qui a pris l'alarme. » Tout cela d'un ton sincère qui me rend heureux de ses éloges et me fait oublier mes défaites.

Ibrahim, le vieux pagazi dont le cœur a été brisé par la perte de sa gourde, avait placé à Oujiji son étoffe dans l'achat d'un esclave du Manyéma, nommé Oulimengo, nom qui signifie Le Monde. Un peu avant d'arriver à Mpokoua, Oulimengo a disparu avec la fortune de son maître, composée de quelques choukkas et d'un sac de sel qui devait être négocié dans l'Ounyanyembé. Ibrahim, inconsolable de cette nouvelle perte, se lamentait quotidiennement, d'un ton ci lugubre, qu'au lieu d'y prendre part, chacun riait de sa douleur. « Pourquoi, lui demandai-je, avez-vous acheté un homme de cette race, et pourquoi ne lui donniez-vous pas de nourriture ? » Il me répondit aigrement : « Est-ce qu'il n'était pas mon esclave ? L'étoffe avec laquelle je l'ai payé n'était-elle pas à moi ? Si l'étoffe m'appartenait, ne pouvais-je pas en acheter ce qui me faisait plaisir ? Pourquoi me dites-vous ces paroles ? »

Ce soir, le cœur Ibrahim a été consolé par le retour d'Oulimengo, du sel et des choukkas. Le vieux porteur, qui par parenthèse n'a plus qu'un œil, en a dansé de joie ; il est venu en toute hâte m'apprendre cette heureuse nouvelle.

« Lo ! bana, Le Monde est revenu, pour sûr ! Mon sel et mon étoffe sont avec lui, pour sûr ! »

Àquoi j'ai répondu qu'à l'avenir il ferait bien de nourrir son Monde ; les esclaves ayant besoin de manger, tout aussi bien que leurs maîtres.

De six heures du soir à minuit, Livingstone a fait des observations d'après l'étoile de Canope, d'où il résulte que Mpokoua, district d'Outanda, province d'Oukonongo, est situé par 6°18′40″ de latitude méridionale. Des calculs approximatifs me l'avaient fait mettre sur ma carte à 6°15′ ce n'était donc qu'une différence de 3′40″.

Le jour suivant se passa au même endroit ; l'état des pieds du docteur ne nous permettait pas de lever le camp ; mes talons aussi étaient bien malades, et m'avaient obligé à faire de grands trous à mes chaussures afin de pouvoir marcher.

Il fallait néanmoins aller à la chasse. Le zinc de mes bidons avait été fondu et mêlé à mes balles, qui, cette fois étaient plus dures. Je partis, accompagné de notre boucher, et d'un servant d'armes. Ne trouvant rien dans la plaine, je franchis une petite crête, et j'arrivai dans un bassin herbu, où s'éparpillaient des bouquets d'hyphœnés et de mimosas. Neuf girafes tondaient le feuillage de ces derniers. Je me couchai dans l'herbe ; et, profitant des fourmilières pour me dissimuler, j'approchai des bêtes défiantes avant que leurs grands yeux aient pu me découvrir. Mais à cent cinquante mètres environ, l'herbe s'éclaircit et devint courte ; il fallut s'arrêter.

Je repris largement haleine ; je m'essuyai le front et restai assis pendant quelque temps. Bilali et Khamisi, mes noirs compagnons, firent de même. Outre le repos dont nous avions besoin, il fallait calmer l'émotion que nous causait la vue de ce gibier royal.

Je caressai le pesant raïfle, j'en examinai les cartouches ; je me levai et mis à l'épaule. Je visai avec soin, et baissai mon arme pour en régler le point de mire. Je révisai longuement ; et le raïfle s'abaissa de nouveau. Une girafe se détourna ; cette fois le coup partit et alla droit au cœur. La bête chancela, prit le galop, tomba à moins de deux cents pas — un flot de sang coulait de la blessure. Elle fut achevée d'une seconde balle, qu'elle reçut dans la tête.

« Allah ho, akhbar ! » s'écria Khamisi avec enthousiasme. C'était le boucher ; il ne voyait que la viande.

Quant à moi, j'étais plus triste que joyeux ; si j'avais pu rappeler à la vie le noble animal, je l'aurais fait. Quel dommage que d'aussi belles créatures, qui pourraient si bien seconder l'homme dans ses entreprises, n'aient d'autre emploi que celui de bêtes de boucherie ! Les chevaux, les ânes, les mulets ne supportent pas le climat de cette région quel bienfait pour l'Afrique si on pliait la girafe et le zèbre au service de l'explorateur et du négociant ! Avec eux on irait de la côte à Oujiji en un mois ; tandis qu'il m'en a fallu sept pour faire la même route.

Notre girafe était des plus hautes ; elle mesurait seize pieds neuf pouces, du sabot au sommet de la tête. On en a trouvé cependant qui avaient plus de dix-sept pieds. La nôtre avait, sur tout le corps, de grandes taches noires presque rondes.

Je la laissai à la garde de Khamisi, et je retournai au camp pour en envoyer chercher les morceaux. Mais Khamisi, effrayé par les lions, monta sur un arbre ; et, lorsque nous revînmes, les vautours avaient dévoré les yeux, la langue et une grande partie de la culotte.

Ce qui restait nous donna encore près de mille livres de chair nette, dont voici le détail :

Le lendemain je fus pris d'un violent accès de fièvre qui dura trois jours, pendant lesquels il me fut impossible de sortir du lit. Je fis mon traitement ordinaire, qui consistait dans une forte dose de quinine, précédée d'une purgation au moyen de la coloquinte. Mais l'expérience m'a prouvé que l'usage excessif du même cathartique en affaiblit l'effet. Aussi les voyageurs feront-ils bien d'emporter des purgatifs de différente nature, capables non seulement de nettoyer les intestins, mais de stimuler les fonctions du foie ; et je leur conseille de joindre, à leur provision de coloquinte, de la résine de jalap, du calomel et du sulfate de magnésie. La quinine, nous le répétons, ne devra être prise que lorsque l'un ou l'autre de ces médicaments lui aura préparé les voies.

Pour la fièvre, Livingstone prescrit une pilule composée de trois grains de résine de jalap et de deux grains de calomel, avec teinture de cardamome, à dose strictement suffisante pour prévenir l'irritation de l'estomac. Il fait prendre cette pilule au moment où l'on sent les premières atteintes de cette langueur et de cette fatigue excessives qui, en Afrique, sont les avant-coureurs de la fièvre. Une ou deux heures après, il donne une tasse de café noir, sans sucre, afin d'activer l'action du médicament. La quinine est administrée par lui en même temps que la pilule ; mais si faible que soit mon expérience, comparativement à la sienne, elle m'a fourni la preuve que ce fébrifuge n'a d'efficacité que lorsque le purgatif a produit son effet.

Un missionnaire bien connu, qui est à Constantinople, recommande aux voyageurs de s'administrer d'abord trois grains d'émétique. Le révérend oublie peut-être qu'il s'adresse à des gens dont l'organisation est le plus souvent fort détraquée ; et, bien qu'en certains cas son remède ait pu réussir, il est trop violent pour un homme affaibli par un séjour en Afrique. Je me suis fidèlement soigné trois ou quatre fois par cette méthode ; et en conscience je ne peux pas en faire l'éloge. J'en reconnais cependant la bonté dans les cas d'urticaire ; mais alors une pompe stomacale produirait le même résultat.

Nous pûmes enfin partir ; et le 27 nous nous mîmes en route pour Misonghi. À moitié chemin je vis la caravane se débander progressivement, homme par homme, du premier jusqu'au dernier. Bientôt mon âne se mit à ruer avec fureur, et je compris la débandade en me trouvant au milieu d'une nuée d'abeilles, dont trois ou quatre se posèrent tout à coup sur mon visage et me piquèrent horriblement. Ce fut pendant quelques minutes une course folle de la part des gens, non moins que des bêtes.

Craignant que Livingstone eût de la peine à nous suivre, car il avait encore les pieds malades, et l'étape, ce jour-là, était d'une longueur exceptionnelle, je lui envoyai quatre hommes avec la civière. Mais le vieux héros ne voulut jamais se laisser porter ; et il arriva bravement, ayant fait ses dix-huit milles (vingt-neuf kilomètres). Les abeilles s'étaient abattues dans ses cheveux ; il avait la tête et le cou dans un état pitoyable ; mais quand il eut pris sa tasse de thé, il fut d'aussi belle humeur que s'il n'avait eu ni fatigue, ni souffrance.

Nous nous arrêtâmes un jour à Mréra (Oukononngo central), pour moudre du grain et pour réunir les provisions que rendrait nécessaires le trajet, en pleine solitude, de Mréra à Manyéra.

Le 31 janvier, nous étions à Mouarou, dont Ka-Mirarabo est le chef. Il se trouvait là une caravane dirigée par un esclave de Séid ben Habib. Cet esclave vint nous faire une visite à notre boma, qui était dissimulé au fond d'une jungle épaisse.

Quand le visiteur eut pris le café, je lui demandai quelles nouvelles il apportait de l'Ounyanyembé.

« De très-bonnes, répondit-il.

— Où en est la guerre ?

— En bon train. Ah ! Mirambo ; où en est-il à présent ? Réduit à
Attaqués par les abeilles. manger le cuir de la bête ; on le tient par la famine. Séid ben Habib s'est emparé de Kirira. Les Arabes font leur tonnerre aux portes de Vouilyankourou. Séid ben Médjid, qui est arrivé d'Oujiji à Ousagozi en vingt jours, a tué le roi Moto. Simba, de Kaséra, a pris les

armes pour défendre son père, Mkasihoua de l'Ounyanyembé. Le chef d'Ougounda a fait de même, avec cinq cents hommes. Aough ! Mirambo ! Où en est-il ? Dans un mois il sera mort de faim.

— Grandes et bonnes nouvelles en effet, mon ami.

— Oui, certes ; au nom de Dieu.

— Et où vas-tu avec ta caravane ?

— À Oujiji. Le fils de Médjid, qui en est arrivé dernièrement, nous a appris qu'un Mousoungou s'y était rendu sain et sauf, par une route qu'il nous a dite ; et nous avons pensé que le chemin, qui avait été bon pour un blanc, le serait également pour nous. On prend maintenant cette route par centaines pour aller dans l'Oujiji.

— C'est moi qui l'ai ouverte.

— Vous ? Pas possible ; le Mousoungou s'est fait tuer en se battant contre les Vouazavira.

— C'est Njara ben Khamis, qui aura dit cela, mon ami. Mais voici, continuai-je en montrant Livingstone, voici l'homme blanc, mon père, que j'ai trouvé à Oujiji, et qui vient avec moi dans, l'Ounyanyembé pour y prendre son étoffe. Ensuite il retournera à la grande eau

— C'est bien étonnant.

— Qu'as-tu à me dire du compagnon que j'ai laissé à Kouihara, dans la maison du fils de Sélim, maison qui était la mienne ?

— Il est mort.

— Dis-tu vrai ?

— Assurément ; rien de plus vrai.

— Depuis combien de temps ?

— Depuis des mois.

— Qu'est-ce qui l'a fait mourir ?

— La fièvre.

— Y a-t-il d'autres morts parmi les gens de ma suite ?

— Je ne sais pas.

— Assez, » murmurai-je. Et l'esclave s'en alla.

« Je vous en avais prévenu, dit Livingstone, en réponse à mon regard éploré. Les ivrognes, de même que les débauchés, ne peuvent pas vivre dans cette région.

— Ah ! docteur, m'écriai-je, nous étions trois ; en voilà deux de partis ; le troisième n'ira pas loin, si cette fièvre continue.

— Vous n'y songez pas, reprit-il ; si la fièvre avait dû vous emporter, elle l'aurait fait à Oujiji, lors de cet accès vraiment très-grave. N'ayez pas de ces idées-là. Votre fièvre n'est maintenant qu'un ef-

fet de l'humidité. Je ne voyage jamais pendant la saison pluvieuse. Cette fois, si j'ai fait autrement, c'est parce que j'étais inquiet, et parce que je ne voulais pas vous retenir. »

Rien de tel qu'un ami pour vous rendre courage, surtout dans une contrée pareille.

Pauvre Shaw ! C'était un vilain homme ; mais je n'en étais pas moins triste.

Que de fois j'avais essayé de le remonter ! Hélas ! chez lui il n'y avait pas de ressort ; la vie manquait. Rappelez-vous, lui avais-je dit quand il voulait partir, rappelez-vous que si vous retournez là-bas vous mourrez. Cependant je comptais le revoir.

Le docteur faisait tout pour me distraire. Il me rappelait les dernières nouvelles ; il me parlait des caisses, des lettres, des journaux, qui, d'après l'esclave de ben Habib, m'attendaient à Kouihara. Puis il détaillait les friandises que lui-même y avait en magasin : des masses de confitures, de biscuit, de jambon en terrine, de conserves, de fromage. Avec quelle joie il m'offrirait tout cela ! J'en reprenais du cœur, et lorsque revenait la fièvre, je me représentais moi-même dévorant les jambons, les gelées, le biscuit avec un appétit féroce ; je vivais de ces folles imaginations ; mon délire se repaissait de tout ce qu'on voit sur la table de famille. C'étaient des débauches de pain et de beurre, de pâté, de lard, de marmelade. Dans l'abattement qui suivait l'accès j'y repensais encore. Si loin d'Europe et d'Amérique, c'était un plaisir pour moi de rêver à ces aliments, qui à n'importe quel prix, n'auraient pas été payés. Je m'étonnais que des gens qui mangent de si bonnes choses pussent être malades ou s'ennuyer de la vie. Eussé-je été à la mort, il me semblait qu'une tartine de beurre m'eût fait danser un fandango délirant.

Nous n'étions pas à plaindre ; nous avions de la girafe salée, des langues de zèbre, des patates, du thé, du café, des crêpes, de la bouillie ; mais j'en étais las ; et mon estomac, irrité par la coloquinte, la quinine, l'émétique, l'ipéca, et autres abominations, se révoltait contre les aliments grossiers. Oh ! du pain, criaient mes entrailles ; cinq cents dollars pour un petit pain !

En dépit de la rosée, de la pluie, du brouillard, de la fatigue, de ses pieds déchirés, le docteur mangeait comme un héros. J'admirais la façon dont il entretenait ses facultés digestives ; je m'efforçais de l'imiter, mais sans y parvenir.

Livingstone est un voyageur accompli. Il a sur toutes choses un savoir étendu ; il connaît les rochers, les arbres, les animaux, les terrains, la faune et la flore, et possède en ethnologie un fonds inépuisable. Avec cela très-pratique ; il a pour le camp mille ressources ; pour la marche, pour les rapports avec les indigènes, il a mille moyens ; il est au fait de tout. Son lit, à la confection duquel il préside tous les soirs, vaut un sommier élastique. Deux perches, de trois à quatre pouces de diamètre, sont d'abord placées parallèlement à deux pieds l'une de l'autre ; sur ces perches, il fait poser, en travers, des brins souples de trois pieds de longueur, espèce de sangle qui reçoit une couche d'herbe très-épaisse ; on recouvre celle-ci d'une toile imperméable, sur laquelle s'étendent les couvertures ; et le lit est digne d'un roi.

C'était d'après son conseil que j'avais emmené des chèvres d'Oujiji, afin d'avoir du lait pour le thé et pour le café, dont nous étions de grands consommateurs : six ou sept tasses chacun à toutes les haltes. Enfin nous avions de la musique, un peu rude il est vrai, mais valant mieux que rien : les cris mélodieux de ses perroquets du Manyéma.

Entre Mouarou, village de Ka-Mirambo, et le tongoni d'Oukamba, je gravai sur un arbre le chiffre de Livingstone et le mien avec la date du jour : 2 février 1872. C'était la seconde fois que je

me rendais coupable de ce fait en Afrique. La première, ce fut dans l'Ouvinza, sur un sycomore, le soir où, après de longs jeûnes, il fallut se coucher sans souper. Au-dessous de la date, j'ajoutai le mot : starving (mourant de faim).

En passant dans la forêt d'Oukamba, nous vîmes le crâne blanchi d'une victime des privations de la route. Le docteur me dit à ce propos qu'il ne traversait jamais une forêt africaine, où il y a tant de calme et de sérénité, sans éprouver le désir d'y être enterré sous les feuilles mortes ; là, du moins, il était sûr que son repos ne serait pas troublé. En Angleterre, il n'y a pas assez de place ; les tombes y sont vidées trop souvent, disait-il ; et depuis qu'il avait enterré sa femme au bord du Zambèse, dans les bois de Choupanga, il avait toujours souhaité pour lui un pareil endroit, où ses os fatigués trouveraient l'éternel repos qu'ils convoitaient.

Le soir de ce même jour, quand la tente fut close, et qu'une bougie en éclaira l'intérieur, il me parla du premier de ses fils, de celui qui s'était appelé Robert. Pas un des lecteurs des Explorations dans l'Afrique australe, ce livre que tout adolescent doit avoir entre les mains, n'a oublié l'enfant qui eut le dernier regard de Sébitouané. Parti pour l'Angleterre, avec mistress Livingstone, à l'époque où le docteur avait quitté Kuruman, Robert avait été confié aux soins d'un tuteur. Quand il eut dix-huit ans, fatigué de son inaction, il se rendit au Natal, d'où il entreprit de rejoindre son père. N'ayant pu réussir dans cette entreprise, il s'embarqua pour New-York et s'engagea dans les volontaires du New-Hampshire, qui faisaient partie de l'armée du Nord ; il contracta cet engagement sous le nom de Rupert Vincent, afin d'échapper à son tuteur, qui paraît avoir ignoré les obligations que ce titre lui imposait. Frappé à l'une des batailles qui eurent lieu devant Richmond, Robert fut transporté dans un hôpital de la North-Caroline, où il mourut de ses blessures.

Le 7 février nous nous arrêtions au bord de l'un des plus grands réservoirs du Gombé, une auge de plusieurs milles de longueur, où abondaient les hippopotames et les crocodiles.

De là j'expédiai Férajji et Choupéreh dans l'Ounyanyembé, pour y prendre les médicaments et les dépêches que l'on m'avait envoyés de Zanzibar, et qu'ils devaient nous apporter à Ouganda, lieu de rendez-vous que je leur indiquai.

Le lendemain nous avions repris notre ancien camp, c'est-à-dire la place où nous avions fait notre première station dans ce paradis des chasseurs. La pluie avait dispersé la plupart des hardes ; mais il y avait beaucoup de gibier dans le voisinage ; et aussitôt que j'eus déjeuné, je partis pour la chasse avec Khamisi et Kaloulou.

Une assez longue marche nous fit arriver près d'une jungle où se voyaient des empreintes d'antilopes, d'éléphant, de sanglier, de rhinocéros, d'hippopotames, ainsi que des traces de lion en nombre inusité.

Tout à coup j'entendis le mot simba (un lion) proféré par Khamisi, qui venait à moi en tremblant de tous ses membres, — le pauvre garçon n'était pas brave, — et j'aperçus dans l'herbe une tête qui nous regardait fixement. L'animal se mit à faire des bonds de côté et d'autre ; mais l'herbe était si grande qu'il n'y avait pas moyen de dire exactement ce que c'était.

Un arbre se trouvait en face de moi ; je le gagnai en rampant, avec l'intention d'y appuyer mon raïfle, car la fièvre m'avait tellement affaibli que j'étais incapable de maintenir cette arme pesante à la hauteur voulue.

J'arrive, je place avec précaution mon fusil contre l'arbre, et au moment de viser, je vois la bête qui s'enfuit ; l'herbe, en cet endroit, moins haute et moins épaisse, ne la cachait plus : c'était bien le monarque des forêts qui se sauvait à toutes jambes.

Le lendemain, impatient d'être en chasse, dans un endroit où il y avait tant de gibier de toute espèce, je me hâtai de prendre mon café, d'expédier à Ma-Manyéra, cet ami de joyeuse mémoire, une couple d'hommes chargés de présents, et j'allai battre le parc, suivi des mêmes serviteurs que la veille.

Nous n'étions pas à cinq cents mètres du camp, lorsque nous fûmes arrêtés par un trio de voix rugissantes, qui ne devait pas être à plus de cinquante pas. Mon fusil fut armé d'instinct, car je m'attendais à une attaque ; un lion avait pu fuir ; mais trois, ce n'était pas supposable.

En fouillant du regard les alentours, j'aperçus à belle portée un superbe caama qui tremblait derrière un arbre, comme si, déjà la griffe du lion eût été levée sur lui. Bien qu'il me tournât le dos, je crus pouvoir lui envoyer une balle. Il fit un bond prodigieux ; on eût dit qu'il voulait franchir au vol l'épais feuillage ; puis, revenant à lui-même, il se jeta au milieu des broussailles, dans la direction opposée à celle d'où étaient venus les rugissements. Ses traces sanglantes montrèrent qu'il avait été blessé ; mais je ne le revis pas, non plus que mes trois lions, qui, après avoir fait silence, s'étaient prudemment éloignés. À dater de cette époque j'ai cessé de considérer le lion comme le roi des animaux ; et, dans le jour, je ne m'inquiétai pas plus de sa voix menaçante que de la plainte des colombes.

Découragé par cet échec, je revins au camp. Le soir nous étions chez Ma-Manyéra, dont nous reçûmes l'accueil le plus hospitalier ; il avait envoyé à notre rencontre, et nous avait fait dire que son frère, l'homme blanc, ne devait pas camper dans les bois, mais loger dans son village. À notre arrivée il nous donna de la viande, du grain et du miel, qui furent les bienvenus, dans la pénurie où nous étions alors. Je fus reconnu de la même façon, depuis Imréra jusqu'à l'Ounyanyembé, par tous les chefs auxquels j'avais eu affaire l'année précédente. Il en est toujours ainsi dans les endroits que les traitants n'ont pas gâtés. Livingstone l'avait encore éprouvé dans sa dernière expédition chez les Babisa, chez les Ba-Ouloungou, ainsi que dans le Manyéma.

Le 14 nous arrivâmes à Ouganda, où nous fûmes bientôt confortablement établis dans une case que le chef voulut bien nous prêter. Férajji et Choupéreh nous attendaient là avec Sarmian et Oulédi, qui, on se le rappelle, avaient été envoyés à Zanzibar chercher des drogues pour le malheureux Shaw. Sarmian nous ramenait en outre Hamdallah, ce déserteur qui avait décampé à caama.Manyara, lorsque nous allions à Oujiji. Il paraît que le drôle s'était arrêté à Kigandou, et avait dit au chef qu'il venait de ma part, reprendre l'étoffe que j'avais laissée au docteur du village pour soigner Mabrouki Sélim, et que ce chef trop crédule avait accédé à sa requête ; d'où il résultait que le malade, n'ayant plus de secours, était mort.

Àson retour de Zanzibar à Kouihara, où il était arrivé cinquante jours après notre départ pour Oujiji, Sarmian avait appris la mort de Shaw et avait su qu'un des hommes que j'avais loués comme guides était revenu depuis quelque temps. Sans paraître s'occuper du déserteur, Sarmian ne l'avait pas perdu de vue ; et, lorsque Choupéreh et Férajji étaient arrivés, il avait fait avec eux une descente chez le coupable qu'il avait saisi. Puis avec le zèle qu'il avait toujours déployé à mon service, le brave soldat s'était procuré une fourche, l'avait passée au cou du délinquant, et en avait fermé l'ouverture par une traverse, attachée de manière à empêcher le captif de s'en débarrasser.

Il n'y avait pas moins de sept paquets de lettres et de journaux que différents chefs de caravane, suivant la promesse qu'ils en avaient faite au consul, avaient déposés chez moi, où ils s'étaient accumulés. Parmi ces paquets à mon adresse il y en avait un du docteur Kirk, renfermant deux ou trois lettres pour Livingstone. Je les remis naturellement à celui-ci, en le félicitant de ce que son ami ne l'avait pas oublié. Sous la même enveloppe se trouvait un mot pour moi, du consul d'Angleterre, qui me priait de me charger des bagages de l'illustre voyageur, et de faire tous mes efforts pour qu'ils parvinssent le plus tôt possible à leur adresse. La lettre contenait en outre un avis dilatoire au sujet de mon retour par le lac Victoria, dont le chemin n'était pas praticable ; mais le ton général du billet était bienveillant, même cordial. Le paquet était daté du 25 septembre 1871 ; j'étais alors en marche depuis cinq jours pour gagner le Tanganika.

« Voilà, dis-je à Livingstone, un mot du consul qui me demande de faire tout mon possible pour que les objets que vous avez ici vous parviennent. Si j'avais reçu plus tôt cette autorisation, votre caravane serait partie avec moi. En l'absence de tout message, j'ai fait de mon mieux en vous amenant ; la montagne ne pouvant pas aller vers Mahomet, il fallait bien que Mahomet allât rejoindre la montagne. »

Mais Livingstone ne m'entendait pas ; il était trop absorbé par la lecture des lettres qui lui venaient d'Angleterre, et qui n'avaient pas moins d'une année de date.

Je recevais d'Amérique de bonnes et de mauvaises nouvelles ; celles-ci, heureusement, furent connues les premières ; les bonnes vinrent ensuite effacer les tristes impressions qu'avaient fait naître les autres, et qui, sans elles, me seraient restées.

Mais les journaux, — près d'une centaine, — journaux de Londres, de New-York, de Boston, étaient pleins des choses les plus étonnantes : La Commune de Paris en guerre avec l'Assemblée ; les Tuileries, le Louvre, l'ancienne Lutèce en flammes, brûlée par ses faubourgs ! Des troupes françaises tuant et massacrant les hommes, les femmes, les enfants. L'enfer et la vengeance déchaînés dans la plus belle ville du monde ! De jolies femmes, converties en démons, traînées par des soldats à travers les rues, et au milieu de l'exécration générale, à une mort sans pitié. Des enfants en bas âge, cloués à la terre à coups de baïonnette ; des hommes innocents ou non, fusillés, poignardés, sabrés, lacérés, détruits. — Une ville entière, livrée à la summa injuria d'une armée furieuse et sans frein !

Oh ! France ! Oh ! Français ! Pareille chose est inconnue, même au centre de l'Afrique.

Nous repoussâmes du pied les journaux ; et pour soulager nos cœurs pleins de dégoût, nous jetâmes les yeux sur le côté risible de ce monde, tel qu'il est représenté dans les pages innocentes de Punch. Pauvre cher Punch ! jovial et bon ! Reçois les bénédictions d'un voyageur. Tes plaisanteries produisirent sur nous l'effet d'un baume ; ta critique, sans fiel, nous rendit la gaieté, et provoqua nos rires.

Une foule compacte se pressait à notre porte, dans un étonnement indescriptible, causé par ces énormes feuilles. Les mots : khabari kisoungou (nouvelles du pays des blancs) circulaient parmi les spectateurs, qui se demandaient quelles pouvaient être ces nouvelles d'une si prodigieuse quantité ; et ils exprimaient l'opinion que les Vouasoungou étaient mbyah sana et très-mkali ; c'est-à-dire très-méchants, très-fins et très-habiles ; le mot méchant est souvent employé dans le pays pour exprimer la plus haute admiration.

Nous partîmes d'Ouganda le 14 février, et le 18 nous entrions dans la vallée de Kouihara, que nous faisions retentir de nos coups de feu. Il y avait cinquante-trois jours que nous avions quitté Oujiji, et cent trente et un que j'étais sorti de cette même vallée, sans savoir si je pourrais atteindre le but de mon voyage.

Depuis cette époque, j'avais fait douze cents milles ; on sait au milieu de quelles vicissitudes ; mais le succès avait couronné l'entreprise ;
Ma maison à Kouibara. le mythe que je poursuivais alors était une réalité, et jamais celle-ci ne m'avait paru plus frappante qu'au moment où j'entrai avec Livingstone dans mon ancienne maison, dans mon ancienne chambre, en lui disant ; « Nous sommes chez nous, docteur. »

17

Kouihara me semblait maintenant un paradis terrestre. Livingstone ne s'y trouvait pas moins heureux ; comparée à celle d'Oujiji, sa nouvelle demeure était un palais ; outre l'étoffe, les grains de verre, le fil de laiton, les mille objets qui avaient formé la cargaison de cent cinquante hommes, et dont la moitié devait lui revenir, il y avait dans nos magasins une quantité de bonnes choses.

Ce fut un grand jour que celui où, le marteau et le ciseau à la main, j'ouvris les caisses du docteur, ces caisses où nos estomacs allaient trouver le festin rêvé, la nourriture qui devait les guérir des effets cacotrophiques du sorgho et du maïs, auxquels ils avaient été condamnés dans le désert. J'étais persuadé qu'une fois au régime de ces coulis, de ces terrines, de ce biscuit américain, je serais non moins invincible que Talus, et qu'il me suffirait d'un fléau pour anéantir tous les Vouagogo, s'ils me regardaient de travers.

La première caisse qui fut ouverte renfermait trois boites de biscuit et six de jambon ; des boites pas plus grandes qu'un dé à coudre, où il y avait gros comme une noisette d'un hachis de viande excessivement poivré. Plus cinq pots de confiture ; c'est-à-dire cinq pots de grès pesant chacun une livre, et dans lesquels se trouvait une cuillerée de marmelade. Je commençais à croire que nos espérances s'étaient élevées trop haut. Je tirai ensuite trois flacons de cari ; qui se souciait d'en avoir ? Les provisions du docteur descendaient à cinq cents degrés au-dessous de zéro dans mon estime.

De la seconde caisse tomba un fromage de Hollande, sec et trapu, dur comme une brique, néanmoins de bonne qualité ; mais à proscrire dans l'Ounyamouézi — mauvais pour le foie. Autre fromage entièrement creux, rongé par les vers ; une attrape.

Dans la troisième caisse, seulement deux pains de sucre.

Dans la quatrième, des bougies ; dans la cinquième, des sauces d'Harvey, de Reading, de Worcester, de l'essence d'anchois, du sel, du poivre, de la moutarde. Bonté divine ! quels réconfortants pour un moribond !

La sixième caisse contenait deux paires de fortes chaussures, quatre chemises, des bas et des cordons de souliers qui rendirent le docteur le plus heureux des hommes.

« Richard se retrouve ! s'écria-t-il en essayant les chaussures.

— Quel qu'il soit, dis-je à mon tour, celui qui envoie cela est un véritable ami.

— Oui, reprit le docteur, c'est mon ami Waller. »

Les cinq autres caisses renfermaient des conserves de viande et de bouillon.

La liste portait bien une douzième boite, où il devait y avoir douze bouteilles d'eau-de-vie médicinale ; mais cette boite-là avait disparu. Un examen attentif et l'interrogatoire du chef de la caravane prouvèrent qu'il manquait, en outre, deux balles d'étoffe et quatre sacs de perles rouges, dites samé-samé, qui, dans le pays, valent de l'or.

J'étais cruellement désappointé ; l'ouverture de chaque caisse avait été une déception. Des boîtes de biscuit, une seule était en bon état ; à peine en tout de quoi faire un repas complet. Des conserves de bouillon ! Qui donc en demandait en Afrique ? Est-ce qu'il n'y a pas là des bœufs, des moutons et des chèvres de quoi faire tous les consommés possibles, et cent fois meilleurs que pas un de ceux qu'on a jamais exportés ? Des petits pois et des juliennes, fort bien ! c'eût été un régal ; mais du bouillon de poulet, ou de gibier... Quel non-sens !

J'inspectai après cela tout ce qui m'appartenait. Une bouteille de champagne et une de vieille eau-de-vie m'avaient été laissées ; mais il était évident qu'une main déshonnête avait plongé dans mes ballots. Quelqu'un m'insinua que le coupable pouvait bien être Asmani, le chef de la caravane de Livingstone, l'individu chargé par le consul d'Angleterre des bagages du voyageur. Examen fait du trésor de l'accusé, j'y trouvai huit ou dix dotis d'étoffe dite de couleur, portant la marque de mon propre agent de Zanzibar. Comme il fut impossible au prévenu d'expliquer la présence de ces dotis dans sa caisse, je confisquai l'étoffe et la distribuai aux serviteurs les plus méritants de Livingstone.

Le même personnage, c'est-à-dire Asmani, fut en outre accusé par les guetteurs de m'avoir pris deux gorahs, quatre dotis de calicot, et d'avoir, quelques jours après, arraché à mes hommes les clefs du magasin, de peur que s'ils entraient dans celui-ci ils ne vinssent â découvrir le vol.

Étant prouvé que cet Asmani était dépourvu de tout sens moral, le docteur le renvoya immédiatement. Si notre arrivée â Kouihara n'avait eu lieu que plus tard, il est probable que, cette fois encore, toute la cargaison expédiée à Livingstone aurait entièrement disparu.

L'Ounyanyembô étant riche en grain, en fruits, en bétail, nous résolûmes de réparer notre échec de la féte de Noël par un diner de gala dont, heureusement, je pouvais surveiller la confection. Jamais prodigalité semblable n'avait été vue dans la province, jamais non plus festin si délicat.

Peu d'Arabes se trouvaient alors dans le pays ; la plupart assiégeaient la forteresse de Mirambo. Une semaine environ après notre retour, le petit cheik Seid ben Sélim (El Ouali), qui commandait en chef les forces arabes, revint à Kouihara. C'était à lui, qu'en 1866, avait été adressé le premier envoi qu'on avait fait à Livingstone, et dont celui-ci n'avait jamais rien vu. Dès que nous apprîmes que le petit cheik venait d'arriver, le docteur lui fit réclamer lesdits objets. Séid répondit qu'il était trop malade pour s'occuper d'affaires ; toutefois, le lendemain, il donna les ballots, en demandant que le docteur ne fût pas trop fâché de la mauvaise condition dans laquelle ils se trouvaient, par suite de la voracité des fourmis blanches.

Le fait est que ces ballots étaient dans un état déplorable. Séid les avait retenus depuis 1867, afin de satisfaire sa passion pour les spiritueux, et probablement dans l'espoir d'hériter des armes précieuses qui faisaient partie de l'envoi ; mais de ces dernières les batteries n'existaient plus, les canons étaient rongés par la rouille, et les crosses dévorées par les termites.

Quant aux bouteilles d'eau-de-vie qui avaient accompagné l'étoffe disparue, il n'en restait que le verre. D'après l'Arabe, c'étaient les fourmis blanches qui avaient absorbé le liquide, et, chose merveilleuse, remplacé les bouchons par des fragments de rafle de mais. Les drogues s'étaient également évanouies, et les boites de zinc où on les avait mises n'offraient plus que des débris corrodés.

En fin de compte, de tout ce bagage, dont le port avait été payé jusqu'au lac, Livingstone ne tira que deux bouteilles d'eau-de-vie et une petite caisse de médicaments.

Il fut aussi demandé à ben Sélim si les deux lettres, qu'à son arrivée à Oujiji, Livingstone avait écrites au consul et à lord Clarendon lui avaient été remises, et s'il les avait fait passer à la côte, ainsi qu'il en était prié. La réponse fut affirmative ; plus tard j'en obtins la confirmation, en présence du docteur.

Le 22 février, la pluie, qui nous avait accompagnés dans tout notre trajet, cessa complètement ; le temps devint superbe, et je m'occupai de mon départ. Tandis que je faisais mes préparatifs, Livingstone écrivait les lettres que je devais prendre, et mettait au courant le journal dont il voulait me charger. Dans nos instants de loisir, nous allions à Tabora visiter les Arabes qui nous recevaient avec cette large hospitalité dont j'avais eu tant de preuves.

Les valeurs que je laissais à Livingstone, après avoir trié celles qui m'étaient nécessaires pour mon retour, se composaient de :

En outre :

16 sacs de grains de verre assortis, pesant 992 livres.
xxxx 10 frasilahs de fil de laiton, n 5 et 6, pesant 350 livres.
xxxx 12 feuilles de cuivre à doubler les navires, pesant 60 livres.
xxxx 1 tente imperméable.
xxxx 1 lit.
xxxx 1 bateau.
xxxx 1 sac d'outils de charpentier.
xxxx 1 scie à refendre.
xxxx 2 barils de goudron.
xxxx1 carabine Jocelyn, se chargeant par la culasse, avec des cartouches métalliques.
xxxx 1 carabine de Starr.
xxxx 1 carabine d'Henry, à seize coups.
xxxx 1 revolver.
xxxx 2000 livres de munitions pour les carabines de Starr et de Jocelyn.
xxxx 1500 livres de munitions pour la carabine à seize coups.
xxxx 200 livres de munitions pour revolver.
xxxx Enfin des ustensiles de cuisine, des vêtements, une pharmacie, des livres, un sextant, de la toile, des sacs, etc., etc.

Tous ces objets formaient ensemble une quarantaine de charges. Beaucoup d'entre eux, tels que les armes, les munitions, les outils, les grains de verre, le fil métallique auraient eu placement dans l'Ounyanyembé à n'importe quel prix.

Parmi les valeurs expédiées à Livingstone l'année précédente, et qui formaient trente-trois charges, serrées dans mon tembé, une faible partie pouvait lui servir de l'autre côté du Tanganika. Les deux mille sept cent et tant de mètres de cotonnade qu'on lui avait laissés, étaient le seul article

d'échange qu'il possédât ; et dans le Manyéma, où les indigènes fabriquent leur étoffe, son calicot et son indienne seraient méprisés, tandis que mes perles et mon fil métallique suffiraient à le défrayer dans cette région pendant deux années, en y mettant de l'économie.

Ailleurs, son étoffe aurait cours ; avec celle que je lui laissais, il aurait 1393 dotis, plus de cinq mille cinq cents mètres ; ce qui, à raison de deux dotis pour la nourriture quotidienne, entretiendrait soixante hommes pendant 696 jours. Il était donc approvisionné pour quatre ans.

Divers articles lui étaient encore nécessaires pour être complètement équipé ; je me chargeai de les lui envoyer de Zanzibar, et nous fîmes ensemble la liste suivante :

xxxxFarine de froment américaine, plusieurs boîtes.
xxxx Soda crakers (biscuit), plusieurs boîtes.
xxxx Fruits conservés, plusieurs boîtes.
xxxx Sardines, plusieurs boîtes.
xxxx Saumon, plusieurs boîtes.
xxxx Thé Hyson, 10 livres.
xxxx Fil et aiguilles.
xxxx Une douzaine de grandes enveloppes.
xxxx Almanach nautique pour 1872 et 1873.
xxxxUn Journal en blanc.
xxxx Un chronomètre.
xxxx Une chaîne pour les réfractaires.

Ycompris ces derniers objets, la cargaison devait former soixante dix charges, qui, en l'absence de porteurs, n'étaient qu'un embarras.

Livingstone, à cette époque, en avait neuf ; restait à s'en procurer une soixantaine, sans lesquels il ne pouvait rien. Toutes les richesses de Londres et de New-York, entassées devant lui, n'auraient servi qu'à le tantaliser, sans lui fournir le moyen de faire un pas.

On se battait toujours, et les Vouanyamouézi, on se le rappelle, ne se louent jamais en temps de guerre ; il fallait chercher au loin. Je fus donc chargé, dès que j'aurais gagné Zanzibar, d'enrôler cinquante hommes libres, de les armer, de les équiper et de les faire partir immédiatement.

Cette commission m'imposait le devoir de me rendre en toute hâte à la côte et d'agir avec toute la promptitude dont j'étais capable, avec tout le zèle que j'y aurais apporté pour moi-même. Pas de halte, pas de repos tant que je n'aurais pas rempli mon mandat. Je n'hésitai pas à m'y engager ; mais c'était mettre à néant le projet que j'avais formé de revenir par le Nil et de rapporter des nouvelles de Baker.

Livingstone avait terminé sa correspondance. Il déposa entre mes mains vingt lettres pour la Grande-Bretagne, six pour Bombay et deux pour New-York. Ces dernières étaient toutes les deux pour James Gordon Bennett junior, le père de celui-ci n'ayant pris aucune part à l'entreprise qui m'avait été confiée.

Je demande pardon au lecteur de reproduire une de ces lettres, que tout le monde a pu connaître ; mais elle peint tout entier l'homme qui a mérité que, pour savoir seulement s'il vivait encore, on fit une expédition coûteuse.

« Oujiji-sur-Tanganika, Afrique orientale, novembre 1871

« Il est en général assez difficile d'écrire à une personne que l'on n'a jamais vue ; il semble que l'on s'adresse à une abstraction. Mais, représenté que vous êtes dans cette région lointaine par M. Stanley, vous ne m'êtes plus étranger ; et en vous écrivant pour vous remercier de l'extrême bonté qui vous a inspiré son envoi, je me sens complètement à l'aise.

« Quand je vous aurai dit l'état dans lequel il m'a trouvé, vous comprendrez que j'ai de bonnes raisons pour employer, à votre égard, les termes les plus forts d'une ardente gratitude.

« J'étais arrivé à Oujiji après une marche de quatre à cinq cents milles, sous un soleil éblouissant et vertical ; ayant été harcelé, trompé, ruiné, forcé de revenir alors que je touchais au but ; obligé d'abandonner ma tâche dont j'apercevais la fin ; et cela par des métis musulmans, que l'on m'envoyait de Zanzibar, des esclaves au lieu d'hommes.

« Cette douleur, aggravée par les tableaux navrants que j'avais eus sous les yeux, de la cruauté de l'homme envers ses semblables, faisait chez moi de grands ravages et m'avait affaibli outre mesure ; je me sentais mourir sur pied. Je n'exagère rien en disant que chacun de mes pas dans cet air embrasé était une souffrance ; et j'arrivai à Oujiji à l'état de squelette.

« Là, j'appris que des marchandises que j'avais demandées à Zanzibar, et qui valaient environ cinq cents livres sterling, avaient été confiées à un ivrogne, qui, après les avoir gaspillées sur la route, pendant seize mois, avait fini par acheter, avec le reste, de l'ivoire et des esclaves, dont il s'était défait.

« La divination, au moyen du Coran, lui avait, disait-il, appris que j'étais mort. Il avait envoyé, à ce qu'il ajoutait, des esclaves dans le Manyéma pour s'assurer du fait ; les esclaves ayant confirmé la réponse du Coran, il avait écrit au gouverneur de l'Ounyanyembé pour lui demander l'autorisation de vendre, à son profit, le peu d'étoffe que ses débauches n'avaient pas absorbé.

« Il savait bien, cependant, que je n'étais pas mort, et que j'attendais mes valeurs avec impatience ; des gens qui m'avaient vu le lui avaient dit. Mais n'ayant aucune moralité, et se trouvant dans un pays où il n'y a d'autre loi que celle du poignard ou du mousquet, il me dépouilla complètement.

« Je me trouvais donc, au physique, entièrement épuisé, et n'ayant d'autres ressources qu'un peu d'étoffe et de rassade, que j'avais eu la précaution de laisser à Oujiji, en cas de nécessité.

« La perspective d'en être réduit avant peu à tendre la main aux habitants d'Oujiji, me mettait au supplice. Cependant je ne pouvais pas me désespérer. J'avais beaucoup ri autrefois d'un ami, qui, en atteignant l'embouchure du Zambèse, s'était plongé dans la désolation parce qu'il avait brisé la photographie de sa femme. Après un pareil malheur, disait-il, nous ne pouvions pas réussir. Depuis lors il y a pour moi quelque chose de si burlesque dans la seule pensée du désespoir, que je ne saurais m'y abandonner.

« Alors que je touchais à la plus profonde misère, de vagues rumeurs, au sujet de l'arrivée d'un Européen, vinrent jusqu'à mon oreille. Je me comparais souvent à l'homme qui descendait de Jérusalem à Jéricho ; et je me disais que ni prêtre, ni lévite, ni voyageur ne pouvait passer près de moi. Pourtant le bon Samaritain approchait.

« Il arriva ; un de mes serviteurs accourant de toutes ses forces, et pouvant à peine parler, me jeta ces mots ; « Un Anglais qui vient ! Je l'ai vu ! Puis il repartit comme une flèche.

« Un drapeau américain, le premier qui ait paru dans cette région, m'apprit la nationalité du voyageur.

« Je suis aussi froid, aussi peu démonstratif que nous autres insulaires nous avons la réputation de l'être. Mais votre bonté a fait tressaillir toutes mes fibres. J'en suis réellement accablé et ne peux que dire en mon âme : « Que les plus grandes bénédictions du Très-Haut descendent sur vous et sur les vôtres ! »

« Les nouvelles qu'avait à me dire M. Stanley étaient bien émouvantes. Les changements survenus en Europe, le succès des câbles atlantiques, l'élection du général Grant, et beaucoup d'autres faits non moins surprenants, ont absorbé mon attention pendant plusieurs jours et produit sur ma santé une action immédiate et bienfaisante. Sauf le peu que j'avais glané dans quelques numéros du Punch et de la Saturday Review de 1868, j'étais sans nouvelles d'Angleterre depuis des années. Bref, l'appétit me revint, et au bout d'une semaine j'avais retrouvé des forces.

« M. Stanley m'apportait une lettre bien gracieuse, bien encourageante de Lord Clarendon. Cette dépêche de l'homme éminent, dont je déplore sincèrement la perte, est la première que j'aie reçue du Foreign-Office depuis 1866.

« C'est également par M. Stanley que j'ai appris que le gouvernement britannique m'envoyait une somme de mille livres sterling. Jusque-là, rien ne m'avait fait pressentir cette assistance pécuniaire. Je suis parti sans émoluments ; aujourd'hui le manque de ressources est heureusement réparé ; mais j'ai le plus vif désir que, vous et vos amis, vous sachiez que malgré l'absence de tout encouragement — pas même une lettre — je me suis appliqué à la tâche que m'a confiée sir Roderick Mutchison, que je m'y suis appliqué, dis-je, avec une ténacité de John bull, croyant qu'à la fin tout s'arrangerait.

« La ligne du partage des eaux de l'Afrique centrale, de ce côté-ci de l'équateur, a une longueur de plus de sept cents milles. Les sources que sépare cette ligne de faîte sont innombrables ; c'est-à-dire que, pour les compter, il faudrait la vie d'un homme. De ce déversoir, elles convergent et se réunissent dans quatre grandes rivières, qui, à leur tour, rejoignent deux puissants cours d'eau de la grande vallée du Nil. Cette vallée commence entre le dixième et le douzième degrés de latitude méridionale.

« Ce ne fut qu'après de longs travaux que je vis s'éclairer l'ancien problème, et que je pus avoir une idée précise du drainage de cette région. Il me fallut chercher ma route, la chercher sans cesse, à chaque pas et presque toujours à tâtons. Qui se souciait de la direction des rivières ? Nous buvons tout notre content, et « nous laissons le reste couler, » m'était-il répondu :

« Les Portugais n'allaient chez Cazembé que pour y acheter de l'ivoire et des esclaves, et n'y entendaient pas parler d'autre chose. Pour moi c'était le contraire ; je ne m'informais que des eaux ; questions sur questions que je répétais sans cesse, au point d'avoir peur d'être accusé de folie.

« Mon dernier travail, auquel le manque d'auxiliaires convenables apporta de grands obstacles, consista dans l'examen du canal d'écoulement que j'ai suivi à travers le Manyouéma ou Manyéma, et qui, d'une largeur d'un à trois milles, n'est guéable en aucun endroit, à aucune époque de l'année. La ligne de ce canal présente quatre grands lacs ; j'étais voisin du quatrième quand il m'a fallu revenir.

« La Loufira, ou rivière de Bartle Frère, qui vient du couchant, tombe dans le lac Kamolondo ; le Lomami, grande rivière qui vient également de l'ouest, se jette dans le même lac, après avoir traversé le lac Lincoln, et semble former la branche occidentale du Nil, sur laquelle sont les établissements de Petherick.

« Je connais actuellement six cents milles environ de ce système fluvial ; malheureusement la dernière centaine de milles, celle que je n'ai pas vue, est la plus intéressante. Si l'on ne m'a pas trompé, elle renferme quatre fontaines sortant d'un monticule terreux ; l'une de ces quatre sources ne tarde pas à être une grande rivière.

« Deux de ces fontaines s'écoulent au nord, vers l'Égypte, par la Loufira et le Lomami ; les deux autres vont au sud, dans l'Éthiopie intérieure, et forment le Kafoué et le Liambaye, qui est le Haut-Zambèse.

« Ne serait-ce pas de ces quatre fontaines que le trésorier du temple de Minerve parla jadis à Hérodote, et dont la moitié des eaux se dirigeait vers le Nil, l'autre moitié vers le sud ?

« J'ai entendu parler si souvent de ces fontaines, en différents endroits, que je ne doute pas de leur existence ; et malgré le désir poignant du retour, qui me saisit chaque fois que je pense à ma famille, je voudrais couronner mon œuvre par leur redécouverte.

« Une cargaison, valant cinq cents livres sterling, a été confiée de nouveau — chose inexplicable — à des esclaves. Elle a mis un an, au lieu de quatre mois, pour venir dans l'Ounyanyembé, où elle se trouve encore ; il faut que j'aille la chercher afin de continuer mes travaux ; et je suis obligé de le faire à vos dépens.

« Si mes rapports, au sujet du terrible commerce d'esclaves qui se fait à Oujiji, peuvent conduire à la suppression de la traite de l'homme sur la côte orientale, je regarderai ce résultat comme bien supérieur à la découverte de toutes les sources du Nil. Maintenant que, chez vous, l'esclavage est à jamais aboli, aidez-nous à atteindre ici le même but. Ce beau pays est comme frappé d'une malédiction céleste ; et pour ne pas porter atteinte aux privilèges esclavagistes du petit sultan de Zanzibar, pour ne pas toucher aux droits de la couronne de Portugal, droits illusoires, — un mythe, — on laisse subsister le fléau, en attendant que l'Afrique devienne pour les traitants portugais une nouvelle Inde.

« Je termine en vous remerciant du fond du cœur de votre grande générosité.

« Votre reconnaissant,

« David Livingstone. »

Cette lettre n'a pas besoin de commentaires ; je n'ai rien à y ajouter ; je dirai seulement que j'avais pensé qu'elle serait la meilleure preuve de mon succès ; et que j'étais heureux qu'il l'eût écrite.

Quant à ses découvertes, j'étais loin d'y prétendre ; je ne m'en occupais que dans la mesure où le journal qui m'avait envoyé à sa recherche pouvait y être intéressé. J'étais, il est vrai, curieux du résultat de ses travaux ; mais ceux-ci n'étaient pas achevés ; et la délicatesse m'empêchait de rien lui demander au delà de ce qu'il voulait bien me dire. Ses découvertes sont le fruit de ses efforts ; elles lui appartiennent ; il espère obtenir, par leur publication, le prix de ses labeurs, qu'il désire placer pour ses enfants ; qui voudrait en diminuer le chiffre ?

Toutefois il a une ambition plus haute que celle de toucher une somme quelconque. Chacun de ses pas forge un anneau de la chaîne sympathique qui doit relier la chrétienté aux païens de l'Afrique centrale. Compléter cette chaîne, attirer les regards de ses compatriotes sur ces peuplades enténébrées, émouvoir en leur faveur les esprits généreux, pousser à leur rédemption, ouvrir la voie qui permettra d'arriver jusqu'à elles, tel est son but ; et ; s'il y parvient, telle sera sa récompense. Folle entreprise, donquichotisme, diront quelques-uns. Non, mes amis, non, ce n'est pas un rêve. De même qu'infidèles et chrétiens, sauvages et civilisés reçoivent la lumière du soleil, qui rayonne partout ; de même un jour, et non moins certainement, tous les esprits s'éclaireront. L'apôtre de l'Afrique ne le verra pas ; ni vous non plus, vous pourrez ne pas le voir, ni peut-être vos enfants ; mais l'avenir en sera témoin ; et la postérité rendra justice à l'homme intrépide qui fut le pionnier de la civilisation dans cette partie du globe.

Je reviens à Kouihara, où je reprends mon journal.

12 mars. Les Arabes m'ont envoyé quarante-cinq lettres que je dois porter à la côte.

Me voilà transformé en courrier ; cela tient à ce que la guerre a suspendu toute communication ; il n'est pas permis aux caravanes régulièrement organisées de sortir de la province. Où en serais-je si j'avais attendu, pour partir, que cette guerre fût terminée ? Dans mon opinion, les Arabes n'auront pas triomphé de Mirambo avant neuf mois.

Ce soir un groupe d'indigènes s'est réuni devant ma porte pour y exécuter, en mon honneur, une danse d'adieux. C'étaient les pagazis de Singéri, chef de la caravane de Mtésa. Mes braves sont allés rejoindre ce groupe ; et en dépit de moi-même, entraîné par la musique, je me suis mis de la partie, à la grande satisfaction de mes hommes ; ils étaient ravis de voir leur maître se départir de sa raideur habituelle.

Une danse enivrante, après tout, bien que sauvage. La musique en est vive ; elle sortait de quatre tambours sonores, placés au milieu du cercle. Bombay, toujours comique, et danseur passionné, était coiffé de mon seau ; le robuste Choupéreh, l'homme au pied agile et sûr, avait une hache à la main, une peau de chèvre sur la tête ; Mabrouki, Tête-de-Taureau, tout à fait dans son rôle, faisait des bonds d'éléphant solennel ; Baraka, drapé dans ma peau d'ours, brandissait une lance ; Oulimengo, armé d'un mousquet, paraissait affronter cent mille hommes, tant il avait l'air féroce ; Khamisi et Kamna, dos à dos devant les tambours, lançaient ambitieusement des coups de pied aux étoiles ; le géant Asmani, pareil au dieu Thor, se servait de son fusil comme d'un marteau pour broyer des bandes imaginaires.

Toute autre passion dormait ; il n'y avait là, sous le ciel étoilé, que des démons jouant leur rôle dans un drame fantastique, entraînés qu'ils étaient au mouvement par le tonnerre irrésistible des tambours.

La musique guerrière s'arrêta, pour faire place à une autre. Le chorège se mit à genoux, et se plongea la tête à diverses reprises dans une excavation du sol ; puis il commença un chant grave, d'une mesure lente, dont le chœur, également agenouillé, répéta d'une voix plaintive les derniers mots de chaque verset, que je traduis littéralement :

Le chorège : Oh ! oh ! oh ! L'homme blanc s'en va chez lui.
xxxx Le chœur : Oh ! oh ! oh ! Chez lui… chez lui… oh ! oh ! oh !
xxxx — Dans l'île heureuse de la mer, où les perles abondent.
xxxx — Oh ! oh ! oh ! où les perles abondent… oh ! oh ! oh !

xxxx — Pendant que Singéri nous garde si longtemps loin de chez nous, oh ! oh ! oh ! si longtemps ! ob ! oh ! oh !
xxxx — Loin de chez nous, oh ! oh ! oh !... oh ! oh ! oh !
xxxx — Et nous jeûnons depuis longtemps, oh ! oh ! oh ! depuis bien longtemps, oh ! oh ! oh ! Nous mourons de fain, bana Singéri !
xxxx — Depuis si longtemps, si longtemps, oh ! oh ! oh ! Bana Singéri, Singéri, Singéri... oh ! Singéri !
xxxx — Mirambo est en guerre pour combattre les Arabes. Arabes et Vouangouana sont en guerre pour combattre Mirambo.
xxxx — Oh ! oh ! pour combattre Mirambo, oh ! Mirambo, Mirambo ! pour combattre Mirambo.
xxxx — Mais l'homme blanc nous rendra joyeux. Il retourne chez lui ! Il retourne chez lui et nous rendra joyeux... ch ! ch ! ch !
xxxx — L'homme blanc nous rendra joyeux, ch ! ch ! ch ! ch !... ch ! ch ! ch !... ch ! ch... ch... h... Oum-m... mou-oum-m-m-m — ch... »

Il est impossible de rendre le ton, l'accent passionné de ce chant d'un rhythme parfait, l'une des productions les plus remarquables des enfants de l'Ounyamouézi, qui aiment tant à chanter en chœur et qui ont le sentiment de la beauté épique.

13 mars. Le dernier jour est fini, le dernier soir est venu ; demain ne peut pas être évité. Je me révolte contre le sort qui nous sépare. Les minutes s'écoulent rapidement et font des heures.

Notre porte est close. Tous deux, nous nous livrons à nos pensées ; elles nous absorbent. Quelles sont les siennes ? je ne pourrais le dire, mais les miennes sont tristes. Il faut que j'aie été bien heureux pour que le départ me cause tant de chagrin !

La fièvre ne m'a-t-elle pas torturé, accablé dernièrement encore d'une agonie de chaque jour ? N'ai-je pas souffert jusqu'à la folie, serré les poings avec fureur, et combattu en désespéré les monstres que suscitaient mon délire ? — Je n'en regrette pas moins les joies ressenties dans la compagnie de cet homme, bien que je les aie payées si cher.

Le temps fuit, se moquant de la douleur qu'il fait naître ; et je ne peux pas l'arrêter. Qu'il passe donc ! Combien de fois déjà n'ai-je pas eu cette angoisse de quitter un ami ! J'aurais voulu rester encore ; mais l'heure inévitable arrivait : c'était la même tristesse. Cette fois elle est plus poignante ; l'adieu peut être pour toujours — pour toujours ! murmure un douloureux écho.

J'ai écrit tout ce qu'il a dit ce soir ; mais personne n'en saura rien ; c'est à moi ; j'en suis jaloux comme il peut l'être de son journal. Sur la toile imperméable qui enveloppe cet écrit, j'ai mis en grosses lettres rondes, et en allemand : « ne doit être ouvert sous aucun prétexte » ; ce qu'il a confirmé de sa signature.

J'ai sténographié toutes ses paroles au sujet des curiosités qu'il possède, et de leur distribution équitable entre ses enfants et ses amis ; puis son dernier désir à l'égard de sir Roderick Murchison, dont il est fort inquiet depuis que nous avons vu dans les journaux que l'illustre vieillard a eu une attaque de paralysie. Il peut être sûr que je lui en enverrai des nouvelles dès que j'aurai gagné Aden ; et je lui promets que le message lui arrivera plus vite que pas un de ceux qui furent jamais envoyés au cœur de l'Afrique.

« Demain, docteur, vous serez seul, lui dis-je.

— Oui, la mort semblera avoir passé dans la maison. Vous feriez mieux d'attendre que les pluies qui vont venir soient terminées.

— Je voudrais le pouvoir, docteur, j'en rendrais grâces à Dieu ; mais chaque instant de retard recule la fin de vos travaux et l'heure de votre retour.

— C'est vrai ; mais quelques semaines de plus ou de moins, ce n'est pas une affaire, et votre santé m'occupe. Vous n'êtes pas en état de voyager ; d'ailleurs vous trouverez toutes les plaines inondées ; vous arriveriez aussitôt en ne partant qu'après la pluie.

— Ne croyez pas cela ; dans quarante jours, cinquante au plus j'aurai gagné la côte ; j'en suis sûr. L'idée que je vous rends service m'aiguillonnera. »

14 mars. Nous étions debout tous les deux au point du jour. Les ballots furent sortis du magasin, les hommes se préparèrent.

Le déjeuner a été triste. Je ne pouvais rien prendre, j'avais le cœur trop gros. Lui non plus n'avait pas d'appétit. Nous avons trouvé â faire quelque chose qui m'a retenu. Je devais partir à cinq heures ; à huit heures j'étais encore là.

« Je vais vous laisser deux hommes, lui ai-je dit, vous les garderez jusqu'à après-demain ; il est possible que vous ayez quelque oubli à réparer. Je séjournerai à Toura, où ils m'apporteront votre dernier désir, votre dernier mot. Et maintenant… docteur…

— Oh ! je vais vous conduire ; il faut que je vous voie en route.

— Merci. Allons, mes hommes, nous retournons chez nous ! Kirangozi, déployez le drapeau et en marche ! »

La maison avait l'air désolé ; peu à peu elle s'effaça à mes regards. Les souvenirs surgissaient à chaque pas. Ces collines, que j'avais d'abord trouvées insignifiantes, étaient maintenant pleines d'intérêt. J'avais passé de longues heures à cette place, rêvant et soupirant ; tantôt plein d'espoir, tantôt accablé d'inquiétudes. C'était de ce point que j'avais regardé la bataille et vu brûler Tabora. Dans cette maison, dont je revoyais la terrasse, j'avais eu le délire et pleuré comme un enfant, en pensant au sort qui attendait ma mission. Sous ce figuier, gisait le pauvre Shaw ; j'aurais donné une fortune pour le ravoir auprès de moi.

De là, nous étions partis pour le Tanganika, où j'avais trouvé un nouveau compagnon, et bien autrement cher. Tout cela s'éloignait et prenait les lignes flottantes des songes.

Nous marchions côte à côte. La bande se mit à chanter. J'attachai de longs regards sur Livingstone pour mieux graver ses traits dans ma mémoire.

« Docteur, lui dis-je, autant que j'ai pu le comprendre, vous ne quitterez pas l'Afrique avant d'avoir élucidé la question des sources du Nil ; mais quand vous serez satisfait à cet égard, vous reviendrez satisfaire les autres ; est-ce bien cela ?

— Exactement. Dès que mes hommes seront arrivés, je partirai pour l'Oufipa, je traverserai le Roungoua, je suivrai la partie méridionale du Tanganika ; et, prenant au sud-est, je gagnerai la résidence de Chicambi, sur la Louapoula. Après avoir franchi cette rivière, j'irai droit à l'ouest, aux mines de cuivre du Katanga, d'où je me rendrai aux quatre fontaines, qui, d'après les indigènes, sont à huit jours au sud des mines. Quand je les aurai trouvées, je reviendrai par Katanga aux de-

meures souterraines du Roua. Dix jours de marche au nord-est de ces cavernes me conduiront au lac Kamolondo. Grâce au bateau que vous me laissez, je m'embarquerai sur ce lac, je remonterai la Loufira jusqu'au lac Lincoln ; puis je regagnerai le Kamolondo ; enfin, me dirigeant vers le nord, je descendrai le Loualaba (rivière de Webb) qui me mènera au quatrième lac, où je pense avoir la clef du problème. 11 est présumable que ce dernier lac est le Chohouambé (lac de Baker) ou celui de Piaggia.

— Et combien de temps vous faudra-t-il pour faire ce petit voyage ?

— Un an et demi au plus, à dater du jour où je quitterai l'Ounyanyembé.

— Mettons deux ans ; vous savez, il y a l'imprévu. J'engagerai vos hommes pour ce terme, à compter de l'époque où ils vous arriveront.

— À merveille.

— Maintenant, cher docteur, les meilleurs amis doivent se quitter ; vous êtes venu assez loin ; permettez que je vous renvoie.

— Très-bien ; mais laissez-moi vous dire : vous avez accompli ce que peu d'hommes auraient fait, et beaucoup mieux que certains grands voyageurs. Je vous en suis bien reconnaissant. Dieu vous conduise, mon ami, et qu'il vous bénisse.

— Puisse-t-il vous ramener sain et sauf parmi nous, cher docteur ! »

Nos mains se pressèrent. Je m'arrachai vivement à cette étreinte, et me détournai pour ne pas faiblir. Mais à leur tour Souzi, Chumah, Hamoydah, tous ses gens me prirent les mains pour me les baiser, et je me trahis moi-même.

« Adieu, docteur, cher ami !…

— Adieu. »

En marche ! Pourquoi s'arrêter ? Avançons, et plus de faiblesse. Je montrerai à mes hommes une allure qui me rappellera à leur souvenir. En quarante jours nous, ferons la route qui nous a pris trois mois l'année dernière. »

Ces lignes sont extraites du journal que j'écrivais tous les soirs. Il y a six mois qu'elles sont tracées ; je n'en rougis pas ; mes sentiments n'ont pas varié ; un nuage trouble encore ma vue quand je songe au moment qu'elles me rappellent. Je n'ai rien à effacer, rien à modifier de ce que j'ai pu écrire alors. Si jamais vous allez en Afrique, que Dieu vous accorde pour compagnon un homme aussi loyal, aussi noble que David Livingstone. J'ai passé plus de quatre mois avec lui, dans la même demeure, dans le même bateau, sous la même tente ; je ne l'ai jamais trouvé en faute. Je suis d'un caractère vif ; j'ai souvent, je l'avoue, rompu des liens d'amitié sans cause suffisante ; mais avec Livingstone je n'ai jamais eu le moindre sujet d'impatience ; et, je le répète, chaque jour de notre vie commune n'a fait qu'ajouter à mon admiration pour lui.

Je ne veux pas infliger au lecteur la répétition du voyage qu'il a fait avec nous sur la ligne que nous allons suivre ; je ne rapporterai de notre retour que les incidents qui peuvent offrir un nouvel intérêt.

Le 17 mars nous étions au bord du Koualah, qu'un natif de Roubouga appela devant moi Nyahouba, et un autre Ounyahouha. Ce même jour tomba la première pluie de la saison. L'année précédente, la masika avait débuté sur la côte le 23 mars et avait fini le 30 avril, ce qui nous promettait de l'eau jusqu'à notre arrivée.

Nous bivaquions le jour suivant au Toura-Occidental, sur la frontière de l'Ounyamouézi, et le surlendemain nous nous arrêtions au Toura-Oriental.

Bientôt des coups de feu s'entendirent ; c'étaient Souzi et Hamoydah, accompagnés des deux hommes que j'avais laissés à Kouihara. Ils m'apportaient deux lettres de Livingstone ; l'une pour sir Thomas Maclear, ancien directeur de l'observatoire du Cap, l'autre pour moi ; elle était ainsi conçue :

« Kouihara, 15 mars 1872.

« En arrivant à Londres, si vous pouvez m'envoyer une dépêche, donnez-moi, je vous en prie, des nouvelles de sir Roderick, n'y manquez pas ; des nouvelles bien exactes.

« Vous avez parfaitement rendu la chose, quand vous avez dit hier que je n'étais pas encore satisfait à l'égard des sources ; mais qu'aussitôt que je saurais à quoi m'en tenir, je reviendrais apporter aux autres les raisons qui me paraîtront concluantes. C'est bien cela.

« Je voudrais avoir de meilleures paroles à vous adresser que le dicton écossais : « À rude montée opposez cœur vaillant. » Vous le ferez sans que je vous le dise.

« Je me réjouis de ce que votre fièvre a pris la forme intermittente ; je ne vous aurais pas laissé partir si elle fût restée continue ; et je me sens rassuré en vous recommandant à la bonté du Père de tous les hommes.

« Votre bien reconnaissant

« David Livingstone.

« J'ai travaillé de toutes mes forces pour recopier les observations que j'ai faites de Kabouire à Cazembé, et de là au Bangouéolo ; observations que j'envoie a sir Thomas Maclear. Mes gros chiffres emploient six feuilles de papier grand format. Ce travail m'a fatigué ; et il se passera longtemps avant que je le recommence.

« J'ai fait mon devoir en 1869, alors que j'étais malade à Oujiji, et ne suis pas à blâmer, quoi qu'on en dise en Angleterre ; mais là-bas, ils sont à cet égard un peu dans les ténèbres.

« Quelques Arabes m'ont apporté des lettres ; je vous les fais passer.

D. L.

« 16 mars 1872.

« P. S. J'ai écrit ce matin quelques lignes à M. Murray, l'éditeur, pour qu'il vous aide, s'il est nécessaire, dans l'envoi de mon journal à ma fille, soit par la poste, soit autrement. Si vous allez le voir, vous trouverez en lui un vrai gentleman.

« Je vous souhaite un heureux voyage.

« David Livingstone

« À Henry M. Stanley, en quelque endroit qu'on puisse le trouver. »

Effrayés de la traversée de l'Ougogo, plusieurs Vouangouana joignirent leurs bandes à ma caravane. Il en arrivait d'autres, me disait-on ; mais comme j'avais suffisamment annoncé que je partirais sans faute le 14, je n'étais pas disposé à une plus longue attente.

Le lendemain donc, Souzi et Hamoydah furent renvoyés au docteur, et nous nous mîmes en marche pour le Ngouhalah.

Deux jours après, nous arrivions à Ngaraiso, où la tête de la colonne essaya d'entrer ; elle en fut repoussée énergiquement par les Vouakimbou, irrités de son audace.

Le 24, nous nous arrêtâmes en pleine jungle, dans ce qu'on appelle
En pleine jungle. un tongoni, c'est-à-dire un défrichement abandonné. L'endroit était pittoresque ; on peut en juger par la gravure ci-jointe.

Cette région, à une autre époque, a été dans l'état le plus prospère. Le sol y est extrêmement fertile ; le bois de charpente y est de belle dimension, et aurait une grande valeur s'il était voisin de la côte ; enfin, chose inappréciable en Afrique, l'eau s'y trouve en abondance.

Le camp fut établi près d'une roche de syénite, au sommet large et plat ; grande table dont nos hommes profitèrent pour broyer leur grain ; ce genre de meunerie s'emploie communément dans les endroits où les villages sont rares, ou les habitants hostiles. Cette table de syénite portait à l'un de ses bouts une sorte de pyramide tronquée et renversée, n'ayant aucune adhérence avec elle.

Le 27, au point du jour, comme nous quittions les rives du Mdabourou, la bande fut solennellement avertie qu'elle entrait dans l'Ougogo ; et en sortant de Kaniyaga, nous défilâmes dans un vaste champ de maïs. Les épis, qui s'entrechoquaient bruyamment, étaient assez mûrs pour être grillés, et nous enlevaient toute inquiétude ; car en général, au mois de mars, surtout dans les premiers jours, les caravanes ont à subir de rudes privations, celles des indigènes aussi bien que les autres.

Les tamaris, les gommiers, les arbres épineux, les mimosas, dont se composent les forêts de l'Ougogo, ne tardèrent pas à paraître. Parmi eux, souvent un arbre à fruit ; du raisin en abondance, mais qui n'était pas mûr. Il y avait aussi une baie rougeâtre, ayant une saveur douce, et portée par des branches dont les feuilles ressemblent à celles du groseillier à maquereau ; puis un fruit de la grosseur d'un abricot, mais d'une amertume excessive.

Àla sortie des broussailles, nous aperçûmes les établissements de Kiouhyeh, et nous allâmes camper sous un énorme baobab, situé au levant de la résidence du mtémi.

La population de Kiouhyeh est composée de Vouakimbou et de Vouagogo en nombre égal. Le vieux chef qui vivait lors du passage de Speke était mort ; c'était son fils qui l'avait remplacé. Malheureusement l'extrême jeunesse de celui-ci faisait la partie belle à ses voisins, dont elle encourageait les convoitises ; et bien que son territoire, ou les bêtes bovines se comptaient par centaines, eût un aspect florissant, le jeune chef avait une position précaire.

Àpeine avions-nous dressé ma tente que les trompes guerrières mugirent de toutes parts, et que nous vîmes des messagers courir dans toutes les directions en appelant aux armes. Je craignis d'abord que notre arrivée ne fût la cause de ce tumulte ; mais le cri d'ourougou vouarougou ! (voleur ! voleurs !) jeté de bourgade en bourgade nous apprit le motif de cet appel. Moukondokou, chef

d'un district populeux, situé à deux jours de marche au nord-est, et où j'avais excité une vive émotion lors de mon premier passage, était en campagne pour attaquer le jeune Kiouhyeh.
Vouagogo sur le pied de guerre.

Bientôt les guerriers sortirent de leurs cases en tenue de combat, et se rassemblèrent. Du bourg principal défila un corps nombreux, dont les hommes, le front peint d'une crinière de zèbre, ou surmonté de plumes d'aigle ou d'autruche, un manteau de drap rouge suspendu au cou et flottant derrière les épaules, tous brandissant des lances, des asségayes, des arcs, des casse-tête, faisaient sonner d'un même pas de course, avec un admirable ensemble, les clochettes qu'ils avaient aux genoux et aux chevilles ; tandis que, sur les flancs de la colonne, des nuées d'escarmoucheurs se livraient, tout en courant, à des assauts imaginaires.

Des groupes, des compagnies de tous les villages passèrent devant nous — probablement un millier de soldats — et plus que jamais cette vue me fit comprendre la faiblesse des caravanes, même des plus imposantes, en face des Vouagogo.

Le soir tous les guerriers rentraient dans leurs bourgades ; c'était une fausse alerte.

On avait dit tout d'abord que les envahisseurs étaient les Vouadirigo, c'est-à-dire les Vouahéhé, qu'on appelle ainsi d'une façon méprisante, en raison de leur penchant pour le vol. Ces maraudeurs font sur le gros bétail de l'Ougogo de fréquentes razzias, qu'ils exécutent de la manière suivante : Ils viennent de leur pays, qui est au sud-est, en se glissant dans les jungles, et se dirigent ainsi vers les pâturages ; dès qu'ils aperçoivent les troupeaux, ils se baissent jusqu'à terre, s'abritant sous leurs boucliers de cuir de bœuf ; ils rampent jusqu'auprès du bétail, se relèvent tout à coup et chassent promptement les bêtes dans la jungle, où elles sont attendues par des gens appostés pour les recevoir ; puis, faisant volte-face, les maraudeurs plantent leurs boucliers devant eux, et attaquent les pâtres qui s'élançaient à leur poursuite.

Khonzé, où nous arrivâmes le 30, est remarquable par la puissance des globes de feuillage, dont les baobabs et les sycomores maillent la plaine.

Toute la gloire du chef de l'endroit se bornait à gouverner quatre tembés, pouvant fournir ensemble une cinquantaine de soldats. Poussé par quelques Vouanyamouézi, habitants de ses bourgades, l'infime potentat ne s'en disposait pas moins à nous barrer le passage, sous prétexte de l'insuffisance des trois dotis que je lui avais envoyés comme tribut.

Les Vouagogo qui faisaient route avec nous voulurent bien se joindre à Bombay pour aller discuter la question. Nous attendions leur retour à l'ombre de l'un des colosses dont nous avons parlé, quand nous les vîmes revenir à toutes jambes en nous criant : « Pourquoi vous arrêter ? Voulez-vous donc mourir ? Ces païens refusent le honga, et se vantent d'avaler toute votre étoffe. »

Les Vouanyamouézi, qui ont renoncé à leurs tribus pour s'établir dans l'Ougogo, ont toujours été notre fléau dans cette province.

Àpeine les Vouangouana achevaient-ils leurs paroles, qu'on aperçut le chef de Khoozé qui se dirigeait vers nous. Je commandai immédiatement à mes hommes de charger leurs fusils ; je pris mon raïfle, que je munis ostensiblement de ses nombreuses cartouches, et, le tenant à la main, j'allai au-devant du chef. « Êtes-vous, lui demandai-je, dans l'intention d'user de violence pour vous emparer de notre étoffe, ou consentez-vous à recevoir paisiblement les trois dotis que je vous présente ? »

Le Mnyamouézi, qui était cause de toute l'affaire, voulut parler ; mais le prenant à la gorge, je le menaçai de lui aplatir le nez tout à fait, s'il ne gardait pas le silence, et de le tuer le premier si nous étions forcés de nous battre ; puis je le repoussai violemment. Le chef s'amusa beaucoup du procédé et rit de bon cœur de l'air déconfit de son parasite. Bref, peu de temps après, l'affaire était réglée, et nous nous séparions dans les meilleurs termes.

Le soir nous arrivions à Sanza, et le 31 à Kanyényi, chez Magomba, le grand mtémi, qui a pour fils et pour héritier Mtandou M'gondeh. Comme nous passions près de la résidence du chef, le msgira ou premier ministre, un homme aimable à tête grise, entourait d'une palissade épineuse un champ de maïs levé tout nouvellement. Il salua la caravane d'un yambo sonore, se mit à la tête de nos hommes et les conduisit à la place où nous devions camper.

Lorsqu'on eut dressé ma tente, il s'y présenta d'une façon très-cordiale. Je lui offris un tabouret ; quand il fut assis, il prit la parole du ton le plus affable. Il se rappelait fort bien mes prédécesseurs, Burton, Speke et Grant, déclara que j'étais beaucoup plus jeune qu'eux ; et n'ayant pas oublié que l'un de ces voyageurs aimait le lait d'ânesse, il m'en fit apporter. La manière dont j'avalai ce breuvage parut lui causer une vive satisfaction.

Ounamapokéra, fils de cet aimable vieillard, un homme de grande taille, qui pouvait avoir une trentaine d'années, se prit d'amitié pour moi, et promit de faire en sorte que mon tribut fût
Les Vouagogo en campagne.peu de chose. À cet effet, il m'envoya un de ses gens qui nous conduisit à Myoumi, village situé sur la frontière du Kanyényi, nous faisant de la sorte éviter le rapace Kisé-houa, dont l'usage est d'imposer lourdement les caravanes.

Enfin, grâce à l'aide bienveillante d'Ounamapokéra et à celle de son père, je n'eus à donner que quarante mètres d'étoffe, au lieu de deux cent quarante que Burton avait été obligé de payer.

Quatre heures de marche nous conduisirent à Myoumi. Arrivés
Ounamapokéra. là, nous entrâmes dans la jungle, où nous nous arrêtâmes près d'un étang.

Le lendemain, comme nous passions près de Maponga, nous fûmes arrêtés par un jeune homme qui nous demanda où nous allions. Sur notre réponse que nous cherchions un endroit pour y camper, il se mit à courir et nous l'entendîmes parler à des hommes qui étaient dans un champ.

Pendant ce temps-là nous avions trouvé une place ombreuse, où mes gens avaient déposé leurs charges. Bombay commençait à ouvrir un ballot pour y prendre l'étoffe destinée au tribut, lorsqu'un grand bruit se fit entendre, un bruit de pas auquel se mêlaient d'affreuses clameurs ; et cinquante hommes, brandissant des lances, ou l'arc tendu à la main, sortirent du fourré en hurlant des vouaat-ouh ! vouaat-ouh-ouh ! pleins de menaces.

Aux premiers cris, chacun de nous s'était mis en garde, et nous étions prêts à recevoir la bande, qui, en nous voyant, s'était arrêtée, non moins prête au combat.

Une flèche ou une balle reçue d'un côté ou de l'autre, et qui peut dire ce qui serait arrivé ? Quarante fusils contre autant de lances ; le résultat ne vous semble pas douteux ; mais des premiers, combien m'auraient soutenu ? Pas un seul, peut-être.

Mon crâne eût alors blanchi au bout d'une perche, sur la place du village, comme celui du pauvre lieutenant Maizan, à Dégé la Mhora. Et le journal du docteur ? perdu pour toujours !

Mais dans ce pays, il ne faut se battre qu'à la dernière extrémité. Nul voyageur belliqueux, nul Mungo Park, ne réussirait : dans l'Ougogo, à moins d'avoir une armée suffisante. Avec cinq cents Européens, on traverserait l'Afrique du nord au sud, et par l'effet moral que produirait une semblable force ; en y mettant de la prudence et du tact, on aurait peu d'occasions de faire usage de ses armes.

Sans me lever du ballot sur lequel j'étais assis, j'ordonnai au guide de demander l'explication de ce vacarme et de cet aspect menaçant.

« Venait-on pour nous dépouiller ?

— Non, répondit le chef, nous n'avons l'intention ni de vous dépouiller, ni de vous voler, ni de vous arrêter ; nous ne fermons pas la route ; mais nous voulons le tribut.

— Vous alliez le recevoir. Ne voyez-vous pas que nous avions fait halte, et qu'on ouvrait le ballot pour vous envoyer de l'étoffe ? Si nous nous sommes arrêtés loin du village, c'était pour repartir dès que le tribut serait payé ; le jour est encore jeune et nous voulions poursuivre notre marche. »

Le chef éclata de rire ; je suivis son exemple. Il était évidemment honteux de sa conduite ; car, de lui-même, il en offrit l'explication. Ses hommes, dit-il, étaient en train de couper du bois pour faire au village une nouvelle enceinte, lorsqu'un jeune gars vint le trouver, et lui rapporta qu'une caravane traversait le pays sans même dire qui la composait.

Mais toute explication devenait inutile ; nous étions maintenant bons amis. Il me raconta que depuis des mois la terre n'avait pas eu d'eau, que ses récoltes en souffraient, et il me demanda en grâce de faire pleuvoir. Je lui répondis que, malgré l'énorme supériorité des blancs sur les Arabes, et leur grande habileté en beaucoup de choses, ils n'avaient aucun pouvoir sur les nuages.

Quel que fut son désappointement, il ne douta pas de mon assertion ; et après avoir reçu le honga, qui fut très-léger, non-seulement il nous laissa partir, mais il nous accompagna pendant quelque temps pour nous indiquer le chemin.

Sur les trois heures, nous entrâmes dans une jungle épineuse ; et à cinq heures nous étions à Mouhalata, dont le territoire est gouverné par Nyamzaga.

Je m'étais lié avec un Mgogo, natif du Moulohoua, contrée située au sud-sud-est de Mouhalata et au sud de Koulabi. Ce Mgogo, qui disait m'être fort attaché, prouva ici qu'il était sincère. Il se joignit à Bombay pour faire régler le tribut, et soutint mes intérêts avec beaucoup de véhémence. Le lendemain, lorsque les gens de Koulabi voulurent nous arrêter, à propos du honga, il prit sur lui de répondre que nous venions du Kanyényi, et que nous n'étions pas sortis de l'Ougogo ; sur quoi, le chef fit un signe approbatif, et nous passâmes. À en juger par ce fait, il semblerait que les Vouagogo n'exigent rien des traitants qui se bornent à commercer dans leur province ou qui n'en franchissent pas la frontière occidentale.

Sortant de Koulabi, nous traversâmes une plaine argileuse au sol rouge et nu, où, tombant des hauteurs de l'Ousagara, dont nous avions en face de nous la chaîne d'un noir bleuâtre, le vent rugissait d'une manière effroyable. Sèches et pénétrantes, ces terribles rafales nous perçaient d'outre en outre, comme si notre corps eût été une simple gaze. Luttant bravement contre cette tempête incisive, nous traversâmes le pays de Moukamhoua ; et après avoir franchi le lit sableux d'un large cours d'eau, nous nous trouvâmes sur le territoire de Mvoumi, dernier chef de l'Ougogo, dernier exacteur de tribut. C'était le 3 avril.

Le lendemain, après avoir envoyé au sultan, par Bombay, accompagné de mon fidèle Mgogo, trente-deux mètres d'étoffe, nous nous plongeâmes dans le fourré ; et au bout de cinq heures de marche nous avions gagné les confins du Marenga Mkali, la plaine où l'eau est dure et amère.

De là j'expédiai à Zanzibar trois de mes hommes, porteurs de lettres pour le consul américain, et de dépêches télégraphiques pour le New-York Herald. Je priais le consul de renvoyer ces trois hommes le plus tôt possible avec une ou deux petites caisses de friandises, telles que pouvait les souhaiter un malheureux, affamé, exténué, détrempé et moisi. Il fut enjoint, d'autre part, aux messagers de ne faire aucune halte ; pluie, rivières, inondation, rien ne devait les arrêter ; sans quoi ils nous auraient sur les talons avant d'avoir gagné la côte. « Inchallah, bana, » répondirent-ils avec ferveur, et ils s'éloignèrent.

Le 5, poussant de joyeux hourras, nous nous plongeâmes dans les profondeurs du Marenga Mkali, dont la solitude et l'éternel silence étaient bien préférables aux bruits discordants des villages de l'Ougogo.

Pendant neuf heures, mes hommes soutinrent la marche, faisant partir devant eux, au bruit de leurs voix perçantes, les farouches rhinocéros, les timides couaggas, les bandes d'antilopes qui peuplent les jungles de cette vaste saline. Le surlendemain, par une pluie battante, nous arrivions à Mpouapoua, où Farquhar était mort.

Nous avions franchi cette longue distance — trois cent trente-huit milles (cinq cent quarante-quatre kilomètres) — depuis le 14 mars, c'est-à-dire en vingt-quatre jours, y compris les haltes : ce qui, par journée, faisait un peu plus de quatorze milles en moyenne.

Leucolé, chef de Mpouapoua, auquel j'avais laissé Farquhar, me donna sur la mort de celui-ci les détails suivants :

« Après votre départ, le Mousoungou parut aller mieux ; cela dura pendant quatre jours ; mais le lendemain matin, comme il essayait de se lever, il tomba à la renverse. À compter de ce moment, il alla de plus mal en plus mal ; dans l'après-midi, il mourut comme un homme qui s'endort. Il avait le ventre et les jambes extrêmement enflés ; et je pense qu'en tombant il se brisa quelque chose à l'intérieur, car il jetait des cris comme une personne qui a une blessure grave, et son domestique disait : « Le maître dit qu'il va mourir. »

« Quand il a été mort, nous l'avons porté sous un gros arbre, où nous l'avons laissé, après l'avoir couvert de feuilles. Son serviteur s'est emparé de tout ce qu'il avait, de son fusil, de ses vêtements, de sa couverture ; puis il s'est rendu au tembé d'un Mnyamouézi, qui se trouve près de Kisokoueh ; il y a demeuré trois mois, et à son tour il est mort.

« Il avait vendu le fusil de son maitre à un Arabe qui allait dans l'Ounyanyembé, et en avait reçu dix dotis. C'est là tout ce que je sais à l'égard du Mousoungou et de l'homme qui le servait. »

Leucolé me montra ensuite le ravin où l'on avait jeté le corps de Farquhar. J'aurais voulu faire à celui-ci un tombeau convenable ; mais en dépit des recherches les plus attentives, il me fut impossible de retrouver le moindre vestige du malheureux Écossais.

Avant de quitter Kouihara, j'avais employé mes cinquante hommes, pendant deux jours, à transporter des quartiers de roche, dont j'avais fait une enceinte de huit pieds de long sur cinq de large autour de la fosse de Shaw, voulant marquer la tombe du premier homme blanc qui mourut dans l'Ounyamouézi. D'après Livingstone, ce monument durera des siècles.

Bien que tous nos efforts pour découvrir quelque reste du pauvre Farquhar aient été sans résultat, je n'en ai pas moins fait ramasser une grande quantité de pierres, et j'en ai formé un cairn au bord du ravin, pour rappeler l'endroit où le corps avait été déposé.

Ce ne fut qu'en entrant dans la vallée de la Moukondokoua que nous commençâmes à souffrir de la faim et des rigueurs de la saison. Les torrents y étaient en furie ; la rivière, un immense flot brun, d'une force irrésistible ; les noullahs à pleins bords, tous les champs inondés ; et la pluie, qui tombait en averse diluvienne, nous annonçait ce que nous trouverions ensuite. Nous n'en poursuivîmes pas moins notre route, pressant le pas, en hommes pour qui chaque minute est précieuse, et qui fuient devant le déluge.

Trois fois, attachant d'arbre en arbre des cordes d'une rive à l'autre, nous passâmes la rivière aux anciens gués ; et nous arrivâmes le 11 à Kadétamare, dans un état de misère et d'épuisement indescriptibles. Notre camp fut établi sur une colline de la rive gauche. En face de nous, sur l'autre bord, se dressait le mont Kiboué, l'un des pics les plus élevés de la chaîne.

Le 12 avril, six heures de marche, plus pénibles que toutes les précédentes, nous firent gagner l'ouverture de la passe d'où la Moukondokoua débouche dans la plaine de la Makata. Eussions-nous ignoré que la pluie était exceptionnelle, l'aspect de la vallée nous en eut fourni la preuve. Si affreuse que nous l'eussions vue précédemment, ce n'était rien en comparaison de ce qu'elle était alors. Nous suivions de près la rivière écumante, ayant de l'eau jusqu'à la ceinture, parfois jusqu'à la gorge. La nécessité nous poussait ; nous avions peur d'être retenus dans l'un de ces villages jusqu'à là fin de la saison. Nous avancions donc, traversant le marécage, suivant les tunnels des jungles, franchissant les fondrières. Tout débordait ; la pluie tombait toujours, tombait à faire rejaillir l'eau en écume jaunâtre, à nous faire perdre haleine, en nous fouettant la poitrine et le visage.

Venait le soir, la nuit se passait à combattre des essaims de moustiques, noirs et voraces, et en héroïques efforts pour tâcher de dormir, ce qui n'avait lieu qu'un instant, lorsque les forces étaient complètement épuisées.

Le 13, nous sortîmes des villages de Mvoumi. Il avait plu toute la nuit, et la pluie ne cessait pas.

Les milles se succédèrent en pleine inondation, jusqu'au moment où un bras de la rivière, peu large, mais trop profond pour être passé à gué, nous arrêta.

Un arbre fut abattu et dirigé en travers du courant ; les hommes enfourchèrent cette passerelle et s'y traînèrent en poussant leurs charges devant eux. Mais soit folie, soit excès de zèle, un écervelé, du nom de Rojab, prit la caisse où étaient les papiers du docteur, et sauta dans la rivière.

Passé d'abord, afin de surveiller la traversée, je venais de gagner l'autre rive, lorsque je vis cet homme en pleine eau, avec la précieuse boîte sur la tête. Tout à coup il enfonça ; un creux avait failli l'engloutir. J'étais à l'agonie. Il se releva heureusement ; et le tenant au bout de mon revolver. « Prenez garde ! lui criai-je ; si vous lâchez cette boite, je vous tue ! »

Tous les autres s'arrêtèrent, regardant leur camarade entre ces deux périls. Quant à lui, il avançait, les yeux fixes, attachés sur le revolver ; et faisant un effort désespéré, il atteignit la rive.

Les papiers et les dépêches n'ayant subi aucun dommage, l'imprudent échappa à toute punition ; mais il lui fut enjoint de ne plus toucher à la boite, sous aucun prétexte ; et le précieux fardeau fut confié à Maganga, homme attentif et soigneux, pagazi au pied sùr, et fidèle entre tous.

Une heure après, nous avions gagné la branche principale de la rivière, dont les eaux furieuses constituaient un bien autre obstacle ; il nous suffit d'un regard pour le voir.

On travailla rudement ; quatre grands arbres furent abattus ; on se procura des liens, nous fîmes un radeau ; mais à peine l'avions-nous lancé qu'il enfonça comme du plomb.

Tous nos bouts de corde furent réunis ; nous eûmes de la sorte une ligne de cent quatre-vingts pieds, dont Choupéreh alla nouer l'extrémité à un arbre de l'autre rive. Il fut entraîné par le courant à une assez grande distance ; mais excellent nageur, il finit par aborder. On suspendit les ballots à cette corde, ainsi que tous les objets qui ne craignaient pas d'être mouillés, et on leur fit passer la rivière, en les y traînant. Moi-même et plusieurs de mes hommes, nous fûmes remorqués de la sorte, pendant que les nageurs les plus vigoureux soutenaient les enfants.

Restaient encore une partie de la bande et tous les objets que l'eau pouvait endommager. La nuit arrivait ; nous fîmes deux
« Si tous lâchez celle caisse, je vous tue ! » camps. Sur la rive que nous venions de quitter, se trouvait une fourmilière d'une hauteur considérable, où nos hommes s'établirent. Pour nous, situés en pleine vase, nous fîmes avec de la bourbe une plate-forme circulaire, de trente pieds de diamètre, où l'on dressa ma tente, qui fut plantée au milieu, et entourée de baraques.

Position étrange que la nôtre. À cinq ou six mètres de distance était la rivière, qui ne cessait pas de grandir ; sur nos têtes un ciel obscur et fondant en eau ; autour de nous une forêt, dont la pluie fouettait les branches ; sous nos pieds une boue noire et nauséabonde.

L'aurore parut ; la rivière montait toujours et semblait nous vouer à une perte inévitable. Il fallait se hâter ; faire vite passer les gens, ainsi que les papiers, qui constituaient à mes yeux le trésor de l'expédition. Mais par quel moyen ?

Tandis que je regardais cette eau effrayante, l'idée me vint tout à coup de faire, avec deux longues perches, une sorte de civière sur laquelle seraient fixées, chacune à leur tour, les caisses de papiers et de dépêches. Deux hommes vigoureux prendraient ce brancard sur leurs épaules, et le passeraient à la nage en se tenant à la corde. Immédiatement on fit le brancard ; six couples de nageurs furent désignés parmi les plus vigoureux ; il y eut promesse d'étoffe, distribution de grogs, et le passage commença. Lorsque je vis avec quelle aisance mes gens portaient leur civière, en s'aidant du va-et-vient, je fus surpris de n'avoir pas songé plus tôt à ce procédé.

Bref, une heure après l'arrivée du premier couple, toute la bande, saine et sauve, était sur la rive orientale. Le camp fut levé ; et nous nous dirigeâmes vers le nord, à travers la forêt où, par endroits, il y avait quatre pieds d'eau.

Sept heures d'un barbotage ininterrompu, agrémenté de divers accidents, plus ou moins drôles, nous conduisirent à Réhennéko.

Là, nous nous retrouvions à la lisière de la plaine de la Makata, cette fois trop horrible pour qu'on pût songer à la franchir.

Il y avait dix jours que nous étions campés sur une colline, située près du village, quand, le 25 avril, tomba la dernière averse. Mais bien que la pluie eût cessé, nous aurions attendu un mois avant que l'inondation eût baissé de quatre pouces. L'étoffe, à l'exception de la petite quantité qui m'était nécessaire pour ma propre table, fut distribuée à mes gens, et nous partîmes. Une fois dans l'eau, à quoi bon revenir ?

Deux étapes de huit heures chacune, à travers des bourbiers, des marais, des fondrières, des ravins, des abîmes de fange ; dans l'eau jusqu'au cou, à la nage pour franchir les torrents ; et le deuxième jour, au coucher du soleil, nous arrivâmes au bord de la Makata.

Il n'est pas probable que mes hommes oublient jamais cette affreuse nuit ; elle était près de finir que pas un de nous n'avait fermé l'œil, torturés que nous étions par des nuées de moustiques qui menaçaient de nous dévorer complètement. Enfin le jour parut, et quand sonna la marche, personne n'y fit opposition.

Àcinq heures du matin, nous avions passé la Makata ; mais les quatre affluents du Vouami s'étaient rejoints, et formaient devant nous un lac de six milles d'étendue. Les habitants de Kigongo nous avertirent de ne pas nous y engager, affirmant que nous aurions de l'eau par-dessus la tête. Toutefois je n'eus qu'un signe à faire à mes hommes pour continuer la route ; nous étions devenus amphibies. Cela valait mieux d'ailleurs que de rester dans l'herbe pourrie qui nous entourait ; et dans l'eau jusqu'aux genoux, jusqu'aux épaules, jusqu'au menton, portant les enfants, marchant sur la pointe du pied, subissant les épreuves que nous avions endurées la veille, nous gagnâmes la Petite-Makata. Elle avait un courant de huit nœuds à l'heure, mais seulement cinquante mètres de large ; et de l'autre côté la plaine était à sec.

Il n'y avait pas à dire, il fallait se mettre à la nage. Le courant était si fort, que là traversée fut longue. Mais l'activité, le zèle, la perspective des récompenses, doublés de cette pensée fortifiante qu'on approchait du but, firent merveille ; et deux heures après, nous étions en terre ferme.

Joyeux et pleins d'espoir, nous suivions la route unie et sèche, allant d'un pas rapide, avec le nerf et l'aisance de vétérans éprouvés : trois étapes en un jour.

Le soir, nous couchions à Simbo.

Le 29, l'Oungérengéri était passé, et nous arrivions à Simbamouenni, capitale de l'Ouségouhha. Mais quel changement ! Le torrent avait balayé toute la muraille qui le longeait, et abattu cinquante maisons. En ne prenant que le quart du chiffre qui nous fut donné, cent personnes étaient mortes.

La sultane avait pris la fuite ; les habitants s'étaient dispersés ; la ville de Kisabengo n'existait plus. Un profond canal, creusé par son fondateur pour amener sous ses murs une branche de l'Oungérengéri, et qui faisait l'orgueil du despote, avait ruiné la cité. Apiès l'avoir détruite, la rivière s'était formée un nouveau lit, à trois cents pas environ de l'ancienne muraille.

Les Vouarougourou, qui habitaient les pentes de la chaîne de Mkambakou, n'avaient pas moins souffert. Nous étions étonnés de la quantité de débris amoncelés de toutes parts, et du nombre d'arbres arrachés, tous dans la même direction, comme abattus par un vent du nord-ouest. La vallée de l'Oungérengéri, cet éden que nous avions vu si populeux, n'était plus qu'une solitude désolée.

Nous prolongeâmes l'étape jusqu'à Oulagalla. À mesure que nous avancions, il devenait plus évident qu'une tempête avait traversé le pays ; les arbres couchés en andains en fournissaient la preuve.

Une marche des plus fatigantes nous conduisit à Moussoudi ; pendant tout le trajet nous avions pu voir qu'une effrayante mortalité avait accompagné le désastre.

Interrogé par nous, le dihouan, c'est-à-dire le chef, nous fit cette réponse : « Chacun était allé se coucher, à l'heure habituelle, comme je l'avais toujours vu faire depuis que j'étais dans la vallée,

que j'habite depuis vingt-cinq ans. Tout le monde dormait, quand, au milieu de la nuit, on fut réveillé par d'épouvantables roulements, tels qu'en auraient fait de nombreux tonnerres. La mort faisait son œuvre, sous la forme d'une grande masse d'eau ; on aurait dit un mur qui passait, arrachant les arbres, et emportant les maisons ; près de cent villages ont disparu.

— Et les habitants ? demandai-je.

— Dieu a pris la plupart ; les autres sont allés dans l'Oudoé. »

Il y avait six jours que le désastre avait eu lieu ; l'eau s'était retirée ; la scène mise à nu était effroyable. Sur tous les points on ne voyait que dévastation : des champs de maïs couverts de sable ; partout des débris ; le lit déserté par la rivière, béant sur une largeur d'un mille.

De tous les coups portés à la tribu des Vouakami, le plus terrible et le plus sûr lui était venu d'en haut. Le récit était vrai : des cent villages que nous avions comptés l'année précédente, il n'en restait plus que trois. C'était le cas de répéter avec le vieux chef : « Dieu est tout-puissant ; qui peut lui résister ? »

30 avril. Nous brûlons Msouhoua et nous nous précipitons dans la jungle, qui, l'année dernière, nous a donné tant de peine. En dehors du couloir que nous suivons, elle est si épaisse qu'un tigre ne pourrait y ramper, si résistante qu'un éléphant ne la déchirerait pas. Quelle fétidité, quel poison ! Recueillis et concentrés, les miasmes que l'on respire ici auraient une action foudroyante ; l'acide prussique ne serait pas plus fatal.

Horreurs sur horreurs, dans cette caverne épineuse : des boas sur nos têtes, des serpents, des scorpions sous nos pieds ; des crabes, des tortues, des iguanes, des légions de fourmis, dont les morsures brûlantes nous font bondir et nous tordre comme des damnés. Puis les dards et les lances des cactus ; les grappins, les aiguilles des broussailles ; la fange qui vous monte jusqu'aux genoux, le manque d'air, les effluves putrides. On ne comprend pas que l'on sorte vivant d'un pareil endroit. Et ces plaies, aussi nombreuses que celles de l'ancienne Égypte, se rencontrent souvent dans cette région. Enfin nous leur avons échappé ; et bien d'autres, qui en subiront les atteintes, leur échapperont comme nous.

1 mai. Kingarou Hera. On nous dit qu'un terrible ouragan a fait rage à Zanzibar ; qu'il a détruit toutes les maisons, brisé tous les navires, et fait les mêmes désastres à Bagamoyo et à Vhouindé ; mais je connais maintenant les tendances exagératrices des Africains. Toutefois, d'après ce que nous avons vu dans l'intérieur, il est possible que les dégâts soient considérables.

Autre nouvelle, et tout à fait imprévue : il y a, dit-on, à Bagamoyo des hommes blancs, sur le point de partir pour se mettre à ma recherche. Qui peut me chercher ? Je ne le devine pas. Ils auront eu vent de mon expédition ; mais comment ont-ils pu savoir que j'allais moi-même à la recherche de quelqu'un, puisque la première fois que j'en ai parlé, c'était dans l'Ounyamouézi ?

2 mai. Rosako. Au moment où j'entrais dans le village, y arrivaient les trois hommes que j'avais expédiés à Zanzibar. Ils m'apportaient de la part de M. Webb, toujours généreux, quelques bouteilles de Champagne, quelques pots de confiture et deux boîtes de biscuit de Boston. Toutes choses que les rudes épreuves de ces derniers temps m'ont fait bien accueillir.

Dans l'une des boîtes se trouvaient soigneusement pliés, quatre numéros de l'Herald. L'un de ces numéros contenait la correspondance que j'ai envoyée de Kouihara. Beaucoup de fautes d'im-

pression, surtout dans les noms propres. Je suppose que mon écriture était illisible, par suite de mon état de faiblesse.

Un autre numéro de l'Herald donnait des extraits de différents journaux, dans lesquels mon voyage est regardé comme un mythe. Hélas ! il a eu pour moi d'affreuses réalités : fatigues, maladies, inquiétudes, angoisses de tout genre — presque le tombeau. Dix-huit hommes ont payé de leur vie la part qu'ils y ont prise. Ce n'est pas un mythe que le sort de Shaw et celui de Farquhar ; pauvres camarades ! leur mort n'est que trop réelle.

L'un de ces articles, fait par un journaliste du Tennesse, après avoir finement raillé l'entreprise, se termine par les lignes suivantes :

« Le destin de cette expédition est réglé. À moins que Livingstone ne reparaisse dans le monde civilisé, ne vous attendez pas à entendre reparler de ce commissionné de l'Herald. Il enfoncera dans quelque autre marais de la Makata, et suivra la même voie que son chien, l'infortuné Omar (sic semper). »

Ainsi, pendant que je traversais l'Afrique pour accomplir un message que, dans mon innocence, je supposais devoir obtenir les éloges de tout chrétien, il se trouvait des gens qui désiraient ma perte. C'est étonnant comme la civilisation diffère peu de la barbarie, et combien est mince la ligne qui sépare certains blancs des sauvages à peau noire.

J'ai vu ceux-ci aimables et bons pour qui ne les maltraite pas ; et le sentiment contenu dans l'extrait de ce journal m'annonce ce qui m'attend dans mon propre pays. En tout cas, s'il m'est donné d'y revenir, j'aurai la partie belle ; les rieurs seront de mon côté.

Une lettre de Zanzibar me dit en effet qu'il y a à Bagamoyo une expédition dont le but est de chercher Livingstone et de lui porter secours. Que fera maintenant cette expédition ? Livingstone est retrouvé et secouru. Il n'a plus besoin de rien ; il le dit lui-même. C'est un malheur que les chefs de cette entreprise ne soient pas partis plus tôt ; ils auraient pu continuer leur marche en toute convenance, et auraient reçu bon accueil.

4 mai. Arrivés au bac du Kingani, nous n'avons pas pu nous faire entendre du passeur. Entre nous et Bagamoyo est une plaine entièrement inondée, et qui n'a pas moins de quatre milles de large. La traversée d'une pareille étendue nous demandera beaucoup de temps.

5 mai. Kingouéré, le propriétaire du bac, est arrivé à onze heures de Gongoni, village qu'il habite, et qui est situé de l'autre côté de l'inondation. Quelle lenteur ! c'est à croire qu'il descend de quelque roi Soliveau, de ses noires grenouillères ; je n'ai vu nulle part l'inertie caractéristique de ce royal personnage plus fidèlement représentée.

Enfin arrivèrent les deux pirogues mal dégrossies et tournoyantes de notre passeur, qui ne put emmener à la fois que douze d'entre nous. Il était trois heures quand j'arrivai à Gongoni.

6 mai. La promesse d'une gratification de cinq dollars, en numéraire, ayant fait comprendre à Kingouéré la nécessité pour lui d'agir lestement, j'ai la satisfaction de voir arriver le dernier de mes hommes à trois heures et demie.

Une heure après nous sommes en route, et d'une allure que jamais, en aucun temps, ma bande n'a égalée. Pas un de ses membres dont l'exaltation ne soit au comble ; il y a dans leur marche un élan, une impétuosité qui annonce clairement ce qui se passe dans leur esprit. Mes sentiments, du

reste, me donnent la mesure des leurs, et j'avoue sans honte la grande joie qui me possède. Je suis fier de penser que j'ai réussi ; mais franchement j'en suis moins heureux que de l'espérance de m'asseoir demain à une table chargée des excellentes choses de ce monde. Quel honneur je vais faire au jambon, aux pommes de terre, au vrai pain !

C'est déplorable, n'est-ce pas, un pareil état moral ? Ah ! mes amis, attendez que la famine ou des aliments grossiers, une nourriture écœurante, vous ait réduits à l'état de squelette, que vous ayez traversé les boues recouvertes d'eau de la Makala, fait cinq cent vingt-cinq milles à pied en trente-cinq jours, par le temps que nous avons eu, et vous penserez aussi qu'un tel repas est digne des dieux.

Certes, après avoir accompli notre mission, après les fatigues, les anxiétés du voyage, les querelles avec les chefs cupides, après la marche de cette dernière quinzaine dans les marais du Styx, nous sommes heureux d'approcher du repos de Beulah.

Pouvons-nous faire autrement que d'exprimer notre bonheur en brûlant notre poudre jusqu'au dernier grain, en poussant des hourras jusqu'à en être enroués, en saluant de nos yambos tous ceux qui arrivent de la côte ?

Assurément non, pensent tous mes Vouangouana ; et je partage si bien leur ivresse, que je leur permets toutes les extravagances.

Nous entrons à Bagamoyo au coucher du soleil. « De nouveaux pèlerins dans la ville ! » disait-on à Beulah. « Le Mousoungou est revenu, » crie-t-on à Bagamoyo ; et demain nous atteindrons Zanzibar ; nous franchirons la Porte-d'Or ; nous ne verrons, ne sentirons, ne goûterons plus rien qui répugne à l'estomac.

La trompe du kirangozi a la puissance du cor d'Astolphe. Arabes et indigènes nous entourent. Ce drapeau, dont les étoiles ont brillé sur le Tanganika, dont la vue a promis assistance à Livingstone en détresse, est de retour à la côte ; il y reparaît déchiré, en lambeaux, mais avec honneur.

Nous sommes dans la ville. Sur les marches d'une grande maison je vois un homme vêtu de flanelle et coiffé d'un casque pareil à celui que je porte ; il est jeune, a des favoris roussâtres, la physionomie spirituelle et vive, tandis qu'une légère inclinaison de tête lui donne un certain air pensif.

Un homme de race blanche est à mes yeux presque un parent ; je me dirige vers celui-ci, il vient à ma rencontre ; une poignée de main chaleureuse, — nous ne nous embrassons pas ; à cela près, rien ne manque à notre accueil.

« N'entrez-vous pas ? me dit-il.

— Non, merci.

— Qu'allez-vous prendre ? de la bière, du stout, ou de l'eau-de-vie ? Eh ! par George ! s'écria-t-il avec impétuosité, je vous félicite de votre éclatant succès. »

Je reconnus alors qu'il était Anglais ; c'est leur manière de faire les choses ; toutefois, en Afrique, l'habitude aurait pu changer. Un succès éclatant ! Est-ce de la sorte qu'ils l'envisagent ? Tant mieux. Mais comment a-t-il pu le savoir ? Ah ! j'oubliais mes trois soldats ; ce sont eux qui ont jasé.

« Merci, je ne prendrai rien, répondis-je.

— Vous accepterez de la bière, camarade, et tout de suite, ou je vous fais sortir sept jurons de la gorge, reprit-il avec enjouement. »

De ce ton vif et léger qui était dans sa nature, il m'eut bientôt appris qui il était et ce qu'il venait faire ; mis au courant de ses espérances, de ses idées, de ses sentiments sur presque toutes choses. Il s'appelait William Henn, était lieutenant de la marine royale et chef de l'expédition que la Société de géographie de Londres envoyait à la recherche de Livingstone. Il avait d'abord, à ce dernier égard, été sous les ordres du lieutenant Llewellyn S. Dawson ; mais celui-ci, en apprenant que j'avais trouvé le docteur, s'était rendu chez le consul et avait résigné ses fonctions, dont le lieutenant Henn avait été formellement investi.

Mister Charles New, un membre de la mission de Mombas, s'était, par le même motif, également retiré de l'expédition dont il avait fait partie au début.

« Si bien qu'aujourd'hui, continua le lieutenant, nous ne sommes plus que deux. M. Oswatd Livingstone, second fils du docteur, et moi.

— M. Oswald est ici, m'écriai-je, au comble de la surprise.

— Vous allez le voir, il va venir tout à l'heure.

— Et maintenant, que pensez-vous faire ?

— Je ne crois pas utile de partir ; vous avez dégonflé mes voiles. S'il n'a plus besoin de rien, à quoi bon faire le voyage ? N'êtes-vous pas de cet avis ?

— Cela dépend des ordres que vous avez reçus ; vous les connaissez mieux que moi. Si vous n'avez pour mission que de chercher Livingstone et de lui porter secours, je peux vous affirmer qu'il a été trouvé et secouru ; il ne lui manque plus qu'un petit nombre d'objets, dont il m'a donné la liste, objets que tous n'avez pas, j'ose le dire. Mais dans tous les cas, son fils doit aller le voir ; je lui procurerai facilement tous les hommes nécessaires.

— Très-bien. S'il a tout ce qu'il lui faut, je n'ai pas besoin d'y aller.

. . . . . .

Je pensais avoir là une belle occasion de sport. J'ai la passion de la chasse, et j'aurais aimé à tuer un éléphant d'Afrique.

— Certes, Livingstone n'a pas besoin de vous. Il est approvisionné de manière à finir confortablement son voyage ; ce sont ses propres termes ; et il doit s'y connaître. S'il lui avait fallu autre chose, il l'aurait marqué sur sa liste. Et vous-même, êtes-vous bien pourvu ?

— Oh ! dit-il en riant, notre magasin est rempli d'étoffe et de grains de verre ; nous en avons cent quatre-vingt-dix charges.

— Cent quatre-vingt-dix charges !

— Oui.

— Et que ferez-vous de tout cela ? Il n'y a pas assez d'hommes sur la côte pour le transport d'une pareille cargaison. Cent quatre-vingt-dix charges ! Mais il vous faudra deux cent quarante pagazis, car vous serez obligé d'avoir au moins cinquante surnuméraires. »

Àce moment entra un jeune homme blond, grand et mince, ayant l'air fort distingué, la peau blanche, les yeux bruns et étincelants ; il me fut présenté par le lieutenant Henn : « Monsieur Oswald Livingstone. » Formalité superflue ; car ce jeune homme avait dans les traits beaucoup de ce qui caractérise ceux du docteur. Je remarquai chez lui tout d'abord un air de résolution calme. Dans le salut qu'il m'adressa, il fut peut-être un peu réservé ; mais je l'attribuai à une nature réfléchie qui faisait bien augurer de l'avenir.

Il serait difficile de voir un plus grand contraste que celui que présentaient ces deux jeunes gens. L'un était expansif, évaporé effervescent, d'une vitalité débordante, d'un esprit jovial, toujours prêt à rire. L'autre était calme jusqu'à la froideur, avait les manières tranquilles, l'esprit sérieux, l'air ferme, le visage impassible, mais vivifié par des yeux pleins d'éclairs.

De ces deux hommes, le dernier, bien mieux que le précédent, m'aurait paru convenir pour diriger une expédition. Toutefois, si le lieutenant Henn avait les qualités de résistance, — je ne parle pas de la vigueur physique, mais de la force morale qui supporte les calamités, et qui persévère en dépit de la souffrance et des obstacles — son élan, son entrain, sa gaieté communicative en auraient fait un précieux compagnon.

Par sa nature, Oswald semblait plus capable de porter le fardeau du commandement et de la responsabilité qui en résulte. William Henn, avec sa vivacité, son humeur primesautière et mobile, paraissait trop jeune pour une si lourde charge, bien qu'il fut d'un âge plus avancé,

« Nous parlions de vous, monsieur Livingstone ; et je disais au lieutenant que, quelle que fût sa détermination, vous deviez aller rejoindre monsieur votre père.

— Tel est mon désir.

— À merveille. Je vous procurerai les porteurs dont votre père a besoin, ainsi que les objets qui lui manquent. Mes hommes reprendront sans peine le chemin de l'Ounyanyembé, ils le connaissent parfaitement, c'est un grand avantage. Ils savent la conduite qu'il faut tenir avec les chefs ; vous n'aurez pas à vous inquiéter d'eux ; la seule chose sera de les tenir en haleine ; le grand point est d'aller vite, votre père les attend.

— S'il ne faut que cela, je saurai les faire marcher.

— Cela ne sera pas difficile ; leur charge sera légère, et ils feront aisément de longues étapes. »

Ce fut dès lors une affaire réglée. Le lieutenant Henn persistait à penser que le docteur ayant été secouru, il n'avait pas besoin de partir ; mais avant de résigner ses fonctions, il voulait en parler an consul ; et il résolut de passer à Zanzibar le lendemain, avec l'expédition du New-York Herald.

Il était deux heures du matin lorsque nous nous séparâmes. Le lieutenant m'avait offert l'hospitalité ; mon lit était vraiment confortable. La chambre renfermait une quantité de bagages, parmi lesquels certains objets, tels que havresacs, portemanteaux, sacs de nuit, chemises en cuir pour les armes, etc., etc., montraient l'inexpérience de ceux qui pensaient en faire usage. Mais quelques jours de marche auraient bientôt amoindri l'amas de superfluités dont s'encombre tout voyageur novice.

Ah ! quel soupir de soulagement accompagna cette pensée qui me vint, lorsque je tombai sur ma couche : Dieu merci ! la marche est terminée

18

Le 7 mai, à cinq Heures du soir, la daou qui nous ramenait à Zanzibar entra dans le port de cette ville. Mes hommes, ravis de se retrouver si près de chez eux, tirent de nombreuses décharges. La bannière américaine fut hissée ; nous vîmes bientôt les quais et les toits des maisons couverts de spectateurs ; et dans le nombre, tous les Européens, armés de longues-vues braquées sur nous.

La marche de la daou était lente ; mais un bateau se détacha du rivage et vint à notre rencontre ; nous y descendîmes. Peu d'instants après je serrais la main du capitaine Webb et je recevais de celui-ci un chaleureux accueil.

M. Charles New, qui, la surveille encore, était l'un des membres importants de l'expédition anglaise, se trouvait là ; je lui fus présenté. C'était un homme petit et mince, qui, malgré son air frêle, avait un fonds d'énergie presque trop grand pour son physique. Lui aussi me félicita chaudement.

Après un copieux diner, auquel je fis honneur de manière à surprendre mes nouveaux amis, j'eus la visite du lieutenant Dawson ; un beau jeune homme, d'une taille splendide, souple et vigoureux, la tournure élégante, la figure vive, l'air intelligent.

« Monsieur Stanley, dit-il, permettez que je vous félicite. »

Puis il m'exprima combien il m'enviait le résultat de mon voyage. J'avais « dégonflé ses voiles » (phrase nautique dont s'était également servi le lieutenant Henn). Dès qu'il avait su, poursuivit-il, que j'avais retrouvé Livingstone, il avait franchi le canal, était ailé chez le consul et avait résigné son commandement.

« Ne pensez-vous pas avoir agi avec un peu trop de précipitation ? lui demandai-je.

— C'est possible ; mais j'avais entendu dire que M. Webb avait eu de vos nouvelles ; que vous aviez découvert, avec Livingstone, l'embouchure du Roussizi, et que vous rapportiez les dépêches du docteur.

— Fort bien ; mais tous ces renseignements vous les teniez de mes hommes ; aucune pièce ne vous avait été mise sous les yeux ; vous avez donc agi sans avoir la preuve du fait.

— Enfin, il est retrouvé, il est secouru ; du moins à ce que m'a dit le lieutenant Henn. Est-ce vrai ?

— Assurément. Livingstone n'a plus besoin que d'un petit nombre d'articles que je vais lui expédier. Un supplément d'étoffe et de perles lui serait un embarras ; et je rapporte de lui tout ce qu'il a pu écrire.

— Ne trouvez-vous pas alors que j'ai eu raison ?

— Pas tout à fait. Je sais bien que cela revient au même, car il est probable qu'on vous eût rappelé. Mais vous avez des instructions, je ne les connais pas et ne saurais juger de ce que vous deviez faire. Dans tous les cas, je pense qu'il fallait m'attendre ; après cela vous auriez eu une excuse légitime. Pour moi, je ne me serais pas démis de mon commandement avant d'en avoir référé à ceux qui me l'avaient confié.

— Mais dans l'état des choses, ne trouvez-vous pas que j'ai bien fait ?

— À l'égard de Livingstone, je le répète, l'expédition devenait inutile ; mais peut-être aviez-vous d'autres ordres ?

— Très-accessoires ; si j'entrais en Afrique, je devais relever ma route et observer les lieux. L'Amirauté n'en a même rien dit : elle m'a donné un congé d'un an pour la recherche du grand explorateur, et n'a pas parlé d'autre chose. Je n'avais donc plus qu'à revenir.

— Vos instructions ne disent-elles rien à mon sujet, dans le cas où vous me rencontreriez ?

— Pas un mot ; on savait pourtant que vous étiez dans ces parages ; car l'un des membres de la Société géographique m'a soufflé, en particulier, que je pourrais bien avoir à vous secourir. J'ai connu votre expédition par la lettre de l'Herald ; mais en même temps on nous a annoncé que vous aviez la fièvre et que probablement vous étiez mort. Ici on m'a beaucoup parlé de vous ; le jour même de mon arrivée, j'ai entendu dire que vous aviez retrouvé Livingstone ; mais je n'y ai pas fait attention ; il n'y a qu'après avoir parlé à vos hommes que j'ai compris qu'il n'y avait plus rien à faire.

— Ainsi mon nom ne vous a pas même été mentionné ! On savait pourtant que j'étais sur votre ligne, vous le dites vous-même. Je pouvais être en détresse ; cela ne faisait donc rien ?

— À vous dire vrai, ils ne souhaitaient pas que Livingstone fût retrouvé par vous. Impossible de vous figurer à quel point ils sont là-bas jaloux de votre expédition.

— Ils ne désiraient pas que Livingstone fût retrouvé, fût secouru ! Pourvu que la chose s'accomplît, qu'importait qui l'eût faite ? »

Àpartir de ce moment je me sentis condamné. Qu'un être quelconque fût assez inhumain pour désirer l'insuccès de mon entreprise, parce qu'elle était américaine, était la dernière idée qui me serait venue. J'avais été trop absorbé par mon œuvre pour imaginer cette chose improbable, insensée, qu'il y avait des gens qui aimaient mieux que Livingstone fût à jamais perdu, que de le voir retrouver par un Américain.

Je ne fus pas longtemps à Zanzibar sans être complètement édifié sur l'esprit de l'Angleterre à mon sujet. On me montra des fragments de journaux, dans lesquels plusieurs membres de la Société de géographie avaient tourné en ridicule l'expédition Bennett. L'un d'eux était allé jusqu'à dire que pour pénétrer en Afrique, il ne fallait rien moins que la trempe d'un Anglais. Le docteur Kirk avait cependant écrit à mon égard des paroles bienveillantes, disant « qu'il ne comptait que sur moi. » Je lui en suis reconnaissant, et je regrette d'avoir eu à lui porter une plainte officielle de la part de Livingstone.

Le soir j'envoyai cette lettre au consulat, avec celle qui était adressée à M. Oswald.

Les résidents américains et allemands saluèrent mon retour et m'acclamèrent avec autant de cordialité et de chaleur que si Livingstone avait été membre de leur propre famille. Le capitaine Fraser et le docteur James Christie me prodiguèrent également leurs éloges. Il parait que ces deux gentlemen avaient essayé de monter une expédition dans le but de secourir leur illustre compatriote. Une somme de cinq cents dollars, entre autres, avait été souscrite par eux dans ce but honorable. Telle ou telle chose avait fait manquer l'entreprise ; ainsi l'individu qu'ils avaient mis à la tête de la caravane, avait rompu son engagement pour se charger d'une mission qui devait lui rapporter davantage. Mais au lieu de ressentir la moindre contrariété de ce que j'avais accompli ce qu'ils auraient voulu faire, ces messieurs étaient au nombre de mes admirateurs les plus enthousiastes.

Le lendemain je reçus la visite du docteur Kirk ; il me félicita vivement, et ne fit aucune allusion à la lettre que je lui avais envoyée la veille. L'évêque Tozer vint aussi me remercier du service que j'avais rendu à Livingstone.

Ce jour-là je libérai mes hommes, dont vingt se rengagèrent immédiatement au service du Grand-Maître, ainsi qu'ils appelaient le docteur.

Outre leur solde, mes gens reçurent chacun une gratification de vingt à cinquante dollars, suivant leurs mérites respectifs. Personne ne fut excepté, pas même Bombay, qui, en dépit de ce qu'il m'avait fait souffrir, eut ses deux cent cinquante francs. C'était l'heure du pardon, le moment d'oublier toute offense, toute rancune. Pauvres gens ! ils avaient agi suivant leur nature ; et depuis notre départ du lac, ils s'étaient tous admirablement conduits.

Lorsque je fus devant une glace, où je me vis des pieds à la tête, je me trouvai terriblement changé. J'étais d'une maigreur excessive ; mes cheveux grisonnaient ; et tout le monde me confirma que j'avais beaucoup vieilli. En me revoyant, le capitaine Fraser pensa que j'étais son aîné ; ce ne fut que quand je lui eus dit mon nom qu'il put me reconnaître ; et il ajouta, en plaisantant, qu'il croyait à une nouvelle affaire Tichborne. Le changement que ces treize mois avaient apporté dans mon extérieur était si grand, que j'en avais presque perdu mon identité.

J'eus également la visite du lieutenant Henn, qui me pria de lui montrer l'ordre que j'avais reçu de Livingstone, relativement aux hommes qui pouvaient lui être expédiés. Voici la copie de cet ordre :

« Ounyanyembé, 14 mars 1872.

« L'emploi d'esclaves dans les caravanes qui m'ont été envoyées par le consul de Sa Majesté, m'a fait subir de telles pertes, que si M. Stanley rencontre à mon adresse une nouvelle bande composée de la même manière, je le prie de la faire retourner sur ses pas ; lui laissant, pour cet objet, toute liberté d'action.

« David Livingstone. »

« Ceci ne nous regarde pas du tout, dit le lieutenant Henn, après avoir lu ce billet.

— Naturellement, répondis-je ; il ne s'agit que des caravanes d'esclaves. Quant à la vôtre, je n'ai pas à m'en occuper. Vous m'avez redemandé hier si Livingstone n'avait réellement besoin de rien ; je vous ai répété qu'il était suffisamment pourvu, à l'exception de quelques objets dont voici la liste. Si vous pensez devoir le rejoindre, allez-y. Dans tous les cas, je vous conseille de ne pas disposer de votre matériel, ainsi qu'on vous en prête l'intention, avant d'y être autorise parla Société de géographie. Elle peut avoir d'autres vues sur vous, et vouloir appliquer à un nouveau but l'expédition que vous avez préparée à si grands frais.

— Oh ! je résigne mon commandement, et le laisse au jeune Livingstone, avec tous les bagages.

— Vous savez mieux que moi ce que vous avez à faire.

— Et je sais très-bien ce que je ferai. Mon intention est d'aller avec le capitaine Fraser au Kilima-Njaro, où nous aurons de belles parties de chasse. D'après New, le gibier foisonne dans ce pays-là. »

En me quittant, le lieutenant Henn alla remettre son commandement à M. Kirk. À partir de ce jour, l'entreprise fut aux mains de M. Oswald Livingstone. Celui-ci, après en avoir retiré les objets qui pouvaient être utiles à son père, résolut de vendre ce qu'il y avait en magasin. J'étais toujours d'avis qu'il valait mieux conserver ce matériel, la Société de géographie pouvant avoir le désir de l'utiliser pour un voyage d'exploration ; je le dis au docteur Kirk.

« Non, répondit le consul ; tout cela appartient au docteur Livingstone ; et comme cette cargaison ne lui est pas nécessaire, mieux vaut la lui convertir en argent, ce qui peut se faire sans beaucoup de perte. »

M. Charles New, missionnaire fixé à quelques milles au couchant de Mombas, m'a donné de grands détails sur la dissolution de cette entreprise. Il me les a d'abord communiqués verbalement ; puis me les a répétés dans une lettre, d'où j'extrais les lignes suivantes :

« Après un long séjour sur la côte orientale d'Afrique, je revenais en Angleterre, lorsqu'à Zanzibar, je rencontrai l'expédition anglaise qu'on envoyait à la recherche de Livingstone. Sur les instances du Conseil de la Société géographique, et d'une manière tout imprévue pour moi, il me fut demandé de me joindre à l'entreprise. J'hésitai d'abord ; puis j'acceptai la position d'interprète et celle de troisième commandant. Voici les termes de l'engagement auquel j'apposai ma signature :

« Je consens à faire partie de l'expédition envoyée à la recherche et au secours de Livingstone. Je m'engage à donner gratuitement mes services à cette expédition, telle qu'elle a été organisée en Angleterre ; et je souscris aux conditions ci-jointes :

« 1° Si par accident le lieutenant Dawson est mis dans l'impossibilité de conduire l'entreprise, je reconnaîtrai le lieutenant William Henn pour chef de l'expédition et je me conformerai à ses ordres.

« 2° Si le lieutenant Henn, à son tour, est dans la même impossibilité, je prendrai le commandement, et je ferai tous mes efforts pour atteindre le but que l'expédition se propose, conformément aux instructions qu'elle a reçues de la Société royale de géographie. »

« Ayant rejoint mes collègues, je m'efforçai d'activer nos préparatifs et de hâter l'heure du départ. Quand tout fut prêt, le lieutenant Dawson, le lieutenant Henn et moi, nous nous rendîmes à Bagamoyo, suivis de l'escorte et des bagages, avec l'intention de louer des pagazis et de partir immédiatement.

« En mettant le pied sur la côte, nous apprîmes que trois hommes étaient arrivés de l'intérieur depuis quelques jours, et qu'ils vous avaient quitté peu de temps avant.

« Interrogés par nous, ces hommes nous dirent que vous aviez rencontré le docteur Livingstone à Oujiji ; que vous et le docteur, vous étiez allés jusqu'à l'extrémité nord du Tanganika, où vous aviez vu le Roussizi entrer dans le lac ; que vous étiez revenus à Oujiji, puis dans l'Ounyanyembé ; que Livingstone était resté à Kouihara, avec l'intention de continuer ses recherches ; mais que vous arriviez en toute hâte, et que vous seriez à Bagamoyo dans quelques jours.

« Dawson et Henn pensèrent alors que l'entreprise n'ayant plus d'objet, puisque vous aviez fait ce qu'il y avait à faire, ils pouvaient revenir en Europe. Toutefois, dans la soirée, le lieutenant Dawson me demanda, si dans le cas où il faudrait envoyer des secours à Livingstone, je consentirais à les lui porter. Je répondis que je prenais la demande en considération, et que j'allais réfléchir. Le lendemain le lieutenant Dawson alla à Zanzibar pour s'entendre avec le consul. Deux jours après je

reçus une lettre de lui, et une autre de M. Kirk. Tous les deux m'offraient le commandement de l'expédition.

« M. Oswald Livingstone, désirant toujours aller rejoindre son père, consentait à m'avoir pour chef. J'acceptai l'offre qui m'était faite et l'écrivis au consul ; mais pendant ces deux jours M. Henn avait changé d'avis, et insistait pour avoir le commandement. Je fus obligé de me retirer en sa faveur. On espérait néanmoins que je resterais le second du lieutenant Henn, et que je consentirais à agir sous ses ordres. Je l'aurais certainement fait, si la chose eut été nécessaire, ou même possible.

« Mais l'expédition n'était plus ce qu'elle avait été dans le principe. Il ne s'agissait maintenant que de se rendre à Kouihara ; une course relativement insignifiante que pouvaient faire deux hommes quelconques, pourvu que le succès les intéressât et qu'ils eussent du courage et de la persévérance. C'est ainsi du moins que j'envisageai la chose. Dès lors je me retirai, en donnant pour raison que mes services n'étaient plus nécessaires, et que ma présence ne ferait que compliquer une tâche facile en elle-même.

« On croit généralement que je m'étais engagé à servir sous les ordres du lieutenant Henn, quelles que fussent les circonstances. C'est une erreur. Je ne m'étais lié qu'avec l'expédition telle qu'elle avait été organisée en Angleterre, et je ne devais servir sous le lieutenant Henn que dans le cas où le lieutenant Dawson, par suite d'un accident, se trouverait dans l'impossibilité de conduire l'entreprise. Or ce n'était pas par impossibilité que le lieutenant Dawson n'était plus à notre tête. Il avait résigné ses fonctions et détruit par cela même tous les arrangements antérieurs, ainsi que le consul me l'a écrit dans sa lettre, en se basant là-dessus pour m'offrir la place vacante. Après la démission du lieutenant, de nouveaux engagements ont été pris ; et, en face de cette organisation nouvelle, chacun était libre de se retirer si bon lui semblait.

« Mais j'avais d'autres motifs pour ne pas accepter la place qui m'était offerte, sous les ordres du lieutenant Henn, qui selon moi était incapable de conduire l'entreprise. En quittant Zanzibar, il avait déclaré que son objet principal était le sport, et qu'il partait avec l'intention de chasser l'éléphant et le buffle. Un pareil homme n'était pas celui qui, dans mon opinion, devait être envoyé à la recherche de Livingstone ; et l'on n'aurait pas dû me proposer de servir sous un tel commandant, bien que j'eusse d'abord consenti à le faire, en cas de force majeure.

« Autre chose : le lieutenant Henn avait déjà parlé de se retirer avant de rien savoir à votre égard, faisant ainsi preuve d'une mobilité du plus fâcheux augure, et qui pouvait amener la perte de l'expédition dont il deviendrait le chef.

« En apprenant cette menace de retraite, je me rendis chez le docteur Kirk ; et après avoir montré à celui-ci combien la chose était grave, au point de vue du succès de l'entreprise, je demandai au consul de nous réunir, afin d'amener le lieutenant Dawson et le lieutenant Henn à une meilleure entente. « Non, me répondit le consul ; ne faisons rien de tout cela ; Henn partira avec vous ; et après deux ou trois jours de marche, il se retirera de lui-même, et reviendra tranquillement. »

Ici je m'arrête. J'ai la plus haute idée du mérite de M. New, la plus grande estime pour sa noble vocation ; je lui ai prouvé que j'étais son ami, et je suis sûr qu'il me pardonnera de lui désigner, d'une manière toute bienveillante, la faute qu'il a commise.

D'après ce qu'on vient de lire, il est facile de comprendre que ces messieurs ne vivaient pas en bons termes. Je dirai plus : à écouter les bruits qui circulaient à Zanzibar, on aurait pu croire qu'ils

étaient à couteaux tirés. Mais il n'y avait là rien que de superficiel ; des hostilités sans profondeur, et trop récentes pour que la querelle pût devenir sérieuse.

Tant qu'il y eut un chef reconnu, un leader ferme et incontesté, les germes de discorde sommeillèrent. La retraite du lieutenant Dawson provoqua leur réveil ; et l'offre du commandement, faite à mister New, les développa aussitôt. M. New demanda à réfléchir ; M. Henn, ne regardant pas comme définitif son désistement, qui n'était que verbal, réfléchit de son côté. Au bout de deux jours, le révérend déclara qu'il acceptait la direction, et le lieutenant qu'il la conservait. Or, celui-ci étant, dès l'origine, le supérieur de l'autre, c'était à lui qu'il appartenait de choisir, et sa demande lui fut accordée, ainsi qu'elle devait l'être.

Sur ce, retraite de M. New, qui donne pour excuse que « l'expédition n'est plus ce qu'elle a été dans le principe. » C'est ici qu'est l'erreur. D'après les termes de l'engagement qu'il avait signé, M. Charles New devait être sous les ordres de Henn, dans le cas où, par accident, le lieutenant Dawson ne continuerait pas à diriger l'entreprise. L'accident se produit, — rien moins que mon arrivée. Par suite de cet événement imprévu, le lieutenant Dawson renonce au commandement, qui, dès lors, revient à M. Henn auquel, en pareil cas, M. New s'est engagé à obéir : «... Je reconnaîtrai le lieutenant Henn pour chef de l'expédition et me conformerai à ses ordres. » L'organisation primitive n'est pas même en cause.

M. New dit ensuite « qu'il ne s'agissait plus que d'une course relativement insignifiante, que pouvaient faire deux hommes quelconques, pourvu que le succès les intéressât, et qu'ils eussent du courage et de la persévérance. »

J'accorde le dernier point ; un seul individu même aurait suffi, et beaucoup mieux que deux hommes d'humeur antipathique. Quant à l'insignifiance relative de la course, je ne suis pas de cet avis. Il est infiniment plus difficile, pour un novice, de conduire une caravane dans l'Ounyanyembé, que de la mener ensuite beaucoup plus loin. Arrivé là, il sait par expérience ce qu'il doit faire ; et la seconde partie du voyage est peu de chose, comparativement aux difficultés des premiers pas. C'est là du moins ce que j'ai éprouvé. J'ai eu bien autrement de peine à gagner Kouihara, qu'à me rendre au lac et à en revenir. Si la connaissance que M. Charles New a du pays était précieuse pour une bande inexpérimentée, c'était surtout dans le trajet de la côte à l'Ounyanyembé et non pas au delà. Une fois dans l'Ounyamouézi, le lieutenant Henn et le jeune Livingstone auraient été compétents pour mener la caravane n'importe où, sans aucune aide.

Enfin, si M. New avait consenti à faire partie de l'expédition, alors que M. Dawson en était le chef, et cela pour donner à celui-ci le bénéfice de son expérience, c'était lorsque l'entreprise tombait, suivant lui, aux mains d'un homme incapable, qu'il était surtout lié par son engagement à lui prêter son concours, au moins jusqu'au moment où le nouveau chef aurait pu s'en passer. Pour quiconque a le sens droit, cela ne fait pas le moindre doute.

Que M. Henn eût pour objet principal de chasser le buffle ou l'éléphant, cela ne dispensait pas M. New de l'accompagner, de lui donner ses conseils, de le soutenir, de l'entraîner vers le but que, tous les deux, ils s'étaient chargés d'atteindre.

Le devoir de M. New était de partir : il s'y était engagé. Si plus tard M. Henn avait déserté son poste, réalisant ainsi la prédiction du consul, M. New aurait pris le commandement que, de son propre aveu, il souhaitait si fort, et il l'aurait fait en toute loyauté, en tout honneur.

Disons maintenant que si, dans le second acte de cette petite comédie, qui pourrait avoir pour titre : « Comment éviterons-nous de faire cela ? » M. New ne parait pas sous un jour favorable, au premier acte il s'est montré en quelque sorte héroïque ; j'ai pour l'abnégation, pour le courage, pour le zèle dont il a fait preuve alors, une sincère admiration.

Après neuf ans de résidence en Afrique, et à la veille de son départ pour l'Europe, où il va rétablir sa santé affaiblie, il est prié de se joindre, en qualité d'interprète, à l'expédition anglaise. Un instant de réflexion, et il s'engage à seconder de tous ses efforts l'entreprise charitable qui se prépare. À dater de ce jour, il s'occupe de sa tâche avec toute l'énergie qui est dans sa nature, il s'y adonne tout entier, va de Zanzibar à Mombas, d'où il ramène vingt hommes d'escorte, et gagne tous les cœurs par le dévouement qu'il apporte à son œuvre.

M. New a laissé à Zanzibar la meilleure impression ; tous les Européens, qui l'y ont vu, sont intimement persuadés que si je n'étais pas arrivé aussi tôt, il aurait parfaitement conduit l'entreprise. Je n'hésite pas à reconnaître que son énergie et sa longue expérience en faisaient un chef des plus capables.

La grande faute avait été de vouloir fondre en un seul groupe des hommes qui n'avaient entre eux aucune affinité. L'un était ambitieux, positif, emporté, enclin à l'agression ; l'autre, primesautier, actif, d'humeur changeante ; le troisième était énergique, impressionnable, religieux et candide ; le quatrième, à la fois déterminé, ardent et plein de réserve.

New et Livingstone auraient fait merveille ensemble ; le lieutenant Dawson, livré à lui-même, eût réussi, et beaucoup mieux qu'avec n'importe qui ; William Henn, chargé seul du commandement, n'aurait pas failli à son devoir, car le courage et l'honneur étaient ses qualités dominantes ; mais il n'y avait pas de lien, pas d'harmonie possible entre ces hommes de nature opposée, et dont le plus jeune serait resté neutre au milieu de trois factions. S'ils étaient partis, les querelles n'auraient pas tardé à se produire, et le voyage aurait avorté à peu de distance de la côte, ce qui aurait été moins honorable que de ne pas l'entreprendre. Mon arrivée, en lui épargnant cet échec, a rendu service à l'expédition anglaise.

Il est assez difficile de quitter Zanzibar, et cela faute d'occasions. Le lendemain matin de mon arrivée, le Magpie, vaisseau de la marine britannique, sortit du port pour faire une croisière, et avec l'intention de remettre au Wolvérine, qu'il savait devoir rencontrer, des lettres et des dépêches pour les Seychelles et pour l'Angleterre. J'ai appris plus tard que la rencontre avait eu lieu, et que les dépêches avaient été remises.

Il m'a été dit que, même pour emmener Livingstone, un vaisseau de Sa Majesté n'eut pas retardé son départ d'une heure. Si le fait est réel, je ne saurais me formaliser de ce que l'on n'a pas attendu ma lettre. Mais ayant vu le capitaine d'un vaisseau de guerre, de la marine anglaise, chauffer pour se rendre à Bagamoyo, dans le seul but d'y faire une partie de chasse, je trouve singulier qu'un autre capitaine de la même marine n'ait pas pu attendre quelques minutes la dépêche qui annonçait à l'Europe le salut de Livingstone ; et j'ai peine à croire que, s'il se fût agi de rapatrier le grand voyageur, la discipline n'eût pas fléchi un instant.

Après avoir licencié ma bande, je m'occupai d'en constituer une pour le docteur. Les objets que celui-ci m'avait demandés, et que ne possédait pas l'expédition anglaise, furent achetés avec l'argent que me donna le jeune Livingstone. Cinquante fusils, dont la nouvelle caravane avait besoin,

ainsi que l'étoffe qui lui était nécessaire pour la route, furent pris également dans les magasins de l'expédition.

M. Oswald Livingstone déploya beaucoup de zèle dans tous ces préparatifs, et me seconda de tout son pouvoir. Il m'envoya l'Almanach nautique pour 1872, 1873, 1874 ; plus un chronomètre qui appartenait à son père, et qui était resté entre les mains du consul. Ces derniers objets, ainsi que le papier, les carnets, le journal, le thé, le vin, les médicaments, les conserves, le biscuit, la farine, la coutellerie, la vaisselle, furent emballés dans des caisses de fer-blanc, où ils se trouvèrent à l'abri de l'humidité et du contact de l'air.

Jusqu'au 18 mai, il fut bien entendu que M. Oswald Livingstone se chargeait de conduire à son père la cargaison dont il s'occupait avec moi. Mais à cette époque, il changea d'avis, et il m'écrivit le 19 que, par des motifs qui lui semblaient justes et suffisants, il ne se rendrait pas dans l'Ounyanyembé. Je fus très-surpris, et me hasardai à lui faire entendre que, puisqu'il était venu jusqu'à Zanzibar, il était de son devoir d'accompagner la caravane. Mais il est évident qu'il croyait bien faire ; et le docteur Kirk lui donnant le conseil de ne compromettre ni sa santé, ni ses études, par un voyage dont la nécessité n'avait rien d'absolu, je pense qu'il a eu raison de ne pas partir. Il avait en M. Kirk une entière confiance ; il croyait plus au jugement de cet homme expérimenté qu'en lui-même ; et il est naturel qu'il ait suivi le conseil de l'ancien ami, de l'ancien compagnon de son père.

Je n'avais plus dès lors qu'à chercher un Arabe qui pût diriger la petite expédition, et la conduire à bon port. J'écrivis au docteur Kirk, en le priant d'user à cet égard de l'influence qu'il avait auprès de Sa Hautesse. Il me répondit aussitôt :

« Agence britannique, Zanzibar, 20 mai 1872.

« La lettre du docteur Livingstone a été remise et traduite à Saïd Burghash, il y a déjà longtemps ; mais à cette époque j'avais dit au sultan que vous ne pensiez pas lui donner la peine de vous procurer le chef dont il était question. Mister W. O. Livingstone ayant renoncé au projet d'aller trouver son père, les circonstances ne sont plus les mêmes ; et je serai heureux de vous aider auprès de Sa Hautesse. Je la prierai donc aujourd'hui, si vous le désirez, de vous choisir un homme convenable, qui, dans tous les cas, devra obtenir votre approbation.

« Tout à vous. « John Kirk. »

La demande du consul ne fut pas agréée par le sultan. Dès que j'en fus averti, je cherchai d'un autre côté ; et quelques heures après, j'avais loué, pour cent dollars, un homme qui m'était hautement recommandé par le cheik Haschid. C'était un jeune Arabe, dont les dehors n'avaient rien de très-brillant, mais qui paraissait honnête et capable. Je ne l'engageais d'ailleurs que pour conduire la bande jusque dans l'Ounyanyembé ; après cela, ce serait à Livingstone à juger du degré de confiance qu'il méritait.

Le 25, le lieutenant Dawson monta à bord de la Mary A. Way, barque américaine, commandée par le capitaine Russell, et fit voile pour New-York. Je lui avais donné précédemment une lettre de recommandation pour un de mes amis qui habite cette ville ; et nous nous quittâmes dans les meilleurs termes, avec la plus grande cordialité, la plus entière bienveillance ; car je le regardais comme l'un des hommes les plus chevaleresques.

Le jour suivant, mister Kirk vint dans la matinée faire une visite au capitaine Webb. Je profitai de l'occasion pour lui dire que je craignais de ne pas pouvoir expédier à Livingstone la caravane que

je lui avais organisée, et que j'aurais voulu faire partir plus tôt. « Si le steamer qui doit m'emmener est contraint d'appareiller avant l'embarquement de l'expédition, ajoutai-je, je vous prierai, docteur, de vouloir bien surveiller le départ.

— N'en faites rien, répondit mister Kirk, ou j'aurais à vous refuser. Je n'entends pas m'exposer de nouveau à d'inutiles insultes. Officiellement, j'agirai pour le docteur Livingstone, de la même manière que pour tout autre sujet britannique ; mais comme homme privé je ne ferai jamais rien pour lui.

— Vous parlez d'insultes, docteur ?

— Oui.

— Puis-je vous demander en quoi elles consistent ?

— Il me reproche de lui avoir envoyé des esclaves, qui ne sont pas arrivés jusqu'à lui ; si ses caravanes n'ont pas su le rejoindre, est-ce ma faute ?

— Excusez-moi, docteur ; mais à la place de Livingstone, vous auriez fait de même ; votre meilleur ami aurait été soupçonné par vous d'indifférence, pour ne rien dire de plus, si tous les chefs des caravanes qu'il vous avait envoyés, vous avaient dit avoir reçu l'ordre formel de ne vous suivre nulle part, et de vous ramener à la côte.

— Il a pu voir les contrats par lesquels ces gens étaient tenus de l'accompagner n'importe où. S'il aime mieux ajouter foi à ce que lui disent des nègres, des métis, qu'à mes paroles, à mes écrits officiels, c'est un insensé ; je n'ai pas autre chose à répondre.

— Comment Livingstone, mon cher monsieur, n'aurait-il pas douté des contrats, lorsque tous ses hommes lui ont juré que vous leur aviez donné mission de le ramener ; lorsque toutes ses prières n'ont servi de rien, et que finalement il a été arraché à ses découvertes par ceux qui disaient en avoir reçu l'ordre. Pouvait-il ne pas penser qu'il y avait là quelque chose d'inexplicable ? On lui a dit partout que vous lui aviez écrit pour le faire revenir ; que votre lettre lui commandait le retour ; on le lui a répété mainte et mainte fois.

— Ma lettre valait la sienne. Je n'ai pas pu m'en empêcher.

— Fort bien, dis-je ; je ne laisserai pas la caravane à Zanzibar ; je l'expédierai moi-même. »

Le lendemain, je réunis tous ceux de la bande que je pus trouver ; et comme il aurait été dangereux de les laisser vaguer par la ville, je les enfermai dans une cour où ils restèrent jusqu'au moment où les cinquante-sept répondirent à l'appel.

Pendant ce temps-là, assisté de M. Webb, j'obtins de Johari, premier interprète du consulat américain, qu'il se chargeât de conduire la caravane jusqu'à la plaine du Kingani, toujours couverte par l'inondation ; il s'engagea en outre à ne pas revenir avant que la bande fût en marche de l'autre côté de la rivière ; Mister Oswald Livingstone reconnut cette promesse par une forte gratification.

La daou était devant le consulat ; mes anciens compagnons allaient partir ; je leur adressai les paroles suivantes : « Vous retournez dans l'Ounyanyembé pour rejoindre le Grand-Maitre. Vous le connaissez ; vous savez qu'il est bon, son cœur est affectueux. Il ne vous battra pas, comme je l'ai fait. J'étais vif ; mais je vous ai récompensés tous ; je vous ai donné de l'étoffe et de l'argent, jusqu'à vous enrichir. Toutes les fois que vous vous êtes bien comportés, j'ai été votre ami. Vous avez eu

une nourriture abondante ; je vous ai soignés quand vous étiez malades. Si j'ai été bon pour vous, le Grand-Maitre le sera bien davantage. Il a la voix agréable et la parole douce. L'avez-vous jamais vu lever la main contre un offenseur ? Quand vous étiez méchants, c'était avec tristesse qu'il vous parlait, non pas avec colère. Promettez-moi donc de le suivre, de faire ce qu'il vous dira, de lui obéir en toutes choses, et de ne pas le déserter.

— Nous le promettons, maître, nous le promettons ! s'écrièrent-ils avec ferveur.

— Quelque chose encore : avant de nous séparer, de nous quitter pour toujours, je voudrais vous serrer la main. »

Tous se précipitèrent, et une poignée de main vigoureuse fut échangée avec chacun d'eux.

« Maintenant prenez vos fardeaux. »

Je les conduisis dans la rue, puis au rivage. Je les vis monter à bord ; je vis hisser les voiles, et vis la daou filer au couchant, vers Bagamoyo.

Je me trouvai alors comme isolé. Ces compagnons de route, ces noirs amis qui avaient partagé mes périls, s'éloignaient, me laissant derrière eux. De leurs figures affectueuses, en reverrais-je jamais aucune ?

Le 29, MM. Henn, Charles New, Morgan, Oswald Livingstone et moi, nous montions à bord de l'Africa, où nous accompagnaient les vœux de presque toute la colonie blanche de l'île.

Nous nous dirigions vers les Seychelles ; en route nous aperçûmes la Mary A. Way, sur laquelle le pauvre Dawson avait pris passage. C'était pour nous un sujet d'étonnement que de voir Dawson aller à New-York pour se rendre en Angleterre. Arrivé à Londres, j'eus le mot de l'énigme par une lettre qu'il avait écrite à la Société de géographie, et dans laquelle il disait :

« J'aurais pu revenir par la même route ; mais sans en vouloir à M. Stanley du succès qu'il a si bien gagné, il aurait été pénible pour moi, sinon pour tous les deux, de voyager ensemble ; et il y a peu d'occasions pour aller de Zanzibar en Europe. »

Il m'est impossible d'imaginer dans quel esprit cette lettre a été écrite ; elle est tellement en désaccord avec la nature franche et généreuse de son auteur ! On conçoit la gêne que ma présence aurait pu causer au lieutenant, si quelqu'un en eût pris texte pour faire des comparaisons désobligeantes ; mais pourquoi m'aurait-il été pénible de me trouver avec lui ? je ne le comprends pas.

Le 9 juin nous arrivâmes aux Seychelles ; il y avait douze heures que la malle française en était partie. Comme il n'y a de communication que tous les mois entre les Seychelles et Aden, nous louâmes une jolie maisonnette qui fut nommée Livingstone Cottage, et où MM. Charles New, Morgan, Oswald et moi, nous nous établîmes ; M. Henn resta à l'hôtel.

Le souvenir des instants que j'ai passés dans ce cottage est l'un des plus agréables que m'ait laissés mon retour d'Afrique. J'avais là pour compagnons d'honorables gentlemen, de véritables chrétiens. M. Livingstone nous donna maintes preuves d'un aimable caractère, et montra qu'il était un homme sérieux, réfléchi, plein d'ardeur pour l'étude. Quand, au bout d'un mois, le steamer apparut, venant de Maurice, il n'était pas un de nous qui ne regrettât de quitter cette île charmante, et les Anglais de la station, dont l'accueil avait été des plus hospitaliers. M. Hales Franklyn, commissaire civil, et le docteur Brookes, entre autres, nous avaient comblés de politesses ; je saisis cette occasion pour leur en exprimer toute ma reconnaissance.

Arrivés à Aden, les passagers du Sud furent transbordés sur le Mékong, vapeur français, qui venait de Chine et se rendait à Marseille. Dans cette dernière ville, le docteur Hosmer et le représentant du Daily Tekgraph me reçurent avec effusion. J'appris alors comment on qualifiait le résultat de mon voyage ; mais ce ne fut qu'en arrivant à Londres que je pus m'en faire une juste idée.

J'avais promis à Livingstone que vingt-quatre heures après avoir vu ses lettres au gérant de l'Herald reproduites par les journaux anglais, je mettrais à la poste celles qui étaient destinées à sa famille et à ses amis. Pour me dégager plus vite de ma promesse, M. Bennett, qui seul avait défrayé l'entreprise, mit le comble à sa générosité en donnant l'ordre de télégraphier les deux lettres par le câble, ce qui fut une dépense de près de cinquante mille francs.

. . . . . .

Quelques mots encore et j'aurai terminé. Peut-être serait-il plus digne de moi de ne rien ajouter à cette relation de mes aventures, et d'écrire ici le mot fin. Mais il est des choses sur lesquelles je ne saurais garder le silence ; et parmi elles figure le traitement que j'ai reçu en Angleterre.

Avant mon arrivée, la presse anglaise avait fait ses articles d'après les données les moins exactes. À peine s'il y avait un nom qui fut correct ; les dates étaient fausses, les faits dénaturés d'une manière incompréhensible. Ce tissu d'erreurs parait avoir fait naître le doute, éveillé les soupçons.

Excepté une lettre datée de l'Ounyanyembé, les dépêches envoyées de Zanzibar à l'époque de mon retour, et mes lettres de Marseille, je désavoue tout ce qu'on a fait paraître ; je ne reconnais que ce qui est écrit de ma main. Tout ce que l'Herald a publié comme venant de moi est exact, je l'affirme. Je n'en répudie que les fautes d'impression, qui s'expliquent d'ailleurs par l'étrangeté des noms africains, et sans doute par mon griffonnage : l'écriture d'un homme qui a la fièvre ne doit pas être bien lisible.

Je ne suis donc pas étonné des erreurs de la presse, ni des contestations qu'elles ont provoquées ; ce qui me surprend, c'est de voir les journalistes anglais jaloux de ce qu'il a été donné à un reporter américain de retrouver Livingstone. Presque tous ont exprimé leur opinion à cet égard en termes non équivoques ; bien qu'en même temps les principaux et les plus honorables d'entre eux ne m'aient pas épargné les éloges : qu'on voie le Times, le Daily News, le Daily Telegraph, le Morning Post.

Je vous remercie, gentlemen, de ces compliments que vous avez adressés à un jeune homme qui, selon moi, n'a rien de remarquable. Mais franchement, permettez-moi de vous le dire, voire jalousie n'est pas fondée. Je ne suis qu'un special correspondent, à la disposition du journal que j'ai l'honneur de servir, contraint par mon engagement à partir pour n'importe quel point du globe où il m'est enjoint de me rendre. Je n'ai pas sollicité l'honneur de chercher Livingstone, j'en ai reçu l'ordre. Il me fallait obéir ou résilier mon engagement ; j'ai préféré l'obéissance. Si vous avez lu ce volume, vous savez comment cette mission m'a été donnée, et ce qu'il en est advenu ; vous en connaissez le commencement et la fin.

Pas plus que de moi, gentlemen, vous n'avez le droit d'être jaloux de celui qui m'a employé ; l'Afrique vous était ouverte comme à lui. Nous nous intéressons à Livingstone autant que vous-mêmes ; ses livres n'ont pas moins de lecteurs aux États-Unis qu'en Angleterre. Les Américains formaient des vœux ardents pour le salut du grand explorateur ; ils avaient hâte de connaître son sort. Poussé par le désir de satisfaire ces vœux et ce besoin légitimes, M. Bennett eut l'idée d'envoyer à la recherche de cet homme, précieux pour tous. Il en avait le moyen, il en eut la volonté. Si le special

qu'il a appelé avait refusé le mandat, un autre l'aurait pris ; il avait assez d'agents prêts à exécuter ses ordres ; et si aucun d'eux n'eût accepté, il aurait facilement trouvé dans la masse intelligente un volontaire, qui, avec l'aide de Dieu, aurait obtenu le même résultat. Que l'un des vôtres ait eu le même désir, la même résolution, et mille Anglais se seraient présentés, qui auraient accompli la tâche avec autant de succès, — peut-être mieux. Vous avez tous fait vos preuves : le Times en Crimée et dans l'Inde ; son titre est connu du monde entier ; le Daily Telegraph s'est distingué en maintes occasions, ainsi que le Daily News. Si le New York Herald a voulu pousser les entreprises du journalisme jusqu'au centre de l'Afrique, dans cette région du mystère et de la fable, qui pourrait y contredire ? S'il a pu en faire les frais, pourquoi s'en plaindrait-on ? Ce n'est là qu'une question d'argent, nerf de toute entreprise. Avec une somme suffisante, l'Afrique serait facilement explorée ; non-seulement explorée, mais conquise, mais civilisée, couverte de chemins de fer dans tous les sens. Pourquoi dès lors être jaloux ? Le monde entier ne vous est-il pas ouvert, comme au New York Herald ?

Quant à moi, qu'ai-je fait d'extraordinaire ? L'homme que je cherchais n'était pas mort. S'il eût cessé de vivre, si ses papiers avaient été dispersés parmi les tribus, et que j'en eusse retrouvé les moindres fragments, rapportant le fruit de ses découvertes, en même temps que sa dépouille, cela aurait été glorieux. Mais dans ce que j'ai eu la chance d'accomplir, il y a eu plus de bonheur que de mérite. J'ai trouvé Livingstone malade et sans ressources ; ma présence l'a rétabli, mon avoir l'a secouru.

Est-ce là ce qui vous fâche, gentlemen ? Mais chacun de vous lui eût rendu le même service et l'eût fait de la même manière. À un homme qui se noierait vous tendriez la main ; à une misère honorable vous donneriez ce qui lui manque ; à un être faible vous prêteriez assistance ; si vous voyiez souffrir, vous chercheriez à soulager, y faisant tous vos efforts.

Cependant, comment m'avez-vous traité pour avoir fait ce qu'à ma place vous auriez fait vous-mêmes ? Mon voyage a été mis en doute, mon récit contesté ; les lettres que j'apportais à l'appui furent taxées de faux ; mes publications raillées. Bafoué par les uns, malmené par les autres, je me suis vu assailli de grondements, comme si j'avais fait un crime.

Ah ! que Livingstone se doutait peu que son humble ami recevrait un pareil accueil ! Qu'il était loin de se dire que mes efforts, tentés et soutenus de bonne foi, sans conscience de la malice ou de l'envie qu'ils pouvaient susciter, me vaudraient de pareilles attaques ! Dans mon innocence, je croyais n'avoir qu'à raconter le fait, à dire la vérité pure et simple. Dans ce récit littéral, vous n'avez vu que faiblesse et puérilité ! Mais, tel qu'il est, et que vous y croyiez ou non, journalistes et critiques, ce que renferme ce livre transpirera et se fera connaître.

Et vous, gentlemen géographes, pensez-vous me tuer par vos dénégations, comme vous avez tué Bruce, Caillé et du Chaillu ? Croyez-vous me blesser, par votre malveillance, comme vous avez blessé le brave Petherick et le célèbre Burton ?

Vous avez dit au monde entier que votre inquiétude était grande au sujet de votre illustre collègue. Vous avez fait croire, dans le silence qui l'enveloppait, que vous souhaitiez ardemment de savoir ce qu'était devenu le grand explorateur. Sans votre aide, sans votre conseil, on est allé à sa recherche, on l'a retrouvé, et on vous a dit : « Livingstone est vivant, rien ne lui manque, et il se dispose à poursuivre ses découvertes avec plus de vigueur que jamais. »

Quelle a été votre réponse ? « Il est un point sur lequel un peu d'éclaircissement serait nécessaire. On paraît croire en général que M. Stanley a trouvé et secouru Livingstone, tandis que, sans vouloir méconnaître l'énergie et la loyauté de M. Stanley, s'il y a eu découverte et assistance, c'est Livingstone qui a trouvé et secouru M. Stanley, car celui-ci était à peu près dans la misère, et le docteur abondamment pourvu. Il convient de rétablir la position respective des deux parties. Nous avons le ferme espoir que l'expédition envoyée par la Société au secours de Livingstone et de M. Stanley, permettra à ces deux voyageurs de continuer leurs recherches. »

Puis-je vous demander, gentlemen, pourquoi, si Livingstone était dans l'abondance, vous lui avez envoyé des secours. Lorsque j'arrivai à Londres, vous aviez depuis huit jours les lettres du docteur. Qu'avez-vous fait alors ? L'ami Punch va nous le dire : « Le président de la Société royale de géographie, qui a découvert que Livingstone avait découvert Stanley, a fini par découvrir que Stanley était en Angleterre. Cette heureuse découverte parait avoir exigé de longs efforts, car il y avait une semaine que M. Stanley était arrivé, lorsqu'il apprit l'importante découverte dont il était l'objet. »

Le Daily Telegraph dit à son tour : « Une sérieuse amende honorable est due par les représentants de la Société royale de géographie à M. Stanley, qui a sauvé la vie du grand voyageur, et qui nous en a rapporté de si précieux documents. »

Vous m'avez alors remercié froidement par une lettre. Mais ce ne fut pas la seule expression des sentiments que vous inspirait la bonne nouvelle du salut de votre ami. Le vice-président de votre société, après délibération du Conseil, m'invita à une séance de la section de géographie de l'Association Britannique. Je ne manquai pas de m'y rendre, et fis une lecture dans laquelle j'annonçais la découverte de l'embouchure du Roussizi ; je combattis en outre certaines critiques adressées à Livingstone. Quand j'eus terminé, votre vice-président se leva, et, d'une voix douce et mielleuse : « Nous n'avons pas besoin, dit-il, d'histoires à sensation, ce qu'il nous faut, ce sont des faits. »

Quelles étaient donc ces histoires dont on n'avait pas besoin ? M. C. R. Markham lut ensuite un écrit du colonel Grant (l'ancien compagnon de Speke) afin de démontrer que c'était une extravagance de la part de Livingstone de croire que les sources du Nil se trouvaient par 11 degrés de latitude méridionale. Le papier ajoutait que le colonel Grant n'ayant pas rencontré, dans son voyage, traces de gorilles, ni de cannibales, ni d'indigènes mangeant du porc, ledit colonel pensait que Livingstone, qui en avait découvert, était allé beaucoup plus à l'ouest qu'il ne le supposait.

Le docteur Beke, à son tour, affirma que Livingstone était dans l'erreur, que le Loualaba n'avait rien de commun avec le fleuve d'Égypte ; et à la théorie qui en faisait le cours supérieur du Nil, M. Beke opposait les explorations de Schweinfurth. Cet éminent botaniste avait trouvé par 3°45′ de latitude nord une grande rivière, nommée l'Ouellé, qui paraissait venir des Montagnes Bleues situées au couchant de l'Albert N'Yanza ; et cette rivière, se dirigeant de l'est à l'ouest, séparait complètement les deux bassins.

Après quelques paroles flatteuses à mon égard, sir Henry Rawlison douta fortement que Livingstone fût sur la voie du Haut-Nil. D'après lui, le Loualaba devait se terminer dans quelque lac central, dont la découverte, il le désirait sincèrement, couronnerait les travaux du grand explorateur.

Analysons, je vous prie, les motifs secrets de ces opinions adverses. Le colonel Grant est persuadé que Speke a trouvé la source du Nil dans la rivière qui s'échappe du Victoria N'Yanza, et il lui déplait d'entendre dire qu'un autre voyageur a la prétention de donner au fleuve mystérieux une ori-

gine différente. Pur désintéressement, car il n'a pas vu sortir du Victoria la branche qu'il tient pour la seule et véritable source du vieux Nil. Lors de la découverte des chutes Ripon, il était chez Kamrasi, à quelque soixante milles de là, et s'y était rendu par la voie de terre. La défense de Speke est donc toute chevaleresque ; mais ce n'est pas de la géographie.

Quant à l'objection, tirée de ce que Livingstone a vu, à l'ouest du 26 degré de longitude, et au midi de l'équateur, ce que le colonel Grant n'a pas rencontré au nord de la ligne, entre les 29 et 30 méridiens, elle tombe d'elle-même et n'a pas besoin d'être réfutée.

Sir Henry Rawlison est un partisan convaincu de cette théorie, que tous les lacs d'eau douce ont une issue ; il la défend avec ardeur ; et cependant, il oppose à Livingstone que le Loualaba doit se terminer dans une nappe d'eau douce, qui alors n'aurait pas d'affluent. Dans ce cas-là, sir Henry ne manque-t-il pas de logique ? C'est en lui faisant remarquer cette inconséquence que je me suis attiré de M. Galton le reproche de viser à l'effet par mes histoires à sensation.

Pourquoi ce reproche ? Parce que Livingstone, dont je prenais la défense, a découvert le lac Ngami, que cherchait M. Galton, et que celui-ci n'a pas trouvé. M. Galton a écrit, il est vrai, qu'il n'avait jamais eu grand désir d'atteindre ce lac ; mais on peut voir le contraire dans le livre de son compagnon de voyage. « Nous avions peu d'espoir d'y arriver, dit Andersson ; toutefois le Ngami était notre but ; et j'ai éprouvé quelque surprise en voyant cette plaisante assertion de mon ami, qu'il ne s'était jamais soucié de découvrir ce lac. Le fait est que Galton paraissait enchanté de revenir ; et bien qu'il se fût montré capable de supporter les fatigues et les privations de la route aussi bien que pas un de nous, il était évident qu'il en avait assez. Pour moi, notre échec a été une mortification profonde. »

Je ne peux pas terminer sans dire encore un mot de l'expédition que nous avons rencontrée à Zanzibar, et qu'on envoyait à la recherche de Livingstone. Le retour de ses membres a été blâmé par le Conseil de la Société royale de géographie ; j'avoue que ce blâme ne me paraît pas juste. L'argent nécessaire à l'entreprise avait été fourni par le public, à une époque où le bruit s'était répandu que j'avais échoué. Un article, publié dans les journaux par le Conseil, fit alors appel au bon vouloir de ceux qui pouvaient se charger de l'expédition. MM. Dawson, William Henn et Oscar Livingstone se présentèrent et ne reçurent pas d'autre ordre que de chercher le voyageur et de lui porter secours.

Partis avec la ferme intention de remplir leur mandat, ils arrivèrent à Bagamoyo, où ils apprirent que le voyageur était retrouvé et n'avait plus besoin d'eux. Leur chef se hâta de revenir à Zanzibar pour en référer au consul britannique, ainsi qu'il en avait le devoir. Le consul fut d'avis que la mission n'avait plus d'objet, et fit entendre que Livingstone était l'ennemi des géographes de la métropole ; ce que confirmait, du reste, le post-scriptum d'un certain livre bleu. Sur quoi le lieutenant Dawson abandonna l'entreprise, persuadé qu'il était que sa présence déplairait au grand voyageur. Le lieutenant Henn, à son tour, ne résigna le commandement qu'après en avoir référé au consul. Le jeune Livingstone devint alors chef de la bande ; mais il commençait à souffrir d'une maladie grave, qui, toujours d'après mister Kirk, le rendait incapable de faire un pareil voyage. L'expédition fut dissoute, et ces messieurs repartirent pour l'Angleterre.

Voyons maintenant qui est responsable du fait. Quand le lieutenant Dawson me demanda ce que j'en pensais, je lui répondis : Cela dépend des ordres que vous avez reçus, et de l'engagement que vous avez contracté. On sait quel était son mandat ; quant à l'exécution, il devait s'en rapporter à ce que déciderait le consul. Donc, si mister Kirk a été d'avis que le voyage ne devait pas avoir lieu,

parce que, n'étant plus nécessaire, il déplairait à Livingstone, ces messieurs étaient parfaitement fondés à revenir.

Tout le monde était dans son droit : ceux qui partaient, puisqu'ils en avaient l'autorisation, et celui qui conseillait le départ, puisqu'il était choisi pour arbitre et qu'il pensait que l'arrivée des gentlemen déplairait à Livingstone.

Seulement, je ne suis pas de l'avis de mister Kirk sur le dernier point. Je connais Livingstone ; il aurait accueilli à merveille ces jeunes gens qui venaient pour lui rendre service, et les aurait mis à même de saisir le fil de ses découvertes ; ce qu'il a fait pour moi en est la preuve.

Je ne proteste pas moins contre les sentiments que l'on attribue au docteur pour les géographes et pour leur Société ; il n'a jamais eu de querelle avec cette dernière ; et en quatre mois, je ne lui ai pas entendu dire un seul mot désobligeant ni pour la Société géographique, ni pour ses membres, dont ses amis personnels font partie, au moins pour la plupart.

La cause réelle de tous les ennuis qui ont accompagné la dissolution de l'entreprise, faite pour la recherche de Livingstone, a été dans cet oubli du Conseil de ne pas instruire le lieutenant Dawson de ce qu'il devait faire dans le cas où il me rencontrerait, et où il acquerrait l'assurance que le grand voyageur n'avait plus besoin de secours. S'il avait admis officiellement qu'il était possible que l'expédition américaine eût réussi dans cette mission de charité, et qu'il eût donné au lieutenant Dawson des instructions pour ce cas prévu, le Conseil n'aurait pas eu de reproches à faire au lieutenant et à ses compagnons, et n'aurait pas fait éprouver à ceux-ci le regret d'avoir mis leurs fortunes et leurs vies au service de la Société.

Maintenant, lecteur, je vous quitte. J'ai dit adieu aux Vouagogo et à leur effronterie, à Mionvou et à ses pareils, aux Vouavinza et à leurs clameurs, aux Vouaroundi et à leur inhospitalité ; aux marchands d'esclaves, Arabes et métis ; à la fièvre, aux marais et aux crocodiles ; à la plaine brûlante, à l'eau amère, aux grands bois, à mes fidèles compagnons, mes noirs amis ; à Livingstone, l'héroïque voyageur ; et à vous critiques, à vous tous, amis et ennemis, je dis adieu.

POST-SCRIPTUM

J'ai, dans le cours de ce volume, écrit des choses assez dures à l'égard de certains individus, géographes et autres ; je le reconnais. Si mes paroles ont blessé quelqu'un, je le regrette ; mon excuse est qu'elles sont irréfléchies. Je les ai écrites sous l'impulsion des sentiments que j'avais alors. Je suis journaliste et voyageur, plus habitué à écrire au courant de la plume, qu'à polir mes phrases ; et j'ai mieux aimé laisser telle quelle l'expression de ce que j'ai ressenti ou pensé, que de la remettre en un style infiniment meilleur au point de vue littéraire, mais qui ne serait pas du tout le mien.

Au dernier moment, comme ces feuilles étaient presque toutes imprimées, je n'ai pas été, je l'avoue, moins satisfait que surpris de recevoir une invitation à dîner de la part des membres de la Société géographique

Depuis mon arrivée en Angleterre, et même avant, j'étais persuadé que le service qui m'avait été permis de rendre à la science, en assistant Livingstone, et en rapportant le résultat de ses travaux, j'étais convaincu, dis-je, que cette action n'était pas agréable à la Société géographique de Londres. Cette idée, qui chez moi était fixe, a pu rendre amer le ton de certaines remarques écrites dans ce volume ; je suis disposé à reconnaître en toute franchise que mon impression n'était pas fondée. Les grands corps se meuvent avec lenteur ; moi, j'étais impatient, ne doutant de rien ; je croyais, à

tort, que le récit que j'avais à faire serait accueilli sans hésitation, admis sans réserve. Je pensais qu'en faveur de ce que j'avais à dire, la Société de géographie s'empresserait de me recevoir ; je ne songeais pas aux difficultés que rencontrent les mouvements d'un corps scientifique aussi auguste. Mais on dit que, si les moulins des dieux broient lentement, c'est avec sûreté ; de même la Société géographique de Londres a découvert avec lenteur et certitude que je n'étais pas un charlatan, et que j'avais réellement fait ce que j'avais dit. Elle m'a donné sa médaille, et tendu la main avec une chaleur, une générosité que je n'oublierai jamais. Je prie ses membres de croire que la reconnaissance qu'ils ont faite de mes humbles services, pour avoir été un peu tardive, ne m'en est pas moins précieuse. Je remercie particulièrement sir Henry Rawlison des paroles bienveillantes qu'il a dites à mon égard, et de la noble manière dont il a rétracté l'observation un peu vive qu'il avait émise avant de me connaître, et dans l'ignorance où il était, à cette époque, de certains faits qui lui ont été soumis depuis lors.

Enfin je garderai précieusement la médaille que m'a offerte la Société royale de géographie, ainsi que la riche tabatière dont Sa Majesté la reine Victoria m'a honoré.

Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/Comment_j%E2%80%99ai_retrouv%C3%A9_Livingstone_%28Stanley%2C_1884%
Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.